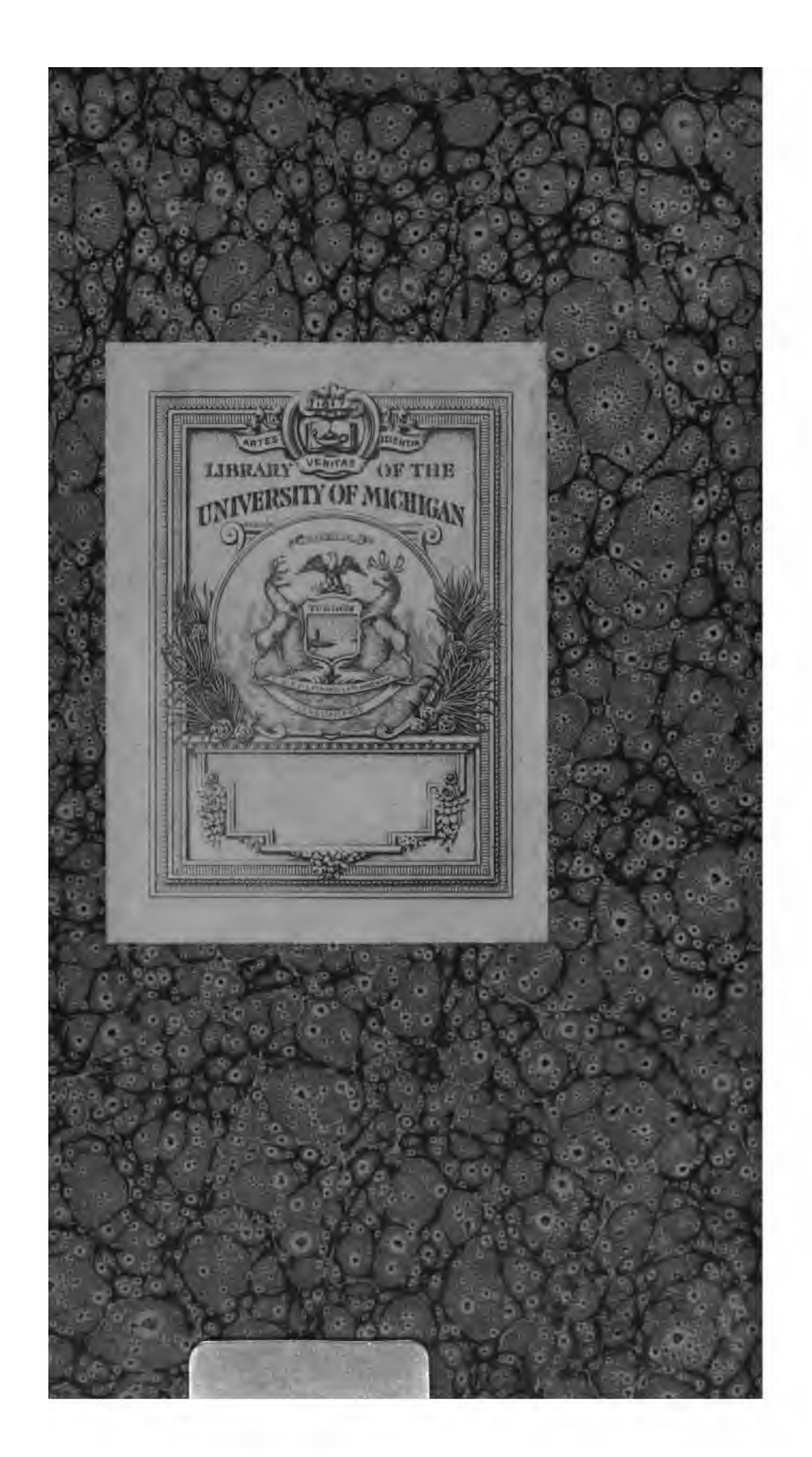
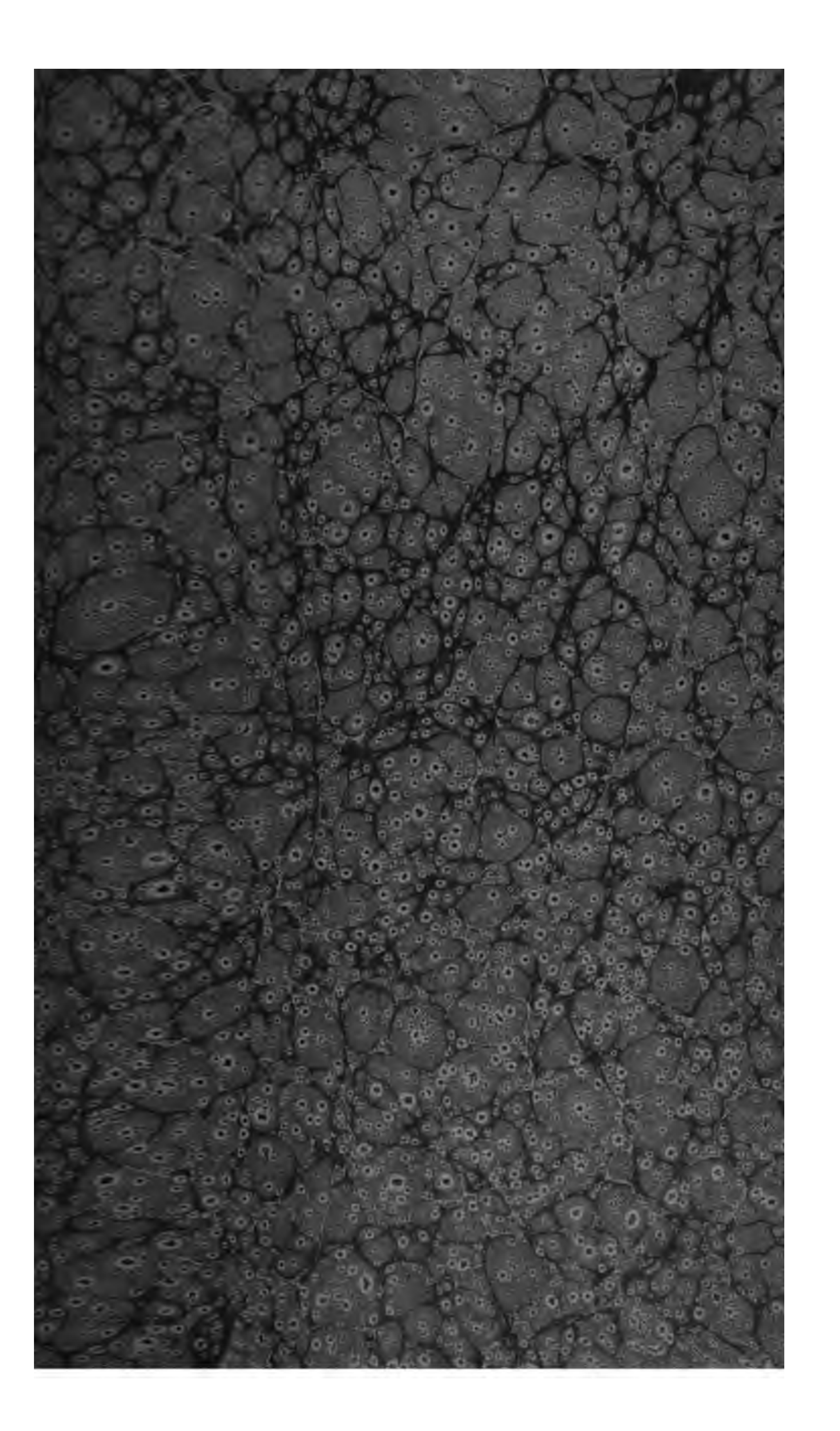



ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME SÉRIE.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIV.

AVERTISSEMENT.

En 1849, le Ministère de l'Instruction publique entreprit de publier, sous le titre d'*Archives des Missions scientifiques et littéraires*, un recueil destiné à reproduire intégralement ou à faire connaître, soit par des extraits, soit par des résumés, les rapports adressés au Ministre par les personnes chargées de recherches, en France ou à l'étranger, sur des questions de science et d'érudition, et par les membres de l'École française d'Athènes sur le résultat de leurs explorations et de leurs travaux en Grèce. Les actes ministériels relatifs au service des missions et voyages officiels devaient également y trouver place.

Cette publication, dont le premier volume parut en 1850, et qui forme aujourd'hui six volumes in-8°, fut poursuivie régulièrement et sans interruption jusqu'en 1856. A cette époque elle fut supprimée et se fondit avec la *Revue des Sociétés savantes*, où furent alors insérés les documents précédemment réservés aux *Archives*. Plusieurs de ces documents ont été imprimés et tirés à part, et peuvent servir de complément à la première série du recueil.

Lorsque le service des Missions scientifiques et littéraires fut transféré, en vertu du décret du 5 décembre 1860, du Ministère de l'instruction publique au Ministère d'État, la *Revue des Sociétés savantes* dut naturellement cesser de publier les documents concernant les Missions. Aujourd'hui que le décret du 23 juin 1863 a fait rentrer ce service dans les attributions du Ministère de l'instruction publique, le Ministre, appréciant l'utilité de la publication commencée par ses prédécesseurs, a décidé qu'elle serait reprise et formerait une nouvelle série, qui se composerait chaque année, comme la première série, d'un volume in-8°.

ARRÊTÉ.

LE MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER.

Il sera publié, par les soins du Ministère de l'Instruction publique, une nouvelle série des *Archives des Missions scientifiques et littéraires.*

ART. 2.

Ce recueil formera chaque année un volume in-8°. Il sera imprimé à l'Imprimerie impériale et tiré à mille exemplaires.

ART. 3.

Les frais résultant de ladite publication seront imputés sur le chapitre porté au budget pour le service des Missions scientifiques et littéraires.

ART. 4.

Le Chef de la division des Sciences et Lettres est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 14 février 1864.

V. DURUY.

CARTE DE L'ILE DE THASOS.

Pl. I.

N.

H. Iannis
Kakirachi
Sotiro
Moriès
Pothos
Casaviti
Castro
Volgaro
Tourantique
Astris
Theologos
C. Kephalos
Mt St. Elie
Mt Ipsario
Rade de Panagia
Ruines de Thasos
Panagia
Demir-Chalca
Temonia
Alki
Potamia
Kynira
C. St.-Georges
Baie de Kalamouti
Thasopoulo
Pte de Kalamouti
Embouchure du Nestus

2 Lieues marines = mm mètres.

0 1 2 Lieues.

G. Perrot del.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES.

MÉMOIRE SUR L'ILE DE THASOS,

PAR M. G. PERROT,

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

AVANT-PROPOS.

Ce fut à l'automne de 1856 que je passai un mois dans l'île de Thasos. Ce temps, je l'employai à parcourir en détail l'île tout entière, et à visiter, l'un après l'autre, tous ses villages et tous les sites antiques que m'indiquèrent les habitants, ou que me firent découvrir les caprices et les hasards de mes courses dans la forêt. De retour à Athènes, j'employai toute une année à la rédaction de ce mémoire, dont la commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres rendit compte par l'organe de son savant rapporteur, M. Guigniaut, dans sa séance du 12 novembre 1858.

J'étais alors le premier voyageur qui eût exploré complétement l'intérieur de l'île, et notamment qui eût étudié et décrit les antiquités que renferme toute sa partie méridionale; M. de Prokesch-Osten, internonce d'Autriche à Constantinople, à qui nous devions les renseignements les plus curieux et les plus circonstanciés que possédât encore la science sur les antiquités de Thasos, n'avait guère vu que les ruines de l'ancienne capitale, et n'avait

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

N'y donne-t-elle pas des fruits plus abondants à la fois et plus délicats, d'une plus franche et plus originale saveur?

Ces graves questions, nous ne prétendons ici ni les traiter ni les résoudre; il nous suffit d'avoir indiqué en passant comment elles se posent d'elles-mêmes à propos de tout effort sérieux pour étudier de près et suivre dans tous ses détails l'histoire d'une cité quelconque, même la moins connue, prise comme au hasard dans la vaste étendue du monde hellénique. Voici, par exemple, cette île de Thasos, que j'ai tâché de tirer un peu de l'injuste oubli où elle était tombée. Ce que nous en apprennent les anciens, ceux du moins qui sont arrivés jusqu'à nous, est bien peu de chose, et se réduit à quelques maigres indications, à quelques mots épars qu'il faut recueillir à grand'peine chez des ennemis ou des indifférents, qui ne la mentionnent que pour mémoire; la cité ne nous a pas laissé d'historiens de ses pénibles débuts, de ses jours de prospérité et d'éclat, de ses vaillantes luttes, d'abord contre les barbares Thraces qu'elle refoule, puis contre Athènes, devant qui elle ne s'incline qu'après une opiniâtre et noble résistance. De sa vie intérieure, de sa constitution, des luttes de ses partis, nous ne savons rien ou presque rien; des temples, des palais, des tours de marbre blanc qui brillaient sur ses rivages et au sommet de ses collines, il n'en reste plus assez pour que nous puissions juger du style de ces édifices et en apprécier la beauté. Comparons pourtant Thasos, telle qu'on peut se la figurer au lendemain des guerres médiques, non pas à ce qu'elle est aujourd'hui après tant de siècles de malheurs et sous la main d'un gouvernement comme la Porte-Ottomane, à ce qu'elle serait dans le cas même où elle dépendrait de l'un des empires les mieux policés de l'Europe, comme l'île d'Elbe, de l'Italie; comme Ré ou Oléron, de la France; comme Jersey ou Wight, de l'Angleterre. Au VIe et au Ve siècle, Thasos, dont le territoire n'a pas une vingtaine de lieues de tour, est une brave et opulente cité, qui tient sa place dans le monde grec, qui porte, les armes à la main, l'hellénisme dans la Thrace, qui en couvre la côte de comptoirs, qui arrache aux flancs de ses montagnes, d'où elle chasse les barbares, cet or que le commerce dispersera sur les plus lointains rivages de la Méditerranée et jusque sur les bords du Danube; elle excite, par sa richesse, par ses prouesses guerrières, par l'importance de sa marine, les alarmes du grand roi, et, bientôt après, elle oppose toute

une flotte aux flottes de la maîtresse des mers; elle lutte presque à armes égales contre Athènes, l'Athènes de Cimon et de Périclès, et elle ne succombe pas sans gloire; enfin, au moment même où la fortune la trahissait et où elle tombait au rang d'État tributaire, elle possédait une école de peinture qui donnait à la Grèce Polygnote, son premier grand peintre. Excitées par l'espérance de jouer un rôle honorable sur une scène animée et brillante, enflammées d'un patriotisme qu'encouragea longtemps le succès et que vinrent ensuite aviver encore, en l'affligeant et l'irritant, les désastres publics, les âmes des hommes qui vécurent de cette vie durent se tendre plus fortement pour l'action, s'imposer de plus durs sacrifices, nourrir de plus hautes ambitions que ne le feraient vraisemblablement, dans les conditions où ils sont placés, les habitants d'Oléron ou de Jersey. Ile anglaise ou française, Thasos reverrait sans doute ses ports s'emplir de navires et de bruits joyeux; des routes, plus commodes et plus larges que celles d'autrefois, s'ouvrir dans ses forêts et courir au flanc de ses montagnes; les villages se multiplier dans les clairières et descendre au bord de la mer; mais aurait-elle des édifices et un art à elle, une marine nationale, une vie politique active et passionnée? Les âmes y auraient-elles la même énergie, les caractères le même ressort qu'autrefois?

Le monde moderne, surtout depuis la fin du siècle dernier, a réfléchi sur le passé de l'humanité; il a voulu faire de l'histoire autre chose qu'un exercice de beau langage, qu'une matière à développements oratoires et une distraction pour les oisifs; il a cherché à dégager des choses les leçons qu'elles contiennent, et à déterminer le caractère et les résultats naturels de chacun des régimes principaux qu'ont adoptés, en divers temps et en divers lieux, les sociétés humaines. Or l'histoire nous atteste que les nations européennes, depuis la fin du moyen âge, tendent à former de grands États plus ou moins centralisés autour d'une puissante capitale et sous l'influence d'une administration commune; nous avons vu, de nos jours mêmes, se continuer ce mouvement, qui n'a pas encore dit son dernier mot, et qui n'est pas arrivé partout à son terme. Tout en constatant cette tendance, bien des esprits en aperçoivent le danger, et se préoccupent, en théorie du moins, des moyens d'en atténuer les inconvénients, et de concilier l'unité nationale et la vie locale, les intérêts de la capitale et ceux de la

province. Y parviendra-t-on? C'est ce qu'il serait difficile de dire dès à présent; mais il y a pour tous les peuples de l'Europe chrétienne, pour la France surtout, plus particulièrement portée par ses instincts et par ses traditions vers l'imitation de l'empire romain, un intérêt et un profit tout spécial à étudier, aussi bien chez les cités les moins connues que dans les annales mieux comprises de la glorieuse Athènes, l'histoire de la race qui s'est le plus obstinément refusée à toute centralisation, qui a poussé le plus loin l'amour du régime municipal, et qui a tiré de cette forme de gouvernement les fruits les plus admirables.

Juin 1863.

CHAPITRE PREMIER.

POSITION, ASPECT, CLIMAT DE THASOS, NATURE DU SOL.

L'île de Thasos porte encore parmi les Grecs son ancien nom, qui devient *Tasso* dans la bouche des Italiens, *Taschous* dans celle des Turcs. Elle est située à environ neuf lieues à l'est de la côte de Chalcidique, à douze lieues au nord-ouest de Lemnos, à onze lieues vers l'ouest de Samothrace, et à trois ou quatre lieues seulement de la côte de Thrace, entre les embouchures du Strymon et du Nestus. Le détroit qui la sépare du continent n'a même, là où il est le plus resserré, entre la pointe de Kalamouti, formée par les alluvions du Nestus, et le continent, qu'environ 8,000 mètres de largeur. Dans ce canal, qu'un banc de sable rend assez dangereux aux gros bâtiments quand le mauvais temps les empêche de gouverner, se trouve un îlot désert nommé *Thasopoulo*, ou *la Petite-Thasos;* une source thermale y jaillit sur la plage pour se perdre aussitôt dans la mer.

L'île est de forme à peu près ronde. Sa largeur, d'orient en occident, est de sept lieues, et son circuit de dix-huit à dix-neuf lieues. Toute montagneuse, elle a peu de plaines; çà et là quelques terrains formés par les eaux à l'embouchure de ses vallées, et, sur la côte nord, entre Volgaro et Kakyrachi, une lande fertile, mais étroite, partout serrée entre la mer et des pentes plus ou moins abruptes. L'île ne manque d'ailleurs pas

de collines, dont les larges versants sont très-propres à la culture de la vigne, de l'olivier et des arbres fruitiers, et peuvent même, en certains endroits, recevoir des céréales. L'eau y est fort abondante; partout l'on y rencontre des eaux courantes, même en été. L'hiver, d'ailleurs, y est plus froid, les chaleurs moins fortes, la pluie plus fréquente qu'en face, à Cavala, sur la côte de Thrace[1].

Le système des montagnes de l'île est assez confus, et très-difficile à établir sur une carte. Le seul trait remarquable et qui frappe tout d'abord, c'est une chaîne principale, très-étroite au sommet et souvent taillée en lame de rasoir, qui traverse l'île à peu près de l'est à l'ouest, en jetant vers le sud et le nord d'épais contreforts et des vallées sinueuses. Les points les plus élevés de cette longue crête, qui serre toujours de près la côte nord, sont le Saint-Élie (960 mètres) et l'Ipsario (1030 mètres); rien n'est beau comme leur cime aiguë et dénudée, dominant de vastes forêts, comme leurs flancs sillonnés de profonds ravins, creusés dans le marbre par les eaux. Tout le pays au sud de cette chaîne, environ les deux tiers de l'île, est formé de hauteurs qui se mêlent et courent en tout sens, et ne dépassent guère cinq ou six cents mètres.

Des roches primitives se mêlent partout, dans l'île de Thasos, aux roches de formation postérieure. Ainsi, sur toutes les pentes des hautes montagnes de la chaîne centrale, le Saint-Élie et l'Ipsario, le mica-schiste et le gneiss apparaissent sans cesse par larges bancs au milieu du marbre et des calcaires compactes qui forment comme la charpente même de l'île[2]. C'est ce qui donne à ces sommets, sans cesse lavés et polis par les pluies, un éclat extraordinaire; quand le soleil les frappe, les paillettes du mica et les gros cristaux du marbre blanc de Thasos rivalisent de splendeur et d'éclairs; de là, chez le versificateur Avienus, ce trait d'une exactitude pittoresque, qui rend bien l'effet de Thasos, aperçue de la mer, quand on vient de doubler la pointe de l'Athos[3]:

[1] C'est ainsi que la constitution atmosphérique de Thasos est déjà décrite dans la collection des *Œuvres d'Hippocrate*, au premier et au troisième livre des *Épidémies*. (Voyez *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. Littré, tome II, page 498; tome III, p. 45 et suiv.)

[2] C'est le même marbre qui fait aussi le corps du mont Athos.

[3] *Descriptio orbis terræ :*

« . . . juxta Vulcania Lemnos
Erigitur, Cererique Thasos dilecta profundo
Proserit albenti se vertice. . . . . »

« À côté se dresse Lemnos, l'île de Vulcain, et Thasos, chère à Cérès, élève au-dessus des flots sa cime blanchissante. »

Le quartz, dont on trouve dans toute l'île des fragments, ne s'y rencontre pas, que je sache, en grandes masses; mais tout l'ouest de l'île, qui a un aspect à part, est formé d'un poudingue où le quartz, très-divisé, joue le principal rôle, et qui contient, en certains endroits, des serpentines assez grossières. Les traces de fer ne sont pas rares dans tout ce terrain, et ce métal même se trouve en assez grande abondance, sous forme de pyrite ou sulfure de fer, sur le rivage, entre Pothos et Hagios-Iannis. Près de Kakirachi, parmi des collines argileuses, où apparaissent çà et là quelques filons de mica-schiste, se rencontre une vallée toute remplie de scories qui contiennent encore de 6 à 10 o/o de fer. Ces débris indiquent, sans aucun doute, l'emplacement d'une ancienne exploitation minière qui paraît, aux traces qu'elle a laissées, avoir eu assez d'étendue et d'importance. Ce sont là, selon toute probabilité, « les grands morceaux de scories » dont parle Pierre Belon, soit qu'il les ait vus lui-même pendant les trois jours qu'il a passés dans cette île, soit qu'il n'en ait eu connaissance que par ouï-dire. En tout cas, c'est bien dans cette partie de l'île que P. Belon a dû aborder en allant de Lemnos au mont Athos. Il ne dit d'ailleurs rien de l'apparence ni de la nature de ces scories[1].

Quant aux mines d'or, les principales, d'après un passage bien formel d'Hérodote[2], se trouvaient vers le sud-est de l'île, auprès de Kynira, en face de Samothrace. J'ai parcouru ce district, complétement abandonné, depuis plusieurs siècles déjà, par la population, et tout couvert de forêts presque impénétrables; je n'y ai pas trouvé la moindre trace d'or. La tradition de l'île n'a conservé aucun souvenir de ces richesses ni de ces travaux; aucun voyageur moderne n'en a découvert les vestiges.

La couche de terre végétale n'a quelque épaisseur que dans le peu de terrain plat que renferme l'île; partout ailleurs elle est assez mince. Sur les collines, la terre est légère, sablonneuse, et en plusieurs endroits contient un peu de fer; la vigne perce souvent jusqu'aux couches supérieures du rocher et enfonce sa racine dans le schiste tendre et friable[3]. Les essences qui dominent, et

[1] *Observations, etc.* de P. Belon, liv. I, ch. XXXIII. Cf. Conze, p. 32, 35.
[2] VI, XLVII. — [3] Cf. Virgile, *Géorg.* II.

qui ont dû toujours dominer dans les forêts de Thasos, appartiennent presque toutes aux conifères; le pin surtout y réussit merveilleusement; il y est représenté par plusieurs espèces, plus ou moins communes en Orient. J'ai été étonné de n'y pas trouver de sapins; il en croît peut-être quelques-uns dans les parties les plus élevées du Saint-Élie et de l'Ipsario; mais dans tout le reste de l'île je n'en ai pas vu un seul. Il semble, à lire Belon, que de son temps ce bel arbre fût plus commun à Thasos.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE THASOS DEPUIS L'ÂGE HÉROÏQUE JUSQU'À LA CONQUÊTE ATHÉNIENNE.

(1500? — 463 av. J. C.)

D'après Hérodote [1] et toute l'antiquité, Thasos dut ses premiers habitants à une colonie phénicienne, laissée dans l'île par les compagnons de Cadmus errant dans l'archipel à la recherche d'Europe. Le chef de cette colonie aurait été un certain Thasos, d'où le nom que reçut et que porte encore l'île. Les Grecs ne se tourmentaient pas l'esprit, autant que nous le faisons maintenant, des questions d'origine et d'étymologie; quand ils voulaient se rendre compte de la naissance d'une ville et du nom qu'elle avait pris, ils avaient toujours sous la main un héros éponyme qui expliquait tout, et que protégeaient contre le doute le culte qu'on lui rendait et l'attachement de chaque ville à ses antiques légendes. Pour moi, s'il me fallait absolument donner une étymologie, je présenterais, sous toutes réserves, la conjecture d'Hasselbach [2]. Il fait venir le mot *θάσος*, d'un primitif *θα*, *θάω*, nourrir, que l'on retrouverait dans *τιθήνη*, nourrice, et l'île devrait ainsi son nom à sa fertilité, autrefois si vantée. C'est de même que l'on a fait dériver de *καίω* le nom de l'île de *Κάσος*, parce que plusieurs îles de la région où celle-ci se trouve gardent des traces sensibles de l'action des feux souterrains; on a tiré ainsi le mot même *νῆσος*, île, de *νέω*, nager. Au reste, le véritable intérêt de cette étymologie, rapprochée de celle d'Hérodote, c'est le contraste qui s'y

[1] II, XLIV.
[2] *De insula Thaso*, Marbourg, 1835, in-8°, p. 2.

marque entre l'esprit grec et le nôtre, entre l'antique naïveté et la critique moderne[1].

Quant à l'établissement des Phéniciens à Thasos, nous n'avons aucune raison d'en douter; ce qui confirme le dire d'Hérodote et des autres écrivains de qui nous tenons ce fait[2], c'est la prépondérance de la marine phénicienne dans la mer Égée, comme dans le reste de la Méditerranée, avant le développement de la race grecque; c'est le goût et l'habileté singulière qu'apportèrent de bonne heure les Phéniciens à la découverte, à l'extraction et à la mise en œuvre des métaux; c'est enfin ce temple de l'Hercule thasien qu'Hérodote vit encore à Tyr, et qui attestait les anciens rapports des deux pays.

Ce serait, d'après Hérodote, vers 1500, cinq générations avant la naissance d'Hercule, fils d'Alcmène, que les Phéniciens se seraient établis à Thasos[3]; ce qui les y retint, ce furent les mines d'or qu'ils y trouvèrent sur la côte orientale de l'île, et d'où vint à l'île de Thasos, chez les poëtes, le nom de *Chryse*. C'est peut-être aussi à l'industrie phénicienne qu'il faut faire remonter la première exploitation de ces mines de fer dont ne parlent point les auteurs, mais dont j'ai reconnu les traces certaines à l'ouest de l'île, en face de l'Athos; enfin les Phéniciens paraissent avoir passé de Thasos sur la côte opposée, en Thrace, avoir fondé un comptoir à Galepses, et, les premiers, tiré du Pangée des métaux précieux. En même temps les Phéniciens apportèrent et établirent à Thasos le culte de Melkarth, l'Hercule tyrien, très-différent, comme le reconnaît Hérodote, de l'Hercule grec[4]; les navigateurs syriens avaient répandu les autels de leur dieu sur toutes les côtes de la Méditerranée, et jusque sur le rivage de l'Océan, à Gadès, où brûlait en son honneur, dans un temple célèbre, une flamme qui ne s'éteignait jamais[5]. A la longue, ce culte avait peut-être pris à Thasos un caractère particulier; car il y avait à

[1] Cf. *Παρνασσός* / *Λυρνησσός* / Nasus } Proéminence?

[2] Pausan. V, xxv, 7; *Conon*, ap. Phot. narrat. 37; Apollod. *Biblioth.* I, 1; Steph. Byzant. l. V, *Θάσσος*; Scymn. V, 660.

[3] Étienne de Byzance, je ne sais d'après quelle autorité, place le héros Thasos, représentant de la colonie phénicienne, dix générations avant l'Hercule grec.

[4] Voir les textes réunis dans O. Müller, *Orchomène et les Minyens*, p. 109.

[5] Voy. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 171.

Tyr, longtemps après que l'île eut échappé à la domination phénicienne, un temple consacré à l'Hercule thasien ; il est possible que le dieu eût emprunté à l'industrie métallurgique, placée à Thasos sous sa protection, quelques attributs nouveaux et distinctifs. Quant aux Cabires, que certains textes et une étymologie, qui paraît fort vraisemblable, ont fait croire d'origine phénicienne[1], il est assez surprenant que l'on ne trouve pour ainsi dire pas trace de leur culte à Thasos, tandis que deux îles voisines, Samothrace et Lemnos, où l'histoire ne mentionne pas le passage des Phéniciens, et où, en tout cas, ils n'ont pas séjourné aussi longtemps qu'à Thasos, furent de bonne heure et restèrent jusqu'aux derniers jours du monde païen le centre et le foyer des religions cabiriques. Ne pourrait-on, autant qu'il est possible d'avoir une opinion en une si obscure matière, en inférer que les Cabires appartiennent bien plutôt aux Pélasges qu'aux Phéniciens, et que ce n'est point à Tyr et à Sidon qu'il faut chercher la source des doctrines qui se transmirent et se perpétuèrent pendant plusieurs siècles dans les mystères de Samothrace ?

On sait qu'il ne faut pas voir dans les établissements des Phéniciens des colonies proprement dites, mais plutôt ce que nous appellerions des comptoirs; c'étaient comme des navires toujours à l'ancre devant le rivage où se faisait l'échange des marchandises tyriennes et des produits du pays. Il n'est donc pas probable que les Phéniciens aient jamais occupé toute l'île de Thasos; ils se seront contentés d'en posséder les ports et d'en exploiter les mines, toutes voisines de la mer, à ce qu'il semble; pendant ce temps, des tribus thraces auront habité les forêts et les montagnes de l'intérieur; de là le nom d'*Édonis* sous lequel on désigna parfois cette île[2]. Les Édoniens étaient fixés entre le Strymon et le Nestus, et Thasos dut attirer de bonne heure leurs regards; ils la partagèrent sans doute longtemps avec les Phéniciens, au profit desquels ils y nourrissaient des troupeaux; ils en abattaient les bois et en cultivaient les champs.

Mais il se préparait aux Phéniciens, après environ deux siècles de tranquille possession, une concurrence bien plus redoutable et qui n'admettrait pas le partage : celle des Hellènes. Les héros

[1] Voy. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 287.

[2] Apollod. *Biblioth.* II, 5, 9, 13; Scymn. Ἣν βάρβαροι τὸ πρότερον ᾤκουν, ὡς λόγος. (V, 659.)

hellènes, fils ou petits-fils des dieux, commençaient à parcourir le monde en luttant contre tous les obstacles qui s'opposaient à l'essor de la race grecque : accidents et fléaux de la nature, monstres étranges, farouches brigands, tribus et nations ennemies. Minos, ou la dynastie crétoise que représente ce nom, ayant créé une marine, chassait de la mer Égée les peuples barbares, Cariens et Léléges, qui en avaient occupé les îles, et entrait peut-être, à cette occasion, en lutte aussi avec les Phéniciens; en tout cas, la légende nous montre Hercule chassant les Thraces de l'île de Thasos pour la remettre au pouvoir d'Alcée et de Sthénélos, fils d'Androgée, et par conséquent petit-fils de Minos, qu'il avait faits prisonniers à Paros[1]. Ainsi, dans leurs premières entreprises sur l'île, les Hellènes se seraient d'abord attaqués aux Thraces, et Paros aurait envoyé à Thasos ses premiers colons grecs, vers le milieu du XIIIe siècle. Les choses restèrent sans doute ainsi pendant quelque temps, les Grecs occupant de l'île ce qu'en possédaient autrefois les Thraces, mais les Phéniciens en gardant tout le commerce et continuant à en exploiter les mines. Ce qui prouve, dès lors, l'existence et la persistance dans l'île de Thasos d'une population grecque alliée aux Pariens et en rapport avec eux, c'est ce que Pausanias nous raconte de Cléobée, cette vierge parienne qui apporta la première aux Thasiens le culte de Déméter, trois générations, à ce qu'il semble, avant Archiloque, et, par conséquent, dans le cours du IXe siècle[2].

Hors le fait bien attesté de l'établissement des Phéniciens à Thasos, tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici sur les origines de cette île se réduit à des traditions assez vagues, où l'on est obligé de beaucoup suppléer, par induction et conjecture, pour éviter les contradictions et mettre un peu d'ordre. L'histoire de Thasos ne commence véritablement qu'avec la colonie parienne qui y fut conduite vers la fin du VIIIe siècle par Télésiclès, père d'Archiloque. Un lexicographe nous a conservé l'oracle par lequel Télésiclès, qui avait sans doute ses raisons, se fit ordonner de la part du dieu de Delphes la fondation de cette colonie :

« Annonce aux Pariens, Télésiclès, que je t'ordonne
« De fonder dans l'île Aérienne une brillante cité[3]. »

[1] Apollod. *Biblioth.* II, 5, 9, 13.
[2] Paus. X, XXVIII.
[3] Thuc. IV, CIV; Strab. X, p. 418; Eustath. *ad Dionys. Perieg.* s. v. Θᾶσος. —

On a là un des surnoms que reçut dans l'antiquité l'île de Thasos: *Ἠερία*, pour *Ἀερία*; il faut le tirer de *ἀήρ*, pris dans son sens primitif de *brouillard, vapeur, nuage*, et l'expliquer par le climat humide de Thasos et les nuées qui en couronnent souvent les montagnes.

Quant à la date précise de l'arrivée de Télésiclès à Thasos, nous n'avons pas de raison de ne point admettre celle que donnait Denys, la XVIIIe olympiade (720-717 av. J. C.)[1]. Archiloque, en effet, fils de Télésiclès, fleurit, d'après Hérodote, à l'époque de Gygès, roi de Lydie, qui régna de 715 à 680 avant J. C. Son père a donc très-bien pu, vers 720, être à la tête de l'émigration parienne. Selon Xanthus de Lydie, c'est dans la XVIIIe olympiade, vers 708, que l'île aurait été colonisée. La différence entre ces deux dates, pour une époque aussi reculée, est très-légère, et mérite à peine d'être remarquée[2].

Archiloque lui-même vint quelque temps après chercher fortune à Thasos, où son père était peut-être toujours à la tête de la colonie parienne, ou avait au moins laissé des souvenirs encore présents à toutes les mémoires[3]. Le poëte avait été forcé de quitter son île natale; il en avait été chassé par la pauvreté, ou plutôt par l'inquiétude chagrine de son caractère, et par les haines sans nombre que lui avait attirées sa méchante humeur. Mais à Thasos aussi il ne lui fallut pas longtemps pour se faire plus d'un ennemi, et, ce qui acheva de le perdre, ce fut le manque de courage et de dignité qui s'alliait si tristement chez lui au génie poétique[4].

Ce que raconte Eusèbe (*Præp.* VII, p. 256) de l'embarras des Pariens en présence de cet oracle, et de la finesse d'Archiloque, qui sait seul comprendre la pensée du dieu et découvrir que c'est Thasos qu'il désigne sous ce nom d'Aéria, a l'air d'une historiette faite à plaisir. Les Pariens semblent avoir eu déjà, avant cette époque, trop de relations avec Thasos, pour que ce soit le hasard d'une interprétation conjecturale qui ait conduit leur colonie dans cette île. Voici l'oracle :

Ἄγγελλον Παρίοις, Τελεσίκλεες, ὥς σε κελεύω
Νήσῳ ἐν Ἠερίῃ κτίζειν εὐδείελον ἄστυ.

[1] Ap. Clem. Alexand. *Strom.* I, XXI, p. 398.

[2] *Id. ibid.* l. I.

[3] Ælian. *H. V.* X, XIII.

[4] Plutarque, qui nous a conservé (*Apophtheg.* p. 239) les vers d'Archiloque sur la perte de son bouclier, ne nous dit pas, il est vrai, que c'est en combattant dans les rangs des Thasiens qu'il eut sa mésaventure; mais, comme nous connaissons, d'autre part, son voyage et son séjour à Thasos, ainsi que la mauvaise impression qu'il en emporta, comme sa vie n'offre pas d'autre circonstance qui ait pu le

A peine établie, la colonie nouvelle s'était trouvée assez forte pour s'élancer sur le continent voisin et en disputer les rivages aux peuplades thraces qui les habitaient; dans un combat contre l'une d'entre elles, les Saies, Archiloque prit la fuite et jeta son bouclier pour mieux courir; ce qui est pis, il s'en vante, non pas comme Horace [1], bien des années après l'accident, et d'un air demi-souriant, demi-honteux, avec une bonne grâce qui désarme le blâme, mais au sortir même de la bataille, hautement, brutalement:

« Quelqu'un des Saies se pare maintenant de mon bouclier, longtemps sans reproche, mais que dernièrement, bien malgré moi, j'ai jeté et abandonné dans un buisson. Pour moi, j'ai su fuir ainsi le trépas; quant à ce bouclier, qu'il devienne ce qu'il voudra, je trouverai à m'en acheter un autre qui le vaudra bien [2]. »

C'était donner beau jeu à ses ennemis et braver l'opinion, probablement déjà peu disposée à l'indulgence; il dut donc quitter Thasos, mais non sans doute sans y essuyer des affronts qui ne sortirent jamais de sa mémoire. Aussi dans ses vers ne cesse-t-il de maudire Thasos. Ici il en fait « une échine d'âne, toute couverte de forêts sauvages.... à Thasos, dit-il, aucun lieu aimable, agréable et charmant comme les rives du Siris. » Là il appelle Thasos « ville trois fois misérable [3]; » ailleurs il prétend « que toutes les misères de la Grèce se sont donné rendez-vous à Thasos. »

mettre en face de cette peuplade thrace, je crois être en droit de rapprocher et d'expliquer ainsi ces faits. C'est d'ailleurs de cette manière que l'ont compris les biographes d'Archiloque. (Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. X, 1[re] série, une dissertation de l'abbé Sévin.)

[1] *Od.* II, VII, 10.

[2] *Ἀσπίδι μὲν Σείων τις ἀγάλλεται, ἣν παρὰ θάμνῳ*
Ἔντος ἀμώμητον κάλλιπον οὐκ ἐθέλων.
Αὐτὸς δ' ἐξέφυγον θανάτου τέλος· ἀσπὶς ἐκείνη
Ἐρρέτω· ἐξαῦτις κτήσομαι οὐ κακίω.....

Ἥδε ὥστ' ὄνου ῥάχις
Ἕστηκεν ὕλης ἀγρίας ἐπιστεφής....
Οὐ γάρ τι καλὸς χῶρος οὐδ' ἐπίμερος
Οὐδ' ἐρατὸς, οἷος ἀμφὶ Σίριος ῥόας....

Θᾶσον δὲ τὴν τρισοϊζυρὴν πόλιν.

[3] Ap. Strab. VIII, VI: *Ὡς Πανελλήνων ὀϊζὺς ἐς Θάσον συνέδραμεν.*

Cf. Strab. XIV, p. 647. Il semble être aussi question dans un vers d'Archiloque, qui présente malheureusement une leçon contestée, des « maux des Thasiens. »

Κλαίειν Θασίων μὲν, οὐ τὰ Μαγνήτων κακά.

Quoi qu'il en soit des embarras et des souffrances qui ne furent peut-être pas épargnés aux premières années de la colonie, elle paraît avoir pris un rapide essor. Elle réussit sans doute à expulser de l'île, s'ils y étaient encore, les Phéniciens, que le développement des cités ioniennes et éoliennes des îles, ainsi que de la côte d'Asie, commençait alors à bannir de la mer Égée. Quant aux mines, les Grecs, continuant probablement à se servir des procédés et des méthodes d'exploitation phéniciennes, n'en laissèrent pas décroître le produit, et nous les trouvons, deux siècles plus tard, accoutumés à en tirer un très-beau revenu.

Non contents de cette source de richesses, les Thasiens poursuivirent bientôt les Thraces, autrefois maîtres de l'île, jusque sur le continent. C'était le moment où les plus anciennes colonies grecques, devenant métropoles à leur tour, semaient sur tous les rivages de la Méditerranée, et même de l'Euxin, de jeunes et commerçantes cités, qui faisaient partout reculer devant elles la barbarie et la refoulaient vers l'intérieur des terres; les Ioniens, en Orient, comme les Achéens en Sicile et dans la Grande-Grèce, étaient, par Phocée et Milet, à la tête du mouvement. Les nouveaux habitants de Thasos, qui, par les Pariens, appartenaient à la race ionienne, furent emportés aussi par cet élan, par cette force d'expansion qui poussait vers cette époque les navires de Milet jusqu'au fond du Bosphore Cimmérien, ceux de Phocée jusqu'aux côtes d'Espagne. Mais les Thasiens, pour s'étendre et s'enrichir, n'avaient pas besoin d'aller si loin; ils avaient en face et tout près d'eux les montagnes aurifères et les plaines fécondes de la Thrace, tout un monde inconnu, dont la Grèce commençait alors à soupçonner et à convoiter les richesses. Il paraît que l'effort en ce sens ne se fit point attendre; car c'était peu d'années, une génération peut-être, après la fondation de la colonie, que se livraient contre les Saies ou Sapéens les combats d'où le poëte de Paros ne rapportait pas son bouclier. Mais tous les soldats de Thasos ne ressemblaient pas à Archiloque, et, s'ils essuyèrent quelques défaites, la persévérance de leurs efforts finit par mettre la fortune de leur côté. Après des luttes dont l'histoire ne nous a pas conservé le récit, mais qui remplirent sans doute tout le VIIe siècle, et peut-être une partie du VIe, nous trouvons les Thasiens, vers 500, maîtres incontestés de toute la côte depuis l'embouchure du Strymon, au delà duquel ils auraient rencontré les colonies chal-

cidiennes, jusqu'à l'embouchure du Nestos[1]. Ils avaient même, bien au delà de ces limites, fondé, dès le temps d'Archiloque, un établissement nommé *Strymè,* sur le territoire même de Maronée, colonie de Chios Malgré l'opposition des Maronéens, ils auraient réussi à se maintenir en possession de ce petit port, qui, plusieurs siècles après, au temps de Philippe, redeviendra un sujet de guerre entre Thasos et Maronée[2].

Mais les Thasiens ne pouvaient songer à s'étendre dans cette direction, vers l'Èbre : les villes d'Abdère, de Maronée et d'Énos s'étaient solidement établies sur toute la côte, du Nestos à la Chersonèse de Thrace, et n'y laissaient pas de place aux conquêtes. Le vrai domaine des Thasiens, c'était le littoral du Strymon au Nestos; ils y possédaient les villes de Galepsos, Œsymè, Scaptè-Hylè et Daton. Il n'est pas très-aisé de déterminer exactement la position de chacune de ces colonies ou comptoirs.

Galepsos paraît avoir été, de toutes ces villes, la plus occidentale; elle était située non loin de l'embouchure du Strymon, au pied du Pangée, peut-être là où se trouve maintenant l'échelle d'Orfano, ou dans les environs; car Scylax, partant d'Amphipolis et marchant vers l'Orient[3], la nomme, après Amphipolis et Phagres, Strabon entre Phagres et Apollonie; Thucydide la rapproche une fois d'Argilos, la première place à l'ouest de Strymon, l'autre fois d'Œsymè, que, d'après Scylax, nous devons chercher quelque part au sud de la baie de Cavala, à l'est de Galepsos[4].

Œsymè, quoique remontant à une très-haute antiquité et mentionnée dans Homère, devait être une très-petite ville, dont il est impossible de retrouver maintenant l'emplacement[5]. Quant à Scaptè-Hylè, qui n'est nulle part donnée comme un port, et où il y avait des mines fort productives, je placerais volontiers cet établissement à quelque distance du rivage, à l'entrée de l'une des vallées du Pangée, dans le voisinage ou sur l'emplacement

[1] Heraclid. Pontic. ap. *Frag. Hist. græc.* éd. Didot, t. II, p. 197.

[2] Hérodote (VIII, CVIII) appelle Strymè une ville thasienne, *Θασίων πόλις.*

[3] Scylax, p. 64, éd. gr.

[4] T. VII, p. 33: *Εἶτα αἱ τοῦ Στρυμόνος ἐκβολαί· εἶτα Φάγρης, Γαληψός, Ἀπολλωνία, πᾶσαι πόλεις· εἶτα τὸ Νέστου στόμα* (IV, 107; V, 6).

[5] *Il.* VIII 304; cf. Athén. *Deipnosoph.* II, p. 31; Skymnos (v. 655) se contente de placer Œsymè entre Amphipolis et Néapolis, sans nommer Galepsos.

même de la moderne Pravista, auprès de laquelle, m'a-t-on dit, on rencontre encore des traces de métaux précieux[1]. Il n'est pas probable que les gisements minéraux se trouvassent sur le rivage même; ils devaient plutôt se rencontrer à une certaine hauteur dans la montagne. Enfin le long séjour de Thucydide à Scaptè-Hylè pendant son exil me semble indiquer que cette bourgade n'était point tout à fait sur la côte, car toutes les villes de ce littoral, nous le voyons par Thucydide et par les listes de tribus parvenues jusqu'à nous, étaient alors sujettes d'Athènes, et exposées à recevoir sans cesse la visite de navires et de troupes athéniennes; elles ne pouvaient donc servir d'asile à un banni d'Athènes, tandis qu'une bourgade cachée dans un repli de la montagne, à quelques heures de la mer, se prêtait bien mieux à abriter son exil[2].

Daton, qui avait, selon Strabon[3], des champs fertiles, des chantiers de construction et des mines, ne me paraît guère pouvoir se placer ailleurs qu'au fond du vaste et beau port qui se trouve au sud-ouest de Cavala et qui est maintenant connu dans le pays sous le nom d'*Eski-Cavala*, « la Vieille-Cavale. » Là seulement il y a entre la montagne et la mer une plaine assez étendue et assez arrosée pour mériter d'être cultivée; là seulement un port assez sûr pour qu'il ait été commode d'y construire et d'y lancer des navires[4]; enfin le contre-fort du Pangée où est adossé maintenant le village de Leftéro, à cinq ou six kilomètres du port de la Vieille-Cavale, pouvait très-bien renfermer autrefois des mines. Leftéro-Limani, comme on appelle maintenant ce beau havre, offrait donc aux Thasiens, pour le chargement des produits de leurs mines et pour leur commerce avec l'intérieur, la position la plus avantageuse qu'il leur fût possible de trouver dans la baie qui s'arrondit et se creuse en face de Thasos.

On pourrait s'étonner de ne pas trouver de médailles de Daton,

[1] C'est à ces travaux d'exploitation que Scaptè-Hylè doit son nom, de *σκάπτω* « fendre, creuser, fouiller, » et de *ὕλη* « forêt. » On pourrait donc le traduire mot à mot par « forêt fouillée. » (Voir sur ces traces, ou du moins sur ces souvenirs d'anciennes exploitations minières conservés dans le Pangée, L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, p. 27.)

[2] Plut. *De Exilio*, XII; *Vita Cimonis*, IV; Marcell. *Vita Thuc.*

[3] VII, XXXIII.

[4] Diodore (XVII, V) et Appien (*De Bello civili*, IV, CV) se trompent évidemment quand ils font de Daton et de Crénides, depuis Philippe, une même ville; Daton, cela n'est pas douteux, a toujours été au bord de la mer.

et de ne point rencontrer le nom de cette ville dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse et des luttes qui remplirent le siècle suivant; mais ce silence s'explique par la naissance d'une nouvelle ville, Néopolis ou Néapolis, dans le voisinage de Daton, vers l'époque de l'asservissement et de la décadence de Thasos. Néopolis paraît être une colonie d'Athènes, ou du moins avoir été fondée par des Athéniens mêlés à des colons thasiens, probablement sur la petite presqu'île qu'occupe maintenant la ville de Cavala [1]. Cet établissement donna à Daton une dangereuse rivale. Néopolis semble avoir rapidement acquis de l'importance, et remplacé Daton, la colonie thasienne, Thasos alors n'étant plus là pour la soutenir. Le nom de Néopolis se trouve dans les listes du tribut que payaient les alliés à Athènes avant et pendant la guerre du Péloponnèse, et la ville le conserva jusque sous les empereurs byzantins. Sa durée et sa prospérité continue s'expliquent aisément quand on songe qu'elle était comme le port de la grande et opulente cité de Philippes.

A l'est de Daton, les Thasiens possédaient la partie de la plaine que le Nestos laisse à droite. Là ils avaient des échelles qui, exposées dans ce pays découvert aux incursions des Thraces, ne pouvaient acquérir une grande importance et ne méritaient pas d'être nommées. Pistyros, mentionnée en passant par Hérodote [2], était peut-être un de ces villages thasiens; il y avait là des pêcheries sur des étangs salés très-poissonneux, qui donnent, encore maintenant, une boutargue très-renommée dans le pays d'alentour.

Les Thasiens, vers le commencement du ve siècle, où nous les trouvons dans le récit d'Hérodote, vivaient, à ce qu'il semble, en assez bonne intelligence avec les Thraces, malgré leurs conquêtes sur ces tribus. Celles-ci, restées maîtresses de la magnifique plaine de l'Angitas et du Strymon, ainsi que des hautes vallées du Pangée et des pentes qu'il étale vers l'ouest, le nord et le levant, avaient fini par se résigner à voir aux mains des Thasiens le versant méridional de leur montagne et tout le littoral. Les Thraces

[1] Voir, pour tout ce qui regarde la fondation de Néopolis, L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, p. 24 et 25, et une curieuse inscription (*ibid.* n° 5) qui fournit une raison de plus de croire à la part prise par les Athéniens à l'établissement de la « ville nouvelle. »

[2] VII, CIX.

trouvaient sans doute, à ce voisinage, des facilités pour l'écoulement de leurs denrées, et c'était peut-être à leurs relations amicales avec les Thasiens, aux conseils et aux exemples de ces habiles ouvriers, héritiers de l'industrie phénicienne, que les Pières, les Odomantes et les Satres devaient de pouvoir exploiter les mines d'or et d'argent que renfermaient leurs vallées.

Ce ne fut donc donc pas de ces barbares que vint la première attaque provoquée, vers la fin du VIe siècle, par la richesse et la prospérité de Thasos. L'auteur de l'entreprise fut un Grec, Histiée de Milet[1]. Cet aventurier, pendant que les Perses, provoqués par sa témérité, mettaient à sac la malheureuse Ionie, se consolait en exerçant la piraterie dans l'Hellespont et la mer Égée. En 494 avant Jésus-Christ, amenant avec lui une petite armée d'Ioniens et d'Éoliens jaloux de la fortune de Thasos et avides de prendre part au pillage de ses trésors, il vint mettre le siége devant Thasos. Cette ville, qui n'était encore que très-imparfaitement fortifiée, se trouvait en grand danger de succomber; elle fut sauvée par un mouvement de la flotte phénicienne sur les derrières d'Histiée. Craignant pour Lesbos et Chios, qui tenaient encore contre les Perses, Histiée s'en retourna, avec toutes ses troupes, à Lesbos.

Ainsi délivrés inopinément de ce péril, les Thasiens résolurent de prendre leurs précautions contre l'avenir[2]. Ils commencèrent à se donner une flotte de guerre, qu'ils augmentaient chaque année, et à entourer leur cité d'un mur plus haut et plus fort[3]. Les montagnes de l'île leur fournissaient en abondance du bois pour leurs navires et du marbre pour leurs murailles. Les Thasiens pouvaient aisément faire face à ces dépenses; c'est qu'en ce moment Thasos, surtout après les désastres que venait d'éprouver l'Ionie, était une des cités les plus opulentes du monde grec. Hé-

[1] Hérod. VI, XXVIII.

[2] *Id. ibid.* VI, XLVI.

[3] *Id. ibid.* *Οἱ γὰρ δὴ Θάσιοι, οἷα ὑπὸ Ἱστιαίου τε τοῦ Μιλησίου πολιορκηθέντες καὶ προσόδων ἐουσέων μεγάλων, ἐχρέωντο τοῖσι χρήμασι νέας τε ναυπηγεύμενοι μακρὰς καὶ τεῖχος περιβαλλόμενοι. Ἡ δὲ πρόσοδός σφι ἐγίνετο ἔκ τε τῆς ἠπείρου καὶ ἀπὸ τῶν μετάλλων. Ἐκ μέν γε τῶν ἐκ Σκαπτῆς Ὕλης τῶν χρυσείων μετάλλων τὸ ἐπίπαν ὀγδωήκοντα τάλαντα προσήϊε, ἐκ δὲ τῶν ἐν αὐτῇ Θάσῳ ἐλάσσω μὲν τούτων, συχνὰ δὲ οὕτω ὥστε τὸ ἐπίπαν Θασίοισι ἐοῦσι καρπῶν ἀτελέσι προσήϊε ἀπό τε τῆς ἠπείρου καὶ τῶν μετάλλων ἔτεος ἑκάστου διηκόσια τάλαντα, ὅτε δὲ τὸ πλεῖστον προσῆλθε, τριηκόσια.*

rodote, frappé de cette extraordinaire richesse, nous a laissé le compte et indiqué les sources des revenus de l'État, tels qu'ils étaient à Thasos avant que l'île eût à payer aucun tribut à un maître étranger. Il est certain en effet qu'Hérodote, dans le passage où il donne le chiffre « du revenu des Thasiens, » n'entend pas, comme pourrait le faire un économiste moderne, évaluer la production annuelle de Thasos et de ses colonies, le revenu national composé du produit de tous les capitaux, de l'ensemble de tous les revenus privés. Un calcul si compliqué, qui maintenant encore présente des difficultés à notre science économique, eût été impossible à l'époque d'Hérodote, et un Grec de ce temps n'en eût même pas conçu l'idée. Rien au contraire n'était plus aisé que de relever les revenus de l'État, indiqués chaque année par des chiffres soumis sans doute ici, comme à Athènes, au contrôle de l'assemblée populaire, puis gravés sur la pierre.

Les revenus de l'État étaient donc d'après Hérodote, vers 490, de deux cents talents (1,112,180 francs) dans les années ordinaires, et, dans les meilleures années, ils s'élevaient jusqu'à trois cents talents (1,668,270 francs). L'historien indique deux sources de ce revenu; la principale, ce sont les mines d'or que les Thasiens possédaient sur le continent, au pied du Pangée, à Scaptè-Hylè, et celles qu'ils avaient dans leur île même, où ils continuaient les travaux des Phéniciens. Les mines du Pangée rapportaient en moyenne quatre-vingts talents (444,872 francs), celles de Thasos un peu moins, peut-être soixante à soixante et dix talents, de manière que les deux exploitations réunies donnassent à l'État de cent quarante à cent cinquante talents. On n'a d'ailleurs pas là, à ce qu'il semble, le produit total des mines, que l'État ne pouvait guère exploiter directement, mais la part du produit que devaient lui remettre les entrepreneurs auxquels il accordait des concessions ou donnait les mines à loyer[1].

L'autre source de la fortune des Thasiens, celle qui complétait la somme de deux cents ou trois cents talents donnée comme total par Hérodote, n'est indiquée par lui que d'une manière beaucoup moins précise. « Leur revenu, dit-il, provenait de la terre

[1] Voir dans Bœckh, *Écon. polit. des Athéniens*, l. III, ch. III, comment était organisée en Attique l'exploitation des mines du Laurium, et quelle part y était réservée à l'État.

ferme et des mines. » De quelle nature étaient ces revenus de la terre ferme, et que produisaient aux Thasiens leurs établissements sur la côte de Thrace? L'historien n'entre dans aucun détail; mais étudions les lieux, voyons ce qui se faisait ailleurs, et nous pourrons peut-être, par l'induction et l'analogie, combler cette lacune.

Les terres que possédaient les Thasiens sur tout ce littoral, du Strymon au Nestos, avaient certainement été acquises, au moins la plupart d'entre elles, par la force des armes, dans des expéditions entreprises au nom de la république de Thasos. Elles étaient donc en grande partie la propriété de l'État, qui les donnait à ferme, soit à des cultivateurs indigènes, soit à des Thasiens établis sur le continent. A Thasos comme à Athènes, les loyers des terres du domaine public devaient former une branche importante des revenus de l'État.

Mais ce qui devait rapporter encore plus que ces fermages, c'étaient les douanes que les Thasiens avaient certainément établies dans tous leurs comptoirs. Ce n'était que par l'intermédiaire des Thasiens que les tribus thraces qui exploitaient les mines du Pangée ou qui cultivaient les champs humides et féconds qu'arrosent le Strymon, l'Angitas et le Nestos, pouvaient écouler leurs produits, et dans ces affaires avec des peuples ignorants et grossiers, dans ce négoce dont ils avaient en quelque sorte le monopole, les Thasiens devaient faire des bénéfices énormes. Demandez aux négociants francs de Salonique et de Cavala ce que maintenant, dans des conditions à peu près pareilles et sur ces mêmes rivages, leur donnent de profits les tabacs, les cotons et les céréales qu'ils achètent aux Bulgares et aux Turcs des plaines de Sérès et de Drama. Aussi le produit des droits qui frappaient ce commerce, quelque légers qu'ils fussent et de quelque manière qu'ils aient été établis, devait-il monter assez haut.

C'est à cette première période de l'histoire de Thasos que l'on doit attribuer les curieuses monnaies d'argent qui portent, d'un côté, un carré creux, de l'autre, avec des détails obscènes, un satyre sollicitant une bacchante ou la saisissant et l'embrassant de force[1]. Cette représentation semble se rattacher au culte orgiaque

[1] Mionnet, *Description des médailles*, t. II du *Supplément*. Elles sont décrites dans l'avant-propos du volume, et figurées dans la planche insérée page 545 du même tome.

Thasos eut encore là, entre deux orages, quelques beaux jours. Son commerce, en effet, n'avait pu que gagner aux passages de flottes, aux mouvements d'armées qui, depuis Platée et Mycale, animaient ces mers et ces rivages, ainsi qu'aux plus intimes rapports établis par la ligue de Délos entre les différentes îles et colonies grecques. Le goût et le sentiment des arts ne faisaient pas défaut à sa prospérité, et elle cherchait à ses richesses un noble emploi; en attendant qu'elle eût à elle de grands artistes, elle sut attacher son nom à l'une des œuvres d'un des plus célèbres sculpteurs de la Grèce, elle fit consacrer à Olympie par le fils de Micon, Onatas, le meilleur des maîtres d'Égine, une statue presque colossale de l'Hercule thasien. Comme le remarque Pausanias[1], qui admirait cette statue six siècles plus tard, à Olympie, l'Hercule thasien n'était plus alors le dieu phénicien qui avait été d'abord adoré dans cette île; ce culte n'avait jamais cessé d'occuper le premier rang dans les religions thasiennes, mais il s'était transformé peu à peu, et, tout en conservant sans doute au dieu quelques attributs particuliers, il était arrivé à se rapprocher sensiblement de celui que l'on rendait dans toute la Grèce au fils d'Alcmène. Avec ce nouveau caractère, qu'il avait dû prendre dès l'établissement des Grecs dans l'île, Hercule restera toujours le grand dieu, le sauveur et le protecteur de Thasos.

Après Hercule, le dieu le plus vénéré des Thasiens, celui que l'on trouve associé au fils d'Alcmène sur les belles pièces d'argent qui, dans le cours de ce siècle, vont remplacer à Thasos les types barbares de ses monnaies primitives, c'est Bacchus, le dieu de la vigne. Les origines phéniciennes expliquent suffisamment les honneurs rendus à Hercule dans l'île de Thasos et le rang qu'il y garde toujours; quant à Bacchus, quoi de plus naturel que de le voir adoré dans une île dont ses présents formaient la principale richesse? C'est d'ailleurs un dieu thrace.

Un autre culte particulier de Thasos, c'est celui de Déméter, de la Déméter cabirique, si l'on en croit Creuzer, telle qu'on l'honorait à Samothrace[2]. Nous savons par Pausanias à quelle époque Tellis et Cléobée avaient apporté ce culte à Thasos, où il s'était sans doute un peu modifié sous l'influence des religions de l'île voisine, comme semble l'indiquer une médaille thasienne.

[1] V, xx.

[2] Voyez Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 315.

où on la voit rapprochée des Dioscures, qui sont eux-mêmes regardés parfois comme deux Cabires. Quel qu'ait été au juste le caractère de la Cérès thasienne, la fertilité renommée de l'île suffit à expliquer les hommages qu'y recevait cette déesse. Eustathe, commentant Denys le Périégète[1], s'exprime ainsi : « Il appelle Thasos ogygienne et rivage de Cérès, à cause de la fécondité et de la richesse de son sol. »

Le culte proprement dit des Cabires de Samothrace ou de Lemnos ne paraît pas s'être jamais établi à Thasos même; mais, par l'initiation aux mystères de Samothrace, où se faisaient admettre, dès leur première jeunesse, presque tous les habitants des pays d'alentour, la religion dont cette île était le centre et le foyer dut exercer une influence sur l'esprit des Thasiens. On pense en retrouver des traces dans quelques inscriptions thasiennes, d'époque assez basse, il est vrai, où la croyance à la vie future se présente sous des formes que l'on croit pouvoir rattacher à la tradition et à l'enseignement des mystères[2].

Les autres grands dieux de la Grèce, nous l'apprenons par l'histoire et les inscriptions, eurent aussi leurs autels et leurs prêtres à Thasos; mais, comme ils n'y avaient reçu aucun attribut singulier, il est inutile d'en parler. Le culte et le temple de Minerve, dont il est question dans un décret antérieur à la conquête romaine, datent peut-être, à Thasos seulement, de l'occupation athénienne[3].

Cette occupation ne devait pas se faire attendre : Thasos fut un des premiers, parmi les États confédérés, qui passèrent du rang d'alliés à celui de sujets d'Athènes. Nous ne savons pas à quelles conditions les Thasiens étaient entrés dans la ligue de Délos. Quelques-uns des confédérés avaient offert, dès le début, de s'acquitter envers les Athéniens au moyen d'une contribution annuelle ou de navires que monteraient les marins d'Athènes; les Athéniens avaient d'abord fait mine de vouloir exiger le service militaire; mais bientôt, mieux inspirés, ils avaient laissé la plupart des villes s'en exempter à ce prix et préparer elles-mêmes leur asservissement en désapprenant les fatigues et les dangers de la guerre. Pendant que les Grecs d'Asie et des îles s'endor-

[1] Voyez p. 525.
[2] Voyez Bœckh, *C. I. Gr.* n° 2161 b. — Cf. l'inscription inédite que je publie.
[3] *C. I.* n° 2161.

maient et s'affaiblissaient dans la prospérité, sans souci de l'avenir, Athènes exerçait et aguerrissait à leurs frais sa flotte et son armée. Les Thasiens, tout porte à le croire, ne commirent pas la même faute que beaucoup de leurs voisins; ils s'engagèrent et persévérèrent à fournir leur contingent de vaisseaux, de marins, et d'hoplites. S'ils ne s'étaient tenus ainsi en haleine, s'ils n'avaient continué à payer de leur personne dans la guerre contre les Perses, comment auraient-ils pu, onze ans plus tard, opposer à la puissante Athènes une aussi vigoureuse et aussi longue résistance?

La rupture eut des motifs étrangers aux charges et aux conditions de l'alliance; elle fut amenée par un conflit d'intérêts, sur le continent, entre les Thasiens, à peu près maîtres de toute la côte du Nestos au Strymon, et les Athéniens, que la prise d'Éion, vers 472, avait établis à l'embouchure du Strymon, au pied du Pangée[1]. Sans doute les Thasiens n'avaient pas vu sans jalousie ce dangereux voisinage; puis des colons avaient dû arriver d'Athènes, en vue, soit d'obtenir des concessions de terres, soit de s'associer avec quelques-uns des rois et chefs thraces pour l'exploitation de ces mines du Pangée que les Thasiens avaient alors presque toutes entre leurs mains; peut-être aussi, profitant de la position si favorable d'Éion, des marchands athéniens ou des métèques protégés par Athènes avaient-ils réussi à détourner et à attirer dans cette nouvelle voie une partie de ce grand commerce avec l'intérieur dont les Thasiens étaient auparavant les intermédiaires obligés et dont ils tiraient de si grands profits. De là de sourds mécontentements et des froissements continuels, puis enfin, sans doute en 465, rupture ouverte : les Thasiens déclarent qu'ils se retirent de l'alliance. Mais les Athéniens n'admettaient point, ils venaient de le montrer par l'exemple de Naxos, que l'on eût le droit de sortir de la confédération volontairement, comme on y était entré; leur suprématie dans la mer Egée n'était qu'à ce prix. S'ils laissaient se dissoudre ce vaste empire maritime dont chaque jour ils appréciaient mieux toute l'importance et toutes les promesses, avec lui disparaissait ce brillant avenir de puissance tout employée à de grandes choses et de richesse couronnée de la gloire des arts, que commençait à rêver, avec Périclès, la démo-

[1] Thuc. I, [illegible]

cratie athénienne. Toute défection devait donc être traitée comme une révolte. Dès que l'on apprend la détermination des Thasiens, Cimon arrive avec une flotte [1]. Les Thasiens, sans doute dans le détroit qui sépare leur île du continent et en face de leur capitale, vont au-devant de lui et acceptent la bataille; ils sont vaincus, et perdent trente-trois vaisseaux. Les Athéniens aussitôt débarquent dans l'île et mettent le siége devant la ville, pendant que leur flotte la bloquait du côté de la mer.

Mais la place était forte; les murailles en avaient sans doute été relevées, plus épaisses et plus hautes que par le passé, aussitôt après la guerre médique; elle renfermait une population nombreuse, décidée à résister jusqu'à la dernière extrémité. Une loi fut portée « que celui qui proposerait de traiter avec les Athéniens serait mis à mort [2]. » Les femmes mêmes, aussi animées de patriotisme et de haine que les hommes, prenaient part à la lutte. Les Thasiens, pour repousser les assiégeants, avaient dressé des machines en dedans de leurs murs; mais ils manquaient de cordes pour les assujettir et les faire jouer; les Thasiennes coupèrent et offrirent leurs cheveux [3].

Grâce donc aux défenseurs de la ville, grâce à l'énergique résolution des habitants, le siége se prolongea assez pour que les envoyés des Thasiens, trompant la vigilance des assiégeants, pussent parvenir jusqu'à Sparte, signaler à ses magistrats l'ambition et la puissance chaque jour croissantes d'Athènes, et lui demander une invasion en Attique qui sauvât Thasos en rappelant à la défense de ses foyers l'armée de Cimon [4]. Sparte avait promis cette diversion et se préparait à l'exécuter, quand un tremblement de terre, suivi de la révolte des Hilotes et des Messéniens, vint lui donner assez à faire en Laconie pour qu'elle ne pût songer à provoquer Athènes. Thasos, abandonnée à elle-même, devait succomber; le siége était arrivé à sa troisième année sans aboutir encore; mais la guerre et la famine diminuaient tous les jours le nombre des défenseurs de la place, et rendaient de plus en plus cruelles les souffrances de la nombreuse population qui, sans doute de tous les points de l'île, était venue se

[1] Plut. *Cimon*, XIV.
[2] Polyen. *Strat.* II, XXXIII.
[3] *Id. ibid.* VIII, LXVII.
[4] Thuc. I, C; Plut. *l. l.* Diod. Sic. XI, LXX.

renfermer et se presser derrière les murailles de la capitale. On sentait qu'il fallait céder; mais la loi terrible qui punissait de mort toute proposition d'accommodement subsistait toujours. Un citoyen, dont le nom nous a été conservé, Hégétoridès, se dévoua pour le salut de tous. S'étant mis lui-même une corde au cou, il parut en cet état devant l'assemblée du peuple. « Citoyens, dit-il, usez-en avec moi comme vous le voudrez, et selon votre intérêt; mais du moins, au prix de ma mort, sauvez ce qui reste encore des citoyens, en abrogeant la loi. » Les Thasiens comprirent; ils ne firent point de mal à Hégétoridès; la loi fut rapportée, des négociations furent ouvertes, et les conditions du vainqueur acceptées.

Les Thasiens durent rentrer dans l'alliance d'Athènes, et lui livrer les villes, territoires et mines qu'ils possédaient en terre ferme, ainsi que tous leurs vaisseaux; enfin une somme, dont nous ignorons le montant, dut être payée immédiatement comme indemnité de guerre, en même temps qu'était réglée la contribution annuelle à laquelle Thasos serait tenue désormais envers Athènes (463).

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE THASOS SOUS LA DOMINATION ATHÉNIENNE.

(463 — 405.)

Les textes anciens ne nous donnent aucun moyen d'évaluer, même approximativement, la taxe annuelle qui, après la reddition de la ville, fut imposée à Thasos; il faut, pour combler jusqu'à un certain point cette lacune, recourir à ces listes de tributs qui, gravées sur la pierre et conservées dans l'acropole d'Athènes, y ont été retrouvées il y a peu d'années. Je suivrai, pour tout ce qui se rapporte à ces tables, le texte qu'en a donné Bœckh, ainsi que l'ordre dans lequel il les a rangées, et l'ingénieux et savant commentaire dont il les a accompagnées [1].

D'après sa conjecture, qui présente un très-haut degré de vraisemblance, les nombres que nous trouvons dans ces tables, au

[1] Bœckh, *Staatshaushaltung der Athener*, deuxième édition, tome II, appendice xx, 1851.

moins dans toutes celles de ces tables où se rencontre le nom de Thasos, représentent la dîme d'un mois de la contribution annuelle de chaque ville, c'est-à-dire, le dixième du douzième, ou le cent vingtième du tribut. Ce prélèvement aurait été fait, chaque année, au profit du trésor particulier de Minerve, par les Hellénotames, sur les sommes qu'ils avaient reçues et encaissées. On peut donc toujours, par une simple multiplication, remonter de la cote indiquée par les tables à la somme totale payée cette année-là par l'État tributaire. Pour Thasos, en négligeant une ou deux cotes en partie effacées et dont il est impossible de rien tirer, voici les nombres que l'on trouve :

En 447 (ces indications d'années, Boeckh lui-même le déclare, sont loin de présenter une certitude absolue), trois cents drachmes, ce qui correspond à un tribut de six talents. Même cote en 445 et en 439.

En 448, cinquante-quatre drachmes, ou un tribut de un talent quatre cent quatre-vingts drachmes.

Enfin en 432, 426 (?), 420, 419, 412 (?), trois mille drachmes, ou un tribut de soixante talents.

Boeckh s'étonne, et à bon droit, de la faiblesse du tribut qui semble avoir été payé pendant une trentaine d'années par Thasos. Sans doute on peut écarter tout d'abord la cote de cinquante-quatre drachmes, qui ne se présente qu'une fois et paraît appartenir à une année où les Thasiens, pour un motif ou pour un autre, auraient obtenu un dégrèvement provisoire et tout accidentel, ou n'auraient pu acquitter qu'une portion de leur contribution annuelle; il se pourrait que ce fût à la suite de cette stérilité, qui, dans le cours de ce siècle, appauvrit et désola Thasos pendant trois années consécutives[1]. Mais on est forcé de tenir un tout autre compte de la somme de trois cents drachmes qui revient plusieurs fois, et qui semble prouver que, jusque vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, les Thasiens n'auraient été régulièrement taxés qu'à six talents par an. Mais ne voit-on pas, dans le même temps, d'autres îles, qui étaient loin de passer pour aussi opulentes que Thasos, payer un tribut beaucoup plus fort, Naxos quinze talents, Paros trente talents? En n'étant imposée qu'à six talents, Thasos se trouverait rangée à

[1] Pausanias, VI, XI.

côté de Ténos, d'Andros ou de Siphnos. A elles seules, les mines situées dans l'île même de Thasos ne rapportaient-elles pas à l'état un revenu d'au moins soixante talents, et peut-on supposer que les Athéniens, qui n'écorchaient pas, je crois, les alliés, mais qui savaient les tondre, eussent si peu demandé à qui pouvait tant donner? Thasos en effet dut bien vite se remettre des maux de la guerre, et, si la perte de ses possessions de terre ferme diminua sensiblement son opulence, il lui restait encore bien des sources de richesse et de prospérité. Si d'ailleurs Thasos n'avait été en état de fournir que six talents, comment expliquerait-on que le tribut montât tout d'un coup de cette somme si faible à la somme, comparativement très-élevée, de soixante talents, qui paraît être la contribution ordinaire de Thasos pendant toute la guerre du Péloponnèse? C'est juste la contribution d'Égine pendant toute cette époque, et quelques talents de plus que celle de Byzance; enfin cela paraît bien mieux en rapport avec ce que nous savons des ressources de Thasos. Reste donc seulement à expliquer la taxe si faible des premières années, qui ne peut certes représenter tout ce que Thasos payait alors aux Athéniens.

Bœckh se tire d'embarras par une ingénieuse et très-vraisemblable conjecture. Selon lui, la subite élévation du tribut, vers 432, au chiffre de soixante talents, où il se maintient désormais jusqu'en 411, moment de la nouvelle défection de Thasos, correspondrait à une restitution qui aurait été faite alors aux Thasiens de quelque branche des revenus publics dont les aurait d'abord dépossédés la conquête. Mais quelle peut être la portion du domaine public dont la soustraction et le retour à l'État devront exercer sur le montant du tribut une telle influence et le faire varier dans une si forte proportion? Les possessions de terre ferme, on ne peut y songer; on voit, pendant toute cette période, les anciens comptoirs de Thasos figurer séparément, comme villes sujettes, dans la liste des alliés d'Athènes; quant aux mines du Pangée, elles étaient tombées entre les mains de grands propriétaires athéniens, comme l'historien Thucydide, qui en tiraient trop de profit pour songer à s'en dépouiller; enfin Athènes n'avait aucune raison de reconstituer un empire, de relever une puissance qu'elle avait pris tant de peine à détruire. Il n'en est pas ainsi des mines qui se trouvaient dans l'île même; Thucydide ne nous dit pas que la jouissance et l'exploitation en

aient été retirées aux Thasiens, et pourtant le chiffre si faible de la somme annuellement exigée de Thasos pendant la première moitié de la période qu'embrassent nos tables ne permet pas de croire que le produit des mines ait alors compté dans le revenu de la république de Thasos, revenu qui servait nécessairement de base au peuple d'Athènes pour la fixation du tribut. Voici donc ce que l'on peut supposer : à Thasos, aussitôt après la soumission de la ville révoltée, Athènes se serait attribué les droits que l'État avait sur les mines et les profits qu'il en tirait; par l'entremise de l'un de ces inspecteurs ou surveillants[1], comme elle en mettait parfois dans les cités alliées, elle aurait perçu en son nom et pour son propre compte la somme que devait payer l'entrepreneur à chaque nouvelle concession d'une certaine étendue du terrain minier, ainsi que la portion de ses bénéfices qu'il devait chaque année à l'État. Le produit de ces redevances, n'étant pas compris dans le tribut proprement dit, ne serait pas entré dans la caisse des Hellénotames, et, par conséquent, n'aurait jamais eu à figurer dans les tables qui nous sont parvenues. Au bout d'une trentaine d'années de ce régime, Athènes, soit qu'elle y trouvât des inconvénients et des embarras, soit qu'elle voulût se concilier les Thasiens, peut-être à la fois pour ces deux motifs, aurait rendu à la république de Thasos ses droits sur les mines de l'île qu'elle lui avait momentanément enlevés, et naturellement lui aurait au même instant imposé une augmentation de tribut en rapport avec ce que produisaient les redevances qu'elle abandonnait et qui faisaient retour aux Thasiens. C'est ainsi que, depuis lors, tout le revenu que le peuple d'Athènes tirait de l'île aurait figuré au chapitre du tribut, et la taxe annuelle de Thasos serait restée régulièrement fixée pendant environ vingt ans à soixante talents (333,654 francs).

Cette donnée, que l'on n'a aucune raison de révoquer en doute, nous fournit le moyen d'apprécier, dans une certaine mesure, la lourdeur des charges qu'Athènes faisait peser sur les alliés, à l'époque même où elle poussa le plus loin ses exigences. On n'a aucun motif de penser que les mines de Thasos fussent déjà épuisées, et ne produisissent plus à l'État, comme du temps d'Hérodote, une soixantaine de talents, revenu qui, à lui seul,

[1] Ἐπίσκοποι, φύλακες.

aurait déjà suffi à acquitter le tribut. Mais Thasos, même privée de ses possessions de terre ferme et de son monopole du commerce de toute une région de la Thrace, avait d'autres éléments de prospérité, que des relations plus intimes avec Athènes étaient faites plutôt pour développer que pour restreindre; ses marbres, ses fruits, son blé devaient trouver un débit plus facile, et c'est aussi vers cette époque que son vin semble commencer à devenir de mode à Athènes et à se répandre dans toute la Grèce[1]. Qu'on ajoute donc au produit des mines ces autres branches de revenu, et l'on se convaincra que la contribution de Thasos, quoiqu'elle fût, avec celle d'Égine, la plus forte de toutes celles que payaient les alliés, ne pesait point très-durement sur l'île. Le vrai grief des alliés d'Athènes contre son empire, c'est qu'il contrariait ce vif amour de l'indépendance municipale qui est un des traits les plus marqués du caractère grec; mais, malgré ce qu'en disent les ennemis d'Athènes dans les historiens anciens, dépositions passionnées que les modernes ont trop souvent prises au sérieux et acceptées sans réserve, Athènes, au moins jusqu'à la détresse et aux fautes politiques qui suivent les désastres de Sicile, ne paraît point, dans ses rapports avec les villes sujettes, avoir trop demandé à l'impôt, ni puisé, jusqu'à les dessécher et les tarir, aux sources de leur richesse et de leur prospérité matérielle.

Quelques pertes d'ailleurs de territoire ou d'argent que l'alliance et la conquête athénienne aient fait subir à Thasos, elle y gagna du moins l'honneur de fournir à la Grèce le premier de ses peintres célèbres, Polygnote, grave et brillant interprète des vieux mythes et des légendes homériques. Ce fut en effet probablement Cimon, qui, après avoir réduit Thasos, emmena le jeune artiste à Athènes; fils et élève d'un peintre thasien, Aglaophon, Polygnote s'était sans doute acquis de bonne heure, dans l'île, une réputation qui le fit distinguer du général athénien. Accueilli et encouragé par celui-ci, Polygnote dut saisir avec empressement l'occasion de paraître, sous les auspices d'un personnage comme Cimon, dans cette Athènes qui commençait dès lors, selon la belle expression de Thucydide, à être l'école de toute la Grèce. Son génie, aidé de ce puissant patronage, lui eut bientôt acquis à Athènes une renom-

[1] C'est à Athènes surtout que l'on a trouvé un assez grand nombre d'anses d'amphore portant le nom des Thasiens. (Voir G. Perrot, *Sceaux trouvés sur des anses d'amphores thasiennes*, dans la *Revue archéologique*, 1861.)

mée qui, de là, se répandit dans la Grèce entière. Ce fut lui qui, avec le concours d'Onatas et de Micon, mêla, dans le Pœcile, aux souvenirs de la guerre de Troie les souvenirs non moins héroïques de la grande épopée que venait d'achever la Grèce; son principal ouvrage, les vastes compositions dont il orna la Lesché de Delphes, font époque dans l'histoire de la peinture grecque. Cet imposant tableau de toute l'histoire primitive, de tout l'âge héroïque de la Grèce, était, pour l'imagination et la piété des Grecs, à peu près ce que furent pour l'Italie du xivᵉ et du xvᵉ siècle les fresques dont Giotto, Orcagna, Masaccio et les autres maîtres antérieurs à Raphaël, couvrirent les murailles du Campo-Santo de Pise et des églises de Florence. Polygnote n'avait pas oublié de donner place dans son œuvre aux bienfaiteurs de sa patrie; dans l'une de ses compositions figuraient la vierge Cléobée, tenant sur ses genoux la ciste mystique, et Tellis, l'aïeul d'Archiloque, qui avait apporté à Thasos le culte et les mystères de Cérès.

Ce grand artiste paraît avoir été un noble cœur; il refusa le salaire qu'on lui offrait pour les travaux dont il avait embelli Athènes; le peuple aussitôt, touché de ce désintéressement, et ne voulant pas que la ville fût vaincue par le peintre en générosité, lui accorda une faveur des plus rares alors et des plus enviées, le droit de bourgeoisie à Athènes[1]; c'était comme une involontaire réparation du dur traitement qu'Athènes avait fait subir à la patrie de l'artiste. Depuis ce moment, Polygnote et sa famille paraissent tout à fait établis dans la Grèce continentale, et particulièrement à Athènes. Aristophon, frère de Polygnote, et comme lui élève de leur père, fut lui-même un bon peintre; cet Aglaophon qui peignit Alcibiade dans tout l'éclat de sa jeune beauté et au lendemain de ses victoires dans les grands jeux, assis sur les genoux de la nymphe Némée, était sans doute fils d'Aristophon, et ainsi neveu de Polygnote. Voilà donc que le vieux peintre thasien, Aglaophon, qui sans doute n'avait jamais quitté son île, se trouve devenu, par suite même des événements où avait succombé la liberté de son pays, le chef et le père d'une brillante famille d'artistes glorieusement mêlés au grand mouvement de l'art grec en ce siècle privilégié, adoptés par Athènes et recherchés par toute la Grèce[2]!

[1] Plut. *Cim.* IV.

[2] Nous n'avons pu qu'indiquer ici en passant le caractère et le rôle de Poly-

Vers la même époque un autre Thasien, d'un caractère bien différent, jouait aussi un certain rôle à Athènes : je veux parler de Stésimbrote. Stésimbrote, à peu près contemporain de Cimon, lui survécut quelques années, car un de ses livres fut évidemment écrit pendant la guerre du Péloponnèse, après 431. Il paraît être venu à Athènes peu de temps après la guerre médique, et y avoir passé toute sa vie. Précurseur des sophistes, il se faisait payer, et fort cher, pour expliquer aux jeunes nobles les poëmes d'Homère, et leur enseigner l'éloquence; aussi Socrate se souvient-il de lui et le touche-t-il parfois, en passant, de son ironie. Naturellement attaché, par ces liaisons, au parti aristocratique, il écrivit, pour ses patrons, un ouvrage dont le titre était, d'après Athénée, *Thémistocle, Thucydide et Périclès* ; Athénée et Plutarque l'ont assez souvent cité pour que nous en puissions juger à peu près le caractère [1].

C'est une méchante langue que Stésimbrote. Si la passion politique et les dépits des personnages dont il est le client expliquent les calomnies dont il se fait l'écho contre Périclès et sa famille, on comprend moins les anecdotes scandaleuses qu'il rapporte sur Cimon et sa sœur Elpinice. Cimon n'était-il pas le chef glorieux du parti que l'écrivain était payé pour défendre, et Stésimbrote même, dans un portrait qu'il faisait de lui quelque part, ne semblait-il pas professer pour ce grand homme une vive admiration? C'est qu'une fois en train de médisance, emporté par sa verve maligne, le pamphlétaire, car on ne peut l'appeler historien, n'épargnait plus personne, et que tout scandale l'attirait et lui paraissait bon à ramasser. Stésimbrote, c'est le Tallemant des Réaux du siècle de Périclès. Enfin, dans cette ardeur de diffamation, il entre peut-être quelque rancune patriotique contre les conquérants et les maîtres de Thasos. Si la vérité et surtout des engagements de parti le forcent à reconnaître ce qu'il y a chez Cimon de courage et de noblesse, ne diminue-t-il pas l'éloge autant qu'il le peut en faisant le fils de Miltiade bien moins cultivé, bien plus étranger aux choses de l'esprit, bien plus *péloponnésien* qu'il ne

gnote; nous renverrons ceux qui voudraient mieux connaître ce grand artiste à l'intéressante étude que lui a consacrée M. Beulé, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1863.

[1] Voir les fragments de Stésimbrote rassemblés dans la collection Didot, *Fragm. hist. græc.* t. II, p. 52-58.

l'était[1] ? Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la réhabilitation de Cimon, mais certainement Stésimbrote a beaucoup contribué à lui donner auprès de la postérité une réputation de grossièreté que ne mérite point le protecteur de Polygnote, l'auteur des premiers embellissements d'Athènes, le digne prédécesseur, à ce titre comme à tant d'autres, de Périclès.

C'est ce caractère des récits de Stésimbrote qui explique et le long oubli où ils semblent tomber pendant les beaux temps de la Grèce, quand on demandait à l'histoire autre chose que de malins commérages, et la faveur dont ils recommencent à jouir aux heures de décadence, alors que la société, vieillissante et ennuyée, commence à trouver un singulier plaisir à tous ces petits scandales du passé, qui la consolent de son infériorité et la délassent de l'admiration. Nous trouvons aussi la mention et quelques citations d'un livre du même auteur sur les mystères et d'un autre sur Homère; les courts fragments qui nous en sont parvenus présentent peu d'intérêt. C'est surtout par ses médisances, rivales de celles des comiques, que Stésimbrote s'est fait une place à part et mérite de compter dans l'histoire littéraire d'Athènes au siècle de Périclès.

Cette comédie, dont Stésimbrote imitait si volontiers le cynisme et la méchanceté, un de ses compatriotes, Hégémon de Thasos, l'interprétait un peu plus tard avec le plus grand succès devant le peuple athénien. Athénée parle assez longuement de ce célèbre acteur, qui paraît s'être permis parfois des plaisanteries un peu fortes et qui n'auraient pas chez nous le même succès que chez les Athéniens; un jour, ayant fait provision de pierres avant de paraître en scène, il se mit, aussitôt après son entrée, à les jeter à la tête des spectateurs; cette gentillesse fit beaucoup rire[2]. Alcibiade aimait Hégémon, sans doute pour son insolence; un jour l'acteur, je ne sais pour quelle incartade, allait être traduit devant les juges. Il vint avec ses confrères implorer la pitié et le secours d'Alcibiade; aussitôt le fils de Clinias, suivi des suppliants,

[1] Plut. *Cim.* IV. « Stésimbrote, de Thasos, qui était à peu près contemporain de Cimon, dit que celui-ci ne savait ni la musique ni aucun autre des arts libéraux alors répandus parmi les Grecs, qu'il était tout à fait privé du bien dire et de la finesse attique, mais qu'il y avait dans ses manières beaucoup de noblesse et de franchise, et que par le caractère il tenait plus du Péloponnésien. »

[2] Athén. IX, p. 407, B. c.

marcha à l'édifice où l'acte d'accusation était affiché en la manière ordinaire, et, s'étant mouillé le doigt, l'effaça sans plus délibérer. Les greffiers se turent et l'accusateur prit la fuite. Enfin Hégémon était en scène et transportait le peuple par la verve bouffonne de son jeu dans une pièce intitulée *le Combat des Géants*, au moment où la nouvelle de la catastrophe qui avait terminé l'expédition de Sicile commença à se répandre dans le théâtre[1]. L'acteur, dès que la rumeur du désastre arrive jusqu'à lui, veut s'arrêter; on lui ordonne, sans doute les magistrats, de continuer, et les Athéniens, sans se lever de leurs places jusqu'à la fin du spectacle, pleurent la tête voilée, pour ne pas étaler leur douleur aux regards curieux et malveillants des alliés mêlés dans la foule.

Tout ce courage et cette dignité du peuple athénien ne pouvaient pourtant dissimuler longtemps la blessure; ces défections des alliés, qui se succéderont si rapidement jusqu'à la fin de cette guerre, vont commencer. Celle de Thasos fut une des premières; elle arriva en 411.

En 424, après l'arrivée de Brasidas en Macédoine et ses premiers succès, de toutes parts s'étaient offerts aux Thasiens, qu'ils regardassent vers la Chalcidique ou vers la côte, plus proche encore, de la Thrace, entre le Strymon et le Nestos, des exemples voisins de défections heureuses; deux même de leurs anciennes colonies, Œsymè et Galepsos, passèrent aux Lacédémoniens[2]. Mais Brasidas n'avait pas de flotte, et tant que les Athéniens seraient, comme ils l'étaient alors, maîtres de la mer, aucune île ne pouvait sans folie songer à la révolte. Thasos d'ailleurs était surveillée de près; Thucydide, en cette année un des deux généraux chargés de défendre la Thrace, s'y trouvait avec des vaisseaux et des troupes au moment où Brasidas surprit Amphipolis. Banni, et il le méritait peut-être, pour n'avoir pas veillé de plus près sur la ville la plus importante de toute la province qu'il avait à garder, Thucydide semble s'être retiré et avoir passé presque tout le temps de son exil en face de Thasos, dans une des anciennes possessions des Thasiens, à Scaptè-Hylè, où il avait des terres et des mines. C'est là qu'il a écrit la plus grande partie de son histoire; c'est là, après la visite qu'il fit à Athènes, la guerre termi-

[1] Athénée, IX, 407; XV, 699.
[2] Thuc. IV, CXXII, à propos de Sicione; IV, CVII.

née, qu'il serait revenu mourir. Il fut donc on ne peut mieux placé pour suivre et pour nous faire connaître les événements qui amenèrent en 411 la révolte de Thasos contre Athènes[1].

Cette défection de Thasos fut, comme celle de plusieurs autres villes, une conséquence de cette malencontreuse révolution aristocratique des quatre cents, qui faillit hâter de sept ans le dénoûment de la guerre du Péloponnèse, et la terminer par une trahison. Après que, dans le camp de Samos, les trompeuses promesses d'Alcibiade et les intrigues de quelques-uns des généraux eurent décidé l'armée, comme malgré elle, à admettre le principe d'une révision de la constitution d'Athènes dans le sens aristocratique, les envoyés qui partirent pour Athènes afin d'y porter ces résolutions et d'y établir le nouvel ordre de choses durent, sur leur route, descendre dans les différentes îles où ils aborderaient, et y remplacer la démocratie par l'oligarchie. Quelques-uns de ces commissaires, probablement dans les premiers mois de 411, passèrent par Thasos, et s'y acquittèrent de la tâche qui leur avait été confiée. Mais, comme le remarque Thucydide, les choses tournèrent tout autrement qu'on ne se l'était promis[2]; là encore, comme en Ionie, comme à Athènes même, les chefs du parti aristocratique d'Athènes ne réussirent qu'à faire les affaires des ennemis de leur pays, des Péloponnésiens. Ils dépouillèrent de son pouvoir et de ses droits le peuple, qui, à Thasos comme à Samos, comme à Chios, comme dans la plupart des villes de l'empire athénien, n'était point hostile à l'alliance d'Athènes ni disposé à la révolte, et ils ne se concilièrent pas les aristocrates, qui avaient tant de vieux griefs contre la patronne de la démocratie grecque, tandis que tous leurs souvenirs et toutes leurs espérances les inclinaient vers Lacédémone. Les meneurs de la faction ne virent donc là qu'une concession de la peur qui serait retirée dès que reviendraient la confiance et la force; les Athéniens, en se chargeant de leur mettre eux-mêmes le pouvoir en main, leur avaient épargné la peine et le danger de faire une révolution; c'était une faute dont il fallait profiter avant qu'elle fût réparée. Laissés à eux-mêmes, car à ce moment le peu d'hoplites et de vaisseaux qui restaient à Athènes étaient en Ionie, les nouveaux maîtres de

[1] Plut. *De Exilio*, XII; *Cimon*, IV; Marcell. *Vita Thucydidis*. Cf. Bœckh, *Staatsh*, I, p. 335; Poppo *ad Thuc.* t. II, p. 337.

[2] VIII, LXIV.

l'île s'entendirent avec des exilés de leur parti qui, réfugiés chez les Péloponnésiens, n'avaient jamais cessé d'entretenir des relations dans l'île et de travailler à en préparer la défection. Par leur intermédiaire on pressa Sparte d'envoyer des vaisseaux dont l'apparition devant Thasos serait le signal de la révolte; en attendant ce moment, les magistrats firent relever les murs de la place, et, au bout de deux mois, l'eurent mise à peu près en état de défense. Thucydide ne nous dit pas quand furent accomplis les vœux des aristocrates, quand se déclara la défection de l'île; mais ce changement dut suivre de près, car nous y trouvons établis, l'année suivante, en 410, une garnison lacédémonienne et un harmoste qui avaient alors eu déjà le temps de lasser les Thasiens, de les dégoûter de la protection spartiate, et de leur faire regretter leurs anciens maîtres.

Là sans doute, comme partout, les Lacédémoniens, entourés d'ailleurs d'exilés qui rentraient avec de longues rancunes à satisfaire, avaient bientôt fait sentir leur orgueil et leur dureté naturelle; en même temps Athènes, au mois d'avril 410, avait remporté dans l'Hellespont sa brillante victoire de Cyzique, qui avait relevé son nom et les espérances de tous ceux qui s'intéressaient à ses armes. Aussi, vers le mois de mai 410, après des luttes intestines dont nous ne connaissons pas le détail, voyons-nous le parti démocratique assez fort pour chasser l'harmoste lacédémonien, Étéonicos, avec la garnison qu'il commandait, et admettre dans le port, quelque temps après, Thrasybule et son escadre; le gouvernement populaire fut rétabli, et il semble que depuis lors jusqu'à la fin de la guerre Thasos ait persisté dans l'alliance athénienne[1]. Ce retour de Thasos à la cause d'Athènes contribua beaucoup à rétablir les affaires des Athéniens dans ces parages en maintenant ou en ramenant plusieurs villes de la côte de Thrace; aussi le peuple d'Athènes lui en sut-il un gré tout particulier. L'auteur de la révolution et ses principaux partisans reçurent d'Athènes le droit de cité sans les charges qui l'accompagnaient,

[1] Xénoph. *Hellen.* I, I, XIII et XXXII; II, IV, IX. Diodore (XIII, LXXII) présente ces événements un peu différemment; il donne à Thrasybule moins de vaisseaux, et lui fait plutôt faire la conquête de Thasos qu'y soutenir et y consacrer de son autorité une révolution accomplie; mais les indications de Xénophon, d'accord avec le langage que tient Démosthène en rappelant ces faits sont, je crois, ici comme partout, à préférer.

et leurs descendants conservaient encore ces priviléges au temps de Démosthène[1].

Les partisans d'Athènes et de la démocratie payèrent cher ces faveurs après la bataille d'Ægos-Potamos[2]. Quand Lysandre, avec les forces qu'il commandait, débarqua dans l'île, beaucoup des démocrates avaient disparu et s'étaient cachés; alors, comme maintenant, l'île devait fournir de sûres retraites dans ses montagnes, couvertes de bois. Lysandre, qui n'aimait pas à laisser d'ennemis derrière lui, réunit les Thasiens dans le temple d'Hercule, et leur donna de bonnes paroles : « Il comprend, dit-il, les craintes qui ont décidé quelques citoyens à la fuite; mais, qu'ils se rassurent et qu'ils reviennent, ils n'ont rien à redouter, il ne leur sera fait aucun mal. » De ces promesses, Lysandre prend à témoin Hercule, l'auteur de sa race, Hercule protecteur de Thasos. La solennité de ces serments et la sainteté du lieu où ils avaient été prononcés déterminèrent les fugitifs à reparaître. Pour achever de leur ôter toute défiance, Lysandre laissa passer quelques jours; puis quand ces malheureux, trop tôt rassurés, ne songeaient plus à prendre aucune précaution, il les fit tout d'un coup saisir et mettre à mort. Il paraît d'ailleurs probable que ceux qui se sentaient le plus compromis n'avaient pas attendu à Thasos l'arrivée du cruel vainqueur, et qu'ils auront pu se confondre dans la foule des fugitifs qui, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace et des îles accoururent après Ægos-Potamos apporter à Athènes leur découragement, leur misère et leur faim.

CHAPITRE IV.

THASOS DEPUIS LA BATAILLE D'ÆGOS-POTAMOS JUSQU'À LA RÉDUCTION DE L'ÎLE EN PROVINCE ROMAINE.

(404 av. J.C. – 79 (?) apr. J.C.)

Avant de quitter Thasos, Lysandre y avait sans doute installé, comme dans les autres villes alliées, un harmoste lacédémonien, aidé d'une *décarchie* ou conseil des dix; partout avaient été choi-

[1] Demosth. *Adv. Lept.* p. 474.
[2] Polyen. I, c. XLV; Corn. Nepos, *Lysander*, II.
[3] Arist. *Panathen.* p. 192.

sis pour remplir ces fonctions, parmi les partisans de Sparte et de l'aristocratie, ceux qui, dans chaque ville, s'étaient le plus signalés par leurs violences et par leur dévouement à la politique et à la personne même de Lysandre. Le tribut que paya Thasos à Sparte dut d'ailleurs être à peu près aussi fort que celui dont l'avait frappée Athènes, car on sait que les Lacédémoniens avaient fixé à mille talents le total de la contribution des alliés, ce qui ne permet guère de croire que beaucoup de villes aient obtenu un dégrèvement; Thasos, d'ailleurs, qui se trouvait en armes contre Sparte au moment où finit la guerre, ne fut probablement pas ménagée.

Les choses durent rester à peu près en cet état pendant une dizaine d'années, jusqu'au moment où la bataille de Cnide, en 394, enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens. Deux récits de Plutarque, dont les détails sont suspects et semblent arrangés pour conduire à une de ces leçons morales qu'aimaient tant les anciens et qu'ils préféraient même parfois à la vérité historique, prouvent au moins que, pendant qu'Agésilas était en Asie, les Thasiens l'avaient fait assurer de leur soumission et de leur dévouement, et que, quand le roi ramena son armée le long de la côte de Thrace, ils l'accueillirent en alliés fidèles et empressés de Sparte, dont on ignorait encore le désastre[1]. Mais bientôt après, quand Pharnabaze et Conon, précédés du bruit de leur triomphe, apparurent dans la mer Égée avec leur flotte victorieuse; quand Cos, Chios, Samos, Éphèse et Mitylène donnèrent le

[1] *Apophteg. Laconica; Ages.* XXV, XXVI.— Ayant reçu d'Agésilas de grands bienfaits, les Thasiens voulaient lui élever des temples et lui rendre les honneurs divins; ils lui envoyèrent une ambassade en Asie à ce sujet, pour qu'il choisît lui-même les honneurs qu'il préférerait se voir rendre. « Votre cité, dit-il aux députés, peut donc changer les hommes en dieux? — Oui certes, répondirent-ils. — Eh bien! faites-vous d'abord vous-mêmes dieux, et, si vous réussissez, alors j'aurai confiance en vous, et je vous laisserai me faire dieu. » Les Thasiens, comme Agésilas traversait avec son armée leur territoire, lui apportèrent de la farine, des oies, des confitures, des gâteaux et autres mets et boissons recherchés; de tout cela, il n'accepta que la farine, « le reste ne lui serait d'aucun usage, il priait qu'on voulût bien le reprendre. » Comme on insistait, comme on le suppliait de tout accepter, il fit distribuer ces provisions aux esclaves; on lui en demanda la raison. « C'est, répondit-il, parce que ceux qui cultivent la vertu n'ont rien à faire avec toutes ces délicatesses chères à la gourmandise; ce sont là des appas à prendre les esclaves; il est honteux à des hommes libres de s'y laisser séduire. »

signal de la révolte contre les harmostes lacédémoniens et leurs partisans, Thasos aussi dut s'affranchir et revenir au gouvernement populaire et à l'alliance d'Athènes. Toujours est-il qu'en 389 Xénophon[1], dans une rapide mention qu'il fait, en passant, d'une attaque des Lacédémoniens sur Ténédos, nous révèle la présence d'officiers et de troupes athéniennes à Thasos, ainsi qu'à Samothrace, et la grande influence qu'Athènes avait reconquise dans ces parages. A ce moment, d'ailleurs, Athènes, heureuse d'avoir là une station pour ses vaisseaux, et d'être maîtresse d'une aussi importante position, satisfaite de pouvoir compter sur l'amitié d'une île voisine de Lemnos et d'Imbros, où elle s'occupait à rétablir ses colons, n'était pas en état de se souvenir encore du passé et de demander un tribut à Thasos. Si l'île contribuait aux dépenses communes de la guerre, ce n'était que dans une très-faible mesure et autant qu'elle-même le voulait bien. La paix d'Antalcidas (387 ans avant J. C.) vint lui rendre une pleine autonomie, que depuis plus d'un siècle elle n'avait jamais possédée, successivement soumise à la suzeraineté presque nominale des Perses, puis à la protection, plus dure et plus coûteuse, d'Athènes et de Sparte.

Depuis ce moment, la constitution de Thasos ne semble plus varier; tout ce que nous en savons d'ailleurs jusqu'au moment où l'île est soumise à la domination romaine se borne presque à quelques noms de magistrats et à quelques indications contenues dans une inscription qui doit être voisine de l'époque d'Alexandre, et que je croirais plutôt un peu antérieure à ce règne[2]; elle

[1] *Hellen.* V, VII.

[2] *C. I. Gr.* n° 2161. — En voici la traduction : « Étant archontes Aristoclès, fils de Satyros; Aristème, fils d'Amomitas; ...nistrate, fils de Bition; les théores Amphéride, fils de Simalion; Euphrille, fils de Panchare; Timoclès, fils de Choiros, par l'ordre du sénat et du peuple, ont écrit ceci :

« Sous l'invocation de la Bonne Fortune.

« Polyarète, fils d'Histiée, proxène et bienfaiteur de la ville, s'étant montré plein de bienveillance pour la république des Thasiens, et ayant rendu, aussi bien aux particuliers qu'à l'État toute sorte de services, il a paru bon au sénat et au peuple de louer Polyarète, fils d'Histiée, à cause de sa vertu et de l'amitié qu'il a toujours témoignée à la république de Thasos, puis de déclarer citoyens : Polyarète, fils d'Histiée, ainsi que les fils de Polyarète Antigène, Polyarète et Histiée, et ses filles Parménuse et Nicée; il en sera de même de

offre encore, en effet, beaucoup de traces du dialecte particulier, voisin surtout de l'ionien, qui paraît avoir été parlé dans l'île depuis le temps de la colonisation parienne jusqu'au temps où, sous les successeurs d'Alexandre, on adopta presque partout, pour les actes publics et les inscriptions de tout genre, une sorte de langue universelle où s'effacent les variétés de dialecte. C'est un décret « du sénat et du peuple » qui confère le droit de bourgeoisie thasienne à un certain « Polyarète, fils d'Histiée, proxène et bienfaiteur de la ville, pour s'être montré plein de bienveillance envers la République des Thasiens, et avoir rendu, aussi bien aux particuliers qu'à l'État, tous les services qu'il a pu. »

Nous voyons, par le texte de ce décret, que les deux grands corps de l'État étaient, à Thasos, le sénat et l'assemblée populaire. Le *sénat,* qu'il fût composé par l'élection, ou, comme ailleurs, par le sort, avait probablement, comme à Athènes, l'examen préalable et la préparation des projets de loi ainsi que la direction générale des affaires, tandis que la souveraineté résidait dans l'assemblée du peuple. Trois *archontes,* qui donnaient leur nom à l'année, étaient les premiers magistrats de la République et partageaient entre eux les attributions du pouvoir exécutif. Ici ils paraissent comme chargés d'indiquer à des magistrats inférieurs, aussi au nombre de trois, nommés *théores,* l'endroit du temple de Minerve où ils devront inscrire le plébiscite en question. Il est difficile de savoir quel était au juste le rôle de ces théores; d'après le texte même de ce décret, il paraît probable que ce n'étaient pas tout à fait des prêtres, mais qu'ils composaient plutôt ce que

tous leurs descendants; tous partageront tous les droits et tous les avantages des autres Thasiens. Ils sont autorisés à entrer dans la tribu dont ils obtiendront le consentement. Les théores feront graver ce décret dans le temple de Minerve, à l'endroit qui sera indiqué par les archontes. L'hiéromnémon fournira aux frais nécessaires. Il est défendu à qui que ce soit de parler ou de provoquer aucune disposition contre ce décret, et de faire retourner au scrutin; cette décision doit rester immuable. Si quelqu'un, en opposition à cette volonté, veut parler contre ce décret, provoquer des dispositions contraires, ou faire retourner au scrutin, ces tentatives seront nulles, et il devra payer mille statères, qui seront consacrés à Apollon Pythien, et mille autres statères à la ville. Les apologues seront chargés de l'exécution de ce décret : s'ils ne poursuivent pas cette affaire, ils seront condamnés à payer la même somme; et les apologues qui leur succéderont seront tenus de faire les poursuites contre eux et contre les autres. Tout citoyen peut entreprendre ce procès, et, si c'est un particulier qui le gagne, il recevra la moitié de l'amende. »

nous appellerions « la fabrique[1]. » C'étaient les marguilliers du temple de Minerve[2].

Le *hiéromnémon* semble ici le trésorier de la République, car c'est à lui qu'est confié le soin de solder la dépense de la gravure et de la mise en place du décret. Ce rôle ne paraît pas d'abord s'accorder tout à fait avec l'étymologie de ce titre et avec ce que l'on sait des fonctions que remplissaient ailleurs les hiéromnémons[3]. La chose peut pourtant s'expliquer : le trésor de Thasos était sans doute déposé dans un temple, ainsi que cela se pratiquait à Athènes et dans d'autres villes. Par ce fait même, le trésorier de la République revêtait une sorte de caractère sacré; il devenait le gardien et l'archiviste du temple.

Un autre titre particulier à Thasos, c'est celui des *apologues*, qui ne se trouve pas, je crois, ailleurs que dans cette inscription. Selon Bœckh, il répondrait à celui de *logistes* (*λογισταί*) chez les Athéniens et dans d'autres républiques; il se trouverait par là désigner les magistrats chargés de représenter, en toute occasion, les intérêts du trésor public, et de faire valoir ses droits, soit en examinant soigneusement les comptes des magistrats sortis de charge, soit en déférant aux tribunaux compétents ceux qui se trouveraient avoir commis quelque délit punissable d'une amende. On voit d'ailleurs que le personnel de cette sorte de cour des comptes élective se renouvelait souvent, peut-être tous les ans. « S'ils n'attaquent pas en justice le coupable, qu'eux-mêmes aient à payer l'amende, et qu'ils soient attaqués par les apologues qui viendront après eux. »

Un remarquable trait de mœurs politiques nous est révélé par ce décret : c'est ce droit accordé à chaque citoyen de se porter partie, au nom de l'État, contre les particuliers transgresseurs des lois et même contre les magistrats qui avaient manqué à leurs devoirs[4]; ici même une sorte de prime offerte à ceux qui auront le courage de se mettre ainsi en avant et d'accepter ce rôle intéresse tous les citoyens à prendre la défense des lois et de la

[1] Rac. *θεός* et *οὖρος*? Cf. *ἀρκτουρος*, *οἰκουρος*.

[2] *Οἱ τὰ θεῖα φυλάσσουσιν.*
(Pollux et Harpocration. s. v. *Θεωροί.*)

[3] Cf. Delphes et le mémoire de M. Letronne sur les Hiéromnémons.

[4] Cf. les actes d'affranchissement religieux à Delphes. (Wescher et Foucart, *Inscriptions recueillies à Delphes*, Paris, 1863, in-8°.)

République. On a là une marque évidente de l'esprit démocratique, qui, dans celle des constitutions de la Grèce que nous connaissons le mieux, dans la constitution d'Athènes, avait compris ainsi la responsabilité des magistrats et avait soumis leur conduite au même examen et aux mêmes attaques. Thasos dut avoir, comme Athènes, ses orateurs populaires, accusateurs publics presque attitrés, prompts à saisir comme prétexte la plus légère illégalité et le moindre abus de pouvoir, détestés des riches et des grands, méritant souvent cette haine par ce qu'ils apportaient d'acharnement et d'envie à soutenir leur rôle, mais utiles pourtant, par le contrôle qu'ils exerçaient et la peur qu'ils inspiraient, au maintien de la constitution et des lois.

Dans d'autres inscriptions de l'époque romaine se trouvent des titres de magistrats municipaux qui, transmis par la tradition, doivent remonter jusqu'au temps de l'existence indépendante de la cité[1]. Ainsi un citoyen de Thasos paraît comme ayant exercé deux fois les fonctions d'*ἀποδέκτης*[2]. C'est sans doute percepteur, receveur des deniers publics, qu'il faut entendre par là. Le même a été *ἀγορανόμος*, c'est-à-dire magistrat chargé de veiller à l'approvisionnement du marché, d'y maintenir l'ordre, d'y contrôler les transactions en vérifiant les poids et les mesures employés par les marchands, etc. Il est question ailleurs d'un directeur du gymnase, *γυμνασίαρχος*[3], qui a en même temps le titre de *κοσμόπολις*, embellisseur de la ville. Ce dernier titre désigne sans doute un magistrat semblable à l'édile romain, et chargé, comme lui, de la voirie, de tout ce qui concerne les constructions privées et les édifices publics.

Il ne nous manque sans doute que peu de chose, quelques inscriptions de plus, sinon pour connaître tout le mécanisme de la constitution thasienne, au moins pour avoir une liste à peu près complète des honneurs et dignités qui, pendant plusieurs siècles, à Thasos, excitèrent les désirs et récompensèrent les efforts des ambitieux. Quel petit monde savamment ordonné, riche et varié dans sa simplicité même, toujours unique et original par certains côtés, que chacune des cités grecques, et combien l'étude de toutes ces constitutions, maintenant perdues pour nous, nous

[1] *C. I. Gr.* n°s 2161^b^, 2162, 2163, 2163^c^, 2163^d^.
[2] *Ibid.* n° 2163^b^.
[3] *Ibid.* n° 2163.

eût sans doute révélé d'ingénieuses combinaisons; combien de nuances, de tempéraments et de compromis entre la démocratie et l'aristocratie, ces deux formes extrêmes et comme ces deux pôles entre lesquels oscille la vie politique des cités grecques[1]!

L'autonomie recouvrée par Thasos ne pouvait guère être encore qu'un leurre; Thasos n'était plus et ne pouvait pas redevenir assez puissante pour rester isolée au milieu du monde grec; d'ailleurs la paix d'Antalcidas, en prétendant dissoudre les confédérations, en n'attribuant à personne l'empire et la police de la mer, la livra tout aussitôt aux pirates. Quel État pouvait donc, mieux qu'Athènes, offrir et donner aux faibles la protection dont ils avaient besoin? Athènes, en échange d'un tribut modéré, était prête à accorder l'escorte et le concours de ses trirèmes, en même temps qu'elle assurait de grands avantages à ses alliés par les ressources que leur offrait son marché du Pirée. Chargé de fournir aux besoins d'une grande ville riche et voluptueuse, le Pirée promettait à toute sorte de marchandises un prompt et facile débit, tandis que le blé de l'Euxin, dont la plupart des îles, aussi bien qu'Athènes, ne pouvaient guère se passer, se trouvait là plus abondant et à meilleur marché que partout ailleurs. Enfin sur les côtes lointaines de l'Euxin, dans le royaume du Pont, où les Thasiens envoyaient dès lors leurs vins et en faisaient un assez grand débit, ils avaient besoin de la protection d'Athènes, qui avait de bonne heure entretenu des relations et conclu, si l'on peut ainsi parler, des traités de commerce avec les souverains de ce pays[2]. En ce moment, grâce à l'amitié, à la faveur persévérante que le roi Leucon témoignait aux Athéniens, l'influence d'Athènes était plus forte dans ces régions qu'elle ne l'avait jamais été auparavant, et les Thasiens devaient y tirer un grand profit du patronage et de l'appui d'Athènes[3].

Tout porte donc à croire que Thasos, comme beaucoup de places de la Thrace et d'îles de la mer Égée, rentra bientôt dans

[1] Aristote s'était chargé de faire cette étude dans ses Πολιτεῖαι, dont K. F. Neumann a recueilli les fragments, Heidelb. 1827. Ces fragments ont été réimprimés et complétés dans Müller, *Fragm. hist. græc.* éd. Didot.

[2] Demosth. *Adv. Lacrit.* p. 945. On a une curieuse confirmation du texte de Démosthène dans deux anses d'amphores thasiennes découvertes par M. Dubois de Montpéreux à Kertch, en Crimée. (*Voyage autour du Caucase*, p. 143 et 204.)

[3] Demosth. *Adv. Leptin.* passim.

l'alliance d'Athènes et resta sous son influence jusqu'au règne et aux conquêtes de Philippe de Macédoine. Malheureusement, si les indices ne manquent pas qui attestent cette dépendance, on n'a point de texte qui fixe le moment où elle commença, ni les conditions auxquelles elle s'établit. Fut-ce tout aussitôt après la paix d'Antalcidas, fut-ce seulement en 378, après l'attentat de Sphodrias et son acquittement à Sparte, quand se reforma, sous les auspices de Chabrias, de Timothée et de Callistrate, la nouvelle confédération athénienne qui réunit d'abord Chios, Byzance, Rhodes, Mitylène, et peu à peu soixante-six autres villes insulaires et maritimes? Quoi qu'il en soit, si pendant une vingtaine d'années nous ne trouvons aucune mention expresse des Thasiens ni dans Xénophon ni dans Diodore, les seules sources presque, avec quelques vies de Plutarque, pour la période de la grandeur et des victoires thébaines, il n'en est pas tout à fait de même pour l'histoire de la génération suivante, celle de Démosthène et de Philippe; la collection des discours du grand orateur athénien est pour nous une mine bien autrement abondante en renseignements sur les relations politiques et commerciales d'Athènes, sur ses intérêts et ses liaisons à l'extérieur; aussi y rencontre-t-on plusieurs fois Thasos nommée incidemment comme alliée et dépendante d'Athènes[1].

En 362, comme la récolte avait manqué et que le blé était rare et cher dans toute la Grèce, Byzance, Chalcédoine et Cyzique se mirent à arrêter et à retenir pour leur propre usage les cargaisons de blé qui venaient du Pont et de la Chersonèse taurique. Athènes fut obligée, cette année et la suivante, pour se préserver elle-même et préserver ses alliés de la disette, d'envoyer une flotte garder les détroits et assurer le libre passage des navires chargés de céréales; l'amiral athénien Timomachos fit même convoyer et remorquer, par des divisions de ses trirèmes, non-seulement les bâtiments qui se rendaient au Pirée, mais aussi ceux qui avaient pour destination Thasos, Maronée et d'autres ports de Thrace. On voit par cet exemple combien alors étaient réels les services qu'Athènes pouvait et savait rendre à ses alliés.

Après s'être acquitté de sa mission dans l'Hellespont, l'amiral athénien, avec le gros de son escadre, passe en 361 plusieurs mois

[1] Demosth. *Adv. Polycl.* p. 1212, §§ 24-26; p. 1213, § 17; p. 1225, § 71.

à Thasos. Dans la première Philippique, où Démosthène, en 351, expose son programme et soumet à l'assemblée tout un plan de réforme intérieure, de politique extérieure et d'opérations sur terre et sur mer contre le roi de Macédoine, dont lui seul alors avait deviné l'ambition et le fatal génie, Thasos est indiquée, avec Skiathos et Lemnos, comme station d'hiver pour la flotte athénienne qui agirait contre Philippe[1]. En 344, dans le discours sur Halonèse, Démosthène se plaint que Philippe ait usé de la paix récemment conclue pour faire ramener à Thasos, par les généraux athéniens eux-mêmes, des exilés qu'il avait accueillis pendant la guerre[2]; le roi avait sans doute profité du séjour de ces bannis en Macédoine pour les enrôler dans cette armée de traîtres qui ne lui servit pas moins que la phalange à asservir la Grèce. En 340, quand Philippe et Athènes, après des hostilités indirectes qui duraient déjà depuis deux ou trois ans, se déclarèrent enfin ouvertement la guerre, le roi, dans la lettre ou manifeste qu'il adresse au peuple athénien, se plaint que le port de Thasos ait reçu et abrité des corsaires de Byzance, qui faisaient grand tort à la marine et au commerce de la Macédoine, et il reproche à Athènes de n'avoir pas empêché les Thasiens de se faire ainsi complices de cette piraterie[3]. Enfin, dans la même pièce, il parle d'un différend entre Maronée et Thasos, à propos de Strymè, contestation qu'auraient terminée les Athéniens en imposant leur arbitrage[4]. Après la bataille de Chéronée, Thasos, sans perdre probablement sa constitution ni son apparente autonomie, passa certainement sous la domination ou tout au moins tomba dans une étroite dépendance de la Macédoine. Nous savons que, des îles, Athènes ne garda que Lemnos, Imbros, Skyros et Samos; Thasos d'ailleurs était trop voisine de la Chalcidique et de la Thrace, et présentait trop d'avantages à celui qui eût voulu attaquer Amphipolis et le Pangée, pour que Philippe n'ait pas tenu à en faire l'acquisition et à s'y établir.

Il semble que Thasos, après la guerre du Péloponnèse, ait songé à reprendre pied sur cette côte de Thrace, où elle s'était fait jadis une si belle part, et d'où Athènes l'avait arrachée et

[1] Demosth. *Philip.* I, § 48.
[2] *Id. De Haloneso*, § 80.
[3] *Epistola* Philippi ap. Demosth. p. 159.
[4] *Ibid.* p. 163.

ramenée en arrière. Du haut des collines où s'élevait leur cité, les Thasiens ne pouvaient contempler sans envie et sans regret cette fertile plaine du Nestos, dont ils moissonnaient autrefois les champs et que le limon du fleuve poussait chaque jour plus avant dans la mer et plus près de leur île, comme pour les exciter à la reconquérir; cette immense rade où s'étaient jadis échelonnés leurs comptoirs; enfin le Pangée et ses flancs gros de richesses, et ses vallées, dont chacune pouvait cacher de l'or dans ses replis. Dans cet effort pour aborder et s'attacher de nouveau au rivage de la Thrace, les Thasiens renouvelèrent leurs prétentions sur la petite ville de Strymè, leur ancienne colonie, tout près de Maronée, au pied du mont Ismaros. Malgré l'opposition de Maronée, les Thasiens paraissent s'être remis en possession de ce poste avancé; il semble même qu'ils aient soutenu à ce sujet une guerre navale contre Maronée. La lutte finit, vers 340, par l'intervention d'Athènes, qui força les parties à accepter son jugement arbitral : nous ne savons pas en faveur de qui elle décida[1]. Ce qui d'ailleurs était plus important pour les Thasiens, et ce qui devait surtout exciter leur convoitise, c'était la partie du continent qui leur faisait face, c'était le pied du Pangée; leurs efforts, de ce côté, semblent avoir eu un commencement de succès; Démosthène nous parle de comptoirs thasiens en terre ferme, de l'autre côté du canal qui sépare l'île du continent[2]. Enfin nous savons, par Diodore[3], que les Thasiens fondèrent, en 360, la ville de Crénides, au-dessus des belles campagnes de l'Angistes, en regard et tout près du Pangée, sur une colline dont la cime haute et escarpée semblait faite tout exprès pour se couronner d'une acropole imprenable, tandis que ses pentes inférieures, largement étalées comme pour recevoir toute une cité, descendaient doucement à la plaine en laissant échapper de toutes parts des sources abondantes et fraîches. Le site était admirablement choisi, et de ceux qui promettent à une ville naissante la grandeur et l'empire; mais les Thasiens s'y étaient pris trop tard; ils avaient fondé leur colonie l'année même où Philippe montait sur le trône, et, deux ans après, le roi de Macédoine en était maître; Crénides

[1] Demosth. *Adv. Polycl.* § [illegible], p. [illegible]; Philippi Epistola, p. 159.
[2] *Id. ibid.* p. [illegible].
[3] Diod. XVI, [illegible].

s'appelait *Philippes*, pour devenir sous ce nom et rester pendant plusieurs siècles la vraie capitale de toute cette contrée[1].

C'est sans doute à ces dernières années de la prospérité de Thasos, vers le temps de la fondation de Crénides, qu'appartient une curieuse et unique médaille du cabinet de Paris, qui représente d'un côté la tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, et de l'autre, un trépied, et par terre un diota, avec l'inscription ΘΑΣΙΟΝ ΗΠΕΙΡΟ; elle est en or[2]. Cette légende, « le continent, les possessions de terre ferme des Thasiens, » indique que la médaille a été frappée sur la côte de Thrace, dans un de ces comptoirs, de ces établissements des Thasiens, au pied du Pangée; et, comme Thasos a, relativement, frappé très-peu de monnaie d'or, il est naturel de voir ici, dans le choix du métal comme dans la légende, l'intention de rappeler quelque événement important et heureux pour les Thasiens, quelque notable accroissement de leurs domaines de terre ferme. Or la fabrique, le style de cette pièce ne permettent en aucune manière de la faire remonter jusqu'à l'époque de la première puissance territoriale avant Cimon et la conquête athénienne; elle appartient à l'art du IV[e] siècle et ne peut être de beaucoup antérieure au règne de Philippe. Dans ces limites, quelle circonstance, mieux que l'envoi de la colonie thasienne à Crénides, explique-t-elle la légende que porte notre pièce? Si les Thasiens purent jamais se croire sur le point de réussir dans cette difficile entreprise du rétablissement de leur puissance continentale, cette illusion leur fut-elle jamais plus permise qu'au lendemain de la fondation, par leurs mains et sous leurs auspices, d'une ville que le choix même du site destinait à une si rapide et si durable grandeur? Cette médaille rappelait donc le souvenir de la naissance de Crénides, et aurait été frappée à Crénides même; ce seraient les prémices de ces mines dont l'or va devenir, entre les mains du roi de Macédoine, le prix de la liberté grecque, vendue par les traîtres à gages. Ce qui confirme cette conjecture, c'est la ressemblance frappante, déjà remarquée par Eckhel, entre cette pièce, qui porte le nom des Thasiens, et

[1] Diod. XVI, VIII. Sur Philippes et tout ce qui s'y rapporte, voir L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine.*

[2] C'est Pellerin le premier qui l'a citée (cf. Eckhel, *Doctrina*, t. II, p. 53.) — Elle est figurée dans les planches de Mionnet, t. II, pl. 8, n° 5 du *Supplément*. En voir la description au volume I[er], p. 433.

d'autres, de même métal et de types pareils, avec la légende ΦΙΛΙΠΠΩΝ[1]. A vrai dire, les pièces ne se distinguent et ne diffèrent que par l'inscription; c'est d'ailleurs même style, même fabrique, mêmes figures. Cela s'explique aisément : les habitants de Crénides, après avoir changé de nom et de maître, auraient, pendant quelque temps encore, continué à se servir des coins et des types thasiens.

Quant à ces belles monnaies d'argent thasiennes qui portent d'un côté Bacchus, de l'autre Hercule, bien plus communes, elles ont dû être émises, en très-grande quantité, pendant tout le cours du vᵉ et du ivᵉ siècle[2]. Les plus anciennes et les plus remarquables, ce sont celles où la tête de Bacchus, barbue et couronnée de lierre, est accompagnée, au revers, d'un Hercule qui, un genou en terre, fait effort pour bander son arc; les autres, où la tête de Bacchus est jeune et imberbe, l'Hercule debout et appuyé sur sa massue, sont d'un style moins grave et moins ferme, mais d'une rare élégance. Elles paraissent, pendant toute cette période, avoir été, dans tout l'intérieur de la Thrace et jusqu'au delà du Danube et des Carpathes, le principal moyen d'échange, la monnaie la plus recherchée des barbares, celle dont ils donnaient le plus haut prix. En effet on a trouvé en Transylvanie et dans les principautés danubiennes de grandes quantités de ces tétradrachmes thasiens; mais beaucoup sont d'une fabrique si barbare qu'il est impossible de les attribuer aux Thasiens mêmes; il faut donc y voir des imitations dues à des princes, à des chefs barbares qui, pour tirer parti du produit de leurs mines, battaient monnaie; mais, comme leurs domaines n'étaient pas assez vastes pour suffire à la circulation d'une monnaie nouvelle et particulière, ils faisaient copier, par des ouvriers plus ou moins maladroits, les statères de Thasos. Le dessin des figures était, il est vrai, gauche et lourd; les légendes étaient incomplètes ou d'une orthographe barbare; parfois même elles étaient remplacées par des points, ou manquaient tout à fait. Mais toutes grossières qu'elles fussent, ces imitations suffisaient aux tribus de l'intérieur : les Thraces, les Triballes, les Gètes et les Daces ne devaient pas être difficiles sur la forme des caractères et l'orthographe des mots grecs. Ce règne de la monnaie tha-

[1] *Doctr. nummor.* t. II, p. 54, 75.

[2] Voyez Mionnet, *Description*, t. I, p. 433 et sqq. *Supplément*, t. II, p. 545 et sqq. *Recueil des planches*, pl. LV ; *Supplément*, t. II, pl. VIII.

sienne dans ces vastes et mystérieuses contrées dura sans doute jusqu'au moment où la détrôna et la remplaça la monnaie macédonienne, répandue à profusion par le commerce et la conquête tout autour de la Macédoine; alors les rois barbares se mirent à contrefaire les statères de Philippe et d'Alexandre. Appauvrie et asservie, Thasos ne pouvait lutter contre cette concurrence; des mines de l'île, à cette époque, il n'en est plus question, et celles du continent sont toutes aux mains des rois de Macédoine.

Sous la domination, ou dans l'alliance de ces puissants voisins, Thasos ne dut pas perdre sa constitution ni l'apparence de son autonomie; mais, en réalité, elle ne put manquer d'être comprise, sous un nom plus ou moins honorable, dans l'empire d'Alexandre, et, après lui, dans celui de Lysimaque[1]. D'ailleurs tout ce que nous savons de l'île à cette époque, c'est qu'un de ses enfants, le Thasien Androsthène, suivit Alexandre en Asie et se fit une place dans cette glorieuse histoire. Compagnon de Néarque dans le Périple de la mer des Indes et du golfe Persique, chargé ensuite par le conquérant, avec Hiéron et Archias, d'aller à la recherche de terres inconnues, il fut un des plus remarquables représentants de cet esprit d'universelle curiosité et d'investigation scientifique que partageait et qu'encourageait le royal élève d'Aristote. Empressé à fournir des matériaux pour la grande enquête qu'avait ouverte le nouveau maître de l'Asie, Androsthène avait écrit des journaux de ses voyages que lisait encore Strabon, mais qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Thasos s'affranchit sans doute de la domination macédonienne au milieu du désordre qui suivit la mort de Lysimaque et l'invasion des Gaulois. Pendant trois ans (280-278) les bandes barbares inondèrent la Macédoine et la Thrace; il n'y avait plus d'empire macédonien, et tout le continent était au pillage; Thasos servit alors d'asile à bien des fugitifs, accourus avec leurs richesses pour échapper aux envahisseurs, qui, nous le savons, n'essayèrent pas d'attaquer les îles. Toujours est-il que nous retrouvons Thasos

[1] En effet on apprend que, en 338, après la victoire d'Antipater sur Agis dans le Péloponnèse, les partisans de la Macédoine accusèrent à Thasos, et sans doute firent condamner par le peuple, surpris et effrayé, ce qui restait dans l'île de citoyens marquants opposés à la politique macédonienne. Cela montre que Thasos avait gardé au moins l'apparence et le nom de l'autonomie. (Demosth., *Pro Corona*, p. 294; Strabon, XVI, p. 766; Arrian. *Exped. Alex.* VII, xx.)

indépendante au temps de Philippe III. Ce roi, qui, sans avoir le génie du premier Philippe, n'avait pas une ambition moins avide et moins tenace, après qu'il eut rempli toute la Grèce de ses garnisons, ne pouvait négliger une si voisine et si naturelle dépendance[1]. En 202 son général Métrodore se présenta devant Thasos avec une escadre et des troupes, et demanda qu'on l'admît dans la ville; il promit aux Thasiens que le roi ne mettrait pas de garnison dans leur cité, qu'il ne leur imposerait ni tribut, ni obligation de fournir des logements aux gens de guerre, et qu'il les laisserait vivre sous leurs propres lois. On crut à ces promesses, on ouvrit les portes aux troupes royales et on les accueillit avec acclamation; en retour, Philippe laissa une garnison dans la ville et fit peser sur[3] Thasos le joug le plus dur[2]. Aussi, après Cynoscéphales, quand Philippe se fut engagé à retirer ses troupes de toutes les places qu'il possédait hors de son royaume même et à se renfermer dans la Macédoine proprement dite, les Romains envoyèrent-ils à Thasos un commissaire, L. Stertinius, pour veiller à l'exécution du traité et rendre à l'île son indépendance. Thasos redevint donc et resta libre jusque sous les premiers empereurs, autant du moins qu'on pouvait être libre depuis que Rome avait étendu la main sur la Grèce et l'Orient.

Pendant cette longue période, où les villes et les États perdent leur histoire et n'obtiennent, en passant, quelque rapide mention qu'à propos du rôle qu'ils jouent dans les querelles de leurs maîtres, Thasos est nommée dans le récit de la lutte entre les meurtriers de César et les triumvirs. A la veille du dénoûment, pendant le cours des opérations qui eurent pour théâtre la plaine de Philippes, Thasos servit de dépôt à tous les magasins de l'armée républicaine[4]. C'était une heureuse disposition; ainsi, maîtres de la mer, Brutus et Cassius, dont la flotte était mouillée dans la rade de Néopolis, pouvaient recevoir leurs provisions jour par jour, avec la plus grande facilité, et en même temps leurs magasins n'étaient pas exposés à une surprise de l'ennemi. Toutes les chances semblaient donc du côté des républicains; mais dans la première action, à demi victorieux, ils eurent le malheur

[1] Polyb. XV, xxiv.
[2] Ἐξανδραποδίσατο, dit Polybe.
[3] Polybe, XVIII, xxvii, xxxi; Tite-Live, XXXIII, xxx, xxxv.
[4] Appian. *De Bell. civ.* IV, cvi.

de perdre le plus habile de leurs deux chefs, Cassius. Pour ne pas attrister et décourager les soldats par la vue des funérailles de leur général, Brutus fit transporter le corps de son ami à Thasos, et c'est là que lui furent rendus les derniers honneurs[1]. Après la perte de la seconde bataille et la mort de Brutus, beaucoup de ses officiers s'échappèrent en toute hâte à Thasos, les uns pour envoyer de là leur soumission au vainqueur, les autres pour disposer leur fuite. Bientôt Antoine arriva lui-même devant l'île, admit à composition ceux qui l'y avaient attendu, et se fit remettre les armes et les approvisionnements de tout genre qui y étaient déposés[2].

Ce nom de liberté que n'enlevèrent point à Thasos les triumvirs victorieux, elle le garda jusqu'à l'avénement des Flaviens. Il semble en effet que ce soit Vespasien, esprit pratique et peu amateur de fictions, qui ait réuni Thasos à la province de Thrace. Pline, en effet, lui donne encore le nom d'île libre, tandis que l'on voit apparaître le nom de Domitien sur une monnaie thasienne[3].

CHAPITRE V.

THASOS DEPUIS SA RÉDUCTION EN PROVINCE ROMAINE JUSQU'À NOS JOURS.

(79 (?) apr. J. C. — 1856.)

La réunion officielle de Thasos à l'empire romain ne dut, en réalité, rien changer à la situation de l'île. Thasos jouit d'une grande prospérité sous l'Empire, comme suffiraient à l'attester les nombreux et riches sarcophages de l'époque romaine qui couvrent la plage près de l'ancienne capitale, ainsi que les immenses travaux des carrières et les traces laissées tout alentour par la nombreuse population dont elles occupaient et récompensaient l'industrie. Le caprice des maîtres du monde s'était épris du marbre de Thasos, et son vin jouait un grand rôle dans leurs débauches; enfin les gourmands recherchaient le froment, la saumure, les

[1] Plut. *Brut.* XLIV.
[2] Appian. *De Bell. civ.* IV, CXXXVI.
[3] Plin. *H. N.* IV, n° 12; Eckhel, *Doctr. nummor.* II, p. 55.

raves et les noix de l'île[1]. Thasos d'ailleurs, pendant toute cette période, n'a pas d'histoire; nous apprenons seulement, par une inscription qui subsiste encore, encastrée dans le mur d'une petite église, au pied de l'acropole d'Athènes, que Thasos était une des nombreuses villes grecques qui avaient élevé des statues à Adrien sur l'esplanade du temple de Jupiter Olympien à Athènes; cette inscription doit être de 127 après J. C. ou très-peu postérieure à cette date[2]. Depuis lors jusqu'à la fondation de l'empire d'Orient, nous ne savons rien de Thasos; les magistrats municipaux se succèdent dans l'administration de la cité, et, non contents de la gloire dont ils ont joui pendant leur vie, étalent encore sur leurs tombeaux toute la pompe de leurs titres; les femmes mêmes prenaient leur part de ces dignités, et, sur les sarcophages, on trouve leurs noms accompagnés de presque autant de désignations honorifiques que ceux de leurs maris et de leurs pères.

Pendant les premiers siècles de l'empire byzantin, nulle part aucune mention de Thasos; l'île avait peu à peu perdu presque toute importance. Les mines avaient cessé de produire, nous ne savons pas au juste à quel moment, mais sans doute même avant la conquête romaine; l'exploitation, commencée à une époque très-reculée, et poursuivie avec plus ou moins d'activité pendant au moins huit ou neuf cents ans, semble s'être fort ralentie et peut-être tout à fait arrêtée vers le temps de Philippe et d'Alexandre, car, dans Démosthène déjà, il n'est plus question des mines de Thasos; les grandes quantités de métaux précieux que tout d'un coup les rois de Macédoine tirèrent du Pangée durent faire négliger et abandonner des gisements sans doute dès lors à peu près épuisés, car il n'en était pas des mines de Thasos comme de celles qui se trouvaient près de Philippes, où, suivant la tradition populaire, l'or enlevé par la pioche se reformait tout aussitôt dans les entrailles de la terre, comme repousse dans nos champs l'herbe coupée par la faux[3]. Depuis leur interruption, les travaux n'ont jamais été repris à Thasos, et le souvenir même s'en est perdu dans le pays.

Quant au marbre de Thasos, il ne paraît pas avoir été aussi à

[1] Senec. *Epist.* 86; Stat. *Sylv.* I, v, v. 34; II, II, v. 92; Virg. *Georg.* II, v. 89; Apuleius, *Apolog.* p. 289; Athen. IV, p. 164; VII, p. 329.

[2] Bœckh, *C. I. G.* n° 336.

[3] Pseudo-Arist. *Auscult. Mirab.* c. XLII.

la mode à Constantinople qu'à Rome, car dans la longue énumération que nous a laissée Paul le Silenciaire des marbres de toute couleur et de tout pays employés à la décoration de Sainte-Sophie, celui de Thasos ne paraît point, non plus que dans la description qui nous est donnée par Procope des autres édifices dont Justinien avait embelli sa capitale. Ce qui était goûté par-dessus tout à Constantinople, c'étaient les veines brillantes et variées des marbres de Laconie et de Carystos, le sombre éclat des granits et des porphyres d'Égypte; mais quand les architectes n'avaient pas à leur disposition ces matériaux rares et coûteux, ils employaient le marbre de Proconèse, qui avait sur celui de Thasos l'avantage de venir de moins loin, et, par conséquent, d'être moins cher.

L'agriculture dut naturellement décliner dans l'île quand la population se vit inquiétée et troublée par les pirates qui, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à ces derniers temps, presque jusqu'à nos jours, n'ont pour ainsi dire pas cessé d'infester la mer Égée[1]. On oublia, on perdit peu à peu les secrets de cette industrie sans laquelle la meilleure culture ne porte que des fruits imparfaits; ainsi maintenant le vin de Thasos, provenant de vignes cultivées sans soin et comme au hasard, puis fabriqué grossièrement, ne se garde point et n'a plus de valeur.

Ce serait une monotone et douloureuse histoire que celle de tout ce qu'ont souffert, pendant ces longs siècles, les îles de l'archipel, surtout les petites, celles qui ne pouvaient pas, comme Chio ou Lesbos, faire les frais d'une domination capable de leur fournir quelque défense contre les envahisseurs. Les sèches et froides annales de ces temps mentionnent parfois, par un mot, une incursion de pirates, tous les rivages de l'archipel pillés et ravagés, puis elles passent, elles retournent aux intrigues de la cour impériale et aux disputes théologiques de Constantinople; mais l'imagination recule et s'effraye quand elle tâche à se représenter tout ce que chacune de ces rapides mentions suppose de misères subites et sans remède, de propriété détruite, de familles brisées, de captifs traînés en esclavage. Encore les chroniques ne se souviennent-elles que des hostilités qui, par leur importance

[1] La piraterie avait, à diverses reprises, désolé ces mers bien avant la chute de l'empire romain.

et leur durée, prennent le caractère d'une sorte de guerre maritime. Que serait-ce si elles pouvaient nous rapporter tous les actes de violence isolés, tous les coups d'audace des forbans que n'ont jamais cessé de protéger les anses et les caps sans nombre des côtes dentelées de la Grèce? Dans l'intervalle des invasions vandales, arabes, turques et vénitiennes, ces brigands avaient comme l'interrègne de la mer, et perpétuaient ainsi, au sein de la plus profonde paix, toutes les inquiétudes et tous les maux de la guerre.

Dès 438, des pirates infestent les abords de l'Hellespont, et, en 466 et 475, les flottes de Genséric désolent les îles et les côtes de la Grèce, et en emportent les dépouilles à Carthage. Vers 775, ce sont des Slaves de Thrace qui arment une petite flottille de bateaux pirates, ravagent les îles voisines de la côte, et en enlèvent une partie de la population; l'empereur Constantin Copronyme est obligé de racheter de leurs mains deux mille cinq cents de ses sujets. Bientôt après viennent les Sarrasins : maîtres de la Crète depuis 823, ils envoient vers l'Hellespont une flotte considérable qui, en 829, bat et détruit près de Thasos la flotte impériale[1]. A la suite de cette grande victoire, les Sarrasins restent maîtres de la mer, parcourent pendant plusieurs mois l'archipel en tout sens, font partout des débarquements, et retournent en Crète avec un immense butin et des troupeaux d'esclaves[2]. Pendant environ un siècle et demi, malgré les avantages que remportent souvent les amiraux byzantins, les Arabes renouvellent sans cesse ces expéditions, de la Propontide jusqu'aux rivages de la Sicile et de l'Italie. En 904, ils réussissent même à emporter d'assaut Salonique, qui devait être alors une ville de plus de deux cent mille âmes. En s'y rendant, ils s'étaient arrêtés quelques jours à Thasos pour y préparer leurs machines de siége, et s'étaient sans doute divertis, pendant que travaillaient les ouvriers, à piller l'île. Il faut, pour arrêter ces continuelles incursions, les victoires des grands empereurs Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, à la fin du xe siècle. Au commencement du xiie, sous le doge Domenico Micheli, les Vénitiens ravagent les Cyclades pendant quelques années. En 1161, Raymond de Poitiers, comte de Tri-

[1] *Theophan. Continuat.* l. III, c. XXXIX.
[2] Const. Porphyr. *Basil.* 184, 185; Cedrenus, II, 580.

poli, envoie dans l'archipel douze galères qui, par les cruautés que commettent partout leurs équipages, font en beaucoup de lieux plus de mal à la population chrétienne que n'en avaient fait jadis même les incursions des Sarrasins.

Dans le désordre qui suivit la prise de Constantinople par les croisés (1204), plus tard, dans les guerres entre Michel VIII Paléologue (1261-1282) et les républiques maritimes de l'Italie, la piraterie dut avoir beau jeu. Au XIVe siècle, les Turcs prennent goût à la mer, et leurs corsaires couvrent l'archipel et la mer de Marmara, partout présents, des rochers du Magne aux murs de Constantinople. Des soldats de fortune, à la faveur des guerres civiles de l'empire, se font pirates. Cantacuzène, vers 1350, assiége dans Éion un certain Bithynien, Alexis, qui, après avoir pris parti pour Apocauchos, celui-ci mort, s'était fait pirate; avec quelques bâtiments il ravageait toute la côte de Thrace et avait fait beaucoup de mal aux Thasiens et aux Lemniens[1].

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, ce fut bien pis encore; sans parler de la visite annuelle que faisait aux îles le capitan-pacha pour en recueillir les tributs, elles avaient aussi à craindre les entreprises des chevaliers de Saint-Jean, des Maniotes, des galères de Venise, de Florence ou d'Espagne, enfin des barbaresques. Les corsaires latins ne se faisaient aucun scrupule de ruiner ou d'emmener en esclavage les sujets chrétiens du sultan; d'abord c'était toujours une manière d'appauvrir et d'affaiblir l'empire turc, puis devait-on de si grands égards à des schismatiques, qui ne valaient guère mieux que des musulmans? Quant aux barbaresques, eux aussi se trompaient souvent, et, quand ils n'avaient pas fait quelque bonne prise sur le commerce de l'Occident, ils ne se faisaient aucun scrupule, pour ne pas retourner les mains vides à Alger ou à Tunis, de débarquer dans quelque île, de piller deux ou trois villages, et d'aller vendre sur les marchés des régences les raïas du sultan, leur patron. Tout cela a duré jusqu'au commencement de ce siècle, jusqu'à la destruction de l'ordre de Malte, jusqu'aux réformes de Mahmoud, jusqu'à l'établissement du royaume de Grèce, jusqu'à la prise d'Alger par les Français et l'admission de la Turquie dans la famille des États européens. Avec la marine à vapeur, maintenant maîtresse des

[1] Cantacuz. IV, p. 17.

mers, il semble impossible que la piraterie reparaisse et se soutienne; l'abolition même de la course, en cas de guerre maritime, paraît prochaine. Les îles peuvent donc, sans crainte de l'avenir, respirer de leurs longues souffrances, et compter sur des jours meilleurs.

Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre comment Thasos était arrivée à l'état de décadence et de misère où la trouve maintenant le voyageur, état d'où elle n'a pas encore commencé à se relever. C'est que, en effet, de l'histoire particulière de Thasos pendant toute cette période, nous ne savons presque rien. Dans le *Synecdemus* d'Hiéroclès, qui nous représente, à ce que l'on croit, les divisions administratives de l'empire au commencement du règne de Justinien, vers 530, Thasos fait partie de la Macédoine première, avec toute la Chalcidique. Au xe siècle, dans le livre de Constantin Porphyrogénète sur les thèmes de l'empire[1], Thasos est classée avec Samothrace dans le thème de Thrace, préfecture de Thrace. Il n'est fait mention de Thasos ni dans le traité de 1199 entre Alexis II et les Vénitiens, ni dans celui de 1204 entre le doge de Venise et les croisés; Samothrace, par cette dernière convention, est donnée à l'empereur. Vers 1308, un Ticino Zaccaria, noble génois, neveu du Manuel Zaccaria qui avait fidèlement servi Michel VIII Paléologue, et reçu de lui en don la souveraineté de Phocée avec ses riches mines d'alun, se présente devant l'île avec deux bâtiments, s'en empare, et en fortifie encore le château, où il installe une garnison et des officiers dévoués[2]. Raymond Muntaner, un des chefs de la grande compagnie catalane et son historien, digne rival de Froissart, nous raconte la réception que lui fit, ainsi qu'à l'infant don Fernand, dans son château de Thasos, Zaccaria, qu'il avait aidé, quelque temps auparavant, à s'emparer de Phocée sur son cousin Benoît Zaccaria[3]:

« . . . Ce fut dans ce château de Thasos que j'arrivai et que je retrouvai le seigneur infant avec quatre galères, et ce fut là qu'il m'attendit quand j'allai vers la compagnie prendre congé d'elle, et ce fut là aussi que je retournai près du seigneur infant. Et si vous vîtes jamais un brave homme bien accueillir son ami, ce fut ainsi que m'accueillit messire Ticino Zaccaria. Et incontinent il

[1] *De Themat.* II, 1.
[2] Pachymer. p. 638.
[3] *Chronique* de Ramon Muntaner (trad. Buchon), ch. CCXXXIV.

me livra le château et tout ce qu'il renfermait, et nous traita magnifiquement, le seigneur infant et nous tous, pendant les trois jours que nous y demeurâmes; puis il m'offrit et sa personne, et le château, et tout ce qu'il possédait. Moi, de mon côté, je lui fis toute sorte de présents, et lui fis don d'une barque armée de vingt-quatre rames, et lui laissai bien quarante hommes, qui consentirent à rester avec lui à sa solde, et ainsi le laissai-je bien fourni et bien équipé. Aussi le proverbe du Catalan est bien vrai qui dit « Oblige et ne regarde pas qui; » car, dans ce lieu où je ne pensais jamais me trouver, j'éprouvai un grand plaisir, et le seigneur infant par moi, ainsi que toute notre compagnie. Et s'il en eût été besoin nous pouvions, dans ce château, nous mettre tous en sûreté, et même, à l'aide de ce château, pousser en avant des conquêtes. »

Les hommes d'armes que Muntaner laissa au seigneur de Thasos, gens éprouvés en toutes les aventures de la Grande Compagnie, et accoutumés à mépriser, à battre et à rançonner les Grecs, l'aidèrent sans doute utilement, malgré leur petit nombre, à repousser les attaques de Maroule, général d'Andronic II, qui vint, en 1315, assaillir Thasos par terre et par mer. Après un siége assez prolongé, les troupes impériales paraissent avoir été forcées de se retirer sans emporter la place. Quoi qu'il en soit, il semble qu'en 1327 elle était rentrée sous la domination impériale, car nous voyons Andronic III faire transporter à Thasos, Imbros et Lemnos, comme colons, deux mille Dalmates[1]. Les bras manquaient déjà à la terre, le désert se faisait. En 1414, Manuel II, partant pour rétablir l'ordre dans l'empire et visiter jusqu'au Péloponnèse, commence par réduire l'île de Thasos, indépendante de nouveau sous un chef qui n'est pas nommé par le chroniqueur grec. La citadelle arrête deux mois les troupes impériales[2].

Peu de temps après, Thasos fut jointe à la principauté des Gateluzzi, maîtres de Lesbos, d'Imbros, de Lemnos, de Samothrace et même de la ville d'Énos, sur le continent. L'île leur appartenait quand Mahomet mit fin à l'empire de Byzance. En 1455, après la mort de Doria Gateluzio, son fils et successeur, pour se faire reconnaître par le sultan, fut obligé de lui céder Thasos,

[1] Pachymer. p. 420, éd. Bonn; Cantacuz. l. I, p. 51.
[2] Phrantzès, l. I, ch. III.

et bientôt après Lemnos, Imbros et Samothrace[1]. Les îles reçoivent des garnisons turques; mais celles-ci, en 1457, à l'annonce d'une flotte envoyée par le pape, et qui, commandée par un cardinal, devait, espérait-on, reconquérir tout l'archipel, se hâtent de repasser sur le continent[2]. La flotte ne se composait que de seize galères, et, comme la plupart des expéditions chrétiennes de ce temps, elle fit aux chrétiens des îles beaucoup plus de mal que de bien, en appelant sur eux les vengeances des Turcs sans pouvoir les y soustraire.

Thasos, Imbros, Lemnos s'étaient rendues sans difficulté à la flotte italienne. Celle-ci y laisse quelques soldats, et s'éloigne vers Rhodes. Aussitôt paraît l'amiral ottoman avec sa flotte. Imbros et Lemnos se soumettent, et l'amiral se contente de saisir tous les Italiens qu'il trouve dans les îles et de les envoyer à Mahomet II, qui les fit mettre à mort. Mais Samothrace et Thasos résistent; aussi l'année suivante Tzagan, gouverneur de Gallipoli et successeur d'Ismaïl, se présente avec une flotte plus nombreuse, réduit par la force Samothrace et Thasos, et les ruine de fond en comble; les villages sont pillés, les champs ravagés, et tout ce que l'on peut saisir d'habitants est emmené et établi à Constantinople. Mahomet II s'occupait alors, à sa manière et en homme qui n'admettait pas de délai, de repeupler sa capitale. Il ne reste guère dans les deux îles que ceux qui s'étaient assez bien cachés dans les bois, sur les montagnes, pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs.

Ce fut là le dernier coup qui acheva d'accabler Thasos, et dont elle ne s'est jamais relevée. Depuis lors une population pauvre et rare, perdue parmi de vastes forêts qui envahissent de toutes parts les cultures, a végété plutôt que vécu dans l'île. Ces belles forêts de pins, qui pourraient faire la richesse de Thasos, ne servirent guère, pendant toute cette période, qu'à lui procurer de fréquentes visites des pirates et corsaires de toute langue et de toute couleur; quelque misérable que fût l'île, ils y trouvaient toujours à faire des prisonniers, à enlever des bestiaux et quelques jarres d'huile ou de vin. Mais ce n'était pas tant l'espoir du pillage qui les attirait à Thasos; il y avait ailleurs plus et mieux à prendre;

[1] Ducas, p. 330, éd. Bonn.
[2] Chalcondyle, l. IX, p. 469-478, éd. Bonn.

ce qu'ils aimaient surtout de cette île, c'était le couvert de ses bois déserts et presque impénétrables. Quand ils se voyaient, dans ces parages, poursuivis de trop près par un ennemi supérieur en force, ils évitaient les îles découvertes et qui n'auraient pu leur offrir aucun refuge, Samothrace, Imbros et Lemnos; ils gouvernaient sur Thasos, tâchaient de se dérober un instant à la vue derrière un cap et se faisaient échouer sur la plage. Là, si leur bateau était petit et pas trop lourd, ils le cachaient sous les broussailles, sinon ils le brûlaient, puis s'enfonçaient avec leurs armes et quelques provisions dans les bois, où il eût fallu, pour les trouver, chercher longtemps. Aussi le plus souvent les y laissait-on tranquilles, et, au bout de quelque temps, quand le danger s'était éloigné, les aventuriers remettaient leur bateau à la mer, ou bien ils appelaient à leur secours, au moyen de signaux faciles à comprendre, le premier bâtiment ami qui se trouvait naviguer dans ces eaux. D'autres fois l'équipage d'un pirate orthodoxe du Magne ou des îles, ainsi retenu dans l'île par la perte de son navire, s'enrôlait, afin d'échapper de cette prison, à bord d'un corsaire maltais ou même barbaresque, car beaucoup de ces écumeurs de mer changeaient de religion aussi facilement que les mâts de leurs vaisseaux changeaient de bannière, et les triples renégats n'étaient pas rares dans ces bandes mêlées de toute langue et de toute race. A Thasos on avait grande chance de ne pas attendre trop longtemps une occasion favorable, car très-souvent, après avoir fait à la sortie de l'Hellespont ou autour de l'Athos quelque bonne prise, les pirates et corsaires venaient aborder à Thasos, sur une plage déserte et boisée, pour y partager tranquillement le butin et s'y enivrer à leur aise, sans trop de danger d'être surpris et dérangés.

On comprend que ces visites, dont le souvenir est encore vivant dans le pays, coûtassent toujours quelque chose aux habitants, qui n'osaient pas s'écarter des villages de peur de tomber dans les mains de quelque bande débarquée la nuit dans une crique voisine. Malgré toutes leurs précautions, il leur arrivait parfois d'avoir leurs fils ou leurs filles ainsi enlevés par quelque brusque attaque, ou d'être obligés de livrer aux forbans des provisions et de l'argent. Aussi tous les villages sur le bord de la mer avaient-ils été peu à peu abandonnés; ceux qui leur avaient succédé s'étaient cachés à une ou deux heures au moins du rivage, parmi des bois et des vallées, de manière à n'être pas

aperçus du large, et le woivode qui gouvernait l'île résidait au centre même, à trois ou quatre heures de la plage, dans le bourg d'Hagios-Theologos, ainsi devenu capitale. De plus, sur tous les caps et principalement aux abords des deux ou trois échelles qui servaient au commerce avec le continent, s'élevaient des tours où étaient entretenues jour et nuit des vigies pour signaler l'approche de tout bateau suspect. Ces transes continuelles où il fallait vivre rendirent bientôt le séjour de l'île insupportable aux Turcs, qui s'y étaient établis après la conquête et avaient fondé à Theologos, sur la rive gauche du torrent, tandis que les chrétiens habitaient la droite, un village dont il ne reste plus que quelques décombres et les fondations d'une grande tour ruinée. Il y a bien longtemps, me dirent les vieillards, que ce village a été abandonné et qu'il n'y a plus dans l'île d'autres Turcs que les officiers qui la gouvernent. Déjà à la fin du siècle dernier, Cousinery n'y trouvait de musulmans que le woivode ou bey, aidé de sept ou huit agas, qui se partageaient la police de l'île et recueillaient le haratsch[1]. Quand on apprenait l'approche et le débarquement des pirates, le bey et ses assesseurs s'enfuyaient et se cachaient parfois dans la forêt, si la bande était trop forte pour que l'on pût espérer de défendre le village contre elle.

C'est ainsi que l'île, placée dans la dépendance du bey de Cavala, qui en nommait le woivode, passa près de quatre siècles dans une obscurité qui ne fut point pour elle un gage de tranquillité ni d'humble bonheur; les peuples heureux ne sont point les seuls qui n'aient pas d'histoire. Au printemps de 1821, quand, la guerre commencée dans les Principautés danubiennes et en Morée, toute la Chalcidique se souleva, et que le drapeau de l'indépendance flotta sur les couvents de la Montagne-Sainte, les Thasiens, excités par cet exemple, firent aussi leur révolution : on prit le woivode, on le mit dans une barque, et, sans lui faire de mal, on le porta en terre ferme[2]. Mais, bientôt après, pendant que Thasos goûtait les premières douceurs de la liberté, une troupe de pirates grecs, forte d'environ huit cents hommes, débarqua dans l'île et en pilla plusieurs villages. Cela fit réfléchir les Thasiens, et les dégoûta fort de leurs frères et alliés; ils souffraient d'ailleurs beaucoup de

[1] *Voyage dans la Macédoine*, ch. XIII.
[2] Prokesch, *Denkwürdigkeiten*, t. III, p. 614.

l'interruption forcée des relations avec Cavala, toujours au pouvoir des Turcs; enfin ils étaient trop paresseux et trop peu hardis pour se soutenir et vivre comme vécurent alors presque toutes les populations qui prirent une part active à la lutte, en recouvrant par le pillage ce que le pillage leur avait dérobé, en dépouillant leurs ennemis, et parfois aussi, quand l'occasion s'en présentait, leurs amis. Tout bien considéré, les Thasiens rappelèrent donc leur gouverneur turc, reparurent à Cavala, et payèrent exactement, pendant le reste de la guerre, les taxes dues au sultan. Celui-ci, malheureusement, n'était guère en état de les protéger, et les Thasiens se voyaient sans cesse forcés de dépenser d'assez grosses sommes pour se racheter des escadres grecques qui, en croisant dans l'archipel, ne manquaient jamais de venir en force faire une apparition devant Thasos. Ces visites, que l'histoire du temps n'a pas pris la peine d'enregistrer toutes, étaient, au dire des habitants, presque annuelles. Il arriva même qu'elles se répétèrent plusieurs fois dans une saison.

De ces agressions, je n'en trouve que deux mentionnées dans les annales de cette guerre; elles suffiront à donner l'idée des autres. En avril 1823, les Ipsariotes, dans une de leurs campagnes, débarquent cinq cents Rouméliotes à Thasos, et s'y emparent de huit navires turcs avec leurs cargaisons d'huile[1].

Au printemps de 1827, Karatasso et ses Olympiens, au lieu de saisir, comme ils en avaient été chargés par le gouvernement, les défilés des Thermopyles, vont avec leur flottille lever des contributions à Thasos[2].

Le rétablissement de la paix par la fondation du royaume de Grèce et la reconnaissance du nouveau gouvernement par la Porte ne suffirent pas à détruire la piraterie dans l'archipel et à en préserver Thasos. Un savant voyageur allemand, Grisebach, qui toucha à Thasos en 1839, raconte que les quelques maisons qui forment l'échelle de Panaghia, sur l'emplacement de l'ancienne capitale, avaient été pillées et brûlées par des flibustiers en 1837 et en 1838. Il n'y eut vraiment de sécurité qu'après 1839, quand une petite escadre grecque, commandée, je crois, par Canaris, eut surpris les pirates auprès du mont Athos, et les eut achevés dans

[1] Gordon, t. II, p. 67.
[2] *Id. ibid.* p. 384.

l'île de Ioura; on prit leurs bateaux, on tua ou dispersa les équipages, et depuis, grâce aux bâtiments à vapeur que les puissances maritimes ne cessèrent de faire croiser dans l'archipel, la tranquillité ne fut plus troublée. Mais en 1854, lorsque, sous couleur de guerre et d'insurrection contre la Turquie, la piraterie recommença à paraître dans l'archipel, Thasos servit encore d'asile et de refuge aux forbans serrés de trop près et forcés d'abandonner leur bateau. Une barque de pirates grecs ayant été brûlée, dans une crique de Thasos, par un bâtiment à vapeur autrichien, l'équipage se sauva dans l'intérieur, et se cacha, ou plutôt s'établit sur une montagne, tout près de Panaghia. Tous les paysans connaissaient le gîte des voleurs; mais, pour contrarier le gouvernement turc et les Francs, les habitants jouaient l'ignorance quand on leur demandait de découvrir les brigands et d'aider à les prendre; en revanche, ceux-ci s'abstenaient de toute déprédation sur les terres et les maisons des Grecs; cela dura neuf mois. Il fallut, pour en finir, que le consul de France à Cavala, M. Lafon, qui avait pris la chose très à cœur, fît, avec l'aide d'une frégate ottomane, saisir tous les primats de l'île, que l'on emmena à Salonique. Après qu'ils y eurent passé trois mois à leurs frais, leur constance se lassa; ils écrivirent à leurs amis de céder, et l'on força les pirates à quitter Thasos, à se réfugier quelque autre part. Alors les primats purent rentrer chez eux, tous à demi ruinés par leur séjour à Salonique; il leur avait fallu payer pour échapper à la prison, payer pour ne pas être envoyés à Constantinople, payer pour obtenir de retourner à Thasos. Les fonctionnaires turcs sont gens fort habiles et s'entendent merveilleusement à dépouiller qui leur tombe entre les mains.

CHAPITRE VI.

ÉTAT ACTUEL DE L'ÎLE, SON ADMINISTRATION, SES PRODUCTIONS, CARACTÈRE DES HABITANTS.

En 1807, la Porte venait d'être forcée de reconnaître l'autorité dont Méhémet-Ali, fils d'un aga de Cavala, s'était emparé en Égypte. Pour se rendre agréable à ce puissant vassal, elle lui fit présent de l'île de Thasos, voisine de sa ville natale, et qui pou-

vait lui fournir en abondance ce qui lui manquait le plus en Égypte, des bois de construction. Le sultan ne renonçait pas à la propriété de l'île, mais il en abandonnait l'usufruit et l'administration au pacha d'Égypte, à charge seulement de recueillir et de verser au trésor de la Porte le haratsch dû par les Thasiens. Depuis, comme les autres possessions de Méhémet-Ali, elle est passée à ses héritiers, et elle appartient ainsi maintenant, sous les mêmes conditions, à Saïd-Pacha.

Pendant longtemps Thasos ne put guère s'apercevoir qu'elle eût changé de maître; le pacha d'Égypte avait autre chose à faire que de s'occuper de ce lointain domaine, et, content d'en tirer de temps en temps quelques bois de construction, comme par exemple pour créer la flotte qui fut détruite à Navarin, il abandonnait Thasos à l'incapacité, souvent brutale, des beys turcs de province. C'était comme une sorte de bénéfice qu'il accordait tantôt à l'un, tantôt à l'autre des beys de Cavala et des environs, amis ou alliés de sa famille. Ceux-ci, qui ne pouvaient avoir aucun intérêt à la prospérité de l'île, y mettaient à peine les pieds, et se contentaient d'en tirer par leurs agents le plus d'argent qu'ils pouvaient. Enfin, depuis deux ans, sur des plaintes répétées qui étaient parvenues jusqu'en Égypte, le vice-roi actuel, Méhémet-Saïd, sentant d'ailleurs que son gouvernement ne tirait pas de l'île tout le parti qu'il aurait pu, nomma bey de Thasos un officier distingué de la marine égyptienne, Djafer-bey, capitaine de frégate; c'est un homme intelligent, qui a vu l'Europe, et qui l'aime; de plus, c'est un honnête homme, très-juste et plein de bienveillance pour ses administrés. Aussi, quoique les Grecs, et en particulier ceux de Thasos, ne soient guère portés à la reconnaissance, surtout envers un musulman, Djafer-bey paraît très-aimé dans l'île. Espérons qu'entre ses mains Thasos commencera à se réveiller, à sortir de sa misère et de sa longue torpeur, à mieux profiter de ce qu'avait fait pour elle la nature et des ressources dont ses malheurs mêmes n'ont pu tout à fait la priver.

Les Grecs de Thasos ont beaucoup à faire pour se relever, car ils sont tombés bien bas. L'île renferme neuf villages comprenant en tout un peu plus de mille maisons, ce qui donne une population de cinq à six mille âmes. Quelle différence entre ce chiffre et le nombre d'habitants que l'île a dû contenir autrefois et qu'elle

pourrait nourrir encore si elle redevenait industrieuse et commerçante! Dans l'antiquité, Thasos devait avoir au moins soixante à quatre-vingt mille habitants. La capitale, en effet, paraît avoir été une ville de vingt mille âmes, et le reste de l'île était peuplé à proportion; on trouve encore en cinq ou six endroits la trace de bourgs riches et populeux, et il faut compter que la forêt a couvert et nous cache le site de plusieurs autres villages.

Sans les coups qui la ruinèrent et la dépeuplèrent au temps de la conquête turque, et surtout sans les circonstances toutes particulières qui prolongèrent et perpétuèrent ses souffrances durant plusieurs siècles, Thasos devrait être aujourd'hui une des îles les plus prospères de l'archipel. Elle aurait pu, comme Ténédos, Chio et Lesbos, s'enrichir par la vente de ses produits dans tout l'archipel et à Constantinople. Son vin, qui provient d'un gros raisin d'un rouge clair, sans doute le même auquel Virgile donnait l'épithète de blanc[1], « albus, » par opposition aux raisins italiens d'un rouge foncé voisin du noir, est d'un goût franc; il ne porte pas à la tête et n'a pas cette chaleur, bientôt irritante, de la plupart des vins grecs; il rappelle plutôt certains bons vins ordinaires de France. Les habitants savent le faire assez bien pour pouvoir le garder sans y mettre de résine; mais il serait sans doute facile, avec du soin et de l'art, de le perfectionner beaucoup et de lui rendre son ancienne réputation. Nulle part les oliviers ne donnent des fruits plus abondants et plus beaux. Le miel de Thasos est très-recherché à cause du goût et du parfum particuliers que lui donnent les fleurs de pin que sucent au printemps les abeilles; cet arome, qui choquerait peut-être à Paris certains palais, plaît beaucoup aux Orientaux. Enfin les Thasiens, s'ils n'étaient point tout à fait maîtres de leurs forêts, s'ils devaient respecter et laisser pour le gouvernement les plus gros troncs, avaient la permission d'abattre des arbres de moyenne grandeur, et étaient ainsi à même de fournir en abondance des poutres et des planches à ces villes d'Orient qui, toutes bâties de bois, en font, grâce aux incendies et aux tremblements de terre, une si active consommation.

Le grand avantage qu'auraient eu les Thasiens sur la plupart des insulaires, c'est qu'ils auraient pu, pour l'exportation et la

[1] « Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ. » Virg. *Georg.* II, 91.

vente de leurs denrées, se passer d'intermédiaires. Rien ne leur eût été plus aisé que d'avoir une marine rivale de celle de Psara, d'Hydra ou de Spezzia. Le bois que les Ipsariotes, les Hydriotes et les Spezziotes, comme maintenant les armateurs de Syra, étaient obligés d'aller chercher bien loin et d'acheter plus ou moins cher, les Thasiens l'avaient chez eux à discrétion, sans autre dépense que les frais fort légers d'abatage et de transport jusqu'au rivage; ils ont toujours eu droit de prendre du bois sur leurs montagnes, quand ils ont voulu construire pour leur propre compte. Les bâtiments de Thasos auraient donc coûté moins cher à leurs armateurs qu'aux Hydriotes et aux Ipsariotes ceux qu'ils lancent à la mer, différence qui aurait donné à la marine thasienne une certaine supériorité sur ses rivales. Ainsi enrichie à la fois par l'agriculture et le commerce, Thasos ne serait-elle pas devenue aussi, pour les Grecs des environs, un foyer d'instruction et de lumières; n'aurait-elle pas joué, dans la guerre de l'indépendance, un rôle brillant qui eût rappelé son ancienne gloire?

Voilà ce qui aurait pu être; disons maintenant ce qui est, ce que nous avons vu. Les Thasiens ne font pas d'autre navigation que de porter de l'huile et de la cire à Cavala, et d'en rapporter de l'orge et du blé; l'île n'a en tout qu'une trentaine de caïques dont les voyages les plus lointains sont le mont Athos et Lemnos. Les vignes, on n'en cultive plus, depuis longtemps, que juste ce qu'il en faut pour la consommation de l'île. L'huile même, le principal revenu de Thasos, les Thasiens en ont laissé décroître la production; les oliviers ont été mal entretenus, on a négligé de remplacer ceux qui mouraient, on a laissé les broussailles envahir les plantations; aussi le temps n'est plus dont on se souvient encore à Thasos, où l'île donnait un million d'oques d'huile; depuis bien des années elle n'en produisait plus que quatre ou cinq cent mille; en [illegible] la récolte était d'une abondance extraordi-[illegible] environ huit cent mille oques. Depuis [illegible]ernement égyptien tire de l'île beau-[illegible] qui trouvent pour le moment dans [illegible]lus élevés, négligent encore plus la [illegible]

[illegible]illages ne sont-ils plus sales, les maisons [illegible] étrangères à toute recherche de ce luxe

simple et approprié au pays, qui consiste en quelques divans contre des murailles soigneusement blanchies à la chaux. Nulle part aussi ce désir d'instruction qui se manifeste presque partout chez les Grecs ne se fait moins sentir. Il n'y a dans l'île que trois écoles d'enseignement mutuel, à Théologos, à Panaghia, à Casaviti, et encore est-il bon de s'entendre et de savoir ce que l'on entend à Thasos par « avoir une école. » J'arrive un soir à Théologos, le second village de l'île, et je cause avec le primat, qui m'avait reçu chez lui, de la population et des ressources de la commune. « Avez-vous une école? » — « Certainement, Monsieur; « comment n'en aurions-nous pas, πῶς δὲν ἔχομεν? » — « Êtes-vous « contents du maître? » — « Sans doute; c'est un homme très-ins- « truit, il a étudié à Athènes. » — « J'irai demain visiter son école. » — « Mais, Monsieur, le maître est parti depuis trois ans, en congé, « et n'est pas encore revenu; en attendant, j'allais vous le dire, « l'école est fermée. »

Les Thasiens parlent un grec affreux, dont les formes sont très-barbares, et qui est tout mêlé de mots turcs. Quant à la langue ancienne, non-seulement il n'y a pas dans toute l'île une école où les éléments en soient enseignés, mais, bien plus, on n'y trouverait pas un Thasien qui ait fait ailleurs quelques études, et qui soit en état de comprendre ces passages d'Hérodote et de Thucydide qui sont comme les titres de noblesse de l'île. Parfois je m'amusais à les traduire aux paysans, pour jouir de leur étonnement à entendre combien leurs pères avaient été riches et puissants. Au reste, les habitants de l'île paraissent sentir combien ils sont tombés bas; ils l'avouent, ils s'en confessent avec une sorte d'humilité honteuse et embarrassée. « Nous sommes des moutons, des bêtes de somme, εἴμεθα προβατάκια, πράγματα, » me disaient plusieurs d'entre eux. Je n'ai d'ailleurs pas trouvé les Thasiens d'aujourd'hui aussi bons et aussi hospitaliers qu'a bien voulu le dire un voyageur optimiste et qui ne les a vus que pendant trois jours, M. de Prokesch. Ils ont, à un très-haut degré, à peu près tous les défauts que l'on reproche ordinairement aux Grecs, sans aucune des qualités qui souvent les compensent. Pour être ignorants et bornés, ils n'en sont pas moins fourbes, menteurs, intéressés et avides. Plusieurs fois, le matin, en sortant d'une maison où l'on m'avait donné une prétendue hospitalité que l'on avait su me faire très-bien payer, je m'apercevais, au bout de quelque

temps, que l'on m'avait dérobé quelqu'un des ustensiles de mon ménage de campagne, ou bien une partie de mes vivres.

La population si peu nombreuse qui habite Thasos y est très-inégalement répartie; la cause principale de cette inégalité, c'est que le sud de l'île a bien moins d'eaux vives que le nord. Les habitants des bourgades que contenait autrefois cette région étaient obligés, pendant une partie au moins de l'année, de ne boire que de l'eau de puits; aussi, dès que l'île commença à se vider, la population de ce district, ne se contentant pas, comme celle des autres cantons, d'émigrer derrière une montagne, hors de vue de la mer, se porta tout entière vers le centre et le nord de l'île. C'est ainsi que de Potamia à Kakirakhi il faut, pour trouver un village, s'éloigner de la côte et remonter dans l'intérieur au moins à trois lieues du rivage, c'est-à-dire pénétrer jusqu'au milieu même de l'île, jusqu'à Théologos; toute la côte sud-ouest et sud-est est complétement déserte et n'a pas même une échelle fréquentée.

La capitale actuelle de Thasos est le bourg de *Panaghia*, au nord-est de l'île, à environ une lieue et demie vers le sud de la capitale antique; il se compose de six cents maisons, toutes bâties en moellons de marbre, si l'on peut ainsi parler, et dont bien peu ont quelque air de propreté et d'aisance. Le site est d'ailleurs très-beau; le village, fuyant, il y a deux ou trois cents ans, selon la tradition du pays, le rivage infesté de pirates, et cherchant une position forte et facile à défendre, s'est arrêté dans un large ravin, sur le flanc de la montagne. A lever la tête et à voir au-dessus de soi les escarpements du Saint-Élie et les forêts d'arbres verts qui pendent à ses rochers, on se croirait en Suisse. Au milieu du bourg, des sources abondantes et fraîches sont ombragées par de grands platanes.

Pour se rendre de Panaghia à Théologos, après avoir dépassé le hameau de *Potamia*, situé non loin de la mer, au-dessus d'une petite plaine d'oliviers et de maïs, il faut franchir la chaîne du Saint-Élie. Sur la pente nord de la montagne, le chemin, si on peut l'appeler de ce nom, est horrible; on ne comprend pas comment les mulets réussissent à gravir les marches hautes et glissantes de ces escaliers de marbre. Le versant méridional, au moins dans sa partie inférieure, est moins rocheux, et garni d'une couche plus épaisse de terre végétale. *Hagios Theologos* est moins considérable que Panaghia, puisque l'on n'y compte que deux cent

quarante familles, et pourtant il occupe plus de place et semble plus grand, grâce à ses maisons dispersées dans les jardins; c'est ce que les paysans expriment encore ici par le mot homérique *εὐρύχορος*. Théologos a été longtemps et était encore, au commencement de ce siècle, le village principal de l'île et la résidence du gouverneur. Panaghia n'a succédé à ces droits que depuis le rétablissement de la sécurité des mers; alors sa position en face de la terre ferme, la proximité du rivage, la bonté de sa rade où viennent mouiller tous les bâtiments un peu considérables qui ont affaire dans l'île, ont enrichi et agrandi Panaghia, et en ont fait la nouvelle capitale.

Casaviti, classé d'après son importance au troisième rang, est un très-joli village, assis sur les deux flancs d'une large vallée qui remonte de la mer au sommet du Saint-Élie; les maisons sont à demi cachées par les arbres des jardins, et, au bas de la vallée, on aperçoit la mer, et, par delà, les montagnes lointaines de la Thrace; il semble qu'aucun lieu dans l'île ne doive être plus sain et plus agréable à habiter. Il n'en est pourtant pas ainsi; à quelque distance en arrière de Casaviti, la montagne se creuse en un large et haut amphithéâtre, dont les parois de marbre, en se refroidissant rapidement après le coucher du soleil, versent, dit-on, sur le village une ombre glaciale et malfaisante, tandis que pendant le jour, en lui renvoyant comme un vaste miroir tous les rayons qu'elles recevaient, elles ont redoublé pour lui les ardeurs du midi. De ces brusques changements de température naissent des fièvres intermittentes et pernicieuses qui nuisent à la prospérité du village.

Les autres villages de l'île, *Moriæs*, *Sotiro*, *Kakirachi*, *Volgaro*, qui doit sans doute son nom à une colonie bulgare, n'ont rien de remarquable. Le seul qui mérite une mention à part, c'est *Castro*, un pauvre hameau d'environ soixante maisons, le lieu habité le plus élevé de toute l'île; il se trouve à peu près au centre, assis sur la grande arête qui traverse l'île de l'est à l'ouest, en un des points où elle s'abaisse et s'élargit le plus. Il y a là un roc pointu, supporté de toutes parts par [illegible] semble q[illegible]
ce fut un site désigné par la
acropole; on n'y trouve n
n'est que dans s
moyen âge, qu'(a

au point de vue militaire. C'est que les anciens habitants de Thasos en préféraient les rivages aux parties montagneuses et stériles du centre, et savaient trop bien placer leurs demeures pour venir s'établir sur ce sommet battu du vent, et qui n'a tout alentour que des champs de broussailles et des pierres; il a fallu des temps de bien grandes misères, d'inquiétudes bien vives pour décider les populations à chercher un asile sur ces hauteurs, qui devraient être abandonnées aux bêtes fauves, tandis que maintenant on a fait avec elles un échange, et on leur laisse les fertiles plaines du bord de la mer.

Si cette île est maintenant plus pauvre que nulle autre, si tous ses villages présentent le même aspect de décadence et de misère, je ne connais pas de lieux qui plairaient plus à l'artiste, je ne connais pas de villages plus mêlés d'ombre et d'eaux courantes, plus pittoresques. Ce sont partout, dans les parties habitées, des maisons cachées sous de grands noyers, des oliviers auprès desquels ceux de l'Attique paraîtraient petits et grêles, des jardins d'où s'élancent de hauts cyprès et de vigoureux figuiers. Si l'on s'enfonce dans la montagne, la végétation n'est pas d'une moins étonnante richesse. On ne peut rien imaginer de plus beau que les ravins creusés par les torrents dans les vallées qui, du Saint-Élie et de l'Ipsario, descendent en tout sens à la mer; partout des platanes, non pas écourtés, comme ceux des torrents d'Attique et de Morée, par le manque d'eau pendant la moitié de l'année, mais abreuvés à satiété, mais, comme dit le poëte, « lancés à rênes abandonnées dans l'air pur, » partout des lauriers plus grands que nulle part ailleurs, des chênes verts, des charmes aussi larges que nos hêtres. Tout autour, sur les pentes les plus raides, des pins, d'espèce et de feuillage variés, forment une épaisse forêt, se cramponnent à la pierre, et marient admirablement leur vert sombre et brillant à la blancheur du rocher tout de marbre.

L'espèce humaine n'est point aussi belle à Thasos que la nature; le type des hommes est assez vulgaire; il y en a qui sont grands et bien faits, mais presque tous sont plutôt laids, et leurs traits comme leur tournure manquent de distinction. Les femmes, pour la plupart de taille au-dessous de la moyenne, sont en général mieux que les hommes; on trouve, en assez grand nombre, de jolies figures, douces et régulières, à Théologos et dans les environs. A Panaghia, le sang est moins beau. Le costume n'a rien

de remarquable; c'est celui de toutes les îles : le fez, la veste de couleur sombre, souvent bordée de fourrures, ouverte sur la poitrine que couvre un gilet croisé, le large pantalon bouffant arrêté au mollet par des cordons. Le costume des femmes ne présente pas d'autre particularité que le bonnet, surmonté d'une espèce de crête rouge qui revient en avant au-dessus du front et rappelle, par l'effet comme par la couleur, la plante que l'on nomme chez nous amaranthe ou crête de coq; c'est une sorte de pelote en laine, sur laquelle on pique de petites croix de cuivre ou d'argent. Au reste, elle commence à passer de mode, et n'est guère plus portée que par les vieilles femmes et dans les villages les plus arriérés. On ne parle que le grec dans l'île; le dialecte thasien, quoique bien moins pur et moins antique que celui de l'île voisine, de Samothrace, conserve pourtant certains mots de la vieille langue que je n'avais encore trouvés nulle part ailleurs dans le langage populaire. Seuls, les primats, obligés par leur position d'être en rapports continuels avec le bey et ses officiers, savent plus ou moins mal la langue turque.

L'île est gouvernée despotiquement par le bey, qui réunit en lui tous les pouvoirs; c'est lui, ou le lieutenant qu'il laisse dans l'île quand il est à Cavala, qui remplit les fonctions de juge en même temps que celles d'administrateur; toutes les contestations judiciaires que l'arbitrage des primats n'a pas suffi à terminer lui sont soumises, et lui seul prononce des sentences qui aient une valeur légale. Chaque village a d'ailleurs son primat ou *tchorbadji*, un Grec, et l'île tout entière son chef grec ou *tchorbadji-bachi*, qui forment une sorte de consulte et coucourent avec le bey à l'arrangement de toutes les affaires importantes.

Dans chaque village, à côté du tchorbadji, magistrat municipal, élu par les habitants et défenseur de leurs droits, le gouvernement est représenté par un *soubachi*, sorte de brigadier de gendarmerie, homme du bey, quoique payé par le village. C'est en général un musulman, Turc ou Albanais, qui remplit ces fonctions.

L'île est loin d'être accablée d'impôts, et ce n'est pas le poids des taxes qui arrête l'essor de sa prospérité. En 1854, elle payait 43,000 piastres, c'est-à-dire à peu près 8,600 francs de haratsch. Il est vrai que maintenant le haratsch étant aboli, a-t-on dit, pour satisfaire aux vœux philanthropiques de l'Occident, la Porte de-

mande à Thasos 57,000 piastres pour l'impôt des soldats; mais cette somme même n'aurait rien d'excessif, et d'ailleurs le bey a fait des réclamations qui seront peut-être accueillies. La dîme sur l'huile, qui donne un assez beau produit (en 1856, 400,000 piastres, environ 80,000 francs), va au gouvernement égyptien, tandis que celle de la cire et du miel, qui est peu de chose, ne profite qu'à la maison du gouverneur. Quant au droit d'entrée sur le blé que l'on apporte de Cavala, il est très-léger, plus léger que dans toute autre île turque.

Mais ce qui fait pour le pacha d'Égypte la véritable valeur de Thasos, ce sont les forêts, inépuisables si elles étaient bien aménagées et exploitées avec discrétion, que l'île renferme, surtout dans les cantons du nord et de l'est. Saïd-Pacha a, depuis quelques années, grand besoin de bois de construction, non pour la marine militaire égyptienne, qu'Abbas et lui ont laissé périr, peut-être avec raison, mais pour les chemins de fer de la Basse-Égypte. Aussi, pour tirer mieux parti de cette richesse, le vice-roi a-t-il envoyé à Thasos, en même temps que le nouveau gouverneur, deux ingénieurs égyptiens dont l'un, Redjib-Effendi, a étudié en Angleterre l'art des constructions navales; ils dirigent la coupe, le transport et l'embarquement des bois. Le transport des pièces de charpente, de la montagne où on les a abattues jusqu'au rivage, présente surtout d'énormes difficultés; il faut souvent attacher jusqu'à six ou huit bœufs à un tronc de pin pour le traîner parmi les broussailles et les rochers, ou l'élever au sommet de pentes escarpées. L'exploitation serait bien plus économique et plus aisée une fois quelques routes faites, non routes carrossables, mais sentiers suffisants pour le passage des bêtes de somme avec leurs fardeaux. L'entretien de ces chemins, qui auraient partout pour sol la roche même, serait aisé; mais qui songe en Orient à faire des routes? En attendant, l'Égypte aura toujours tiré de Thasos, en 1857, 29,000 pièces de bois de pin, 9,000 de $0^{m},30$ cent. carrés d'épaisseur, et 20,000 plus petites.

l'île de Ioura; on prit leurs bateaux, on tua ou dispersa les équipages, et depuis, grâce aux bâtiments à vapeur que les puissances maritimes ne cessèrent de faire croiser dans l'archipel, la tranquillité ne fut plus troublée. Mais en 1854, lorsque, sous couleur de guerre et d'insurrection contre la Turquie, la piraterie recommença à paraître dans l'archipel, Thasos servit encore d'asile et de refuge aux forbans serrés de trop près et forcés d'abandonner leur bateau. Une barque de pirates grecs ayant été brûlée, dans une crique de Thasos, par un bâtiment à vapeur autrichien, l'équipage se sauva dans l'intérieur, et se cacha, ou plutôt s'établit sur une montagne, tout près de Panaghia. Tous les paysans connaissaient le gîte des voleurs; mais, pour contrarier le gouvernement turc et les Francs, les habitants jouaient l'ignorance quand on leur demandait de découvrir les brigands et d'aider à les prendre; en revanche, ceux-ci s'abstenaient de toute déprédation sur les terres et les maisons des Grecs; cela dura neuf mois. Il fallut, pour en finir, que le consul de France à Cavala, M. Lafon, qui avait pris la chose très à cœur, fît, avec l'aide d'une frégate ottomane, saisir tous les primats de l'île, que l'on emmena à Salonique. Après qu'ils y eurent passé trois mois à leurs frais, leur constance se lassa; ils écrivirent à leurs amis de céder, et l'on força les pirates à quitter Thasos, à se réfugier quelque autre part. Alors les primats purent rentrer chez eux, tous à demi ruinés par leur séjour à Salonique; il leur avait fallu payer pour échapper à la prison, payer pour ne pas être envoyés à Constantinople, payer pour obtenir de retourner à Thasos. Les fonctionnaires turcs sont gens fort habiles et s'entendent merveilleusement à dépouiller qui leur tombe entre les mains.

CHAPITRE VI.

ÉTAT ACTUEL DE L'ÎLE, SON ADMINISTRATION, SES PRODUCTIONS, CARACTÈRE DES HABITANTS.

En 1807, la Porte venait d'être forcée de reconnaître l'autorité dont Méhémet-Ali, fils d'un aga de Cavala, s'était emparé en Égypte. Pour se rendre agréable à ce puissant vassal, elle lui fit présent de l'île de Thasos, voisine de sa ville natale, et qui pou-

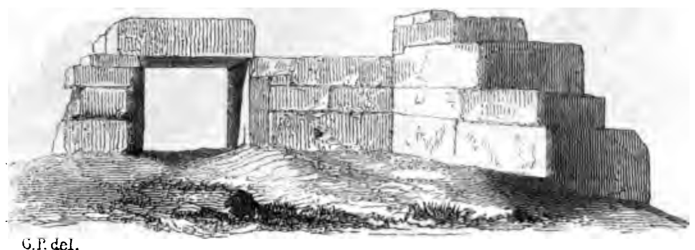
vait lui fournir en abondance ce qui lui manquait le plus en Égypte, des bois de construction. Le sultan ne renonçait pas à la propriété de l'île, mais il en abandonnait l'usufruit et l'administration au pacha d'Égypte, à charge seulement de recueillir et de verser au trésor de la Porte le haratsch dû par les Thasiens. Depuis, comme les autres possessions de Méhémet-Ali, elle est passée à ses héritiers, et elle appartient ainsi maintenant, sous les mêmes conditions, à Saïd-Pacha.

Pendant longtemps Thasos ne put guère s'apercevoir qu'elle eût changé de maître; le pacha d'Égypte avait autre chose à faire que de s'occuper de ce lointain domaine, et, content d'en tirer de temps en temps quelques bois de construction, comme par exemple pour créer la flotte qui fut détruite à Navarin, il abandonnait Thasos à l'incapacité, souvent brutale, des beys turcs de province. C'était comme une sorte de bénéfice qu'il accordait tantôt à l'un, tantôt à l'autre des beys de Cavala et des environs, amis ou alliés de sa famille. Ceux-ci, qui ne pouvaient avoir aucun intérêt à la prospérité de l'île, y mettaient à peine les pieds, et se contentaient d'en tirer par leurs agents le plus d'argent qu'ils pouvaient. Enfin, depuis deux ans, sur des plaintes répétées qui étaient parvenues jusqu'en Égypte, le vice-roi actuel, Méhémet-Saïd, sentant d'ailleurs que son gouvernement ne tirait pas de l'île tout le parti qu'il aurait pu, nomma bey de Thasos un officier distingué de la marine égyptienne, Djafer-bey, capitaine de frégate; c'est un homme intelligent, qui a vu l'Europe, et qui l'aime; de plus, c'est un honnête homme, très-juste et plein de bienveillance pour ses administrés. Aussi, quoique les Grecs, et en particulier ceux de Thasos, ne soient guère portés à la reconnaissance, surtout envers un musulman, Djafer-bey paraît très-aimé dans l'île. Espérons qu'entre ses mains Thasos commencera à se réveiller, à sortir de sa misère et de sa longue torpeur, à mieux profiter de ce qu'avait fait pour elle la nature et des ressources dont ses malheurs mêmes n'ont pu tout à fait la priver.

Les Grecs de Thasos ont beaucoup à faire pour se relever, car ils sont tombés bien bas. L'île renferme neuf villages comprenant en tout un peu plus de mille maisons, ce qui donne une population de cinq à six mille âmes. Quelle différence entre ce chiffre et le nombre d'habitants que l'île a dû contenir autrefois et qu'elle

lement au rivage. Elle embrasse à la fois une partie de la plaine et des hauteurs abruptes qui portaient l'acropole et plusieurs autres des édifices publics de la cité. Le développement de cette enceinte, si l'on veut tenir compte de la petitesse des maisons antiques, donne l'idée d'une ville de vingt à trente mille habitants[1].

La muraille, tout entière en marbre blanc, et par endroits conservée dans toute sa hauteur, peut être partout suivie et reconnue sans trop de difficulté. Elle n'est point de style uniforme; les parties les plus anciennes paraissent être sur la colline. Là, si l'on ne rencontre pas l'appareil polygonal proprement dit, les assises sont irrégulières, les pierres très-inégales, les unes énormes, les autres très-petites; quelquefois, comme on le voit dans une porte dont je donne le dessin, elles sont assemblées au moyen d'angles saillants et rentrants[2]. C'est surtout la partie sud-est de



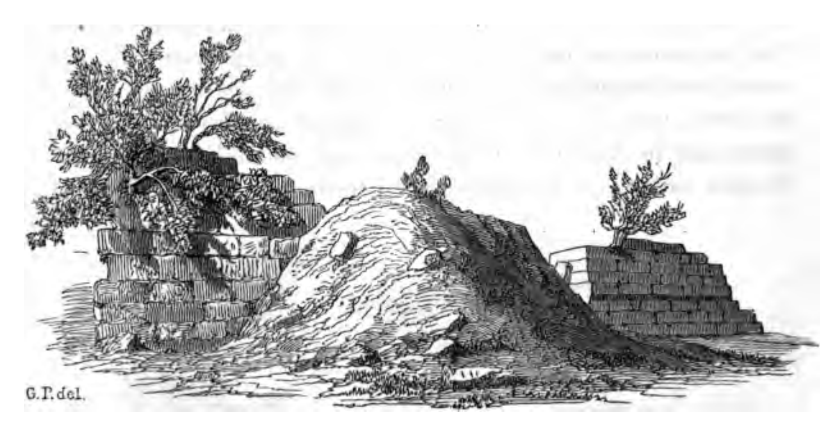
l'enceinte qui présente ce caractère archaïque, et j'inclinerai à croire qu'il faut peut-être la faire remonter à la reconstruction qui suivit immédiatement la seconde guerre médique. Quand les Athéniens avaient démantelé Thasos, ils s'étaient sans doute contentés de faire aux murs de larges brèches, d'ouvrir et d'abattre les remparts, surtout du côté de la mer; maîtres de cet accès, ils auront laissé subsister quelques pans de murailles, quelques-

[1] Voir, planche II, le plan général des ruines.

[2] Planche II, fig. 2, point 2 du plan général. — Voir chez M. Conze, p. 12, pl. IV, f. 15, une inscription archaïque et différentes lettres, différents signes qu'il a relevés sur divers blocs voisins de cette porte. Un des plus curieux, ce sont deux yeux colossaux (pl. V.) dessinés à la pointe sur un bloc de marbre qui faisait partie du mur. Il y voit une précaution contre le mauvais œil, un emblème *ἀποτρόπαιον*, quelque chose comme le phallus sculpté sur les murs de plusieurs villes de Grèce, d'Italie ou d'Afrique, comme le Gorgoneion qui, du haut de l'acropole, à Athènes, regardait le théâtre de Bacchus.

unes des portes du côté de la campagne, et ces restes de la seconde enceinte auront été compris dans la troisième, élevée en 411, vers la fin de la guerre du Péloponèse.

C'est qu'en effet le mur dans la plaine est évidemment plus moderne; par la dimension des blocs comme par le caractère de l'appareil, il rappelle les murs de Messène et des autres ouvrages du plus beau temps de l'art hellénique; les assises y sont presque égales, les joints parfaitement verticaux, et les pierres assemblées avec le plus grand soin [1].

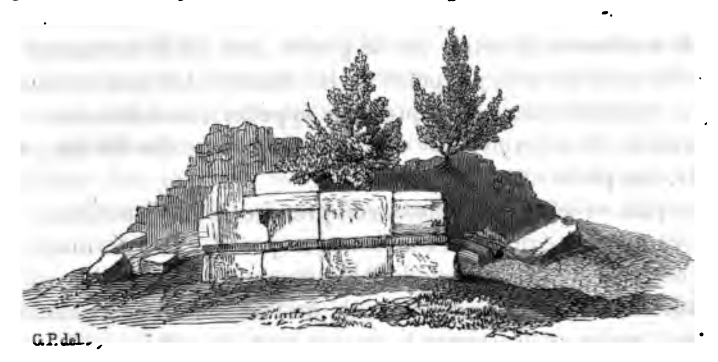


Un trait curieux de cette construction, c'est que le mur n'est pas, dans son élévation, tout entier de la même roche. Aux deux tiers environ de sa hauteur, court, entre deux assises de marbre, une mince bande de plaques de schiste, qui se retrouve dans toutes les parties bien conservées de l'enceinte, hors les portes et leur saillant [2]; cette disposition n'a guère pu être, dans la pensée de l'architecte, qu'un ornement. On a regardé comme une beauté ce contraste entre le clair éclat du marbre et les teintes vertes et sombres du schiste. Mais on ne trouve rien de tel dans les monuments classiques de l'architecture militaire grecque, en Grèce même, à cette époque. C'est par leur parfaite simplicité et par ce qu'il y a de soin et d'exactitude minutieuse dans l'appareil que se font admirer l'enceinte d'Éleuthères, les longs murs reconstruits par

[1] Les pierres de cette partie du mur ont $1^{m},35^{c}$ de long sur $0^{m},45^{c}$ de haut. — La vue que nous donnons ci-dessus est prise du point 1 du plan général.

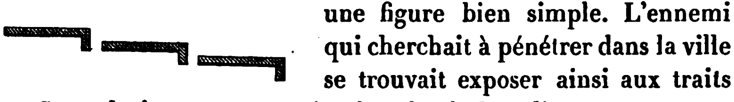
[2] La bande de dalles schisteuses est indiquée par des traits plus noirs dans la portion de mur que reproduit la figure ci-dessus et la suivante.

Conon, et les fortifications de Messène : ce n'est point par cette bigarrure et ce jeu de couleurs; il est permis de voir dans cet



effet un peu forcé une sorte de provincialisme que l'on ne s'étonnera point de rencontrer dans un coin détourné de l'archipel, à Thasos[1].

Une autre particularité, c'est que l'enceinte n'a pas précisément de tours, mais ce que l'on pourrait appeler de fausses tours ou des bastions à un seul saillant. Après chaque porte, le mur fait une saillie de quatre mètres; c'est ce que fera mieux comprendre une figure bien simple. L'ennemi qui cherchait à pénétrer dans la ville se trouvait exposer ainsi aux traits son flanc droit, que ne protégeait point le bouclier.



La ville avait deux ports artificiels, petits l'un et l'autre, mais suffisants pour les navires des anciens, et complétés d'ailleurs par une vaste rade, qui est elle-même un abri presque toujours sûr[2]. Le plus curieux est l'occidental, sans doute l'ancien port militaire, celui qui renfermait les galères de la république. Il est

[1] M. Conze rapproche de cette disposition le degré en marbre noir d'Éleusis qui se trouve aux Propylées, et la bande du même marbre qui se trouve dans le mur de marbre blanc, où est percée la porte découverte par M. Beulé, au bas du grand escalier de l'acropole (p. 13). Mais je ferai remarquer que la différence de couleur attire bien moins le regard dans une série de marches, où elle est tempérée d'ailleurs par les jeux de la lumière et de l'ombre, qu'au milieu de la hauteur verticale et de la surface unie d'une muraille. Quant au mur où se trouve la porte en question, il est de basse époque, et, à ce titre, cet exemple confirmerait plutôt mon dire. (Voir Beulé, *Acropole d'Athènes*, ch. IV, § 3.)

[2] On reconnaît là les deux ports que mentionne Scylax, *Peripl.* 67 : *Θάσος νῆσος καὶ πόλις, καὶ λιμένες δύω· τούτων ὁ εἷς κλειστός.*

formé par deux môles garnis de tours tellement disposées qu'un bâtiment cherchant à forcer l'entrée du port se trouvait toujours avoir affaire à deux au moins ou à trois d'entre ses tours; soit qu'ils voulussent pénétrer par le goulet, soit qu'ils tentassent de prendre pied en quelque point de la chaussée, les assaillants devaient toujours essuyer ce que nous appellerions maintenant un feu croisé; ils recevaient de droite et de gauche des flèches, des traits, des pierres.

Le plan ci-joint fera mieux comprendre cette disposition; on y verra que les deux môles ne sont pas pareils, l'un formant un simple crochet, l'autre une double potence; il est possible qu'en accumulant les défenses sur le môle de l'est, on ait eu l'intention de protéger en même temps le second port, dont il forme l'un des côtés. Ce port, fermé vers l'orient par une longue jetée étroite et tout d'une pièce, était sans doute le port marchand. Tout ensablé qu'il est et à demi comblé, les caïques viennent encore souvent y jeter l'ancre.

Partout subsistent des traces du quai, de même style que les môles, qui bordait les deux bassins. La jetée mitoyenne qui sépare les deux ports s'appuie, à l'endroit où elle atteint le rivage, sur une sorte de plate-forme ou d'élargissement du quai, qui forme un rectangle dallé de larges plaques de marbre. Cette espèce de cale, qui présente sur son grand côté quatorze mètres, était partagée entre le port militaire et le port marchand par un mur qui la traversait et qui empêchait que l'on pût, du port marchand, monter et s'avancer sur le môle, flanqué de quatre tours, qui formait la plus solide défense du port militaire.

Ces ports sont séparés de la ville par une muraille, laquelle est assez mal conservée, parce qu'elle a été employée en grande partie à fournir les matériaux de constructions postérieures, comme le château génois, dont une partie est restée debout, en arrière du port militaire. Il en subsiste pourtant assez pour que l'on puisse assurer que les ports n'étaient pas compris dans l'enceinte, et qu'une fois même que l'ennemi s'en était emparé, la ville pouvait encore continuer à se défendre. Les portes qui, en temps ordinaire, ouvraient de la ville dans ces sortes de faubourgs, n'ont pas laissé de traces; aussi m'a-t-il été impossible de les indiquer sur le plan.

Entrons maintenant, de la marine, dans la cité proprement

dite. Il ne reste presque aucun vestige des édifices et des constructions de tout genre qui se trouvaient dans la basse ville; partout là, on a labouré, on a construit, au moyen âge, de nouvelles habitations; les torrents descendus de la montagne ont apporté des pierres et du limon, si bien que le sol, dans toute la plaine, s'est fort exhaussé. Une église, située sur l'emplacement de la Tour génoise, peut-être sur l'emplacement d'un ancien temple, renferme des colonnes ioniques et doriques trouvées sur divers points; quelques travaux exécutés, en 1855, par ordre de Djafer-bey, pour dégager la source qui jaillit derrière les magasins et en recevoir l'eau dans un bassin, ont encore fait découvrir des tambours de colonnes et des fragments de corniche. Des fouilles dans tout ce terrain seraient certainement intéressantes et fructueuses.

Mais c'est surtout sur la hauteur que l'ancienne Thasos a laissé d'elle-même des débris considérables. Là, assis sur le roc même, les monuments antiques n'ont guère eu à se défendre que du lent effort de la végétation, plus vigoureuse et plus destructive à Thasos que nulle part ailleurs; les racines des pins, des oliviers et des paliures, se glissant entre les joints des pierres les mieux assemblées, ont fait écrouler des pans tout entiers de maçonnerie hellénique, ont soulevé et renversé les gradins du théâtre. Mais tout, pourtant, n'a pas disparu, comme il est aisé de s'en convaincre en gravissant les pentes souvent fort roides de cette colline.

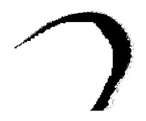
Commençons par l'ouest, à l'endroit où le mur, quittant la plaine et la prairie, commence à s'élever sur la hauteur. On rencontre d'abord une sorte de place en demi-cercle, taillée dans le roc, dont il est assez difficile d'indiquer l'ancienne destination. Peut-être y avait-il là, adossés à ces parois de pierre, de ces bancs ou *exèdres*, où l'on se réunissait soit pour causer au soleil pendant les jours d'hiver, soit pour jouir en été d'une belle soirée.

Que l'on continue à monter en suivant avec le mur la crête de la colline, on arrive à un premier sommet, d'un abord très-difficile; l'étroite plate-forme, que supportent et défendent de toutes parts des rochers aigus et glissants, ne semble pas avoir jamais reçu de constructions, au moins de constructions de quelque importance. Puis l'arête s'abaisse pendant environ une centaine de mètres, pour se relever en une nouvelle éminence, qui porte les fondations d'un édifice rectangulaire appuyé, par l'un de ses petits côtés, au mur

d'enceinte, tandis que, de l'autre côté, il est tourné vers la mer. Ce rectangle est orienté, dans le sens de sa longueur, de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est; il a vingt-huit mètres de long sur seize de large. Malheureusement l'intérieur est rempli de débris de maisons modernes, qui empêchent de retrouver le plan de l'édifice; tout ce que l'on peut saisir, c'est qu'il y avait là un temple périptère; on distingue parfaitement, sur le rebord de la terrasse, les traces du scellement des colonnes, et un fût, trouvé parmi les décombres, m'a permis de reconnaître que les colonnes étaient sans base, d'un bon style dorique. De la cella, comblée par des monceaux de plâtras, on ne peut rien reconnaître. Quant aux débris de l'entablement, c'est dans la vallée qu'il faudrait les chercher, sous les broussailles; car, vers l'est et le nord, le temple forme une terrasse portée sur un mur de soutenement d'un beau travail, quoique inachevé, à ce qu'il semble, puisque beaucoup des blocs qui le composent ont encore les saillies qui ont aidé à les saisir et à les mettre en place; on n'abattait ces proéminences cylindriques, où s'attachaient les cordes, qu'une fois toute la construction terminée, et il semble ici qu'un événement imprévu ait empêché de mettre la dernière main à un ouvrage si bien com-



mencé. Le mur, quoique le pied en soit sans doute engagé dans les décombres, et qu'il ne nous apparaisse point tout entier, a



encore, vers la plaine, une hauteur verticale qui varie de huit à dix mètres [1].

Ce temple, par sa position élevée, par ce qu'il avait dû coûter de dépenses et de travail, ainsi que par l'effet qu'il ne pouvait manquer de produire, était sans doute le principal édifice de Thasos, et son sanctuaire le plus vénéré. Il pourrait sembler naturel d'y reconnaître le temple d'Hercule, le grand dieu des Thasiens, et ç'avait été là ma première pensée; mais de curieux passages d'un livre d'Hippocrate, le *Traité des épidémies* (édit. Littré, tomes II et III, *passim*), qui m'avaient échappé, et que M. Conze (pages 16 et 17) a le premier mis en lumière, me forcent à abandonner cette idée. Il y est fait deux fois mention de personnages qui habitaient *ἐπάνω τοῦ Ἡρακλείου*, *ὑπεράνω τοῦ Ἡρακλείου*, au-dessus du temple d'Hercule (t. II, p. 698; t. III, p. 134), et si le temple d'Hercule avait été dans la ville haute, comme je l'avais supposé d'abord, on ne voit pas où chercher le quartier qui l'aurait dominé. Il faut donc, jusqu'à nouvel ordre, renoncer à donner un nom à cet édifice, qui a dû tout au moins être un des plus importants de la ville [2].

Au delà de ce temple, le mur redescend un peu, et, suivant toujours le sens de la colline, court vers le nord-est, et se relève, à environ cent cinquante mètres de là, pour tomber sur l'angle sud du château génois, qui paraît avoir remplacé l'acropole grecque. Ce château, flanqué de tours élevées et minces, est sans doute celui où Zaccharias fit si bon accueil à Raymond Muntaner; la maçonnerie moderne y cache presque partout l'ancienne construction, mais l'opportunité du site et le grand nombre de pierres antiques mêlées à la bâtisse montrent bien que c'était là l'emplacement de la citadelle primitive. D'ailleurs, à l'angle nord-est, où les décombres sont moins entassés et où le mur plonge à une assez grande hauteur sur un petit ravin qui descend à la mer, paraissent plusieurs assises helléniques d'un très-beau travail, en plus gros blocs que ceux du mur d'enceinte; un peu plus bas,

[1] Cette vue est prise du point 4 du plan général.

[2] Au sud-ouest de cet édifice, M. Conze a vu, creusée dans le rocher, une niche consacrée à Pan, que je n'ai point aperçue. Il a cru distinguer, dans ce qui reste des sculptures qui l'ornaient, le dieu lui-même, au milieu d'un troupeau de chèvres. (Voir, pour la description de cette niche, sa dissertation, p. 10 et 11, et pl. VII, n° 2.)

une sorte de bastion, du même style, défend les approches; il semble que l'on ait songé, par cet ouvrage avancé, à protéger l'acropole contre une tentative de débarquement dans la petite crique voisine [1].

De là, le mur, tantôt occupant la crête même de la hauteur, tantôt établi sur la pente, à peu de distance de la mer, se dirige en droite ligne vers le nord; arrivé à une soixantaine de mètres de l'extrémité du cap, il tourne vers l'ouest et redescend dans la plaine en longeant et dominant le rivage, jusqu'au moment où il vient s'appuyer au pied du môle qui ferme à l'est le port marchand. Un mur transversal, en assises horizontales, mais qui semble peu soigné, ferme dans toute sa largeur l'étroit promontoire, à quelque distance en avant de l'enceinte; il semble que ce soit une addition faite à la hâte dans un moment de péril.

Dans ce même quartier, sur la pente qui regarde la ville et la mer, se trouve le théâtre, taillé au flanc de la colline. Mesuré à la scène, il a vingt-sept mètres cinquante d'ouverture; quant au nombre des gradins, quoique plusieurs siéges soient encore en place et parfaitement conservés, je n'ai pu le déterminer avec exactitude; il y a là tant de broussailles, et tant de pierres ont été soulevées et dérangées de leur place, que le compte est très-difficile à faire; je crois pourtant qu'il y avait de dix à douze rangées de bancs [2].

[1] Si je n'ai pas parlé des deux lions, grossièrement sculptés, qui se trouvent engagés dans une des portes du château, c'est que mon impression avait été la même que celle de M. de Prokesch-Osten (*Dissertazione della Pont. acad. rom. di arch.* t. VI), et que je les avais pris pour des ouvrages du moyen âge. Il suffit d'avoir voyagé en Orient pour savoir combien cette forme a été employée alors comme motif de décoration; à Angora, Koutahia, Konieh, on trouve encore en abondance des restes de lions d'époque byzantine et seldjoukide, qui rappellent à certains égards l'apparence des lions de Thasos. Il y a là une de ces délicates questions de style que je n'essayerai pas de trancher aujourd'hui, n'ayant pas les monuments sous les yeux. (Voir p. 8 et 9 les arguments très-sérieux qu'apporte M. Conze à l'appui de son opinion, et pl. IV, n[os] 5, 10 et 11, le dessin qu'il donne des deux figures.)

[2] M. Conze (p. 17) déclare n'avoir pas vu le théâtre que j'ai retrouvé dans l'acropole et qui figure sur mon plan. Malgré le soin extrême qu'il a apporté à l'étude de ces ruines et qui lui a fait voir en plusieurs endroits des détails qui m'avaient échappé, ces débris ne l'ont pas frappé, et je me l'explique aisément. En cet endroit du périmètre, il aura suivi la crête de la colline, en cherchant les traces du mur, et le théâtre est, à quelques mètres plus bas, caché par les broussailles. Il n'y a d'ailleurs pas de doutes à conserver; si M. Conze n'avait point

En plusieurs endroits, là où s'abaisse vers la plaine la colline qui porte tous les édifices que je viens de décrire, on découvre, à demi cachés dans le fourré, des murs de soutènement qui portaient autrefois des maisons ou des édifices dont il n'est pas resté d'autre trace. Dans l'espèce d'angle que la colline forme, en tournant vers l'ouest, au pied du temple situé dans l'acropole, je croirais volontiers, sans pouvoir l'affirmer avec une entière certitude, qu'il y eut autrefois un stade ou peut-être une agora, enfin, un lieu public de réunion. Les anciens, qui savaient si bien profiter des sites, n'avaient pas dû négliger les facilités que leur offraient ces deux pentes opposées et voisines, et les murs, qui semblent se correspondre des deux côtés de la petite vallée, auraient servi à compléter, en soutenant les terres, l'œuvre de la nature; ils auraient ainsi achevé d'approprier ce lieu aux usages de la cité.

Deux voies principales, à ce qu'il semble, sortaient autrefois de la ville; l'une se dirigeait vers l'ouest, du côté où sont maintenant Volgaro et Casaviti; l'autre, que suit, au moins pendant quelque temps, la route de Panaghia, pénétrait dans l'intérieur de l'île. Chacune d'elles est encore maintenant bordée d'un grand nombre de sarcophages en marbre; tous ont été ouverts, mais quelques-uns n'ont pas perdu leur couvercle et laissent encore



déchiffrer leurs inscriptions, qui sont en général de l'époque romaine. Ces monuments sont tous, au moins ceux qui sont restés debout, d'un style simple, mais un peu lourd, dont suffiront à

passé à côté de cet édifice sans le voir, il aurait reconnu à l'instant la nature et le caractère de l'édifice que je désigne sous ce titre. Le théâtre, comme il l'indique lui-même, est d'ailleurs mentionné dans l'ouvrage hippocratique auquel il renvoie plus haut : *κατεκείντο παρὰ τὸ θέατρον*. (Éd. Littré, t. II, p. 665.)

donner une idée les deux tombeaux que j'ai dessinés, l'un à Thasos même, l'autre dans le sud de l'île, à Alki. Sur la plage, les flots lavent d'autres débris de tombes toutes semblables, et conservent aux marbres qu'ils rongent une plus éclatante blancheur.

La ville de Thasos, telle que l'on peut se la figurer d'après le site et d'après les ruines, devait présenter, dans l'antiquité, un aspect plein de charme et de grandeur. Au rivage, de nombreux vaisseaux, protégés à la fois contre la mer et contre l'ennemi par les digues et leurs tours; puis, en arrière, des quais tout animés de mouvement et de voix, des temples élevant leur faîte par-dessus la belle et sévère ligne des murailles, et la ville montant, par une pente doucement inclinée, jusqu'au pied des hauteurs; là, sans doute, parmi des jardins et des bois sacrés, les maisons et les édifices publics disposés par étages, et l'ensemble couronné par les tours de l'acropole et les colonnades du temple d'Hercule; pour agrandir encore le tableau, par-dessus la colline qui portait les monuments de la cité s'apercevait dans le lointain le haut sommet du Saint-Élie avec ses roches brillantes et les forêts qui pendent à ses flancs.

A Panaghia, aucun débris d'édifice qui conduise à croire que ce lieu ait été habité pendant le cours de l'antiquité; quelques fragments de bas-reliefs et d'inscriptions, qui s'y trouvent employés dans les constructions du village, ont été évidemment apportés de Liméni (voy. Conze, p. 27). Il en est de même de Théologos. Mais à deux heures de Théologos, vers l'est, se conserve un nom ancien, celui de *Kinyra*, donné à une petite vallée maintenant déserte, en face d'une petite île qui porte le même nom. Après que l'on a franchi le col qui forme le fond de la vallée de Théologos, une descente rapide conduit bien vite aux ruines d'un village placé au nord-ouest de la plaine, à vingt minutes environ de la mer; il n'y a plus là maintenant que quelques huttes où les paysans viennent camper à l'époque de la récolte des olives, mais les restes de nombreuses maisons et de deux églises byzantines attestent qu'avec son ancien nom ce lieu a gardé des habitants jusqu'à une époque assez récente. Je ne placerais pourtant point l'antique Kinyra, celle dont parle Hérodote[1], juste à l'endroit où

[1] VII, XLVII. — Il n'y a d'autre changement dans la forme du nom que le passage, facile à comprendre, du neutre pluriel au féminin singulier : *τὰ Κοίνυρα*, dit Hérodote, maintenant *ἡ Κοίνυρα*.

se rencontrent ces débris du moyen âge, car je n'y ai trouvé aucune pierre d'une origine hellénique certaine; je la mettrais plutôt à une demi-heure de là, vers le sud-est, dans une toute petite plaine qui est à demi séparée de celle-ci par un contre-fort de la montagne, mais qui communique avec elle par le bord de la mer. Là les champs, tout le long du rivage, sont couverts de débris de briques et de poteries, et sur une pointe, en face de la petite île que l'on peut voir marquée sur la carte, j'ai trouvé, cachés dans un impénétrable fourré, les vestiges d'une acropole. La colline basse, qui domine d'une dizaine de mètres le sable du rivage, était flanquée de murs de soutènement de construction hellénique, quoique assez grossière; sur ces terrassements, qui formaient trois étages, s'élevait une forteresse à tours carrées. L'une de ces tours, dont la trace peut se suivre parmi les buissons, mesure six mètres de côté.

Ainsi l'ancienne Kinyra était au bord de la mer et sera sans doute restée là pendant toute l'antiquité. Vers la fin de l'empire romain, quand les rivages auront commencé à être exposés aux subites attaques de brigands et d'ennemis de tout genre, le bourg se sera éloigné de la plage, il sera monté là où se trouvent les ruines du village abandonné et de ses églises byzantines.

Quant à Œnyra, l'autre point de la côte orientale indiqué, avec Kinyra, par Hérodote[1], pour déterminer la position des mines, le nom ne s'en est pas conservé dans la tradition du pays, et l'on n'a pu m'indiquer, dans ce district, aucun lieu qui gardât des traces de l'antiquité, ni même du moyen âge, aucun village abandonné. Il est donc impossible de savoir si les mines étaient au sud ou au nord de Kinyra; j'ai cherché au sud, et n'ai trouvé ni minerai contenant la moindre parcelle métallique, ni vestige d'exploitation. Mais il faudrait bien du temps pour faire des recherches complètes dans les forêts vierges qui couvrent de ce côté la montagne.

En continuant à nous avancer vers le sud, nous arrivons à des découvertes d'un autre genre. Toute cette région contient des sites, maintenant abandonnés, mais qui ont été habités dans l'antiquité et même au moyen âge, et qui ont conservé de ces époques des débris plus ou moins considérables. Les noms qu'ils portent, quoique nous ne les trouvions nulle part dans ce qui nous est resté des historiens et des géographes anciens, appartiennent pourtant

[1] VI, XLVII.

tous, par leur physionomie et leur étymologie hellénique, ou tout au moins latine, à l'antiquité; c'est ce qui les distingue tout d'abord des noms qui désignent les villages actuellement existants dans l'île; tous ceux-ci se rattachent nettement au romaïque et aux souvenirs chrétiens, ou à l'italien et au bulgare. Nous avons donc le droit de voir, dans les noms de *Temonia,* d'*Alki,* d'*Astris* et de *Pothos,* ceux des bourgs de Thasos pendant l'époque grecque et romaine, conservés sans altération par la mémoire du peuple; il me semble que le doute n'est pas permis à cet égard.

De Théologos, il faut un peu plus de deux heures à travers les bois, vers le sud-sud-est, pour arriver à une petite anse appelée dans le pays *Temonia;* il y a là un peu de terre entre les côtes et quelques oliviers. J'y passai cinq jours au bord de la mer, dans une sorte de petite grotte qui quelquefois sert d'abri aux pêcheurs pendant la nuit, près de leur barque, tirée sur le sable[1].

Tous ces parages sont très-intéressants par les traces qu'ils gardent du long séjour en ces lieux d'une active et nombreuse population, et de sa persévérante industrie. D'une pointe connue dans le pays sous le nom vraiment grec d'*Alki* (la force), à un autre cap qui se trouve à 1,500 mètres environ vers l'ouest, et qui s'appelle *Demir-Khalca,* ce ne sont que débris d'habitations et carrières de marbre.

Demir-Khalca, le cap qui borde à l'ouest la petite anse de Temonia, se termine à la mer par une falaise de marbre coupée droit comme un mur et haute de 50 à 60 mètres. Au-dessus, toute la montagne est labourée d'excavations à ciel découvert, qui rappellent celles du Pentélique; c'est le même système d'exploitation, ce sont, à peu de chose près, les mêmes dimensions : environ une quinzaine de mètres de largeur et une dizaine de profondeur pour les plus grandes fosses. Mais, ce qui est le plus curieux, c'est la manière dont s'opérait probablement l'embarquement du marbre. D'après la tradition du pays, consacrée par le nom moitié turc, moitié grec, de *Demir-Khalca,* anneau, poulie de

[1] On peut faire dériver ce nom du mot grec ancien *τέμενος,* enceinte consacrée. Quand la langue vulgaire eut perdu ce terme, la prononciation en aurait altéré l'orthographe, et substitué un *o* à l'*ε* du milieu. Il ne serait point impossible non plus qu'il vînt du latin *temo, temonis,* et qu'il contînt une allusion au commerce maritime qui se faisait sur ce point de la côte. (Voir, pl. III, la carte de cette portion de l'île.)

DISTRICT DES CARRIÈRES DE MARBRE

Ruines d'ALKI

Restes d'un village antique

Tour

Carrières

Carrières

Tour Hellénique

Anse
de Témonia

Carrières

Pointe de Demir-Chalca

Échelle.

0 100 200 300 mètres.

G. Perrot del.

1.1. *Murs antiques.* — 2 *Église Byzantine.*

fer[1], les navires venaient, quand la mer était tout à fait calme, s'amarrer au bas de la falaise, dans les eaux très-profondes qui bordent partout cette côte; au moyen d'une grue ou de quelque machine semblable, on pouvait descendre immédiatement les blocs à bord. Si le temps se gâtait, en quelques instants on gagnait l'anse de Temonia, qui offre un mouillage sinon excellent, au moins suffisant pour les petits bâtiments des anciens. Le roc même de la falaise, là où il tombe à pic dans la mer, offre en plusieurs endroits des traces du travail de l'homme; avant d'attaquer la pente de la montagne, les ouvriers avaient commencé par exploiter et tailler le cap lui-même.

A voir dans la carrière ce marbre avec celui d'Alki, le plus beau de toute l'île, je ne comprenais pas, je l'avoue, les expressions que les anciens emploient en parlant du marbre de Thasos, les veines variées qu'ils lui prêtent, l'épithète de « maculosum » par laquelle ils le désignent[2]; mais, depuis, j'en ai fait tailler et polir un morceau que j'avais pris justement à Demir-Khalca, et le fait est que si ce marbre, au moment où on le détache du roc, paraît d'un beau blanc, à très-gros grains, à cassure brillante, il prend sous le polissoir un aspect tout autre. Ce sont alors des teintes laiteuses et des tons gris, qui diffèrent d'intensité à chaque grain, suivant qu'il a été plus ou moins attaqué et aminci par l'outil; sans qu'il y ait pour cela vive opposition de couleurs et diversité tranchée, cette variété de nuances donne à l'ensemble une apparence qui justifie parfaitement le mot dont se sert Pline. Si donc ce marbre n'est pas assez fin de pâte ni assez blanc pour bien convenir à la statuaire, l'architecture peut en tirer de très-heureux effets, grâce à son éclat tempéré et à ce que les tons divers y ont de moëlleux et de fondu. Les anciens l'avaient bien senti; les deux seules statues en marbre de Thasos dont il soit fait mention appartiennent à la décadence, à l'époque des nouveautés bizarres qu'essayait en vain pour se rajeunir l'art vieillissant, au siècle d'Adrien; d'assez bonne heure, au contraire, on avait commencé à faire du marbre thasien un assez fréquent usage pour daller les temples ou en orner les parois, pour revêtir les piscines des bains publics ou privés, et embellir en mille manières les villes et les palais. C'était surtout chez les Romains, vers le siècle

[1] دمر « fer; » Χαλκᾶς « collier; » — *anneau de fer.*
[2] Plin. *H. N.* XXXVII, IX.

d'Auguste, que le marbre de Thasos était devenu très à la mode, et il joua un grand rôle dans les profusions et les magnificences architecturales de l'Empire.

Les carrières ne sont pas le seul reste de l'antiquité que garde la colline de Demir-Khalca : cette colline se termine par un petit plateau qui communique, par une étroite arête, vers l'ouest, avec la montagne voisine, tandis que, de tous les autres côtés, il est coupé à pic, surtout au nord, où il descend, par une pente très-roide, dans la gorge du torrent qui vient se jeter à Alki sur le sable. Ce plateau porte, assise sur un large piédestal de rochers, une sorte de tour hellénique, d'un beau travail, et dont on voit encore en quelques points de la circonférence jusqu'à dix assises debout; elle est ronde et elle a quinze mètres de diamètre dans l'intérieur, non compris les murs, qui sont épais d'un mètre; les assises sont très-régulières, tous les joints, verticaux. La longueur des blocs rectangulaires de marbre varie de $0^{m},80$ à $1^{m},20$, leur hauteur de $0^{m},50$ à $0^{m},70$. C'est certainement une des ruines helléniques les plus imposantes que je connaisse, une de celles qui attestent le mieux, par le contraste qu'elles forment avec la faiblesse et la misère du présent, la puissance des générations passées.

La construction que je viens de décrire est plutôt une enceinte circulaire qu'une véritable tour, car elle est trop large pour avoir jamais reçu un plafond qui la couvrît tout entière, et qui portât un étage supérieur; aussi l'intérieur en est-il tout plein de débris de maisons, qui paraissent antiques, au moins par les fondations. Plus bas, à quelque distance, une église ruinée avec des constructions byzantines.

Au fond même de l'anse de Temonia, je n'ai rien trouvé d'ancien, mais à cinq minutes de là, vers l'est, dans le bois de pins, se voient les restes du village auquel la petite baie a sans doute dû son nom, en avant d'autres carrières toujours du même marbre. Ce que ces ruines présentent de plus remarquable, ce sont les assises inférieures d'une tour carrée d'un beau style hellénique, en longs blocs rectangulaires parfaitement assemblés. Tout autour s'aperçoivent des fondations de maisons antiques et des pans de maçonnerie d'une époque bien postérieure. Il y a là des débris de tous les temps, mais sans aucun caractère artistique; c'était un village d'ouvriers avec une forteresse pour garder les

carrières et défendre le passage. Tout près se creusent deux criques où des barques pouvaient venir charger le marbre, si on ne le portait pas à Temonia.

La tour a 9 mètres de côté, les pierres de $0^m,80$ à $1^m,10$ de long, sur $0^m,50$ à $0^m,60$ de haut.

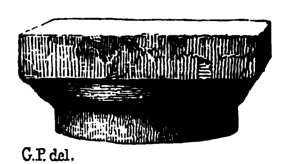
En continuant à marcher un quart d'heure vers l'est, on trouve les ruines connues dans le pays sous le nom d'*Alki*[1]; elles couvrent une partie du cap et un petit isthme presque au niveau de la mer, par lequel se rattache à la terre ferme la colline basse qui forme le promontoire. Des deux anses que sépare l'isthme, la plus grande est l'anse occidentale, qui forme un port petit, assez bien abrité, et où l'eau est assez profonde pour qu'une frégate puisse y mouiller; la grève, de sable et de galets, est toute bordée de restes de maisons. C'était sans doute là que jetaient l'ancre les nombreux navires qui venaient charger du marbre de Thasos pour l'Italie, pour l'Asie Mineure.

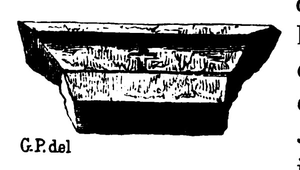
Presque tout le promontoire est hérissé de tertres formés de débris et d'éclats provenant des excavations d'où l'on a tiré le marbre; ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'extrémité du cap. Il y a là une espèce de bas-fond formé par une carrière de marbre au niveau même de la mer; les habitants ont coupé le cap bloc par bloc, du haut en bas, jusqu'au moment où ils ne pouvaient continuer sans voir leurs travaux envahis par l'eau. On peut mesurer là les dimensions des blocs enlevés; elles sont en général très-ordinaires, variant de $1^m,20$ à $1^m,40$ de long sur $0^m,40$ à 0^m60 de large; on y voit encore les trous pratiqués à la base de chaque bloc dans la couche inférieure pour en détacher la pièce que l'on voulait enlever. Environ cinquante mètres en ligne droite dans le prolongement du cap, sur une largeur de quarante mètres et une hauteur moyenne de dix mètres, que présente à peu près par-

[1] Ἀλκή, la force. Ce nom vient peut-être de la force musculaire que ne pouvaient manquer de développer, chez cette population de carriers, les rudes travaux auxquels elle était employée. Alki pourrait aussi vouloir dire tout simplement « lieu fortifié, » et répondre ainsi à notre mot *ferté*, pour forteresse, qui entre comme composant dans un si grand nombre de nos noms de ville. Enfin, d'après M. Conze, on prononce *Aliki*, en trois syllabes (p. 30). Ainsi écrit, ce mot se tirerait naturellement de ἅλς, ἁλός, sel, et signifierait probablement *saline*. Je dois dire que cette forme n'a pas frappé mon oreille pendant mon séjour dans l'île, et que c'est toujours *Alki* que j'ai entendu prononcer.

tout cette langue de terre, ont été ainsi débités, ce qui donne à peu près neuf mille mètres cubes de marbre tiré morceau à morceau, nous ne pouvons dire en combien de temps, de ce seul point. Qu'on essaye par là de se figurer ce qu'à elles toutes ont dû produire et envoyer au dehors les carrières d'Alki, de Temonia et de Demir-Khalca, pendant une exploitation continue de plusieurs siècles!

Au nord-est du promontoire, vers l'endroit où il se rejoint à l'isthme, se rencontrent des traces de nombreux bâtiments et des fondations antiques qui semblent appartenir à un mur faisant le tour du cap. Mais la ruine la plus importante, ce sont les débris mêlés d'un petit temple dorique et d'une église byzantine qui a remplacé le temple; les mêmes colonnes, sans cannelures, de 0^{m},25 de diamètre, semblent avoir servi aux deux édifices. Les chapitaux doriques, hauts de 0^{m},18, sont d'un seul morceau et très-simples. L'abaque, carré, a 0^{m},45 de côté. Les triglyphes ont 0^{m},23 de haut. Je n'ai pas trouvé trace de sculptures, et je ne pense pas qu'il y en ait jamais eu; cette population d'ouvriers avait dû se borner, dans les édifices qu'elle élevait, au strict nécessaire. Les chapitaux byzantins, rectangulaires, sont ornés d'une croix sur chaque côté de l'abaque; ils ont 0^{m},39 sur 0^{m},59.





En avant de ces ruines, du côté de la terre ferme, se voient les restes d'une construction du moyen âge en moëllons et en ciment: c'est un bâtiment à murs épais d'un mètre, long en tout d'une cinquantaine de pas, et divisé intérieurement en plusieurs chambres.

Tout près de là, sur une dalle longue de 1^{m},50, qui servit aux chrétiens à couvrir une tombe, on aperçoit une grande croix sculptée, et en dessus une inscription funéraire, dont je ne puis saisir que les deux premiers mots, *ὑπὲρ εὐχῖς*, et les deux derniers, *καὶ Ἡρακλήδο[υ]*. Ces lettres, hautes de 0^{m},05, sont ainsi distribuées des deux côtés du sommet de la croix :

ΥΠΕΡΕΥΧΙϹ ΑΡΚΑΙΗΡΑΚΛΗΔΟ

Les deux lettres *αρ*, qui restent ainsi seules entre *εὐχῆς* et *ἡρα-*

κλήδου, quoiqu'il n'y ait pas de lacune sur la pierre, ne présentent point de sens. En changeant seulement une lettre, qui a pu se trouver défigurée par le temps, ne pourrait-on lire plutôt ὑπὲρ εὐχῖς Ἀρκαδ(ίου) Ἡρακλήδου ?

Plus bas, au milieu de l'isthme, le haut d'un énorme sarcophage en marbre sortait de terre; ayant remarqué, sur une des faces, le commencement d'une inscription qui semblait bien conservée, je fis entreprendre, pour le déblayer, une fouille qui dura quatre jours. L'intérieur, ouvert depuis longtemps par une large brèche percée dans l'une des faces, ne pouvait rien m'offrir de curieux, mais j'espérais trouver dans cette épitaphe quelques détails peut-être sur l'état du pays à une époque et pour une ville sur laquelle se tait l'histoire. Malheureusement l'inscription ne valait pas la peine qu'elle me coûta; beaucoup de lettres ont été effacées par des souches d'olivier, qui ont pressé et mordu le marbre, et la perte, après tout, n'est pas grande; car ce n'est, comme suffit à le montrer ce que l'on en peut lire, qu'une de ces inscriptions versifiées communes sur les tombeaux à l'époque romaine, et composées de banalités en mauvais distiques sur la mort et la vie. Ici c'est une jeune fille qui parle; elle se plaint d'avoir été enlevée par la Parque au moment où elle allait goûter les douceurs du mariage[1].

Le dessin du sarcophage est lourd, mais assez simple, très-commun d'ailleurs; ce qu'il a de plus remarquable, c'est qu'il n'est fait que de deux pièces : l'auge et le couvercle. Les deux monolithes sont d'un poids prodigieux.



En fouillant à l'entour, nous découvrons des moulures qui pa-

[1] Voir l'appendice.

raissent avoir appartenu à d'autres tombes; n'ayant pas, comme le grand sarcophage, leur masse inébranlable pour défense contre les outrages du temps et des hommes, ces autres monuments auront été renversés de bonne heure.

Sur le rivage, à l'angle sud de celle des deux anses qui regarde l'orient, se reconnaissent les restes d'une aire dallée à laquelle conduisaient des degrés maintenant détruits en partie par les vagues qui les battent sans cesse. Le petit côté du rectangle, celui qui regarde la mer, le seul qui se dessine nettement et ne soit pas couvert de terre et de broussailles, présente quinze mètres de développement. Sur cette sorte de plate-forme gisent deux fûts de colonnes qui ont $0^{m},75$ de diamètre et qui sont à seize cannelures. Dans les cannelures de l'une d'elles s'aperçoivent des lettres pour la plupart effacées; M. Conze (voir p. 30 et pl. XVI, n° 1) a lu quelques mots : Σωτήριχος Αυδίο[υ] ϖεριεύ[s], vers la fin, Μάγιπος, à droite... *ος* Μάριος *σ*7*ρατηγός*, et sous ces derniers mots, le signe en forme de feuille qui se rencontre si souvent sur les inscriptions de l'époque romaine. Je ne trouve ni triglyphes, ni chapiteaux; mais, d'après les arêtes vides des cannelures, ces colonnes doivent être d'ordre dorique. Quelques-uns des blocs taillés qui gisent à terre en cet endroit sont des plus grands que j'aie jamais vus; il y a entre autres une sorte de poutre de marbre qui a jusqu'à $4^{m},90$ de long sur $0^{m},70$ de large, et $0^{m},60$ de haut.



Quel était le caractère de la construction imposante qui s'élevait ici sur le rivage? C'est ce que ne permet pas de déterminer l'état actuel des ruines; mais l'importance du triple soubassement qui porte l'aire supérieure m'avait fait penser qu'il y avait peut-être

là un temple élevé, sur la carrière même, au patron des rudes ouvriers qui extrayaient le marbre et le taillaient pour l'exportation. En dégageant toute la plate-forme dont un côté seulement, dans l'état actuel des lieux, se laisse apercevoir, on pourrait sans doute reconnaître comment elle était orientée, détermination qui apporterait un élément de plus pour la solution du problème.

Tout l'isthme est rempli de débris de maisons de toutes les époques sous lesquelles on reconnaît en beaucoup d'endroits les fondations antiques, faciles à distinguer au soin avec lequel les pierres sont assemblées et à l'absence de tout ciment. Il y a d'ailleurs là trop de plâtras entassés pour que l'on puisse mesurer aucune maison ou en déterminer avec quelque sûreté le plan et les divisions intérieures.

La conclusion où conduisent l'étude et l'examen attentif de tout ce district, d'accord avec la tradition du pays, c'est que ce point de la côte a réuni, jusque dans le moyen âge, une active et nombreuse population; il y avait là, sur une ligne d'environ une lieue de long, trois bourgades d'ouvriers : Demir-Khalca, Temonia, Alki, dont la plus importante était sans aucun doute Alki. Alki était la capitale de ce canton; c'est là, à ce qu'il semble, que ces artisans, enrichis par un travail bien rétribué, cherchaient à se donner ce luxe des beaux monuments, si cher aux Grecs, et qu'ils élevaient des édifices dont nous ne pouvons plus apprécier l'élégance et la beauté, mais qui, leurs débris le disent assez, ne manquaient pas de grandeur; c'était là que les opulents entrepreneurs se faisaient élever, de ce marbre qui leur avait donné leurs richesses, quelque tombe magnifique, toute chargée de titres pompeux, comme celle qui subsiste encore solitaire parmi les ruines de la ville silencieuse et morte. Mais quand le marbre de Thasos fut passé de mode, les caprices de Constantinople n'étant plus les caprices de Rome; quand la mer fut infestée de pirates, cette population, qui ne pouvait vivre là que de son marbre et par la mer, risqua de mourir de faim, car il n'y a point, dans tout le voisinage, de ces plaines fertiles, de ces vallées humides et fécondes qui se rencontrent au nord de l'île; l'eau même manque dans toute cette région. Il fallut alors que les habitants de toute cette côte, trahis par l'industrie qui, seule, les avait appelés sur ces arides rochers et les y avait longtemps nourris, émigrassent

vers l'intérieur, dans des campagnes qui leur présentassent plus de sécurité et où ils pussent demander à l'agriculture les ressources qu'avait cessé de leur fournir leur travail accoutumé. Tout d'ailleurs ne dut pas finir en un jour; à mesure que les demandes devenaient plus rares et que se ralentissait l'exportation du marbre, ces bourgades ont dû tomber peu à peu; la ville se changea en village, le village en hameau, avant qu'arrivât l'heure de l'abandon suprême et que le désert se fît sur ces rivages[1].

Au contraire de la population d'Alki et de tout ce canton, celle qui occupait, pendant l'antiquité, le petit district maintenant inhabité d'Astris, tout au sud de l'île, paraît avoir été tout adonnée à la culture de la terre.

Astris n'est pas une plaine, mais un ensemble de collines étalées à larges pentes, et descendant doucement vers le lit d'un ou deux torrents et vers la mer. Ces collines sont maintenant couvertes d'oliviers, de champs cultivés, de vignes; c'est de là que le village de Théologos tire presque tout son vin. Il n'y a d'ailleurs pas de source dans tout ce territoire, et les habitants étaient obligés de demander à des puits toute leur eau. Un de ces puits subsiste encore, vers le nord de la vallée, à la sortie des montagnes; il est peu profond, mais très-solidement construit; on peut, soit y puiser au moyen d'un seau, soit descendre jusqu'à l'eau par un escalier souterrain d'une dizaine de marches. Tout autour de ces puits se trouvent des restes de maisons, et, à une centaine de pas vers l'est, les assises inférieures d'une tour hellénique carrée, de neuf mètres de côté; le travail paraît moins beau qu'à Temonia; mais la différence provient en partie de ce que, le marbre employé ici étant moins dur, les angles ont été plus facilement attaqués et les pierres se sont plus disjointes. Tout auprès, les murs d'une église ruinée contiennent des fragments antiques, et dans le chœur se voit un autel en marbre, très-simple, mais d'une bonne époque.

En descendant vers la mer, environ à vingt minutes de là, on

[1] Le nom de *Frankoecclisia*, que l'on donne dans le pays aux ruines de cette église que j'ai signalée à Alki, sur la hauteur, semblerait indiquer que l'exploitation de ces marbres aurait été reprise au moyen âge par les Italiens, Vénitiens ou Génois. Il est certain que les pans de murs de maintes maisons, encore debout malgré la grossièreté de leur construction, ne paraissent pas pouvoir remonter à une époque bien éloignée de la nôtre.



RUINES D'ASTRIS.

Pl. IV.

G. Perrot del.

trouve, parmi d'épaisses broussailles, les débris d'une seconde bourgade, et, au milieu, supportée sur un soubassement de travail hellénique, une grande plate-forme rectangulaire, longue de soixante-cinq pas, qui représente sans doute le péribole d'un temple d'assez grandes dimensions; en effet, dans une tour du moyen âge que l'on a construite au milieu même de cette enceinte, presque tout entière avec des pierres antiques, se trouvent de grandes dalles de $1^{m},30$ de long sur $0^{m},70$ de haut, et des chapiteaux que malheureusement je n'ai pu dégager; ils ne me présentaient que la face supérieure de l'abaque, large de $0^{m},70$ de diamètre. Je n'ai donc pu juger de l'ordre auquel appartenait ce temple, n'ayant d'ailleurs trouvé aucun fragment caractéristique, ni fûts, ni colonnes, ni triglyphes, ni métopes. Des buissons épineux, très-serrés, rendent là les recherches plus difficiles que nulle part ailleurs. L'orientation de l'enceinte, dont la plus grande longueur se mesure de l'occident à l'orient, contribue à me faire reconnaître là l'emplacement d'un ancien sanctuaire.

A peu de distance, vers l'ouest, on retrouve les fondations d'une grande construction rectangulaire antique divisée en plusieurs chambres par des murs se coupant à angles droits. En un quart d'heure, on arrive ensuite à une plage de galets qui forme le fond d'une large rade et où l'on n'a jamais pu mettre les barques à l'abri autrement qu'en les tirant à sec sur le sable.

Le petit promontoire bas, maintenant couvert de pins, qui borne à l'ouest la rade, porte les ruines d'une église byzantine qui paraît avoir été assez grande et assez ornée, d'après les moulures de ses chapiteaux et de ses colonnes; parmi ses débris je trouve aussi une pierre funéraire, où s'aperçoivent encore quelques caractères de l'époque byzantine. Tout à côté, les restes d'un village, sans doute du moyen âge, car on n'y trouve aucune pierre qui semble de taille antique.

En remontant à Théologos par une étroite vallée, plus à l'ouest que la route ordinaire d'Astris, je rencontre au milieu des bois, à environ une demi-heure de la mer, les restes d'une tour carrée à peu près de même dimension que celles de Temonia et d'Astris. Celle-ci est d'un très-beau style, d'un appareil parfaitement régulier; elle domine le torrent, au-dessus duquel elle est supportée par un mur de terrassement un peu moins soigneusement bâti, qui plonge jusqu'au fond de la gorge.

Il y a donc dans ce district d'Astris les traces de trois villages, dont deux paraissent dater de l'antiquité, tandis que l'autre semble appartenir exclusivement au moyen âge. Quant à cette forteresse au milieu des bois et que n'entourent point des restes d'habitations, qui n'a pas même conservé de nom, elle était sans doute uniquement destinée à couvrir de ce côté, comme poste avancé, le territoire d'Astris. En effet, le défilé qu'elle défendait, s'il n'eût point été gardé, pouvait aisément conduire l'ennemi jusqu'au cœur même de ce territoire, sans qu'on aperçût sa marche, cachée dans cet étroit pli de terrain, tandis que par toute autre route, placé plus en vue, il eût été bien vite découvert et arrêté à temps.

Sur la plage au sud-est de Théologos se trouvent quelques maisons qui servent d'échelle à ce bourg, sur une grande rade, très-ouverte, mais qui a pourtant, à son extrémité sud-est, une sorte de recoin bien abrité où peuvent mouiller à peu près en sûreté quelques petits bâtiments. A environ une lieue de la mer, la vallée qui descend de Théologos s'élargit beaucoup, et il y a là une des plaines les plus vastes de l'île, entourée de collines en pente douce, et où le blé vient bien sous les oliviers. Beaucoup de parties de cette terre fertile sont pourtant en friche. A l'époque où cet espace était tout entier livré à une culture plus industrieuse et qui ne négligeait rien, tout ce territoire devait être d'une grande fécondité.

L'analogie suffirait à indiquer que cette plaine dut, elle aussi, avoir, dans l'antiquité, un de ces bourgs fortifiés qui paraissent s'être élevés à Thasos, dans le voisinage de la mer, partout où l'industrie, l'agriculture et le commerce pouvaient nourrir les habitants. D'ailleurs ce canton a conservé le nom tout grec de *Pothos,* et les vestiges antiques n'y manquent pas [1].

En effet, à une demi-heure environ de la mer, au pied des collines qui tombent du nord, je trouve, parmi les débris d'un édifice antique dont je ne puis distinguer le caractère, une stèle avec un bas-relief très-fruste; j'ai cru distinguer un sacrifice. A quelques pas sont les fondations d'une tour carrée semblable, par les dimensions de l'ensemble aussi bien que par le caractère de l'appareil, à toutes celles que j'ai déjà décrites.

[1] M. Conze se trompe, je crois, en écrivant *Boto.* Ce n'est pas ainsi que je l'ai entendu prononcer.

Au bord de la mer, vers le sud-est de la rade, tout près d'une ferme appartenant à l'un des couvents du mont Athos, dans les ruines d'une église byzantine, mêlées à des chapiteaux et à des colonnes du moyen âge, sont éparses quelques pierres helléniques [1].

Kastro a gardé les restes d'une forteresse visiblement moderne, et dont M. Conze a fixé l'âge en lisant sur une plaque de marbre encastrée dans le mur de l'église du village une inscription qui fixe la date de la construction de ce château à l'année 1434. Elle est accompagnée de l'écusson de la famille Gatelusio et d'un nom à physionomie tout allemande, Berto Grimbalt, celui sans doute de quelque soldat de fortune qui s'était mis au service des Gatelusi, et qu'ils avaient fait seigneur de Kastro. Pas plus que M. Conze je n'ai vu à Kastro la moindre trace de l'établissement antique dont M. de Prokesch avait cru y retrouver les vestiges, et je crois que l'on pouvait dire *a priori* que les anciens habitants de l'île n'ont jamais dû en quitter les fertiles rivages ni le fond des vallées pour se fixer, loin de la mer, sur cet âpre sommet.

L'échelle de Moriœs doit son nom d'Haghios-Iannis à une église byzantine, maintenant ruinée, mais qui paraît d'ailleurs avoir été construite avec assez de soin, à en juger d'après les débris de moulures et de colonnes qui gisent à terre. L'absence en cet endroit d'une dénomination d'origine hellénique, ainsi que le manque de ruines grecques, est une suffisante raison de croire qu'il n'y a pas eu là d'ancienne bourgade, au moins de quelque importance. Kakyrachi est un village tout moderne; pourtant

[1] Entre Pothos et l'échelle de Moriœs, M. Conze (p. 36 et pl. X) décrit une plage que je n'ai pas visitée et qui servirait d'échelle à Castro. Il a trouvé sur cette plage, dans les murs d'une petite église d'Haghios-Ghiorghios, quatre stèles funéraires portant chacune une courte inscription. La première a quelque intérêt; quand même M. Conze ne nous préviendrait pas que la forme des caractères paraît antérieure à l'époque romaine, on serait averti de l'ancienneté relative de ce texte par l'orthographe du second des noms qu'elle contient. On y voit encore trace de ce dialecte particulier, voisin de l'ionien, qui paraît avoir été parlé dans l'île jusque sous les successeurs d'Alexandre, et dont nous avons un exemple dans la grande inscription qui figure au *Corpus* sous le numéro 2161.
Voici l'inscription d'Haghios-Ghiorghios :

Σκύ]μνος
Φιλεωνίδ[ε]ος
τοῦ Σφαίρου.

[2] Conze, p. 37, pl. III, nos 7, 8, 11.

c'est bien à l'antiquité, tout porte à le croire, qu'appartient l'exploitation minière qui a laissé, entre Kakyrachi et Sotiros, des traces si curieuses. Il n'est nulle part mention de mines exploitées dans l'île à une époque plus récente, et le souvenir de ces travaux s'est tout à fait perdu dans le pays; mais il s'y est conservé, sur ces tours carrées de style hellénique dont j'ai signalé les restes en plusieurs endroits de l'île, une singulière tradition. Ces tours, disent les habitants, auraient été bâties pour renfermer les ruches et les mettre à l'abri de l'attaque des ours, qui auraient été autrefois très-nombreux dans l'île. Ces animaux sont, comme on sait, très-friands de miel. Mais aucun texte ancien ne nous autorise à croire qu'il y ait jamais eu d'ours à Thasos ou dans aucune autre île de l'archipel; puis ces tours se trouvaient dans les lieux habités, au centre même des villages, où les ours ne s'aventurent guère; enfin ce n'est pas pour résister à de tels ennemis que l'on se serait donné la peine d'élever ces remparts, d'un travail si soigné, ces belles et régulières assises. Toutes ces constructions ne paraissent d'ailleurs pas remonter à une époque très-reculée, à ces temps où l'homme, encore enfant, craignait les bêtes sauvages et était souvent vaincu dans la lutte de tous les jours qu'il soutenait contre elles; elles appartiennent toutes, à ce que je crois, aux beaux temps de l'art grec, du VIe au IVe siècle avant Jésus-Christ; alors la population de l'île, active, nombreuse et serrée, avait dû depuis longtemps traquer et détruire ces monstres, si tant est qu'ils aient jamais existé à Thasos.

Il est certain que le style et les dimensions de ces tours présentent, de l'une à l'autre, une très-grande ressemblance, et qu'elles paraissent avoir été toutes comme construites sur le même modèle; cela ne conduit-il pas à croire qu'elles ont été toutes élevées à peu près en même temps; qu'elles appartiennent à un même système de fortification, simultanément appliqué à toute la côte, à tous les bourgs de Thasos? Je placerais volontiers cette entreprise et ces travaux au commencement du Ve siècle, peu avant ou peu après les guerres médiques : ce fut là le moment de la plus grande puissance et de la plus grande richesse de Thasos. Par les dimensions des blocs qui les composent, comme par tout le caractère de l'appareil, les tours paraissent antérieures à l'enceinte de Thasos. Si elles ne dataient pas de cette époque, il faudrait les faire descendre jusqu'après la fin de la guerre du Péloponnèse,

jusqu'aux premières années du IVe siècle, ce qui me paraît moins vraisemblable.

Le but de ces ouvrages de défense est facile à saisir; il s'agit de protéger contre des attaques venues du dehors, contre des débarquements d'ennemis ou de pirates, cette population d'ouvriers, de commerçants et d'agriculteurs qui couvrait alors les rivages heureux de Thasos. Il est moins facile d'expliquer le rôle de la tour qui se trouve à une heure environ d'Astris, sur la route de Théologos. Cette forteresse a-t-elle été élevée à une époque où le sud de l'île jouissait d'une existence indépendante, et où Astris avait à défendre des attaques de Thasos, avide de ressaisir la suprématie, son fertile territoire? Quelque petite que soit l'île, si l'on songe aux habitudes du génie grec et à ce qui se passait dans d'autres îles voisines, on reconnaîtra que cette conjecture n'a rien d'invraisemblable, et que, malgré le silence de l'histoire, Astris et peut-être Alki ont pu vivre pendant quelque temps séparées de la capitale. Peut-être aussi cette tour n'était-elle destinée qu'à servir de refuge aux habitants d'Astris, s'ils se voyaient surpris par un débarquement et forcés de quitter la plaine; on pouvait arrêter là l'ennemi et l'empêcher de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'île.

Une autre tradition qui s'est conservée à Thasos, et qui a sans doute plus de fondement que celle des ours, a rapport à l'ancienne culture de l'île. Suivant les paysans, les vignes avaient autrefois occupé dans l'île bien plus de place que maintenant; non-seulement beaucoup de terrains qui sont aujourd'hui envahis par les broussailles étaient jadis consacrés à la vigne, mais dans quelques-unes des parties les plus fertiles de l'île, sur des coteaux bien exposés que n'a jamais désertés la culture, les oliviers se sont substitués aux vignes à une époque que ne peuvent fixer les habitants; ils attribuent ce changement à un roi qu'ils ne nomment pas. Dans cette autorité protectrice de l'olivier, ne serait-on pas tenté de voir l'influence athénienne? Pendant tout le temps qu'elle s'exerça librement sur Thasos, elle put y apporter et y développer une culture nouvelle. Ne seraient-ce pas les Athéniens qui auraient introduit dans l'île l'arbre cher à l'Attique, peut-être inconnu jusqu'alors sur ces rivages? Toujours est-il que les paysans trouvent, à chaque instant, en bêchant leurs oliviers, d'anciens pressoirs en pierre maintenant sous le sol et tout comblés, qui attes-

tent la présence antérieure de la vigne en ces lieux mêmes; mais, comme à l'époque romaine Thasos produisait encore de grandes quantités de vin et qu'il n'était point question de son huile, il se pourrait que ce fût seulement au moyen âge que l'olivier eût ainsi gagné du terrain et pris le pas sur la vigne. Pendant cette période, l'île fut souvent dévastée et ravagée; or l'olivier, toujours prêt à repousser de la souche dès le lendemain de l'incendie, et par là presque indestructible, l'olivier dut résister mieux que la vigne à ces ravages.

J'ai dit ce que nous apprenaient de Thasos l'histoire écrite, la tradition du pays, le spectacle et l'étude des ruines qui en couvrent le sol. Ce qui résulte de ces recherches, c'est que cette belle île ne méritait ni la misère et l'abandon où ses maîtres actuels l'ont laissée tomber, ni la longue négligence des voyageurs et l'oubli auquel semblait l'avoir condamnée le monde savant. Le malheur de Thasos, dans l'antiquité, ce fut d'arriver trop tôt à son apogée de richesse et de puissance, d'avoir ses plus beaux jours avant le moment où commence pour la Grèce l'époque vraiment historique; puis, quand s'ouvrit, après les guerres médiques, le grand siècle auquel Périclès a donné son nom, de rencontrer Athènes sur sa route, de se trouver avec elle en conflit d'intérêt et d'être obligée de lui céder, avec le commerce de la Thrace et l'or de ses mines, ses écrivains et ses artistes. Si Thasos avait conservé son indépendance politique et ses trésors, elle eût peut-être gardé Polygnote, et trouvé parmi ses citoyens ou fait venir du dehors des architectes et des sculpteurs dignes d'aider le grand peintre à doter sa patrie de monuments qui fussent immortels, au moins dans la mémoire des hommes.

APPENDICE.

Inscription métrique trouvée à Alki sur un sarcophage.

1 ΚΑΤΙΛΛΚ
2 ΔΗΜΗΤΡΙΑΤΟΔΞΠ
3 \ΞΛΑΙΣΜΑΛΞΚ
4 ΖΩΗΣΠΑΡΣΧΞΝ.....ΜΟΙΡΙΝΝΟΜΟΣ
5 ΞΙΚΑΙΧΗΛΟΣΞΧΞΙΔΞΜΑΣΛΙΛΛΝΑΥΤΑΙ...ΣΑΙΟΙΙΙΝ
6 ΨΥΧΗΞΒΗΞΜΞΘΞΝΙΟΞΝΟΜΛΙΙΙΛΔΞΩΣ
7 ΗΙΘΞΟΙΣΓΑΡΞΔΩΚΞΘΞΟΣΜΞΤΑΜΟΙΡΑΝΟΛ
8 ΩΣΖΩΟΥΣΙΛΑΛΙΝΠΑΣΙΝΞΠΙΧΘΟΝΙΟΙΣ
9 ΘΥΟΑΜΑΠΑΡΘΞΝΙΚΗΣΙΝΞΓΩΧΟΡΟΝΞΥΡΥΝ
10 ΗΧΑΧΞΓΑΡΜΞΛΥΓΡΑΝΜΗΤΞΡΑΠΟΦΘΙΜΞΝ
11 ΟΥΤΞΜΞΝΥΝ)ΚΟΜΟΙΣΘΑΛΑΜΟΙΣΙΝΞΣ...ΚΞΝΘ
12 ΚΟΥΡΙΔΙΟΝ....ΤΗΣΠΡΟΣΠΟΣΙΝΞΡΧΩΜΞΝΗΝ
13 ΑΛΞΤΙΜΑΔΜΗΤΗΝΑΤΑΛΟΦΡΟΝΑΜΟΙΡΞΧΙΧ
14 ΧΡΥΣΙΔΑΚΑΙΓΑΜΙΗΣΠΑ...ΔΟΣΞΞΤΞΡΞΣΞΝ
15 ΑΙΔΙΟΥ...ΗΜ-ΙΣ...ΤΥΝΒΟΝΞΠΛ

1. Κάτιλα κ[αὶ ὁ δεῖνα πατὴρ καὶ ἀδελφὴ?
2. Δημητρία τόδε π[ύελον κατεσ7ήσαμεν
3.
4. Ζωῆς πάρ[ε]σχεν [ὀλίγην] μοίριν νόμος.
5. Εἰ καὶ χηλὸς ἔχει δέμας ἀγλα[ό]ν, αὐτὰρ [ἐς] αἴθρην
6. Ψυχὴ ἔϐη ἐμέθεν· φθέν[γ]ομαι ἀριφραδέως·
7. Ἠϊθέοις γὰρ ἔδωκε θεὸς μετὰ μοῖραν ὀλ[έθρου,
8. Ὡς ζώουσι, λαλῖν πᾶσιν ἐπιχθονίοις.
9. Οὐθ' ἅμα παρθενικῇσιν ἐγὼ χορὸν εὐρὺν [ἄθυρον·
10. Ἤκαχε γάρ με λυγρὰν μῆτερ ἀποφθιμέν[ην].
11. Οὔτε με νυμ(φ)οκόμοις θαλάμοισιν ἐσ[εῖλ]κεν ὁ [σεμνὸς
12. Κουρίδιον [γενέ]της πρὸς πόσιν ἐρχομένην·
13. Ἀλ' ἔτι μ' ἀδμητήν, ἀταλόφρονα, μοῖρ' ἐκίχ[ησε],
14. Χρύσιδα καὶ γαμίης πα[σ7ά]δος ἐσ7έρεσεν.
15. Ἀϊδίου [μν]ήμης τύνϐον ἐπλ[ησάμεθα.

Je me suis servi, pour donner la transcription précédente, de ma copie, de celle de M. Conze (pl. VIII, n° 2) et de la restitution qu'il a due à MM. Sauppe et Wieseler (p. 31). Ce n'est qu'au quatorzième vers que mon texte s'écarte quelque peu du leur, sans même que pour cela le sens soit sensiblement modifié.

Comme eux, je renonce à tirer parti des quatre premières lignes, dont il ne nous reste que quelques mots sans liaison; elles paraissent avoir été en prose, et avoir contenu le nom des parents de la jeune fille à qui avait été élevé le tombeau. Avec le cinquième vers commence une série de vers élégiaques qui peut se traduire ainsi (c'est, par une prosopée dont on trouve de fréquents exemples dans les inscriptions funéraires, la morte qui prend la parole et qui s'adresse elle-même aux vivants) :

« Si la tombe enferme mon beau corps, mon âme s'est envolée vers la voûte céleste, je le déclare hautement; car la divinité accorde aux vierges ce privilège, après que la mort les a frappées, de parler, comme si elles étaient encore vivantes, à tous ceux qui habitent la terre. Je ne me suis point, avec les autres filles, mêlée aux plaisirs des larges danses, car ma mère a eu de bonne heure à pleurer mon triste trépas. Mon illustre père ne m'a point conduite à un jeune époux dans la chambre nuptiale; mais j'étais dans un âge tendre et encore ignorante de l'hymen quand la Parque m'a rencontrée sur son chemin et a privé sans retour Chrysis des joies du lit conjugal. »

« Nous lui avons élevé cette tombe pour conserver sa mémoire à jamais. »

La dernière ligne forme encore un pentamètre, qui vient ici hors cadre, si l'on peut ainsi parler.

Ligne 4. Μοίριν est pour μοίρην, ionisme pour μοίραν. Au temps où fut gravée l'inscription, l'iotacisme avait déjà prévalu.

Ligne 6. Je préfère φθένγομαι à φθένξομαι, qu'a mis M. Conze, parce que je ne vois pas sur ma copie trace du Ξ, qui tient pourtant de la place. Le Γ, que je n'y trouve pas non plus, pouvait être lié au Ν, et représenté alors seulement par une petite barre horizontale (Ν̄), qui m'aura facilement échappé : φθένγομαι pour φθέγγομαι. Ligne 8. Λαλῖν pour λαλεῖν. Ligne 10. Μῆτερ, au nominatif, pour μήτηρ, est une singulière licence poétique qui prouve bien l'ignorance du poëte thasien. Ligne 14. Au quatrième mot, je lis sans hésitation παστάδος au lieu de ἐλπίδος, que donne M. Conze. La première syllabe du mot, πα, est très-nette sur ma copie. Ligne 15. Τύνβον pour τύμβον.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette inscription, ce sont les idées morales qu'elle révèle et qu'elle exprime; c'est ce privilége d'une communication plus directe avec les mortels, accordée

par Dieu, dit le poëte, aux âmes des vierges mortes avant l'âge; c'est cette distinction si nette établie entre l'âme et le corps. Dans l'antiquité, c'étaient surtout les mystères qui enseignaient la vie future, ses récompenses et ses peines; aussi est-ce dans les épitaphes des initiés que l'on croit retrouver particulièrement ces croyances. La même opposition entre l'âme et le corps, les mêmes expressions presque se retrouvent dans une autre épitaphe, découverte, elle aussi, à Thasos[1]; elle est encore consacrée à une jeune fille. On pourrait attribuer ces idées, qui paraissent avoir été si familières aux Thasiens, au voisinage et à l'influence des mystères de Samothrace.

L'époque où a été composée cette inscription peut être assez avancée; cette épitaphe est au moins du second et peut-être du troisième siècle après Jésus-Christ. Les formes les plus remarquables et qui accusent le mieux la décadence sont l'Σ, que l'on trouve figuré de même dans une autre inscription thasienne, celle d'Œlia Macedonia, et la forme, moins rare, W pour ω.

Les lettres sont hautes de o^{m},3.

[1] *C. I. Gr.* n° 2161e.

RAPPORT

SUR

LES RECHERCHES FAITES AUX ARCHIVES DE VENISE

CONCERNANT LA CORRESPONDANCE DES AMBASSADEURS VÉNITIENS

RÉSIDANT EN FRANCE

ET LES DOCUMENTS PROPRES À LA COMPLÉTER,

PAR M. DE MAS LATRIE[1].

Venise, ce 14 mars 1862.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence un premier choix de dépêches des ambassadeurs vénitiens, que j'ai recueillies un peu à la hâte dans la volumineuse correspondance des agents de la République, certain de toucher toujours à des faits et à des pièces dignes de votre attention, en aidant mes souvenirs, déjà un peu anciens, des indications plus sûres d'un savant ami, M. Rawdon-Brown [2], qui, depuis bientôt vingt ans, explore les monuments de l'histoire vénitienne.

J'ajoute au texte des dépêches une traduction à laquelle j'ai donné tous mes soins, mais que je n'oserais présenter comme dé-

[1] M. le comte Walewski, ministre d'État, avait chargé M. de Mas Latrie de cette mission en 1861. Le service des Missions scientifiques et littéraires était à cette époque et à la date du présent rapport dans les attributions du ministre d'État.

[2] Dès 1854, M. Rawdon-Brown, à qui l'on doit un savant ouvrage sur la vie et les travaux de Marin Sanudo le jeune (3 vol. in-8°, 1838) et une édition de l'*Itinéraire* du même Sanudo (1 vol. in-4°, 1847), a publié à Londres un choix, avec traduction, des dépêches de Sébastien Giustiniani, ambassadeur de Venise en Angleterre durant les années 1515 à 1519, sous ce titre : *Four years at the court of Henry VIII*, 2 vol. in-8°.

finitive. Je place entre crochets [ ] les mots, les phrases, quelquefois les dépêches entières, écrites en chiffres dans la correspondance originale de l'ambassadeur. La lecture ou le déchiffrement de la partie chiffrée, exécutée dans un bureau spécial de la chancellerie ducale, est encore jointe à toutes les dépêches que je transmets à Votre Excellence, et je la reproduis exactement.

J'ai la confiance que la lecture de ces lettres, quelques-unes d'une nature tout à fait confidentielle et pour nous aujourd'hui bien étrange, répondra à la haute opinion que vous en aviez conçue, et confirmera Votre Excellence dans la résolution qu'elle paraît devoir prendre de former un grand recueil des documents originaux concernant les affaires de France qui peuvent se trouver encore aux archives de l'ancienne république de Venise, pour fournir ultérieurement matière, s'il y a lieu, à quelques publications historiques et diplomatiques.

Je ne saurais apprécier convenablement ici le caractère et l'intérêt très-variable des documents divers qui pourraient entrer dans ce recueil; mais je voudrais vous indiquer au moins sommairement les voies principales qu'il faudrait explorer pour le former.

En dehors des archives du Conseil des Dix, dont je ne suis pas en mesure de parler, les documents diplomatiques de la république de Venise conservés aux archives des Frari sont de quatre sortes et proviennent de quatre sources principales. Ce sont :

1° Les dépêches des ambassadeurs résidant auprès des cours étrangères;

2° Les relations ou rapports généraux lus au sénat par chaque ambassadeur à son retour à Venise, sur la situation du pays qu'il venait de quitter;

3° Les lettres, mémoires, commissions et instructions du doge et des Conseils, adressés aux ambassadeurs. Dans cette catégorie peuvent se placer les lettres et communications adressées directement, par le doge et par la voie des agents de la République, aux souverains auprès desquels ils étaient accrédités;

4° Les expositions ou audiences des ambassadeurs étrangers résidant à Venise, dont procès-verbal était dressé.

Les dépêches commencent à l'année 1554 et se poursuivent jusqu'en 1788. Les pièces postérieures à cette année ont été transférées à Vienne. C'est une magnifique série de deux cent soixante-deux portefeuilles, où se trouvent les lettres originales des ambas-

sadeurs, chiffrées ou non chiffrées; les premières heureusement accompagnées presque toujours de la traduction du chiffre, faite pour le doge et son Conseil. Ces papiers avaient été gardés pendant toute la durée de la République sous le secret le plus absolu.

Les relations sont plus connues que les dépêches. Je veux parler seulement des relations que l'on pourrait appeler relativement modernes, c'est-à-dire de celles qui sont de la fin du xv[e] siècle et des époques postérieures. Il faut, je crois, renoncer à l'espoir de retrouver la série des relations des ambassadeurs vénitiens antérieurs à la seconde moitié du xv[e] siècle. Un décret du sénat, du XIII[e] siècle, obligeait bien les ambassadeurs, alors temporaires, de la République à mettre en écrit la relation de leur mission à leur rentrée à Venise, et il est bien probable que la plupart des agents ne manquèrent pas de satisfaire à ce devoir. Les relations de ces premiers temps, comprenant le XIII[e] et le XIV[e] siècle avec la plus grande partie du XV[e], paraissent avoir péri dans quelque incendie du palais ducal, où étaient autrefois conservées les archives de l'État. On n'en trouvera probablement que des fragments dans les archives publiques et dans les archives de famille.

Les ambassades étant devenues permanentes à la fin du xv[e] siècle, les ambassadeurs conservèrent avec plus de soin copie de leurs dépêches et de leurs relations, et la chancellerie ducale, de son côté, dont le service comprenait la garde des archives, forma dès lors des séries ou collections particulières de ces documents.

J'ai dit que le recueil des dépêches ne commençait aujourd'hui qu'en l'année 1554; la série des relations, peu en ordre et très-amoindrie, remonte cependant au xv[e] siècle; il est possible que, à une époque peut-être peu éloignée de nous, l'une et l'autre série atteignît le règne de Jean Mocenigo, élevé au trône ducal en 1478 et mort en 1485.

La liste des noms des ambassadeurs de la République conservée aux archives commence précisément, en ce qui regarde la France, au dogat de Mocenigo, à l'année 1479. Voici les trois premiers ambassadeurs de France inscrits sur cette liste, œuvre d'ailleurs de l'un des attachés de la chancellerie et sans aucun caractère officiel.

1. 1479. Bertuccio Gabrieli, ambassadeur ordinaire auprès du roi Louis XI.

2. 1482. Antoine Loredano, ambassadeur ordinaire auprès de Louis XI.

3. 1492. Zacharie Contarini, ambassadeur ordinaire auprès de Charles VIII.

On n'a pas signalé de relation des deux premiers ambassadeurs. Contarini est le premier, jusqu'à présent, dont on ait le rapport général, et ce rapport est d'autant plus précieux que les dépêches de l'ambassadeur nous manquent.

En admettant même que plusieurs ambassadeurs aient négligé de présenter leur relation au sénat, soit que les dernières dépêches adressées par eux à Venise, du lieu même de leur résidence, pussent les remplacer par leur caractère de résumé et d'ensemble, soit que la maladie ou les déplacements les aient excusés auprès de la Seigneurie, on peut croire néanmoins qu'un assez grand nombre de relations sont encore inconnues. De l'année 1492, date de la relation de Contarini, à l'année 1554, date des premières dépêches, la république de Venise envoya en France environ vingt-six ou vingt-huit ambassadeurs, car la durée moyenne de la résidence des ministres n'était guère que de deux ou trois ans, et c'est à peine si l'on a trouvé pour cette période dix à douze relations spéciales aux affaires de France.

La disproportion est la même pour les temps postérieurs. On n'a pas de relations d'un grand nombre d'ambassadeurs dont on possède les dépêches.

Quoi qu'il en soit, et en se limitant à cette seconde époque des ambassades régulières et permanentes, les relations des ambassadeurs vénitiens, ainsi que j'avais l'honneur de le dire à Votre Excellence, ont acquis une notoriété, une publicité même que n'ont jamais eue les dépêches. Dès le XVIIe siècle, elles avaient un renom et une autorité qui avaient dépassé les frontières de la République. Des copies s'en étaient répandues dans les familles patriciennes, et de là en Europe. De nos jours, les publications de MM. Tommaseo, Alberi, Barozzi, Baschet et Romanin, en ont fait connaître un grand nombre. Le livre de M. de Reumont[1] et la curieuse étude que prépare M. Armand Baschet mettront en

[1] *Della diplomazia italiana dal secolo XIII al XVI.* Florence, 1857.

évidence les traits les plus remarquables de ces relations, dues la plupart à des politiques et à des observateurs consommés. Le Comité historique du Ministère de l'Instruction publique, par diverses communications de MM. Astruc et Baschet, a reçu déjà la transcription d'environ trente relations vénitiennes concernant la France.

Je me propose de faire copier, si vous l'approuvez, toutes celles qui n'ont pas été envoyées à Paris et qui ne sont pas ou ne doivent pas être insérées dans les collections de MM. Alberi et Barozzi, limitées aux xvie et xviie siècles.

L'ensemble de ces relations, imprimées ou inédites, peut s'élever à quatre-vingts environ. La plus ancienne, j'ai eu l'honneur de vous la signaler déjà, est la relation de Zacharie Contarini, venu en France sous Charles VIII, rentré à Venise en 1492. Elle a été donnée par M. Alberi, d'après une copie du musée Correr de Venise. Elle manque aux archives des Frari. La plus récente, à ma connaissance, est celle d'Antoine Capello, publiée par M. Romanin, dans son *Histoire de Venise* (tome III). Datée de Paris, le 2 décembre 1790, elle fût lue par l'ambassadeur, le 17 mars 1791, au sénat de Venise, avide des nouvelles du mouvement extraordinaire dont Capello prévoyait bien l'irrésistible développement, en annonçant l'explosion infaillible d'une *nouvelle révolution* en France. On me signale une dernière relation d'Ermolao Pisani, de l'an 1796, dont je n'ai pas encore eu communication.

Les lettres, mémoires et instructions adressés aux ambassadeurs et aux souverains sont épars dans divers fonds, principalement dans les *Deliberazioni del senato*, vaste collection comprenant plusieurs séries de registres, dans le Collége, dans les *Corti*, et dans les délibérations générales du Conseil des Dix, désignées sous le nom de *Parte communi*. Ces documents remontent de la fin du xviiie siècle au commencement du xve. On en retrouve les analogues et les précédents jusqu'au xiiie siècle, dans les *Misti*, les *Secreti* des Pregadi, et dans les *Commemoriali*, qui sont, avec les précieux registres des *Patti* ou des Traités, les plus vieux cartulaires de la République.

Les expositions ou comptes rendus des audiences officielles accordées aux ambassadeurs par les doges dans le Collége forment une série distincte, intitulée *Esposizioni Prencipi*, qui, de l'an 1541, se continue jusqu'aux derniers temps de la République. Le Conseil

du doge formait avec le doge ce qu'on appelait *la Seigneurie de Venise.* Il prenait le nom de *Collége* quand les chefs de la Quarantie criminelle et les seize Sages, fonctionnaires répondant à nos ministres, siégeaient dans son sein. Chaque matin les chefs de la Quarantie et les Sages venaient au palais ducal, où le Collége se réunissait pour conférer avec les ambassadeurs et expédier les affaires d'État que le Conseil des Dix ne s'était pas appropriées.

Quelle que soit la détermination de Votre Excellence au sujet des diverses propositions que j'ai l'honneur de lui soumettre dans la note ci-jointe, je suis assuré du concours le plus obligeant de M. le comte Dandolo, directeur général des Archives de Venise, et de M. l'abbé Valentinelli, bibliothécaire de Saint-Marc, pour faciliter la réalisation de son projet.

Veuillez agréer, etc.

---

1. MEURTRE DU DUC DE GUISE.

Saint-Dié[1], le 24 décembre 1588.

Sérénissime Prince[2],

Quoique j'eusse hier peu de détails sur la mort du duc de Guise et sur l'emprisonnement des princes de sa famille, quand j'ai expédié mon courrier à Votre Sérénité, j'ai cru devoir vous aviser sans retard de ce que j'apprenais d'un tel événement. Aujourd'hui, informé de quelques autres circonstances, et toujours désireux de servir de mon mieux Votre Sérénité, je lui écris de nou-

---

Di San Dier, a 24 di dicembre 1588.

Serenissimo Prencipe,

Con tutto che hieri quando io spedi alla Serenità Vostra non havessi molti particolari intorno alla morte del duca di Ghisa et alla prigionia degli altri, non stimai pero di dover portare in lungo tale spedittione, ma d' avisare immediate quello che all' hora si pote intendere come feci. Hoggi, havendo inteso alcuna cosa di più, col medesimo desiderio d'hieri, et coll' istesso che ho havuto sempre et havero di servire quanto più compitamente mi serà possibile Vostra Serenità, ho voluto aggiun-

[1] Saint-Dié sur la Loire, à l'est de Blois.
[2] Les dépêches sont adressées directement au doge.

veau, afin qu'elle juge clairement par elle-même comment le Roi a été conduit à la nécessité absolue d'en venir au parti qu'il a pris, et combien, la résolution une fois arrêtée, le dessein a reçu une heureuse exécution. Le succès est tel, qu'à cette heure les gens le plus prévenus reconnaissent la justice de cette résolution, et qu'un tel acte n'a occasionné d'autre émotion que celle que je dis dans ma seconde lettre de ce jour.

Votre Sérénité a déjà vu par un grand nombre de mes dépêches que M. de Guise ne tendait pas seulement à s'emparer de la haute autorité dans ce royaume, mais qu'il allait jusqu'à vouloir priver le roi de tout pouvoir et de toute liberté. A cet effet, on s'occupait déjà d'enrôler pour lui à Paris des hommes d'armes, qu'on devait envoyer ici dans nos environs, afin que, les États terminés, les troupes pussent conduire Sa Majesté à Paris. M. d'Aumale[1], présent à la délibération où ce projet fut arrêté, en fit confidentiellement prévenir le roi par sa femme[2]. M. de Guise s'attachait en outre à éloigner les serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués du roi, et employait l'autorité des États à contraindre Sa Majesté à nommer un nouveau Conseil, entièrement à sa conve-

---

gerle questa mia, acciò più chiaramente conosca quanto sia stata necessitata questa Maestà a devenire nella risolutione già presa, et quale la destra maniera nel esseguirla; che è stata tale, che di tanta attione non v'è persona, che per appassionata che sia, non cedi alla ragione, nè dopo d'essa s'è sentito altro moto, che quello che lei dalla seconda mia lettera intenderà.

Haverà già inteso Vostra Serenità, da più mano di lettere mie, le strade che teneva monsignor di Guisa, non solo per impossessarsi d'ogni maggior autorità in questo regno, et di privarne Sua Maestà, ma di ridurla anco a tale che non potesse più ne d'autorità, ne di libertà valersi. Al qual fine era stato in Parigi trattato d'assoldar genti per inviare a questa volta, acciò egli potesse, finiti li Stati, condurre Sua Maestà a Parigi, come monsignor d'Umala, che si ritrovo presente a questa deliberatione col mezzo di sua moglie ne fece avisata la Maestà Sua. Andava egli anco del continuo procurando di levargli d'attorno i suoi più fidati et devoti servitori, et con le instantie delli Stati, astrigendola a formare un nuovo consiglio conforme al gusto suo; ne finalmente lasciava cosa

[1] Le duc d'Aumale, Charles de Lorraine.
[2] Marie de Lorraine, fille de René de Lorraine, marquis d'Elbeuf.

nance; il ne négligeait rien pour réaliser promptement le plan que son ambition avait formé. Le roi voyait son autorité se resserrer de jour en jour dans les plus étroites limites; il sentait approcher le moment où il ne lui serait plus permis de parler en souverain. L'arrivée de M. Alphonse d'Ornano[1], venu ici il y a quatre jours, détermina le roi à agir sans plus tarder. Le duc de Mayenne avait dit à M. d'Ornano que le roi devait veiller plus que jamais sur sa personne, qu'il soupçonnait son frère le duc de Guise de méditer quelque chose contre Sa Majesté, et que, quant à lui, s'il croyait pouvoir être utile au roi, il arriverait en poste et se mettrait à ses ordres.

Jeudi soir, 22 de ce mois, le roi, déterminé à employer le moyen qui pouvait seul arrêter enfin l'excès du mal, annonça sa volonté de quitter Blois dès le matin. Il ordonna à quinze ou vingt gentilshommes de sa chambre de dormir au château pour être prêts au point du jour. Il annonça que, dans le Conseil du lendemain matin, on traiterait de certaines affaires de finance, pour la discussion desquelles la présence du duc et du cardinal de Guise était particulièrement nécessaire; puis il alla se coucher. Deux

---

intentata per ridurre in breve il dissegno suo a quel fine, che per sua ambitione s'era proposto. Onde vedendosi del continuo Sua Maestà ridurre a più stretti termini, ne aspettando quasi più altro che d'esser affatto privo di poter più come re comandare, et dal signor Alfonso Corso, che capitò quatro giorni sono in questa città, essendole per nome del duca d'Umena detto che dovesse avertire molto bene a se medesima, perchè haveva inteso che il duca di Guisa suo fratello haveva qualche intrapresa contra di lei, alla quale s'egli havesse creduto di poter riparare saria per le poste venuto a servire alla Maestà Sua.

Giovedì sera, che fu li 22 del presente, risolutissima Sua Maestà nel rimedio che doveva porre a tanto male, diede voce di voler la mattina seguente uscire di Bles, et fece comandare a quindici o venti de' suoi gentilhuomini di camera, che restassero la notte a dormire nel castello, per essere presti al far del giorno; et disse che nel consiglio della mattina seguente si dovesse trattare di certi negotii di finanze, nelli quali particolarmente era necessario che intervenissero il duca et il cardinale de Ghisa; et andato a dormire, la mattina due hore inanti giorno, fatti

[1] Toujours nommé, dans les dépêches, Alphonse Corso.

heures avant le jour, il fit venir dans son cabinet les gentilshommes commandés la veille. Là, d'un ton bref et grave, le roi leur fit connaître les projets du duc de Guise et la nécessité où de semblables desseins le mettaient de délivrer d'une telle tyrannie sa personne et le royaume, par la mort du duc. Il leur annonça qu'il voulait leur confier cette exécution, comme aux serviteurs les plus attachés et les plus fidèles qu'il eût, car il s'agissait de la liberté et du bien de sa personne et du royaume; les priant, dans le cas où ils ne se sentiraient pas disposés à accomplir cette mission, de lui faire loyalement connaître leur intention. Ils répondirent tous ensemble qu'ils étaient prêts à faire ce que le roi commanderait; et, comme ils se concertaient dejà pour l'exécution, le roi leur dit d'attendre ses ordres. Alors Sa Majesté désigna ceux qui devaient prendre le duc de Guise par les bras, quand le duc entrerait dans la chambre, ceux qui devaient s'emparer de son épée, ceux qui devaient le frapper. Il leur recommanda à tous en particulier ses intérêts; il fit placer ensuite une partie des gentilshommes dans un cabinet, il laissa les autres dans la chambre et entra lui-même dans un cabinet voisin avec M. d'Ornano.

Le jour venu, le conseil s'assembla. Le cardinal de Guise ne pa-

---

chiamare nel suo gabinetto li gentilhuomini comandati la sera precedente, fece loro con non molte, ma pregnantissime parole conoscere l'animo et intentione che haveva monsignor de Ghisa, et la necessità nella quale egli perciò era di dover liberare con la sua morte se medesimo et questo regno dalla sua tirannide; che però a loro, come a più domestici et fedeli servitori che havesse, voleva commettere quest' impresa; la quale quando non havessero animo di condurre a fine, per la libertà et servitio suo, et di tutto il regno, li scongiurava che le aprissero fedelmente la volontà loro; al che havendo tutti risposto uniformemente che erano prontissimi d'esseguire tutto ciò che da Sua Maestà fusse loro imposto; et volendo incominciar a divisare del modo, disse loro la Maestà Sua che attendessero quello che lei direbbe; et continuamente a chi avisò che quando il duca fusse entrato nella camera le prendesse le braccia, a chi che le occupasse la spada, et ad altri che lo ferissero, a tutti particolarmente commise la parte sua; et fattili una parte di essi restare nella camera, et l'altra mettere in un gabinetto, entrò lei in un' altro tutto contiguo, insieme con il signor Corso sopradetto.

Et venuto il giorno, e ridotto il consiglio, nè comparendo il cardinale

raissant pas, on le fit appeler. A son arrivée, on commença à parler affaires, et le roi fit prévenir le duc de Guise. Le duc vint aussitôt, et, dès qu'il entra dans la chambre, comme il demandait dans quel cabinet se trouvait le roi, les gentilshommes l'entourèrent et le tuèrent. Il poussa un grand cri et ne dit, à ce qu'il paraît, autre chose si ce n'est que ce malheur lui arrivait pour ses péchés. Au cri qu'il entendit, le cardinal, reconnaissant la voix de son frère, se leva et voulut sortir pour aller à lui. Le maréchal d'Aumont, qui avait un rôle dans l'affaire, avec les capitaines des gardes, s'avança devant lui, l'épée nue, et ne le laissa pas bouger. Les capitaines firent aussitôt fermer les portes du château, sans que l'on sût pourquoi.

Peu après, on fit passer le cardinal dans un appartement préparé à cet effet, et avec lui l'archevêque de Lyon. On fit arrêter aussi, dans leurs appartements, le cardinal de Bourbon, madame de Nemours, le duc son fils, le duc d'Elbeuf et le secrétaire de M. de Guise. En même temps on envoya au lieu de la réunion des États et l'on arrêta le prévôt des marchands de Paris, l'un des échevins et le président de Neuilly, en ordonnant aux membres des États de ne pas quitter la ville, s'ils ne voulaient tomber dans la disgrâce du roi.

---

de Ghisa fu mandato a domandare; il quale arrivato, e principiato che si fu a trattare, mandò il re a chiamare il duca de Ghisa, che uscito immediate ed entrato nella camera, mentre addimandava in qual gabinetto fusse il re, se gli serorono que' gentilhuomini attorno, dalli quali fu subitamente ferito et morto, non havendo, dopo un gran grido che diede, detto, per quanto s'intende altro, se non che quello gli avveniva per li suoi peccati. Al strido s'alciò il cardinale, che cognobbe la voce del fratello et volle uscire, ma il maresciale d'Umone, che doveva insieme colli capitani delle guardie haver parte di ciò, essendosele con la spada ignuda parato inanti, non lo lasciò movere; et quegl' altri fermorono immediate le porte del castello, senza che pur si sapesse a che effetto.

Poco appresso fu il cardinale fatto passare in alcune stanze preparate per questo, et con lui l'arcivescovo di Lione, et fatti arrestare nelli loro appartamenti il cardinale di Borbone, madama di Nemurs, il duca suo figliuolo, il duca dal Buf et il secretario di monsignor de Ghisa. Nel medesimo tempo fu mandato al luoco dell' addunanza delli Stati a prendere il prevosto de' mercanti de Parigi, uno delli escivini di quella città, et il presidente Nogli, et ad intimare agl' altri che non partisserò dalla città sotto pena d'incorrere nella disgrattia di Sua Maestà.— Et la Maestà

Sa Majesté descendit ensuite à l'appartement de la sérénissime reine, sa mère, qui s'était éveillée peu auparavant. Le roi lui dit que le duc de Guise était mort et qu'il se trouvait maintenant vraiment roi. Il ajouta qu'il n'avait pas voulu lui faire part de son projet [1] avant de l'avoir exécuté, pour ne pas ajouter, au mal dont elle souffrait, la douleur d'une si grande préoccupation, et aussi parce qu'il craignait qu'elle ne cherchât à le détourner d'accomplir ce qui était arrivé par la volonté de Dieu, et ce qui serait, il en avait la certitude, à l'avantage et pour le repos du royaume. La reine, pouvant à peine parler en entendant une communication si grave et si inattendue, se borna à dire qu'elle priait la Divine Majesté qu'il en fût ainsi, et qu'elle lui demandait de rendre son fils heureux en toutes ses actions. Le roi alla ensuite à la messe et dîna.

Ce matin, au point du jour, le roi a fait mettre à mort M. le cardinal de Guise. Le cardinal a été étranglé dans la même chambre où il fut renfermé hier. On dit que le roi a l'intention de faire enfermer au château d'Amboise le cardinal de Bourbon, malade en ce moment de la fièvre et d'un flux de sang, ainsi que le prince de Joinville. On ne sait ce qu'il adviendra des autres. Sa

---

Sua discese alle stanze della Serenissima Regina Madre, che poco prima s'era svegliata, et le disse che il duca de Ghisa era morto, et ch' egli all'hora era re; et le aggionse che non le haveva del suo pensiero, prima che metterlo ad effetto, dato conto, così perchè non haveva voluto alla sua infirmità aggiongere tal passione d'animo, come per dubbio, che da lei non gli fusse sturbato quello che era seguito per voler di Dio, et era certo che saria servitio et quiete del suo regno. La regina, non potendo a pena per così grande et inaspettata nova formar parola, le disse solamente che pregava Sua Divina Maestà, che così fusse, et che felicitasse sempre tutte le attioni sue. Andò poi il re alla messa, et a desinare.

Questa mattina, al far del giorno, ha fatto morire il cardinale de Ghisa, che nella medesima camera dove hieri fu posto è stato strangolato; et si dice che habbia determinato di mandare nel castello d'Ambuosa il cardinale di Borbone, che è al presente con febre continua et uscita di sangue, et il principe di Genvilla ancora, non sapendosi degl' altri quello

[1] Témoignage des plus sérieux à joindre à tous ceux qui justifient Catherine de Médicis de la complicité que Miron, médecin d'Henri III, voudrait étendre sur la reine mère.

Majesté a expédié Alphonse d'Ornano à Lyon avec la charge de lieutenant général de Dauphiné et des lettres pour le duc de Mayenne. Le roi annonce au duc la mort de ses frères et le rassure, en considération des avis qu'il en a reçus; il lui mande de se retirer dans son gouvernement[1], et lui promet que, s'il se conduit comme doit le faire un loyal sujet à l'égard de son prince, il verra les effets manifestes de son estime pour sa personne et sa valeur.

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

JEAN MOCENIGO, ambassadeur.

---

2. MEURTRE DU DUC DE GUISE.

Saint-Dié, le 24 décembre 1588.

Sérénissime Prince,

[[2] On pense que la lettre écrite par Sa Majesté Très-Chrétienne au duc de Mayenne ne devait lui être remise que dans le cas où, par un heureux hasard, Mayenne eût échappé à la mort; il serait

---

che abbi ad essere. Ha Sua Maestà spedito il signor Alfonso Corso a Lione, con carica di suo luogotenente generale del Delfinato, et con lettera al duca d'Umena, per le quali dandole conto della morte seguita anco per gli avisi havuti da lui, lo consola et le comanda a retirarsi al suo governamento, assicurandolo, che se si diporterà come deve fare ogni buon vassallo verso il suo principe, che le farà conoscere assai chiaramente la stima che fa della sua persona, et del suo valore.

Gratie, ecc.

GIOVANNI MOCENIGO, ambasciator.

Di San Dier, a 24 dicembre 1588.

Serenissimo Prencipe,

[[3] Si tiene che la lettera scritta da Sua Maestà Cristianissima al duca d'Humena sia stata fatta per dargliela quando egli per sua buona fortuna non havesse saputo[4] la morte, non potendosi credere che, havendo la Maestà

[1] En Bourgogne.

[2] Les passages entre crochets sont chiffrés dans l'original.

[3] En chiffres dans l'original de la dépêche. La traduction faite à Venise, pour le doge et son Conseil, est encore jointe à la dépêche.

[4] Évidemment *havuta*.

peu croyable en effet que le roi, ayant fait exécuter contre le duc et le cardinal de Guise l'ordre de mort devenu une nécessité, Sa Majesté eût voulu laisser la vie à Mayenne. Il était facile de supposer que la mort des deux premiers ne pouvait qu'inspirer à leur frère le plus violent désir de réunir toutes les forces qu'il pourrait obtenir des populations de ce pays et des princes qui l'ont jusqu'ici soutenu, pour venger leur mort et tenter quelque grande entreprise ou périr. On a su déjà du secrétaire de M. de Guise que son maître recevait du roi d'Espagne cent cinquante mille écus par an. On s'occupe toujours activement des procès que le roi fait instruire contre le duc et le cardinal de Guise. Les pièces de la procédure prouveront jusqu'à l'évidence les embûches qui étaient tendues au roi, et les abus que les Guise ont commis dans ce royaume, au mépris de la dignité royale.]

Quoique les portes de la ville fussent gardées, quelques-uns des députés des États ont pu cependant sortir hier. Aujourd'hui le roi a fait publier un édit pour enjoindre à tous les absents, sous peine de la vie, de revenir dans le délai de quatre jours, parce que Sa Majesté entend que les États finissent à la satisfaction générale.

Sua fatto esseguire contra il duca et il cardinal de Guisa la sua necessitata volontà, pensato di lassare in vita questo duca; credendosi che in tal caso la morte di quei due, no serviva ad altro che ad un pungentissimo stimolo al core di questo, di venire con determinatissima volontà, et con quelle maggior forze che potesse avere così da questi popoli, come da quei principi, che gli hanno ancora agiutati, a vendicar la morte del fratello, et ad impatronirsi quanto potesse, o di morire appresso a loro. Dal segretario di monsignor de Ghisa si è fin' hora inteso che haveva il suo patrone cento cinquanta millia scudi l'anno dal re di Spagna. S'anderanno constituendo d' avantaggio et sono tuttavia appresso li processi che fà il re formare contra il duca et cardinale de Ghisa anchora, per li quali consteranno manifestamente cosi l'insidie tese al re, come li eccessi loro, commessi a pregiuditio della dignità di Sua Maestà nel regno.]

Con tutto che hieri fussero guardate le porte della città, uscirono però alcuni delli deputati delli Stati, li quali hoggi la Maestà Sua ha fatto per publico bando chiamare a dover in pena della vita comparire in termine di quatro giorni, intendendo lei che si finiscano questi Stati con sodisfattione universale.

Les habitants d'Orléans, ayant appris la mort du duc de Guise, ont aussitôt formé des barricades dans toute la ville et ont pris les armes. M. d'Entragues, leur gouverneur, qui se trouvait à Blois, est parti hier après dîner, avec soixante chevaux, et s'est établi dans la citadelle. Voyant que les habitants, loin de céder, faisaient mine de l'attaquer, il a commencé à battre la ville, et il ne cesse de la canonner vivement de tous côtés. Mais il a fait savoir ce soir au roi qu'il ne pourrait continuer longtemps, parce que, les murailles de la citadelle étant très-faibles, le service de l'artillerie les ébranle, au point que les assaillants espèrent les abattre en peu de temps rien qu'avec les pioches. Sur cet avis, il paraît que Sa Majesté a envoyé immédiatement à M. d'Entragues quatre compagnies d'arquebusiers.

On est dans l'attente de ce qui va résulter de tout ceci, et de quelle façon la mort des deux princes sera accueillie dans le pays. Quant à moi, je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me seront offertes de vous informer de tout ce qu'il sera bon que vous sachiez.

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

JEAN MOCENIGO, ambassadeur.

Quelli d'Orleans, intesa la morte del duca de Ghisa, si sono subito baricati per tutta la città, et hanno prese l'armi. Monsignor d'Antrages, governatore d'essa, che si ritrovava a Bles, partì hieri dopo il desinare, et con sesenta cavalli s'andò a mettere nella citadella; e vedendo che quei della città stavano saldi, et glie la volevano anco combattere, ha incominciato a battere la terra, et la batte da tutte le parti con molto impeto. Ma è capitato questa sera aviso al re, che non potrà molto continuare, perchè essendo le muraglia debole molto, l'impeto dell' artigliaria la va rovinando, si che sperano quelli di fuori di tirarla anco in breve colle zappe a terra; per il che pare che Sua Maestà habbia immediate espedito a quella volta quattro compagnie d'archibusieri.

Si starà attendendo quello che succederà, et come per tutto il regno sarà sentita la morte di questi principi; et io, conforme al debito mio, non pretermettendo diligentia alcuna, con tutte l'occasioni che me si offeriranno, senza molto interesse della Serenità Vostra, l'andarò riverentemente avisando di tutto quello che occorrerà.

Gratie, ecc.

GIO. MOCENIGO, amb.

3. HENRI IV DEVANT ALENÇON. NOUVELLES DE LA LIGUE. NOUVELLES DIVERSES [1].

Tours, le 6 janvier 1590.

Serénissime Prince,

[Bien que la présente saison soit peu propice aux opérations militaires, bien que la plupart des gentilshommes et des soldats se soient retirés dans leurs demeures ou leurs garnisons, pour se reposer des fatigues passées et reprendre la guerre au printemps, le roi ne manque pas néanmoins, avec le peu de forces dont il dispose, de faire presque tous les jours quelque entreprise nouvelle pour agrandir le pays et les ressources autour de lui. Sa Majesté fait vivre ainsi son armée et retire de chaque ville quelque somme d'argent. Ces expéditions sont d'ailleurs très-utiles pour les soldats, qui, sans cette occupation, resteraient chez eux dans l'oisiveté.

[Sa Majesté a confirmé le gouverneur de Caen, que l'on soupçonnait d'être en relation avec les Ligueurs. Le roi cherche à détacher du parti de la Ligue tous les chefs capables; et il y réussit, non-seulement par l'ascendant de sa valeur militaire, mais surtout

---

Di Tours, a 6 di gennaro 1589 [2].

Serenissimo Prencipe,

[Ancorachè la presente stagione sia poco atta alle imprese di guerra, che la maggior parte della nobiltà et soldati si siano ritirati parte alle case loro et altri nelle guarnigioni per restorarsi delle passate fatiche, per mettersi all' ordine, affinche alla primavera possino ritornar alla guerra; non è però che Sua Maestà, con quelle poche forze che le sono appresso, non faci quotidianamente qualche impresa, mediante la quale si va alargando il paese qua d'intorno; fa viver il suo esercito, et cava pur ogni terra qualche somma di denari et utilità non picciole per il suo comodo in questo tempo che li soldati starebbero oziosi alle case loro.

[Ha Sua Maestà confirmato il governator di Can del qual pareva vi fosse qualche dubbio che s'intendesse colla Lega, dalla devotione della quale procura il re levare li capitani, non tanto colla estimazione del suo

[1] La dépêche est tout entière en chiffres, à l'exception de la suscription, de la date et de la signature.

[2] Style de Venise. 1590 nouveau style.

par la bienveillance et les égards qu'il témoigne généralement à tous les gens de courage et d'expérience dans les affaires de la guerre.

[Dernièrement Sa Majesté se trouvait sous le château d'Alençon avec une si petite provision de poudre que, si le gouverneur eût voulu attendre l'ouverture du feu des batteries, il eût été impossible de s'emparer de la forteresse. Le roi usa alors de cet expédient. Il vint seul, à cheval et tout en armes, sous les murs du château. Là il appela à haute voix la sentinelle et lui dit : « Va trouver le commandant, et dis-lui de ma part que, s'il ne se rend pas « d'ici à trois heures, je le ferai pendre, et je ferai pendre tous les « soldats qui lui obéiront en combattant. » Comme la sentinelle lui demandait de la part de qui il devait remplir le message : « Je « suis le roi qui te parle, répondit Sa Majesté, et fais tout ce que « je t'ai dit. » Cette sommation hardie en imposa tellement aux sentinelles qu'elles ne pensèrent pas à lui tirer quelques coups d'arquebuse, comme elles auraient bien pu le faire. Le châtelain prit le parti de se rendre en voyant ses soldats ébranlés par le respect que leur inspirait le nom du roi et la pensée qu'ils avaient de ne pouvoir se défendre longtemps contre son artillerie. M. de Guise

---

valore, che per la via della dolcezza et buon trattamento che fa generalmente verso tutte le persone di virtù et di esperienza nelle cose di guerra.

[Si ritrovava Sua Maestà sotto il castello di Alauçon con si poca munitione di polvere, che quandoche il governatore havesse voluto aspettar la batteria, sarebbe stato impossibile che Sua Maestà havesse potuto ottenere la fortezza; per il che prese espediente di spingersi armato egli solo a cavallo sotto il castello, dal quale chiamando la sentinella, disse: « Va dal capitano et digli a nome mio, che si renda in termine di tre « hore; che altrimento facendo, lo farò impiccare, et a voi soldati se lo « ubiderette combatendo sarà fatto il medesimo. » Con che havendole dimandato la sentinella a nome di chi dovea far quella ambasciata, rispose : « Io sono il re che parla, però ubidisci in tutto quello che parlo. » Questa ardita risolutione causò che le sentinelle non pensorno punto a tirarle delle archibusate come haveriano potuto fare, ma che il castellano si risolvesse di arrendersi, così per l'instanze che gli facevano i soldati, commossi per la riverenza del nome reale, come perchè giudicavano non potersi lungamente difendersi contro l'artellaria del re. Stava il duca de

était, dans ce château, servi par de simples domestiques, sans aucune compagnie d'hommes comme il faut. Il pria le roi de vouloir bien laisser auprès de lui un de ses gentilshommes, ce que le roi a courtoisement accordé, à la condition que ce seigneur restera dans le château, et que s'il en sort il s'expose à être tué impunément.

[L'illustrissime légat a envoyé l'évêque d'Aix au maréchal de Joyeuse, pour l'engager, croit-on, à soutenir toujours le parti de la Ligue. Le légat craint que le maréchal reste tout au moins neutre, s'il ne passe décidément au parti du roi, à cause du mariage de son fils avec une fille du maréchal de Montmorency. On dit toujours que le roi a l'intention de mettre le siége devant la ville de Nantes, et, de fait, on a vu arriver ici beaucoup de charrettes chargées de munitions de guerre. Mais il est difficile de savoir la cause de tous ces mouvements. Le roi attache la plus grande importance au secret pour toutes ses actions, soit dans la guerre, soit dans la politique. Il met autant de soin à cacher ses résolutions que de précaution et de maturité à les préparer.

[L'illustrissime cardinal de Vendôme avait témoigné au roi quelque désir d'aller voir l'illustrissime légat en un lieu qui ne

---

Ghisa in questo castello servito da semplici servitori, senza alcuna compagnia di persone civili; per questo supplicò Sua Maestà fosse contenta lasciarli haver presso di se un suo gentilhuomo, che dal re gli è stato cortesemente accordato, il qual però non potrà uscir di castello, et trovatolo fuori potrà esser impune ammazzato.—L'illustrissimo legato ha espedito il vescovo di Ais al mareschial di Gioiosa, credesi per eccitarlo a continuare il partido della Lega, havendosi qualche dubbio che possi almeno star neutrale quando non si vogli del tutto accostarsi al partito del re, et ciò per il mezzo di parentato di suo figliuolo in una figliuola del mareschiale di Memoransi. Continua una pubblica voce che il re habbia disegno di mettersi all' assedio di Nantes, et quì sono giunte molte carrette di munition da guerra; ma è difficile il persuadersi alcuna cosa, che si dica, perchè il re in tutte le sue azioni, così di stato come di guerra, ha in molta raccomandatione la segretezza, giudicando che non si manco da stimare il modo di celar le sue deliberationi che quello del bene et maturamente deliberarle.—L'illustrissimo cardinal di Vandomo mostra a Sua Maestà qualche desiderio di andar a vedere l'illustrissimo legato, però quando si riducesse in loco che non fusse tenuto per la Lega; ma havendole detto il re che sebbene non intendeva mai di

fût pas du parti de la Ligue. Le roi lui répondit qu'il n'avait nulle envie de fermer les routes, que chacun était libre d'aller où bon lui semblait, qu'il ne l'empêchait nullement de réaliser son projet; seulement le roi ajouta qu'il ne pouvait oublier, en apprenant un semblable projet, que Sa Seigneurie appartenait à la maison de Lorraine. Le cardinal vit bien quel était le sentiment du roi, et il déclara aussitôt n'avoir d'autre volonté que celle qui pouvait convenir aux intentions et au service de Sa Majesté.]

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

JEAN MOCENIGO, ambassadeur.

---

4. MORT DE GABRIELLE D'ESTRÉES.

Paris, 10 avril 1599 (samedi saint).

Sérénissime Prince,

Ayant expédié mes lettres à Votre Sérénité samedi dernier, je ne me proposais pas d'écrire d'autre dépêche durant la semaine sainte, temps où l'on ne s'occupe pas d'affaires; mais il vient d'arriver un événement qui, en raison de ses graves conséquences,

---

precludere la strada a quelli che volessero andar dove gli paresse, in modo che ancò a lui era libertà di poter fare; voleva però dirle che quando egli s'havesse risoluto a questo, poteva presuponer che non sarebbe da lui tenuto in altro et diverso stato, come si fusse della casa di Lorena; dalle quali parole conoscendo il cardinale l'animo del re, disse che non intendeva di haver altra volontà che quella che possi esser conforme alle intentioni et servitio di Sua Maestà.]

Gratie, ecc.

GIOVANNI MOCENIGO, ambasciator.

Di Parigi, a' 10 di aprile MDIC.

Serenissimo Prencipe,

Mentre io era determinato, dopo haver sabbato prossimo espedito mie lettere alla Serenità Vostra, di non far alcun dispaccio in questa settimana

doit être porté de suite à votre connaissance. Mardi dernier[1], la duchesse de Beaufort est venue de Fontainebleau à Paris, comme je vous ai dit qu'il était dans ses intentions. Le roi l'accompagna pendant une partie du voyage, jusqu'à Melun, où l'on passa la nuit. Sa Majesté revint ensuite à Fontainebleau, et la duchesse poursuivit sa route. Le mercredi suivant, la duchesse alla à l'office divin à l'église Saint-Antoine, accompagnée de plusieurs des princesses et d'une grande suite de dames et de chevaliers. Le jeudi, se sentant un peu indisposée, elle ne sortit pas. L'indisposition augmentant, la duchesse, qui était grosse de huit mois, fit une fausse couche dans la nuit, vers les deux heures, au milieu de vives douleurs, qui, en continuant, ont ce matin, à l'aube, déterminé la mort.

Aussitôt que le mal commença à augmenter, on se hâta d'en prévenir le roi. Sa Majesté partit immédiatement pour Paris. En route, des messages réitérés lui apprirent l'état désespéré et la mort de la duchesse. Enfin, parvenu à une poste près de Paris, le roi, cédant aux instances d'un grand nombre de seigneurs venus à sa rencontre, se résolut de ne pas continuer sa marche et de retourner

---

santa, nella quale si sta ritirati dalli negotii, è sopragiunto accidente per le sue importante conseguentie degno di capitar a sua notitia. Venne martedì passato in questa città la duchessa di Beofort da Fontanableo, come scrissi che doveva fare. Fu accompagnata in parte del viaggio fino a Melun dal re, nel qual luoco si fermorno la notte, et ritornandosene in dietro la Maestà Sua seguitò ella il suo camino fin quì. Il mercordì seguente, andò la duchessa alli divini uffizij nella chiesa di Santo Antonio, accompagnata da molte di queste principesse et da gran seguito di altre dame et cavalieri; ma il giovedì non uscì di casa, sentendosi con un poco d'indispositione, la quale andò di maniera crescendo, che, per ritrovarsi gravida in otto mesi, verso le doi hore di notte disperse una creatura con accidenti così fastidiosi, che finalmente questa mattina nell' alba l'hanno condotta a morte.

Quando cominciò ad augmentar il male, ne fu dato subito aviso al re, il quale con tutta diligentia se ne veniva a questa volta; ma per camino intendendo per reiterati messi la disperata salute di lei, arrivato non lontano di quà più di una posta, si risolvè, così persuaso et consigliato da molti signori, che tutti andorno per incontrarlo, di ritornarsene senza

[1] Le mardi saint, 6 avril.

en arrière, profondément affligé et témoignant la plus vive douleur.

M. le connétable[1], qui était ailleurs, dans l'un de ses châteaux, est venu apporter au roi ses consolations, quoiqu'il en ait lui-même bien besoin, frappé comme il l'a été par la mort de sa femme. [Il n'y a pas plus de dix jours que la duchesse faisait à un grand seigneur cette confidence : *Dieu seul peut m'empêcher d'être bientôt reine de France.* Je réfléchissais à ce grave propos, pour faire connaître à Votre Sérénité quelques particularités de grande importance, mais aujourd'hui toutes choses vont changer. Ce pays est délivré des nombreux et imminents dangers qui le menaçaient. Aussi peut-on dire en réalité que cette mort est un bonheur signalé pour la France, pour la personne même du roi et pour la chrétienté entière. Mais aussi elle est fort regrettable pour M. le duc de Savoie, à cause des affaires du marquisat de Saluces. Peut-être le duc renoncera-t-il aujourd'hui à venir à Paris. On attend de jour en jour sa résolution, le secrétaire ayant promis à son départ de la faire connaître pour les fêtes de Pâques.]

D'un moment à l'autre va partir un courrier pour annoncer

---

passar più oltra, tutto adolorato et con infinita passione. Il signor contestabile, che era in altra parte ad alcuni suoi castelli, se ne va ancor lui per apportar consolatione, se ben esso ne ha ancora bisogno, per la recente perdita della sua consorte. [Non sono più di dieci giorni che la duchessa comunicò in confidentia ad un gran signore, che il Signor Dio solo era quello che poteva impedirle d'esser presto regina di Francia. Nel qual proposito mi andava preparando per scoprir alla Serenità Vostra alcuni particolari di grand rilevo, ma ogni cosa muterà faccia et questo regno resta libero dalli molti iminenti pericoli che le soprastavano, si chè da tal morte senza dubbio si può confessare che vengono a ricever segnalato servicio, così i popoli, la persona istessa del re et la cristianità; come al incontro aportarà pregiudicio al signor duca di Savogia nel negotio del marchesato di Saluzzo, et forse che per ciò si risolverà di non venirsene in queste parti; ma si sta aspettando di giorno in giorno la risolutione sua, havendo il secretario promesso, quando partì di quà, di dar l'aviso per queste feste di Pasqua.]

Si è per espedir di punto in punto un corriero, per dar parte di

[1] Henri de Montmorency.

l'événement à M. de Sillery, à Rome. Au sujet des autres affaires, j'en parlerai plus commodément un autre jour à Votre Sérénité, si elle le permet. J'ai peu de temps aujourd'hui, désirant remettre ma dépêche au secrétaire de M. Jérôme Gondi, que l'on expédie à l'instant au grand-duc. [Il aura occasion ainsi de commencer à dire quelque chose du mariage de la nièce[1] avec Sa Majesté.] Je ne manquerai pas de vous envoyer le double de ma dépêche par la voie de Flandre, afin d'être certain que la nouvelle vous arrive promptement.

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

FRANÇOIS CONTARINI, ambassadeur.

---

5. OBSÈQUES DE GABRIELLE D'ESTRÉES.

Paris, 25 avril 1599.

Sérénissime Prince,

Durant quatre jours l'effigie de la duchesse de Beaufort, exécutée en stuc au naturel, a été exposée dans une salle de l'habitation de la duchesse sur un grand lit, auquel on arrivait en mon-

---

questo successo a monsignor di Scileri in Roma. Circà le cose occorrenti in altre materie darò con più comodità riverente conto alla Serenità Vostra, poichè ho poco tempo di far le presente da esser consignate al segretario del signor Hieronimo Gondi, che viene espedito hor' hora al gran duca, il qual [havera occasione d'introdur negotio di matrimonio della nepote con Sua Maestà]. Non restarò di mandar anco le replicate per via di Fiandra, per tanto maggiormente assicurarmi che l'aviso habbia da arrivar con ogni celerità.

Gratie, ecc.

FRANCESCO CONTARINI, ambasciator.

Di Parigi, a 24 di aprile 1599.

Serenissimo Prencipe,

Per quattro giorni continui è stata veduta l'effigie della duchessa di Beofort, lavorata di stucco al naturale, et riposta dentro una stantia

[1] Marie de Médicis.

tant trois degrés. Elle était assise dans le lit, sous un baldaquin de drap dor, une couronne ducale sur la tête, revêtue d'un manteau de drap d'or fourré d'hermine. Autour du lit étaient les parents de la duchesse, vêtus de deuil, et de nombreux religieux qui se relevaient pour réciter perpétuellement des prières à haute voix, à deux autels voisins. Aux pieds, deux hérauts, vêtus de cottes d'armes noires à fleurs de lis d'or, offraient l'eau bénite aux princes et aux seigneurs. Sous le lit était le corps dans la bière. La salle était tendue des plus riches tapisseries du roi. Au fond de la salle se tenaient les archers de la garde de Sa Majesté, les chambellans, les gentilshommes de service et les autres officiers de sa maison, qui, à l'heure du dîner, apportaient les mets, les présentaient à la duchesse et faisaient le service ordinaire comme de son vivant. Les princesses, indépendamment des moments où elles allaient prier dans la salle, s'y rendaient pour le dîner et prenaient part au service. Après les quatre jours d'exposition on a dit la messe mortuaire à l'église voisine de Saint-Germain (l'Auxerrois). La bière renfermant le corps a été envoyée non à Meaux, comme on l'avait dit d'abord, mais au monastère de Maubuisson, éloigné d'ici de six lieues, où une sœur de la du-

---

della sua ordinaria habitatione in un gran letto, al quale si ascendeva per tre gradi. Stava di maniera come si fusse sedendo, con una corona in capo alla ducale, con un manto d'oro, fodrato di armelini, et il baldachino di sopra pur di panno d'oro. All' intorno sedevano i suoi parenti vestiti a duolo, et molti religiosi, li quali, cambiandosi, cantavano perpetuamente delle orationi vicino a doi altare; et alli piedi di lei doi araldi con le cotte d'arme nere, seminate a gigli d'oro, porgevano l'acqua santa alli principi et altri signori che vi andavano. Sotto il letto havevano accomodata la cassa col cadavero. La stantia era guarnita con li richissimi razi del re, assistendo nel resto li arcieri della guardia di Sua Maestà, li suoi mastri di casa, gentilhuomini serventi et altri officiali della famiglia; li quali, all' hora del desinare, portavano le vivande, porgendole all' imagine della duchessa, et prestandole quell' istesso servitio a punto, come se fusse stata in vita. Et queste principesse, oltra il resto del tempo che vi si sono fermate, si trovorno presenti a quella istessa hora, aiutando ancor esse per simili effetti. Passati questi giorni, è stato fatto il mortorio nella chiesa vicina di San Germano, et la cassa del cadavero inviata non a Meos, come si diceva, ma al monasterio di Mombisson, lontano di quà sei leghe, dove è abadessa una so-

chesse défunte est abbesse. Elle y restera jusqu'à nouvel ordre. Au sortir de Paris, la duchesse a été accompagnée d'un grand nombre de seigneurs à cheval et de dames en carrosse; on l'a vraiment entourée d'honneurs comme si elle eût été reine. Les parents ont été surtout frappés du coup. Le marquis de Cœuvres, son frère unique, a fait la plus grande perte. On avait déjà commencé à traiter de son mariage avec une fille du duc de Mayenne. Le duc avait donné son consentement; mais il voulait que la position du marquis fût agrandie et portée dès maintenant à cette élévation où l'on disait qu'il atteindrait. Il y avait aussi quelques difficultés pour la dot; mais tous les obstacles auraient été levés.

Le roi, grâce à Dieu, est en bonne santé. Sa Majesté a pris deux médecines et s'est fait tirer un peu de sang. Elle a envoyé ici ses deux derniers fils pour qu'ils aillent au château de Saint-Germain, destiné à leur habitation, ne gardant auprès d'elle que le duc de Vendôme. [Le roi a annoncé formellement son intention de se remarier. Il a même laissé entendre à quelques seigneurs ses bonnes dispositions pour la princesse Marie, nièce du grand-duc. Il s'en est notamment entretenu avec M. le connétable, en qui le grand-duc a une extrême confiance. Son Altesse envoie

---

rella della già duchessa, et dove starà in deposito fino ad altra risolutione. Nell' uscir di Parigi, fu accompagnata da gran cavalcata di signori et da molte carozze di dame, non essendosi lasciata di dietro alcuna circonstancia di honore, quasi si fusse stata regina. Sopra tutti li parenti si risente, et pare che habbia fatto maggior perdita il marchese di Coure, suo unico fratello; et di già si era principata trattatione di maritarlo con una figliuola del duca di Umena, il quale haveva dato l'assenso; ma voleva prima veder che il marchese fusse aggrandito, et asceso a quei gradi che si dissegnava di farlo arrivare. Vi era anco qualche difficoltà nella dote, ma tutti li impedimenti sariano stati superati.

Sua Maestà, per grazia del Signor Dio, sta bene; ha fatto un poco di purga con doi medicine, et cavato sangue. Ha inviato quì li doi figliuoli ultimi, perchè vadino a San Germano, destinato per loro habitatione, tenendo appresso il duca di Vandomo. [Dice chiaramente di volersi rimaritare, et si ha lasciato anco intender con alcuno di questi principi della inclinatione sua verso la principessa Maria, nepote del gran duca, anzi che sopra ciò le ha tenuto proposito il signor contestabile come quello ch' è molto confidente di Sua Altezza, et che da essa

souvent des présents au connétable et lui témoigne les meilleurs sentiments. On me dit cependant que les pourparlers relatifs au mariage de la princesse avec l'Empereur sont si avancés qu'il sera peut-être impossible d'ouvrir une autre négociation.

[Les Huguenots font de leur côté des propositions au roi. Ils voudraient que Sa Majesté prît une femme de leur secte. Bien que la princesse dût se faire catholique, ils espèrent qu'elle garderait toujours de l'inclination pour leur parti. On parle d'une parente du roi, de la maison de *Rohan, jeune et belle; on parle aussi d'une princesse de la maison de*[1] Saxe, fort riche, et d'une Anglaise, fille du feu comte de Derby[2], parente de la reine, par laquelle on pourrait avoir quelques prétentions au trône d'Angleterre.]

On dit que Madame[3] ne viendra pas de Lorraine à la cour de France, parce qu'elle est déjà partie pour Nancy, où elle est très-désirée. J'ai été avisé de là-bas que, grâce aux soins et au zèle du père Comblet, jésuite, autrefois recteur du collége de Paris, on

---

viene frequentemente presentato, et tenuto ben disposto. Mi viene però riferto le trattationi, che al presente passano per darla all' Imperatore, esser tanto vicine alla conclusione, che il negozio, il quale si havesse da introdur da questa parte, forse non potrà haver più luogo.

[Li Ugonoti fanno ancor essi delle propositioni a Sua Maestà in proposito di moglie, perchè vorebbono che prendesse una della loro setta, la quale, se ben conveniria dichiararsi cattolica, niente di meno giudicano che dovesse sempre restar con qualche inclinatione al loro partito. Fra queste nominano una parente del re, di casa di *Rohan, che è bella giovane, una di casa*[1] Sassonia, che potria portar gran summa di denari, et una Inglese, figliuola del fù conte d'Arbi, parente della regina, con che si venirà ad acquistar qualche pretensione sopra quel regno.]

Si tiene che Madama non debba di Lorena venirsene a questa corte, perchè si era già inviata verso Nansi, dove si aspettava con molto desiderio. Et io tengo aviso da quelle parti, che per opera et diligentia del padre Comblet, giesuito, altre volte rettor del collegio di Parigi, si stà

[1] Les mots soulignés ici, où il est question d'une princesse de Rohan parmi les partis offerts à Henri IV, ne se trouvent pas dans la dépêche originale des Archives, et sont pourtant dans la copie de la correspondance de l'ambassadeur, conservée par la famille Contarini et possédée aujourd'hui par M. Rawdon-Brown.

[2] Une fille de Ferdinand Stanley, cinquième comte de Derby.

[3] La sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon, duchesse de Lorraine.

espérait que Madame se déclarerait catholique, et avec elle un ministre de leur secte, qui est parti avec la princesse.

Le duc d'Épernon a pris de nouveau congé et est revenu en poste à son voyage. Le maréchal de Biron est venu à la cour. Il est évident que l'arrivée de tant de seigneurs, qui commencent maintenant à repartir, n'est due qu'à la mort de la duchesse.

Le comte de Soissons, bien qu'appelé par le roi, n'a pas encore paru. On l'attend d'un jour à l'autre.

Le comte Louis Angusciola, camérier du pape, est arrivé avec la barrette destinée au cardinal de La Chapelle. Suivant l'usage, il a remis la barrette dans les mains de Sa Majesté, à Fontainebleau.

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

François Contarini, ambassadeur.

---

6. MORT DE HENRI IV.

Paris, le 14 mai 1610, à 2 heures.

Sérénissime Prince,

Voilà une heure que le roi a été frappé de deux coups, dans la

---

con speranza ch'ella debba dichiararsi cattolica, et insieme con lei un ministro della medesima setta, che partì di quà in sua compagnia.

Il duca di Epernon, presa di novo licentia, se n'è ritornato per le poste al suo viaggio. È venuto il marescial di Biron alla corte; et si è conosciuto chiaramente, che l'arrivar quì di tanti signori, li quali hora principiano a partirsi, non è stato per altro effetto che per l'accidente della duchessa.

Non è ancora giunto il conte di Soysson, seben chiamato dal re, ma si stà attendendo di giorno in giorno.

È comparso il conte Ludovico Angusciola, cameriero del papa. Ha portato la beretta per il cardinal della Sciapella, et, secondo l'ordinario, l'ha consignata in mano di Sua Maestà, a Fontanableo.

Gratie, ecc.

Di Vostra Serenità,

Francesco Contarini, ambasciator.

Di Parigi, li XIIII maggio 1610, a hore 2.

Serenissimo Prencipe,

Un'hora fa è stato ferito il re nella strada detta di San Dionizi, di due

rue Saint-Denis, par un homme de haute taille, qui a été immédiatement arrêté. On ne connaît pas encore la gravité des deux blessures. Les uns disent qu'elles sont profondes et même mortelles; les autres assurent qu'elles sont légères. Le Louvre est fermé et gardé par de nombreuses troupes. Paris entier est sous les armes. Les habitants de toutes les classes et conditions manifestent la plus vive douleur. Partout ce sont des démonstrations de l'amour le plus sincère, tel que peuvent l'éprouver les fidèles sujets d'un prince excellent et accompli. Le duc de Guise, le duc d'Épernon et autres princes sont immédiatement montés à cheval avec toute la noblesse. Les membres du parlement, les membres du conseil d'État sont au palais du Louvre. J'écris en toute hâte à Vos Excellences cet événement, ayant été informé qu'un courrier, expédié sur Rome par M. de Villeroy, va partir incessamment.

De Votre Sérénité,

ANTOINE FOSCARINI, ambassadeur.

En achevant ma lettre, j'apprends que les blessures du roi sont graves et mortelles. Que Dieu daigne lui accorder la guérison!

---

ferite, da uñ huomo di statura grande, il quale fu fatto immediate prigione; la qualità delle ferite non si sa, alcuni dicono che siano gravi et mortali, et altri affermano sian leggieri. Il Louvre è fermato con gran guardie; tutto Parigi è in arme; et in tutti gl' ordini et qualità d'huomini si scopre un acerbissimo dolore, accompagnato da tutte quelle più efficaci dimostrationi di vivo sentimento che possino trovarsi in fedelissimi sudditi di ottimo et perfettissimo principe. Li duchi di Guisa, Pernon, et altri, sono stati immediate a cavallo, come ha fatto tutta la nobiltà. Il parlamento et consiglio di Stato sono al palazzo del Louvre. Questo fatto scrivo in gran fretta all' Eccelentie Vostre, essendomi detto, che hor hora parte corriero spedito dal signor di Villeroi a Roma.
Gratie, ecc.

Di vostra Serenità,

ANTONIO FOSCARINI, ambasciator.

Dopo scritta, intendo che le ferite del re sono gravi et mortali; piaccia a Dio di donarli sanità!

7. MORT DE HENRI IV.

Paris, le 14 mai 1610, dans la nuit.

Sérénissime Prince,

Je viens d'apprendre à l'instant que le roi a succombé, et que M. de la Châtre a été envoyé à l'armée [1]. M. de Bullion et le président Jeannin, qui ont interrogé l'assassin, disent que c'est un laquais du prince de Condé. Le parlement a nommé, par arrêt, la reine régente du royaume. Demain on proclamera le dauphin roi de France. Je vous envoie en toute hâte, par Lyon, cette douloureuse nouvelle avec une lettre incluse, qui n'arriva pas à temps pour partir par le courrier de M. de Villeroy. J'ai donné ordre que, s'il ne se trouvait pas un courrier prêt à porter ma dépêche, on l'expédiât immédiatement par exprès à Votre Sérénité. Vous aurez un grand sujet d'affliction dans la mort d'un tel prince, disposé pour les intérêts de Vos Seigneuries Excellentissimes comme aucun ne l'avait jamais été, et sur lequel vous pouviez compter en toute occasion.

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

ANTOINE FOSCARINI, ambassadeur.

Di Parigi, la notte del 14 maggio 1610.

Serenissimo Prencipe,

In questo momento intendo che il re sia morto, et il signor della Ghel è stato spedito allo esercito. Il signor di Boleò, et presidente Gianino, che han constituito lo scelerato homicida, hanno detto che sia egli un lachè del principe di Condè. Il parlamento ha dichiarato per aresto la regina per regente, et che dimani si criderà il delfino re di Francia. Questo dolorosissimo aviso ispedisco in diligenza a Lione, insieme con l'alligata, che non gionse in tempo del corriero spedito dal signor di Villeroi, con ordine, che non trovando corriero pronto che passi a quella volta, sia spedita espressamente, et in diligenza, a Vostra Serenità, che ha veramente gran occasione di dolore per la morte di principe tanto ben animato verso gli interessi delle Signorie Eccelentissime Vostre quant' altro fosse già mai, et de chi potevano, in tutte le loro occasioni, far capitale.

Gratie, ecc.

ANTONIO FOSCARINI, ambasciator.

[1] Henri IV avait alors deux armées, l'une en Champagne et l'autre en Dauphiné.

8. MARIAGE DE LOUIS XIII ET D'ANNE D'AUTRICHE.

Paris, le 27 janvier 1619.

Sérénissime prince,

La nuit de vendredi dernier, 25 du courant, le roi très-chrétien a dormi et consommé le mariage avec la reine[1]. Le samedi soir, Sa Majesté a envoyé porter cette nouvelle à monseigneur le Nonce et à l'ambassadeur d'Espagne, qui en ont eu une inexprimable satisfaction. Sa Majesté a rempli ainsi les promesses qu'elle avait faites, qu'aussitôt après le départ des Espagnoles elle serait heureuse de contenter la reine[2].

Le mercredi auparavant, le duc d'Elbeuf avait dormi avec mademoiselle de Vendôme, sa femme. Le roi a voulu rester une bonne partie de la nuit sur le lit des deux époux pour voir se terminer le mariage; ce qui eut lieu plusieurs fois à la satisfaction et avec l'encouragement de Sa Majesté.

Il est possible que cet exemple ait déterminé le roi à accomplir sa résolution. Les paroles de mademoiselle de Vendôme, sa sœur naturelle, ont pu l'y engager aussi : « Sire, lui dit-elle, faites de

---

Di Parigi, li 27 gennaro 1619[3].

Serenissimo Prencipe,

Venerdì notte passata fù, a' 25 del corrente, questo re christianissimo ha dormito et consumato il matrimonio con la regina. Il sabbato sera, ha mandato a dar questa nova a monsignor nontio et all'ambasciator di Spagna, che infinito contento ne riceverono; et così la Maestà Sua ha adempite le promesse fatte, che, dopo la partenza delle Spagnole, si sarebbe contentata di contentar la regina.

Il mercordì avanti, il duca di Albuf dormì con la sua sposa madamosella di Vandomo; et il re, buona parte di quella notte, ha voluto star presente sul proprio letto di questi due sposi, per vedere a consumare il matrimonio; il che più d'una volta fu reiterato con grande applauso, e gusto particolare del re : onde si crede che questo esempio habbia havuto gran forza ad eccitar la Maestà Sua di far lo stesso. A che anco la sorella sua naturale madamosella di Vandomo viene detto l'invitasse con parole et li dicesse : « Sire, fate voi anche così con la re-

[1] Il y avait plus de trois ans que Louis XIII et Anne d'Autriche étaient mariés.

[2] Les dames de la maison d'Anne d'Autriche, devenues insupportables au roi par leurs manières, leurs costumes et leur rapacité.

[3] 1619 est la vraie date. Contarini suit ici le style de France.

« même avec la reine, et ce sera bien. » On dit que le roi, et Sa Majesté s'en vante, a été un valeureux champion. Mais les médecins prescrivent des ménagements à Sa Majesté.

Le roi a fait à la reine les plus grandes promesses d'amour et de fidélité, disant qu'il était tout à elle, qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle, et qu'il voulait absolument avoir *des enfants*. Combien cette nuit a été heureuse et agréable pour la reine et plus encore pour les Espagnols, il n'est pas difficile de l'imaginer; immédiatement des courriers ont été expédiés pour porter la nouvelle en Espagne et à Rome. J'ai voulu aussi annoncer l'événement à Votre Sérénité, non pas que le roi me l'ait fait savoir, mais parce que le bruit en est déjà partout répandu. Dieu fasse que ce soit pour le bien de tous!

Il est né hier une fille à M. de Luynes et un fils à M. de Puisieux. Le chancelier, père de M. de Puisieux, est surtout dans le ravissement. Je n'ai pas manqué d'envoyer mon secrétaire complimenter ces messieurs de ma part. M. de Puisieux lui a dit de me communiquer la nouvelle concernant le roi et la reine : « Ç'a été « une des bonnes, a-t-il dit, et il y a de quoi consoler tout le « monde. » Ce sont les expressions mêmes du ministre. J'envoie,

---

« gina, che farete bene. » S'intende che il re (e così egli si vanta) sia stato valoroso campione in questo fatto. Li medici però gli hanno prohibito d'attaccar la zuffa così spesso.

Promesse grandi poi d'amore et di fedeltà fece il re alla regina in quella notte, con dirle che sarebbe stato tutto suo, ne mai haverebbe tocca altra donna che lei; volendo egli in ogni maniera far *des enfants*. Che notte giocondissima et serenissima sia stata quella alla regina, et molto più a' Spagnoli, non è difficile il potersela persuadere; onde subito corrieri in Spagna et a Roma si sono spediti; et io ancora a Vostra Serenità riverentemente scrivo il successo, capitato alla mia notitia, non perchè il re me l'habbia fatto sapere, ma perchè la nuova di già è per tutto divulgata. Faccia Dio che ciò sia per ben commune!

A monsignor di Louines è nata jeri sera una femina, et a monsiù di Pisiurs un figlio maschio, da che il cancelliere in particolare, padre di Pisiurs, ha sentita infinita e straordinaria consolatione. Non ho io mancato di mandar il mio segretario a rallegrarsi per mio nome con questi signori; et monsiù di Pisiurs gli ha detto, che mi dia questa buona nova della copula del re con la regina, che è « stata delle buone, per conso« lar tutto il mondo; » che queste furono le proprie parole di questo mi-

selon l'usage, ma présente dépêche ouverte au très-excellent seigneur l'ambassadeur Zeno, à Turin, pour qu'il la transmette à Vos Excellences.

Je me recommande, etc.

ANGELO CONTARINI, ambassadeur.

---

9. MARIAGE DE VICTOR-AMÉDÉE, PRINCE DE PIÉMONT, FILS AÎNÉ DU DUC DE SAVOIE, ET DE CHRISTINE DE FRANCE, SŒUR DE LOUIS XIII.

Paris, le 19 février 1619.

Sérénissime Prince,

Le prince de Piémont et le duc Thomas, son frère, sont subitement arrivés en cette ville, par la poste et de nuit, mercredi dernier[1], avant le jeudi-gras. Ils ont été descendre à l'hôtel du cardinal leur frère, et tous trois, le soir même, ils se sont rendus au Louvre. Dès leur entrée dans le cabinet du roi, qui les embrassa avec la joie la plus vive, le prince Victor mit un genou à terre devant Sa Majesté; et, quoique le roi, à plusieurs reprises, le priât de se lever, le prince resta dans cette position jusqu'à ce qu'il eût re-

---

nistro. Mando, conforme il solito, le presenti aperte all' eccellentissimo signor ambasciator Zeno in Turino, perchè di là poi le invii all' Eccellenze Vostre.

Grazie, etc.

Di Vostra Serenità,

ANZOLO CONTARINI, ambasciator.

Di Parigi, li 19 febbraro 1619.

Serenissimo Prencipe,

Il prencipe di Piemonte, col fratello, il prencipe Tomaso, arrivò in questa città mercordì avanti la giobbia grassa, improvisamente, per le poste e di notte. Andarono asmontare all' allogiamento del cardinale loro fratello, e tutti tre poi quella sera stessa s'inviarono al Lovre. Entrati nel gabinetto del re, che con allegrissima faccia li abbraciò, il prencipe Vittorio si mise con un ginocchio a terra avanti la Maestà Sua, e quantunque ella diverse volte le dicesse si levasse, egli tuttavia continuò star di

[1] Le 13 février.

mercié le roi, dans les termes les plus humbles et les plus reconnaissants, de l'honneur que lui faisait Sa Majesté en lui donnant sa sœur pour femme. Il dit que lui personnellement, ses frères, son père, sa maison entière contractaient par cette faveur d'immenses et éternelles obligations; il ajouta qu'il se mettait dans les bras du roi pour ne dépendre absolument, à l'avenir, lui et ses États, que de la volonté de Sa Majesté. Le roi l'embrassa de nouveau avec effusion, le releva et, accompagné de son frère, le conduisit vers Madame, sa future épouse. Le prince s'acquitta là de ses compliments, comme on m'a dit, avec une grande déférence et même avec une grande humilité. Après cela les princes se retirèrent. Ils demeurèrent ce jour et le jour suivant chez le cardinal. J'envoyai immédiatement mon secrétaire, comme je le devais, présenter mes compliments à Leurs Altesses, qui l'accueillirent très-bien, particulièrement le prince Victor. Le soir, les princes allèrent demeurer à l'hôtel du prince de Condé, richement disposé pour leur habitation. Le vendredi et le samedi, le roi les conduisit à la chasse. Le dimanche suivant, anniversaire de la naissance de Madame, et jour où Madame accomplissait sa treizième année, on célébra le mariage en présence de toute la maison de France et de la maison de Savoie, de

---

quel modo, sinchè con parole di humilissimo e devotissimo ossequio, hebbe ringraziato il re dell' honore che gli faceva in dargli la sorella in moglie. Dimostratogli perciò le altissime et immortali obbligationi sue, de' fratelli, del padre et della casa tutta; et infine disse che si metteva nelle sue braccia, per dipendere coll' avere, colla vita e con li stati da soli cenni della Maestà Sua. Il re con gran tenerezza lo baciò, lo levò di terra, e col fratello lo condusse a veder Madama la sposa; con la quale compli pur questo prencipe con maniera molto riverente, e, per quanto viene detto, con una estraordinaria humiltà. Ciò essequito, si partirono, e quella sera si fermorono in casa del cardinale, come fecerò anco il giorno dietro. Mandai io subito il mio secretario a complire, in mio nome, con le loro altesse, come si conveniva; il quale fu anche benissimo veduto dal prencipe Vittorio in particolare. La sera, andarono a alloggiare nella casa del prencipe di Condè, che per loro stanza fu preparata et riccamente addobbata. Il venerdì et sabatto, Sua Maestà li condusse alla caccia; et la domenica appresso, giorno del natale di Madama, nel quale finì il decimoterzo anno, fu celebrato il sposalitio, presenti, oltre tutta la casa reale et la casa di Savoja, Louines, Cadenet,

Luynes, Cadenet, du chancelier, de Puisieux et de Modène. Aucun des princes de France ne fut appelé. Le cardinal de La Rochefoucault dit la messe et fit toutes les cérémonies du mariage. Le soir la reine donna à dîner à toutes ces personnes, et, après le repas, le prince Victor offrit à Madame de nouveaux bijoux, outre ceux qui lui avaient été envoyés par le marquis de Pancalé. Il offrit entre autres à la princesse un diamant sur un anneau de la valeur de cent mille écus.

Entourée de ces joyaux et de ces cadeaux, [Madame était d'une tristesse inexprimable. Depuis qu'elle avait vu le prince, elle ne cessait de pleurer. On dit qu'elle aurait voulu un mari plus jeune, plus beau et plus que duc.] Le soir le roi donna à dîner dans les appartements de Luynes, et les époux allèrent se coucher. La cérémonie se fit ainsi. Madame fut accompagnée et mise au lit par la reine même[1]. [Madame continua à pleurer avec sa belle-sœur, et la reine s'efforçait, par ses paroles et ses caresses, de la consoler. Le prince Victor, le mari, fut accompagné par le roi et par Luynes. Sa Majesté s'approcha du lit de sa sœur et, la voyant tout en pleurs, il l'engagea, par ses conseils et quelques reproches, à se calmer,] ce qui eut lieu, en effet, presque complétement. Ensuite le roi dit au prince : « Mon frère, Dieu

---

cancelliere, Pisiurs et Modena; et il cardenal della Rosciafocò disse la messa et fece le funtioni dello sposalitio. A tutti questi diede la regina a desinare; et doppo pranzo, il principe Vittorio donò a Madama altre gioie, oltre quelle mandatele per il marchese di Pancalè, e fra l'altre un diamante in un annello di valore di cento mila scudi.

Con tutti questi regali et doni [stava la sposa tutta mesta fuori di modo, havendo doppo che vidde il prencipe sposo sempre pianto. La causa di ciò si dice esser stata perchè haverebbe ella voluto il marito di minor età, di maggior bellezza, et più che duca.] La sera, il re diede da cena nelle stanze di Louines, e li sposi andarono a letto insieme; e la ceremonia fu a questo modo. Madama fu accompagnata e posta in letto dalla regina, [che, continuando pur nella cognata il pianto, si affaticava con parole e con carezze grande a consolarla. Il prencipe Vittorio sposo venne poi, accompagnato dal re et da Louines. Sua Maestà si avvicinò al letto della sorella; e, vedendola piangere, procurò et con riprensioni et con esortationi che s'aquetasse;] come parve che in parte succedesse. In fine il re disse al prencipe : « Mon frer, Dio vi dia la buona notte. Vi

[1] Anne d'Autriche.

« vous donne la bonne nuit. Je vous recommande ma sœur; ménagez-la; vous voyez qu'elle est délicate et bien jeune. » Le roi embrassa ensuite sa sœur et quitta la chambre avec la reine et Luynes.

J'ignore ce qui s'est passé dans la nuit. Il est difficile de savoir si le mariage a été consommé. Les avis sont très-divers à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que Madame, en s'éveillant le matin, était consolée et toute riante. Avant de se lever, les deux époux parlèrent assez longtemps ensemble de leurs affaires domestiques avec tant d'abandon et d'intimité qu'ils semblaient se connaître depuis plusieurs années. Madame, en particulier, nomma au prince ceux qui avaient favorisé ou contrarié le dessein de leur mariage. [Elle désigna sans détour le chancelier garde des sceaux, et de Puisieux, comme les plus opposés au projet; Luynes et Modène comme s'étant, au contraire, ardemment employés à sa réussite.] En somme, la nourrice de Madame, qui n'a pas quitté la chambre et qui a pu tout entendre, dit qu'on ne peut imaginer entre époux plus d'intime confiance que celle qui existe entre le prince et la princesse [aujourd'hui bien changée; elle naguère toujours pleurant, maintenant joyeuse et contente].

« racommando la mia sorella, habbiategli rispetto, et avvertite ch' è deli- « cata, e giovine assai. » Ciò detto, Sua Maestà bacciò la sorella, e si partì dalla stanza con la regina e Louines.

Quello che la notte ne seguisse, io non lo so; perchè malamente si può sapere che sii stato dato il compimento al matrimonio. Diversi sono li pareri. Questo ben si sa, che Madama si svegliò la mattina tutta consolata e ridente; et avanti si levasserò dal letto, ragionorono questi due sposi un buon pezzo insieme de loro affari domestici, con tanta confidenza e famigliarità che pareva fossero molt' anni che si conoscesserò; e Madama in particolare raccontò al prencipe, chi aveva favorito et contrariato il negotio di questo matrimonio. [Et quì liberamente disse ella, il cancelliere, varda sigillo, e Pisiurs essersi in ciò mostrati molto contrarii; come all' incontro Louines e Modena si haveano ardentemente adoperati acciò seguisse.] In somma la baila di Madama, come quella ch' è stata sempre nella camera et può aver inteso il tutto, rifferisce non potersi immaginarsi, fra marito e moglie, la maggior domestichezza, nè la maggior confidenza di quella che è stata fra questo principe et questa principessa; la quale ben si vede [adesso esser in tutto mutata; et ove avanti stava in continui pianti, sta hora in molto allegra et contenta[1]].

[1] Le texte porte : *in molta allegra et contenta.*

Le mardi de carnaval a eu lieu le ballet du roi, en présence des princes et de tous les chevaliers de Piémont. Ça été, dit-on, une noble et belle représentation, autant par le grand nombre de dames somptueusement ornées d'une immense quantité de bijoux, qu'en raison de la composition du ballet en lui-même. On avait représenté une forêt enchantée semblable à celle du Tasse; seulement Tancrède remplaça ici Renaud et dissipa l'enchantement. Luynes remplit le personnage de Tancrède. [Ce Luynes, qui, dans les grandes et sérieuses affaires, fait vraiment merveilles, ne veut et ne saurait, même dans les choses plaisantes et de pur amusement, accepter un rôle indigne de lui.] Dimanche dernier a eu lieu le ballet de la reine. Nul ambassadeur n'a été invité ni à ce ballet ni à l'autre.

J'ai employé ces jours de carnaval à savoir comment les dernières communications que j'avais faites au roi et aux ministres avaient été accueillies de cette cour. J'ai su, par les voies les plus sûres, que le roi apprécie très-bien les raisons de haute prudence qui engagent Vos Excellences à ne permettre, en aucune manière, à la flotte espagnole d'entrer dans le golfe de Venise; le roi n'y consentira, de son côté, sous quelque prétexte que ce soit. L'abbé Moronato, sujet de Vos Excellences, homme de beaucoup de cré-

---

Il martedì di carnevale si fece il balletto del re, con l'intervento di prencipi et tutti i cavalieri di Piemonte. Riuscì per quanto dicono nobilmente, e per il gran numero di dame pomposamente adorne di una immensità di preziosissime gioie, e per l'inventione del balletto medesimo, sendo stata rappresentata una selva incantata, simile a quella del Tasso; et quì, non Rinaldo ma Tancredi vien introdotto, che supera l'incanto; e Tancredi fu Louines. [Quel Louines, che come nelle vere et grandi fa le maraviglie, così nelle opere finte et favolose non sa nè vuol vestire persona dissimile da se stesso.] Domenica passata fu fatto il balletto della regina, et ne a questo ne a quello alcun ambasciatore de prencipi è stato invitato.

Questi giorni di carnevale ho io impiegati in penetrare come siano stati bene intesi nella corte, gli ultimi ufficij che ho fatti col re e coi ministri; e mi è venuto fare di sapere, per vie sicurissime, il re esser ottimamente impresso delle raggioni prudentissime dell' EE. VV. in non permetter per alcuna maniera l'ingresso nel golfo all' armata spagnola; et che Sua Maestà non sia per acconsentirlo sotto veruno immaginabile pretesto; et l'abbate Moronato, suddito dell' EE. VV. soggetto

dit ici, surtout auprès des grands, et qui s'emploie très-utilement pour l'ambassade de Votre Sérénité, m'a dit que, se trouvant dernièrement chez le cardinal de Retz, où était aussi M. de Puisieux, les deux ministres avaient parlé de cette affaire et étaient tombés d'accord que, si les Espagnols tentaient de porter leurs armes dans le golfe, la France serait contrainte, sans aucune considération, de rompre la paix avec le roi catholique. Elle y avait engagé sa parole, et ses propres intérêts lui en faisaient un devoir. Au sujet de la restitution des galères et des vaisseaux, ils ont écrit en Espagne et à Rome; mais le cardinal, comme Puisieux, a ajouté que [la République ne devrait pas trop s'arrêter à ces détails, et qu'au sujet de la restitution ou de l'indemnité des vaisseaux, pourvu que la dignité de la République fût sauve, il fallait en finir avec cette affaire].

Je me recommande, etc.

ANGELO CONTARINI, ambassadeur.

---

di molto credito in questa corte, presso i grandi in particolare, et non infruttuoso a questa casa di Vostra Serenità, come divotissimo verso gli interessi della Serenissima Republica, mi ha riferito, che ritrovandosi egli dal cardinal di Rhetz, dove era anco Pisiurs, questi due ministri trattavano di questi negotii, et unitamente conclusero, che quando Spagnoli havessero capriccio di portar queste armi nel golfo, la Francia sarebbe necessitata senz' altro riguardo a romperla con il re cattolico; stando così il pegno della sua parola; et ricercandolo il suo proprio interesse; et circa le restitutioni delle galere e vasselli habbino quì parlato vivamente con questo ambasciator cattolico, scritto in Spagna et a Roma, et che di più il cardinale et Pisiurs habbino detto, [che la Republica non doveria per sua prudenza vardar così per sottile di haver tutte le robbe per appunto di questi vasselli, purchè con dignità sua una volta si vedesse il fine a questo negotio].

Gratie, ecc.

Di Vostra Serenità,

ANZOLO CONTARINI, ambasciator.

10. MORT DU CONNÉTABLE DE LUYNES.

Bordeaux, le 17 décembre 1621.

Sérénissime Prince,

Le connétable est mort mercredi, 15 du présent mois. Il a été enlevé en peu de jours par une brûlante fièvre maligne. Le pays est aussi surpris que satisfait de cet événement dans toutes les classes et toutes les conditions; chacun espère qu'il pourra en résulter quelque bien.

Durant la maladie du connétable, le roi se montrait heureux de pouvoir librement parler et ordonner de toutes choses. On s'accorde à dire que Sa Majesté supportera facilement la perte d'un tel personnage, tant elle était comme fatiguée de lui avoir prodigué les faveurs et la puissance. Le roi le craignait comme son pédagogue [1]; il l'avait d'abord aimé à cause de son goût pour la chasse, puis estimé depuis la mort de Concini, comme si de ce coup il eût reçu de ses mains la couronne et le royaume. Du reste son pouvoir était devenu tellement impérieux que le connétable était roi de fait, Sa Majesté ne parlant et ne commandant que d'après ce qu'il lui avait inspiré.

Di Bordeos, li 17 decembre 1621.

Serenissimo Prencipe,

È morto mercordì, 15 del presente, il contestabile, consumato in pochi giorni dal foco delle petechie, et ha lasciato questo regno tanto nelle confusioni, quanto nella sodisfatione della sua morte, non vi essendo ordine nè qualità di persone che non speri dalla novità alcun frutto.

Il re, nel tempo della sua indispositione, mostrava di goder di esser in libertà di parlare, et ordinare molte cose: et c' è concetto che non habbi da pesare alla Maestà Sua la perdita, quanto era cortese in favorire et dispensare tutto il potere delle cose sue in questo signore, temuto per l'educatione, amato prima per la caccia, et poi stimato per la morte del Concino, quasi che con quel colpo ricevesse la corona et il regno dalle mani sue; et era così auttorevole il potere del contestabile, ch' era il re negl' effetti, perchè Sua Maestà tanto parlava et tanto commandava, quanto gli era accennato.

[1] Je ne sais si je retrouve bien la pensée que Pesaro voulait rendre par ces mots : *temuto per l' educatione*. La phrase précédente est obscure, et me laisse également bien des doutes : *quanto era cortese, etc.*

Les choses semblent devoir prendre maintenant une autre direction, mais je ne sais encore de quel côté elles tourneront. A la venue du roi, j'observerai les changements, je me mettrai en relation avec ceux que je jugerai devoir arriver en faveur, afin de pouvoir servir de mon mieux les intentions de Vos Excellences, les intérêts et l'indépendance de l'Italie.

Les gens sages voudraient voir se former autour du roi un conseil épuré; mais ceux qui connaissent le penchant du roi à se laisser diriger et qui savent que Sa Majesté, à cause de sa difficulté à parler, n'aime à avoir affaire et à s'en rapporter qu'à une seule personne, craignent de voir passer la faveur du connétable à un autre, et M. Desplan, serviteur et favori de Luynes, aimé aussi de Sa Majesté, paraît déjà avoir des chances.

Chacun se demande ce que va faire la reine mère, et si les princes mécontents vont se rallier au roi. Mais on ne peut rien préjuger de l'avenir, et ce ne sera qu'avec le temps que je pourrai dire quelque chose de certain à Vos Seigneuries. J'ai cru néanmoins devoir ajouter cette depêche à mes lettres d'hier, ne vous donnant du reste au sujet de l'événement que mes observations générales, pour que vous puissiez en préjuger vous-mêmes les conséquences.

Le cose sono all' apparenza di rivoltarsi a nove regole; ne ancor si sa a qual piega penderanno; et con la venuta di Sua Maestà osserverò la mutatione per poter voglier li miei ufficii verso quelli che giudichero più potenti, et che potranno facilitarmi li desiderii delle Signorie Vostre Eccellentissime, l' avantaggio et sicurtà della libertà d' Italia.

Li buoni vorriano un purgato consiglio appresso la Maestà Sua; ma quelli che conoscono la natura del re, di genio di lasciarsi governare et che, per la difficile espressione di parlare, ama di trattenersi et confidarsi in un solo, temono che il favore del contestabile non si cambii in qualche simile; et ha credito monsiù Desplan, che servitore et favorito di Luines, è anco amato et favorito dalla Maestà Sua.

Ogn' uno discorre di ciò che possa operare la regina madre, che li principi fatti gia discontenti si aggiusteranno al re, ma delle cose future poco sarà verace il discorso, che, maturato dal tempo, lo porterò intiero alla notitia delle Signorie Vostre Eccellentissime; alle quali ho giudicato di aggiongere questo particolare alle lettere di hieri, non correndo quì sopra quest' accidente, che un' osservatione universale di dove sia per parare la mutatione.

J'expédie immédiatement mes dépêches à Turin, et je prie l'excellentissime seigneur ambassadeur Morosini de vouloir bien les transmettre à Votre Sérénité, afin que vous appreniez sans retard cet important événement.

Je me recommande, etc.

JEAN PESARO, ambassadeur.

---

11. NAISSANCE DE LOUIS XIV.

Paris, le 5 septembre 1638.

Sérénissime Prince,

Ce matin, un peu avant midi, la reine a été heureusement délivrée et a enrichi la France d'un dauphin. Sa Majesté a violemment souffert durant six heures; elle est maintenant en aussi bon état de santé qu'on puisse le désirer. Conformément aux antiques usages de ce royaume, le roi est resté constamment auprès de la reine, la soutenant souvent dans ses propres bras, en présence de son frère, des princesses du sang et de quelques grands officiers de la couronne. Le roi, en voyant le nouveau-né si beau, si sain, aussi bien constitué qu'on pouvait le désirer, se rendit immédia-

---

Et in diligenza a Torino ispedisco, perchè l'Eccellentissimo signor ambasciator Morosini si compiaccia di far lo stesso a Vostra Serenità, la quale sappi sollecitamente questo importantissimo caso.

Gratie, ecc.

Di Vostra Serenità,

ZUANE PESARO, Ambasciator.

Parigi, 5 septembre 1638.

Serenissimo Prencipe,

Questa mattina, poco prima del mezzogiorno, con parto felice, ha la regina arrichito d'un delfino la Francia. Sei sole hore di travaglio, ma ben violente, ha parito, ed è rimasta in quella miglior dispositione di salute, che donna parturiente possa godere. Il re insieme col fratello, principesse di sangue, et qualche officiali della corona, conforme a gli instituti antichi del regno, ha voluto sempre assisterla, sostenendola per lungo spatio di tempo nelle proprie braccia. Veduto il parto bello, sano et ben formato quanto poteva desiderarsi, s'incaminò subito alla

tement à l'église, suivi de toutes les personnes présentes à la cour, et fit chanter en musique le *Te Deum,* pour rendre ses particulières et ferventes actions de grâces à Dieu d'un si heureux événement. Le roi revint ensuite dans l'appartement de la reine et voulut accompagner lui-même le dauphin dans l'appartement préparé pour le recevoir. M'étant trouvé à cette heure à Saint-Germain, où je voulais parler au secrétaire (d'État) de Chavigni, j'ai eu le bonheur de baiser les mains de Sa Majesté et d'être le premier des ministres résidents à lui présenter mes compliments et mes félicitations. Je ne puis dire à Votre Sérénité avec quelle joie le roi m'a accueilli, avec quelle tendresse Sa Majesté m'a embrassé et a reçu l'assurance du bonheur qu'éprouvera la Sérénissime République en apprenant l'heureuse nouvelle de cet événement. Le roi me prit par la main, me conduisit au berceau où reposait le dauphin, fit lever tous les rideaux pour que je pusse mieux voir l'enfant et me dit : « Voilà bien une miraculeuse marque de la bonté « de Dieu ! et je puis bien certes l'appeler miraculeuse, après vingt « années de mariage et quatre malheureuses fausses couches de ma « femme. Je suis certain que la République prendra grande part à

---

chiesa, seguito da tutti quelli che si trovavano in corte, dove cantatosi musicalmente il *Te Deum,* e rese egli quelle gratie più particolari, e più divote al signor Dio, che ben meritava la beneditione d'un si prospero successo. Ritornò alle stanze della medesima regina, dalle qualle volle egli medesimo accompagnare il delfino a quelle che se gli erano preparate. Con disegno di parlare al segretario Savigni, essendomi io a quell'hora trovato a San-Germano, hebbi fortuna di bacciare le mani alla Maestà Sua, e d'esser il primo di tutti i ministri de' prencipi a portarle quell' espressioni di godimento che in si grande occasione si convengono. Non saprei ben esprimere alla Serenità Vostra con quanto giocondità m'accolse, con quale tenerezza m'abbracciò, e con che affetto gradì l'ufficio, ben pieno, che seco passai per assicurarla del giubilo sopra grande con cui havrebbe la Serenissima Republica sentita questa si felice novella. Dirò solo che, presomi per la mano e condottomi alla culla nella quale il delfino giaceva, fatte alzare tutte le cortine, acciochè meglio lo vedessi, disse : « Ecco un effetto miracoloso della grazia « di Dio Signore, che ben tale posso chiamare un si bel parto dopo vinti- « due anni del mio matrimonio, e quatro ben infausti aborti della mia « moglie. Mi assicuro che la Republica prenderà gran parte in queste

« mon bonheur. Annoncez-le-lui, je vous en prie, sans retard « Et surtout écrivez-lui ce que vous avez vu; dites que c'est mo « qui vous ai fait voir le dauphin, et assurez la République que ce « enfant sera élevé dans les maximes de son père, votre bon et « loyal ami. » Je répondis de mon mieux à une si grande bienveillance et à tant d'honneur, assurant respectueusement Sa Majesté que les plus vifs sentiments de satisfaction de Vos Excellences correspondraient à sa félicité; que vous prieriez le Seigneur Dieu afin que le bonheur accordé en ce beau jour à la France puisse s'étendre aussi à la chrétienté entière, qui a depuis si longtemps bien besoin de paix et de repos. Je fis transmettre mes félicitations à la reine, qui voulut bien les agréer avec une extrême bonté.

La joie de ce peuple dépasse toute mesure et toute expression. On ne marche dans la ville qu'à travers les feux de joie. Dans beaucoup d'endroits, surtout dans les hôtels des grands seigneurs, on a remplacé l'eau des fontaines par du vin; ceci ne nuit pas à l'allégresse publique, aussi n'entend-on partout que cris de joie et vives acclamations. Comme il n'est pas possible de parler affaires au milieu de cet enthousiasme, je n'ai pu dire à Chavigni ce que je venais lui communiquer; je fais donc partir de suite le courrier

---

« mie buone fortune; avisategliele, vi prego, con diligenza. Ma sopra tutto « scrivetele quello che havete veduto, e ch' io stesso ve l'ho fatto vedere, « assicurandola sarà nutrito colle massime del padre, suo buono e sin« cero amico. » Io corrisposi alla moltiplicità di tanti favori, co' gli atti tutti d'humiliatione e parole di rispetto, che doveva; replicando che le acclamationi più vive de cuori dell' EE. VV. secondando l'ascendente benigno di questo felice giorno, drizzeranno i lor voti più efficaci al Signor Dio, acciochè la serenità ch' egli porge alla Francia s'estenda per la Cristianità, e le porti quella consolatione di pace e di riposo, che di tanto tempo sono desirate. Colla regina feci passare l'ufficio di complimento accostumato, da lei pure gradito al maggior segno. — La letitia del popolo è transcendente oltre misura. Per la città si camina per il fuoco, e in molti luoghi, dalle case principalmente de' grandi, si veggono scaturire fonti di vino, che facendo crescer l'allegrezza de' cuori, altro non s' ode che voci di giubilo e di contento. Tali solennità havendo chiuso l'adito ad ogni negotio, non ho potuto parlare a Savigni di quello voleva; onde convenendo espedire le presenti senza maggior dilatione per il corriero della Serenità Vostra, che quì trattengo, porterà egli il dup-

de Votre Sérénité, que j'avais retenu; je lui donne le duplicata de mes dépêches parties par le dernier ordinaire, me réservant de vous écrire par le prochain courrier ce que j'aurai fait.

Je me recommande, etc.

Le Chevalier ANGELO CORRER, ambassadeur.

---

12. MORT DU CARDINAL RICHELIEU.

Paris, 5 décembre 1642.

Sérénissime Prince,

La mort de monsieur le cardinal de Richelieu, arrivée hier, 4 du courant, vers midi, m'engage à expédier un exprès à Votre Sérénité, afin de porter immédiatement à sa connaissance un événement de si haute gravité. Samedi, monsieur le cardinal fut pris d'une fièvre lente, qui, d'abord contenue, s'augmenta ensuite et le conduisit en deux jours à toute extrémité. Hier matin, la fièvre parut diminuer et donna quelque espérance de cesser; mais durant

---

plicato di ciò che scrissi col ordinario passato, riserbandomi al venturo a significarle quello mi sarà accaduto trattar di vantaggio. L'arrivo del quale non potendo seguire che molti giorni dopo che saran capitate le presenti, a quest' occasione straordinaria se stiano l' EE. VV. qualche giorno senza mie lettere, non a diffetto di negligenza supplico sia attribuita la cagione.

Gratie, ecc.

Di Vostra Serenità,

ANZOLO CORRER, K. ambasciator.

Parigi, li 5 decembre 1642.

Serenissimo Prencipe,

La morte del signor cardinale di Risseliù, seguita hieri, 4 del corrente, verso il mezo giorno, m'obliga all' ispedizione di questo espresso a Vostra Serenità, per debito di pronta e diligente notitia in un successo di tanta importanza. Sabbato fu soprapreso da una lente febre, che rimasse per qualche spatio, poi rinforzò e lo ridusse in due giorni all' estremmo. Hier mattina, parve declinata a segno di speranza di qualche scampo; ma

ces moments de repos et de calme, dus à divers remèdes empiriques, la force vitale se consomma, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, monsieur le cardinal rendit le dernier soupir.

Il s'est éteint dans la cinquante-huitième année de son âge, le neuvième mois de sa maladie, le sixième jour de la fièvre. Il a vu venir la mort avec les sentiments d'une piété sincère, une présence et une force d'esprit dignes des qualités éminentes qui dans son gouvernement l'ont rendu supérieur à tous les ministres passés et qui lui assurent dans l'avenir une des renommées les plus mémorables. On croit que ce qui a déterminé la mort, c'est que les médecins ont voulu prématurément fermer les plaies du bras; l'humeur, ne trouvant plus d'issue extérieure, s'est reportée au dedans et a formé un abcès au poumon. Bien que prévue depuis longtemps, cette mort paraît subite, et elle est bien malheureuse dans le présent état des choses. Il semble que la perte de ce grand ministre, mobile de toute la politique de l'Europe, où son génie dominait tout avec un bonheur incomparable, soit comme une éclipse de la fortune de ce royaume.

Le roi l'a visité tous les deux jours dans les derniers temps de sa maladie. Il a eu avec lui de longs entretiens, et durant ces con-

---

in questa calma, causata da certi rimedii emperici che gli conciliorno qualche hora di quiete, consunto il vigor vitale, quando ogn' uno meno se lo pensava, passò all' altra vita. È morto nell' anno cinquantesimo ottavo della sua età, nono mese della malattia, e sesto giorno di febre. Ha incontrato la morte con sentimenti di vera pietà e costante robustezza d'animo, degna di quell' alto grado d' eminente virtù, che come l' ha reso nel suo ministerio superior a tutti gli essempi dell' età passate così renderà memorabile e riguardevole alle future. Si vuol che la caggion della sua morte sia stata l' haver voluto i medici ristagnar prematuramente le piague del braccio, onde l' humor peccante che sgorgava per quell' apertura riconcentratosi nell' interno, e prodotta postema sopr' il polmone, l' ha riddotto a chiuder il periodo de' suoi giorni. È riuscita la di lui morte, benchè preveduta di lungo tempo, altrettanto improviso però quanto inopportuna al stato presente delle cose, parendo che la mancanza di questo gran ministro, ch' era il primo mobile dell' attioni d' Europa, dove versava il suo spirito in ogni parte con un supremo genio di felicità, sia quasi un eclisse della fortuna di questo regno.

Il re lo visitò tutti due i giorni che predecerono quello della sua morte. Hebbe seco lungue conferenze, ne' quali il signor cardinale,

férences, monsieur le cardinal, avec une affection on peut dire paternelle, a donné au roi les instructions et les avis les plus essentiels aux intérêts de l'État. Sa Majesté a vraiment honoré la mort du cardinal de larmes de tendresse et de reconnaissance. Quoique le roi se voie affranchi de cette supériorité qui pesait sur lui, quoique la noblesse se sente délivrée de la sujétion et le peuple de la crainte de nouvelles charges, le roi et la nation manifestent un même sentiment, et tous témoignent la plus vive affliction de la mort d'un tel homme.

Personne n'est en état de succéder à cette autorité entière qu'il avait dans la direction des affaires de ce royaume; on ne parle que par conjecture de ceux qui pourraient être mis à sa place pour conduire en premier les affaires. En attendant, Noyers et Chavigni, ministres d'État, conservent leurs fonctions. Il est impossible de prévoir quel changement cet événement amènera dans le cours de tant de choses incertaines et confuses aujourd'hui; mais chacun sent bien que la vigueur des desseins que le cardinal avait pu concevoir sera, par sa mort, sinon tout à fait éteinte, du moins bien ralentie.

Je me recommande, etc.

Jérôme Giustiniani, ambassadeur.

---

con affetto quasi paterno, gli diede istruttioni e raccordi essencialissimi al ben del suo regno. Ha Sua Maestà honorata la di lui morte con le sue lacrime, in testimonio e di gratitudine e di tenerezza; e tuttochè resti la Maestà Sua sollevata da un gran predominio, la nobiltà della soggettione, e'l popolo dal timore de' nuovi gravami, concorrono nondimeno tutti di commun censo in dimostrationi di vivissimo compatimento.

Che sia alcuno per succeder nell' auttorità così intiera dei maneggi di questo regno, non si crede assolutamente; e di chi debba esser sustituito nella primaria direttion degl' affari, non si parla che per congietura, dovendo intanto continovar nelle loro funtioni i ministri di stato Noyers e Savigni. Qual effetto debba partorir questa mutatione nel presente stato di cose incerto e confuso, non si può discerner; ben si giudica ogn' uno concordemente che sia per rimaner, se non estinto nella di lui morte, almen rallentato il calor di qual si sia concepito dissegno

Grazie, ecc.

Di Vostra Serenità,

Gieronimo Giustinian, ambasciator.

13. IMPOSSIBILITÉ D'OBTENIR LES SECOURS DE LA FRANCE CONTRE LE TURC.

Paris, le 26 mai 1648.

Sérénissime Prince,

[En attendant que je puisse donner de plus amples détails à Votre Sérénité, je dois lui dire que, d'après tout ce qu'il m'a été possible de savoir jusqu'à présent, Votre Sérénité ne doit pas compter sur le concours de la France pour continuer la guerre contre le Turc. Ce pays-ci a des embarras infinis et peut-être au-dessus de ses forces; les plans et les opérations de la flotte sont maintenant arrêtés; l'apparence des récoltes est peu satisfaisante;

In Parigi, a' 26 maggio 1648.

Serenissimo Prencipe [1],

[Da questa parte Vostra Serenità non ha da fondar le speranze per la continuatione della guerra col Turco; perchè gl' impegni molteplici di questa corona, e maggiori di quello possè portare la stessa; le dispositioni e dissegni tanto avanzati dell' armata navale; l'aspetto poco propitio che fa apparir la campagna; il torbido interno, che agita più di

[1] Voici, comme spécimen, la reproduction de ce passage chiffré dans la dépêche de Nani :

les troubles intérieurs, la rareté de l'or, qui devient extrême; enfin et par-dessus tout, le peu d'importance que l'on attache aux progrès et aux affaires du Turc; l'intérêt opposé, bien connu, et que je vous ai signalé souvent, tout conspire en ce moment contre les besoins si urgents de la chrétienté et contre ceux de Vos Excellences.]

BAPTISTE NANI, ambassadeur.

MICHEL MOROSINI [1].

---

14. ENTRETIEN CONFIDENTIEL AVEC MAZARIN PENDANT LES NÉGOCIATIONS DU CONGRÈS DE MUNSTER.

Poissy, le 6 octobre 1648.

Sérénissime Prince,

Dans l'espoir que le retour de Servien [2] au congrès de Munster pourrait hâter la conclusion du traité qui s'y prépare, j'ai cru opportun de faire ici de vives instances, afin d'aplanir également

---

qualunque altra cosa; la penuria d'oro, che costantemente si può affermar per estrema; ma sopra tutto il poco caso de' progressi et occorrenze del Turco, le massime et interessi ben noti, et avisati più volte, conspirono tutti contro li presenti bisogni urgentissime della cristianità, et di Vostre Eccellenze.]

Gratie, ecc.

Di Vostra Serenità,

BATTISTA NANI, Ambasciator.

MICHIEL MORESINI.

Poessi, li 6 octobre 1648.

Serenissimo Prencipe,

Sperando che dal ritorno di Servient al congresso, potesse il trattato avanzarsi a gran passi, io credei bene di premer con istanze gagliarde, acciò anco da questa parte vi s'aggiongesero tutte le possibili facilità,

[1] Morosini venait remplacer Nani en France. Généralement le nouvel ambassadeur signait les dépêches de son prédécesseur, en second, mais conjointement avec lui, jusqu'à son départ.

[2] Abel Servien, comte de La Roche des Aubiers, ministre d'État, plénipotentiaire français.

de ce côté, s'il est possible, toutes les difficultés. J'ai fait observer, en conséquence, à M. le cardinal combien l'envoi du duc de Longueville au congrès paraissait avantageux, non-seulement pour faire taire toutes les petites passions qui nuisent sensiblement aux intérêts généraux dans la négociation, mais encore pour faire partir presque immédiatement Pegnoranda [1], ce qui serait une espérance d'arriver à une heureuse conclusion. J'ai ajouté que le duc n'avait pas besoin d'être poussé à se rendre au congrès; qu'il partirait avec empressement, certain que sa résolution, une fois connue, serait accueillie par l'approbation et les bénédictions générales. Mazarin m'a répondu dans les mêmes sentiments qui lui ont fait jusqu'ici rejeter tout ce qui pourrait paraître de l'empressement vers la conclusion du traité, me disant que c'était déjà beaucoup pour la France de consentir à ce qu'un de ses ministres, d'un rang et d'une naissance supérieurs à tous les autres plénipotentiaires, restât au congrès; que, sans doute, les pleins pouvoirs de Bruin [2] étaient acceptés pour complaire aux instances infinies des ministres de Votre Sérénité et de ceux du pape, mais que, il le savait de source certaine, ni Bruin, ni Pegnoranda lui-même,

---

onde considerai al signor cardinale, che molto propria sarebbe riuscita l'espeditione di Longavilla, valevole a rimetter, non solo tutte le passioni private, che pur sensibilmente pregiudicano a quest' interesse, ma di più a far quasi nel punto stesso ritornar Pignoranda, dal che ne risulterebbe al negotio speranze di sommo bene; soggionsi inoltre che non havendo il duca bisogno d'eccitamenti sarebbe sollecitamente partito, pubblicando la sua medesima voce una volontà che non può credersi scompagnata dalle beneditlioni, e dagli applausi. Mi rispose Mazarini con quelli medesimi sensi con che altre volte s'oppose alle premure, dicendo, che non faceva poco la Francia a contentarsi, che un suo ministro di conditione e di credito si fermasse al congresso alla fronte di chi, nè per autorità, nè per natali, poteva uguagliarlo; che se ben restava approvata la plenipotenza del Bruin, al che era stato condotto per compiacer all' istanze de' ministri della Serenità Vostra, et del papa, che sopra questo punto gagliardamente pressato lo havevano; sapeva però con buon fondamento, che non solo Bruin, ma Pignoranda stesso non ha-

[1] Gaspard de Gusman de Pegnoranda, plénipotentiaire espagnol.
[2] Le chevalier Brun ou Bruin, Espagnol.

ne pouvaient signer la paix sans en référer préalablement à leur cour; qu'envoyer maintenant Longueville au congrès, ce serait évidemment donner à croire qu'on s'est enfin arrêté à quelque résolution, à cause des derniers troubles [1]; que le congrès, en ce qui concerne la France, ne manquait ni d'autorité, ni de représentation, surtout en comparaison de l'Espagne; que si les Espagnols voulaient remettre la négociation aux premiers plénipotentiaires, ils fissent d'abord partir Pegnoranda, parce que, encore à ce sujet, on aurait ensuite demandé autre chose. Je répondis que, quant à la position de Bruin, puisqu'il avait des pouvoirs aussi étendus que ceux de Servien, on ne pouvait rien objecter de ce côté; que, pour les pouvoirs limités et restreints, je n'avais rien à dire, si ce n'est que ces pouvoirs étaient pareils à ceux qu'avait donnés la France; qu'enfin il était difficile de croire que l'Espagne, qui, par la faiblesse seule à laquelle elle est réduite, si ce n'est par sa volonté, doit avoir le désir de terminer promptement le traité de paix, eût donné à ses agents des pouvoirs réguliers seulement par la forme, mais en réalité insuffisants. M. le cardinal m'interrompit là-dessus en me disant : « Je me suis suffisamment

---

veva autorità di sottoscrivere la pace senza una presta espeditione alla corte; che il pensar al presente al maudar Longavilla al congresso, haverebbe fatto patentemente credere che a causa di quest' interne emotioni fosse stata abbracciata la risolutione; che il congresso per la parte di Francia, non teneva bisogno nè d'autorità, nè di soggetto, per un capo e per l'altro, sopra la Spagna assai meglio assistito; che se Spagnuoli volevano che trattassero li plenipotentiarij in capite facessero ritornar Pignoranda, perchè poi anco quì s' haverebbe pensato ad altre risolutioni. Io risposi che quanto alla conditione del Bruin, quand' egli possedeva i poteri in niente disuguali a quelli di Servient, non si poteva in diversa maniera considerare; che circa alle plenipotenze limitate, e ristrette, io non sapevo dir d' avantaggio se non ch' eran tagliate sopra lo stesso modello di quelle di Francia, non potendosi dar a credere che la Spagna, che per effetto d' una gran debolezza quando non si volesse conceder che fosse per effetto di volontà, deve tutt' operare per la pronta conclusion della pace, havesse dato plenipotenze, che havessero solo la forma, e che mancassero poi nell' essenza; m'interrumpe il signor

[1] De Paris : la journée des Barricades.

« expliqué à cet égard. Que Pegnoranda revienne, et nous parle-
« rons de cela ensuite. »

Voyant l'impossibilité d'insister davantage sur ce point, j'exposai au cardinal combien il serait fâcheux, si la paix se faisait entre la France et les autres couronnes, qu'elle ne se conclût pas, ou qu'elle se fît séparément, avec l'Empire; qu'une telle situation occasionnerait des guerres plus terribles que les guerres passées, et qu'il fallait absolument amener les cours à s'accorder entre elles et à faire la paix ensemble.

Le cardinal me répondit qu'il était à cet égard tout à fait de mon avis, et qu'il recommandait toujours de poursuivre aussi la négociation avec l'Espagne. J'ajoutai alors que les choses me paraissaient bien avancées, qu'il y avait peu de points qu'on n'eût touchés et que, pour conclure la paix, il me semblait qu'il suffisait d'une volonté résolue; que, quant à la question de la Lorraine, bien qu'elle parût à Son Éminence et aux ministres la plus difficile, la justice montrait cependant qu'on ne pouvait compter sur une paix durable sans donner une raisonnable satisfaction aux princes de cette maison; qu'il n'était pas nécessaire d'y longtemps réfléchir; qu'enfermé au milieu d'États dépendants de la France, le duc de Lorraine se trouverait dans une situation tout

---

cardinale e mi disse, che sopra questo particolare si era espresso abbastanza; che Pignoranda ritornasse, che poi si parlasse.

Io, veduto l'impossibilità dell' insistere sopra questo punto, cominciai a considerarli, che quando la pace con l'Imperio seguisse disunita da quella delle corone, caggionerebbe guerre più atroci delle passate. e che assolutamente accordando nell' una, non bisognava discordar nell' altra.—Rispose che concorreva nell' opinione per appunto; ch' egli assentiva, e sollecitava con ogni studio possibile, acciò si tirasse avanti anco il trattato con Spagna. Io soggionsi che le cose eran in termini così avanzati, e che sopra i punti tutti s'haveva così distintemente versato, che poco altro al presente credevo che bisognare potesse per l' effettuatione, che una volontà risoluta; che se bene il punto di Lorena era dall' Eminenza Sua e da ministri considerato per il più difficile, la ragione però diversamente mostrava, mentre non si poteva supponer pace durabile senza le soddisfationi di questo prencipe, ridotte a conditioni così ragionevoli, che non mi pareva che sopra vi si dovesse fermar lungamente il pensiero, essendo che ristretto fra li Stati dipendenti dalla Francia, egli veniva ad essere in una libertà molt' obbligata, non po-

à fait subordonnée; que si les Espagnols étaient pressants sur ce point, la reconnaissance leur en faisait un devoir, à cause des services et des mérites du prince, dont les valeureuses troupes avaient sauvé l'armée catholique d'une extermination complète à la bataille de Lens, et dont les trésors avaient rétabli les forces de l'archiduc; que si on voulait la paix sérieusement, comme il fallait la vouloir, il n'était pas juste que celui qui acquérait tant de nouveaux territoires empêchât la confirmation de ces conquêtes, même en se refusant à la restitution de trois petites places [1], qui n'avaient d'autre importance que la difficulté que l'on mettait à présent à les rendre, ce qui revenait à s'opposer à la paix elle-même. J'ajoutai que, si la paix était nécessaire aux Espagnols après leurs désastres, elle ne me semblait pas moins avantageuse à la France pour sa gloire et pour sa renommée, et aussi pour faire cesser, s'il est possible, tous ces troubles qui, s'aggravant de jour en jour, pouvaient tout à coup et à l'improviste ramener les excès les plus redoutables; je dis enfin que ce serait pour l'avenir un fâcheux, mais stérile regret de n'avoir pas accueilli les avis de ceux qui n'agissaient en tout ceci que par dévouement et qui ne poursuivaient par leurs sollicitations qu'un seul but, la paix.

---

tendo mai ad altro assentire che alle soddisfationi della medesima; che se Spagnuoli sopra questo punto premevano, la gratitudine gli obbligava a corrispondere alli lunghi e pontuali suoi impieghi, ma di più al merito acquistato nell' ultima battaglia di Lens, riparata la totale rovina all' armata cattolica dal vigore della sua gente, e rimesso l'arciduca in forza dal numero del suo contante; che se si voleva da dovero, come conveniva volere, non sta ragione che chi si trovava al possesso di tanti acquisti impedisse la confermazione delli medesimi con il negare la restitutione di tre ristrette piazze, che non han mai havuto altra stima che quella che se gli addossarà al presente, per difficoltarne la restitutione, ch'è il medesimo che impedire la pace; che se questo compliva a Spagnuoli per la fortuna ristretta, e per i tempi poco propitij, compliva la medesima alla Francia per le glorie, e la riputatione non solo, ma per divertire quei disordini, che andando di giorno in giorno fabbricando validissimi fondamenti, potevan per avventura in un punto cagionare stravaganze così terribili, che a poco più valeria il pentimento per non haver trovati buoni i sensi di quelli che non parlavano che per zelo, che non pregavano che per la pace.

[1] Metz, Toul et Verdun.

M. le cardinal, tout ému à ces paroles, me répondit que je l'avais piqué au vif; qu'il voulait la paix parce que la paix convenait à la France; qu'il la voulait parce que la paix seule pouvait lui permettre d'affermir son autorité, de donner la tranquillité au pays et de punir, comme il lui conviendrait, ceux qui avaient mal servi la couronne; mais que sa volonté rencontrait un obstacle dans la difficulté de trouver les moyens les plus propres à la réaliser; qu'obtenir la restitution des trois places à la maison de Lorraine était chose absolument impossible, qu'il ne fallait pas en parler; et alors, prenant le ton et l'attitude [de la plus intime confidence, le cardinal me dit : « Si la Lorraine avait été acquise « par la France sous la présente régence, il y aurait bien moins de « difficulté à consentir à la restitution demandée; mais ces États « ayant été réunis à la couronne par le feu roi Louis XIII, de glo- « rieuse mémoire, si la reine et moi, qui, tout en portant si haut la « gloire et la puissance du roi, avons plutôt gagné la haine que la « reconnaissance des peuples, nous accédions à la cession deman- « dée de territoires acquis par d'autres que par nous, ce serait « amener infailliblement notre perte. C'est là une des plus fortes « raisons qui m'empêchent de me rendre aux instances de l'Es- « pagne. A ce motif si manifeste, s'en joint un autre non moins

---

Tutto commosso il signor cardinale mi disse ch' io l'haveva nel vivo colpito; che voleva la pace perchè compliva alla Francia, ma che la voleva, perchè da questa sola cavar egli ne poteva la sua consistenza nel comando, la quiete nel regno, et il commodo per mortificar quelli che mal servivano alla corona; ma che questa sua volontà restava ritardata o impedita dalle difficoltà di ritrovar i mezzi più proprii per conseguirla; che sperar la restitutione di queste piazze a Lorena era impossibile affatto; che non occorreva parlarne; dove, rilevando le parti d'una [strettissima confidenza, disse poi che si la Lorena fosse stato acquisto fatto nel tempo di questa reggenza, non haverebbe tanto contesa la restitutione; ma mentre questi sono stati aggregati alla Francia dalla memoria gloriosa di Ludovico XIII, se la regina et egli assentissero alla restitutione, così come havendo accresciuto di tanto la gloria et l'imperio del re si sono resi degni più tosto dell' odio di questo popolo che della laude, così donando questo che era acquistato da altri, insuperabile sarebbe riuscito al sicuro la lor perditione. Che questa era una delle più forti ragioni che lo tenevano lontano dall' assentire all' instanze della Spagna; ma che a questa altra se ne aggiungeva di non minor peso, e

« sérieux et non moins grave par ses conséquences possibles. Si « je cédais les trois places au duc de Lorraine, c'est-à-dire si je « rétablissais le duc dans sa force et sa puissance, le duc d'Or- « léans, appuyé de l'influence de ce sujet turbulent et capable, et « secondé par tout le parti des Guise, s'emporterait quand il n'au- « rait pas d'autre motif de se plaindre; tenu toujours en défiance « par la puissance du duc de Guise, il ferait des extravagances; il « mettrait le royaume dans une situation pire que celle que pour- « rait amener la continuation de la présente guerre. Voilà les mo- « tifs de mon refus. Ces raisons, je n'en ai conféré qu'avec la reine « seule. Je vous ouvre maintenant mon cœur et je vous prie « d'ensevelir ces secrets au fond du vôtre. » Le cardinal ajouta qu'il voulait d'autant plus le traité, qu'il savait bien que sans la paix sa puissance ne pouvait avoir ni durée ni considération; il dit que, pour arriver à la pacification, il était disposé à faire des concessions d'où résulteraient des avantages directs et réels pour les Espagnols, mais qu'il ne pouvait consentir à ce que la justice et de si nombreuses considérations lui défendaient d'accorder. J'admirai vraiment en cette circonstance l'affectueuse et confidente expression de M. le cardinal.] Je fis quelques nouvelles instances pour la restitution des trois places, restitution sans

---

non di manco conseguenza della prima, et è, che se egli cedesse le tre piazze a Lorena, che vuol dire rimetterlo in stato e vigore, il duca di Orleans, appoggiato non manco della forza di questo inquieto altrettanto quanto spintoso soggetto, con il fondamento del partito dei Ghisardi, farebbe, quando altro non fosse, saltar altamente il prencipe, che insospettito dal prepotente, tenteria stravaganze, e constitueria le cose del regno in un stato più lacrimabile di quello che li potrebbe cagionar la continuatione della guerra presente; che queste erano quelle ragioni che non haveva communicato con altri che con la sola regina, e che come mi apriva sinceramente il suo cuore, così mi pregava, perchè fossero questi segreti ben custoditi nel mio; soggiungendo inoltre che tanto egli voleva la pace, quanto sapeva molto bene, che senza questa, difficilmente poteva havere durabile la sussistenza e la stima; e che per ottenerla haverebbe più facilmente inclinato a conceder soddisfationi che a drittura risultassero in vantaggio de' Spagnuoli, che assentir a quello che veniva conteso dalla ragione et da infiniti riguardi. Veduta et ammirata da me la confidente espressione affettuosa in effetto del signor cardinale,] dopo replicata qualche insistenza per la restitutione delle piazze pre-

laquelle les Espagnols déclarent, de leur côté, ne pouvoir consentir à la paix; je demandai à savoir au moins quelles étaient les autres satisfactions qui pourraient être offertes, en tout cas, à l'Espagne. M. le cardinal se borna à me dire que, quant à cela, il laissait aux Espagnols toute faculté de formuler leurs demandes; mais il répéta et confirma avec prière les recommandations qu'il m'avait faites sur le secret absolu dû à ses confidences.

Tel est le compte rendu exact de ma longue conférence avec Mazarin. Partagé entre la satisfaction et l'étonnement de ces confidences intimes, je crois [avoir découvert que la paix n'est retardée que par son seul et personnel intérêt. Il craint que la pacification de ce royaume ne soit la fin de sa puissance et de son gouvernement.]

Je me recommande, etc.

Michel Morosini, ambassadeur.

---

dette, senza li quale con l' istessa maniera si dichiaravan Spagnuoli di non poter accordare, procurai di risapere quali fossero le altre soddisfationi che in ogni caso accorderebbe alla Spagna. Rispose che sopra questo particolare, a loro lasciava aperta la facoltà dell' instanze, replicando, e pregando all' osservanza pontuale della giurata segretezza.

Questo è il preciso con che mi son trattenuto gran tempo con Mazarini; che tra l'ammirazione et il stupore di queste insolite confidenze io ho havuto grand' occasione [di scoprire che la pace viene ritardata da solo suo privato interesse, che teme nella quiete del regno la caduta del autorità e del comando.]

Gratie, ecc.

Di Vostra Serenità,

Michiel Moresini, ambasciator.

15. DU CONGRÈS DE NIMÈGUE. DIFFICULTÉS AVEC GÊNES.

Paris, 8 février 1679.

Sérénissime Prince,

Les lettres de Nimègue ne sont pas encore arrivées aujourd'hui, et je ne puis savoir et vous dire les nouvelles qu'elles apportent, comme je me suis efforcé de le faire jusqu'à présent. Les résolutions de la cour me prouvent que les négociations n'avancent pas avec tout le succès désirable. Un conseil long et très-secret a été tenu jeudi par le roi et les ministres. Un courrier a été immédiatement dépêché aux plénipotentiaires à Nimègue. De ce que j'ai pu pénétrer des délibérations du conseil, il résulterait que les prorogations accordées, loin de faciliter la paix comme la France l'espérait, n'ont amené que l'obstination et l'aigreur; il a semblé qu'on voulait absolument imposer la conclusion et le traité par des menaces. On a donc accordé une nouvelle prorogation aux Impériaux d'une quinzaine franche pour accepter les conditions de la paix. Ces lenteurs et ces délais, quand les ministres avaient

---

Parigi, li 8 febraro 1678. More Veneto.

Serenissimo Prencipe,

Non sono per anco comparse le lettere di Nimega in questo giorno, per portarne, come ho fin ad hora debolmente esseguito, il risultato a pubblica notizia. Quello però ch' è stato risolto dalla corte dimostra non avvanzarsi quelle negotiationi col progresso desiderabile della bramata conclusione; lungo e segretissimo consiglio essendosi tenuto dalla Maestà Sua e da ministri sopra tali occorrenze; giovedì trascorso, dispaciato immediatamente in appresso corriere a' plenipotenziarii in Nimega. Perciò che mi è riuscito di penetrare s' è giudicato nel consiglio le prorogationi già concesse non haver facilitato, conforme il supposto, in alcuna maniera la perfetione di que' maneggi, ma invece di accelerarle haver più tosto indurato gl' animi e inasprite le cose, parendo che colle minaccie si volesse costringere legarsi al componimento. S' è dunque deliberato di concedere agl' Imperiali nuova prorogatione ad accettare le conditioni di pace di altri quindici giorni libera, e senza alcuna circonstanza aggravante, per indurli più facilmente ad appianare le difficoltà, e sottoscrivere il trattato. Da tali lunghezze e dilationi fraposte in onta alle

donné l'assurance de la paix la plus certaine, troublent les esprits et font douter de l'heureuse conclusion de toutes ces affaires. On ne sait plus que croire.

Il y avait dans le port de Brest, en Bretagne, onze vaisseaux de guerre prêts à prendre la mer au premier temps. Trois devaient partir pour les îles que possède la couronne de France dans les Indes; les autres devaient rester pour protéger les côtes du royaume. Les ministres de Suède s'étaient flattés que la plus grande partie de ces vaisseaux auraient été envoyés dans la Baltique, à leur aide, mais il n'en est rien jusqu'à présent.

De Toulon, aussitôt que la saison le permettra, partiront vingt-quatre galères et huit vaisseaux de guerre; deux des galères sont encore sur les chantiers. On a commencé aussi, à Toulon, la construction de galéasses, suivant le système de ce fameux arsenal (de Venise), qui, jusqu'à présent, se vante d'être le seul à lancer en mer des navires d'une aussi vaste capacité. On espère terminer les galéasses pour qu'elles puissent servir aux desseins de la couronne. Je tâcherai de savoir avec précaution d'où les Français ont eu les modèles de ces vaisseaux et comment ils ont pu trouver des ou—

---

ferme asseveranze de' ministri di tener sicura quella pace, restano sommamente sospesi gl' animi nella credenza dell' esito felice di quegl' affari, ne si sa quasi cosa più credere.

Erano pronti a sortire in mare dal porto di Brest nella Brettagna undeci vascelli da guerra a primo tempo. Tre di questi erano destinati all' isole che possede la corona nell' Indie, gl' altri otto haverebbero fermato nelle spiaggie di quelle mareme con incarico di custodirle come guardacoste. S' havevano lusingato questi ministri svedesi, che la maggior parte de' medesimi fosse in loro soccorso disposta nel Baltico, ma fin ad hora non resta, come haverebbero bramato impiegate a sollievo delle proprie pressanti urgenze.

Da Tolone usciranno pure, subito che la stagione il permetta, vintiquattro galere, ed otto vascelli da guerra, due delle prime che si fabricano non potendo essere per anco in stato di navigare. S' era pure dato principio in quel porto alla fabbrica delle galeazze all' uso di codesto famoso arsenale, che sin ad hora haveva portato il vanto d' essere il solo, che havesse spinto in mare navilij di così vasta mole; e s'affretavano nel ridurle in buon stato per poter render servitio alla corona ne' tentativi che si disegnano. Procurerò destramente di sapere da dove habbino ha-

vriers capables d'élever des constructions aussi considérables et aussi extraordinaires.

Le ministre de Florence résidant en cette cour ne paraît pas avoir encore obtenu une décision satisfaisante pour le grand-duc, au sujet du salut que les galères du roi très-chrétien exigent des siennes; on l'avait assuré cependant que les ministres de France s'étaient déclarés convaincus, par ses raisons, que les navires du grand-duc avaient droit au même traitement que ceux de la maison de Savoie.

[Sa Majesté, pressée, par une personne admise à l'intimité royale, de permettre généreusement aux Génois de continuer à jouir du privilége qu'ils ont de ne pas saluer *la Patrone* [1] de France, a nettement répondu qu'elle s'y refusait. Le roi a dit qu'il était maintenant trop engagé d'honneur et qu'il voulait les mortifier. Les Génois sont dans la plus grande agitation. D'après ce qui transpire, ils craignent pour leur salut et considèrent leur situation comme des plus périlleuses.]

Les dernières dépêches que j'ai eu l'honneur de recevoir de

---

vuto i modelli, e come havessero potuto ritrovare gl' artifici capace a formare machina così vasta e singolare.

Non erassi tuttavia potuto spuntare da questo residente di Fiorenza la decisione favorevole per il gran duca sotto il saluto preteso dalle galere cristianissime, benchè fosse stato assicurato, che si confessassero convinti i ministri delle ragioni da lui adotte, per esser ugualmente che la casa di Savoja trattato.

[Stimolata la Maestà Sua da sogetto commesso alla reale confidenza di acconsentire generosamente a' Genovesi la continuazione del possesso in cui s'attrovava di non salutare la Padrona di Francia, ha il re stesso dato al sogetto medesimo intiera ripulsa; dicendo esser egli così troppo impegnato d' honore nel contrario, e che dissegnava di mortificarli. Stano i Genovesi in grande agitatione e timore della propria salvezza, e perciò che quì traspira rappresentano le cose loro in grandissima contingenza, e pericolo.]

Coll' ultime riverite ducali vengo amplamente instrutto de' motivi che

[1] On appelait *Patrone*, dans la marine française, la galère montée par un lieutenant général ou par un officier ayant le commandement en second après le chef d'escadre, qui montait *la Réale.*

Votre Sérénité m'informent amplement des motifs que vous avez eus, dans votre prudence, de rappeler votre ambassadeur de Rome; elles me serviront de règle et d'instructions.

Le roi a nommé son ambassadeur à Turin l'abbé d'Estrades, qui avait dernièrement résidé au même titre auprès de Votre Sérénité.

P. S. Au moment où j'allais fermer ma dépêche, on me fait part du contenu des lettres de Nimègue parvenues à la cour. L'espérance revient et l'on pense arriver à l'heureuse conclusion des négociations. Le maréchal d'Estrades, premier plénipotentiaire de France, écrit au roi qu'une nouvelle réunion de tous les ambassadeurs a eu lieu; on y a presque arrêté tous les points et articles en discussion; tout permet d'espérer la signature très-prochaine du traité [1].

Je me recommande, etc.

Dominique Contarini, ambassadeur.

---

hanno indotta la publica maturità a richiamar il loro rappresentante dalla corte di Roma, che serviranno di regola et instrutione nel ministerio.

Ha la Maestà Sua nominato all' ambasciata di Torino l'abbate d'Estrades, che fu ultimamente, collo stesso carattere, presso la Serenità Vostra.

P. S. In questo punto che sto per chiudere, mi viene partecipato il contenuto delle lettere di Nimega, ultimamente arrivate alla corte, che vagliono a rimettere le speranze, e risvegliare l'attentione del prospero fine di que' maneggi. Il maresciallo d'Estrades, primo plenipotenziario cristianissimo, ragguaglia alla Maestà del re nuova assemblea tenuta ultimamente fra gli ambasciatori d'un partito e dell' altro, ed essere in essa quasi convenuti d'accordo di tutti punti ed articoli, con buona speranza di sottoscrivere in breve tempo il trattato.

Grazie, ecc.

Di Vostra Serenità,

Domenego Contarini, ambasciator.

[1] Le traité de Nimègue fut en effet signé le 5 février 1679.

16. VOYAGE DE FRANKLIN A PARIS.

Paris, 3o décembre 1776.

Sérénissime Prince,

L'excellentissime Sénat n'ignore pas sans doute le nom du docteur Franklin, né à Philadelphie, non moins célèbre par ses ouvrages sur la médecine et ses découvertes dans la physique que par son importance politique et le rôle considérable qu'il a joué dans le conflit actuel entre la Grande-Bretagne et ses colonies. L'arrivée à Paris d'un tel personnage ne me permet pas de garder le silence sur ce sujet. Et cependant il y a quelque difficulté, peut-être même quelque inconvénient à en entretenir Vos Excellences, tant les nouvelles se multiplient et se contredisent au milieu de l'animation des partis.

Comme vous avez déjà à Londres un ministre à qui appartient le soin de suivre plus particulièrement cette question, j'ose espérer que vous m'approuverez si je me suis abstenu de donner à Votre Sérénité des informations douteuses sur les événements et les négociations de cette guerre lointaine. Je suis d'ailleurs dans une situation assez difficile pour rechercher la vérité et pour avoir

---

Parigi, 3o decembre 1776.

Serenissimo Principe,

Non sarà ignoto all' Eccellentissimo Senato il nome del dottor Franklin, nativo di Filadelfia, non men celebre in medicina per il testimonio delle sue opere, e in fisica per nuove scoperte, di quello che nell' influenza politica, e nella parte essenziale rappresentata nell' attuale conflitto di quelle colonie contro la Gran-Bretagna. L'arrivo a Parigi d' un tal soggetto non mi permette di conservare il silenzio sopra di un' argomento, che per industria, e per calor dei partiti ricevendo continuo pascolo di sempre varie divolgazioni, rende scabroso, per non dire anche ardito, l'assunto di farne discorso a Vostre Eccellenze senza precisa necessità.

Servite già da un ministro a Londra, a cui s'appartiene il cimento di correr questa provincia, io spero compatimento, ed approvazione se mi sono proposto di essere ritenuto dal moltiplicar cose dubbie a Vostra Serenità, circa gli avvenimenti e le trattazioni di quella rimota guerra. Questa è poi anche una situazione, dove non può cercarsi la verità

une opinion indépendante entre les deux partis opposés, car ici, par suite de l'ancienne et constante rivalité des Français et des Anglais, tout le monde est favorable aux colons. C'est cette rivalité même qui fait croire précisément à beaucoup de personnes que le docteur Franklin est venu ici pour profiter des bonnes dispositions de la France et obtenir de la cour des secours en faveur des colonies soulevées, et peut-être pour établir des relations directes avec elles. Cette conjecture commence à ne pas être répétée seulement dans le public et dans les gazettes; je dois sérieusement chercher à savoir si elle peut être fondée, afin d'être à même d'informer Vos Excellences de ce qui pourrait être réellement décidé à cet égard et ne pas laisser dans le doute ce que les défiances et les intérêts pourraient bien faire conclure.

On donne trois motifs avoués au voyage du docteur Franklin. Le premier est son désir de faire élever ses enfants en France; le second, son intention de publier de nouveaux ouvrages; enfin le besoin qu'il a de repos à son âge, et sa volonté de finir ses jours ici, loin de la guerre civile et de ses sanglantes conséquences. Alors même que ces raisons, dont il est sans importance de discuter la réalité devant le Sénat, seraient toutes fondées, elles

---

per la strada di mezzo, riconciliando, come suol farsi, le voce dei due partiti; giacchè non regna altro genio, che un solo, che pende sempre ai vantaggio dei colonisti, così volendo l'emulazione, testificata da tutti i tempi, fra il Francese e l'Inglese. Ma la medesima emulazione ora appunto si è quella, che fa credere a molti, che il dottor Franklin sia venuto per prevalersene, e per cavare da questa corte favori, soccorsi et corrispondenze colle colonie sollevate. Una tale supposizione, che in qualche parte non è veramente delle sole gazzette e del volgo, obbliga il mio dovere a verificarla, onde non manchi il confronto a Vostre Eccellenze di ciò, che in realtà si venisse a conchiudere, ne resti talvolta in dubbio il di più che i sospetti e gli interessi infantassero.

Tre sono le cause innocenti, sotto le quali si annunzia questa venuta del dottor Franklin : prima per metter in educazione i suoi figli; poi per dare alla luce delle altre sue opere; e finalmente per terminare quì in pace i suoi giorni, de' quali è già pieno, fuori delle domestiche turbulenze, e lungi dall' effusione del sangue civile. Ma il supponer per veri anche tutti li tre motivi ora detti, sui quali non è importante di far l'analisi alla Grandezza dell' Eccellentissimo Senato, non è però che impe-

peuvent parfaitement se concilier avec la conduite simultanée d'une négociation secrète auprès de la cour de France dans l'intérêt de l'Amérique. Dans ce cas, quelque soin que l'on mette à la dissimuler, je ferai tous mes efforts pour la connaître et la suivre. Franklin n'est pas un homme qui puisse facilement se cacher; on s'attend à le voir paraître à la cour, confondu au moins dans la foule; on saura bien s'il a été reçu par quelque ministre. Partout où il voudra se présenter, il est certain d'être accueilli, car ici on ne veut pas témoigner la moindre crainte de déplaire à l'Angleterre. Tous les égards qu'on aura pour cette puissance se borneront à ne faire ouvertement contre elle ni traités, ni actes d'hostilité. Ainsi, quand l'ambassadeur britannique s'est plaint de ce que beaucoup d'officiers français s'étaient enrôlés dans les troupes des colonies, M. le comte de Vergennes s'est borné à lui répondre que les sujets de cette couronne n'étaient point esclaves et qu'ils avaient toujours eu la liberté de prendre du service là où il leur plaît. De même, à l'occasion des remontrances faites sur le transport des munitions de France en Amérique, il a été répondu que c'était là des marchandises comme d'autres, appartenant à des particuliers, et qu'on ne pouvait empêcher personne de faire le commerce. Si, en quelques cas, on a consenti à donner quelques

---

disca, e sia inconciliabile con il maneggio contemporaneo di una placida occulta negoziazione con questa corte a favore della sua patria. In tal caso per quanto segretamente si ordisca, non mancherà il mio dovere di seguitarla; nè questo è uomo che possa facilmente nascondersi; onde si stà in attenzione di vederlo alla corte, se non altro confuso con tutti; poi si saprà se sarà ricevuto da qualche ministro; ne ci è apparenza che incontri rifiuto in qualunque luogo che si produca, non volendosi quì dimostrar soggezzione dell' Inghilterra, per la qual si riduce in sostanza tutto il riguardo a non assumere apertamente trattati nè operazioni di ostilità. Per altro se l'ambasciatore britannico si è lagnato che molti officiali francesi siano arrolati nelle truppe delle colonie, il signor conte di Vergennes gli ha risposto: che i sudditi di questa corona non sono schiavi, nè si era mai tolta loro la libertà naturale di prender servizio dove a ciascuno più agrada. Così se vennero rimostranze per munizioni portate di Francia in America, si è sostenuto, che questi erano capi di mercanzia, tutto affar di privati; e che non si potea loro turbare la libertà del commercio. E se in qualche caso particolare

bonnes paroles, on a bien eu le soin de n'accorder en fait aucune satisfaction; et c'est ce que l'ambassadeur d'Angleterre ne manque pas de remarquer dans les rares occasions où il parle de ces affaires.

Cependant, de ce que Franklin pourrait être reçu par le gouvernement et de ce qu'il fera peut-être des démarches et des tentatives, il ne faudrait pas conclure que la France veuille manquer à la bonne foi, et altérer ses relations pacifiques avec la Grande-Bretagne par la négociation de conventions et d'engagements publics en faveur des colonies. Vos Excellences comprennent qu'une telle conduite serait sans excuse et deviendrait un précédent fâcheux pour la France, en éveillant contre elle les haines, les défiances et les soupçons de tant d'autres puissances qui ont aussi des colonies hors d'Europe. Mais on peut être certain que la France, sous le nom de marchandises et de liberté du commerce des particuliers, laissera toujours fournir à l'Amérique les secours, les approvisionnements et les avantages de tous genres; elle répondra constamment à l'Angleterre qu'elle ne veut pas se porter juge de la cause des Américains, et elle peut d'autant plus garder cette attitude, qu'à Londres même on ne paraît pas être d'accord à cet égard.

La cour de France se tiendra donc en observation à l'égard des

---

si diedero delle buone parole, non si risparmiarono i mezzi termini per evitare le soddisfazioni nel fatto; come non lascia di rammentarlo, se accade il discorso fra pochi, il medesimo ambasciator d'Inghilterra.

Qualora, pertanto Franklin s'introduca, e faccia dei tentativi e dei passi, non è già da credere che la Francia sia per mancare alla fede e alla buona corrispondenza di pace che corre con la Gran-Bretagna, onde incontrar conventioni, ed impegni scoperti in favore delle colonie inglesi. Ben comprendono Vostre Eccellenze, che questa sarebbe un' azione senza scusa, ed anche uno esempio dannoso a se stesso, nel mentre che sveglierebbe sommo odio, apprensione e sospetto reciproco in tante altre potenze, che hanno colonie fuori d' Europa. Ma tutto il favore, gli ajuti, e provvedimenti, che potranno scusarsi sotto titolo di commercio, e del libero arbitrio delle persone particolari, non ci è poi apparenza che vengano quì rifiutati, sempre allegandosi all' Inghilterra di non volersi quì giudicare la causa di quelle genti, tanto più, che non pare decisa nè meno a Londra medesima.

E così sostenendosi questa corte in suspenso, senza riconoscerle, nè

colonies, sans les reconnaître ni comme indépendantes ni comme rebelles. Si, d'un côté, elle ne peut traiter directement avec elles dans les formes publiques, comme si les colonies formaient un État libre, elle ne peut davantage, d'autre part, user envers elles d'actes d'hostilité comme serait la prohibition du commerce, car la France n'est pas obligée de traiter en ennemis tous ceux qui sont en guerre avec la couronne britannique, n'ayant pas avec cette puissance des traités d'alliance aussi étroits. A la faveur de ces raisons, on continuera autant que possible, au moyen des entreprises particulières, à favoriser les colonies; il est en effet d'une grande importance (pour la France) d'humilier l'orgueil et d'occuper longtemps les forces de la puissance rivale qui, jusqu'à présent, a prétendu à la souveraineté des mers, afin que les pertes qu'éprouvera son commerce ouvrent les voies et les chances à ses compétiteurs. D'ailleurs l'Angleterre, qui se trouve engagée dans une guerre domestique fort difficile, dont les conséquences peuvent être fort graves, n'est pas en état de s'exposer à une guerre étrangère par des prétentions exagérées envers la France. Elle préférera dissimuler quelques offenses, même publiques, que de parler trop haut de ces relations secrètes et particulières.

Vos Excellences, en connaissant la situation et les intérêts res-

---

independenti, nè ribelli; se da una parte non può trattare, nè contrattare direttamente con loro in forma pubblica, come fossero nazioni libere; non può nè meno dall' altra usar loro verun atto di ostilità, come sarebbe la proibizione del commercio, non essendo obbligata a trattar da nimici tutti quelli che sono in guerra colla corona Britannica, colla quale non tiene alleanze di tal vigore. Sotto l' ombra propizia di queste ragioni non si resterà di dar mano, quanto sarà mai possibile in via privata, al sostegno delle colonie, troppo giovando, che tengano lungamente imbarazzata la fierezza e la forza di una potenza rivale, che fin or' pretendeva il primato marittimo, e che le perdite gravi del commercio britannico aprano l'adito alle fortune e speranze dei suoi competitori. All'incontro, la Gran-Bretagna, che si ritrova impegnata in una guerra domestica sì travagliosa e di tal conseguenza, non è di grado di conciliarsi guerre straniere con pretender gran fatto a rigore da questa corona; e le conviene piuttosto dissimular qualche offesa, anche pubblica, di quello, che alzar la voce per le secrete e private corrispondenze.

Sulla base pertanto delle rispettive situazioni e interessi, sarà facile

pectifs des partis, pourront se former un jugement, au sujet des démarches que les bruits publics attribueront au docteur Franklin, sur une question qui tient l'Europe entière en suspens, car il s'agit de l'issue incertaine et de si grave conséquence de la présente guerre.

Je me recommande aux bonnes grâces de Votre Sérénité.

Le chevalier MARC ZENO, ambassadeur.

---

al prudentissimo avvedimento di Vostre Eccellenze di preparare il giudizio sopra i maneggi, che verranno attribuiti al dottor Franklin, dalle varietà della fama, in argomento che tanto impegna l'aspettazione di tutta la Europa, sull' esito ambiguo e importante di quella guerra.

Grazie, ecc.

MARCO ZENO, cavalier ambasciator.

RAPPORT

SUR

LA MISSION ACCOMPLIE EN ÉGYPTE,

PAR M. LE VICOMTE E. DE ROUGÉ,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

15 juin 1864.

Monsieur le Ministre,

Votre Excellence voudra bien m'excuser si je me borne à lui rendre un compte sommaire de la mission que j'ai remplie en Égypte pendant les six mois qui viennent de s'écouler. La fatigue excessive qui a suivi cette période d'activité laborieuse ne me permettrait pas d'exposer en détail les progrès que doivent apporter à la science les immenses matériaux que nous avons collectionnés. Six volumes d'inscriptions inédites, copiées à la main; deux cent vingt planches photographiées, reproduisant les murailles historiques des temples, les plus grandes inscriptions et les plus beaux monuments de l'art égyptien : tel est le résumé des dépouilles que nous avons recueillies dans l'ancienne Égypte. C'est assez vous dire le travail nécessaire pour en tirer tous les fruits.

Organisée par les ministères d'État et de l'instruction publique, sous l'inspiration de Sa Majesté, notre mission réunissait tous les éléments d'un travail fructueux. Un savant épigraphiste, M. Wescher, m'était adjoint pour étudier les inscriptions grecques; mon fils s'était préparé par trois années d'études spéciales à me seconder dans la copie si difficile des inscriptions hiéroglyphiques. M. de Banville devait nous fournir l'aide, devenue indispensable aujourd'hui à l'archéologue, de son talent éprouvé pour la photo-

graphie. Enfin, M. Mari
but, avec l'autorisation d
ment éclairés par sa conn
nous communiquant les
dirigées.

Son Altesse Ismaïl-Pacha
notre mission, a mis à
peur, sur lequel nous trou
aucune perte de temps
ressources, si précieuses
commode; aussi avons-no
interrompue, et la fatigue
sement de la tâche qui no

Une simple table des
tons grossirait démesurém
en ce moment à vous sig
tour desquels ces docum
la marche de notre voya
cession historique : no
ainsi plus facilement co

La plus ancienne ép
Égypte par des monu
trième dynastie, c'est-à
ment notre ère de plu
que les calculs chronol
jusqu'à cette limite; la
mais nous n'en somm
toire bien réelle, ce
des œuvres immens
nages nouveaux, ré
tien, vient animer
rieures ne sont
les noms tra
conservés
M. Mari

tous les éléments qui sont nécessaires à la complète discussion d'un texte bien plus précieux encore que la célèbre table d'Abydos.

Les tombeaux de Gizeh et de Sakkarah, mis au jour depuis ces dernières années, ont été minutieusement étudiés; ils nous ont rendu les noms d'une foule de personnages appartenant à cette première époque monumentale : ce sont des reines, des princes, des grands fonctionnaires qui ont vécu sous les règnes de *Choufou*, de *Schafra*, de *Menkerès* et de leurs successeurs. Le plus ancien roi, dont nous connaissions un monument contemporain, se nommait *Senofre*; sa place était jusqu'ici controversée. Le tombeau d'une princesse qui occupa un rang éminent sous les règnes successif de *Senofre*, *Choufou* et *Schafra*, m'engage à reconnaître définitivement dans *Senofre* le roi que la liste de Manéthon nomme *Sôris*, et qu'elle place avant *Souphis* (Choufou), en tête de la quatrième dynastie. La succession se continue par une quantité considérable de tombeaux dont l'étude permettra de dresser un tableau très-étendu de la civilisation égyptienne sous les quatrième et cinquième dynasties.

L'histoire de l'art, à cette époque si reculée, s'impose à l'esprit comme un des problèmes les plus curieux qu'il nous soit donné de méditer. Nous connaissions jusqu'ici l'art de la quatrième dynastie par les masses imposantes des pyramides, qui avaient de bonne heure frappé d'étonnement les architectes les plus habiles par la grandeur de l'appareil, la perfection de la pose des blocs et l'étonnante justesse de leur orientation. Le temple du sphinx, retrouvé par M. Mariette, attestait en outre l'emploi harmonieux des plus riches matériaux et l'entente des belles proportions. Mais le peuple qui taillait déjà le granit et l'albâtre avec ce goût et cette facilité n'était-il habile qu'en architecture? Les fouilles qui ont enrichi le musée du Caire de tant de belles statues de cette première époque répondent aujourd'hui à cette question. La photographie, témoin incorruptible, nous a ici prêté un secours dont le plus habile crayon n'aurait pu égaler l'autorité. Les portraits de ces statues antiques, dont nous rapportons d'excellents spécimens, montreront aux yeux les plus prévenus que le principe du premier art égyptien était la nature même, fidèlement observée et déjà habilement rendue. Les proportions exactes, les principaux muscles étudiés avec soin, la figure sculptée avec finesse, et l'indi-

vidualité du portrait saisie souvent avec bonheur, telles sont les louanges que nous pouvons décerner aujourd'hui à ces artistes du premier âge, soit qu'ils se bornent à tailler la pierre calcaire, soit qu'ils mettent en usage les belles essences de bois qui croissaient dans la vallée du Nil, soit, enfin, qu'ils s'attaquent aux roches les plus dures, comme dans les statues du roi *Schafra*, et qu'ils se rendent maîtres du granit le plus rebelle avec une puissance et une souplesse de ciseau qu'on ne saurait trop admirer. Ce peuple de figures nouvelles, sorties des fouilles de Sakkarah, est toute une révélation; car la sculpture du temps des pyramides n'était encore connue que par des échantillons rares et peu soignés.

Les souvenirs des quatrième et cinquième dynasties sont groupés et concentrés pour ainsi dire autour du site antique de Memphis. Ceux de la sixième se retrouvent un peu partout, et nous avons eu à glaner quelques inscriptions du roi *Papi-meri-ra* dans toute l'Égypte, depuis Sân jusqu'à Abydos et aux rochers d'Assouan : peut-être pourront-elles éclaircir la difficile question qui se rattache à sa succession. En effet la science ne connaît pas de monuments qu'elle puisse classer avec certitude entre la sixième et la onzième dynastie, ce qui a fait conjecturer que les familles royales auxquelles les listes de Manéthon ont donné cette place ne représentaient que des souvenirs partiels et contemporains des autres Pharaons. Quoi qu'il en soit, les fouilles de Thèbes ont beaucoup ajouté à nos connaissances sur les premiers rois thébains, ceux de la onzième dynastie. Leur sépulture a été retrouvée, plusieurs de leurs sarcophages sont même arrivés dans nos musées. Nous avons pu étudier, dans le champ funéraire de cette dynastie, un obélisque nouveau, et voir une stèle encore en place devant la pyramide écroulée, tombeau du roi *Antef*. Ce prince, grand chasseur à ce qu'il paraît, s'était fait représenter environné de ses chiens favoris, dont il a même voulu nous conserver les noms et nous dire les qualités.

La famille d'Antef ne gouvernait probablement que la Thébaïde; mais, avec la douzième dynastie, nous rentrons dans une ère monumentale dont la grandeur et la fécondité sont signalées depuis longtemps. Les nouvelles fouilles sont très-riches en monuments de cette belle époque. Les premières constructions importantes que nous ayons rencontrées à Tanis ou Avaris (car nous croyons que

ces deux noms appartiennent à la même ville) sont l'ouvrage d'Ousertasen Ier, et tous ses successeurs ont continué son œuvre, comme l'atteste la série de nos inscriptions. Nous avons relevé avec soin les légendes qui accompagnent les belles statues de cette dynastie, tandis que la photographie en prenait l'image. On remarquera particulièrement, pour la finesse des traits et l'ajustement de la coiffure, deux statues en diorite représentant la reine Nofre. Quant au colosse du roi Ousertasen Ier, c'est un de ces chefs-d'œuvre que nos musées, trop négligents de leurs intérêts pendant de longues années, envieront maintenant au musée du Caire. Un fragment très-célèbre du colosse qui lui servait de pendant à Tanis, et qui est possédé par le musée de Berlin, peut donner aux archéologues une idée exacte de la valeur de ce morceau.

Nous avions étudié et également fait photographier un autre colosse du même roi à Abydos, où la douzième dynastie a laissé de nombreux souvenirs. Cette localité a fourni au musée du Caire une riche série d'inscriptions du même temps que nous avons pu entièrement copier ou photographier. C'est au nord de la plaine d'Abydos que M. Mariette a retrouvé, sous une triple couche de ruines, les restes de l'enceinte du plus ancien temple d'Osiris; contre cette enceinte, aujourd'hui si profondément enfouie, une série de stèles officielles attestait les visites successives des souverains, jaloux de rendre leurs hommages au vieux sanctuaire. Mais la plupart de ces textes tombent en poussière au contact de l'air. Nous avons disputé à la main du temps tout ce qu'il nous a été possible de lui arracher, et nous avons copié tout ce qu'une étude attentive et répétée nous a permis d'en saisir, malgré les lacunes qui interrompent à chaque instant les récits.

La douzième dynastie a laissé partout des traces de son pouvoir; depuis la basse Égypte jusqu'au fond de l'Éthiopie, depuis le Fayoum jusqu'à la presqu'île de Sinaï. On savait, par l'étude de quelques débris, qu'Ousertasen Ier avait construit à Thèbes un premier sanctuaire, détruit à une époque restée inconnue. Une inscription récemment déterrée à Karnak m'a démontré du moins que ce sanctuaire n'avait pas été renversé du temps des rois pasteurs. Objet d'une respectueuse sollicitude de la part des Pharaons, il avait été soigneusement réparé, sous la douzième dynastie, par le grand prêtre Amen-Hotep, ce qui nous prouve qu'il avait dû être

pris en considération dans le plan général des grands travaux exécutés plus tard à Karnak par les Toutmès et les Aménophis.

Les moindres documents historiques appartenant aux dynasties suivantes méritaient particulièrement notre attention. Suivant un sytème soutenu par divers savants et qui s'appuie sur l'autorité du nom de M. Lepsius, l'invasion des pasteurs serait venue interrompre la série des Pharaons nationaux aussitôt après la douzième dynastie. Nous avons recueilli à Abydos et sur les rochers des îles voisines de la première cataracte des souvenirs nombreux de la famille des Sevek-Hotep, qui appartiennent à la treizième. Mais ces renseignements, très-utiles à tout autre point de vue, ne décidaient rien quant à la question que je viens de signaler; car l'occupation de la basse Égypte par les pasteurs et leurs incursions, si désastreuses qu'on les suppose, auraient pu ne pas interrompre absolument la série monumentale dans la haute Égypte. Mais à Tanis il en est tout autrement : dans cette ville, véritable boulevard de la frontière du côté de la Palestine et où nous allons tout à l'heure signaler le siége même de la puissance des rois pasteurs, Sevek-Hotep III, le quatrième roi de la treizième dynastie, dressait encore ses colosses de granit; on y remarque également une belle figure colossale d'un Pharaon nommé *Mour-Maschau* et dont les cartouches se lisent, dans la célèbre liste royale du Papyrus de Turin, parmi les souverains de la même famille. Assurément les pasteurs n'avaient pas encore passé la frontière au moment où les images de ces Pharaons étaient érigées paisiblement à Tanis pour y attester leur domination.

J'ai déjà expliqué dans une communication envoyée à l'Académie des inscriptions, et publiée pendant mon voyage, les faits nouveaux qui attestent à Tanis l'établissement de ces envahisseurs venus d'Asie, que la tradition nommait *les pasteurs* ou *les Hyksôs*, et les emprunts qu'ils firent aux arts égyptiens. M. Mariette prépare d'ailleurs un mémoire spécial sur les questions si curieuses que soulèvent ces monuments nouveaux; l'habile archéologue y retracera d'une manière complète tout ce que les fouilles nous ont appris sur les relations de l'Égypte avec ses oppresseurs, relations qui ne jettent pas moins de jour sur l'état antique des peuples dits *sémitiques* que sur celui de l'Égypte vers le XVIIIe siècle avant notre ère. Je me bornerai donc à mentionner ici les belles photographies prises à Sân par M. de Banville, et dans lesquelles

le style mixte de ces curieux monuments pourra être étudié comme sur le vif.

L'expulsion des pasteurs marque le commencement de ce qu'on appelle le second empire égyptien ; il s'ouvre par l'époque des grandes conquêtes qui établirent pendant plusieurs siècles la supériorité de l'Égypte. Nous ne sommes pas encore dans le domaine d'une exacte chronologie, mais la différence entre les résultats des divers calculs est déjà singulièrement diminuée; cette ère s'ouvrirait, suivant les uns au XVIII[e] siècle, suivant les autres au XVI[e] siècle avant Jésus-Christ. Ici notre travail le plus ardu ne consistait pas à rechercher des textes nouveaux ; les nombreuses pages historiques gravées sur les monuments, et déjà publiées, avaient besoin d'être collationnées soigneusement sur place, et nous avons dû employer un temps considérable à cette minutieuse vérification à Assouan, à Silsilis, à El-Kab, à Karnak, à Louqsor, à Médinet-Habou, etc. etc. Nos recherches ont souvent été payées par d'heureuses additions ou par des corrections importantes aux textes devenus classiques dans la science. La difficulté de copier avec exactitude certaines inscriptions hiéroglyphiques ne peut être bien comprise que par ceux qui ont eu le courage de passer de longues heures à disputer un texte à des surfaces à moitié détruites par l'action du temps. Là où nous avons employé fructueusement des journées entières, d'autres yeux plus perçants, et travaillant peut-être dans d'autres conditions de lumière, retrouveront encore après nous de quoi payer leurs efforts.

Les monuments de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie ont, d'ailleurs, fourni un large contingent de textes nouveaux : laissant de côté les inscriptions secondaires, qui nous aideront à compléter l'histoire de cette époque, je signalerai plus particulièrement à l'attention le commencement du poëme historique sur les campagnes de Ramsès II (Sésostris). Ce morceau, si important au double point de vue de l'histoire et de la littérature, était déjà connu par le Papyrus Sallier, dont j'ai donné la traduction il y a plusieurs années; mais les premières pages de ce manuscrit étaient perdues, et le texte commençait au milieu d'une phrase. Champollion avait déjà signalé des débris du même récit sur la muraille extérieure du temple de Karnak; j'en ai reconnu également un autre exemplaire sur le premier pylône de Louqsor; mais il était profondément enfoui précisément derrière la place

primitive de notre obélisque de la place de la Concorde. Les fouilles entreprises sous nos yeux ont mis au jour tout ce qui subsistait encore, sur les deux murailles, du commencement de cet admirable document. En complétant, l'un par l'autre, les débris conservés à Karnak et à Louqsor, on peut affirmer que l'œuvre du poète égyptien, qui avait été ainsi jugée digne d'être inscrite sur les beaux temples de Thèbes, nous sera rendue presque en totalité.

Nous rapportons également des textes inédits et très-intéressants relatifs à une autre phase de l'histoire égyptienne, qui se développa vers le xive siècle avant notre ère. A cette époque, des noms inconnus jusque-là apparaissent parmi les peuples rivaux de l'Égypte; ils appartiennent en grande partie à la race *blanche*, que les Égyptiens nommaient *Tamahou*. Les uns occupaient alors une partie du littoral africain, les autres habitaient les îles et les côtes de la Méditerranée. Leur première attaque eut lieu sous le règne de Ménephtah, fils de Ramsès II; elle se présente avec le caractère très-décidé d'une invasion. L'Égypte eut à défendre ses propres foyers; une inscription, composée de soixante et dix-sept colonnes d'hiéroglyphes, et mise au jour par nos fouilles, ajoutera beaucoup à nos connaissances sur ces peuples et sur la guerre terrible que l'Égypte soutint contre eux.

Ce sont les mêmes ennemis, augmentés toutefois d'alliés nouveaux et appartenant aux mêmes races, que nous retrouvons sous Ramsès III, à Médinet-Habou. Les fouilles de cet admirable édifice ne sont pas encore terminées, et plusieurs grandes pages historiques sont enfouies presque jusqu'au sommet. J'ai pu néanmoins copier ou saisir par la photographie de longues inscriptions inédites et se rapportant à l'histoire de ce temps. Il est impossible que l'étude de ces documents ne jette pas un jour inattendu sur les populations primitives de l'Archipel, et peut-être sur les races pélasgiques, auxquelles semble avoir appartenu l'empire de la mer avant le développement de la puissance phénicienne.

Je passe rapidement sur les faits nouveaux relatifs aux dernières périodes de l'histoire des Pharaons, malgré les nombreuses inscriptions qui s'y rapportent, et qui complètent, éclaircissent ou rectifient nos connaissances historiques. C'est ainsi que la vingt et unième dynastie de Manéthon, qui était à peu près inconnue sur les monuments, a retrouvé son chef *Smendès* et plusieurs de ses rois dans les fouilles de Tanis. C'est ainsi que l'origine et les pro-

grès de la puissance des rois éthiopiens, qui envahirent l'Égypte au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, ont reçu de grands éclaircissements par les inscriptions découvertes à Gebel-Barkal; mais je me hâte de terminer cette énumération.

Si nous descendons maintenant aux temps de la domination grecque, on pourrait craindre que les monuments mis au jour par les fouilles du gouvernement égyptien fussent moins riches en curieuses révélations. Mais on est promptement rassuré aussitôt qu'on a parcouru le temple d'Edfou, sorti entier et comme tout vivant des décombres qui l'avaient enseveli, qui résume tous les temples ptolémaïques et qui pourrait presque les remplacer à lui seul. La première impression qu'éprouve l'archéologue en abordant l'étude de ces longues murailles toutes couvertes de tableaux et d'inscriptions finement gravées, c'est le sentiment de son impuissance. Il faut choisir et se borner sous peine de voir le temps s'écouler et le travail grandir devant soi à chaque fois que l'examen devient plus attentif. Nous avons copié, copié sans relâche, pendant que la photographie multipliait ses épreuves partout où le jour éclairait suffisamment la gravure des tableaux et des inscriptions choisies. Edfou est le véritable répertoire de la mythologie égyptienne. Sans doute le génie grec se sera fait jour dans quelque détail, mais le fond de la religion antique n'est pas sensiblement altéré; tout au plus pourra-t-on attribuer à l'esprit nouveau un développement inusité des mythes. Si l'on en excepte les hymnes funéraires, les textes religieux d'une certaine étendue sont extrêmement rares sur les monuments pharaoniques; nous n'avions rencontré de développements analogues à ceux d'Edfou que dans le seul temple d'Abydos, construit par Séti Ier, et où nous avons recueilli des hymnes très-importants. Edfou reste donc extrêmement précieux sous ce rapport; comparées aux représentations de Philæ, qu'elles complètent, les figures et les légendes de ce temple forment un sujet d'études inépuisables dans le domaine de la religion égyptienne : nous en rapportons une énorme série d'inscriptions.

Les soubassements des diverses parties du temple présentaient également un sujet d'études attachant pour nous. Leur décoration se compose de véritables traités de géographie conçus dans l'esprit du temps et dont voici le programme invariable : le souverain offre ses hommages aux dieux du temple, auxquels il est censé

amener et présenter toutes les régions de son empire. Dans les listes les plus étendues, chaque province est escortée de ses villes principales, dont les meilleurs produits sont souvent énoncés. D'autres séries de tableaux et d'inscriptions énumèrent les dieux vénérés dans chaque localité. Nous avons aussi complète la copie de ces précieux documents.

Je me suis moins arrêté aux derniers temples de style égyptien, construits du temps des Romains. Ce n'est pas que l'étude n'en puisse être profitable, mais leurs inscriptions rebutent l'archéologue par leur tracé confus et le mauvais style des caractères, qui sont d'ailleurs souvent effacés ou difficiles à lire, parce qu'ils étaient gravés en relief sur des blocs de grès. Je citerai pourtant un souterrain découvert depuis peu de temps dans la partie méridionale du grand temple de Dendérah : la seule entrée était dissimulée par une pierre mobile et qui semblait faire partie de la décoration de la salle. Déplacée par hasard, elle donna accès dans une suite de couloirs et de petites chambres obscures, où peut-être s'accomplissaient les épreuves des initiations. Il est certain que, malgré l'état de dépendance où se trouvait alors le pays, on lit sur diverses portes de ce souterrain la défense d'y laisser pénétrer les profanes; les Asiatiques et les Grecs eux-mêmes en sont exclus nominativement. Les représentations sont du reste analogues à celles qu'on voit dans les autres parties du temple. Nous en avons fait une étude suffisante en copiant toutes les légendes qui accompagnent les tableaux religieux dont les parois sont couvertes sur une longueur de plus de soixante mètres.

Tels sont les principaux résultats de nos explorations; elles se sont étendues depuis le site de Tanis jusqu'à l'île de Philæ; les fouilles dirigées par M. Mariette n'ont pas encore dépassé cette limite. Nous avions pu d'ailleurs nous convaincre, par un premier aperçu, en remontant le Nil, que les trois mois qui nous restaient avant les chaleurs ne suffiraient pas à terminer la partie la plus essentielle de notre mission. Quand nous avons regagné le Caire, les symptômes de la fatigue commençaient aussi à se faire sentir et nous avertissaient qu'il fallait prudemment songer au retour, malgré le regret que nous éprouvions d'avoir laissé de côté plusieurs localités d'un haut intérêt. Si le climat d'Égypte est excellent pendant les mois d'hiver, il n'en est pas moins vrai qu'un travail intellectuel trop assidu y devient bientôt très-pénible et

qu'il laisse souvent des traces fâcheuses dans l'organisation. On n'y dépasse pas impunément une certaine mesure : cette première récolte était d'ailleurs tellement abondante, qu'une longue vie de travail ne suffirait pas à l'épuiser.

C'est un devoir pour moi, avant de terminer ce premier rapport, de rendre hommage au zèle de mes compagnons de voyage, sans l'aide desquels ma mission eût été bien incomplétement remplie. Ils n'ont jamais faibli devant les travaux incessants que nous imposait l'abondance des matériaux, et qui donnaient souvent à ce beau voyage une physionomie trop sévère. Je dois aussi des remercîments à M. Mariette, qui nous a si habilement guidés et qui a souvent secondé mon fils dans la pénible copie de longues inscriptions.

M. Wescher a déjà fait connaître à Votre Excellence les bons résultats qu'il a obtenus : la philologie et l'histoire y trouveront largement leur profit. Je ne puis que rendre le meilleur témoignage de son savoir et de son zèle pour la science; le déchiffrement des *graffiti* si nombreux relevés par lui dans les tombeaux de Bab el-Molouk sera cité particulièrement comme un chef-d'œuvre de patience et de sagacité. Quant à la collection des photographies exécutées par M. de Banville, elle a déjà réuni les suffrages des connaisseurs de cet art difficile. Il a su rendre les figures avec toutes les finesses du modelé, les vues des monuments avec les demi-teintes et la vérité de la perspective, et les inscriptions avec une netteté dont nous n'avions pas encore vu d'exemple dans les photographies rapportées d'Égypte. Artiste jaloux de la perfection, et toujours en quête du mieux, il a su approprier ses procédés aux variations de la chaleur et de la lumière, et à la nature même de chaque objet qu'il devait reproduire.

Ainsi secondés et sur un sol aussi riche encore, nos labeurs ne pouvaient pas être inféconds : nous avons la conscience d'avoir rempli fidèlement, et dans la mesure de nos forces, la mission qui nous était confiée, et nous espérons que la science y pourra longtemps puiser d'utiles renseignements.

J'aurai l'honneur de développer à Votre Excellence, dans un rapport plus détaillé, les faits nouveaux que la première étude de nos inscriptions m'aura successivement révélés. Ce premier aperçu de nos travaux aura pu faire comprendre à combien de questions intéressantes il faudra nécessairement toucher dans cet examen :

questions ardues, insolubles jusqu'à nos jours, mais qu'il faut aborder résolûment aujourd'hui, puisque la découverte immortelle de Champollion a mis les éléments de la discussion entre nos mains, et parce qu'elles s'imposent à l'historien des temps antiques comme un des premiers sujets offerts à ses méditations.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence,

Le très-humble serviteur,

Vicomte E. de Rougé.

RAPPORT

SUR

LA MISSION ACCOMPLIE EN ÉGYPTE,

PAR M. C. WESCHER,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,
ADJOINT À LA MISSION SCIENTIFIQUE D'ÉGYPTE.

Alexandrie, 12 avril 1864.

Monsieur le Ministre,

Lorsqu'au mois d'octobre dernier je fus adjoint par Votre Excellence à la mission archéologique placée sous la direction de M. le vicomte de Rougé et envoyée par le Gouvernement français en Égypte, je reçus de vous des instructions qui, en me recommandant l'étude spéciale des inscriptions grecques et romaines de cette contrée, me prescrivaient tout ensemble la recherche des textes inédits et le contrôle attentif des documents déjà publiés.

Ce double travail n'était pas sans difficulté. Sous le rapport géographique, les inscriptions gréco-romaines de l'Égypte s'étendent sur une ligne de trois cents lieues de longueur, depuis le phare d'Alexandrie jusqu'aux cataractes d'Assouan. Disséminées dans toute la vallée du Nil, elles se trouvent tantôt au sein des terres cultivées dont l'humidité les ronge, tantôt au milieu des sables du désert, qui, en les préservant de l'action du temps, semblent en même temps les dérober aux investigations des hommes. Gravées au frontispice de monuments gigantesques ou cachées dans l'obscurité de grottes souterraines, elles défient par leur position même les efforts de l'épigraphiste, qu'elles contraignent à des recherches pénibles et quelquefois périlleuses. Sous le rapport chronologique, ces mêmes inscriptions embrassent une période de

neuf ou dix siècles, qui commence à la mort d'Alexandre pour ne finir que sous les empereurs chrétiens de Byzance. Durant ce long intervalle, elles reflètent toutes les vicissitudes religieuses, politiques, sociales, subies par les générations diverses et mélangées qui ont laissé sur le sol égyptien la trace encore visible de leur passage. Ce mélange des races et des époques a eu pour conséquence, dans la langue et dans l'écriture grecques principalement, des variations nombreuses que la philologie et la paléographie sont tenues d'observer et d'éclaircir. La nature complexe de tels documents en rend l'étude à la fois plus instructive et plus laborieuse.

Pour vaincre ces obstacles matériels et résoudre ces problèmes scientifiques, j'avais à ma disposition, d'une part, les moyens d'action fournis à notre mission par l'accord du Gouvernement égyptien et du Gouvernement français; d'autre part, les conseils et l'érudition du savant éminent auquel Votre Excellence m'avait fait l'honneur de m'associer.

Mon plan était tracé d'avance. Les grandes publications de Letronne, de Franz, de Lepsius, qui résument les recherches antérieures, ont marqué d'une manière éclatante le point d'arrivée de la science moderne en ce qui concerne les inscriptions grecques et romaines de l'Égypte. En étudiant ces divers recueils sur les lieux mêmes et en présence des monuments originaux, j'ai pu me rendre un compte exact de ce qui avait été fait avant moi, et déterminer avec précision ce qui restait à-faire. C'est le fruit de mes recherches personnelles que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence.

Le nombre des documents nouveaux qu'il m'a été donné de recueillir en Égypte a dépassé nos espérances. Parmi ces documents, les uns, récemment sortis du sol ou négligés par les précédents explorateurs, ont été trouvés dans l'intérieur même du pays; les autres proviennent des fouilles si heureusement fécondes de notre compatriote M. Mariette, et ont été mis par lui à ma disposition avec une libéralité dont je le remercie. Je ne puis entreprendre de donner dès à présent l'analyse complète des matériaux que j'ai amassés. Douze cents inscriptions, aux trois quarts inédites, forment une masse de copies et d'estampages dont le dépouillement ne peut être effectué qu'au prix d'une longue et patiente étude. Aujourd'hui je me propose seulement d'indiquer la nature et les principales divisions de mon travail, en appelant

l'attention de Votre Excellence sur quelques monuments d'une importance particulière, sur quelques séries d'une richesse inattendue.

Je signalerai d'abord un groupe d'inscriptions monumentales d'une haute valeur historique, qui, découvertes sur divers points du territoire égyptien, nous font connaître des faits nouveaux, ou répandent une lumière nouvelle sur des faits déjà connus.

Dans ce nombre il faut citer,

1° *L'inscription ptolémaïque d'Alexandrie.* Cette inscription est gravée sur un bloc de porphyre trouvé dans l'emplacement de l'ancien *Bruchion,* quartier qui renfermait les principaux édifices de la ville des Ptolémées, et notamment les palais de ces souverains. Elle nous présente une dédicace faite par un citoyen d'Alexandrie en l'honneur d'un membre de la famille royale des Lagides. Le nom de la personne à qui le monument est dédié a été martelé dans l'antiquité même. J'ai retrouvé sous le martelage les vestiges de ce nom à demi effacé : c'est celui d'*Arsinoé,* sœur et seconde femme de Ptolémée Philadelphe. Le mariage de Ptolémée Philadelphe avec Arsinoé, sa sœur de père et de mère, était incestueux aux yeux des Macédoniens et en général des Grecs, dont les lois réprouvaient de telles unions, autorisées par les mœurs égyptiennes. Les témoignages des historiens nous permettent de voir, dans la mutilation antique du nom d'Arsinoé sur cette inscription, une conséquence de l'indignation causée dans la colonie grecque d'Alexandrie par cet hymen étrange, qui fut de la part des Lagides la première violation flagrante des lois et des coutumes de la Grèce.

2° *Le monument dédié à Antoine.* La partie conservée de ce monument consiste en un bloc de granit gris, de forme rectangulaire, creusé dans sa partie supérieure et paraissant avoir servi de base à une statue. L'inscription gravée sur cette base nous apprend que le monument a été érigé en l'honneur d'Antoine « le grand, l'inimitable, » par un de ses parasites nommé *Aphrodisios.* Ce parasite appelle Antoine son bienfaiteur et son dieu. L'inscription porte une date double, circonstance à remarquer. La première date se rapporte à l'avénement réel de Cléopâtre, montant sur le trône après la mort de son père Ptolémée Néos Dionysos. La seconde date est calculée d'après l'ère nouvelle adoptée par cette princesse le jour où elle reçut des mains d'Antoine l'investiture publique

et solennelle de la plupart des possessions romaines d'Asie, c'est-à-dire l'empire même de l'Orient.

3° *L'architrave dorique de Philæ.* Cette architrave, en granit gris, a été découverte et déblayée pendant notre séjour dans l'île de Philæ. Elle porte une inscription grecque en grands caractères. Cette inscription est une dédicace à l'empereur Auguste, qui y reçoit les titres de *Soter* et d'*Évergète*, empruntés à la langue officielle de l'ère des Ptolémées. Ce document renferme une date précise et donne le nom d'un nouveau préfet d'Égypte, deux circonstances précieuses qui serviront à combler une lacune de l'histoire. La seule inscription monumentale du règne d'Auguste qu'on eût jusqu'à présent, et qui est celle du propylon d'Isis à Dendérah, publiée et expliquée par M. Letronne, reçoit ainsi un complément inespéré.

4° *Le piédestal d'Antinoé.* Ce piédestal en granit rose, trouvé dans les ruines d'Antinoé, porte deux inscriptions historiques gravées sur deux de ses faces. L'inscription gravée sur la face antérieure du piédestal renferme la consécration officielle du monument. Il a été érigé en l'honneur d'Antinoüs *Épiphane*, c'est-à-dire d'Antinoüs divinisé. Nous savions par les témoignages anciens que le célèbre favori d'Hadrien, ayant accompagné son maître en Égypte, trouva la mort dans les eaux du Nil. A la suite de ce tragique événement, sur les détails duquel plane une certaine obscurité, Antinoüs fut mis au rang des dieux par la volonté toute-puissante d'Hadrien, et devint la divinité éponyme d'un nome nouveau : le nome Antinoïte. L'épigraphie vient ici confirmer l'histoire, puisque voici un document officiel constatant l'apothéose d'Antinoüs, trouvé dans les ruines mêmes de la cité fondée en son honneur. Le consécrateur du monument est un magistrat romain qui porte le titre d'*épistratége de la Thébaïde*. Le piédestal a servi de base à une statue de marbre blanc dont les débris ont été trouvés dans le voisinage. Sur le revers de ce piédestal on voit une autre inscription : ce second texte, plus long que le premier et moins bien gravé, appartient à une époque postérieure. C'est une inscription honorifique au nom des deux empereurs Arcadius et Honorius, fils de Théodose. Deux magistrats romains y sont nommés : l'un est un préfet du prétoire, l'autre porte le titre qui désigne ordinairement les préfets d'Égypte.

5° *La pierre d'Athribis.* Cette pierre, qui provient d'Athribis,

ville égyptienne située sur la branche de Damiette, est doublement intéressante. Elle porte au sommet de chacune de ses deux faces une frise égyptienne ornée de cartouches alternés. L'un de ces cartouches est celui de Psammetichus Ier, roi de la vingt-sixième dynastie; l'autre est martelé. Cette pierre, qui est en grès, paraît avoir servi d'entre-colonnement dans une petite chapelle de l'un des temples d'Athribis. Elle aura été enlevée plus tard pour recevoir une autre destination. Elle porte une inscription grecque gravée perpendiculairement à la frise et aux cartouches hiéroglyphiques. Cette inscription nous apprend que sous le règne simultané des trois empereurs Valentinien, Valens et Gratien, un *tétrapylon* ou arc de triomphe à quatre portes a été construit en l'honneur du « très-divin empereur Valens. » L'inscription donne, entre autres détails, le nom du préfet d'Égypte et celui de l'architecte qui dirigeait les travaux.

Ce document, comme ceux qui précèdent, est en grec. Le grec, introduit par les Lagides, resta sous les empereurs romains la langue officielle de l'Égypte. Ce fait explique le grand nombre des inscriptions rédigées dans cette langue et la rareté des inscriptions latines. Toutefois j'ai relevé, dans les environs d'Alexandrie, plusieurs grandes inscriptions romaines, une, entre autres, du temps de Marc-Aurèle, une autre du temps de Dioclétien. Mais ces monuments n'ont pas, au même degré que les inscriptions grecques, le caractère d'actes publics. On n'y retrouve pas les dates à l'égyptienne. N'intéressant que la colonie romaine, ils semblent avoir été destinés, d'après leur rédaction, à être lus par les Romains seuls.

Une seconde série de documents, d'une nature différente, mais d'une importance égale, comprend les offrandes religieuses. Étrangers à la politique, ces documents servent à l'histoire du culte. Parmi les nouveaux monuments de ce genre, il convient de signaler une table à libations découverte par M. Mariette au Sérapéum de Memphis. Elle porte, sur une de ses tranches, une consécration grecque « à Sérapis, dieu très-grand, et aux dieux adorés « avec lui dans le même sanctuaire. » L'offrande est faite pour un enfant âgé de douze ans, dont le nom présente, avec un radical grec, une désinence égyptienne. Ce monument est bilingue : l'inscription grecque est accompagnée d'une dédicace en caractères démotiques. Un autre monument, trouvé par M. Mariette dans

les fouilles de Deïr el-Bahari, est entièrement grec. On y lit une offrande en l'honneur d'un dieu égyptien dont le nom paraît être une forme d'Ammon, la grande divinité thébaine. La dédicace est faite par un père et une mère d'origine grecque, au nom de leur enfant. Ce monument, qui porte une date royale, appartient à l'époque ptolémaïque. La colonne sur laquelle on lit l'inscription est décorée d'ornements en forme de guirlande, disposés avec un goût qui n'appartient qu'à l'art hellénique.

Parmi les monuments d'un caractère privé, il faut distinguer plusieurs belles inscriptions funéraires qui offrent, sous le rapport littéraire et archéologique, un véritable intérêt. L'une d'elles, trouvée à Sakkarah, au centre de l'antique nécropole de Memphis, dans l'allée de Sphinx qui conduit au Sérapéum, est une inscription grecque métrique. La pierre a la forme d'un cartouche sur un des côtés duquel est gravée une petite tête d'Anubis : c'est comme le cachet de l'Égypte sur cette poésie étrangère. Un autre monument remarquable de la même classe est une stèle égyptienne provenant du Labyrinthe, aujourd'hui le Fayoum. Cette stèle, qui appartient à l'époque ptolémaïque, est divisée en deux registres. Le registre supérieur est rempli par un bas-relief représentant l'âme du défunt amenée par le dieu des morts Anubis devant Osiris et Isis. Le registre inférieur est occupé par une inscription indiquant le nom et la profession du personnage, ainsi que l'année et le mois de sa mort d'après le calendrier égyptien. Le nom du personnage et le nom de son père sont grecs tous deux, mais celui de la mère est purement égyptien, ce qui semble indiquer qu'à l'époque des Lagides les mariages entre des Grecs et des Égyptiennes n'étaient pas aussi rares qu'on l'a cru quelquefois. Les noms propres qui remplissent les inscriptions sont pleins de renseignements utiles à cet égard. Toutefois la fusion des deux races ne fut jamais complète; elles se trouvèrent juxtaposées, quelquefois mélangées, jamais fondues ensemble. Aussi peut-on dire que les monuments grecs de l'Égypte sont tous plus ou moins *bilingues*, en ce sens que la plupart d'entre eux laissent voir clairement, sous une enveloppe hellénique en quelque sorte transparente, l'empreinte indélébile du vieux génie national. Parmi les documents les plus curieux de ce genre, je citerai encore une inscription de Sakkarah, gravée sur un bloc destiné à recouvrir un tombeau. Ce monument épigraphique est en langue grecque,

mais il se termine par une formule empruntée à la mythologie égyptienne. Après avoir rappelé les vertus de la défunte, jeune femme qui s'appelait *Ta-Isi,* l'inscription ajoute : « Elle vécut vingt-cinq ans, et sous terre Osiris lui donna l'onde fraîche. » Cette phrase, écrite en grec, appartient tout entière à la langue religieuse de l'antique Égypte.

La plupart des inscriptions dont je viens d'indiquer le classement proviennent, soit du Delta, soit de l'Égypte moyenne ou Heptanomide, soit du Fayoum. J'arrive maintenant à la haute Égypte, où le double travail qui m'était prescrit par Votre Excellence est devenu particulièrement fécond. Je me contenterai de citer trois séries importantes d'inscriptions se rattachant à deux localités dont la célébrité ancienne attire depuis longtemps les voyageurs : je veux dire les ruines de Thèbes et l'île de Philæ.

Les monuments de l'*île de Philæ* appartiennent, on le sait, à l'époque des Ptolémées. Ces monuments sont couverts d'inscriptions grecques du temps des Lagides et du temps des Romains, pleines de détails curieux pour l'histoire intérieure de l'Égypte pendant ces deux périodes. Considérées en elles-mêmes, ces inscriptions sont des *proscynèmes* ou actes d'adoration inscrits sur les murs des temples par les voyageurs illustres ou obscurs qui les ont visités. Parmi ces voyageurs se trouvent un grand nombre de hauts fonctionnaires de la cour d'Alexandrie, venant, soit au nom du monarque, soit en leur propre nom, saluer la déesse souveraine Isis qui, adorée dans cette île sainte, à l'extrémité même du Nil égyptien, semblait y résider comme la gardienne tutélaire des frontières de l'Égypte. Au delà commencent les pays conquis, et tout d'abord la Nubie ou *Dodecaschœne,* dont, suivant une curieuse inscription de Philæ, Isis est aussi la maîtresse. Le grand temple de Philæ, avec les longues avenues bordées de colonnades qui y conduisent et les majestueux pylônes qui en forment l'entrée, est couvert de ces proscynèmes, expression de la piété des pèlerins. D'autres inscriptions du même genre se rencontrent dans les temples secondaires de l'île, notamment dans celui que l'expédition française de 1798 a désigné sous le nom de *petit temple de l'ouest.* Ces textes demandaient une révision scrupuleuse. Ils s'entremêlent et se pénètrent les uns les autres; sous une inscription récente, on distingue parfois les traits d'une inscription plus ancienne. Beaucoup d'entre ces documents ont été

gravés à l'origine sur les murailles encore nues, et sont antérieurs, par conséquent, aux sculptures égyptiennes et aux caractères hiéroglyphiques qui en décorent aujourd'hui la surface. Ces textes, les plus anciens de tous, se trouvent coupés, supprimés en partie, et il importe d'en suivre minutieusement les traces sous l'ornementation qui les recouvre. On comprend qu'un tel travail n'ait pas été fait complétement par les premiers voyageurs. On comprend qu'il soit possible, même aujourd'hui, de démêler dans ces écritures enchevêtrées plus d'un trait mal observé ou mal rendu, plus d'un fragment négligé, plus d'une inscription oubliée. L'exactitude et la correction, en pareil cas, ne peuvent s'obtenir qu'au prix d'une succession d'efforts. Le sujet en vaut la peine, car les inscriptions grecques de Philæ embrassent une période historique considérable. Le nom de cette île fait son apparition dans les annales de l'Égypte au commencement du IVe siècle avant notre ère. A partir de ce moment, on peut suivre pendant neuf cents ans le cours régulier de son histoire, écrite sur les monuments qu'elle renferme encore. Les derniers Pharaons, les Ptolémées, les Césars, s'empressèrent à l'envi d'élever, d'agrandir, d'embellir ces monuments. Ce coin de terre privilégié devint le centre d'un mouvement religieux important, et le culte d'Isis, parti de Philæ, remonta les deux rives du Nil pour se répandre, de là, dans la Nubie tout entière. L'île sainte continua longtemps à attirer de nombreux pèlerins. Le christianisme naissant ne put y pénétrer, et la vieille religion s'y maintint florissante et prospère jusque sous les empereurs chrétiens. Une inscription grecque, visible encore aujourd'hui près de la chambre d'Osiris, sur la plateforme supérieure du grand temple, nous apprend qu'en l'an 453 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire soixante ans après l'édit de Théodose contre les temples et les dieux, la déesse *Isis* avait encore en ces lieux son culte, ses fêtes et ses prêtres. Quand les Blemmyes idolâtres, protecteurs de ce sanctuaire, eurent été vaincus enfin par les chrétiens de la Nubie, que commandait le vaillant roi Silco; quand, par suite de cette défaite, ils cessèrent d'être pour les empereurs et leurs lieutenants en Égypte des voisins dangereux et redoutés, alors seulement le christianisme put prendre possession de Philæ et devenir maître des deux rives du Nil jusqu'à la seconde cataracte. Alors les temples furent changés en églises, et les vieux bas-reliefs égyptiens, recouverts d'un stuc grossier fait

avec le limon du fleuve, disparurent en partie sous les emblèmes chrétiens destinés à constater le triomphe longtemps attendu de la foi nouvelle. Vers la fin du VIe siècle, en l'an 577, c'est-à-dire au seuil même de notre moyen âge, l'évêque Théodore convertit le pronaos du grand temple d'Isis en basilique chrétienne, sous l'invocation du protomartyr saint Étienne, et fit consigner ce fait dans plusieurs grandes inscriptions gravées sur les murs du sanctuaire, où elles sont lisibles encore de nos jours. On entendit pour la première fois les cantiques de la liturgie chrétienne résonner sous ces voûtes qu'avaient fait retentir si longtemps les hymnes chantés en l'honneur de la triade égyptienne composée d'Osiris, d'Isis et d'Horus. *La croix a vaincu,* dit à ce sujet une des inscriptions grecques du grand temple; *la croix a vaincu, elle vaincra toujours.* Cette fois la prédiction ne devait pas s'accomplir. En effet l'islamisme triomphant ne tarda pas à chasser de Philæ les chrétiens peu nombreux qui l'habitaient, et l'île devint dès lors ce qu'elle est encore aujourd'hui, un lieu dépeuplé, désert, semé de grandes ruines dont rien ne trouble le silence et la majesté.

Ce qui a été dit des inscriptions de Philæ peut s'appliquer en partie à celles qu'on voit à Thèbes sur les jambes et le socle du colosse d'Aménophis III, plus connu sous le nom de *statue vocale de Memnon.* Parmi ces documents, deux séries de textes surtout avaient besoin d'être étudiées et même complétées. Ce sont, d'une part, les inscriptions latines, si importantes pour l'histoire de l'administration romaine en Égypte; d'autre part, les inscriptions grecques en vers, si intéressantes pour l'histoire de la langue grecque et particulièrement du dialecte éolien. Ces dernières ont exercé la sagacité de bien des hellénistes, depuis Jacobs, Letronne, Welcker et Boissonade, jusqu'à M. Ahrens. En présence de tant de doctes conjectures proposées par des philologues éminents et appuyées d'autorités imposantes, il n'y a qu'un moyen de décider sûrement : c'est de recourir aux originaux. Il m'est impossible ici d'entrer dans les détails sans discuter les textes; je me borne donc provisoirement à cette mention rapide, et j'aborde la dernière partie de mon sujet : les tombeaux des rois.

Les tombeaux des Rhamessides ou Pharaons de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie thébaine sont situés sur la rive occidentale du Nil, non loin des ruines de Thèbes, dans la gorge solitaire et sauvage désignée par les Arabes sous le nom de *Bab el-*

Molouk, à l'entrée même du désert Libyque. Ces tombes royales, ouvertes pour la plupart dès l'antiquité, ont reçu dès lors de nombreux visiteurs qui, par des inscriptions gravées ou écrites sur les parois de ces splendides sépultures, ont fixé le souvenir de leur passage et attesté leur admiration. Ces inscriptions sont tantôt courtes, tantôt développées; quelques-unes ne donnent que le nom du visiteur et le nom de son père; d'autres indiquent son origine, ses titres, sa profession; d'autres, plus explicites encore, marquent la date de sa visite, et nous font même connaître les sentiments qu'elle a éveillés en lui; plusieurs enfin ont une tournure littéraire et sont versifiées sous la forme de distiques. Parmi ces inscriptions, les unes sont gravées au burin, les autres rapidement tracées à la pointe du stylet, la plupart sont peintes à l'aide du calame avec l'encre rouge ou noire sur les espaces restés blancs au milieu des vives couleurs qui rehaussent les sculptures et les hiéroglyphes. Sous le rapport paléographique, ces documents forment le recueil d'écritures grecques le plus varié qu'un helléniste puisse être appelé à déchiffrer. Toutes les formes de lettres s'y rencontrent, depuis le caractère épigraphique de l'écriture monumentale jusqu'au caractère cursif usité dans les papyrus, avec les abréviations nombreuses et les sigles compliquées qu'on ne rencontre ordinairement que dans les manuscrits. Ce n'est pas tout. Les sépultures royales de Thèbes sont creusées dans le roc. Ces galeries souterraines, désignées par les Grecs sous le nom de *syringes,* ne peuvent recevoir de jour que par l'entrée; pour peu qu'on s'y avance, on se trouve plongé dans une obscurité profonde. C'est ce qui rend l'étude de ces monuments extrêmement laborieuse; c'est aussi ce qui explique que, jusqu'à présent, ils aient été incomplétement explorés. Il faut diriger la lumière sur chaque détail de chaque inscription, et déchiffrer des textes placés tantôt très-haut, tantôt très-bas, s'enchevêtrant les uns dans les autres, s'interrompant, reprenant, s'arrêtant tout à coup, disposés en long, en large, obliquement, des façons les plus diverses et les plus capricieuses. Le seul explorateur qui ait fait ce travail avec quelque suite est notre immortel Champollion. Nous savons, par ses lettres, qu'il habita, pendant plusieurs mois, dans une de ces syringes, travaillant au milieu de ces sombres demeures avec une ardeur fiévreuse, qui devint une des causes de sa mort prématurée. On comprend qu'absorbé par l'étude des hiéroglyphes, où chaque

pas était pour lui une découverte, il n'ait copié qu'un nombre relativement peu considérable d'inscriptions grecques. Il s'en occupait toutefois, transcrivant celles qui frappaient ses regards, à l'intention de son docte ami M. Letronne, qui plus tard les publia. Je les ai retrouvées, non sans émotion, en explorant à mon tour ces mêmes murailles. Rendons à Champollion ce témoignage que, de toutes les copies d'inscriptions grecques faites en Égypte, il n'en est pas qui vaillent les siennes : on y retrouve cette justesse de coup d'œil et cette sûreté de main qui, dans un autre ordre d'études, ont si bien servi son génie.

Les inscriptions provenant des syringes que M. Letronne a publiées, soit d'après les copies de Champollion, soit d'après celles d'autres voyageurs, s'élèvent au nombre d'environ cent vingt. Le docteur Lepsius en a donné de trente à quarante, parmi lesquelles dix ou douze seulement sont nouvelles. J'ai pu constater dans ces mêmes syringes la présence de près d'un *millier* d'inscriptions, lisibles en tout ou en partie. Le nombre de ces documents se trouve donc presque décuplé. Cet accroissement inattendu ajoute singulièrement à leur valeur et permet d'en tirer, par voie de rapprochement, des inductions nouvelles. La première de ces inductions est celle-ci : c'est que les tombes royales de Thèbes ont été visitées par les Grecs beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. D'après le caractère paléographique du petit nombre de documents qu'il avait sous les yeux, M. Letronne suppose qu'aucune des inscriptions ne remonte plus haut que le règne de Ptolémée Aulétès. Il ajoute que la politique prudente des premiers Lagides n'eût pas permis une violation sacrilége des anciennes sépultures royales. Or, parmi les inscriptions que je viens de recueillir dans ces mêmes sépultures, il en est plusieurs dont le caractère épigraphique annonce une époque pour le moins contemporaine des premiers temps de la conquête macédonienne. Ne faut-il pas en conclure que la profanation de ces tombes, qui, effectivement, ne saurait être attribuée avec vraisemblance aux premiers Lagides, remonte plus haut, à l'invasion même des Perses, invasion qui fut si désastreuse pour les monuments religieux de l'Égypte? Dans les inscriptions grecques du colosse de Memnon, on rencontre plus d'une allusion à la mutilation de ce colosse par le dévastateur Cambyse. Les tombeaux des rois, situés dans le voisinage de ce monument, n'ont sans doute pas été mieux respectés que lui.

Les inscriptions des syringes de Thèbes pourront être comparées avec fruit aux documents du même genre que j'ai recueillis dans les carrières de Silsilis, dans les temples d'Edfou et d'Abydos, ainsi que dans les grottes de Tell el-Amarna et de Beni-Hassan.

Je ne saurais terminer cette analyse sans dire un mot d'une série d'inscriptions considérable en Égypte : ce sont les inscriptions chrétiennes. Beaucoup de ces documents, par les faits qu'ils indiquent, sont intéressants pour l'histoire. Tous, par le caractère complexe de la langue et du style, offrent à l'étude du philologue un fécond sujet d'observations. Parmi ces inscriptions, les unes sont entièrement grecques, comme le fut l'Église d'Alexandrie elle-même dans les premiers siècles de notre ère. Les autres nous montrent la langue nationale de l'Égypte reprenant ses droits : celles-là sont coptes, c'est-à-dire égyptiennes par le fond du langage, quoique grecques par l'écriture et par une portion du vocabulaire. Dans les catacombes d'Alexandrie qui ont été retrouvées récemment, et qu'un jeune architecte de notre École des Beaux-Arts s'est chargé de dessiner à ma demande, tout est grec : peintures et inscriptions. Au contraire, les grottes de la Thébaïde, peuplées jadis par de pieux solitaires, indigènes pour la plupart, sont remplies d'inscriptions en langue copte, dans lesquelles la part du grec est de plus en plus restreinte. Cette part diminue sensiblement, à mesure qu'on descend le cours des siècles. L'Église égyptienne, en passant du joug de Constantinople sous celui des Arabes, néglige et oublie l'idiome religieux et littéraire de cette grande école d'Alexandrie qui avait fait sa gloire. Les débris de l'hellénisme, ensevelis et comme incrustés dans les monuments de cet âge d'ignorance, y sont reconnaissables encore. Aidé par les savants conseils du chef de notre mission, j'ai pu en suivre la trace et tirer de cette étude des inductions profitables pour l'histoire de la langue et de la prononciation helléniques.

Les inscriptions grecques de l'Égypte, à quelque époque qu'elles appartiennent, ont, sous le rapport philologique, un caractère unique et singulier. Les variétés de l'orthographe résultant des variétés de la prononciation et du mélange des idiomes; la composition des noms propres indigènes, tantôt transcrits, tantôt traduits; la physionomie du style et le tour de la phrase, tout annonce que chez ce peuple le grec n'est pas la langue nationale, mais une

importation du dehors. Ce qui est vrai de la langue peut se dire aussi de la vie politique et sociale que ces inscriptions nous révèlent. On sent qu'il y a là bien des éléments étrangers et même rebelles à la culture hellénique. En résumé, l'épigraphie égyptienne fait partie de l'épigraphie grecque comme le royaume des Lagides lui-même a fait partie du monde hellénique après la conquête d'Alexandre. C'est une province à part, habitée par une nation longtemps illustre, qui, fidèle à son génie propre, subit l'influence étrangère sans l'accepter, et qui, sous les dominations successives imposées à sa longue décadence, s'obstine à garder les restes amoindris de son antique et merveilleuse civilisation.

J'aurai l'honneur d'adresser prochainement à Votre Excellence l'ensemble des documents qui viennent à l'appui de ces observations.

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

CARLE WESCHER.

MÉMOIRE

SUR LA TRIPHYLIE,

PAR M. BOUTAN,

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

Mai 1856.

CHAPITRE PREMIER.

NYDIUM, PYRGOS.

La Néda doit être considérée comme la frontière méridionale de la Triphylie, bien que les Pyliens, suivant Strabon, et peut-être même les Macistiens, aient, à une certaine époque, étendu leur domination au delà de ce fleuve, jusqu'à Cyparissia.

C'est à une heure et demie de marche des ruines de Phigalie, à environ deux lieues de la cascade et du gouffre si bien décrits par M. Beulé, dans ses *Études sur le Péloponèse,* que la Néda devient Triphylienne. Le village indiqué, sur la carte dressée par les officiers de l'état-major français, sous le nom de *Smarlina,* est, à peu de chose près, sur l'ancienne limite de l'Arcadie et de la Triphylie.

Il serait assez difficile de deviner les raisons qui ont engagé M. Kiepert à placer dans cet endroit l'ancienne ville de Nudion. Il est vrai que le point d'interrogation dont l'éminent géographe a cru devoir faire suivre le nom de la cité minyenne indique assez qu'il regarde comme contestable la position qu'il lui assigne. M. le colonel Leake, l'exact et infatigable voyageur, ne parle pas de Nudion; il a, d'ailleurs, visité la Triphylie avec moins de curiosité que les autres parties de la Grèce, se contentant de longer la côte de la mer, de l'Alphée à la Néda, bornant ainsi sa savante exploration à la partie occidentale du pays. M. Beulé a fait à peu

près le même voyage que le colonel Leake, mais dans un ordre inverse, partant de la Néda pour arriver à l'Alphée, c'est ce qui explique qu'il n'ait pas été amené à discuter l'hypothèse de M. Kiepert, puisqu'il ne s'était pas imposé de parcourir la Triphylie dans tous les sens.

Nul voyageur n'a étudié ce pays avec plus de soin, de critique et de science que M. Curtius, et cependant il ne craint pas de déclarer que nous sommes absolument dépourvus de notions précises sur l'emplacement de trois villes triphyliennes, dont le nom seul est venu jusqu'à nous. Ces trois villes sont Bolax, Nudion et Stylangion. Il serait hardi d'oser contester une aussi grande autorité. Le colonel Leake, dont le voyage est, il est vrai, antérieur à celui du savant Allemand, a seul essayé de déterminer la position de Bolax, une de ces trois villes; nous aurons l'occasion de discuter cette opinion, émise du reste sous toute réserve.

Hérodote est peut-être le seul écrivain de l'antiquité qui nous ait transmis le nom de Nudion, lorsque, dans le quatrième livre de son histoire, il raconte l'invasion des Minyens sur le territoire des Paroréates et des Caucons, où ils fondèrent les six villes de Lépréon, Macistos, Phrixa, Pyrgos, Épion et Nudion. Polybe, dans le quatrième livre de son histoire, donne le nom des villes de la Triphylie au temps de la ligue achéenne; il en cite dix : Samicon, Lépréon, Hypana, Typaneæ, Pyrgos, Aipion, Bolax, Stylangion, Phrixa, Épithalion. Nudion ne figure point parmi elles.

Hérodote, en nous donnant le nom des six villes minyennes, nous avertit que la plupart d'entre elles ont déjà été détruites de son temps. Mais, plus de deux siècles après lui, nous en retrouvons quatre dans Polybe, ce qui prouve que leur destruction n'avait pas été complète, ou que du moins elles avaient été rebâties, car Polybe ne parle pas de villes passées à l'état de souvenir; il ne s'occupe que de celles qui existent réellement de son temps, qui sont capables de se défendre et de jouer un rôle actif dans les luttes ardentes qu'il raconte. Macistos n'a peut-être fait que changer de nom; Nudion seule a déjà disparu.

Ce n'est donc ni dans Hérodote, qui s'est contenté d'indiquer l'époque de la fondation de Nudion, sans désigner son emplacement précis, probablement trop connu de son temps, ni dans Polybe, qui ne cite pas même le nom de cette ville, qu'on peut chercher des renseignements.

Strabon a parlé de la Triphylie avec les plus grands détails. Il cite les villes de son temps et celles qui n'existent plus que dans l'histoire; bien plus complet qu'Hérodote et même que Polybe, il fait entrer quinze noms de villes dans sa nomenclature : Chalcis, Samicon, Pylos, Scillonte, Hypana, Ktypansa, Typanéa, Lépréon, Macistos ou Platanistos, Annion, Arène, Chaa, Pyrgi, Æpy, Thryon; cependant il garde sur Nudion le silence le plus absolu.

Pausanias effleure à peine la Triphylie, pressé qu'il est d'arriver à Olympie, dont il veut nous décrire en détail les monuments et les richesses. Étienne de Byzance ne semble pas avoir connu le nom de Nudion; il n'en fait du moins pas mention.

Hérodote est donc le seul écrivain ancien qui cite le nom de Nudion; tous les autres historiens ou géographes l'ont ignoré ou l'ont omis à dessein. Que conclure de leur silence? D'abord que la ville de Nudion a été détruite de bonne heure, à une époque probablement antérieure à celle d'Hérodote, ensuite que cette ville n'a jamais eu d'importance, puisque ni les historiens, ni même les érudits des temps postérieurs n'en ont tenu aucun compte.

Malgré tout, M. Kiepert pourrait être dans le vrai en donnant à Nudion la position qu'il lui assigne. En effet, il est à remarquer que Strabon cite quinze villes dans la Triphylie, tout en oubliant trois de celles dont parle Polybe, Bolax, Stylangion et Phrixa. Il n'est pas besoin de nommer ici l'Épithalion de Polybe, qui, suivant toute apparence, n'est autre que Thryon, citée par Strabon. Ce sont donc dix-huit villes, dont quelques-unes avaient de l'importance, que contenait la Triphylie. Or dans sa plus grande longueur, de la Néda à l'Alphée, qu'il a bien rarement atteint, le territoire de la Triphylie ne dépasse pas cinquante kilomètres; il n'en compte guère plus de trente dans sa plus grande largeur. C'est sur un espace aussi restreint qu'il faut placer dix-huit villes; la position de quinze d'entre elles est facile à fixer, au moins d'une manière approximative; M. Kiepert a pu être ainsi amené à placer Nudion dans l'angle sud-est de la Triphylie, où l'existence d'aucune autre ville n'a jamais été signalée. Ajoutons encore que l'invasion minyenne, à laquelle Hérodote attribue la fondation de six villes, bien qu'elle n'ait fait probablement que les conquérir et hâter leur développement, paraît s'être arrêtée sur le territoire des Paroréates, qui habitaient la partie de la Triphylie la plus

voisine de la Laconie, d'où partaient les vainqueurs, et de l'Arcadie, dont ils avaient dû traverser une partie. Nudion est bien sur le territoire des Paroréates.

Quoi qu'il en soit, l'opinion de M. Kiepert, faute de documents qui en prouvent la vérité, ne doit être regardée que comme une pure hypothèse.

Au pied de la montagne sur le sommet de laquelle s'élève le village de Smarlina, on retrouve la Néda, que la route, ou plutôt le sentier qui en tient lieu, longe jusqu'à la mer.

Rien ne se ressemble moins que la partie arcadienne et la partie triphylienne du cours de ce petit fleuve. En Arcadie, il n'a qu'un lit étroit entre des montagnes à pic; il semble que ses eaux se frayent difficilement un passage jusqu'à l'endroit où elles disparaissent tout à fait sous terre. Tout change quand elles revoient le jour. Elles reparaissent dans une vallée riante, bordée de collines aux contours élégants.

Au nom de la nymphe nourrice de Jupiter, les modernes ont substitué le nom moins gracieux de *Bouzi*, sous lequel seul la Néda est connue dans le pays. Heureuse encore si la barbarie moderne, en lui enlevant son nom élégant et sonore, lui avait laissé sa beauté des anciens temps! Mais où sont les barques et même les petits navires qui remontaient autrefois son cours jusqu'à une certaine distance? Tous les travaux de canalisation ont été abandonnés, et les eaux qui, en Arcadie, sont retenues dans un lit de quatre mètres, par les montagnes, se répandent sur une surface de plus de soixante, qu'elles ne peuvent pas recouvrir tout entière, mais où elles se creusent au hasard un lit irrégulier. Le fleuve est devenu un torrent. Mais, si le temps a pu détruire ce que la main de l'homme avait créé, il n'a pu enlever à ces beaux lieux cette majesté calme et gracieuse qu'ils tiennent de la nature.

Quatre heures de marche séparent de la mer la montagne de Skoulina. La route serpente au fond de la vallée, sans traverser ni village ni hameau. A peine quelques rares et pauvres maisons sur le fleuve de ces riches collines, qui ont jadis nourri une très-nombreuse population. Les officiers d'état-major qui ont dressé la carte, faute d'autre point de repère, ont été obligés d'indiquer le Khani de Bouzi assez près de la mer; ce n'est cependant qu'une misérable auberge isolée dans la campagne. Elle sert de gîte obligé aux marchands qui se rendent d'Andritzena à Arcadia. La vallée

est donc à peu près complétement déserte, on n'y trouve aucun reste de constructions antiques ou même byzantines.

Un pont de pierre d'une seule arche, en ogive, est l'unique preuve que la civilisation a jadis possédé ce pays. Ce pont est situé à quelques minutes du Khani, dans la direction de la mer, à l'embranchement des deux sentiers qui conduisent, l'un de Pyrgos, l'autre d'Andritzena, à Arcadia. Il date, comme l'indique l'ogive, de l'époque de la domination franque dans le Péloponèse.

Non loin de ce pont, était la ville que Strabon appelle *Pyrgi*, et que Polybe nomme *Pyrgos*. Strabon est le seul écrivain qui indique d'une manière exacte sa position, mais il le fait en termes tellement précis qu'il est impossible de conserver le moindre doute. « La Triphylie[1], dit-il, est séparée de la Messénie par le cours de la Néda, ce fleuve sort du Lycæum, passe près de Phigalie et se jette dans la mer, à l'endroit où le dernier peuple de la Triphylie, les Pyrgites, confine avec le premier de la Messénie, les Cyparissiens. » Ce texte ne peut laisser aucun doute sur l'emplacement de l'ancienne Pyrgos, qu'il faudrait bien se garder de confondre avec la moderne Pyrgos, située en Élide, au delà de l'Alphée.

Le colonel Leake a vu, à dix minutes du pont de la Néda, des restes helléniques, qu'il regarde avec raison comme les ruines de Pyrgos. Après lui, ces ruines sont devenues invisibles; mais ce n'est pas une raison pour contester sa véracité. Mille causes ont pu amener leur destruction; lord Elgin a donné un funeste exemple, qui n'a été que trop souvent imité en petit par quelques touristes plus violents qu'éclairés dans leur amour pour les arts.

Puillon Boblaye n'a pas vu par lui-même, mais il sait que Pyrgos était la dernière ville de la Triphylie du côté de la Messénie. Il ne voit pas pourquoi il révoquerait en doute l'assertion de ses devanciers. « Dodwell, dit-il sans commentaires, croit avoir vu quelques traces de Pyrgos, sur la route du littoral, entre Strovitzi et la Néda. »

Le vague témoignage de Dodwell prouve qu'il n'y avait vu que

[1] Τῇ Τριφυλίᾳ πρὸς τὴν Μεσσηνίαν ὅριόν ἐστι τὸ τῆς Νέδας ῥεῦμα λάβρον ἐκ τοῦ Λυκαίου κατιόν, Ἀρκαδικοῦ ὄρους . . . . ῥεῖ δὲ παρὰ Φιγαλίαν καθ' ὃ γειτνιῶσι Πυργῖται, Τριφυλίων ἔσχατοι, Κυπαρισσεῦσι, πρώτοις Μεσσηνίων. (Strabon, VIII, III, 22.)

fort peu de chose, et, par conséquent, il n'y a rien de bien étoi nant à ce que tout ait disparu de nos jours.

M. Curtius n'a pas vu non plus les ruines de ses yeux, et l'o peut présumer, d'après la manière dont son voyage est écrit, qu ce n'est pas faute de les avoir cherchées; mais, fort du récit de anciens, il n'a pas besoin, pour se convaincre de l'emplacemer de Pyrgos, de toucher de la main des preuves matérielles. Il s'e rapporte au témoignage de Puillon Boblaye, qui lui-même, comm on vient de le voir, s'en rapporte déjà à celui de Dodwell.

M. Beulé, dans sa route de la Néda à l'Alphée, n'a pas été plu heureux que M. Curtius, mais il ne croit pas pour cela devo s'inscrire en faux contre l'opinion du colonel Leake. « Après di minutes de marche, dit-il, les voyageurs trouvaient encore, a commencement de ce siècle, quelques pierres helléniques et ur architrave de marbre blanc; ce serait, selon le colonel Leake l'emplacement de Pyrgi. »

Bien persuadé, par le texte précis et irréfutable de Strabon, qu Pyrgos était située près du pont de la Néda, j'ai fait tous me efforts pour découvrir, en cet endroit, des ruines hellénique mais tout a été inutile. Les gens du pays n'en connaissent pa les chapelles en ruines sont les seules antiquités. Mais mon insu cès ni celui de mes devanciers ne prouvent pas d'une manière al solue qu'il n'y ait plus rien; il est clair seulement que nous n'avor rien vu. L'ignorance des paysans grecs, surtout dans ces contrée plus sauvages encore peut-être que le reste du royaume, est tell qu'ils peuvent fort bien, quand on les prend pour guides, vou faire longer, sans vous le montrer, ce que vous désirez voi M. Beulé donne une idée assez juste de ce que l'on peut attendr de pareils guides lorsqu'il raconte qu'à Pavlitza il a dû cherche pendant deux jours, quelqu'un qui sût le conduire aux cascade de la Néda, le plus beau spectacle qu'il y ait en Grèce. Ces ca cades sont à trois quarts d'heure de Pavlitza!

C'est près du pont de la Néda qu'il faut supposer Pyrgos. Outr le texte de Strabon, corroboré par le colonel Leake, le bon sen indique qu'une ville devait se trouver en cet endroit. Il est e effet très-probable que, dans l'antiquité, la route qui conduisa d'Élide en Messénie devait passer où passe le sentier d'aujou d'hui; il est aussi très-probable que la Néda se franchissait sur l même point que de nos jours; il devient dès lors vraisemblabl

qu'une ville, et une ville fortifiée, comme l'indique le nom de Pyrgos, défendait l'entrée de la longue plaine qui se trouve sur le bord de la mer.

CHAPITRE II.

LÉPRÉON.

M. Beulé a remarqué avec raison que la partie méridionale de la Triphylie ressemble fort à un jardin anglais, où la main de l'homme aurait semé avec art les bouquets de lentisques et les massifs de verdure. Il est cependant peu de pays où le travail de l'homme se montre moins. C'est à peine si, de loin en loin, on rencontre quelque bûcheron occupé à couper des arbres et à façonner des gouvernails pour les barques et les navires d'un faible tonnage. C'est l'unique industrie du pays. La Triphylie, qui jadis contenait dix-huit villes ou bourgades assez grandes pour laisser un nom dans l'histoire, ne compte pas aujourdhui dix mille habitants.

Après avoir suivi le rivage de la mer pendant environ trois quarts d'heure, on s'engage dans une riante vallée arrosée par un petit fleuve, sur le bord duquel on trouve les kalyvia ou cabanes de Strovitzi, indiquées sur les cartes de l'état-major.

Au bout d'une heure de marche dans la vallée, on arrive au village de Strovitzi. Le chef-lieu du dème est à Zourtsa; mais Strovitzi est au pied de la colline escarpée où, jadis, s'élevait Lépréon.

M. Curtius n'hésite pas à reconnaître les ruines de Lépréon dans les restes considérables de constructions helléniques qui couronnent encore la colline qui domine Strovitzi.

Le colonel Leake semble avoir visité la Triphylie un peu plus à la hâte que le reste de la Grèce, et il est permis de soupçonner, d'après ce qu'il dit de Lépréon, qu'il n'a pas vu ses ruines, qu'il s'est contenté du rapport qu'on lui a fait, rapport exact du reste, mais beaucoup trop succinct, ce qui donne à son jugement une brièveté et un laconisme qui semblent bizarres quand on les compare à la minutieuse exactitude à laquelle le savant colonel a habitué ses lecteurs. « A Strovitzi [1], dit-il, sont les murs ruinés d'une

[1] At Strovitzi are the ruined walls of a Hellenic town of some magnitude, probably Lepreum. (Leake, *Travels in the Morea.*)

ville hellénique de quelque grandeur, probablement Lépréon. » Le colonel n'a pas l'habitude de passer aussi dédaigneusement auprès d'une ville de quelque grandeur, et il aime avec raison à expliquer son opinion pour lui donner plus d'autorité.

Puillon Boblaye a reconnu, lui aussi, Lépréon, et il allègue la vraie raison qui doit nous décider à donner ce nom aux ruines découvertes, à ce qu'il semble, ou du moins révélées au monde savant par Dodwell[1]. Suivant Strabon, Lépréon était à quarante stades de la mer, distance qui correspond exactement à celle qui sépare Strovitzi de la côte. De plus, si l'on mesure de l'œil, sur la carte de l'état-major, la distance qui sépare la ville de Lépréon de la mer et celle qui la sépare du défilé de Kaïapha, la seconde est précisément deux fois et demie plus grande que la première, ce qui fait que Lépréon se trouve à cent stades de ce défilé, et Strabon nous apprend, dans le même passage, qu'il y avait cent stades de Lépréon au Posidion ou temple de Neptune Samien. Or nous verrons plus tard que c'est au défilé de Kaïapha qu'il faut placer la célèbre capitale religieuse de l'amphictyonie macistienne. Ce n'est donc pas se lancer dans les conjectures, c'est simplement reconnaître l'évidence que de donner le nom de Lépréon aux ruines voisines de Strovitzi.

Dans un passage du quatrième livre que j'ai déjà cité, Hérodote nous apprend que Lépréon appartenait à des Minyens venus de Lemnos, qui s'établirent dans le pays par la force après avoir inutilement tenté de se faire accepter par les Spartiates. Un autre texte, tiré du huitième livre du même historien, confirme ce fait. Dans l'énumération des sept races différentes qui se partagent le Peloponèse, les Lemniens figurent comme possédant tout le territoire des Paroréates; or Lépréon s'élevait sur ce territoire.

Contrairement à l'opinion d'Hérodote, dont il ne paraît tenir aucun compte, Strabon prétend que les Lépréates étaient, comme leurs voisins du sud de la Néda, les Cyparissiens, des Caucons. Il semble que l'invasion minyenne n'ait jamais eu lieu. Évidemment le savant géographe est ici dans l'erreur; il prend la première population, celle que l'on nomme en général la population aborigène, pour la totalité du peuple. Il est fort probable, en effet,

[1] Τοῦ Πύλου πρὸς νότον ἐστὶ τὸ Λέπρεον. Ἦν δὲ καὶ αὕτη πόλις ὑπὲρ τῆς θαλάσσης ἐν τεσσαράκοντα σταδίοις· μεταξὺ δὲ τοῦ Λεπρέου καὶ τοῦ Ἀννίου τὸ ἱερὸν τοῦ Σαμίου Ποσειδῶνός ἐστιν, ἑκατὸν σταδίους ἑκατέρου διέχον. (Strabon, VIII, III, 16.)

que, malgré la conquête minyenne, les Caucons restèrent en majorité dans le pays; mais les Minyens furent la race dominante, celle qui donna à la ville une physionomie et une politique propres. C'est peut-être à l'origine minyenne de la population dominante qu'il faut en grande partie attribuer les continuels changements que nous aurions à signaler dans l'histoire de Lépréon, si de pareilles recherches entraient dans notre sujet.

L'Élide et l'Arcadie se sont constamment disputé l'alliance ou plutôt la domination de Lépréon, sans être jamais parvenues, ni l'une ni l'autre, à s'assimiler complétement un peuple étranger qui savait profiter de leurs divisions pour conserver son indépendance. Cependant, d'après Pausanias, si la balance a jamais penché d'un côté, c'est du côté de l'Élide [1], puisque les Lépréates vainqueurs aux grands jeux d'Olympie se faisaient tous couronner comme Éléens.

Quoi qu'il en soit des sympathies plus ou moins grandes des Lépréates pour les deux puissants voisins qui les menaçaient, il n'en est pas moins vrai qu'un noble esprit de liberté anima toujours ce petit peuple. Sans prétendre, ce qui eût été ridicule de sa part, à un rôle important en Grèce, il n'imita point le funeste exemple de ces cités de second et de troisième ordre, qui profitaient de leur faiblesse pour se tenir à l'écart dans toutes les grandes questions. L'histoire a flétri ces abstentions et cette prudence systématique, qui, pour faire échapper les États à quelques dangers, les met en dehors des traditions d'honneur national. Les Lépréates crurent toujours que ce qui se passait sur les frontières de leur petit État les regardait directement, qu'ils avaient le droit de se mêler à tout ce qui intéressait la race grecque. Certes il eût peut-être mieux valu pour eux ne pas intervenir dans les guerres de Messénie, et ne pas encourir la puissante inimitié de Sparte victorieuse; mais ils ne se laissèrent pas abattre par le malheur, et, au jour de la grande lutte de l'indépendance hellénique, ils ne se crurent point excusés par leur faiblesse. Deux cent Lépréates combattirent à Platée, et le nom de leur patrie fut gravé sur le trophée élevé par les vainqueurs.

De tous les écrivains de l'antiquité, c'est Pausanias, ordinairement si sobre, on pourrait presque dire si sec dans tout ce qui re-

[1] Ὅσοι αὐτῶν Ὀλύμπια ἐνίκησαν, Ἠλείους ἐκ Λεπρέου σφᾶς ὁ κήρυξ ἀνεῖπε. (Pausanias, V, v.)

garde la Triphylie, qui nous a laissé les renseignements les plus étendus sur Lépréon. Suivant lui, cette ville, que la conquête romaine avait faite Arcadienne sans retour, avait, dans l'antiquité, au milieu de toutes ses vicissitudes, obéi plus souvent aux Éléens qu'aux Arcadiens.

Le même écrivain assigne au nom de la ville plusieurs origines possibles, entre lesquelles il ne se décide pas. Il ignore s'il vient de Lépréos, fils de Pyrgée et fondateur de la ville, ou de sa sœur Lépréa. Il indique encore une troisième opinion complétement différente des deux premières, qui se ressemblent beaucoup. Les habitants de la ville auraient été les premiers de tous les Grecs atteints de l'affreuse maladie connue sous le nom de λέπρα. Mais, dans ce cas, il faut admettre que ce sont les Lépréates qui, suivant toute apparence, ont donné à la maladie un nom qu'ils avaient déjà. Sans cela, si les habitants ont pris le nom de la maladie, il reste toujours à savoir le nom qu'ils ont porté à une époque antérieure.

C'est encore Pausanias, qui nous a transmis le bizarre combat singulier entre Lépréos et Hercule rapporté par M. Beulé dans toute son étendue. Enorgueilli par l'égalité obtenue dans une lutte gastronomique, Lépréos aurait osé défier le fils de Jupiter à un combat plus terrible, dans lequel il aurait trouvé la mort.

Au temps de Pausanias, Lépréon n'était pas encore complétement en ruines, mais depuis longtemps déjà la décadence avait commencé pour la belliqueuse cité; les monuments avaient pour la plupart disparu. Le temple de Jupiter Lycéen, les tombeaux de Lycurgue, fils d'Aléus, et des autres héros de la ville, même celui de Caucon, dont il est parlé dans Strabon, n'existaient plus que dans la mémoire des hommes. Pausanias n'a vu aucun monument remarquable; tout était tombé, sauf un temple de Cérès en simple pierre et sans aucune statue.

La ville de Lépréon était située sur une colline escarpée, dont les pentes, extrêmement roides au nord et au midi, pouvaient être difficilement gravies, ce qui n'avait pas empêché les habitants de les fortifier avec tout autant de soin que le côté de l'ouest et celui de l'est. La colline qui domine Strovitzi avait été choisie avec un rare bonheur, car, bien qu'il se trouve fort peu de plaines en Triphylie et que le pays soit tout couvert de collines, ces collines sont en général d'une forme si arrondie, si aisément accessible et

tous les côtés, que nulle autre dans le voisinage n'était aussi propre ı devenir une position militaire.

L'acropole et, probablement aussi, la ville avaient leur plus rande longueur de l'ouest à l'est. Les habitants, en construisant :ur cité dans ce sens, n'avaient fait que suivre la colline, dont ils ccupaient les différents plateaux.

Un quart d'heure avant d'arriver à l'acropole, on trouve, déjà ır la crête de la colline, les ruines d'un petit édifice, qui jadis :ait peut-être une chapelle; ces ruines, à fleur de terre, ont quatre ıètres cinquante centimètres de long sur trois mètres de large; il st probable que ce bâtiment, quel qu'il fût, se trouvait dans l'enınte de la ville.

A partir de cette ruine, la pente, qui depuis le village de Stroitzi a été très-roide, devient au contraire fort douce, et, bien que : terrain ne soit pas de plain-pied avec l'acropole, on a pu cepenant y bâtir la ville. D'ailleurs, en se dirigeant vers l'acropole, n ne tarde pas à reconnaître, quoique d'une manière un peu onfuse, au milieu des broussailles et des genets dont le sol est ouvert, les traces du mur d'enceinte de la ville, qui court dans a direction de ces premières ruines.

Pendant un quart d'heure environ on s'avance sur l'emplacenent de l'ancienne ville sans distinguer aucune trace de temple ıi de maison; le mur d'enceinte, dont on voit les fondements au ıiveau du sol, indique seul qu'on est dans une ville; mais, tout 'un coup la scène change, on se trouve à l'acropole.

Cette acropole située, comme d'habitude, sur la partie la plus levée de la colline, se divise en deux forteresses distinctes, ou lutôt en deux forteresses successives. Celle que l'on rencontre la remière appartient à la plus belle époque de l'art de la cons-uction militaire chez les Grecs. Les ruines de Messène, construite ar Épaminondas pour contenir tout un peuple, sont sans conedit d'un aspect plus imposant par leur étendue, mais l'art est : même. Cette première partie de l'acropole de Lépréon est tout ussi parfaite dans les moindres détails; on y sent le même désir 'unir l'élégance à la solidité, et l'exécution est tout aussi heureuse. ,es assises sont partout régulières, et la ligne droite domine à exclusion de toute autre; on croirait voir les ruines d'un temple l'Athènes orné par Phidias, et non celles d'une obscure acropole lu fond du Péloponèse.

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur les restes de Lépréon pour reconnaître que les deux parties de l'acropole ont été construites à des époques bien différentes. La partie qui nous occupe en ce moment appartient à une civilisation beaucoup plus avancée, et bien que l'histoire ne nous indique pas le moment précis où les Lépréates, regardant leur primitive acropole comme insuffisante, l'ont réparée et augmentée d'une forteresse nouvelle, nous pouvons presque trouver sur les pierres mêmes la date de la construction.

Les ruines de Messène étant les plus belles ruines militaires de la Grèce, le voyageur est naturellement porté à les comparer à toutes celles qui appartiennent à un art aussi parfait. Or les fortifications de Messène et celles de la partie la plus récente de l'acropole de Lépréon se ressemblent non-seulement par l'observation des mêmes règles générales de proportion et d'harmonie (il suffirait pour cela qu'elles eussent toutes deux été bâties pendant les deux siècles environ où l'architecture grecque n'a pas dégénéré), mais encore par la qualité des matériaux employés, et par les dimensions données aux parties semblables.

Prenons pour exemple ce qu'il y a de mieux conservé dans l'acropole de Lépréon, la tour extérieure qui regarde l'ouest; sa hauteur est de quatre mètres trente centimètres. A quatre-vingt-dix centimètres au-dessous du sommet, on voit dans les murailles une large rainure qui indique la place où se trouvait le plancher du premier étage. Les blocs de pierre les plus considérables employés à la construction de cette tour ont un mètre vingt centimètres de longueur, soixante centimètres de largeur et quarante-cinq de hauteur. Toutes ces mesures sont exactement celles d'une des tours qui sont auprès de la grande porte de Messène.

Nous trouverons la même coïncidence parfaite, en descendant à des détails plus minutieux encore. Les créneaux situés au rez-de-chaussée des tours ont treize centimètres d'ouverture à l'extérieur, un mètre à l'intérieur, et les deux pierres qui forment le créneau, s'évasant de l'extérieur à l'intérieur, ont une épaisseur uniforme de quatre-vingt-dix centimètres.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce système de cré[illegible] x plus larges à l'intérieur qu'à l'extérieur est conforme aux [illegible] es de la fortification moderne, quoiqu'il donne des résultat[illegible]

en apparence tout différents, puisque les embrasures de nos canons et les créneaux destinés dans les places fortes au feu de l'infanterie sont plus larges à l'extérieur qu'à l'intérieur. Le but est toujours le même, donner aux tireurs ce qu'en termes du génie on nomme un champ de tir plus vaste, c'est-à-dire, leur permettre d'obliquer à droite ou à gauche leurs armes, quelles qu'elles soient, de manière à pouvoir envoyer leurs projectiles dans tous les sens, au lieu de les lancer simplement en face, comme on était à peu près obligé de le faire avec certaines fortifications sans art du moyen âge, celles par exemple dont on voit les restes à Coron. Des raisons tirées sans doute de la nature différente des projectiles employés dans les temps anciens et dans les temps modernes ont amené, pour ainsi dire, à retourner le créneau, mais le principe n'a pas varié.

Il ne serait peut-être pas trop hardi de supposer que ces créneaux de mêmes dimensions, dans ces tours de même hauteur, indiquent une date presque identique, surtout si l'on veut tenir compte de la nature des matériaux employés à la construction. La pierre des fortifications de Messène comme la partie la plus récente des fortifications de Lépréon, est plus molle et moins solide que celle qu'on trouve en général dans les forteresses grecques, en particulier dans la partie ancienne de l'acropole de Lépréon. N'est-on pas en droit de supposer que cette pierre facile à casser, que l'on trouve si rarement en Grèce, appartient à quelque carrière située dans les montagnes qui séparent la Messénie de la Triphylie? Épaminondas, pressé par le temps, aura sans doute préféré à des matériaux plus solides une pierre probablement placée plus à sa portée et plus facile à travailler rapidement. La similitude des matériaux et la ressemblance parfaite des procédés employés par les ingénieurs amènent à soupçonner que les deux forteresses ont été élevées à la même époque, sous la direction des mêmes ingénieurs, peut-être dans le même but politique, sous l'influence du grand capitaine qui, au génie militaire, joignait en véritable homme d'état la prescience de l'avenir. Nous avons vu que les matériaux employés, la hauteur des tours, les créneaux et leurs différentes proportions, étaient les mêmes. Il y a coïncidence parfaite jusque dans les portes intérieures des tours, qui ont un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur, quatre-vingt-quinze centimètres de largeur, et quatre-vingt-cinq d'épaisseur.

On ne trouve dans l'intérieur de la première enceinte aucune trace de constructions anciennes.

La seconde enceinte était la primitive acropole. Elle a à peu près la forme d'un triangle dont le sommet se trouve à l'est, la base à l'ouest. Les côtés ont environ soixante et dix mètres de longueur, la base, quarante-cinq, et le sommet, vingt. La muraille qui fermait jadis cette acropole du côté de l'ouest s'était, suivant toute probabilité, écroulée, au moins en partie, à l'époque où les fortifications de Lépréon furent augmentées, et elle a été remplacée par une muraille semblable à celle de la première enceinte pour l'art et le fini du travail, bien qu'elle en diffère pour les dispositions intérieures. Sans aucun doute elle date de la même époque.

Cette antique acropole est située sur un petit plateau, un peu plus élevé que celui où se trouve la première enceinte, de sorte que, la moitié de la forteresse prise, il était encore possible de prolonger la défense.

On entrait par une porte, dont il est encore facile de déterminer la largeur, qui était de deux mètres quatre-vingts centimètres. L'épaisseur totale de la muraille était de quatre mètres trente centimètres, mais elle n'était pas construite en maçonnerie pleine. Elle contenait une suite de maisons, ou plutôt de logements militaires, car la régularité absolue de ces chambres, dont on voit encore très-bien la disposition, ne permet d'en attribuer la construction qu'à un dessin général et unique, et non au caprice ni à la fantaisie des particuliers. Voici la disposition exacte de cette ligne de défense. On en trouve en Grèce d'autres exemples, mais nulle part aussi bien conservés.

A une distance de trois mètres dix centimètres l'une de l'autre se trouvent deux murailles, l'une extérieure, l'autre intérieure, formées toutes deux de blocs de pierre qui tous ont à peu près soixante centimètres de hauteur, de largeur et de longueur. Ces deux murs, joints à l'espace vide, donnent la profondeur totale de quatre mètres trente centimètres. Cet espace vide est coupé des distances égales par des murs de la même épaisseur que ceux dont je viens de parler, de manière à former des chambres carrées, qui servaient probablement de logements à la garnison en temps de guerre.

Quoique ce système de fortifications se rapproche plus, pour la disposition, de l'époque de l'architecture polygonale que d-

l'époque d'Épaminondas, il n'en est pas moins certain que cette partie de l'acropole appartient aux temps les plus savants de l'architecture grecque : la régularité parfaite de la coupe des pierres, leur poli à l'extérieur ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Il est probable que les ingénieurs, tout en réparant la vieille acropole avec les procédés usités de leur temps, auront cherché à mettre la partie nouvelle en harmonie avec ce qu'ils n'avaient pas à remplacer. Telle est sans doute la raison qui les aura engagés à préférer ce système de petits logements aux immenses corps de garde ou places d'armes dont on peut voir à Messène des modèles à peu près intacts.

Presque au centre de l'acropole, vis-à-vis de la porte d'entrée, on distingue les fondations d'un assez grand édifice qui devait être un temple de six mètres cinquante centimètres de large, sur quatorze mètres quatre-vingts centimètres de long. Suivant toute apparence, ce temple était celui de Cérès, qui seul subsistait au temps de Pausanias.

Les murs anciens, qui forment les deux grands côtés du triangle de l'acropole, peuvent être considérés comme une transition entre la construction cyclopéenne et l'architecture régulière des beaux temps de la Grèce ; ce n'est déjà plus l'art informe, quoique puissant, que nous pouvons étudier à Tirynthe ; on trouve dans les fortifications de Lépréon une grande préoccupation de l'art et de la beauté, mais ce n'est qu'une aspiration impuissante encore. Toutes les pierres sont taillées, mais non d'une manière régulière ; on trouve des blocs d'une grandeur fort inégale ; la ligne horizontale domine, mais non à l'exclusion de toute autre. Comme toutes les forteresses qui remontent à la conquête minyenne, l'acropole de Lépréon appartient à l'architecture polygonale.

A l'extrémité de l'acropole, dans un endroit où le terrain s'élève un peu, par suite peut-être du travail de l'homme, on voit les ruines d'un bâtiment dont il serait assez difficile de désigner l'emploi, à moins qu'on ne veuille le regarder comme un ancien logement militaire, parce qu'il est appuyé sur le mur qui ferme l'acropole à l'est.

Le sol s'abaisse tout d'un coup de plusieurs mètres à l'endroit où finit la citadelle, ce qui fait qu'on y montait par un escalier d'une dizaine de degrés encore visibles. Des deux côtés de cet escalier étaient deux tours beaucoup plus massives et plus grandes

que celles dont nous avons eu à parler déjà; on peut encore voir, creusés dans le roc, quelques-uns des degrés des escaliers intérieurs de ces tours.

L'œil suit, pendant quelque temps, les traces du mur d'enceinte de la ville, du côté du sud, en descendant vers Strovitzi; mais les broussailles et les arbustes qui couvrent la colline empêchent de bien saisir l'ensemble.

A quelques centaines de mètres de Lépréon, de l'autre côté du village de Strovitzi, s'élève une toute petite colline fort escarpée de tous les côtés. Le plateau est maintenant cultivé, mais on voit qu'au moyen âge il a dû supporter quelque château franc. Un fragment de colonne dorique tendrait même à faire supposer qu'il était moins désert dans l'antiquité que de nos jours; mais, suivant toute apparence, un temple devait se trouver seul sur ce plateau; il n'est pas vraisemblable qu'une acropole rivale s'élevât à cinq cents mètres de la guerrière Lépréon.

CHAPITRE III.

PYLOS, CHAA (SAMICUM, ARÉNÉ, MACISTOS).

Suivant Strabon, ce serait un peu au nord de Lépréon qu nous devrions chercher la fameuse Pylos, capitale du royaume d Nestor, qui, pendant quelque temps, semble avoir eu son impor tance. Cette opinion n'a pas généralement prévalu, et Pylos Co ryphasienne, située près de Navarin, en face de l'île de Sphact rie, est regardée, malgré l'autorité de l'éminent géographe, comm la seule résidence authentique de Nestor. Il semble que Strabo ait lui-même prévu toute la difficulté dont son opinion aurait triompher. Il a fait une véritable dissertation, il a cherché à ac cumuler les preuves à l'appui de sa découverte, car c'était un véritable découverte, puisque personne n'en avait parlé avant lu Peine inutile, il n'a pu parvenir à ébranler l'opinion reçue. L nombre des arguments n'en fait pas la force, et l'on en chercher en vain de concluants dans la discussion de Strabon; il en e même qui pourraient être retournés directement contre lui. L'ép thète de *sablonneuse* donnée par Homère à la Pylos de Nestor peu sans contredit, s'appliquer à une grande partie du territoire de l Triphylie; mais combien ne convient-elle pas encore davantage

Pylos Coryphasienne, dont on voit de nos jours les ruines sur une vraie colline de sable? Ce n'est qu'avec la plus grande peine que l'on peut parvenir au sommet, quand on ne vient pas du côté qui fait face à Sphactérie.

Nous ne suivrons pas Strabon dans sa dissertation sur ce qu'il appelle la géographie homérique, mais nous n'irons pas aussi loin que Mannert, cité par Puillon Boblaye, lorsqu'il insinue que la Pylos de Triphylie pourrait bien n'être qu'une fantaisie géographique de Strabon, une création de son imagination. Croyons toujours à la bonne foi des hommes illustres auxquels nous devons tant de précieux renseignements sur l'antiquité, même lorsque nous ne pouvons pas partager leur opinion. Pausanias ne place en Triphylie ni la Pylos de Nestor, ni aucune autre Pylos. Ce n'est pas une raison absolue pour nier l'existence de toute ville de ce nom. Pausanias, à qui la science est si redevable, ne s'était pas imposé d'être complet sur tous les points, mais il s'était imposé de ne parler que de ce qu'il avait vu de ses yeux; son silence ne prouve donc qu'une seule chose, qu'il n'avait pas vu la Pylos dont parle Strabon; mais il est probable qu'il se serait donné la peine de la visiter s'il avait cru qu'elle fût réellement l'ancienne capitale de Nestor.

Il est permis de regarder comme vraisemblable l'opinion émise par Puillon Boblaye que Strabon aura été induit en erreur par le nom d'une Pylos sans aucune importance, située en Triphylie, qu'il aura prise pour la capitale déchue des Pyliens. Cette Pylos plus modeste, mais du moins réelle, se trouvait vers l'endroit où sur la carte de l'état-major est marqué le village moderne de Piskini. En ce défilé passait la route qui reliait la Messénie à l'Arcadie septentrionale. Cette opinion est aussi celle de M. Curtius; M. Beulé ne s'est pas occupé de Pylos.

Entre les deux Pylos, dit Strabon, mais sans aucun doute beaucoup plus près de la Pylos triphylienne que de celle de Messénie, se trouvait le temple d'Hercule Macistien, l'une des divinités les plus honorées dans le pays avec Neptune, Pluton, Proserpine et Cérès. La Triphylie et l'Élide ayant été le théâtre d'une assez notable partie des exploits de ce dieu, il n'est pas étonnant d'y trouver son culte en vigueur.

Strabon place encore dans le voisinage de Lépréon la petite ville de Macistos ou de Platanistos, sans indiquer sa position d'une

manière bien précise. Il est bon de remarquer qu'en cet endroit le langage de Strabon est assez vague; il ne semble pas ajouter une grande importance à Macistos, et se contente de l'appeler *petite ville*. Il est probable que le savant géographe, qui ne paraît pas avoir visité lui-même l'intérieur de la Triphylie, ne se faisait pas illusion sur la valeur des renseignements qu'il avait à sa disposition; il sentait qu'il ne pouvait passer tout à fait sous silence le nom de Macistos, et il l'a cité pour qu'il fût dans son livre; mais on sent qu'il y a des doutes dans son esprit, et qu'il se garderait bien d'insister. C'est qu'en effet Macistos n'était rien moins qu'une petite ville. L'amphictyonie minyenne, dont elle avait la présidence, portait souvent aussi le nom d'*amphictyonie macistienne*, et il ne semble pas que chez les Grecs, peuple si jaloux de tous les honneurs religieux, une ville ait pu obtenir la présidence d'une amphictyonie à moins d'être une des principales cités représentées. Les habitants de Pise, aux jeux olympiques, ceux de Delphes, aux jeux Pythiens, obtenaient bien une sorte de préséance sur des peuples plus importants, mais cela tient à ce qu'ils étaient chez eux, à ce que les jeux se célébraient sur leur propre territoire, ce qui les plaçait dans une position exceptionnelle. Mais de quel droit Macistos aurait-elle pu réclamer la présidence des jeux du temple de Neptune Samien, si elle avait été une petite ville située près de Lépréon, si sa position géographique avait semblé l'en exclure, aussi bien que son importance politique? Jamais Samicum, qui fut de tout temps une ville assez importante, comme le prouvent ses ruines, n'eût cédé l'honneur de la présidence à une petite ville éloignée, quand le temple auprès duquel se réunissaient les envoyés et les citoyens des villes représentées à l'amphictyonie se trouvait au pied de ses murailles.

Puillon Boblaye, sans regarder, d'après Strabon, Macistos comme une petite ville, n'est pas éloigné de lui donner la position indiquée par le géographe ancien. Il est conduit à cela par un passage de Xénophon, qui dit qu'Épéum se trouve entre Héræa et Macistos. Telle est bien, en effet, la position d'Épéum, mais il ne me semble pas que de la phrase de Xénophon on puisse se faire un argument suffisant pour déterminer la position de Macistos.

Le président de la commission d'architecture de l'expédition de Morée, M. Blouet, à six cents mètres de Lépréon, dit Puillon Bo-

reconnu des restes antiques dans une enceinte qui date
n âge. Il me semble qu'il est ici question du petit plateau
déjà parlé, et qui ne saurait être pris pour Macistos, d'a-
rce qu'il est trop petit, et ensuite parce qu'il est trop rap-
le Lépréon. Puillon Boblaye est de cet avis, et il croit de-
rder ce petit plateau comme une partie de Lépréon même.
de sur ce que Polybe nous dit que cette ville était divi-
lusieurs parties. Il n'est pas impossible, en effet, que les
s se soient organisés dans ce quartier de leur ville, lors-
'approche des troupes macédoniennes, ils se soulevèrent
hilidas et ses trois mille Éléens et Étoliens, maîtres de
le, et livrèrent ce terrible combat qui excite à un si haut
dmiration de Polybe.
lmettant comme fort probables les explications de Puillon
sur ce petit plateau, on serait peut-être en droit de lui
er s'il est bien conséquent avec lui-même, en supposant
eut trouver à Mophtitsa les ruines de Macistos. Mophtitsa,
il le dit lui-même, est un village situé à trois kilomètres
éon. Six cents mètres lui semblent une bien faible distance
arer les deux principales cités minyennes, mais trois ki-
s peuvent encore paraître bien peu de chose. D'ailleurs
Boblaye fait là une simple supposition; il ne dit pas avoir
uines à Mophtitsa, il ne dit pas même en avoir entendu
pour ma part, je n'ai rien vu dans les environs immédiats
éon qui m'autorise à y placer une ville antique, et cepen-
nom de Macistos, que je voyais sur la carte de l'état-ma-
poussé à prendre une foule d'informations, qui toutes sont
nutiles.
nias et Polybe ne citant pas le nom de Macistos, ce
s chez eux que nous pouvons chercher des renseigne-
ur sa situation. Hérodote se borne à indiquer l'époque
ndation, mais il ne dit rien de son emplacement. Que
et Hérodote, historiens qui racontent des faits et ne
de détails géographiques que quand ils se rattachent
ment à leur sujet, se taisent sur la position d'une
portante, nous n'avons point à nous en étonner. Le si-
e Pausanias, voyageur érudit et amateur de l'antiquité,
nous sembler plus étrange, si nous ne devions pas plus
pliquer, avec M. Curtius, d'une façon toute naturelle. Il

suffit, pour le moment, de prouver qu'il n'y a, ni dans les écrivains de l'antiquité, ni dans les ruines encore debout en Triphylie, rien qui autorise à placer Macistos à l'endroit indiqué par la carte de Kiepert et par celle de l'état-major français.

Les seules ruines helléniques dont j'ai eu à constater l'existence dans les environs de Lépréon n'ont, je le crois du moins, été visitées par aucun voyageur. Sans cela on n'aurait pas manqué de les décrire, sinon à cause de leur beauté, au moins à cause de leur singularité, car elles ne ressemblent en rien aux autres constructions helléniques dont on voit encore les restes. Une partie des fortifications si peu connues d'Épéum a seule été élevée dans le même système.

Les ruines dont je parle sont situées à une heure et demie de marche, au nord-ouest de Lépréon, ce qui ne fait pas une grande distance à vol d'oiseau, vu que l'on perd le temps à descendre et à monter continuellement. Elles sont un peu au sud du village moderne de Sartena, dont elles ne sont séparées que par une fort étroite vallée, sur une colline escarpée de trois côtés, et de très-difficile accès. Ces ruines ne sont connues dans le pays que sous le nom générique de *palæo kastro,* qui ne signifie plus rien, parce qu'il s'applique indistinctement aux constructions de l'époque pélasgique, à celles du temps de Périclès, de l'époque romaine, des Césars, des Byzantins, des Turcs et des Vénitiens même.

De ce *palæo kastro,* on aperçoit dans le lointain Zante et Céphalonie, et, bien qu'il soit situé sur un piton rocheux et sauvage, il est entouré de plaines fertiles, qui s'étendent jusqu'à la mer.

Ces ruines me paraissant fort étranges, je me bornerai, pour les décrire, à reproduire textuellement les notes prises sur les lieux mêmes, de peur que mes souvenirs ne m'induisent en erreur pour quelques détails.

Cette enceinte est une des plus petites, mais des plus curieuses que j'aie jamais vues en Grèce. Murs extérieurs et maisons, tout est debout, au moins en grande partie, et généralement jusqu'à la hauteur d'un mètre, quelquefois plus. Il est très-difficile de mesurer exactement le mur extérieur de l'acropole, parce qu'on ne peut le suivre, ni du côté de la campagne, ni du côté de l'intérieur. Du côté de la campagne, il est bordé de précipices; du côté de l'intérieur, on est arrêté à chaque instant par les murs de maisons qui viennent s'y appuyer, de façon qu'on n'a d'autre route

que le mur lui-même. L'acropole a environ cinquante mètres de longueur et trente-cinq de largeur. Sa longueur va du nord-ouest au sud-est.

La construction date sans aucun doute de l'époque Pélasgique, mais elle est bien loin de la force déjà savante des murailles de Tirynthe. Les pierres sont taillées pour la plupart, mais d'une manière grossière, et, aucun grand bloc n'ayant été employé, elles sont petites, en général plates, mais superposées et enchevêtrées les unes dans les autres, avec un certain art qui donne au mur une grande solidité.

Cependant cette acropole ne paraît avoir subsisté dans un état aussi satisfaisant de conservation que grâce à sa position sur un plateau solitaire et très-uni. Les oliviers sauvages qui, en quelques endroits, se sont fait jour à travers les pierres et les ont renversées, ont été ses seuls ennemis.

Le mur d'enceinte a partout un mètre soixante et quinze centimètres d'épaisseur. Il ne se compose pas, comme la plupart de ceux des époques postérieures, d'un revêtement extérieur et d'un revêtement intérieur en pierres, avec de la terre, ou des pierres plus petites au milieu. Les pierres plates dont j'ai déjà parlé sont seules entrées dans la construction. La hauteur est à peu près partout d'un mètre, et rien ne peut indiquer jusqu'où les fortifications s'élevaient autrefois.

Les murs des maisons situées dans l'enceinte de l'acropole n'ont pas moins d'un mètre d'épaisseur, la hauteur et le système de construction sont exactement les mêmes que pour le mur extérieur. Toutes ces maisons étaient fort étroites, comme toutes les maisons particulières de l'ancienne Grèce, dont on trouve encore des traces. Celles que l'on voit à Athènes auprès du Pnyx ne sont pas plus grandes.

On distingue encore l'emplacement de deux tours carrées qui faisaient face au sud-est. L'une d'elles était auprès d'une porte, à laquelle aboutissait un escalier grossièrement taillé dans la montagne, et dont on voit encore les traces.

Cet escalier était situé vers la partie sud-est, les trois autres côtés étant complétement inaccessibles; vers le milieu de l'escalier se trouve un tout petit plateau fort uni, où l'on croirait voir les restes informes des substructions d'un temple.

La ville devait se trouver au pied du sommet sur lequel se voit

l'acropole, sur un petit col maintenant cultivé, ce qui explique qu'on ne rencontre plus de restes. Quant aux constructions élevées sur le terrain en pente qui séparait l'acropole de la ville, on conçoit aisément qu'elles se soient écroulées et qu'il n'en reste plus vestige.

L'étrange architecture de cette petite citadelle appartient évidemment aux premiers temps de la Grèce; on ne trouve rien de semblable que dans la partie la plus ancienne d'Épéum; aussi je ne serais pas éloigné de croire que ces ruines sont celles de la cité homérique de Chaa, dont parle Strabon. Le fleuve Acidon ou Acidas serait le ruisseau qui coule au pied des ruines, car, dit le géographe ancien : « l'Acidon coulait le long du tombeau de Jardanus et de Chaa[1], ville qui existait autrefois près de Lépréon, où est aussi la plaine d'Æpasium. »

La plaine d'Æpasium est celle qui s'étend depuis les bords de la Néda jusqu'au premier étang sur la côte de la mer; ainsi tout semble s'accorder avec le texte de Strabon.

L'emplacement de Chaa ne différerait, suivant moi, que de peu de chose de celui que M. Kiepert indique sur sa carte. Il le place un peu trop au nord-est. Je crois qu'on doit le voir un peu au-dessous du village moderne de Sartena, dans les ruines helléniques dont je viens de parler.

Entre les ruines de Chaa et la mer, on trouve dans un site pittoresque, presque au niveau de la plaine, une église grecque abandonnée, quoique à peu près intacte, qui peut passer pour un des plus charmants modèles de l'architecture byzantine. Cette église, maintenant isolée, prouverait, s'il était besoin de preuves, qu'au moyen âge le pays était beaucoup plus peuplé qu'aujourd'hui, car elle ne ressemble en rien aux nombreuses chapelles que l'on rencontre partout dans les champs. Elle est d'une construction très-soignée, qui indique qu'elle a été élevée par une population riche.

Non loin de cette église, très-près du rivage de la mer, on rencontre le village presque désert d'Hagios Isidoros, et le khani du même nom. Bien que les terres du voisinage soient aussi cultivées que le permet leur nature sablonneuse, les maisons ne se sont pas

[1] Ὁ Ἀκίδων ποταμὸς ῥεῖ παρὰ τάφον Ἰαρδάνου καὶ Χάαν πόλιν ποτὲ ὑπάρξασαν πλήσιον Λεπρέου, ὅπου καὶ τὸ πεδίον τὸ Αἰπάσιον. (Strabon, VIII, III, 21.)

relevées depuis la guerre de l'indépendance hellénique, et aucune contrée n'a plus souffert à cette époque que la partie maritime de la Triphylie. Ibrahim pacha, pendant tout son séjour dans le Péloponèse, a été le maître incontesté de la Messénie. Son quartier général permanent était à Modon, où l'a trouvé le général Maison à son arrivée. Il avait fait du littoral triphylien une de ses grandes routes militaires, pour communiquer avec le nord de la péninsule par Patras. Cette voie lui paraissait préférable pour toutes ses troupes, et en particulier pour sa cavalerie et ses transports, qui ne craignaient pas, dans les plaines d'Élide et de Triphylie, les surprises et les embuscades qu'elles rencontraient à chaque pas dans les contrées plus montagneuses. Le pays gardera longtemps le souvenir et la trace du passage quotidien des troupes égyptiennes.

Au-dessus du khani d'Hagios Isidoros, commence cette immense forêt de pins décrite par M. Beulé avec tant d'exactitude et de poésie. On peut trouver ailleurs des forêts plus sombres et plus épaisses, qui répondent mieux à l'idée que nous nous faisons de la majestueuse horreur de ces grands bois, où la nature déploie tout le luxe de la végétation; mais nulle part on n'en saurait voir qui inspirent une tristesse plus douce, un plus délicieux recueillement. On n'a pas besoin de chercher ailleurs l'origine de ce culte de Pluton, jadis si répandu en Triphylie; l'idée de la mort, mais de la mort calme et sereine, se présente naturellement à l'esprit, au milieu de cette vaste forêt, où l'on entend constamment le bruit des flots se mêler à ce triste et harmonieux bruissement des pins agités par le vent, bruissement pour lequel notre langue n'a pas de mot propre, comme celle de Théocrite.

A côté de cette forêt, entre elle et les collines, sont les pêcheries de Kaïapha, étang plus considérable de nos jours que dans l'antiquité. Cet étang était jadis alimenté par l'Anydrus ou fleuve sans eau, ainsi nommé parce que les sables mouvants du rivage l'empêchaient souvent de se jeter dans la mer. L'obstacle est aujourd'hui permanent, les dunes se sont amoncelées, et il n'y a plus de communication visible entre la mer et l'étang.

Les pêcheries de Kaïapha n'ont point gardé intacte leur funeste réputation. Jadis leurs eaux passaient pour fétides, et l'on croyait que la mort ne tardait pas à surprendre les imprudents qui s'arrêtaient sur leurs bords. De nos jours elles passent simplement pour

malsaines, comme toutes les eaux stagnantes; mais leur nom moderne indique assez qu'on ne croit plus à la tradition antique qui voulait que les poissons pris dans leurs eaux ne pussent pas servir à la nourriture de l'homme. Le gouvernement de la Grèce actuelle ne partage point cette opinion, et il tire un revenu considérable de la ferme du droit de pêche. Cependant il semble qu'il y eut quelques contradictions dans les opinions des anciens à cet égard, car Strabon, qui nous apprend que cet étang répandait une odeur si fétide qu'on la sentait à vingt stades, et que les eaux étaient assez corrompues pour infecter les poissons, nous dit, quelques lignes plus loin, qu'elles avaient la propriété de guérir certaines maladies de la peau. Il est assez difficile d'admettre qu'on allât, en certains cas, chercher la santé dans des eaux tout à fait pestilentielles.

Pausanias parle aussi du culte des nymphes anygrides et des services qu'elles rendaient aux malades. Il suffisait, pour guérir les affections de la peau, d'invoquer les nymphes, de leur faire un sacrifice d'après les rites consacrés, et de traverser ensuite le fleuve à la nage, car ce n'était alors qu'un fleuve.

Ce phénomène d'eaux légèrement sulfureuses, que les anciens ne s'expliquaient pas, ou, du moins, qui dépassait l'intelligence du vulgaire, avait donné lieu à plusieurs fables, que Strabon et Pausanias nous ont transmises. Suivant les uns, c'était le centaure Pylénor qui, frappé par Hercule d'une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, avait lavé sa blessure dans le fleuve, et lui avait donné son odeur infecte. Suivant d'autres, il la devait aux ablutions des filles de Prœtus, que Mesampus, fils d'Amythaon, avait conduites sur ses bords.

La grotte jadis consacrée aux nymphes anygrides s'aperçoit encore sur la rive des pêcheries de Kaïapha, ainsi que celle qui, suivant Strabon, vit la naissance de Dardanus, fils de Jupiter et d'une des Atlantides.

Les pêcheries de Kaïapha se relient vers le nord à celles d'Agoulinitsa. Elles n'en sont séparées que par un étroit espace qui, en certains endroits, se réduit à une mince chaussée souvent couverte par les flots. Ce passage forme le défilé de Kaïapha; il était défendu, au temps de la domination turque, par le petit fort de Klidi, très-bien nommé, parce qu'il était en effet la clef de la Triphylie. Un derven aga ou capitaine des défilés, officier chargé de

veiller à la sécurité des routes, y faisait sa demeure. Les traces du fort turc existent encore sur un des trois petits mamelons qui séparent les deux étangs, et l'on conçoit que, quand il était armé, il fût très-difficile de forcer le défilé. Cette position est tellement forte de sa nature que même dans l'antiquité, qu'il n'y avait point d'artillerie qui pût enfiler le passage dans toute sa longueur et rendre ainsi inutile l'avantage du nombre, elle était regardée comme la clef de la Triphylie et sa frontière naturelle vers le nord. L'Alphée était bien, lui aussi, une frontière naturelle, mais une frontière difficile à défendre contre un voisin plus puissant. Un fleuve peut être franchi sur tous les points, soit à gué, soit sur des bateaux; il demande une surveillance incessante, et, pour résister avec succès, il faut que celui qui se tient sur la défensive ait une armée presque aussi nombreuse que celle de l'agresseur. Les villes de la Triphylie étaient loin d'être dans cette position à l'égard des Éléens; aussi toute la partie du pays située au nord du défilé de Kaïapha fut très-souvent conquise. Les écrivains anciens ne savent même trop s'ils doivent appeler cette contrée Élide ou Triphylie. Il arrive à Polybe, dans le même chapitre, de faire une énumération des villes de Triphylie sans y faire entrer le nom d'Épithalion, puis de nous dire que la conquête d'Épithalion acheva celle de la Triphylie; singulière contradiction, qui prouve qu'il y avait, pour ainsi dire, une Triphylie de droit et une Triphylie de fait, très-restreinte par la conquête. Le défilé de Kaïapha ne fut pas toujours lui-même une barrière suffisante; mais s'il fut quelquefois franchi, ou peut-être tourné par les envahisseurs, il n'en resta pas moins la frontière ordinaire du pays vers le nord.

C'est dans le défilé même qu'il faut, d'après les traditions presque invariables de l'architecture grecque, chercher l'emplacement du fameux temple de Neptune Samien, centre religieux de la Triphylie. Les Grecs s'efforçaient de mettre, autant que possible, leurs temples en sûreté, parce que ce n'étaient pas seulement pour eux des sanctuaires vénérés, mais encore des lieux de dépôt qui renfermaient souvent de grandes richesses. Or le temple de Neptune aurait été à l'abri derrière les fortifications qui défendaient le défilé, tandis que, sur le rivage même de la mer, ou dans la vaste plaine située au pied de Samicum, il pouvait être insulté et pillé par un simple parti de maraudeurs. D'un autre côté, presque tous les temples grecs sont placés sur des éminences, qui permet-

tent qu'on les voie de loin. Tout le monde même s'accorde à reconnaître l'art merveilleux avec lequel les artistes anciens savaient choisir leurs emplacements pour faire paraître leurs édifices plus grands et plus imposants par la perspective. La partie la plus large du défilé renferme trois tertres, trop petits pour mériter le nom de collines, admirablement disposés pour recevoir des temples. Ils semblent si bien faits pour cet usage qu'il faut s'approcher de très-près pour reconnaître qu'ils n'ont pas été élevés par la main de l'homme. Cependant je dois avouer que j'ai fouillé avec soin les trois tertres pour y trouver les traces du temple de Neptune, mais que toutes mes recherches ont été infructueuses, je n'ai trouvé que les traces du petit fort turç dont j'ai déjà parlé.

Peut-être pourrait-on reconnaître l'emplacement du temple dans les fondations d'un mur maintenant à fleur de terre, qui viennent se relier à la chaussée actuelle, une vingtaine de mètres plus loin que le tertre sur lequel est placé le fort turc. Ce mur n'a été, si je ne me trompe, remarqué par aucun voyageur, pas même par M. Curtius, le plus attentif de tous. Il n'en est pas un, cependant, qui ne soit passé en cet endroit et qui ne l'ait foulé aux pieds de son cheval, mais les guides n'ont d'autre but que d'arriver au gîte, et quand même ils auraient reconnu une ruine hellénique dans ce vestige de mur, ils se garderaient bien de l'indiquer au voyageur. Ils croient avoir assez fait ce jour-là en lui montrant les ruines de Samicum, qui sont cependant aussi visibles que les fortifications de Montrouge ou du mont Valérien

Ce mur, dont on voit les traces, a vingt-cinq mètres de long et deux mètres cinquante centimètres de large. De chaque côté, il y a soixante centimètres de pierres de taille, fort régulières; le milieu est rempli de terre et de pierres plus petites, ce qui se rencontre dans beaucoup de constructions helléniques, entre autres dans celles de Samicum, qui sont toutes voisines. Malheureusement il ne reste que les fondations de ce mur, de sorte qu'il est impossible de deviner si c'était un des côtés du temple ou une fortification destinée à couper le défilé, et à le mettre à l'abri de toute invasion de la part des Éléens.

Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que les Éléens aient plus respecté la religion que l'indépendance de la Triphylie. C'est à Élis que Pausanias a vu la statue de Neptune. Les vainqueurs l'avaient enlevée de Samicum, avec aussi peu de scrupule qu'ils

avaient ravi aux Pyliens la statue de Pluton. Les deux divinités avaient trouvé droit de cité sur la terre étrangère, car Pausanias prétend que les Éléens leur rendaient un culte encore plus respectueux que celui dont elles étaient l'objet avant leur translation. La statue de Neptune était placée dans la partie la plus fréquentée de la ville. Elle était d'airain; on lui avait donné la taille d'un homme de haute stature; le dieu n'avait point de barbe, ses pieds étaient posés l'un sur l'autre, et, de chaque main, il tenait un javelot.

Tels sont tous les détails que l'antiquité nous a laissés sur cette statue. Le nom de l'artiste, l'époque à laquelle elle a été érigée, nous sont également inconnus.

L'amphictyonie dont ce temple était le centre comprenait les six villes minyennes de la Triphylie. Maintenant comment expliquer que les six villes de Nudion, de Pyrgos, de Lépréon, d'Épéum, de Phrixa et de Macistos voulant ériger un temple à frais communs, afin de créer entre elles un lien à la fois religieux et politique qui leur rappelât leur commune origine, si dans la suite des temps elles venaient à l'oublier, aient choisi un territoire étranger? Comment comprendre que la ville de Samicum, au pied de laquelle le temple était bâti, ne fît pas partie de cette amphictyonie? Comment les Macistiens ont-ils obtenu l'intendance des jeux et l'administration du temple, s'ils n'étaient pas possesseurs du terrain sur lequel il avait été élevé? Question difficile à résoudre d'une manière positive, en s'appuyant sur des textes anciens. M. Curtius l'a résolue par une hypothèse hardie, mais infiniment probable, à laquelle aucun autre écrivain moderne n'avait osé s'arrêter, ou plutôt qui n'était venue à la pensée de personne, car, si étrange qu'elle puisse paraître au premier abord, il est impossible de ne pas l'admettre dès qu'on y a un peu réfléchi.

Suivant Strabon, Samicum était un fort jadis connu sous le nom de Samos, parce que, dans les premiers temps de la Grèce, on donnait ce nom à toutes les hauteurs et aux villes qui s'y étaient élevées. L'illustre géographe croit que Samos pourrait bien n'avoir été que la citadelle d'Aréné, dont parle Homère[1] : « Ceux qui habitaient Pylos et l'agréable Aréné. » On ne trouve nulle part les traces d'Aréné, et l'on est porté à la placer à Samos, parce que, dans un

[1] Οἱ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο καὶ Ἀρήνην ἐρατεινήν.

(Homère, *Iliade* II, v. 591.)

autre passage, Homère donne un important renseignement[1] : *Il est un fleuve minyen qui se jette dans la mer près d'Aréné.* L'identité de ce fleuve minyen avec l'Anygrus n'est pas douteuse ; ce n'est que fort tard que le nom d'Anygrus a prévalu, par conséquent les noms de Samicum et d'Aréné n'indiquent qu'une même ville, ou peut-être des quartiers différents.

Pausanias avoue que personne n'a pu lui montrer les ruines d'Aréné, ni lui indiquer son ancien emplacement ; aussi il n'est pas loin de partager l'opinion de ceux qui regardent Aréné comme l'ancien nom de Samicum.

Pour M. Curtius, en cela d'accord avec Strabon, l'ancien nom serait Samicum ou Samos, qui, dans la langue primitive des Pélasges, signifiait hauteur. Cette dénomination, donnée à beaucoup de villes situées sur de hautes collines ou sur des montagnes semble venir de la Phénicie. Vers les temps héroïques, la conquête pylienne aurait imposé à Samicum le nom hellénique d'Aréné usité du temps d'Homère. Bientôt, à la conquête pylienne succéda la conquête minyenne, et M. Curtius suppose qu'un troisième nom, celui de Macistos, fut donné à la ville.

L'opinion du savant Allemand est d'une grande vraisemblance Macistos a existé, a même été avec Lépréon la ville la plus importante de la Triphylie, nous n'en pouvons douter. Cependant nous ne trouvons ces ruines nulle part. Nous ne trouvons même guère de renseignements sur sa position géographique, dans les écrivains anciens. De plus, il est bien peu probable que les Minyens, à l'époque où ils ont envahi la Triphylie, aient négligé une position aussi forte et aussi importante que Samicum ; or nous savons où se sont établies cinq de leurs six tribus ; reste la sixième, la plus importante de toutes, celle qui obtint l'intendance des jeux, la présidence de l'amphictyonie commune, qui même donna, en quelque sorte, son nom au pays, puisque tout le territoire des Minyens est quelquefois désigné sous le nom de *Macistia,* et l'amphictyonie, sous le nom d'*amphictyonie macistienne.* Comment croire que, si les habitants de Samicum étaient des vaincus, les Minyens leur laissassent une sorte de suprématie religieuse ?

[1] Ἔστι δέ τις ποταμὸς Μινυήιος εἰς ἅλα βάλλων,
Ἐγγύθεν Ἀρήνης.

(Homère, *Iliade*, XI, v. 722-723.)

Une autre présomption fort bonne vient se joindre à ces raisons. Aucun des auteurs anciens ne parle à la fois de Macistos et de Samicum. Hérodote ne cite que Macistos; Polybe, qui fait une énumération de toutes les villes de la Triphylie, ne nomme que Samicum. Pausanias garde le même silence à l'égard de Macistos. Strabon seul cite à la fois Macistos ou Platanistos et Samicum; mais nous avons eu déjà l'occasion de remarquer qu'en cette circonstance son autorité est fort contestable. Il dit, en passant, un mot de Macistos; il se garde bien d'insister, lui qui n'épargne pas les développements pour tout ce qui regarde la Triphylie. Il ne semble pas avoir grande confiance dans ses renseignements, et, en effet, quoiqu'il soit très-court, il commet une erreur évidente en appelant Macistos une petite ville. On peut affirmer, d'après son importance politique et religieuse, que ce ne fut point une petite ville, au moins relativement aux autres cités triphyliennes.

Ainsi, d'après M. Curtius, Samicum serait le nom pélasgique de la ville; Aréné, le nom hellénique; Macistos, le nom minyen. Si le nom de Samicum se trouve jusqu'à la fin, lorsque ceux d'Aréné et de Macistos ont déjà disparu, cela tient au culte de Neptune Samien, déjà célèbre au temps de la conquête minyenne. Les vainqueurs l'ont adopté, comme presque toujours les peuples de l'antiquité adoptaient les dieux des vaincus, et ils lui ont laissé son nom. Le nom du temple qui faisait la célébrité de la ville n'ayant pas changé, les étrangers ont dû être fort portés à ne pas changer celui de la ville, et c'est ce qui explique que, pendant un certain temps, le premier nom et le troisième ont pu coexister. A la fin, l'habitude l'a emporté, le nom de Samicum est seul resté en usage. Pausanias ne parle pas de celui de Macistos, ce qui ne prouve nullement qu'il ne le connaisse pas; mais il ne se sert que du nom moderne et ne croit pas devoir prendre la peine d'enseigner à des lecteurs, qui la savent fort bien, la disparition du nom de Macistos. S'il ne regardait pas ces deux noms comme les deux noms successifs d'une même ville, quelle apparence qu'il eût complétement ignoré le nom de Macistos, et qu'il n'en eût point parlé, ne fût-ce que pour dire qu'il ignorait où se trouvait cette importante ville?

Pour éclairer davantage cette question, il n'est pas sans intérêt d'étudier en détail les ruines que tous les voyageurs ont parcourues. Évidemment, si Samicum n'est pas devenue plus tard Ma-

cistos, si elle est toujours restée la vieille cité pélasgique, dont le nom, déjà remplacé au temps d'Homère, a reparu dans la suite, les ruines de ses murailles présenteront un caractère de vétusté facile à reconnaître; à défaut de monuments écrits, les citadelles de pierre peuvent donner des documents historiques. Leurs ruines nous indiquent, à peu d'années près, la date de leur fondation.

De tous les voyageurs modernes, M. Beulé est celui qui a parlé de Samicum avec le plus de détails; il admire, comme il le doit, ces magnifiques ruines, les plus belles, dans leur genre, qui se voient encore en Grèce. Il les croit à peine postérieures à celles de Mycènes et de Tirynthe. Je crois comme lui qu'elles appartiennent à la même époque de l'art. Mais les constructions de Mycènes et de Tirynthe en marquent le commencement, celles de Samicum en marquent l'apogée et presque la fin, parce que l'architecture cyclopéenne, déjà transformée et devenue l'architecture polygonale, n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir la savante et régulière architecture du temps de Périclès et d'Épaminondas. D'après l'inspection des ruines, je crois que c'est à l'invasion minyenne qu'il faut placer la construction de l'enceinte de Samicum, c'est-à-dire plusieurs générations après la guerre de Troie.

Les fortifications de Tirynthe présentent beaucoup d'analogie avec celles de Samicum. C'est le même caractère de solidité et de force, mais l'art est bien plus sensible dans les dernières; on voit qu'on s'est déjà beaucoup préoccupé de la beauté et de la régularité. Il est probable que la vieille cité pélasgique de Samicum avait été entourée de murailles comme toutes celles qui datent du même temps, mais elle aura été détruite par les vainqueurs, qui auront construit une nouvelle enceinte avec les ressources nouvelles que les progrès de l'architecture mettaient à leur disposition. Je crois donc que les murailles qui existent encore de nos jours datent du moment où l'ancienne ville prit le nom de ***Macistos***, c'est-à-dire du moment où une ville minyenne s'éleva sur l'emplacement de la cité pélasgique détruite.

Les procédés généraux de la construction sont les mêmes à Macistos qu'à Tirynthe, mais déjà ils ont été modifiés dans les détails. Les blocs de pierre employés sont toujours énormes et irréguliers, mais ils sont déjà moins irréguliers, ils sont plus souvent aplatis dans leur partie extérieure. L'emploi de la ligne droite

pour la taille des pierres devient, sinon général, au moins fréquent, et il est telle partie des murailles qui, vue à une certaine distance, ressemble aux constructions des époques les plus savantes. Pour se convaincre des progrès et des changements déjà introduits dans l'architecture, il n'y a qu'à consulter la figure 3 de la feuille 53 du premier volume de l'expédition scientifique de Morée, on verra que, bien que polygonale encore, la construction de Macistos se rapproche presque autant, dans ses belles parties, de celle de Messène que de celle de Tirynthe.

Les ruines de Macistos sont beaucoup mieux conservées que celles de Lépréon, et leur effet général est beaucoup plus imposant, d'abord parce qu'elles ont plus de développement et plus de hauteur, ensuite parce qu'il y a unité de style; cependant elles doivent dater à peu près de la même époque que la partie la plus ancienne de Lépréon.

On remarque, dans les murailles de Tirynthe, de petites portes pratiquées de distance en distance, sans doute pour favoriser des sorties partielles. Ces petites portes, dont la destination était toute militaire, n'ont rien de commun avec les grandes portes de la ville. On ne les retrouve plus dans les constructions de l'architecture régulière. A Lépréon, à Macistos, elles existent encore, mais déjà modifiées; au lieu d'avoir le sommet triangulaire, comme à Tirynthe, elles l'ont plat. C'est sans doute là une différence insignifiante, et l'on ne voit pas même bien le motif du changement, mais il faut en tenir compte pour reconnaître l'époque de la construction.

Dans le plan général de Samicum, ou plutôt de Macistos, les architectes de l'expédition scientifique de Morée indiquent l'enceinte qui existe encore de nos jours comme l'enceinte de l'acropole. Ils placent la ville plus bas dans la seule situation qu'elle ait pu occuper en effet si l'acropole remplissait toute la colline; mais, bien que l'usage à peu près invariable de toutes les villes anciennes ait été d'avoir deux parties distinctes, la ville proprement dite et l'acropole, n'est-ce pas exagérer le respect dû à la coutume que de voir une simple acropole dans une enceinte dont la partie intacte a huit cents mètres de développement, et qui, suivant le colonel Leake, avait un mille et demi anglais, c'est-à-dire deux kilomètres de tour? L'acropole d'Athènes n'a pas la moitié de cette étendue, et cependant il n'y a jamais eu de comparaison possible

entre Athènes et Macistos. Toute ville étant au moins cinq ou six fois plus grande que son acropole, si les ruines que l'on voit à Macistos sont celles de la citadelle, il faut supposer que la ville elle-même était de beaucoup la plus grande de la Grèce.

Je regarde comme infiniment plus probable la supposition que les Minyens ont profité de la situation exceptionnelle de la petite montagne sur le flanc de laquelle ils ont bâti leur ville. Elle s'élève en pente assez douce de l'ouest à l'est. Du côté de l'est, elle est inaccessible et très-difficilement abordable par le nord et le sud. Ils ont compris qu'il suffisait d'entourer leurs habitations d'une enceinte solide, et qu'il était inutile de se préparer un lieu de refuge. C'est ce qui fait qu'ils n'ont rien épargné pour leurs fortifications; ils ont fait de leur ville une immense acropole.

Aucune forteresse contemporaine de Macistos n'a aussi bien résisté à l'action du temps; cela prouve que les procédés de construction étaient déjà bien savants malgré leur simplicité apparente, car la position de la ville est telle que l'on peut à peine comprendre que des murs sans ciment, des pierres qui ne sont retenues que par leur propre poids, soient encore debout après environ trois mille ans; il semblerait qu'au lieu de leur donner de la solidité leur poids eût dû les faire glisser sur un terrain aussi incliné; cependant ces murailles sont aussi fortes, aussi solides que si elles avaient dix ans d'existence.

La ville avait la forme d'un triangle à peine irrégulier dont la base se trouvait à la partie inférieure de la montagne. Ce côté des fortifications manque en entier. Il est probable qu'il n'a pas succombé sous l'action du temps, parce que la destruction n'eût pas été aussi complète, et l'on trouverait au moins épars sur le sol les énormes blocs dont se composaient les murailles. Les matériaux ont sans doute été emportés pour servir à quelque usage inconnu. Le sommet du triangle est presque intact, les murailles, encore debout, s'étendent à environ quatre cents mètres de chaque côté. Elles ont presque partout trois mètres quatre-vingts centimètres de hauteur, et deux mètres cinquante centimètres d'épaisseur. Les portes pour les petites sorties, dans le genre de celles de Tirynthe, n'ont que soixante et quinze centimètres de large, et leur hauteur ne dépasse pas celle de la taille ordinaire de l'homme. On voit encore debout, aux angles saillants, onze tours carrées, mais qui n'ont ni chambres intérieures, ni créneaux.

Il semble qu'une des portes principales de la ville ait regardé le sud-ouest; elle se trouve entre deux tours en ruines, ce qui empêche d'en mesurer exactement la largeur.

CHAPITRE IV.

KROUNES, CHALCIS, EPITALIUM, SCILLONTE, PHRIXA.

Laissant derrière nous Macistos et les roches Achéennes que dominent ses ruines, nous trouverons, en nous avançant vers le nord, l'emplacement de deux villes du monde Homérique, *Κρουῦνος* et *Χάλκις*, dont Strabon nous révèle l'existence. Le colonel Leake regarde le vers d'Homère sur lequel s'appuie le géographe ancien comme d'une authenticité douteuse; mais il ne donne aucune raison à l'appui de son opinion. La meilleure à donner, sans doute, est que, de tous les textes anciens qui nous sont restés, ce vers deux cent quatre-vingt-quinzième du quinzième chant de l'*Odyssée* est le seul où il soit question de ces deux villes. Mais il n'est pas fort étonnant que l'histoire se taise sur Krounes et Chalcis; elle ne peut pas entrer dans des détails sur les moindres villages.

L'opinion de M. Curtius paraît plus prudente et plus juste. Sans songer à repousser l'autorité de Strabon appuyée sur celle d'Homère, il conclut, du silence général des autres écrivains anciens, que Krounes et Chalcis ont été des cités sans importance, et que même elles ont disparu de bonne heure, à une époque et pour des causes que l'histoire a dédaigné de mentionner. Suivant lui, Krounes, dont le nom viendrait de *κρήνη*, source, pourrait bien s'être trouvée à l'entrée de la petite vallée de Tavla, où l'on voit encore la source qui avait peut-être donné son nom à la ville. Quinze stades auraient ainsi séparé Macistos de Krounes. Quarante stades plus loin, toujours sur le bord de la lagune d'Agoulinitza, M. Curtius croit reconnaître, dans la colline sur laquelle s'élève le village moderne d'Anémochori, l'emplacement de l'ancienne Chalcis. Cette supposition n'a rien d'improbable, elle n'est contraire ni au texte de Strabon, ni à celui d'Homère; la situation d'Anémochori ressemble à celle de beaucoup de villes anciennes, mais il se trouve entre la vallée de Tavla et Agoulinitza plusieurs petites collines sur lesquelles il serait tout aussi raisonnable de

placer Chalcis, et nulles ruines, nuls vestiges de l'antiquit nous aident à choisir entre elles.

De tous les villages que nous avons parcourus jusqu'à pr dans la Triphylie, et même de tous ceux que nous y verrons tard, le plus important sans contredit est celui d'Agoulinitza ne contient pas huit cents habitants. La population vit, en gén de l'exploitation des pêcheries, qui fournissent de poissons grande partie du Péloponèse. Telle est la plus grande ville du ritoire de l'ancienne Triphylie, car dans toute l'étendue de l' chie d'Olympie on se sert du mot ville pour désigner Agoulin

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de remarquer que le gou nement de la Grèce moderne, tout en conservant le nom Triphylie parmi ses subdivisions géographiques et admini tives, l'a appliqué à un pays tout autre que l'ancienne Triph à la Messénie du nord. La Triphylie de Polybe et d'Hérodot partie de l'éparchie d'Olympie.

Suivant le colonel Leake, les limites de la Pisatide et de la cistie se trouvaient un peu au midi d'Agoulinitza, un pe nord d'Anémochori, village sur l'emplacement duquel s'élev successivement, selon lui, Chalcis et Macistos. Il est inconte que les environs d'Agoulinitza ont été souvent occupés pa Éléens, et le colonel Leake ne fait peut-être pas descendre vers le sud les limites de la Pisatide. Mais tout ce que les É possédaient au sud de l'Alphée n'était acquis que par l'épé ne pouvaient revendiquer d'autre droit que le droit du plus aussi Polybe n'hésite point à compter Épitalium parmi les de la Triphylie.

Cette ville était située au passage même de l'Alphée, su dernière colline, qui n'est pas la moins escarpée, ce qui fait Strabon se croit obligé de faire connaître l'opinion de pensent que, pour Homère, ἐΰκτιτον Αἶπυ et Épitalium qu'une seule ville. Tel n'est point le sentiment de S lui, Épitalium est la ville qu'H ... tantôt T Thryoessa, du nom des mauv dance dans ses envir I son emplacement, p phée[1]. Bien que

[1] Καὶ Θρ

signifiante, il est plus important que la plupart des cours d'eau de la Grèce, et les endroits où il est guéable sont assez rares pour qu'on puisse les regarder comme une indication précise.

Quant à l'opinion de ceux qui voudraient placer Épéum au passage de l'Alphée, à l'endroit où l'on s'accorde en général à placer Épitalium, Strabon nous la fait connaître, mais ne nous indique pas les raisons qui pouvaient la rendre plausible. Aucun voyageur moderne ne l'a adoptée, le colonel Leake, M. Curtius, M. Beulé placent tous Épitalium à l'endroit indiqué par Strabon.

Xénophon n'indique pas, d'une manière précise, la place d'Épéum, mais il nous empêche du moins de commettre une erreur aussi grossière, puisqu'il nous dit qu'Épéum[1] se trouvait entre Macistos et Héræa. Or, quel que soit l'endroit de la Triphylie où l'on place Macistos, il est impossible de faire passer par le gué de l'Alphée une route destinée à relier cette ville et Héræa.

Cette partie de la Triphylie n'est pas riche en ruines. De Macistos à l'Alphée on ne trouve rien. Épitalium n'a pas laissé plus de traces de son existence que Krounes et Chalcis. Mais, si ces deux dernières villes n'ont existé qu'à l'époque héroïque, Épitalium a figuré dans l'histoire avec un rang modeste, il est vrai, mais du moins avec assez d'éclat pour que son existence et même sa situation ne soient pas douteuses. Les textes de Polybe, de Xénophon, de Diodore de Sicile, de Strabon, sont assez précis pour que la position donnée à cette ville par les voyageurs modernes ne soit pas une simple supposition. On peut toujours regretter l'absence des ruines et des restes visibles d'une antique cité, mais ici leur témoignage n'était pas indispensable.

Il n'en est pas de même pour Bolax, que le colonel Leake voudrait retrouver dans le hameau de Volantza. Hâtons-nous de dire que le savant voyageur ne donne son opinion que sous toutes réserves. Il n'a d'autres raisons à faire valoir en sa faveur que la similitude des sons. Ce que nous écrivons *Bolax* se prononçait jadis *Volax,* le hameau moderne se nomme *Voiantza.* Voilà toute l'argumentation du colonel, qui, du reste, ne la regarde pas comme fort solide.

M. Curtius avoue franchement qu'il ne sait pas où cette ville

[1] Ἠπεῖον ἡ μεταξὺ πόλις Ἡραίας καὶ Μακίστου. (Xénophon, *Hell.* III.)

était située, et, en effet, aucun des écrivains de l'antiquité ne nous a laissé le moindre renseignement à cet égard. Polybe est, je crois, le seul qui cite ce nom, mais il se borne à dire que c'était celui d'une ville de Triphylie, de sorte que nous ne savons si c'est au nord ou au sud, à l'ouest ou à l'est de la province que nous devons la chercher.

L'opinion du colonel Leake acquerrait quelque probabilité s'il se trouvait des ruines dans les environs de Volantza; mais je n'ai pu rien découvrir de semblable, et il ne dit pas en avoir vu lui-même. Volantza n'est, d'ailleurs, pas situé comme une ville ancienne; le village est dans un riant petit vallon, entouré de collines. C'est sans doute sur l'une d'entre elles que le colonel voudrait placer Bolax. Mais, dans toute la partie de la Triphylie qui avoisine l'Alphée, la configuration du terrain devient un fort médiocre argument, vu que les collines se succèdent sans interruption, et, si l'on ne tenait compte que de leur disposition, on serait amené à placer une acropole sur chacune d'elles.

A une heure et demie de Volantza, dans la direction d'Olympie, mais toujours sur la rive gauche de l'Alphée, se trouve le village de Makrysia, qui, quoique bien petit, est divisé en deux parties, situées à près de dix minutes l'une de l'autre, Ἄνω, Κάτω Makrysia, le village de la plaine et celui de la colline; c'est ce dernier qui est indiqué sur la carte de l'état-major. Un lettré d'Agoulinitza m'avait annoncé que je trouverais dans ce village le tombeau de Xénophon. Pareille fortune ne m'était pas réservée et je n'y comptais guère, mais j'étais curieux de voir si ce nom célèbre était resté populaire, et si l'on donnait réellement dans le pays le nom de tombeau de Xénophon à un tombeau quelconque, fût-il aussi peu authentique que le tombeau de Léonidas à Sparte. Malheureusement, je dois avouer que les habitants de Makrysia me paraissaient pour le plus grand nombre s'être peu occupés d'études historiques : le nom de Xénophon leur est complétement inconnu.

Cependant l'habitant d'Agoulinitza n'avait pas tout à fait tort. Je ne trouvais pas à Makrysia le tombeau de Xénophon, mais j'étais sur l'emplacement de Scillonte. Il est impossible de ne pas reconnaître la retraite où l'écrivain termina sa vie dans un opulent exil. Il a pris plaisir à la décrire avec un soin minutieux. Cette petite, mais profonde rivière, qui roule ses eaux poissonneuses vers l'Alphée, c'est le Sélinus. Sur ses bords, s'élevait le

temple de Diane, construit d'après les proportions de celui d'Éphèse, et qui lui ressemblait en petit. Mais il vaut mieux laisser la parole à Xénophon lui-même, pour décrire le petit vallon de Makrysia.

« Xénophon [1] était en exil et habitait déjà Scillonte, fondée par les Lacédémoniens, près d'Olympie, lorsqu'il reçut la visite de Mégabyse, qui était venu pour voir les jeux et pour lui rendre son dépôt (sa part du butin fait sur les Perses pendant l'expédition de Cyrus). Xénophon acheta alors un terrain d'après les indications de la divinité. Le Sélinus traversait ce terrain. Un autre Sélinus coule auprès du temple de Diane d'Éphèse; tous deux sont remplis de poissons et de coquillages, mais il y a en plus, sur le territoire de Scillonte, du gibier de toutes espèces pour les chasseurs. Xénophon éleva, avec l'argent consacré, un temple et un autel, et il ne manqua jamais d'offrir à la déesse la dixième partie des fruits mûris sur son terrain. Tous les citoyens, tous les voisins, hommes et femmes, prenaient part à la fête. La déesse leur fournissait, pendant leur séjour, les vivres, le pain, le vin, les gâteaux et même une partie des animaux immolés sur ses terres, ou tués à la chasse, car les fils de Xénophon et ceux des autres citoyens faisaient une chasse pour cette fête, et toutes les personnes qui le désiraient y participaient. On prenait sangliers, biches, cerfs, tant sur le terrain consacré que sur le Pholoé. Par la route qui va de Lacédémone à Olympie, Scillonte est à environ vingt stades du temple de Jupiter Olympien. Sur le terrain consacré se trouvent des bois et des montagnes couvertes d'arbres propres à nourrir les sangliers, les chèvres, les bœufs et les chevaux. C'est là que paissaient les attelages de ceux qui venaient à la fête. Autour du temple même est un bois sacré planté par la main des hommes, ses arbres donnent des fruits, que l'on mange quand ils sont mûrs. Le temple ressemble au temple d'Éphèse, comme le petit peut ressembler au grand, et la statue, comme le cyprès peut ressembler à l'or. Une colonne a été élevée près du sanctuaire, avec cette inscription : *Sol consacré à Diane.* Celui qui le possède et qui en récolte les produits doit, chaque année, en consacrer la dixième partie et entretenir le temple avec le reste. Si quelqu'un y manque, la déesse avisera. »

[1] Traduit de Xénophon.

Ce terrain fertile, facile à cultiver, ces bois, si riches en gibier, sont sous nos yeux à Makrysia; s'il pouvait rester un doute, il suffirait de remarquer que Xénophon dit que le Sélinus traversait le terrain sacré; or le cours d'eau qui passe près de Κάτω Makrysia ne peut être que le Sélinus, puisqu'il n'y en a pas d'autre jusqu'à Olympie. D'ailleurs, la distance de vingt stades, indiquée par le texte de Xénophon, est bien celle qui sépare d'Olympie le village moderne.

Le colonel Leake remarque avec raison qu'on pourrait s'étonner que Scillonte fût sur la route de Sparte à Olympie, puisque l'emplacement des jeux est moins à l'occident que Scillonte. Mais les routes ne se tracent pas à vol d'oiseau, on tient compte des villes; il est plus avantageux d'avoir une route un peu plus longue si elle doit traverser un plus grand nombre de villes. D'ailleurs la route qui passait par Scillonte n'était pas la route directe par Héræa, mais la route qui traversait le midi de l'Arcadie, par Mégalopolis.

Il me semble que, si le texte de Xénophon pouvait laisser le moindre doute sur l'emplacement de Scillonte, Pausanias le lèverait au besoin; mais il m'a été complétement impossible de reconnaître aucune ruine antique. Tout a disparu, et le temple de Diane et la statue de marbre du Pentélique, que Pausanias a vue sur un tombeau que l'on donnait pour celui de Xénophon. Il ne faut pas d'ailleurs s'étonner que, dans un pays aussi cultivé que les environs de Makrysia, les fragments antiques aient pu difficilement subsister. Le travailleur des champs est impitoyable pour tout ce qui le gêne dans ses travaux; la charrue a dû passer sur les fondations du temple; quant à un simple tombeau, on ne saurait s'étonner de le voir disparaître.

Le temple de Diane et le tombeau dont parle Pausanias sor les seuls monuments qu'il ne fût pas insensé de chercher. L'a cienne ville de Scillonte a péri dans la quarante-huitième oly piade pour avoir pris le parti des habitants de Pise contre Éléens, dont la colère se montra impitoyable. Vers la quatre-vin sixième olympiade, les Lacédémoniens rendirent la libert tout le territoire qui avoisine Scillonte. Ils relevèrent la ville établirent Xénophon, exilé d'Athènes, avec une fortune plu harmonie avec ses goûts qu'avec leurs habitudes.

Le séjour du héros des Dix Mille a seul pu sauver de l'oul

nom de sa nouvelle patrie. Scillonte n'avait pas jeté un grand éclat avant sa destruction par les Éléens; il ne semble pas qu'elle ait joué un plus grand rôle après avoir été rétablie par Sparte. Polybe n'est postérieur que de deux siècles, et cependant il ne parle pas de Scillonte, lorsqu'il raconte la conquête de la Triphylie par Philippe, bien qu'il entre dans de grands détails. Certains écrivains en ont conclu que Polybe ne regardait pas Scillonte comme une ville de Triphylie, parce qu'elle avait trop longtemps appartenu à l'Élide. Il est incontestable que, comme toute les villes du nord de la Triphylie, Scillonte a subi longtemps l'influence éléenne; mais, au point de vue géographique, la Triphylie s'étend jusqu'à l'Alphée, et si Polybe ne nomme point Scillonte, c'est qu'il dédaigne une cité sans importance, un village peut-être dépourvu de fortifications. Il n'est même pas impossible que Scillonte eût cessé d'exister à l'époque de Polybe, car Pausanias ne parle que de ses ruines.

Pour toute cette partie de la Triphylie, Pausanias est notre guide le plus fidèle et le plus précis; c'est lui qui nous aide à reconnaître, sur la route de Scillonte à Olympie, le mont Typæon, du sommet duquel on précipitait toutes les femmes assez curieuses pour braver la loi qui leur interdisait le spectacle des jeux olympiques. Une seule fut assez heureuse pour n'avoir pas à se repentir de son imprudence; on la nommait *Callipatira,* suivant les uns, *Phérénice,* suivant les autres. Elle trahit son sexe au moment où elle s'élança dans l'arène pour embrasser son fils, qui venait de mériter un prix. Il ne fallut rien moins, pour la soustraire à la mort, que l'intérêt qui s'attachait au jeune vainqueur, et le souvenir d'un mari et de plusieurs frères, qui, tous, avaient triomphé aux jeux olympiques. Ce fut à partir de cette époque que les maîtres de gymnastique, qui, en vertu de leurs fonctions, avaient des places réservées, durent paraître nus, parce que c'était dans leurs rangs que Callipatira s'était cachée.

Les Ioniens n'avaient point imité le rude génie de la race dorienne; ils n'avaient point interdit l'entrée des jeux à leurs femmes et elles pouvaient paraître à tous ceux dont ils étaient les fondateurs. Bien que la condescendance pour les femmes ne fût pas le trait dominant des mœurs antiques, les poëtes de la race ionienne surent fort bien saisir ce qu'il y avait de supérieur dans les coutumes de leurs compatriotes, et plus d'une allusion pourrait prou-

ver qu'ils regardaient comme dignes des barbares les façons d'agir des Doriens[1].

Le mont Typæon, cette roche Tarpéienne de la curiosité féminine, était situé sur la rive gauche de l'Alphée, presque en face du temple de Jupiter. C'est la dernière limite de la Triphylie et une curiosité blâmable pourrait seule nous faire franchir l'Alphée, à la suite de Pausanias, pour assister sur la rive droite aux jeux olympiques.

La vallée de l'Alphée est une des plus belles de la Grèce; elle est fertile et boisée parce qu'elle a de l'eau, l'Alphée étant un vrai fleuve, ou tout au moins un cours d'eau permanent qui ne târit jamais; mais c'est un regret pour le voyageur que de l'entendre appeler *le Rouphia.* Ce nom moderne a complétement prévalu; l'Alphée est oublié, et ce serait en vain qu'Aréthuse viendrait redemander son amant aux habitants de ses bords; son nom leur est inconnu.

Je ne crois pas que dans un pays aussi illettré que la Grèce moderne, aussi couvert de races différentes, on doive ajouter une bien grande foi aux traditions locales; cependant il est du devoir des voyageurs de consigner celles qui leur paraissent d'accord avec la vérité. Quand je visitai le village de Volantza, pour voir s'il y avait quelque vérité dans l'hypothèse du colonel Leake, je débutai par demander, comme d'usage, aux habitants, s'ils connaissaient dans les environs de leur village de vieux marbres, de vieux murs, de vieilles pierres avec des inscriptions. Le village tout entier eut fait dix lieues pour se partager les quelques drachmes que je paraissais disposé à donner, mais seulement après avoir vu. Cependant force fut d'avouer qu'il n'y avait autour de Volantza rien de ce que je cherchais, mais plusieurs paysans m'affirmèrent que je trouverais à Palæo-Phanari les restes d'une vieille ville. Je dois faire remarquer que Palæo-Phanari est à environ quatre lieues de Volantza; or les paysans triphyliens ne sont pas voyageurs, et si ceux de Volantza ne font pas exception à la règle commune, il est à présumer que pas un habitant sur dix ne s'est, depuis la guerre de l'indépendance, hasardé à quatre lieues de son village. Les questions que j'ai faites en plusieurs endroits, où je cherchais des guides, m'ont amené à de singulières conclusions sur l'immo-

[1] Homère, *Hymne à Apollon.*

bilité triphylienne. C'est donc bien une tradition qui existe, au sujet de Palæo-Phanari; fort peu des habitants de Volantza avaient été aussi loin. Ce qui le prouve, c'est qu'il n'y a absolument rien à Palæo-Phanari. Un paysan narquois, s'il eût été seul, eût pu envoyer un voyageur visiter cette colline esçarpée, un village tout entier ne se serait pas permis cette plaisanterie, ou au moins ne l'eût pas inventée et soutenue jusqu'au bout.

Tout porte donc à penser que les habitants de Volantza étaient de bonne foi en m'envoyant à Palæo-Phanari. Je suis également convaicu que pas un d'entre eux n'avait vu le plateau qu'il m'indiquait, parce qu'il ne se trouve sur aucune route, et que cette ascension ne sert à rien. D'ailleurs, si l'un de ces paysans y fût monté, il n'aurait pas manqué de me dire qu'il n'y avait là rien de plus qu'autour de son village, comme c'est, du reste, l'exacte vérité. C'est donc bien une tradition populaire que j'ai recueillie à Volantza sur l'existence d'une ancienne ville, à l'endroit indiqué par la carte de l'état-major, sous le nom de *Palæo-Phanari.*

Pausanias nous apprendra quel cas nous devons faire de cette tradition. « Le fleuve Leucymnias, dit-il, descend du mont Pholoé et se jette dans l'Alphée. En traversant l'Alphée dans cet endroit, on se trouve sur les frontières des Piséens. Là est une colline escarpée, sur laquelle on voit les restes de la ville de Phrixa et un temple de Minerve Kydonia; le temple n'existe plus en entier, mais l'autel s'est conservé jusqu'à mon temps. »

M. Kiepert, dans sa carte, a très-heureusement fixé la position du fleuve Leucymnias au coude de l'Alphée; Pausanias, si complet pour tout ce qui regarde les environs d'Olympie, donne les noms de tous les cours d'eau successifs, le Cladéus, l'Harpinnas, le Parthénius, le Leucymnias. La colline de Palæo-Phanari se trouve précisément entre l'embouchure du Parthénius et du Leucymnias. Il ne saurait donc y avoir aucun doute; d'ailleurs le mot de colline escarpée ne convient qu'à celle qui s'élève à pic au coude de l'Alphée.

On ne saurait s'étonner de ne plus trouver de restes anciens à Palæo-Phanari, puisque, dès l'époque de Pausanias, Phrixa était en ruines. L'autel encore debout de Minerve Kydonia a disparu, aussi bien que le temple; il ne reste plus qu'une citerne sur le plateau le plus élevé, mais la nature même du terrain ferait, en l'absence de toute tradition et de tout texte indicateur, soupçonner

entre Athènes et Macistos. Toute ville étant au moins cinq ou six fois plus grande que son acropole, si les ruines que l'on voit à Macistos sont celles de la citadelle, il faut supposer que la ville elle-même était de beaucoup la plus grande de la Grèce.

Je regarde comme infiniment plus probable la supposition que les Minyens ont profité de la situation exceptionnelle de la petite montagne sur le flanc de laquelle ils ont bâti leur ville. Elle s'élève en pente assez douce de l'ouest à l'est. Du côté de l'est, elle est inaccessible et très-difficilement abordable par le nord et le sud. Ils ont compris qu'il suffisait d'entourer leurs habitations d'une enceinte solide, et qu'il était inutile de se préparer un lieu de refuge. C'est ce qui fait qu'ils n'ont rien épargné pour leurs fortifications; ils ont fait de leur ville une immense acropole.

Aucune forteresse contemporaine de Macistos n'a aussi bien résisté à l'action du temps; cela prouve que les procédés de construction étaient déjà bien savants malgré leur simplicité apparente, car la position de la ville est telle que l'on peut à peine comprendre que des murs sans ciment, des pierres qui ne sont retenues que par leur propre poids, soient encore debout après environ trois mille ans; il semblerait qu'au lieu de leur donner de la solidité leur poids eût dû les faire glisser sur un terrain aussi incliné; cependant ces murailles sont aussi fortes, aussi solides que si elles avaient dix ans d'existence.

La ville avait la forme d'un triangle à peine irrégulier dont la base se trouvait à la partie inférieure de la montagne. Ce côté des fortifications manque en entier. Il est probable qu'il n'a pas succombé sous l'action du temps, parce que la destruction n'eût pas été aussi complète, et l'on trouverait au moins épars sur le sol les énormes blocs dont se composaient les murailles. Les matériaux ont sans doute été emportés pour servir à quelque usage inconnu. Le sommet du triangle est presque intact, les murailles, encore debout, s'étendent à environ quatre cents mètres de chaque côté. Elles ont presque partout trois mètres quatre-vingts centimètres de hauteur, et deux mètres cinquante centimètres d'épaisseur. Les portes pour les petites sorties, dans le genre de celles de Tirynthe, n'ont que soixante et quinze centimètres de large, et leur hauteur ne dépasse pas celle de la taille ordinaire de l'homme. On voit encore debout, aux angles saillants, onze tours carrées, mais qui n'ont ni chambres intérieures, ni créneaux.

Il semble qu'une des portes principales de la ville ait regardé le sud-ouest; elle se trouve entre deux tours en ruines, ce qui empêche d'en mesurer exactement la largeur.

CHAPITRE IV.

KROUNES, CHALCIS, EPITALIUM, SCILLONTE, PHRIXA.

Laissant derrière nous Macistos et les roches Achéennes que dominent ses ruines, nous trouverons, en nous avançant vers le nord, l'emplacement de deux villes du monde Homérique, Κροῦνος et Χάλκις, dont Strabon nous révèle l'existence. Le colonel Leake regarde le vers d'Homère sur lequel s'appuie le géographe ancien comme d'une authenticité douteuse; mais il ne donne aucune raison à l'appui de son opinion. La meilleure à donner, sans doute, est que, de tous les textes anciens qui nous sont restés, ce vers deux cent quatre-vingt-quinzième du quinzième chant de l'*Odyssée* est le seul où il soit question de ces deux villes. Mais il n'est pas fort étonnant que l'histoire se taise sur Krounes et Chalcis; elle ne peut pas entrer dans des détails sur les moindres villages.

L'opinion de M. Curtius paraît plus prudente et plus juste. Sans songer à repousser l'autorité de Strabon appuyée sur celle d'Homère, il conclut, du silence général des autres écrivains anciens, que Krounes et Chalcis ont été des cités sans importance, et que même elles ont disparu de bonne heure, à une époque et pour des causes que l'histoire a dédaigné de mentionner. Suivant lui, Krounes, dont le nom viendrait de κρήνη, source, pourrait bien s'être trouvée à l'entrée de la petite vallée de Tavla, où l'on voit encore la source qui avait peut-être donné son nom à la ville. Quinze stades auraient ainsi séparé Macistos de Krounes. Quarante stades plus loin, toujours sur le bord de la lagune d'Agoulinitza, M. Curtius croit reconnaître, dans la colline sur laquelle s'élève le village moderne d'Anémochori, l'emplacement de l'ancienne Chalcis. Cette supposition n'a rien d'improbable, elle n'est contraire ni au texte de Strabon, ni à celui d'Homère; la situation d'Anémochori ressemble à celle de beaucoup de villes anciennes, mais il se trouve entre la vallée de Tavla et Agoulinitza plusieurs petites collines sur lesquelles il serait tout aussi raisonnable de

placer Chalcis, et nulles ruines, nuls vestiges de l'antiquité ne nous aident à choisir entre elles.

De tous les villages que nous avons parcourus jusqu'à présent dans la Triphylie, et même de tous ceux que nous y verrons plus tard, le plus important sans contredit est celui d'Agoulinitza, qui ne contient pas huit cents habitants. La population vit, en général, de l'exploitation des pêcheries, qui fournissent de poissons une grande partie du Péloponèse. Telle est la plus grande ville du territoire de l'ancienne Triphylie, car dans toute l'étendue de l'éparchie d'Olympie on se sert du mot ville pour désigner Agoulinitza.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de remarquer que le gouvernement de la Grèce moderne, tout en conservant le nom de la Triphylie parmi ses subdivisions géographiques et administratives, l'a appliqué à un pays tout autre que l'ancienne Triphylie, à la Messénie du nord. La Triphylie de Polybe et d'Hérodote fait partie de l'éparchie d'Olympie.

Suivant le colonel Leake, les limites de la Pisatide et de la Macistie se trouvaient un peu au midi d'Agoulinitza, un peu au nord d'Anémochori, village sur l'emplacement duquel s'élevèrent successivement, selon lui, Chalcis et Macistos. Il est incontestable que les environs d'Agoulinitza ont été souvent occupés par les Éléens, et le colonel Leake ne fait peut-être pas descendre assez vers le sud les limites de la Pisatide. Mais tout ce que les Éléens possédaient au sud de l'Alphée n'était acquis que par l'épée, ils ne pouvaient revendiquer d'autre droit que le droit du plus fort; aussi Polybe n'hésite point à compter Épitalium parmi les villes de la Triphylie.

Cette ville était située au passage même de l'Alphée, sur la dernière colline, qui n'est pas la moins escarpée, ce qui fait que Strabon se croit obligé de faire connaître l'opinion de ceux qui pensent que, pour Homère, *ἐΰκτιτον Αἶπυ* et Épitalium ne sont qu'une seule ville. Tel n'est point le sentiment de Strabon. Pour lui, Épitalium est la ville qu'Homère appelle tantôt Thryon, tantôt Thryoessa, du nom des mauvaises herbes qui croissaient en abondance dans ses environs. Le poëte ne nous laisse aucun doute sur son emplacement, puisqu'il lui donne le nom de passage de l'Alphée[1]. Bien que l'Alphée passe en Occident pour une rivière in-

[1] *Καὶ Θρύον, Ἀλφειοῖο πόρον, καὶ ἐΰκτιτον Αἶπυ.* (Homère, *Iliade*, II, 592.)

autorité? Avant de discuter cette question, je crois devoir indiquer, mais seulement pour mémoire, deux opinions émises avant Strabon et rapportées par lui. La ville que Strabon appelle Αἶπυ ne serait, suivant certains critiques, autre que Thryon, sur les bords de l'Alphée. J'ai déjà prouvé que cela était impossible, puisque cela contredisait, d'une manière évidente, le passage de Xénophon qui nous apprend qu'Ἤπειον est entre Macistos et Héræa.

Stace est postérieur à Strabon, mais cependant, pour nous, c'est encore un ancien; nous pouvons croire qu'il avait une connaissance exacte de la tradition Homérique, surtout pour les choses qu'il semble traduire plutôt qu'imiter, et il a placé dans le même vers Thryon et Æpy.

Quos Thryon, et summis ingestum montibus Æpy [1].

Il semble difficile de trouver un argument plus fort, en aussi peu de mots. Thryon et Æpy étaient donc bien deux villes distinctes.

Quant à l'opinion de ceux qui ne savent pas si dans ἐΰκτιτον Αἶπυ, Αἶπυ n'est pas l'épithète, et ἐΰκτιτον le nom propre, je ne crois pas devoir la discuter. Je me contenterai de remarquer que, puisque Strabon l'a citée, tout en la repoussant, il faut qu'elle ne fût pas pour les anciens aussi étrange qu'elle peut le paraître à des modernes.

L'exactitude de la géographie d'Homère est si reconnue qu'il y aurait une grande hardiesse à rejeter son témoignage, surtout quand on le voit confirmé, après un aussi grand intervalle, par Strabon et Stace; aussi je n'hésite pas à regarder Αἶπυ, comme un nom très-authentique. Hérodote, Xénophon, Polybe et Étienne de Byzance se sont, il est vrai, écartés de la tradition Homérique, mais les trois premiers sont des historiens, et le quatrième un géographe; ils n'ont tenu compte que du nom de la ville moderne. Il suffit d'avoir jeté un coup d'œil sur les ruines indiquées par la carte de l'état-major, sous le nom d'*Æpy*, un peu au-dessus du village de Platiana, pour comprendre que ce n'est pas de cette ville qu'Homère a voulu parler. Ses murailles sont évidemment postérieures à la guerre de Troie, et même au poëte qui l'a chan-

[1] Stace, *Thébaïde*, IV, vers 180.

était située, et, en effet, aucun des écrivains de l'antiquité nous a laissé le moindre renseignement à cet égard. Polybe es je crois, le seul qui cite ce nom, mais il se borne à dire que c tait celui d'une ville de Triphylie, de sorte que nous ne savo si c'est au nord ou au sud, à l'ouest ou à l'est de la province q nous devons la chercher.

L'opinion du colonel Leake acquerrait quelque probabili s'il se trouvait des ruines dans les environs de Volantza; mais n'ai pu rien découvrir de semblable, et il ne dit pas en avoir lui-même. Volantza n'est, d'ailleurs, pas situé comme une vil ancienne; le village est dans un riant petit vallon, entouré collines. C'est sans doute sur l'une d'entre elles que le colonel vo drait placer Bolax. Mais, dans toute la partie de la Triphylie q avoisine l'Alphée, la configuration du terrain devient un fort m diocre argument, vu que les collines se succèdent sans interru tion, et, si l'on ne tenait compte que de leur disposition, on sera amené à placer une acropole sur chacune d'elles.

A une heure et demie de Volantza, dans la direction d'Olympi mais toujours sur la rive gauche de l'Alphée, se trouve le villa de Makrysia, qui, quoique bien petit, est divisé en deux partie situées à près de dix minutes l'une de l'autre, Ἄνω, Κάτω Makr sia, le village de la plaine et celui de la colline; c'est ce derni qui est indiqué sur la carte de l'état-major. Un lettré d'Agoulinit m'avait annoncé que je trouverais dans ce village le tombeau Xénophon. Pareille fortune ne m'était pas réservée et je n'y com tais guère, mais j'étais curieux de voir si ce nom célèbre ét resté populaire, et si l'on donnait réellement dans le pays le no de tombeau de Xénophon à un tombeau quelconque, fût-il au peu authentique que le tombeau de Léonidas à Sparte. Malhe reusement, je dois avouer que les habitants de Makrysia me p raissaient pour le plus grand nombre s'être peu occupés d'étud historiques : le nom de Xénophon leur est complétement inconn

Cependant l'habitant d'Agoulinitza n'avait pas tout à fait to Je ne trouvais pas à Makrysia le tombeau de Xénophon, m j'étais sur l'emplacement de Scillonte. Il est impossible de pas reconnaître la retraite où l'écrivain termina sa vie dans opulent exil. Il a pris plaisir à la décrire avec un soin minutieu Cette petite, mais profonde rivière, qui roule ses eaux poisso neuses vers l'Alphée, c'est le Sélinus. Sur ses bords, s'élevait

temple de Diane, construit d'après les proportions de celui d'Éphèse, et qui lui ressemblait en petit. Mais il vaut mieux laisser la parole à Xénophon lui-même, pour décrire le petit vallon de Makrysia.

« Xénophon [1] était en exil et habitait déjà Scillonte, fondée par les Lacédémoniens, près d'Olympie, lorsqu'il reçut la visite de Mégabyse, qui était venu pour voir les jeux et pour lui rendre son dépôt (sa part du butin fait sur les Perses pendant l'expédition de Cyrus). Xénophon acheta alors un terrain d'après les indications de la divinité. Le Sélinus traversait ce terrain. Un autre Sélinus coule auprès du temple de Diane d'Éphèse; tous deux sont remplis de poissons et de coquillages, mais il y a en plus, sur le territoire de Scillonte, du gibier de toutes espèces pour les chasseurs. Xénophon éleva, avec l'argent consacré, un temple et un autel, et il ne manqua jamais d'offrir à la déesse la dixième partie des fruits mûris sur son terrain. Tous les citoyens, tous les voisins, hommes et femmes, prenaient part à la fête. La déesse leur fournissait, pendant leur séjour, les vivres, le pain, le vin, les gâteaux et même une partie des animaux immolés sur ses terres, ou tués à la chasse, car les fils de Xénophon et ceux des autres citoyens faisaient une chasse pour cette fête, et toutes les personnes qui le désiraient y participaient. On prenait sangliers, biches, cerfs, tant sur le terrain consacré que sur le Pholoé. Par la route qui va de Lacédémone à Olympie, Scillonte est à environ vingt stades du temple de Jupiter Olympien. Sur le terrain consacré se trouvent des bois et des montagnes couvertes d'arbres propres à nourrir les sangliers, les chèvres, les bœufs et les chevaux. C'est là que paissaient les attelages de ceux qui venaient à la fête. Autour du temple même est un bois sacré planté par la main des hommes, ses arbres donnent des fruits, que l'on mange quand ils sont mûrs. Le temple ressemble au temple d'Éphèse, comme le petit peut ressembler au grand, et la statue, comme le cyprès peut ressembler à l'or. Une colonne a été élevée près du sanctuaire, avec cette inscription : *Sol consacré à Diane*. Celui qui le possède et qui en récolte les produits doit, chaque année, en consacrer la dixième partie et entretenir le temple avec le reste. Si quelqu'un y manque, la déesse avisera. »

[1] Traduit de Xénophon.

Que le nom d'Ἔπιον vienne de celui des Épéens, cela n'est pas contestable; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a été donné par les Minyens, et non par d'autres, à la ville nouvelle. Peut-être voyaient-ils dans ce nom un moyen de perpétuer le souvenir de leur victoire. Ainsi la fondation d'Ἔπιον coïncide dans l'histoire avec la disparition, ou du moins avec l'assujettissement des Épéens.

Il n'y a donc aucun doute possible sur le nom et l'origine de cette ville. Il y en aurait sur son véritable emplacement si la question ne pouvait être décidée que par les textes des auteurs anciens, car ils font défaut. Xénophon seul donne un renseignement précis lorsqu'il nous dit que Ἡπεῖον était placée entre Macistos et Héræa. Or les ruines situées au-dessus de Platiana se trouvent à peu près à moitié chemin, entre ces deux villes, à vol d'oiseau. Cette indication suffirait pour rendre probable l'opinion de M. Curtius, qui place Ἡπεῖον au-dessus de Platiana, mais il n'y aurait pas cependant certitude. La certitude, nous la trouverons dans l'étude approfondie des ruines qui, par leur caractère, attestent que la ville a été fondée en même temps que Lépréon, à l'époque de la conquête minyenne.

Quoique peu connues, les ruines d'Ἡπεῖον sont, de toutes les ruines de la Grèce, les mieux conservées et les plus curieuses à étudier en détail. Tirynthe, Messène, Samicum, présentent certaines parties qui ont moins souffert, mais ce ne sont que des parties; à Ἡπεῖον, nous retrouvons la ville presque entière, avec ses fortifications, et même avec ses divisions intérieures. Le plan que je joins à mon mémoire indique, par des numéros, les ruines encore debout; je suis arrivé au numéro quarante et un, et j'aurais pu aller plus loin si je ne m'étais imposé de désigner par le même chiffre les restes qui se ressemblent. En un mot, si les ruines d'Ἡπεῖον ne sont pas les plus belles de la Grèce, elles sont, sans contredit, les plus complètes; si elles ne nous font pas connaître l'art grec dans sa majestueuse et élégante simplicité, elles nous font connaître tout entière, dans son ensemble et dans ses détails, une ville grecque d'autant plus curieuse à étudier qu'elle ne s'est jamais élevée au premier rang, ni par les armes, ni par le commerce, ni par les arts, une ville enfin comme devaient être la plupart des villes de la Grèce, car ce serait commettre une grave erreur que de croire connaître les cités de la Grèce antique parce

qu'on aurait pu deviner, ou reconstruire par la pensée Athènes ou Corinthe. Les capitales ne deviennent célèbres et remarquables que parce qu'elles diffèrent des villes de province; par conséquent, connaître les unes n'est pas connaître les autres. Cependant la race grecque a droit à nos sympathies, en Triphylie comme en Attique. Négliger les villes ignorées, quand on trouve l'occasion de les étudier, pour reporter toute son attention sur Athènes et ses monuments fameux, ce serait commettre dans l'histoire ancienne la faute de ceux qui, dans l'histoire de France, ne voulaient tenir compte que des races royales, de leurs prospérités et de leurs malheurs.

Ἤπειον s'élève sur une colline escarpée au-dessus du village de Platiana; les pentes sont tellement roides que le nom de l'homérique *Αἰπυ* revient naturellement à l'esprit du voyageur. On est obligé de tourner la colline pour arriver au sommet, si bien qu'on entre dans la forteresse du côté d'Alvéna.

Il me serait très-difficile d'être assez clair pour me faire comprendre dans la description de ruines aussi considérables, si l'on ne voulait pas me suivre, les yeux sur le plan très-exact que j'ai fait d'*Ἤπειον*. La ville occupe, dans toute sa longueur, la crête étroite et inégale d'une colline, ce qui fait qu'il n'y avait pas unité de niveau pour les différents quartiers; chaque quartier était situé sur un petit plateau à part, et ces plateaux étaient tous séparés par des murailles qui en faisaient, en quelque sorte, autant de forteresses distinctes. Le plan donné par M. Curtius et celui du colonel Leake tiennent compte de ces plateaux et les indiquent. Cependant je crois être plus dans le vrai en en marquant un nombre plus considérable, et comme chaque partie de la ville a été dessinée par moi successivement, et sur les lieux mêmes, j'espère avoir évité les inconvénients que présentent, au point de vue de l'exactitude, les dessins faits d'ensemble ou de souvenir.

J'ai indiqué par des chiffres romains les sept différents plateaux qui se trouvent sur le sommet de la colline, et par des chiffres arabes les différentes ruines qui se trouvent dans chacun d'eux.

Le plateau I a trente mètres de longueur sur dix-huit de large. Il est situé à l'extrémité de la colline, et les rochers qui le composent portent à croire qu'il n'a jamais été habité; il a été fortifié uniquement pour que, en cas de siége, l'ennemi ne pût pas s'y établir.

Les chiffres 1 et 2 indiquent des tours de six mètres de largeur, dont la construction rappelle la magnifique architecture polygonale de Samicum.

3. Toute cette partie de la muraille est de construction polygonale; les blocs employés sont fort considérables, mais ils sont moins régulièrement taillés que ceux des deux tours. La muraille a un mètre quarante centimètres d'épaisseur, ce qui semble peu de chose pour une fortification de cette époque, mais elle n'est formée que de gros blocs de pierre, il n'y a pas de remplissage au milieu.

4. Ouvrage avancé destiné à la défense des flancs de la colline, sur laquelle la ville était située.

5. Ce côté du plateau I est tellement escarpé que, loin de faire un ouvrage avancé, les Minyens ont cru pouvoir se dispenser de le fortifier; il n'y a pas trace de muraille, et tout travail eût été inutile, puisqu'en cet endroit le rocher est à pic; les chèvres ne pourraient même pas y grimper.

6. Escalier tournant qui du plateau II descendait au plateau I. La différence de niveau entre les deux était de huit mètres environ.

Le plateau II faisait partie de la forteresse et semble avoir été habité dans toute son étendue, il a soixante et dix mètres de long, sur une largeur qui varie entre vingt et vingt-cinq.

7. Passage intérieur de trois mètres trente-cinq centimètres de longueur, qui conduisait du plateau II à l'escalier.

8. Citerne assez profonde.

9. Petit ouvrage avancé faisant saillie sur le mur qui sépare les deux plateaux. Ce bastion a sept mètres soixante centimètres de large.

10. On voit encore les traces d'une rigole formée par de gros blocs de pierre, très-régulièrement creusés vers le centre.

11. Cette partie de la muraille ne ressemble en rien à toutes les autres; elle appartient à ce genre singulier de construction que j'ai signalé à Chaa. Toutes les pierres sont petites et plates; elles ont en général quarante centimètres de longueur, cinq de hauteur; le travail est loin d'en être fini. Cette minime partie des fortifications d'Ἠπείον semble remonter à une plus haute antiquité que tout le reste. Il est difficile d'imaginer la raison qui a pu engager les Minyens à laisser subsister cet unique vestige d'une ville détruite, si toutefois c'est là un reste d'Æpy. Il est plus difficile

encore, si ce n'est pas un souvenir de la ville homérique, de comprendre pourquoi l'on a employé dans cet endroit un système de construction si étrange et si peu en harmonie avec tout le reste. Ce mur, en petites pierres plates, a une épaisseur d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres.

12. A partir de l'angle rentrant, qui est de trois mètres dix centimètres, le mur est construit en pierres plus grosses et rentre dans les constructions polygonales du plus beau caractère.

13. Excavation faite avec le plus grand soin. Il est assez difficile de deviner à quoi elle pouvait servir. Elle a un mètre soixante et dix centimètres de profondeur, cinq mètres dix centimètres de longueur, sur quatre mètres vingt centimètres de largeur.

14. Porte extérieure, donnant sur la campagne, du côté de Platiana; elle a un mètre cinquante centimètres de large. Il est assez probable que cette petite porte était destinée aux sorties, comme les portes dont j'ai parlé à propos des fortifications de Samicum, et qui ne sont elles-mêmes qu'une imitation de celles que l'on voit à Tirynthe. Cependant les ruines d'Ἤπείον n'étant pas en général aussi élevées que celles de Samicum, puisque leur hauteur n'est en moyenne que d'un mètre, au lieu de trois mètres quatre-vingts centimètres, il est impossible de comparer ces petites portes dans tous leurs détails, parce que la partie supérieure manque.

Il semble que le plateau II ait été regardé par les Minyens comme le plus important au point de vue militaire, comme leur dernière ressource, en cas de malheur. Ils ont profité de ce qu'il était le plus haut de tous pour le fortifier d'une manière exceptionnelle. Nous avons déjà vu un petit ouvrage avancé, destiné à protéger une de ses extrémités du côté du plateau I. Un autre ouvrage de même nature, mais beaucoup plus fort, le protégeait du côté du plateau III. C'était en effet, de ce côté seulement qu'il était raisonnable de craindre un danger quelconque.

14 *bis*. L'ouvrage extérieur, destiné à protéger l'extrémité du plateau II, était lui-même défendu par un mur solide indiqué sur le plan, ce qui faisait une sorte de place d'armes. Les deux plateaux communiquaient entre eux par un escalier situé à la droite de l'ouvrage extérieur, et de l'autre côté par une porte encore visible dans le mur, qui formait la place d'armes.

Le plateau III a quatre-vingt-dix mètres de longueur, sur vingt-huit de large.

15. Le mur de l'enceinte extérieure a, en cet endroit, deux mètres d'épaisseur.

16. Tour extérieure de cinq mètres soixante et dix centimètres de saillie, et de sept mètres quatre-vingts centimètres de largeur. Quand on entrait dans la ville, par la porte de cette tour, on trouvait devant soi un mur polygonal aussi solide que le mur extérieur, et qui formait avec ce mur une sorte de rue, ou plutôt d'impasse, percée seulement vers l'entrée du plateau II.

17. A ce mur intérieur était adossé un théâtre. Bien qu'il n'eût pas les proportions des théâtres conservés dans l'Attique, et surtout dans l'Argolide, il était assez grand pour une ville de l'importance d'Ἠπεῖον. La scène, légèrement convexe, est fort bien conservée; elle avait dix mètres de largeur, quatre mètres quarante centimètres de profondeur. On distingue encore fort bien neuf gradins demi-circulaires en pierre, et sur le côté un escalier par lequel les spectateurs entraient et sortaient. Les gradins s'élèvent en amphithéâtre, comme dans tous les théâtres de la Grèce; je pense qu'il y en avait un nombre plus considérable que celui qu'on voit de nos jours; mais j'ai calculé que les neuf gradins qui subsistent suffisaient pour mille spectateurs.

18. Passage en pente douce, par lequel on allait du plateau III au plateau IV. Les fortifications qui séparaient ces deux plateaux ne semblent pas avoir été aussi soignées que les autres lignes de démarcation. Militairement ces deux plateaux n'en faisaient qu'un.

Le plateau IV n'a que trente-cinq mètres de long et vingt de large.

19. Le mur de l'enceinte extérieure n'a, dans cet endroi[t], comme dans presque toute son étendue, que deux mètres d'épais[-]seur, mais on a profité de la disposition du terrain et de certain[s] rochers placés à l'intérieur pour donner au mur de pierre un sou[-]tien en terre de quatre mètres d'épaisseur, ce qui forme un[e] sorte de boulevard.

20. Traces d'un édifice de cinq mètres quarante centimètr[es] de longueur, sur trois mètres quatre-vingts centimètres de largeu[r]. Il est impossible de deviner quelle a pu en être la destination.

21. Excavation considérable maintenant à découvert, mais pr[o]bablement couverte dans l'antiquité. La profondeur est de de[ux] mètres soixante et dix centimètres, la longueur de douze mètres la largeur de sept mètres soixante et dix centimètres.

22. Contiguës à cette excavation se trouvent deux chamb[res]

séparées par un corridor. Chacune de ces deux chambres a six mètres de longueur, sur quatre mètres trente centimètres de largeur. Le corridor a un mètre soixante centimètres de largeur. Il est assez probable que ces deux pièces et l'excavation attenante faisaient partie d'un même édifice, peut-être d'une prison.

23. Une rue étroite comme la plupart des rues des villes anciennes, et comme toutes celles des villes modernes de l'Orient, séparait l'édifice dont je viens de parler du mur qui terminait le plateau IV.

24. Traces d'un mur qui allait se relier avec le bâtiment indiqué par le numéro 20, et qui faisait rue avec la prison.

25. En face de cette prison, se trouvait un chemin fortifié qui descendait sur le flanc de la colline et allait aboutir à une des tours de l'enceinte extérieure de la ville. La porte principale devait se trouver au bout de ce chemin. Sa largeur, qui n'est pas de moins de douze mètres, indique que c'était une des grandes voies de communication d'Ἤπειον, probablement même la plus grande.

La surface du plateau IV est parfaitement égalisée; elle semble l'avoir été de main d'homme, ce qui, vu l'absence de toute trace de maison, ferait supposer que ce pouvait bien être l'agora. On ne peut croire que, s'il y eût eu des maisons sur un terrain aussi uni, elles eussent complétement disparu, quand on trouve tout à côté des traces des édifices publics si bien conservées qu'on reconnaît encore les divisions intérieures de ces édifices. Sans vouloir en tirer de conséquences trop téméraires en faveur de mon opinion, je ferai remarquer qu'à certaines fêtes religieuses les habitants des villages voisins se réunissaient en ce lieu pour célébrer leurs panégyries par des danses.

Le plateau IV était séparé du suivant par un double mur.

Le plateau V a cent mètres de longueur, sa plus grande largeur atteint quarante mètres. C'est là que commençait, suivant toute apparence, la ville proprement dite, ou du moins la partie réservée aux habitations particulières. Jusqu'ici nous n'avons trouvé que des traces d'édifices publics, et en assez grand nombre pour supposer qu'il n'y avait pas de maisons dans les environs. Rien, d'ailleurs, n'était plus dans les habitudes des anciens, que de consacrer la partie la plus reculée et la moins accessible de leurs villes au culte des dieux et aux monuments publics. Le premier

plateau, nous l'avons vu, était complétement désert; le second renfermait peut-être quelques habitations particulières, dont il ne reste plus de traces, et par conséquent la chose est douteuse. Pour le troisième et le quatrième, on peut affirmer hardiment qu'il n'y en a jamais eu.

26. Sur le cinquième plateau, les traces de maisons deviennent très-nombreuses et se distinguent parfaitement. Quelques-unes ont encore un mètre de hauteur.

27. Les maisons qui venaient s'appuyer sur le mur d'enceinte de la ville sont généralement d'une construction plus soignée que les autres, ce qui pourrait faire croire qu'elles avaient été élevées aux frais du trésor public, peut-être dans un but de défense. Il n'est pas impossible que ce fussent des logements militaires, dans le genre de ceux que nous avons observés à Lépréon, dans une position tout à fait semblable.

28. Ce qui rend cette opinion assez probable, c'est qu'au milieu de ces bâtiments se trouve une porte qui correspond à une porte et à une tour de l'enceinte inférieure. Cette porte a six mètres de large. Elle n'est pas à la hauteur de l'extrémité extérieure des bâtiments qui l'entourent, elle se trouve dans un enfoncement, si bien qu'on n'y arrive que par un passage de neuf mètres de profondeur. Cette partie des fortifications est une des plus soignées et des mieux conservées.

29. La différence de niveau entre les plateaux V et VI est d'environ six mètres; ils sont séparés par un mur qui, bien que polygonal encore, se rapproche tellement du beau style des grands siècles de l'architecture grecque que je n'hésite pas à en regarder la construction comme postérieure à celle de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Cette supériorité de construction est surtout frappante dans une chambre qui servait probablement de corps de garde, située au bout de cette muraille. De loin, l'illusion est complète, on croirait voir un fragment des fortifications de Messène; il faut s'approcher pour s'apercevoir de l'erreur.

La longueur du plateau VI est de cent vingt mètres; la largeur est la même que celle de tous les autres.

30. Ruines d'un édifice de douze mètres de longueur sur cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de largeur.

31. Suite de petites portes dont il est difficile de déterminer l'usage spécial.

32. Restes d'une église byzantine, qui semble avoir été construite avec des fragments anciens.

33. Maison taillée dans le roc.

34. Fondations d'un temple; la longueur était de onze mètres, la largeur de quatre.

35. Restes d'un grand mur.

36. Maison taillée dans le roc.

37. Citerne.

Ici cessent ces plateaux de hauteur inégale qui, grâce au soin pris par les Minyens de les fortifier séparément, faisaient d'Ἠπεῖον une ville presque imprenable, parce qu'il aurait fallu faire cinq ou six siéges successifs. Le plateau VII n'a pas de fortifications qui lui soient particulières, et qui en fassent une citadelle à part. Il n'est protégé que par les murailles extérieures de la ville.

38. Restes d'un temple de cinq mètres de large, sur huit de long.

39. Autre temple de quatre mètres soixante et dix centimètres de large, sur sept de long.

Avec le plateau VII finit la crête de la colline qu'Ἠπεῖον occupe tout entière et qui lui donne une forme si singulière, une longueur si démesurée pour sa largeur.

40. A une distance qui ne dépasse généralement pas soixante et dix mètres des fortifications que je viens de décrire, on trouve, sur le flanc méridional de la colline, les restes d'une enceinte fortifiée, protégée par des tours. Elle s'étend jusqu'à la hauteur du premier plateau. L'œil la suit facilement, bien qu'elle soit très-loin d'être aussi bien conservée que ce qui se trouve sur le sommet de la colline.

41. Tout l'espace compris entre la première et la deuxième ligne des fortifications était couvert de maisons dont on voit encore les traces, mais très-confuses. Il est facile de comprendre que, sur un terrain en pente, les édifices n'aient pas pu résister aussi bien à l'action du temps que dans la partie plus élevée et plus égale.

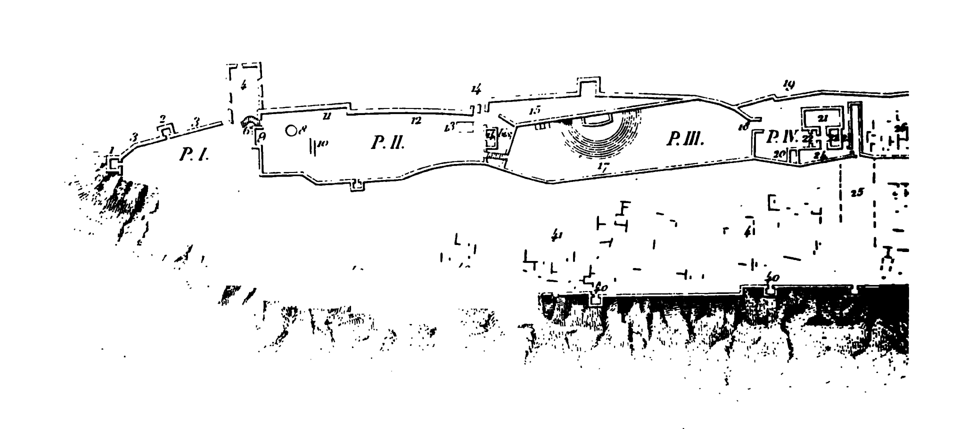
Telles sont ces ruines si considérables et si peu connues; on ne doit pas hésiter à reconnaître en elles Ἠπεῖον. Outre l'indication géographique que nous trouvons dans Xénophon, nous avons encore, pour lever tous nos doutes, la similitude parfaite avec Lépréon. Bâties à la même époque et par la même race, les deux

cités ont gardé des traces visibles de cette communauté d'origine. L'architecture et tous les procédés de construction sont exactement les mêmes. La même date semble inscrite sur ces pierres.

Ajoutons que, si les deux forteresses se ressemblent par les détails, elles se ressemblent tout autant par le plan général, qui est loin d'être celui de toutes les cités grecques. Rien de plus rare en effet que ces enceintes successives. Partout on trouve une grande muraille qui protége la ville, une autre qui ferme l'acropole; ce n'est guère qu'à Ἠπείον et à Lépréon que l'on trouve, outre les fortifications extérieures, plusieurs acropoles distinctes. Ἠπείον en renferme un plus grand nombre que Lépréon, qui n'en a que deux, mais cela tient à la nature du terrain, à l'étrange prolongement d'une colline sans largeur. Puisque, sur un sommet aussi petit que le leur, les Lépréates en ont fait deux, cela suffit pour démontrer qu'ils avaient adopté le même système.

De toutes les villes de la Triphylie ancienne dont le nom nous est parvenu, Στυλαγγίον est la seule dont je n'ai pas parlé, mais comme l'a reconnu M. Curtius, juge si compétent en pareille matière, l'antiquité ne nous a laissé aucun renseignement sur cette ville.

PLAN



Lé

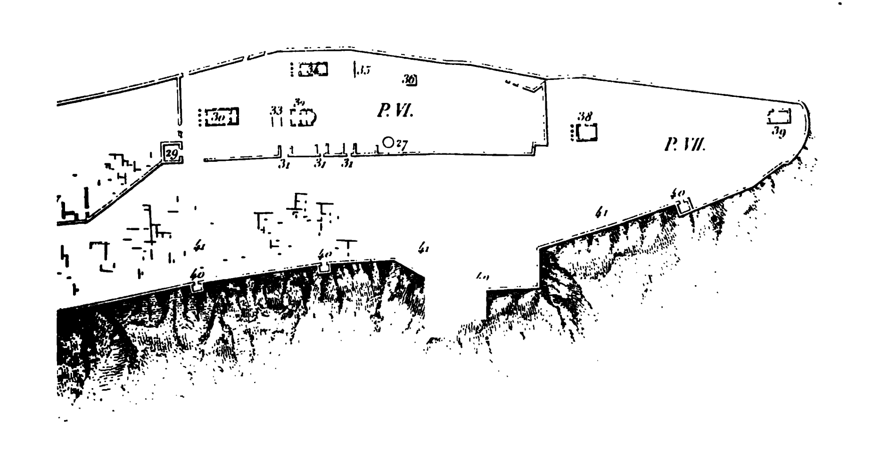
1 2 Tours.	9 Bastion.	15 Mur extérieur.
3 Mur extérieur.	10 Aqueduc.	16 Tour.
4 Ouvrage avancé.	11 Mur extérieur.	17 Théâtre.
5 Rochers.	12 Id.	18 Passage.
6 Escalier.	13 Excavation.	19 Mur extérieur.
7 Passage.	14 Porte.	20 Édifice public.
8 Citerne.	14bis Bastion.	21 Excavation.

Nota. *Les chiffres romains*



Échelle de

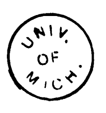
:UM.



ison.	29 *Corps de garde.*	36 *Maison.*
ie.	30 *Édifice.*	37 *Citerne.*
'.	31 *Portes.*	38 *Temple.*
emin fortifié.	32 *Église byzantine.*	39 *Id.*
isons.	33 *Maison.*	40 *Enceinte extérieure.*
gements militaires.	34 *Temple.*	41 *Maisons.*
rte.	35 *Mur.*	

différents plateaux.

ètre.



Imprimerie Impériale.

Que le nom d'Ἔπιον vienne de celui des Épéens, cela n'est pas contestable; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a été donné par les Minyens, et non par d'autres, à la ville nouvelle. Peut-être voyaient-ils dans ce nom un moyen de perpétuer le souvenir de leur victoire. Ainsi la fondation d'Ἔπιον coïncide dans l'histoire avec la disparition, ou du moins avec l'assujettissement des Épéens.

Il n'y a donc aucun doute possible sur le nom et l'origine de cette ville. Il y en aurait sur son véritable emplacement si la question ne pouvait être décidée que par les textes des auteurs anciens, car ils font défaut. Xénophon seul donne un renseignement précis lorsqu'il nous dit que Ἠπεῖον était placée entre Macistos et Héræa. Or les ruines situées au-dessus de Platiana se trouvent à peu près à moitié chemin, entre ces deux villes, à vol d'oiseau. Cette indication suffirait pour rendre probable l'opinion de M. Curtius, qui place Ἠπεῖον au-dessus de Platiana, mais il n'y aurait pas cependant certitude. La certitude, nous la trouverons dans l'étude approfondie des ruines qui, par leur caractère, attestent que la ville a été fondée en même temps que Lépréon, à l'époque de la conquête minyenne.

Quoique peu connues, les ruines d'Ἠπεῖον sont, de toutes les ruines de la Grèce, les mieux conservées et les plus curieuses à étudier en détail. Tirynthe, Messène, Samicum, présentent certaines parties qui ont moins souffert, mais ce ne sont que des parties; à Ἠπεῖον, nous retrouvons la ville presque entière, avec ses fortifications, et même avec ses divisions intérieures. Le plan que je joins à mon mémoire indique, par des numéros, les ruines encore debout; je suis arrivé au numéro quarante et un, et j'aurais pu aller plus loin si je ne m'étais imposé de désigner par le même chiffre les restes qui se ressemblent. En un mot, si les ruines d'Ἠπεῖον ne sont pas les plus belles de la Grèce, elles sont, sans contredit, les plus complètes; si elles ne nous font pas connaître l'art grec dans sa majestueuse et élégante simplicité, elles nous font connaître tout entière, dans son ensemble et dans ses détails, une ville grecque d'autant plus curieuse à étudier qu'elle ne s'est jamais élevée au premier rang, ni par les armes, ni par le commerce, ni par les arts, une ville enfin comme devaient être la plupart des villes de la Grèce, car ce serait commettre une grave erreur que de croire connaître les cités de la Grèce antique parce

qu'on aurait pu deviner, ou reconstruire par la pensée Athènes ou Corinthe. Les capitales ne deviennent célèbres et remarquables que parce qu'elles diffèrent des villes de province; par conséquent, connaître les unes n'est pas connaître les autres. Cependant la race grecque a droit à nos sympathies, en Triphylie comme en Attique. Négliger les villes ignorées, quand on trouve l'occasion de les étudier, pour reporter toute son attention sur Athènes et ses monuments fameux, ce serait commettre dans l'histoire ancienne la faute de ceux qui, dans l'histoire de France, ne voulaient tenir compte que des races royales, de leurs prospérités et de leurs malheurs.

Ἤπειον s'élève sur une colline escarpée au-dessus du village de Platiana; les pentes sont tellement roides que le nom de l'homérique *Αἶπυ* revient naturellement à l'esprit du voyageur. On est obligé de tourner la colline pour arriver au sommet, si bien qu'on entre dans la forteresse du côté d'Alvéna.

Il me serait très-difficile d'être assez clair pour me faire comprendre dans la description de ruines aussi considérables, si l'on ne voulait pas me suivre, les yeux sur le plan très-exact que j'ai fait d'*Ἤπειον*. La ville occupe, dans toute sa longueur, la crête étroite et inégale d'une colline, ce qui fait qu'il n'y avait pas unité de niveau pour les différents quartiers; chaque quartier était situé sur un petit plateau à part, et ces plateaux étaient tous séparés par des murailles qui en faisaient, en quelque sorte, autant de forteresses distinctes. Le plan donné par M. Curtius et celui du colonel Leake tiennent compte de ces plateaux et les indiquent. Cependant je crois être plus dans le vrai en en marquant un nombre plus considérable, et comme chaque partie de la ville a été dessinée par moi successivement, et sur les lieux mêmes, j'espère avoir évité les inconvénients que présentent, au point de vue de l'exactitude, les dessins faits d'ensemble ou de souvenir.

J'ai indiqué par des chiffres romains les sept différents plateaux qui se trouvent sur le sommet de la colline, et par des chiffres arabes les différentes ruines qui se trouvent dans chacun d'eux.

Le plateau I a trente mètres de longueur sur dix-huit de large. Il est situé à l'extrémité de la colline, et les rochers qui le composent portent à croire qu'il n'a jamais été habité; il a été fortifié uniquement pour que, en cas de siége, l'ennemi ne pût pas s'y établir.

méraire de Démosthène, auquel ils infligent une rude leçon sous les murs d'Égitium[1]. Ils s'abstiennent de la première en barbares qui ne sentent pas dans les Perses l'ennemi commun de toute la Grèce, et, s'ils ne prennent part à la seconde que par accident, c'est que la victoire de Sparte ou d'Athènes n'étendra pas à l'Étolie la suprématie de l'une ou de l'autre rivale. Cependant ils s'organisent, ils réunissent dans une fédération aux tribus de l'Étolie ancienne, établies sur la côte, les tribus de l'Étolie Épictète, nourries dans les montagnes, sauvages encore et fortes de leur brutale indépendance.

Lorsque la prépondérance passe d'Athènes, de Sparte et de Thèbes à un État nouveau, la Macédoine, les Étoliens se mêlent aux rivalités obscures et compliquées des lieutenants d'Alexandre; le danger se rapproche de leurs frontières et ils se sentent menacés. Si la Mécédoine n'a qu'un maître, Antipater, ils lui résistent, soit ligués avec Athènes dans la guerre Lamiaque, soit avec leurs seules ressources; si elle est disputée par des prétendants rivaux, ils s'unissent au prétendant le moins à craindre, à Perdiccas contre Antipater, à Polysperchon et à Antigone contre Cassandre; mais, tout en les attaquant de front, les Macédoniens soulèvent sur leurs derrières leurs ennemis naturels et invétérés, les Acarnaniens. De 322 à 279, les Étoliens courent successivement des Macédoniens aux Acarnaniens et déploient dans ce double mouvement des qualités qui croissent chaque jour, l'énergie, la ténacité, un élan poussé jusqu'aux emportements de la barbarie. L'expédition des Gaulois offre une plus noble matière à leur bravoure, et ils peuvent, après les représailles qui vengent les massacres de Callium[2], après leurs exploits dans la bataille qui sauva le temple de Delphes, fonder au nom des Grecs, en l'honneur de Jupiter Sauveur et d'Apollon Pythien, les *σωτήρια* ou fêtes de la délivrance. L'Étolie venait de gagner le droit de s'inscrire au rang des nations grecques[3].

L'orgueil de la force éveilla ou nourrit l'ambition des Étoliens; ils sentirent que leur vigueur intacte ou à peine entamée les appelait au rôle le plus brillant parmi des nations fatiguées ou épuisées de leurs luttes, et à la terreur portée par leurs brigan-

[1] Voir, pour le détail de l'expédition de Démosthène, p. 302, 304.
[2] Voir p. 310.
[3] Inscriptions publiées à Athènes par la Société archéologique, cahier I, n° 75.

encore, si ce n'est pas un souvenir de la ville homérique, de comprendre pourquoi l'on a employé dans cet endroit un système de construction si étrange et si peu en harmonie avec tout le reste. Ce mur, en petites pierres plates, a une épaisseur d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres.

12. A partir de l'angle rentrant, qui est de trois mètres dix centimètres, le mur est construit en pierres plus grosses et rentre dans les constructions polygonales du plus beau caractère.

13. Excavation faite avec le plus grand soin. Il est assez difficile de deviner à quoi elle pouvait servir. Elle a un mètre soixante et dix centimètres de profondeur, cinq mètres dix centimètres de longueur, sur quatre mètres vingt centimètres de largeur.

14. Porte extérieure, donnant sur la campagne, du côté de Platiana; elle a un mètre cinquante centimètres de large. Il est assez probable que cette petite porte était destinée aux sorties, comme les portes dont j'ai parlé à propos des fortifications de Samicum, et qui ne sont elles-mêmes qu'une imitation de celles que l'on voit à Tirynthe. Cependant les ruines d'Ἥπελον n'étant pas en général aussi élevées que celles de Samicum, puisque leur hauteur n'est en moyenne que d'un mètre, au lieu de trois mètres quatre-vingts centimètres, il est impossible de comparer ces petites portes dans tous leurs détails, parce que la partie supérieure manque.

Il semble que le plateau II ait été regardé par les Minyens comme le plus important au point de vue militaire, comme leur dernière ressource, en cas de malheur. Ils ont profité de ce qu'il était le plus haut de tous pour le fortifier d'une manière exceptionnelle. Nous avons déjà vu un petit ouvrage avancé, destiné à protéger une de ses extrémités du côté du plateau I. Un autre ouvrage de même nature, mais beaucoup plus fort, le protégeait du côté du plateau III. C'était en effet, de ce côté seulement qu'il était raisonnable de craindre un danger quelconque.

14 *bis*. L'ouvrage extérieur, destiné à protéger l'extrémité du plateau II, était lui-même défendu par un mur solide indiqué sur le plan, ce qui faisait une sorte de place d'armes. Les deux plateaux communiquaient entre eux par un escalier situé à la droite de l'ouvrage extérieur, et de l'autre côté par une porte encore visible dans le mur, qui formait la place d'armes.

Le plateau III a quatre-vingt-dix mètres de longueur, sur vingt-huit de large.

mène en vainqueur à Thermus. La moitié des Étoliens s'était jetée sur la Thessalie [1]. Bientôt Philippe passait lui-même dans cette province et y enlevait aux Étoliens l'importante position de Thèbes de Phthie. Il ne consentait à la paix qu'après la bataille de Trasimène, pour suivre les périlleux conseils qui stimulaient son ambition et le poussaient contre l'Italie. Agélaüs l'Étolien, dans les conférences de Naupacte, recommandait aux Grecs la concorde et leur signalait le nuage qui arrivait de l'occident. On ne savait pas qu'il était si proche et qu'il allait couvrir toute la Grèce.

La voix prophétique d'Agélaüs ne fut pas entendue : Philippe, pour avoir la Grèce, conclut une alliance avec Annibal, et les Étoliens, pour défendre leur indépendance contre Philippe, s'unirent avec Rome. Le souvenir de leurs pertes en Acarnanie, en Thessalie, en Arcadie, que n'avaient point compensées des incursions stériles ni des représailles d'un moment; la crainte d'une ruine complète, les promesses séduisantes des Romains, décidèrent les Étoliens au traité fatal. Mais le vrai coupable fut Philippe, qui n'avait d'autre mobile que l'ambition. Les Romains avaient désormais un pied en Grèce. L'action fut vivement engagée : Nasus et Éniades, villes acarnaniennes, furent livrées aux Étoliens par les Romains, qui ne se réservaient que le butin dans les conquêtes communes. Mais l'attitude résolue des Acarnaniens et l'approche de Philippe firent échouer une expédition formidable dirigée par les Étoliens contre l'Acarnanie. Les Romains, alors, retirent leurs légions et ne laissent aux Étoliens, pour les soutenir, que leur flotte. Ils ont atteint leur but, remis les Étoliens aux prises avec Philippe et préparé la ruine de l'Étolie et de la Macédoine, en attisant le feu de leurs inimitiés. Pour surveiller les Étoliens et les tenir dans l'alliance romaine, ils ont appelé Attale, que les Étoliens nomment stratége, de concert avec Pyrrhias. Le beau rôle est à Philippe, qui poursuit la conquête des villes étoliennes de Thessalie et pénètre une seconde fois jusqu'à Thermus, tandis que les Étoliens ne savent ou ne peuvent que ravager l'Achaïe. Ici la Grèce, qui a compris la politique de Rome et vu le péril, intervient par les députés de Ptolémée, de Chio, de Mitylène, du roi des Athamanes, d'Athènes, pour réconcilier les Éto-

[1] Voir, pour les détails, p. 313, 314.

liens et Philippe. Mais les Étoliens barbares, étrangers aux détours de la politique, ne peuvent se croire trahis; un secours envoyé à temps par Rome leur ferme les yeux. Il est vrai qu'il est presque aussitôt retiré que donné, et que les Étoliens, désabusés, traitent avec Philippe. Rome se venge en concluant à son tour avec Philippe un traité dans lequel elle n'a pas compris les Étoliens (211-205).

Rome a triomphé à Zama; elle n'oublie pas que Philippe a pris parti pour Annibal, et elle associe sans peine les Étoliens, dont elle exploite les aveugles ressentiments, à la vengeance qu'elle veut tirer de la Macédoine. Les Étoliens combattent donc pour Rome en Thessalie, pendant que Philippe est rejeté en Macédoine par Flamininus, et leur cavalerie concourt glorieusement à la victoire de Cynocéphales. Mais Flamininus ne veut rendre aux Étoliens que Thèbes de Phthie. Suivant Tite-Live et Polybe, la jactance des Étoliens, et l'avidité qui, après Cynocéphales, les avait jetés sur les dépouilles de Philippe, avaient indisposé contre eux les Romains et leur général. La verité est que Rome ne voulait pas humilier Philippe au profit de l'Étolie (197).

Repoussés avec mépris, parce qu'ils étaient inutiles, les Étoliens comprenaient enfin la politique de Rome. Mais ils allaient se perdre par l'impatience de leurs ressentiments, l'âpreté de leurs réclamations, l'aveuglement de leurs alliances. Ils montrèrent aux Grecs Rome mettant ses garnisons à la place des garnisons macédoniennes dans les villes de la Grèce, Orée, Chalcis, Démétrias, Corinthe, et substituant sa tyrannie à celle de Philippe; ils dévoilèrent les motifs cachés du coup de théâtre joué par Flamininus aux jeux isthmiques et la vanité de cette liberté prétendue; ils s'attachèrent à Flamininus, qu'ils fatiguèrent de leurs plaintes. Flamininus les renvoya au sénat et le sénat à Flamininus. Puis les Romains, pour se concilier la Grèce, retirèrent leurs garnisons d'Orée, de Chalcis, de Démétrias, d'Érétrie, de l'Acrocorinthe, et les Étoliens se jetèrent dans les bras d'Antiochus. Les nouveaux alliés se trompèrent l'un l'autre : les Étoliens promirent à Antiochus des auxiliaires qu'ils ne pouvaient pas lui assurer, et Antiochus fit étalage de forces considérables que la Grèce ne vit jamais. La précipitation, la crédulité, la vanité présageaient aux coalisés une prompte ruine. Malgré les conseils d'Annibal, ils s'aliénaient Philippe par leurs conquêtes en Thessalie, après la prise de Démé-

trias et de Chalcis. Les Étoliens, déçus dans leurs espérances, se ralentissaient pour Antiochus, qui bientôt succombait aux Thermopyles, et ne savaient que déployer une bravoure inutile derrière les murs d'Héraclée. Vaincus, ils s'adressèrent au sénat, qui les irrita par ses conditions exorbitantes, et on les vit tour à tour dans l'intervalle de leurs négociations malheureuses, défendant Naupacte, Lamia, Amphissa, contre Acilius Glabrion (191-190) se vengeant sur Philippe, auquel ils reprirent l'Amphilochie, l'Apérantie, la Dolopie; jouant leur dernière partie à Ambracie contre Fulvius; enfin, après la défaite totale d'Antiochus, acceptant toutes les conditions, c'est-à-dire une contribution de guerre de cinq cents talents, des otages, des limites nouvelles, qui leur retirent les villes soumises par les Romains ou passées volontairement du côté de Rome; une dépendance absolue, qui les attache aux Romains comme alliés effectifs dans toutes les guerres de la République. Céphallénie, qui leur fournissait des vaisseaux, leur est enlevée, et les Achéens sont postés à Pleuron et à Héraclée, pour surveiller l'Étolie (188).

Enchaînés par leur traité avec Rome, les Étoliens tournent contre eux-mêmes cette ardeur inquiète qu'il leur était défendu d'employer contre leurs ennemis. Des factions acharnées se forment dans les villes, et la faction romaine, soutenue par la complicité, la connivence ou la négligence de Rome, décime la faction étolienne. Un Bébius prête ses soldats pour massacrer cinq cent cinquante chefs étoliens, prétendus ennemis de Rome. Paul-Émile lui-même sanctionne ces atrocités. L'accusation d'intelligence avec Persée ou de sympathie pour la Macédoine semble autoriser toutes les vengeances. Rome alimente perfidement les fureurs de la guerre civile qui ruine ses ennemis; c'est une des taches de sa domination en Grèce. L'Étolie tombe bientôt dans la léthargie de l'épuisement.

Son histoire est désormais finie. Elle se déclare pour César contre Pompée, et une partie de sa population est transportée par Auguste à Nicopolis. Depuis, elle suit les destinées de la Grèce. Elle est comprise dans la province d'Achaïe, ravagée par les barbares, indépendante sous les Commènes, après la fondation de l'empire latin, réunie passagèrement à l'empire d'Orient vers le milieu du XIVe siècle, occupée par les Albanais, gouvernée par des Tocco, comtes de Céphalonie, enfin conquise par les Turcs

avec le reste de la Grèce. Il suffit d'indiquer en passant ces vicissitudes, dont le détail est sans intérêt.

CHAPITRE II.

LES HABITANTS.

On a dit que le caractère, les mœurs, la religion, les institutions des Étoliens contenaient le secret de leur grandeur et de leur ruine. Il suffit, pour le prouver, de réunir les traits de leur physionomie épars dans Thucydide, dans Polybe et dans Tite-Live.

Thucydide nous apprend que, de son temps encore, le brigandage était l'occupation favorite des Acarnaniens, des Étoliens, des Locriens Ozoles[1]. Rien ne leur semblait plus naturel que de piller autrui : c'était à charge de revanche. Et il n'y avait pas seulement du butin, il y avait aussi de l'honneur à y gagner. Quand on ne conçoit d'autre force que la force physique ou que la ruse, qui en dispense, le brigand vigoureux ou habile qui ramène des bœufs volés sur un territoire voisin paraît le premier des hommes.

Dans les deux siècles qui suivent, l'histoire se tait sur les déprédations des Acarnaniens et des Locriens Ozoles; il est à croire qu'elles avaient cessé. Les Étoliens seuls demeuraient les représentants endurcis du brigandage, et Maxime de Tyr, en énumérant les goûts des différents peuples, a pu dire : Τὰ Αἰτωλικὰ, λῃστεῖαι : « le brigandage, voilà la passion des Étoliens[2]. »

C'est que l'audace et une humeur remuante formaient le fond du caractère étolien. A cette énergie peu réglée il fallait un aliment continuel, et les Étoliens se jetaient dans les aventures. S'ils ne pouvaient emporter les difficultés de haute lutte, ils avaient cet esprit d'invention (*ἐπίνοια*) qui suggère des expédients pour les tourner[3]. Dans l'histoire, les exemples ne sont pas rares de ces chefs entreprenants et habiles qui savent entraîner les peuples et venir à bout de périlleuses entreprises. En Étolie, l'ardeur inquiète et la volonté persévérante n'étaient pas le privilége des chefs, mais le lot de tout le monde. Timarque, un aventurier inconnu, était allé piller les côtes d'Asie. Il débarque un jour près

[1] Thucydide, I, v.
[2] Maxime de Tyr, *Diss.* XXIII, II.
[3] Polybe, II, XLVI.

d'un village bien peuplé. D'un coup d'œil il a mesuré le péril et sans attendre, il met le feu à ses vaisseaux. Réduits à n'espérer plus que dans leur valeur, ses hommes et lui triomphent de cette multitude [1]. Si nous avions encore les Αἰτωλικά de Dioclès de Rhodes, de Dercyllus, de Dosithée, nous y lirions assurément les exploits de plus d'un Timarque [2].

Isolés dans leurs montagnes, les Étoliens n'avaient appris ni à régler leur caractère ni à juger plus sainement leurs entreprises. A défaut d'attrait naturel, le brigandage eût eu chez eux la force d'une longue tradition. Ils faisaient ce que leurs pères avaient fait. Même dans l'art de la guerre, quoiqu'ils eussent pu expérimenter les effets de la discipline et de l'ordre, ils étaient demeurés les Étoliens d'autrefois. Dans une plaine, en bataille rangée, ils n'eussent pas tenu; mais, sur un terrain accidenté, ils excellaient à profiter des positions et des circonstances; ils étaient terribles dans une mêlée, quand on se mesure homme contre homme. Il y avait dans leur nature quelque chose d'indépendant et de sauvage qui répugnait à l'éducation des camps; s'ils eussent voulu les y soumettre, leurs chefs eussent compromis leurs succès. Par leurs attaques désordonnées et fougueuses, les Étoliens déconcertaient leurs ennemis; et, quand ils les voyaient plier, ils les épouvantaient de cris terribles et prolongés, que Polybe, l'historien de la ligue achéenne, pouvait trouver excessifs et fatigants. Ainsi la guerre qui, par la discipline dans le camp, amène ou soutient quelquefois la discipline dans l'État, n'avait pas corrigé les Étoliens [3].

Le succès de leurs aventures les enflammait. Ils avaient ravagé l'Acarnanie, l'Attique, les côtes du Peloponèse; ils avaient poussé jusqu'en Asie Mineure, jusqu'en Bithynie, sans essuyer un seul de ces revers qui rebutent. Entendaient-ils parler d'une expédition méditée par quelque chef hardi, ils accouraient avec enthousiasme. Ils allaient rapporter du butin et de nouveaux titres de gloire. Dans un pays où le brigandage est l'occupation préférée, il est naturel qu'on admire, que l'opinion place au premier rang ceux qui réussissent [4].

[1] Polyen, *Strat.* VI.

[2] *Fragm. des hist. grecs*, vol. III et IV, éd. Didot.

[3] Polybe, IV, VIII, 10; XII, 9.

[4] *Id. ib.* LXII, 5 et 6.

Par une suite naturelle, le brigandage, en Étolie, après avoir été une passion, devint une nécessité. Ils s'étaient fait une habitude de vivre aux dépens d'autrui, et ne pouvaient la quitter. On échange difficilement les émotions d'une guerre de surprises, l'ivresse du succès, les fortunes rapides, contre la vie monotone du laboureur, les maigres productions d'un sol ingrat ou les calculs incertains du commerce. Mais le résultat le plus fâcheux, c'est que les richesses introduites par la guerre en Étolie avaient créé de nouveaux besoins, éveillé une curiosité insatiable. Tyrannisés par les exigences d'un luxe insensé, il leur fallait ou se ruiner à force de dettes ou se jeter tête perdue dans les aventures. On voyait un Scopas, autrefois stratége, passer au service plus lucratif de Ptolémée, revenir en Étolie avec des sommes considérables et y lever six mille hommes pour son nouveau maître. Stimulés par la cupidité, les Étoliens s'enrôlaient en masse, et il fallut que le stratége en fonctions, Damocrite, usât de toute son autorité pour conserver des soldats à l'Étolie (200) [1].

Plus un peuple est grossier, plus le luxe y prend des proportions extravagantes. Un tel peuple n'a le sentiment ni de la beauté, ni de l'élégance; il ne recherche que ce qui éblouit, et, avec la curiosité, l'avidité des enfants, il amasse l'or, l'argent, les objets rares. Pour se les procurer, les moyens lui deviennent indifférents. Polybe, qui s'est fait contre les Étoliens l'écho passionné des accusations de la Grèce, leur reproche amèrement de ne pouvoir laisser en paix leurs voisins. Tout État qui confinait à l'Étolie tournait sans cesse des regards inquiets vers ses frontières; il savait que les Étoliens attaquaient sans déclarer la guerre, sans exposer auparavant leurs griefs; il se tenait donc constamment sur le qui vive, ou, de guerre lasse, il laissait faire. Les traités mêmes ne protégeaient pas toujours les alliés du peuple étolien. Si la perspective de riches dépouilles tentait trop vivement sa cupidité, il lui suffisait du premier prétexte pour rompre. Mais une coutume singulière s'était établie chez les Étoliens avec la force d'une loi. Deux peuples, alliés l'un et l'autre de l'Étolie, se déclaraient-ils la guerre, on croirait que les Étoliens restaient neutres ou se portaient comme médiateurs, ou, s'ils échouaient dans ce rôle, passaient du côté où était le droit. Ils passaient des deux côtés. Ils se

[1] Polybe, IV, XXXI, 1; IX, XXXVIII, 6; XIII, II; Tite-Live, XXXI, XLIII.

payaient apparemment de cette raison admirable qu'ayant des alliés dans les deux camps ils étaient autorisés à les soutenir les uns et les autres. Leurs scrupules levés par un aussi beau prétexte, ils pillaient sans honte les deux partis. C'était ce qu'ils appelaient *ἄγειν λάφυρον ἀπὸ λαφύρου*, expression intraduisible qui signifie piller le pillage, piller partout où l'on peut piller. Suivant Polybe, qui nous donne ces détails, Philippe et les autres États grecs leur demandèrent de renoncer à une pareille coutume. Ils répondirent qu'ils supprimeraient plutôt l'Étolie dans l'Étolie; en d'autres termes, qu'ils consentiraient plutôt à leur ruine complète. Les représentations qu'on leur adressait étaient rarement écoutées. S'ils y répondaient, ce n'était pas par des raisons, mais par d'indécentes plaisanteries[1].

Les temples mêmes n'étaient pas à l'abri de leurs coups. Eux, les Étoliens, qui avaient défendu contre les Gaulois le temple de Delphes, qui, en mourant pour le sauver, avaient protesté assez hautement de l'inviolabilité des sanctuaires, se déshonorèrent par les mêmes profanations qu'ils avaient condamnées. On les vit piller le temple de Minerve Itonia, en Béotie; de Diane à Lusi, en Arcadie; de Neptune, au cap Ténare; de Junon, à Argos; de Neptune, à Mantinée; celui de Dium, en Macédoine, où ils brûlent les portiques, détruisent les offrandes, renversent les statues des rois; celui de Dodone, où ils vont jusqu'à brûler le sanctuaire. Aveuglés par leurs convoitises, ils n'avaient plus rien de sacré. Leurs âmes s'endurcissaient comme leurs corps, et l'accusation d'impiété les touchait peu. Ce mépris de l'opinion et des dieux, un d'entre eux, Dicéarque, le porta jusqu'à son comble. Passé au service de Philippe, il avait reçu le commandement de la flotte macédonienne dans une guerre injuste contre les Cyclades. « Envoyé, dit Polybe, pour commettre une impiété manifeste, non-seulement il ne croyait rien faire d'énorme, mais il espérait, par l'excès de son délire, consterner les dieux et les hommes. Partout où il abordait, il élevait deux autels : l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injustice; il leur offrait des sacrifices et les adorait comme des dieux[2]. »

Tant de desseins, accomplis impunément contre les hommes

[1] Polybe, IV, LXVII, 4; II, XLVI, 3; XVII, IV et V; IV, XVI, 2-4.
[2] *Id.* IV, XXV, 2; XVIII, 9; IX, XXXIV, 9-10; IV, LXII, 2; LXVII, 3; XVIII, XXXVII.

et contre les dieux, avaient rempli les Étoliens d'orgueil. Cet orgueil faisait une partie de leur force. Les difficultés imprévues ne les déconcertaient qu'un instant; ils avaient en eux-mêmes une confiance si démesurée qu'ils reprenaient aussitôt courage. Ils se sont peints dans leurs monnaies : témoin le statère étolien, qui, d'un côté, porte la tête de la déesse de la guerre, Minerve, et, sur le revers, l'Étolie assise sur un amas de boucliers et tenant d'une main la lance, de l'autre une Victoire, symbole réservé de la toute-puissance des dieux [1].

Cet orgueil dégénérait en jactance. Dans leurs discours, ils prenaient volontiers le ton emphatique et théâtral. Dans une assemblée générale où s'était rendu Flamininus, les Étoliens décidèrent qu'ils appelleraient Antiochus. Flamininus demanda copie du décret : « Bientôt, répondit le stratége Damocrite, j'irai porter le décret et la réponse en Italie, et je camperai sur le Tibre. » Les malheurs mêmes qui humilièrent plus tard leur orgueil ne les pouvaient réduire à un langage plus modeste et plus prudent. Quand leurs députés allaient demander la paix au sénat, ils l'irritaient en lui rappelant que sans eux les Romains n'auraient pas vaincu Philippe [2].

Cependant il serait injuste de s'exagérer la grossièreté et l'ignorance des Étoliens. Une partie de leurs enfants allaient faire leur éducation dans les écoles d'Athènes. Il fallait même que la poésie ne les trouvât point insensibles, puisqu'il se rencontrait des poëtes pour les chanter. Une poétesse de Smyrne, Amynta (?), fille d'Apion, avait dignement parlé dans ses vers du peuple étolien et des ancêtres des Lamiens; elle obtint en retour de la reconnaissance de Lamia, réunie alors à l'Étolie, tous les priviléges qu'on décerne d'ordinaire aux bienfaiteurs des villes. Si les arts n'étaient pas cultivés en Étolie, les Étoliens les prisaient assez cependant pour faire appel au talent des artistes étrangers. Les statues des chefs étoliens qui avaient battu les Gaulois, celles de Diane, d'Apollon, de Minerve, de l'Étolie personnifiée, figuraient avec honneur au temple de Delphes. Mais ce qui est surtout digne de remarque, c'est le nombre des œuvres d'art qui embellissaient Thermus. Les Macédoniens y trouvèrent plus de deux cents sta-

[1] Polybe, II, III, 3.
[2] *Id.* XVII, IV; Tite-Live, XXXV, XXXIII; XXXVII, XLIX.

tues, sans parler d'une quantité d'offrandes dont plusieurs étaient aussi précieuses par le travail que par la matière. Il faut rappeler tous ces détails à l'honneur des Étoliens qu'autrement on traiterait trop volontiers avec Polybe, leur ennemi, comme un peuple de brigands[1].

Par malheur, dans leur existence toujours agitée, les Étoliens ne purent donner aux lettres et aux arts qu'une attention fugitive. La politesse des peuples civilisés, qui eût adouci leur humeur farouche, leur fut inconnue. On ne demandera pas si, cette influence leur manquant, la religion n'y suppléa point par la sienne: on a vu que les sanctuaires plus d'une fois n'eurent rien de sacré pour eux. Leur religion d'ailleurs fut celle d'un peuple guerrier. Les dieux qu'ils adoraient, c'était Minerve, dont la tête, coiffée du casque, figure sur plusieurs de leurs monnaies; Minerve, la déesse de la guerre pour eux, et non de la sagesse; c'étaient Diane et Apollon, surnommés l'une *Laphria,* l'autre *Laphrius,* c'est-à-dire les dieux qui président aux dépouilles et ramènent les soldats chargés de butin, les dieux dont l'arc immortel ne se détend jamais et dont les traits ne manquent jamais le but. Dans Bacchus, ils devaient adorer le dieu du vin, de cette liqueur généreuse qui donne la force ou qui la répare; les vignes, comme aujourd'hui encore, couvraient une partie de l'Étolie. Sans doute ils avaient dressé des autels à Hercule, dont l'histoire se trouve mêlée à celle de leur époque héroïque. Hercule n'était-il pas leur bienfaiteur par sa victoire sur l'Achéloüs? N'était-il pas surtout le dompteur des monstres, le type le plus accompli de la force physique? Le tétradrachme étolien porte la tête d'Hercule, coiffée d'une peau de bête. Après Minerve, Apollon, Diane, Hercule, venait l'Achéloüs. Ils honoraient en lui, on peut le croire, la force terrible et capricieuse, qui, là, déposait doucement sur leurs terres un limon fécondant, ici les ravageait, les rongeait, les entraînait avec violence dans son cours. Au-dessous encore étaient les héros du passé, auxquels se rattachaient les premiers titres de gloire de l'Étolie, et dont les exploits, embellis par la légende, étaient autant de modèles. Plus tard seulement, quand une alliance fut conclue avec Antiochus, l'Étolie reçut d'autres dieux, des dieux étrangers. Alors

[1] Eschine, *Lettr.* XII, 12; Lebas, *Inscr. Thessal.* n° 1142; Pausanias, X, xv, 1; VII, xviii, 1; Polybe, V, ix, 2-3.

parait l'Aphrodite syrienne. Comment ce culte fut-il compris, quelle influence exerça-t-il sur les Étoliens? Nous l'ignorons. Mais, comme il fut introduit à une époque où dominait le goût du luxe et de la somptuosité, il est à craindre que les Étoliens n'en aient pas saisi le sens profond et qu'il n'ait eu sur leurs mœurs qu'une action funeste[1].

Les Étoliens crurent aux oracles avec le reste de la Grèce. Malgré sa confiance en sa propre force, un peuple guerrier aime à savoir par avance comment tourneront ses entreprises, et, moins il est éclairé, plus il subit le mystérieux empire des oracles. Toutefois, quand ils voulaient consulter les dieux, Delphes n'était pas leur sanctuaire préféré. Ils se rendaient à l'épaisse forêt de Dodone, écoutaient avec la foi naïve des enfants les bruissements du chêne sacré, y reconnaissaient des voix prophétiques et les déclaraient les interprètes les plus véridiques de la volonté des dieux[2].

Le caractère des Étoliens se retrouvait dans leurs fêtes. Elles avaient cet air rustique et primitif des traditions qui durent, parce que ni l'esprit ne s'étend, ni le goût ne se perfectionne. Voici comment ils célébraient les Laphria, la fête de Diane Laphrienne. Ils dressaient autour de l'autel un bûcher de bois vert et sur l'autel plaçaient le bois le plus sec. Alors commençait une procession magnifique en l'honneur de Diane. La prêtresse venait la dernière sur un char traîné par des cerfs. Le lendemain, les habitants arrivaient en foule, apportant les fruits de leurs arbres et amenant des victimes de toute sorte, des sangliers, des cerfs, des biches, des loups et des ours. Puis, à un moment donné, ils jetaient sur l'autel les fruits, les animaux encore vivants, et mettaient le feu au bûcher. Plus d'une fois la force de la flamme jetait quelques animaux hors du bûcher, pendant que d'autres s'en élançaient avec violence. Mais les habitants les reprenaient et les précipitaient de nouveau dans le feu, qui les avait bientôt consumés[3].

En dépit de leur humeur indisciplinée, qui semblait répugner à toute autre autorité que celle des chefs de guerre, les tribus de

[1] Denys, fils de Calliphon, V, LIX, *Geogr. græci min.* éd. Didot; Paus. IV, XXXI, 6; VII, XXI, 1; V, XV, 7; Strabon, X, II, 21; Maxime de Tyr, *Diss.* VIII, 1.

[2] Paus. VII, XXI, 1.

[3] Paus. VII, XVIII, 12. Pausanias mentionne cette fête quand il parle de Patras; mais Patras, en adoptant l'Artémis Laphria, avait dû adopter le culte qu'on lui rendait en Étolie.

l'Étolie avaient su de bonne heure se rapprocher et s'organiser. Pendant la guerre du Péloponèse on les a vues accourir, même du golfe Maliaque, pour défendre contre Démosthène les villes étoliennes qui confinent à la Locride. Ces tribus, alors, mues apparemment par le sentiment d'une origine ou d'un intérêt commun, semblent se former en fédération. La distinction des peuplades subsiste; chacune se gouverne à sa manière, mais elles s'entendent, elles agissent de concert, dès que la cause de l'Étolie est en jeu. Cette fédération dure jusqu'à l'époque d'Alexandre. A la mort de Philippe, ils avaient cru le moment opportun pour rompre avec la Macédoine; mais quand ils apprennent le châtiment infligé à Thèbes, les députés de chaque peuplade se réunissent et vont implorer le pardon d'Alexandre. Pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, la ligue étolienne se constitue. Les Étoliens avaient senti que, pour s'agrandir ou se défendre efficacement, il fallait substituer à l'incohérente agrégation des tribus leur union définitive sous une même loi. En effet, à l'époque de la guerre lamiaque, Diodore nomme expressément *τὸ κοινὸν τῶν Αἰτωλῶν* (la ligue étolienne), et, quand Pausanias raconte l'invasion des Gaulois, il mentionne un des premiers stratéges, Eurydame[1].

Le stratége était le premier magistrat de la république étolienne; il était nommé par les Étoliens, réunis en assemblée. Ses pouvoirs lui étaient conférés pour un an et il devait entrer en fonctions le jour même où ses concitoyens l'avaient élu. Un stratége n'était jamais réélu à l'expiration de son mandat, Polybe l'insinue, et on lui donnait invariablement un successeur. Mais il fallait qu'après un intervalle d'une ou de plusieurs années il pût être renommé, puisque nous trouvons dans les inscriptions des Étoliens stratéges pour la seconde fois et même pour la quatrième fois. Le stratége en Étolie justifiait son nom; il était vraiment chef de guerre; mais par une sage disposition qui, par malheur, dut être souvent éludée, il n'avait le droit ni de proposer la guerre, ni d'opiner sur cette question. Son rôle se bornait à recueillir les avis. La guerre était-elle déclarée, par ses édits il appelait les citoyens aux armes et leur fixait le point où ils devaient se réunir. Il se mettait lui-même à leur tête. Si la victoire était remportée sous sa conduite, il avait le droit de faire le partage des dépouilles.

[1] Arrien, I, x; Diod. de Sic. XIX, LXVI; Paus. X, XVII, 4.

La cupidité des Étoliens pour le butin lui rendait ce droit bien précieux; il avait entre les mains de quoi gagner l'amour ou s'attirer la haine de tous. La part des dieux, suivant l'habitude antique, était faite la première, et le stratége avait encore l'honneur de graver son nom sur les armes consacrées. L'importance de ces priviléges était rehaussée par l'influence et la considération qui s'attachaient à son rang[1].

Le stratége convoquait aussi l'assemblée générale, mais auparavant il s'entendait avec les apoclètes. Les apoclètes sont le second pouvoir de la république étolienne. Ils étaient tirés, nous ne savons par quel choix, des citoyens les plus importants et les plus distingués; ils étaient sans doute assez nombreux, puisqu'on envoie trente apoclètes conférer avec Antiochus, et formaient une sorte de sénat. Leurs fonctions sont assez mal définies. A ce qu'il semble ils discutaient, dans des réunions où le stratége était présent, les questions qu'il s'agissait de soumettre à l'assemblée; en cas d'urgence, ils décidaient avec lui de l'opportunité d'une assemblée extraordinaire. Ils pouvaient être envoyés près d'un allié puissant pour régler les conditions de l'alliance et concerter les mouvements. Comme les apoclètes étaient un conseil en permanence, c'étaient encore eux que l'on consultait dans les entreprises particulières, dans ces hardis coups de main qui plaisaient si fort en Étolie, et leur autorisation avait presque autant de force que les votes de l'assemblée. L'influence des apoclètes se sentait dans toutes les affaires de la ligue.

En troisième lieu, venait l'assemblée générale. Ses réunions étaient ordinaires ou extraordinaires. Les premières avaient lieu tous les ans à Thermus, après l'équinoxe d'automne. Elles s'appelaient παναιτωλικά (en latin *panætolium*). Elles étaient sans doute un des plus grands événements de la vie d'un Étolien. Comme elles se tenaient à jour fixe, tous pouvaient s'y préparer à loisir et s'y rendre des points les plus reculés de l'Étolie. Aussi la difficulté des communications ne les arrêtait pas et ils accouraient en foule du sommet de leurs montagnes. S'ils laissaient passer ce grand jour, trouveraient-ils une seule occasion dans toute l'année pour entendre parler des affaires de leur pays, pour s'y mêler? Ce n'était d'ailleurs

[1] Poll. II, II, III, VIII; Boeckh, *Inscr.* 2350; Tite-Live, XXXV, XXXIV; Polybe, XX, X, 13; XX, I; IV, V, 7.

ni l'éclat ni l'attrait qui manquaient à ces assemblées. Marchés considérables, fêtes magnifiques, jeux, sans doute, et processions religieuses en l'honneur d'Apollon, tout en cette circonstance concourait à faire de Thermus le rendez-vous de l'Étolie. A des plaisirs que leur rareté rendait plus précieux, se mêlait l'exercice des droits politiques. Les Étoliens se pressaient sur la longue colline de Thermus et l'assemblée commençait. On élisait les magistrats. Le stratége et les apoclètes (cette prérogative ne pouvait appartenir à d'autres) avaient préparé la liste des candidats; ils la soumettaient au peuple, et à chaque nom le peuple témoignait, probablement par des cris, de son approbation ou de son opposition. Les candidats alors plongeaient tour à tour la main dans une urne qui contenait une fève blanche cachée parmi des fèves noires; le candidat qui retirait la fève blanche était élu. Puis le stratége et les premiers de la nation venaient entretenir les Étoliens de leurs affaires; ils leur exposaient la situation du pays; ils leur parlaient de la guerre, de la paix, des alliances nécessaires ou utiles. Quelquefois des députés des autres peuples, un général romain, se rendaient à la réunion pour présenter leurs réclamations ou adresser leurs prières. L'assemblée décidait : elle seule déclarait la guerre, faisait la paix, nommait les ambassadeurs et leur prescrivait ses volontés. Mais, en tout cela, son autorité était plus apparente que réelle. Elle ne se formait une opinion que sur les raisons qui lui étaient exposées par ses orateurs, et il était facile à ces derniers de guider, de déterminer son vote. La véritable puissance était donc aux mains de l'aristocratie, et la ligue étolienne était un État aristocratique. Les Romains le savaient bien. Aussi leurs généraux, quand ils voulaient se présenter à l'assemblée, sondaient-ils d'abord, dans des entretiens particuliers, les dispositions des principaux chefs : les gagner, c'était gagner la nation[1].

Les réunions extraordinaires de l'assemblée avaient lieu en cas d'urgence. Alors les apoclètes écrivaient aux villes et leur fixaient le jour où ces réunions se tiendraient. Le rendez-vous n'était plus Thermus, mais une autre ville dont les circonstances déterminaient le choix, par exemple, Hypata, Lamia, Héraclée, Naupacte[2].

[1] Polybe, IV, xxxvii; V, viii; Lebas, *Inscr. d'Asie Min.* 85 : Hésychius, v. Κυάμῳ πατρίῳ; Tite-Live, XXXVI, xxiv, xxvi; XXXV, xxxiii; XXXI, xxxii.

[2] Polybe, XX, x.

On connaît, avec le stratége, quelques-uns des magistrats de l'Étolie : l'*hipparque* ou commandant de la cavalerie; cette fonction devint importante quand les Étoliens, maîtres d'une partie de la Thessalie, purent s'y procurer des chevaux excellents, et la cavalerie étolienne sauva peut-être les Romains à Cynoscéphales; le *scribe public*, chargé sans doute de rédiger les délibérations de l'assemblée; le conseil des *synèdres* (*σύνεδροι*, *συνέδριον*) avec deux présidents, formant une sorte de tribunal d'arbitres qui, par exemple, juge les dommages subis par des alliés contrairement aux conventions, et condamne les coupables à la restitution ou à une amende; les *nomographes* enfin, chargés d'enregistrer les décisions de l'assemblée qui ont force de loi ou de prendre des mesures qui tirent le pays de ses embarras intérieurs; ainsi les Étoliens accablés de dettes choisissent pour nomographes Dorimaque et Scopas, qui réduisent les dettes, ou même les suppriment[1].

C'est au moment de leurs démêlés avec Philippe que la puissance des Étoliens est arrivée à son comble. Des villes, des provinces entières étaient entrées dans la confédération, spontanément ou par force. L'Étolie s'était accrue en Acarnanie, d'Ambracie, de l'Amphilochie, des villes riveraines ou voisines de l'Achéloüs, Phœtius, Stratus, Métropolis, Éniades; de la Locride Ozole et de la Phocide; en Thessalie, d'Hypata, au pied du plus haut sommet de l'Œta, dans la vallée du Sperchius; d'Héraclée, qui gardait l'entrée des Thermopyles; de Lamia, d'Échinus, de Larissa Crémaste, sur le golfe Lamiaque; de Mélitéc, sur le revers septentrional de l'Othrys; de Pharsale; de Thèbes de Phthie, port considérable sur le golfe Pagasétique; de Lysimachie dans la Chersonèse de Thrace, de Cius en Bithynie, sur le golfe du même nom. Fortifiée de toutes ces importantes conquêtes, elle était en état de balancer dans la Grèce du nord la puissance macédonienne. Céphallénie lui fournissait des vaisseaux. Elle s'était assuré un autre moyen d'action, la prépondérance dans le conseil amphictyonique et une autorité sans contrôle sur le temple de Delphes. On sait le respect qui s'attachait à l'oracle de Delphes et aux décrets des Amphictyons. Dans l'origine, les Étoliens

[1] Polybe, XXII, xv, 10; XIII, 1; Lebas, *Inscr. d'Asie Min.* 89; Id. *Thessalie*, 1179; Boeckh, 2350.

n'étaient pas représentés au conseil amphictyonique; mais quand la conquête facile de la Locride Ozole les eut acheminés à celle de la Phocide, il fallut compter avec eux. Parmi les hiéromnémons ou députés au conseil amphictyonique, les inscriptions nous montrent d'abord quatre Étoliens, pendant que les autres peuples n'ont que deux voix ou une seule; puis neuf, quand cinq députés représentent les autres États; enfin une inscription qui paraît complète nomme trois Étoliens comme seuls hiéromnémons. Ils ne se seraient donc pas contentés d'une majorité exorbitante; ils auraient voulu composer à eux seuls un conseil dont ils étaient restés si longtemps exclus. Delphes étant aussi dans leurs mains, ils pouvaient, en leur en interdisant l'entrée, se venger avec éclat de leurs ennemis. L'amour-propre de Démétrius Poliorcète dut souffrir quand ils l'empêchèrent d'aller célébrer à Delphes les jeux pythiques [1].

Les Étoliens n'avaient pu prendre pied dans le Péloponèse, comme ils l'avaient fait dans la Grèce du nord; néanmoins, ils y avaient occupé des points importants. Postés en Arcadie, à Tégée, Mantinée, Orchomène, Psophis, Phigalie, ils pouvaient de ces différentes villes faire face aux États du Péloponèse qui se groupent autour de l'Arcadie comme d'un centre. Ils inquiétaient sans cesse la ligue achéenne, leur ennemie naturelle. Ils avaient pour alliés les Spartiates et les Messéniens, alliés changeants, surtout les derniers, mais aussi les Éléens, dont la fidélité ne se démentit jamais [2].

Les alliés n'étaient tenus, à ce qu'il semble, qu'à fournir des troupes en cas de guerre. Les villes réunies avaient d'autres obligations : elles devaient adopter le gouvernement de l'Étolie. Elles ne décidaient rien d'important sans la consulter. Ainsi, quand il s'agit de fixer les frontières de Mélitée et de Pérée, en Thessalie, ce sont trois commissaires étoliens qui les déterminent, et les témoins de l'acte sont des magistrats ou des particuliers étoliens. Comme marque de leur dépendance, elle mettait en tête de leurs décrets le nom du stratége en fonctions. Cependant les Étoliens leur avaient laissé, au moins en partie, leurs libertés munici-

[1] Polybe, IV, xxv, 63, 64, 65; XXII, viii, 3; V, xiv; Tite-Live, XXXVI, xxvi; XXVIII, v; XXVII, xxx; XXXII, xxxiii; Polybe, IX, xli; III, xiii; XVII, iii; Lebas, *Inscr. Delph.* 833, 841; Boeckh, *Inscr.* 1694, vol. I.

[2] Polybe, II, xvi; IV, iii, 70.

pales et leurs magistrats locaux : ainsi Naupacte avait toujours ses théores, et Lamia, son stratége, son hipparque et ses trois archontes[1].

On a vu que les Étoliens s'étaient rendus terribles à la Grèce par leurs brigandages. Comment ces désordres se conciliaient-ils avec une organisation régulière comme l'était en définitive celle de la ligue Étolienne? C'est que les affaires étaient menées par une aristocratie avide, dont les convoitises allèrent croissant à mesure qu'elle eut plus d'occasions d'être séduite par un luxe et des plaisirs que la primitive Étolie ne connaissait pas. Un de ces chefs corrompus donnait-il le signal d'une entreprise pour ramasser du butin ou payer ses dettes, les citoyens remuants ou pauvres le suivaient, sans lui demander compte de ses desseins. Le stratége fermait les yeux, et, si les villes dépouillées se plaignaient trop haut, les orateurs de l'aristocratie savaient donner le change à l'assemblée, qui ne demandait qu'à les croire. Puis la justice devait être mal organisée dans un pays qui ne paraît pas avoir eu de législation. Les nomographes faisaient les lois au jour le jour, suivant les besoins du moment, et elles ressemblèrent plutôt en maintes circonstances à des expédients qu'à des arrêts de l'équité.

Ces vices énormes dans l'organisation de la ligue l'empêchèrent de devenir pour la Grèce un centre nouveau. Les Étoliens lui inspiraient une défiance qu'ils ne cherchaient point à vaincre. Leur seule politique était de s'étendre, et l'on ne leur sut aucun gré de leur lutte prolongée contre la Macédoine, parce qu'ils ne combattaient en elle qu'une ennemie de leur agrandissement. Quels droits avaient-ils d'ailleurs à se substituer à la Macédoine? La Macédoine avait plus fait que l'Étolie pour être admise au rang des États Grecs véritablement dignes de ce nom; pour sortir de sa barbarie, elle avait appelé à elle les lettres, les arts, la politesse d'Athènes. L'Étolie, presque toujours étrangère à la civilisation Grecque, ne retenait ses voisins immédiats dans sa dépendance que par les liens de la nécessité ou les suggestions de la politique; la crainte de ses entreprises ou le désir d'une importante alliance lui avaient seuls donné quelques villes sur des côtes lointaines. Mais ces villes ajoutaient plus en apparence qu'en réalité à sa véritable force; elles aspiraient en secret à se rejoindre au corps dont

[1] Lebas, *Inscr. Thessal.* 1143, 1179; Boeckh, *Inscr.* 2350.

elles étaient séparées ou à devenir indépendantes. La puissance étolienne n'était qu'une agrégation violente qui portait en elle trop de causes de ruine pour subsister longtemps. Aussi l'imprudence qui accompagne la force brutale, la passion aveugle, les dissensions intestines livrèrent à Rome les Étoliens à demi vaincus.

CHAPITRE III.

L'ÉTOLIE, DE L'ASPROS (ACHÉLOÜS) AU FIDARIS (ÉVÉNUS).

1. Plaine de Missolonghi et d'Ætoliko.

Quand on se rend en Étolie par le golfe de Corinthe et qu'on arrive en face de Missolonghi, on embrasse d'un coup d'œil la longue plaine qui s'étend du Fidaris à l'Aspros. Au nord, se développe, parallèlement à la mer, la crête nue du Zygos, qui semble un rempart dressé pour fermer l'Étolie intérieure; à l'est, s'élève le gigantesque rocher de Varassova, qui abrite l'embouchure du Fidaris; à l'ouest, se distinguent dans l'éloignement Céphallénie et les montagnes basses du sud de l'Acarnanie. Missolonghi s'avance dans la mer, protégé par ses lagunes. Pour y toucher, il faut traverser les lagunes sur des bateaux plats et d'un faible tirant d'eau : le paquebot s'arrête où les lagunes commencent. Des pieux se dressant hors des eaux, marquent la route. A droite et à gauche, on aperçoit le Ῥάμμα, bande de terre étroite et discontinue, qui, s'étendant de l'embouchure du Fidaris à celle de l'Aspros, forme la ceinture brisée des lagunes. Plus loin sont les barrages de roseaux (*καλαμωτῆς*), où les pêcheurs prennent le poisson. Du mois de janvier au mois de mai, ils les laissent ouverts; ils les ferment quand est passée l'époque du frai ou quand le soleil échauffe les eaux basses; ils ont ainsi une réserve qui suffit à l'été et à l'automne. Ces lagunes ont leur histoire : deux petits îlots qu'on y rencontre en s'avançant vers Missolonghi ont été le théâtre de beaux faits d'armes dans la guerre de l'indépendance. C'est d'abord le Vasiladis, où, du fort construit par les Grecs, il ne reste que quelques pans de murs délabrés. En février 1826, alors que la flotte ottomane, renforcée par l'arrivée d'Ibrahim-pacha, était maîtresse de la mer et des lagunes, un vieil officier italien, Giacomuzzi, s'y défendit bravement avec soixante hommes : vaincu

par le nombre, il sut encor[illegible]erser les bateaux ennemis et ramener à Missolonghi les dé[illegible] de sa petite troupe. A l'îlot de Klisova, tout près de la vill[illegible] succès des Grecs fut complet. L'église d'Hagia-Triada (Sa[illegible] Trinité), en forme de tour, en était l'unique forteresse. Les [illegible], résolus d'enlever à Missolonghi son dernier rempart du côt[illegible] lagunes, l'attaquèrent en avril 1826, par terre et par mer, [illegible]c toutes leurs forces disponibles. [illegible]nt trente Rouméliotes, q[illegible] défendaient avec Kitsos Tzavellas, [illegible]ent du matin jus[illegible] soir les assauts furieux des Turcs, en tu[illegible]grand n[illegible]re et, quand le pacha fit sonner la retraite, s'élan[illegible]tour, capturèrent neuf canonnières ennemies, dressèrent en[illegible] un trophée de douze cents fusils et baïonnettes. La journée fut des plus terribles : Reshid-pacha lui-même fut blessé; dix mille cadavres de Turcs et d'Égyptiens flottaient sur les lagunes ensanglantées.

La plaine a deux villes de quelque importance : Missolonghi et Ætoliko. La première est la capitale du nome ou préfecture d'Étolie. Mais, qu'on lui ôte sa caserne et son hôpital militaire, qui ressemblent à peu près à des édifices, elle se réduit à un amas confus de mauvaises maisons, traversé par des rues irrégulières. Aux premières pluies, le sol humide et marécageux sur lequel elle est bâtie se couvre de larges flaques d'eau : on dirait une ville inondée. Les habitants cheminent alors sur des chaussées glissantes qui rendent seules les rues praticables. Toutefois le voyageur ne peut traverser Missolonghi en courant : il y est retenu de vive force par les souvenirs. C'est à Missolonghi qu'est la tombe de Marco Botzaris; on regrette seulement de n'y plus admirer le chef-d'œuvre que David d'Angers avait donné à la Grèce. Botzaris repose au milieu de ses compagnons d'armes. A droite et à gauche de son tombeau, des tertres verts couvrent les restes de braves soldats, soutiens obscurs de la cause qu'il a défendue. Le siége de Missolonghi est dans toutes les mémoires. On veut admirer ces remparts fameux qui ont bravé les efforts des flottes et des armées turques. Voilà encore l'étroit fossé qui les défendait. Les murs ont disparu sans laisser de trace. Quelle chance de durée dans un grossier parapet de pierres et de terre qui avait quatre pieds de hauteur et deux et demi d'épaisseur? Lord Byron s'efforça de le perfectionner; mais il n'en pouvait faire un ouvrage solide. Et pourtant, c'est derrière ce parapet qu'en 1821 huit cent

elles étaient séparées ou à devenir indépendantes. La puissance étolienne n'était qu'une agrégation violente qui portait en elle trop de causes de ruine pour subsister longtemps. Aussi l'imprudence qui accompagne la force brutale, la passion aveugle, les dissensions intestines livrèrent à Rome les Étoliens à demi vaincus.

CHAPITRE III.

L'ÉTOLIE, DE L'ASPROS (ACHÉLOÜS) AU FIDARIS (ÉVÉNUS).

1. Plaine de Missolonghi et d'Ætoliko.

Quand on se rend en Étolie par le golfe de Corinthe et qu'on arrive en face de Missolonghi, on embrasse d'un coup d'œil la longue plaine qui s'étend du Fidaris à l'Aspros. Au nord, se développe, parallèlement à la mer, la crête nue du Zygos, qui semble un rempart dressé pour fermer l'Étolie intérieure; à l'est, s'élève le gigantesque rocher de Varassova, qui abrite l'embouchure du Fidaris; à l'ouest, se distinguent dans l'éloignement Céphallénie et les montagnes basses du sud de l'Acarnanie. Missolonghi s'avance dans la mer, protégé par ses lagunes. Pour y toucher, il faut traverser les lagunes sur des bateaux plats et d'un faible tirant d'eau: le paquebot s'arrête où les lagunes commencent. Des pieux se dressant hors des eaux, marquent la route. A droite et à gauche, on aperçoit le Ῥάμμα, bande de terre étroite et discontinue, qui, s'étendant de l'embouchure du Fidaris à celle de l'Aspros, forme la ceinture brisée des lagunes. Plus loin sont les barrages de roseaux (καλαμωτῆς), où les pêcheurs prennent le poisson. Du mois de janvier au mois de mai, ils les laissent ouverts; ils les ferment quand est passée l'époque du frai ou quand le soleil échauffe les eaux basses; ils ont ainsi une réserve qui suffit à l'été et à l'automne. Ces lagunes ont leur histoire : deux petits îlots qu'on y rencontre en s'avançant vers Missolonghi ont été le théâtre de beaux faits d'armes dans la guerre de l'indépendance. C'est d'abord le Vasiladis, où, du fort construit par les Grecs, il ne reste que quelques pans de murs délabrés. En février 1826, alors que la flotte ottomane, renforcée par l'arrivée d'Ibrahim-pacha, était maîtresse de la mer et des lagunes, un vieil officier italien, Giacomuzzi, s'y défendit bravement avec soixante hommes : vaincu

par le nombre, il sut encore traverser les bateaux ennemis et ramener à Missolonghi les débris de sa petite troupe. A l'îlot de Klisova, tout près de la ville, le succès des Grecs fut complet. L'église d'Hagia-Triada (Sainte-Trinité), en forme de tour, en était l'unique forteresse. Les Turcs, résolus d'enlever à Missolonghi son dernier rempart du côté des lagunes, l'attaquèrent en avril 1826, par terre et par mer, avec toutes leurs forces disponibles. Cent trente Rouméliotes, qui la défendaient avec Kitsos Tzavellas, soutinrent du matin jusqu'au soir les assauts furieux des Turcs, en tuèrent un grand nombre et, quand le pacha fit sonner la retraite, s'élancèrent de la tour, capturèrent neuf canonnières ennemies, dressèrent enfin un trophée de douze cents fusils et baïonnettes. La journée fut des plus terribles : Reshid-pacha lui-même fut blessé; dix mille cadavres de Turcs et d'Égyptiens flottaient sur les lagunes ensanglantées.

La plaine a deux villes de quelque importance : Missolonghi et Ætoliko. La première est la capitale du nome ou préfecture d'Étolie. Mais, qu'on lui ôte sa caserne et son hôpital militaire, qui ressemblent à peu près à des édifices, elle se réduit à un amas confus de mauvaises maisons, traversé par des rues irrégulières. Aux premières pluies, le sol humide et marécageux sur lequel elle est bâtie se couvre de larges flaques d'eau : on dirait une ville inondée. Les habitants cheminent alors sur des chaussées glissantes qui rendent seules les rues praticables. Toutefois le voyageur ne peut traverser Missolonghi en courant : il y est retenu de vive force par les souvenirs. C'est à Missolonghi qu'est la tombe de Marco Botzaris; on regrette seulement de n'y plus admirer le chef-d'œuvre que David d'Angers avait donné à la Grèce. Botzaris repose au milieu de ses compagnons d'armes. A droite et à gauche de son tombeau, des tertres verts couvrent les restes de braves soldats, soutiens obscurs de la cause qu'il a défendue. Le siége de Missolonghi est dans toutes les mémoires. On veut admirer ces remparts fameux qui ont bravé les efforts des flottes et des armées turques. Voilà encore l'étroit fossé qui les défendait. Les murs ont disparu sans laisser de trace. Quelle chance de durée dans un grossier parapet de pierres et de terre qui avait quatre pieds de hauteur et deux et demi d'épaisseur? Lord Byron s'efforça de le perfectionner; mais il n'en pouvait faire un ouvrage solide. Et pourtant, c'est derrière ce parapet qu'en 1821 huit cent

trente Grecs tinrent en échec de juin à novembre mille Turcs e Albanais, la fleur des troupes ottomanes, et qu'ils les forcèrent une retraite honteuse; c'est avec ces misérables défenses, à pein réparées, qu'en 1825, trois mille Grecs, puis quatre mille, quan la flotte grecque se fut rendue maîtresse de la mer, fatiguèrei les quinze mille hommes de Reshid Méhémet-pacha, un de meilleurs généraux turcs, déconcertant les stratagèmes de l'ei nemi, l'épouvantant par de furieuses sorties, le laissant monte sur la brèche pour l'en précipiter avec un affreux carnage. Il fa lut pour les réduire, en 1826, qu'Ibrahim-pacha vînt de Mor avec quinze mille hommes disciplinés, une artillerie exercé que les forces turques s'élevassent à vingt-cinq mille homme qu'une flotte turque de cent trente-cinq voiles occupât la mer que la famine épuisât les forces des habitants. Incapables d tenir davantage, et trop fiers pour se rendre, les Grecs, bie que trahis par un déserteur, sortirent impétueusement de leu murs, tuèrent les canonniers turcs sur leurs pièces, traversère l'armée ennemie et se traînèrent tout exténués jusqu'à Salon Ceux qui ne purent ou ne voulurent quitter Missolonghi se fire tuer par les Turcs, ou, retirés dans quelques bâtiments en rui qui contenaient le reste de leurs munitions, se firent sauter av l'ennemi. Par leur bravoure et leur ténacité, les Grecs, dans « siége mémorable, se montrèrent au moins les égaux de leu aïeux tant vantés de Marathon, de Platée, des Thermopyles.

Ætoliko n'est qu'un dème ou canton dépendant du nome c Missolonghi. Quand on découvre cette ville, on est charmé de sc aspect riant, de ses maisons blanches, qui semblent bâties sur l eaux. Les habitants d'Ætoliko se sont établis sur une île étroi au milieu des lagunes qui portent ce nom. La ville est plus pe tite, mais plus régulière que Missolonghi; elle a des rues plu droites, des maisons plus propres et plus commodes. Les Gre d'Ætoliko sont actifs et industrieux; ils se préoccupent d'agrand leur commerce de poisson, d'huile, de raisin de Corinthe, d'amé liorer l'état d'une ville qu'ils ne peuvent étendre et, hors de l ville, de jeter des chaussées sur leurs terrains marécageux. Il n' a pas longtemps encore on ne pouvait se rendre qu'en bac à l'îl basse d'Ætoliko; aujourd'hui deux beaux ponts la font commu niquer avec la terre ferme. La ville a dû vendre quelques-unes d ses propriétés pour couvrir les frais de la construction : elle n

pas reculé devant ce sacrifice. A Missolonghi, les habitants se rappellent avec trop de complaisance un siége illustre; ils ne font rien, parce que leurs pères ont beaucoup fait. La petite ville d'Ætoliko est plus sage, quoiqu'elle aussi ait des souvenirs dont elle a le droit d'être fière. En octobre 1822, cinq cents hommes la défendirent contre toutes les forces du pacha Omer Brionis et, bien que leur artillerie se réduisît à quelques vieux canons servis par l'Anglais Martin, ils forcèrent le pacha à la retraite. Ils résistèrent jusqu'en 1826 et ne capitulèrent qu'à la dernière extrémité.

La plaine de Missolonghi et d'Ætoliko est en général triste et inculte. Ces terres humides et mouvantes, que les pluies changent en impraticables marais, se couvrent de joncs et de roseaux. Il faudrait plus de bras, plus d'énergie, plus de capitaux que n'en ont les habitants du pays pour les conquérir à l'agriculture. Leur aspect, il y a des siècles, dut être encore plus sauvage. Les Grecs appellent *λόγγος* les fourrés bas et enchevêtrés qui poussent pêle-mêle sur un sol vigoureux et laissé en friche; et *Μεσολόγγιον* (Missolonghi) signifie la ville bâtie au milieu du *λόγγος*. Les terrains plus fermes que les habitants cultivent sont au pied du Zygos. Près de Missolonghi, la vigne ordinaire réussit et, près d'Ætoliko, le plan qui donne le raisin de Corinthe, et l'olivier. Quand on sort de la plaine de Missolonghi et d'Ætoliko et qu'on se dirige vers l'Aspros, on rencontre le Képhalari, la seule source d'eau vive que les habitants d'Ætoliko aient trouvée dans le voisinage, à plus d'un quart d'heure de la ville. C'est un spectacle curieux que la presse qui se fait autour de cette source. Dans un réservoir qui reçoit les eaux se heurtent les animaux, buvant pêle-mêle; les femmes vont, viennent tour à tour, remplissant leurs barils, les chargeant sur leur dos et, en bonnes ménagères, occupant le temps de la route à filer. La plaine qui s'étend des lagunes d'Ætoliko à l'Aspros ressemble à la première plaine par le peu de consistance du sol; elle s'en distingue par un trait assez remarquable. De loin en loin, dans cette plaine, se dressent des éminences rocheuses, pareilles à ces îlots déserts et nus que la nature a semés sur la mer Égée. Leurs pentes sont généralement brusques et leurs flancs coupés à pic. Le sol qui les entoure n'a rien de commun avec les éléments dont elles sont formées : il est noirâtre, peu consistant, facilement détrempé par la pluie. En considérant cette plaine, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître, pour

parler avec Hérodote, un don du fleuve, de l'Aspros. Les roch ont dû être des îlots, et le sol, un limon, qui, charrié en ab dance dans le lit de l'Aspros, rejeté à son embouchure, s amassé autour des îlots voisins comme autour d'autant de noya Bien que raffermi par le temps, ce terrain témoigne encore de origine.

De l'Événus à l'Aspros, le climat est malsain : on ne s'en ét nera pas. L'air est vicié par les exhalaisons funestes qui mont du sol. Missolonghi seule fait exception : ses lagunes sont salées l'air qu'on y respire a toute la pureté, toute la vivacité des brises mer. Pour assainir ce pays et tirer de la terre les richesses qu' peut donner, il faudrait la couper de canaux dans tous les s et y attirer l'humidité qui surabonde. La plaine d'tÆoliko com rait alors parmi les plaines fertiles de la Grèce.

2. Le Zygos et la région des lacs.

Le revers méridional du Zygos n'offre partout que des pe rapides et nues. Pour l'explorer, il faut se risquer sur des sent glissants, souvent à peine tracés dans la pierre; mais on est b tôt fatigué de sa morne physionomie, de ses cimes, de ses gor de ses ravins, où le regard ne rencontre que la roche grisâtr brûlée ou tout au plus quelques chétifs arbustes. Et pourtant ruines témoignent qu'on y a vécu. C'est un antique kastro, comme lieu de refuge par les cultivateurs de la plaine; c'est un c vent ruiné, dont les fondateurs ont recherché pour emplacem la plus âpre solitude; au-dessus, la roche, coupée à pic; au-dess un ravin profond, mais en face une échappée sur les lag d'Ætoliko, la mer et les côtes lointaines.

Les hauts sommets et le revers septentrional du Zygos plus d'intérêt. On y trouve des bois de châtaigniers, des fou épais, des ravins profonds et verdoyants. Ici un hameau s'est bli près d'un plateau labourable; là des cabanes clair-semées ment les bords d'un vaste ravin; là un village a couvert la haut de ses maisons riantes et bâti ses kalyvia (cabanes) au bas d montagne pour être à portée de ses champs. L'été, l'autom c'est un va-et-vient continuel du village aux kalyvia; l'hiver, torrent, grossi par les pluies, ravage le chemin, déracine les bres, roule des quartiers de roche arrachés à la montagne.

Lorsque de la plaine de Missolonghi et d'Ætoliko on veut

ver au cœur de la région des lacs, on ne franchit pas le Zygos, on le traverse par le défilé de Klisoura. C'est un des plus beaux chemins de la Grèce. Il semble que la nature, par une convulsion terrible, ait déchiré la montagne pour frayer aux hommes une route dans le Zygos. A droite, à gauche, les roches perpendiculaires se dressent, ainsi que deux murs, à une prodigieuse hauteur, et les stries verticales qui les parcourent sont comme la marque de la déchirure qui les a séparées. On avance, on se croit engagé dans un chemin sans issue, quand la montagne s'ouvre dans une autre direction. Une fente assez étroite sert de porte à ce passage extraordinaire et mène dans un joli bois, qui couvre les dernières pentes du Zygos.

Les ponts d'Alaï-bey font une digne suite au défilé de Klisoura. Il y a deux cents ans un marais presque impraticable séparait seul le lac de Vrachori du lac d'Anghelo-Kastro; pour aller à Vrachori, la première ville de la contrée, il fallait tourner le lac d'Anghelo-Kastro. Un bey du pays eut alors la pensée, hardie pour l'époque, de jeter sur le marais un pont de près de deux kilomètres; s'il en faut croire Leake et Pouqueville, il l'établit sur des fondements romains. Les vieillards, à qui leurs pères ont raconté les travaux du pont, ne parlent point de ces fondements; et aujourd'hui non-seulement les assises ont disparu dans la vase, mais encore presque toutes les arches sont bouchées. Quelques-unes paraissent encore d'un travail solide, mais grossier, et laissent voir l'eau du lac de Vrachori, qui, par un mouvement insensible, coule dans le lac d'Anghelo-Kastro. Le défilé de Klisoura était d'une beauté imposante et sauvage; la chaussée d'Alaï-bey est d'une grâce charmante. Un air frais, un peu humide, y circule dans les plus grandes chaleurs et l'on croit traverser un long berceau. Des chênes, des platanes, des oliviers sauvages, capricieusement entremêlés, courbent et rapprochent leurs branches au-dessus des ponts; sur ces beaux arbres la vigne sauvage se joue en mille replis ou quelquefois les couvre presque tout entiers comme d'un manteau. Il n'est pas de voyageur qui ne traverse cette chaussée à pas lents et ne la voie finir avec regret.

Au sortir des ponts d'Alaï-bey on découvre les deux lacs : à droite est le lac de Vrachori. Il a près de cinquante et un kilomètres de tour et cinq dans sa plus grande largeur; c'est un beau lac, aux eaux pures et tranquilles; seulement, à son extrémité

orientale, il se brise contre les rochers comme une mer, mais avec moins de fracas; les habitants le nomment Πέλαγος, nom bien ancien, qui s'est conservé tout exprès pour lui. Ce nom lui vient sans doute et du bruit de ses eaux et aussi d'une idée exagérée de son étendue. On dit dans le pays qu'à son extrémité orientale il est d'une profondeur insondable. Les habitants de ses bords, exclusivement occupés des travaux des champs ne le pêchent qu'une fois l'année, trop peu tentés par le médiocre poisson qu'il nourrit. Aucune barque ne le sillonne le reste du temps, hormis une seule, qui en fait très irrégulièrement le service et se rend de Kénourio à quelque village de la rive opposée. Les eaux du lac de Vrachori s'écoulent lentement, par les ponts d'Alaï-bey, dans celui d'Anghelo-Kastro. Ce dernier n'a guère que seize kilomètres de tour et deux et demi dans sa plus grande largeur. Il le cède de beaucoup au lac de Vrachori. Sans parler de son étendue, sa forme est moins belle et ses bords sont marécageux. A son tour il verse ses eaux, par un courant bourbeux qu'on a pu décorer jadis du nom de rivière, dans le vaste lit de l'Aspros, de telle sorte que les deux lacs d'Étolie sont comme des affluents de ce grand fleuve. Mais les lacs, bien que donnant toujours, ne tarissent point : des montagnes voisines descendent à toutes les époques de l'année, et surtout en hiver et au printemps, de nombreux ruisseaux qui les alimentent.

La région des lacs forme aujourd'hui l'éparchie (sous-préfecture) de Trichonie, dont Vrachori est le chef-lieu. C'est une petite ville, médiocrement bâtie, aux rues étroites et tortueuses, qui pourtant n'est pas sans charme. Dans le quartier des ouvriers et des marchands, les maisons pressées se serrent autour de l'énorme platane de la place publique; les autres sont disséminées, reculées dans leurs jardins, et, quand on regarde Vrachori des hauteurs voisines, on prendrait cette ville pour un groupe de maisons de campagne : tout y est vert et riant.

Au nord du lac d'Anghelo-Kastro, la plaine est d'une physionomie morne; peu de villages, une terre abandonnée. Et pourtant dans cette plaine s'élevait une ville que Mélétius, géographe grec du XVIIe siècle, signale comme une des plus importantes de l'Étolie, Zapandi. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de maisons à demi ruinées, dominé par deux minarets dont l'un dresse encore sa flèche intacte. La guerre de l'indépendance en a chassé les

Turcs; les exhalaisons malsaines du lac en ont éloigné les Grecs, relativement peu nombreux, qui demeuraient les maîtres de l'Étolie ; et tandis que ces maisons réparées eussent pu abriter un village florissant, quelques misérables cabanes, disséminées dans les ruines, conservent seules le nom de Zapandi. Lorsqu'on demande aux habitants du hameau pourquoi tant d'arpents de terre demeurent en friche : elle est donc mauvaise, cette terre, et rebelle à la culture? Point du tout, disent-ils, elle est bonne, mais les bras manquent. Une partie de la Grèce languit, avec un sol riche et prêt à donner, faute d'hommes. On s'éloigne en emportant cette pensée et l'on ne peut s'empêcher de jeter un regard triste sur la ville abandonnée de Zapandi.

Les bords du lac de Vrachori sont bien différents; les villages y abondent; ils sont établis ou dans la plaine qui s'étend au sud du lac et qui, moins large que celle de Zapandi, est plus fertile et plus saine, ou sur les dernières pentes du Zygos. Mais les villages les plus intéressants à visiter sont au nord du lac. Bâtis sur des collines où ils jouissent d'un air plus pur, ils ont leurs champs au bas, près du lac, dans d'étroites et riantes vallées. Pour aller de l'un à l'autre, on traverse des bois de chênes, de chênes-houx, d'yeuses; on passe des ruisseaux cachés sous des platanes touffus, on longe des ravins profonds dont les flancs sont tout égayés d'arbustes verts. Tout à coup, à un détour du chemin, l'horizon s'étend, et, avec ses maisons blanchâtres, le village paraît. De ce côté, toutes les maisons sont en pierre. Dans le voisinage, les habitants trouvent des collines d'un calcaire blanchâtre désagrégé par le temps et dont les pentes sont jonchées de débris. Ils y rencontrent et des pierres épaisses, faciles à tailler, pour bâtir les murs, et des pierres plates comme des tuiles pour former le toit. Éparses sans beaucoup d'ordre sur la colline, ces maisons ont un air d'aisance qui réjouit. Au milieu du village ou tout auprès, jaillit une source abondante, pure, vantée par les habitants comme leur première richesse, et qui souvent, plus bas, va faire tourner quelque moulin. Puis tous ces villages ont sur le lac de Vrachori une échappée dont on ne se lasse point, parce qu'elle varie d'un village à l'autre. Dans toute cette région on cultive le blé, l'orge, la vigne; les arbres fruitiers n'y manquent pas et surtout le figuier. Mais le maïs y est la nourriture principale et la préoccupation constante. Quand un Étolien en voyage rencontre un habitant

d'un autre hameau, il est bien rare qu'il ne lui demande p comment va le maïs dans ses champs, s'ils ont eu de la plu ou souffert de la sécheresse. Heureux les propriétaires qui ont p détourner et distribuer sur leurs terres des eaux courantes! L pieds de leur maïs ne sèchent point et leur récolte est assurée.

Avant de quitter la région des lacs, le voyageur veut lui donn un dernier regard et la contempler quelques instants dans so ensemble. Il gravit une des hauteurs qui la dominent au nord. ses pieds est le lac de Vrachori avec ses bords sinueux, ses roch abruptes ou ses plaines fertiles, ses nombreux villages; la chauss ombragée d'Alaï-bey, Vrachori et ses jardins, le petit lac d'A ghelo-Kastro; puis, comme cadre à ce tableau riant, la long chaîne du Zygos, non plus âpre et nue comme du côté qui regard Missolonghi, mais verte et boisée; au nord, le mont Viéna, pare à une haute pyramide, dont les flancs grisâtres sont coupés p intervalles d'une bande de noirs sapins; à la suite, les ramific- tions de l'Arapoképhala; à l'est, de hautes collines; à l'ouest, hauteur coupée à pic d'Anghelo-Kastro avec sa tour byzantine, lit blanc de l'Aspros, le petit lac d'Ozéro, le mont Boumisto, l côtes montagneuses d'Acarnanie, et, par delà, les sommets vap- reux de Céphallénie. En sûreté derrière ses montagnes, qui l font comme une ceinture, dotée par la nature de ces avantag qui attirent et fixent les hommes, un air pur, un sol fertile, d eaux abondantes, la région des lacs est vraiment le cœur de l'É tolie.

3. Massif de l'Anapoképhala, du Khélidon et du Koutoupa.

Toute la contrée qui s'étend du lac de Vrachori au Vélouchi que comprennent, à l'est, le Fidaris et le mont Kaléakhouda, l'ouest, l'Arapoképhala et le Khélidon, est une des plus sauvag de l'Étolie, la plus sauvage peut-être. Dès qu'on s'y engage, on trouve comme perdu au milieu des montagnes; de quelque cô qu'on se tourne, on n'aperçoit que pics élevés, tantôt se dressa les uns au-dessus des autres, tantôt s'allongeant en ligne dentelé C'est un pêle-mêle imposant qui d'abord étonne; mais l'imagin tion s'habitue par degrés et se plaît même à cette grandeur fa rouche. Sur les pentes des premières montagnes croissent des s pins élancés; puis soudain la végétation disparaît presque to entière et le regard ne rencontre plus que des croupes grisâtr

et nues. De loin en loin quelques maigres chênes-houx tranchent un peu sur cette nudité : ils l'égayent de leur verdure tenace, que n'entame aucune saison. Les chemins sont d'étroits sentiers qui courent comme une bande pâle sur le flanc de la montagne; ils ne sont praticables que dans les temps secs. La pluie les dégrade et les emporte, ou bien encore, quand ils traversent des rocs schisteux, elle détache et roule des pierres sur la tête des voyageurs. Des abîmes s'ouvrent au-dessous comme de vastes entonnoirs; ils donneraient le vertige si on les regardait avec trop de fixité. On ne rencontre sur cette route qu'un ou deux campements de Valaques, amis des hautes cimes pendant les chaleurs de l'été, qui ont bâti leurs tentes de branchages au bord d'un ravin. A Nérosyrtis, quelques familles grecques, je ne sais par quel choix étrange, ont affronté l'âpre solitude de ces lieux. Après avoir cheminé longtemps sans rencontrer autre chose que des sommets et des abîmes, on découvre au fond d'un gouffre quelques maisons éparses : c'est le village de Nérosyrtis. Presque séparés de leurs semblables, des hommes vivent là de leurs petits champs, conquis sur une nature qui semble ingrate; qui sait ce qu'il se dépense de courage dans ce coin perdu? Enfin, au sortir d'un bois qu'on a lentement traversé pour reposer son imagination et sa vue, on aperçoit, sur une pente qui s'abaisse d'abord par degrés, puis tombe brusquement à pic dans le torrent, un grand village et plus loin un important monastère : ce sont le village et le monastère de Proussos.

Lorsque ce monastère fut fondé, suivant une tradition constante, par Théophile l'Iconomaque, dans la première moitié du IXe siècle, sa réputation de sainteté se répandit bientôt dans la montagne. Les fidèles y accoururent en pèlerinage; plusieurs familles même ne voulurent plus s'en éloigner : ainsi se forma le village. Par malheur les Turcs brûlèrent l'ancien couvent, qui perdit dans l'incendie sa chrysobulle et ses titres. La restauration est assez pauvre; une partie du monastère est dans le roc; les bâtiments sont adossés à la montagne, qui les abrite.

On ne quitte Proussos que pour s'enfoncer de nouveau dans des gorges qui rappellent celles qu'on laisse derrière soi. Les pentes des montagnes y sont encore plus abruptes; par moments il a fallu couper dans le roc un chemin suspendu au-dessus de l'abîme. Le silence n'est interrompu que par les cris de quelque

berger en guenilles qui appelle ses chèvres. Les chèvres sont le vraies habitantes de ces montagnes; elles semblent en aimer l désespérante solitude; elles courent, elles bondissent de rocher e rocher avec une sûreté, une agilité surprenantes. Si par hasar vous rencontrez un paysan, il vous regarde d'un œil étonné; ne peut comprendre ce que vous venez faire en de pareils lieu et, comme pour vous prendre à témoin de leur désolation, il vo dit : « Vous voyez quel pays nous avons là! » puis il passe outr Pourtant, au fond de ces ravins coule une rivière qui, penda l'été, pousse un mince filet d'eau dans son lit de cailloux : c'e la rivière de Carpénisi, qui, venue du Vélouchi, court du nor ouest au sud-ouest et va se jeter dans la Megdova. Tantôt elle montre à découvert, tantôt elle se cache sous un épais rideau platanes. En plus d'un endroit, il semble qu'elle ne se soit fra un chemin que par la force et que la montagne vaincue se s déchirée pour lui ouvrir un passage. Ici la rivière coule entre d rochers perpendiculaires plus hauts encore que ceux du défilé Klisoura, dont ils rappellent la forme; là elle a creusé son lit ent les dernières pentes des montagnes, qui se rapprochent presq se toucher, qui s'emboîtent en quelque sorte les unes dans autres. Plus loin les rochers s'avançaient comme un mur jusq dans son lit : elle les a brisés et s'est pratiqué dans leurs flancs couloir tortueux qu'elle traverse. Encore une pente rapide à gra péniblement et les gorges vont finir.

La scène change : les montagnes s'éloignent, la vallée s'éten des champs, des vignes, des villages apparaissent sur les derniè pentes. A l'est, le Kaléakhouda élève jusqu'à 2,104 mètres masse énorme, toute couronnée de sapins; à l'ouest, le Khélid dresse au-dessus d'une forêt de sapins sa tête grisâtre, qui écla au soleil; au nord, au fond de la vallée, le Vélouchi, la pl haute de ces trois montagnes, ferme l'horizon avec ses croup arrondies (2,319 mètres), qui, bien que nues, ont un aspe moins sauvage que les montagnes des gorges de Proussos. La r vière de Carpénisi coule librement dans la vallée. On distingu même Carpénisi et ses maisons éparses au pied du Vélouchi, qu l'abrite. Arrivés au sommet d'où se découvre aux yeux cette scèn nouvelle, mes guides s'arrêtèrent et se signèrent dévotement. O eût dit qu'ils se sentaient soulagés d'un poids énorme en quittan ces sentiers étroits, ces gorges désolées, cette nature pour eu

aussi triste que la nuit. Rendus, pour ainsi dire, à la lumière du jour, ils en exprimaient involontairement et naïvement leur reconnaissance.

La route de Carpénisi n'est plus qu'une promenade à travers des jardins fruitiers, des haies vertes, des eaux courantes qui vont arroser les champs. Mais Carpénisi, bien que chef-lieu de l'éparchie (sous-préfecture) d'Eurytanie, est d'un aspect misérable. Pour y entrer, il faut traverser le lit de la rivière où de maigres platanes sont perdus parmi les cailloux. Cette rivière, trouvant à s'étendre, a désolé tous les abords de la ville; des maisons mal replâtrées témoignent des ravages qu'elle a faits. Les habitants ont bâti au hasard, près d'un jardin, près d'un verger; les rues, si on peut les appeler ainsi, sont tortueuses, montantes, dégradées par les eaux; les maisons jetées pêle-mêle. Carpénisi ne pourrait vivre si les villages voisins ne la nourrissaient. Isolée dans un pays sauvage où les communications, difficiles en été, sont impossibles dans la saison des pluies et en hiver, elle est regardée, par les Grecs qui sont obligés de s'y fixer, comme un véritable exil.

A Carpénisi se rattache un des plus tristes souvenirs de la guerre de l'indépendance. Moustapha, pacha de Scodra, ravageait le pays d'Agrapha et les rives de l'Aspros; Omer Brionis arrivait par Arta et Komboti pour se joindre à Moustapha; la flotte turque dominait le rivage depuis le Kandili jusqu'à Naupacte et y opérait de continuels débarquements; les chefs d'Agrapha et des bords de l'Aspros avaient pris la fuite; dans la Grèce du nord, Missolonghi tenait seule avec ses chétifs remparts et le petit nombre de ses défenseurs. Le découragement se répandait partout et l'on parlait de se rendre. On se fût rendu en effet sans Marco Botzaris. Il accourut avec ses braves Souliotes, réunit les autres chefs, communiqua son audace aux plus timides, leur démontra la nécessité de renoncer aux escarmouches; presque sans munitions, sans fourrages, ils n'avaient plus de ressource que dans une attaque désespérée. Les Grecs d'Agrapha et de Souvalaco étaient venus grossir le corps des Souliotes et le porter à douze cents hommes. On alla chercher près de Carpénisi l'avant-garde des Turcs, forte de quatre mille cinq cents hommes; on convint d'attaquer cinq heures après le coucher du soleil et Botzaris se chargea du centre. L'heure passe : les Grecs avaient refusé de marcher. Avec ses trois cent cinquante Souliotes, Botzaris se jette sur les Turcs, les massacre

dans leurs tentes, s'empare de tous les retranchements, hormis un seul, à l'assaut duquel il est blessé aux reins; il continue pourtant à combattre, quand il tombe le front percé d'une balle. Bientôt le jour arriva et les Souliotes connurent la perte qu'ils avaient faite. Ils se retirèrent en bon ordre avec des armes, des chevaux, des troupeaux pris sur les Turcs, et portèrent à Missolonghi le corps de leur chef. Il convenait qu'un des plus héroïques champions de l'indépendance eût son tombeau dans la plus héroïque des villes grecques. A l'affaire de Carpénisi, des Albanais sauvèrent l'honneur de la Grèce. On montre encore religieusement, au pied d'une colline couverte de sapins, l'endroit où Botzaris fut frappé (août 1823).

Du mont Arapoképhala à l'Aspros, la nature demeure sauvage : elle ne fait que changer de physionomie. Les hautes montagnes ont disparu; ce n'est plus qu'un dédale de collines, en général basses, qui se croisent dans tous les sens, qui s'enchevêtrent dans le plus capricieux désordre. Elles sont couvertes d'une végétation la plupart du temps peu vigoureuse, comme celle qui pullule sur les terres pauvres et abandonnées. Partout poussent pêle-mêle le chêne-houx, le chêne, l'arbousier, l'alaterne (*φιλύκη*), le paliure, la fougère; l'arbousier et le chêne-houx dominent. Les chemins grimpent les pentes des collines, en côtoient le pied, serpentent parmi les taillis. Égayé d'abord par cette verdure, le regard se fatigue à la longue de ses teintes monotones et surtout de ses maigres proportions. Chaque échappée nouvelle ramène les mêmes perspectives, qui importunent parce qu'elles sont sans grandeur. Au milieu d'une pareille nature, on ne peut s'attendre à rencontrer que de misérables villages. Ils sont misérables en effet. L'eau même si nécessaire à la culture, l'eau, que les Grecs estiment à l'égal du pain, y est très-rare. Du maïs en quantité insuffisante et presque pas de blé, voilà tout ce que produit ce pays. Avec beaucoup de travail, les habitants ne réussissent qu'à ne pas mourir de faim. Le peu de vin qui se boit dans cette partie de l'Étolie vient de Vrachori. On y voit des malheureux ramasser avec un soin avide des poires sauvages tombées de l'arbre; on se croit ramené aux âges barbares où les hommes mendiaient à la nature leurs misérables aliments.

Aussi se réjouit-on d'arriver dans le voisinage des fleuves torrentueux qui arrosent, mais aussi ravagent, une partie de cette con

trée, la Megdova et l'Agrafiotico-Potamo. Descendus, celui-ci des monts Agrapha, celle-là des hautes montagnes qui séparent la Grèce moderne des provinces turques, ils coulent parallèlement du nord au sud, se réunissent au bas du monastère de Tatarna, et bientôt après vont se jeter dans l'Aspros. Sur l'Agrafiotico-Potamo, les Grecs Démétrius et Manolis ont jeté en 1659 un des ponts les plus hardis qu'ait la Grèce. Il est d'une seule arche, et les pentes inclinées qui en forment le tablier sont si rapides qu'il faut le traverser avec précaution. C'est un beau spectacle que de voir l'Agrafiotico-Potamo et la Megdova se réunir, puis se verser dans l'Aspros. Les larges bandes blanches que ces fleuves découpent sur le fond vert des vallées éclatent au soleil, et les âpres montagnes d'Acarnanie ferment l'horizon.

Le Koutoupa est la seule montagne qui domine l'extrémité de ces collines boisées; sur son revers occidental, à une hauteur de 883 mètres, est bâti Hagios-Vlasis, le seul village important des environs. Les hautes positions qu'il commande ont été illustrées dans la guerre de l'indépendance. En janvier 1823, les Turcs, commandés par Kutahis et Omer Brionis, venaient d'échouer devant Missolonghi. Au nombre de cinq mille, ils voulurent passer l'Aspros pour retourner en Épire; mais les eaux étaient trop fortes. Réduits à changer de direction, ils marchèrent vers la Thessalie: Hagios-Vlasis était sur leur route. Karaïskakis, avec quatre ou cinq cents hommes, occupa une des positions d'où l'on pouvait inquiéter les Turcs; mais, quand les Turcs approchèrent, il s'effraya du petit nombre de ses soldats et voulut se retirer. Alors un vieux capitaine grec, nommé *Tzakas*, courut à lui, le souffleta publiquement et lui cria : Γύφτε μωρέ, ϖοῦ ϖάγεις (eh bien! poltron, où vas-tu?) Telle était la sauvage familiarité de ces chefs que Karaïskakis ne songea point à se fâcher; seulement piqué au vif, et le vieux Tzakas marchant en tête, il chargea les Turcs avec fureur, les poussa sans lâcher prise et en noya un grand nombre dans l'Aspros.

4. Du Fidaris au Khiona.

Le cours du Fidaris divise naturellement en deux grandes parts l'exploration de l'Étolie ancienne : la première, de la rive droite du Fidaris à l'Aspros; la seconde, de la rive gauche du même fleuve au mont Khiona. La description de cette seconde part four-

nira les traits qui manquaient encore au tableau général de l'Éto lie. Moins abondante en ruines que la première, qui fut le centre de la puissance étolienne, elle a pour elle l'attrait d'une grandeur sauvage et originale; même après les sites pittoresques des gorges de l'Arapoképhala, le voyageur qui la parcourt reçoit des impressions aussi profondes que variées.

On passe le Fidaris au-dessous de Bokhori, en face des roches abruptes du Varassova. On risque sa vie, surtout quand la pluie ou la fonte des neiges ont enflé le Fidaris, si l'on n'est pas conduit par un guide qui connaisse à fond le passage. Emportées sur la pente de leur lit, les eaux se précipitent avec l'impétuosité d'un torrent et font dériver le guide et les bêtes de somme : elles donneraient le vertige, si l'on n'en détournait les yeux. On est si familiarisé depuis l'enfance avec la mythologie et les aventures d'Hercule qu'involontairement on se souvient à cet endroit de la rencontre d'Hercule et de Nessus. Oui, ce fut sans doute par le même gué que Nessus conduisit Hercule et Déjanire; mais ce fut aussi sur la rive gauche, dès qu'il l'eut touchée, qu'il paya de sa vie ses impudentes libertés.

Les masses du Varassova et du Klokhova, qui se dirigent vers la mer à peu près du nord au sud, séparent le Fidaris de Naupacte. Le plus haut sommet du Varassova n'atteint qu'à 917 mètres. A peine une maigre végétation en égaye les flancs arides. C'est plutôt un immense rocher qu'une montagne, et ses pentes, du côté de la mer, tombent à pic dans le golfe de Corinthe. Frappée de ce caractère du Varassova, l'imagination populaire a enfanté une légende qui rappelle la vieille légende du Lycabette. « Un jour, me disait un paysan, les Grecs nos ancêtres, ces hommes robustes, voulurent jeter un pont qui fît communiquer la Roumélie avec la Morée. Ils soulevèrent donc le Varassova et le portèrent; mais arrivé au bord de la mer, il échappa de leurs mains. » Les collines qui s'y rattachent et qui se confondent bientôt avec les contre-forts du Klokhova, forment avec les dernières pentes du Zygos le lit sinueux du Fidaris. Le Fidaris semble rouler impatiemment ses eaux jaunâtres et ronger le pied des hauteurs qui se poussent dans son lit pour l'emprisonner. Après en avoir suivi quelque temps les détours dans un site sauvage, on le perd de vue : les montagnes bleuâtres qui dominent Platanos forment l'horizon.

On dirait que le Varassova, sans doute au moyen âge, eut un

part dans les traditions de la Grèce : les pâtres qui en ont exploré les pentes et les gorges y ont compté jusqu'à soixante et douze églises ou chapelles. Il y a dans le nombre quelques monastères, un par exemple, au nord de Mavromati; mais aujourd'hui églises, chapelles et monastères sont en ruines. Le Klokhova, dont la masse est à peu près parallèle à celle du Varassova et dont le plus haut sommet s'élève à 1041 mètres, n'a guère d'intéressant que la route ou kaki-skala, qui en traverse les pentes méridionales. Taillée dans le rocher, elle surplombe le golfe de Corinthe et ouvre de belles perspectives sur Patras, la côte et les montagnes du Péloponèse.

Tout le pays que couvrent de leurs ramifications le Varassova, le Klokhova, le Rigani, qui domine Naupacte, est d'un médiocre intérêt. Ce n'est pas que les accidents de terrain y fassent défaut; mais ils sont sauvages sans avoir ni la grandeur des proportions ni le charme d'une végétation riante. Les villages sont clair-semés et pauvres. Ils trouvent pourtant quelques plaines à cultiver, entre le Fidaris et le Varassova, dans l'étroite vallée qui sépare le Varassova du Klokhova, et, sur le bord de la mer du Klokhova au Morno. L'énergie manque à l'homme plus que les ressources du sol. Je n'en veux citer qu'un exemple. Quand on aperçoit les maisons de Galata au pied du Varassova, parmi la verdure de leurs petits jardins, on croit arriver dans un village heureux et important. La terre y témoigne de sa vigueur par sa végétation naturelle. La paresse des habitants a reculé devant la peine qu'il eût fallu prendre pour couper de quelques canaux des terrains trop chargés d'humidité, mais excellents.

Descendu de l'Œta et coulant d'abord du nord au sud, puis de l'est à l'ouest, pour répondre ensuite à sa première direction, le Morno est une rivière moins large, moins profonde et surtout moins rapide que le Fidaris. Comme le Fidaris, il est presque toujours enfermé par de hautes collines. Une partie seulement du teritoire qui s'étend sur la rive droite appartenait à l'Étolie : cette province y était séparée de la Locride Ozole par des limites que les traités avaient dû fixer, mais qui seraient difficiles à préciser aujourd'hui. La physionomie du pays est triste et les villages sont généralement misérables. On n'y arrive qu'en traversant de grands ravins ou en escaladant de hautes collines que les monts Trikorpho et Vigla poussent vers le Morno. Quelques-unes de

ces collines sont couvertes de petits chênes. On le croirait à peine mais les habitants d'un village de la rive gauche du Morno ont é assez malheureux, assez tourmentés par la faim pour aller rama ser des glands dans le bois et s'en nourrir. Ce village, c'est Av ros. Je ne sais par quelle inspiration funeste il s'est établi pr d'un couvent, au bord d'un ravin profond. Les terres qu'il culti sont éloignées, ingrates ou tout au moins d'un revenu insuffisan et les habitants racontaient la disette dont ils venaient d'être vi times avec l'accent d'une morne résignation. Les villages voisi ne sont pas réduits à de telles extrémités; mais enfin le sol tou menté sur lequel ils sont bâtis est peu propice à la culture. On fatiguerait bien vite à parcourir un tel pays, si des échappées so daines sur les hautes montagnes d'Étolie, le Vardoussia et Khiona, ne venaient de loin en loin relever l'attention et donn au paysage un fond imposant.

C'est avec une sorte de joie que l'on traverse le Morno po s'enfoncer dans les montagnes, à la recherche d'une nature pl vigoureuse. Quand on a parcouru cette région, on demeure frap d'un caractère qui la distingue d'une autre région montagneu de l'Étolie; je veux parler du massif de l'Arapoképhala. Ici, montagnes ne sont pas jetées, comme au nord des lacs de Vrach et d'Anghelo-Kastro, avec ce désordre grandiose qui frappe d'abo puis qui tourne à la monotonie par la répétition des mêmes pe pectives. Elles se développent en étages distincts, qui se dirigen peu près de l'est à l'ouest. Elles forment comme de puissantes b rières qu'il faut contourner ou franchir pour circuler dans pays, et les sentiers qui servent de chemins s'enroulent à le flancs comme de longs lacets. La première de ces barrières compose des monts Papadia, Tritzovo, Vlachovouno; la secon des monts Ardini et Trékouri; la troisième, des grands contre-fo que l'Arapoképhala détache vers l'Oxia et le Vardoussia; enfin Vardoussia lui-même est une quatrième barrière doublée Khiona et plus redoutable que toutes les autres, mais dirigée nord au sud : elle séparait autrefois l'Étolie de la Doride. hauteur moyenne de ces montagnes (on ne parle ici ni du V doussia ni du Khiona, qui s'élèvent l'un jusqu'à 2,512 et l'au jusqu'à 2,495 mètres) varie de 1,500 à 1,800 mètres. Entre première et la seconde ligne coule le Kakavos, petite rivière va se jeter dans Fidaris; entre la seconde et la troisième, le Fi

ris lui-même, dont les sources les plus importantes sont dans les monts Oxia et Vardoussia. Des cours d'eau viennent donc ajouter à la sécurité du pays, à ses ressources et à la variété du spectacle.

Sur d'étroits plateaux, dans de petites vallées, sur les dernières pentes des montagnes, les habitants ont trouvé des terres tantôt fertiles, tantôt un peu maigres, mais enfin qui répondent à leur travail. Le maïs, le blé et surtout la vigne y réussissent. Dans quelques endroits même, comme près du gros bourg de Mégali-Lobotina, les blés deviennent beaux et serrés. D'abondantes eaux, qui descendent des montagnes, sont dirigées par les habitants dans leurs terres, principalement dans leurs champs de maïs, qu'elles abreuvent et fertilisent. Quand elles ont assez de force et de volume, on les emploie à faire tourner des moulins. Elles méritent d'ailleurs tous les éloges que ne manquent pas d'en faire les habitants; elles sont transparentes, fraîches et légères; on ne peut en imaginer ni de plus saines, ni de plus agréables au goût. Dans les montagnes, les pâturages ne font pas plus défaut que les eaux courantes; mais, au lieu de les abandonner aux tribus nomades des Valaques, les habitants les ont gardés pour leurs troupeaux; ils deviennent presque uniquement pasteurs, quand les terres qui sont à leur portée sont légères et improductives. Ils ont encore une ressource importantes : c'est l'exploitation des bois. Leurs montagnes sont couvertes de beaux sapins. Ils les coupent, les dégrossissent, puis les transportent, soit au Kakavos, soit au Fidaris; mais, lorsque les eaux sont basses, en particulier dans le Kakavos, il faut pousser longtemps les pièces de bois jusqu'à ce qu'elles rencontrent un courant assez fort pour les porter au Fidaris et du Fidaris à la mer. Aussi les difficultés du flottage, jointes au mauvais état des chemins, ne leur permettent pas de tirer tout le parti qu'ils pourraient et qu'ils voudraient de leurs richesses forestières.

En somme, les habitants du Kravari, bien que jetés au milieu des montagnes, ne sont pas les plus mal partagés de l'Étolie. Ils ont fondé de nombreux villages, dont quelques-uns sont devenus des bourgs importants, comme Pendé-Hagii, Mégali-Lobotina et surtout Platanos. Établie à mi-côte sur un des contre-forts du mont Ardini, Platanos est devenue depuis huit ou dix ans une petite ville de quelque importance : elle réjouit l'œil et le surprend à la

fois par ses rues propres, ses maisons en pierre, qui semblen neuves. Presque tous les villages du Kravari sont, comme Plata nos, bâtis sur des pentes, tantôt au cœur des montagnes, tantô au-dessus du Fidaris ou du Kakavos, qu'ils dominent, tantôt dan d'étroites vallées où ils se cachent. Des hauts sentiers qu'il es obligé de suivre, le voyageur les voit blanchir[1], comme disent le Grecs, et animer, égayer par leur présence un des pays les plu sauvages. Les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres dan un désordre souvent pittoresque. En général au bas du village es une petite place soigneusement nivelée : elle est réservée pour le danses du dimanche et des jours de fête. Cet usage ne rappelle t-il pas les épithètes, si fréquentes chez les poëtes, d'*εὐρύχορος*, d *καλλίχορος*? Les chants des hommes auxquels répondent les chan aigus des femmes annoncent au loin la danse monotone, qui s prolonge des heures entières sans que les danseurs se lassent d danser ni les curieux de regarder. Plus d'une fois des chanso klephtiques accompagnent ces danses tranquilles.

Pour peu qu'on aime les grands spectacles de la nature et l soulèvements où elle a marqué sa force, on sera content du Kr vari. Sans cesse on chemine sur les hauteurs; on traverse des bo de chênes et surtout de magnifiques bois de sapins, droits et éla cés, d'où l'on débouche sur de larges et profonds ravins; tant on domine de vastes gorges, où les collines descendent par ca cades capricieuses; tantôt on se voit emprisonné soudain, comm dans un cirque, de montagnes dont les pentes roides semble fermer toute issue; tantôt enfin on longe le Fidaris, qui, dans nord du Kravari, coule plus libre, moins encaissé, mais au moins impétueux, et qui bientôt échappe à la vue par un déto de son cours irrégulier. Des paysages charmants et que le co traste fait valoir, reposent l'attention un peu fatiguée par la su cession des grandes perspectives. Ainsi, près de Khomori, le K kavos coule dans une gorge ravissante. Sur les contre-forts mont Papadia, qui le dominent, l'épaisse et sombre verdure d *pournaria* (chênes-houx) s'étale à plaisir et monte jusqu'aux pl hauts sommets; près des bords s'allongent, comme encadreme deux rideaux de platanes à verdure tendre, aux feuilles fineme découpées, qui vont disparaître au fond de la gorge. Mais ce q

[1] Ἀσπρίζει τὸ χωριό.

fait surtout le prix des perspectives du Kravari, ce sont ses magnifiques échappées sur les sommets neigeux de l'Oxia, du Vardoussia, du Khiona, du Khelmos. Elles ravivent les impressions, réveillent les souvenirs, reculent les horizons, transforment le spectacle en l'agrandissant. Des hauteurs qui s'élèvent au-dessus de Platanos on peut, quand on a parcouru l'Étolie, la revoir presque tout entière, ramassée en quelque sorte dans un même panorama. On a devant soi le massif de l'Arapoképhala, la ligne du Zygos, puis, échelonnés l'un au-dessus de l'autre, le Varassova, le Klokhova, le Rigani, et, en se retournant, l'Oxia, qui rejoint le Vardoussia. Un coin du golfe de Corinthe, le mont Voïdia et, par-dessus, les pics éclatants de neige du Khelmos servent de fond à cette scène imposante.

Quand on parle de la physionomie du Kravari, on ne peut oublier le défilé extraordinaire qui s'étend entre le Vardoussia et le Khiona, les plus hautes montagnes de la Grèce moderne. Il est traversé par une rivière qui, à sa sortie du défilé, s'unit au Kokkino-Potami pour former le Morno. Des contre-forts dérobent à la vue par intervalles les hautes montagnes qui, démasquées tout à coup, élèvent leurs flancs noircis d'épaisses forêts de sapins et leurs crêtes cachées sous la neige. C'est une belle ligne que celle du Vardoussia, lorsqu'on peut la voir d'un point favorable, par exemple du gros bourg de Pendé-Hagii. Elle s'élève presque sans cesse du sud au nord et l'on aperçoit les neiges commençant, croissant par degrés, puis couvrant tout à fait le sommet qui domine la chaîne. Au contraire, le Khiona dresse à peu près au centre de sa ligne une masse gigantesque qui est, pour ainsi dire, son effort suprême et qui saisit par son magnifique et sauvage isolement. Qu'on juge maintenant du spectacle et des impressions du voyageur, lorsque les deux montagnes se découvrent à la fois et l'accablent de leurs vastes proportions. On a pour se reposer comme des haltes ménagées à dessein qui rappellent les bords du Kakavos, lorsqu'on traverse les collines que le Vardoussia détache vers la rivière et qu'ombragent des chênes élancés.

Par malheur, l'exploration du Kravari n'est pas sans fatigue : ses chemins, qui sont à peine des sentiers, peuvent être comptés parmi les plus mauvais de la Grèce. Quelquefois arrivé au fond d'une vallée, après une descente longue et rapide, si l'on regarde derrière soi, on n'aperçoit plus que des pentes presque perpendi-

culaires et l'on se demande avec étonnement comment on a pass là. Les paysans eux-mêmes se plaignent de leurs chemins dans u langage énergique ou pittoresque : « Nous y sommes faits, disen ils, et cependant quand nous gravissons ces montées, la fatigu nous coupe la rate[1]. » Et encore : « Mais la chèvre elle-même, si ell était chargée, n'y passerait pas[2]. » N'importe, l'air pur et sain qu'o respire dans le Kravari, la variété des spectacles que le pays d roule aux yeux, ont bientôt fait oublier tous les obstacles de l route.

5. Les habitants.

On a vu dans l'histoire de l'Étolie que les Étoliens d'autrefo eurent un caractère à part entre tous les peuples grecs, et que l traits saillants de ce caractère furent l'impatience du repos, l'e prit de querelle et de rapine, une vanité sans bornes, un fran mépris pour la parole donnée, et, comme unique compensatio une énergie et une ténacité, il est vrai bien rares en Grèce. Je n'a firme pas que les Étoliens d'aujourd'hui aient gardé les qualit de leurs ancêtres, mais à coup sûr ils n'en perpétuent pas les d fauts. Le temps, des révolutions terribles, une longue servitud une religion nouvelle, les en ont débarrassés; et même, par u singulier contraste, les qualités qu'ils font paraître sont justeme celles qui manquaient le plus à la race dont ils descendent.

Les Étoliens (on parle ici des Étoliens de la montagne, qui fo ment la majorité de la population) sont en général trapus, ne veux, bien pris, durs à la fatigue. Leur physionomie est ouver et tranquille; elle s'anime peu; elle trahit le plus souvent l'ind lence de l'esprit et la mollesse du caractère. Dans un village se lement, à Voïtza, j'ai trouvé des visages inquiets et presque som bres : ces hommes-là ne ressemblaient plus aux habitants d hameaux voisins; ils devaient avoir quelques gouttes de vrai san étolien dans leurs veines.

La lenteur de l'esprit leur fait supporter patiemment leur ign rance; une éducation même élémentaire pénétrera difficileme dans leurs montagnes; ils ne voient guère à quoi cette éducati les acheminerait. Ils n'ont même pas la curiosité des habitan

[1] Ἂν καὶ εἴμεθα μαθημένοι, μᾶς κόϐεται ἡ σπλῆνα.

[2] Δὲν περνάει ἡ γίδα φορτωμένη.

dominaient la ville, fatiguèrent les Athéniens par leurs attaques impétueuses suivies de brusques retraites, et, quand leurs ennemis eurent épuisé leurs projectiles, se jetèrent sur eux et les accablèrent de traits. Les Athéniens voulurent fuir; mais les Étoliens, rapides comme des bêtes fauves, les atteignaient à la course et les massacraient, ou bien encore les poussaient dans des ravins sans issue. Égarés, des malheureux, le plus grand nombre des soldats de Démosthène, s'étaient réfugiés dans une forêt dont ils ne pouvaient se tirer, les Étoliens y mirent le feu et les brûlèrent. Bien peu surent retrouver le chemin de la mer et d'Énéon. Leurs malheurs avaient commencé avec la mort de leur guide. Démosthène, dans cet engagement, perdit une partie des troupes alliées, cent vingt hoplites des meilleurs de l'armée athénienne, et son collègue, le stratège Proclès[1].

L'affaire dramatique d'Égitium fait le principal intérêt de ce récit, dans lequel on regrette de ne pas trouver sur la marche de Démosthène, sur la position des villes qu'il occupa, des détails plus circonstanciés. L'expédition que Thucydide raconte fut dirigée contre l'Apodotie, c'est-à-dire contre une partie du territoire Étolien qui confinait à la Locride Ozole. Il s'agit d'abord de fixer le point de départ, Énéon. Suivant Leake, il faudrait reconnaître cette ville dans les ruines helléniques qui couronnent une haute colline au nord-est d'Omer-Effendi, sur la rive gauche du Morno. Les villes de la Locride Ozole se seraient alors échelonnées sur tout le long de la côte, pendant que les villes étoliennes auraient été plus reculées dans l'intérieur; par exemple, on se figure volontiers la chaîne des monts Trikorpho et Vigla comme la ligne de démarcation qui les séparait. Un passage de Thucydide semble confirmer la supposition de Leake et celles qui en découlent. Pourquoi Démosthène voulait-il, après la conquête de l'Apodotie, revenir à Naupacte pour marcher contre les Ophioniens[2]? C'est qu'apparemment il lui semblait périlleux de tenter en pleine Étolie le passage du Morno, qui séparait sans doute les Apodotes des Ophioniens; il est difficile de passer cette rivière, même en été, dès que les moindres pluies viennent la grossir. Au contraire, en traversant le Morno plus près de son embouchure, alors qu'il coule

[1] Thucydide, III, XCIV-XCIX.
[2] *Id. ibid.* XCVI.

on en trouve l'exploitation remise à des cultivateurs mercenaires C'est une tradition du mépris que les anciens Étoliens profes saient pour l'agriculture, ou plutôt une suite de la répugnance qu le travail de la terre inspire aux Grecs en général. Chaque anné arrivent des Sept-Iles, et en particulier de Zante, quinze cents deux mille travailleurs, qui taillent la vigne, lui donnent les façon dont elle a besoin et préparent les champs de maïs; ils reviennen ensuite à l'automne faire la récolte. Ils sont payés en nature et re çoivent douze pour cent sur la récolte dans les mauvaises année et dix pour cent dans les bonnes. Comme la culture du blé es moins compliquée que celle de la vigne et du maïs, les habitant consentent à s'en occuper eux-mêmes.

La qualité dominante des Étoliens, j'entends encore des Éto liens de la montagne, est un amour-propre, un point d'honneu qu'ils nomment φιλοτιμία. Nous sommes pauvres, aiment-ils dire, mais nous avons de l'amour-propre. Cet amour-propre, il le témoignent aux étrangers par un accueil cordial, par une hos pitalité désintéressée et parfois délicate. C'est alors qu'on appren à les connaître. On trouve des gens simples, doux, serviables d'une franchise un peu rude, d'une discrétion trop rare en Grèce d'une gaieté même qui s'échappe en saillies sans prétention. O se sent au milieu d'une population que les vices de la demi-civi lisation grecque n'ont pas encore atteinte et qui a surtout po elle ses bons instincts. Puisse-t-elle les conserver longtemps! El n'aurait pour se relever ni assez d'activité ni assez de finesse.

Une pareille population doit être facile à gouverner. Elle peut-être qu'une haine : c'est la haine du collecteur de la dîme et voici comment elle se venge des exactions dont elle se cr victime. Le paysan inscrit pour une dîme supérieure à la dî qu'il doit payer prend avec lui huit ou dix de ses amis; ils sorte du village, se rendent sur la grande route, et là font ensemb un tas de pierres qu'ils appellent *anathème* (ἀνάθημα). La no velle de l'injustice et de la vengeance se répand dans les villag voisins, et les paysans qui passent ne manquent pas d'ajou une pierre au tas de l'anathème. On en rencontre un certa nombre sur les routes du Kravari.

La langue des Étoliens n'a presque rien qui la distingue de langue qu'on parle dans tout le nord de la Grèce. Elle aime le abréviations et supprime volontiers les syllabes non accentuées

dans la plaine. Le premier semble avoir été un refuge dans les temps mauvais, au milieu des guerres; le second, sans doute, était habité pendant la paix. Ce dernier, autant qu'on en peut juger, était le plus considérable des deux. Il n'en reste aujourd'hui que les fondements, et de loin en loin une ou deux assises; mais on voit qu'il avait été construit avec soin. Il devait être en cyclopéen régulier.

J'arrive à la cinquième et dernière place qui termine la ligne de défense du côté de la Dolopie et surveille un angle de l'Achéloüs. L'enceinte, qui est encore assez étroite, forme un quadrilatère et l'on peut la reconnaître dans toute son étendue. Les côtés nord et sud sont écroulés; les murs de l'est et de l'ouest sont conservés, du moins en partie, et présentent un beau modèle de cyclopéen régulier. Dans le mur est on remarque une tour carrée, mais d'appareil hellénique. Rien ne prouve cependant qu'elle soit d'addition postérieure; seulement, comme elle était une des parties les plus importantes dans la défense, on avait eu recours pour la bâtir à un appareil réputé plus beau et plus solide que le cyclopéen.

Mais les deux villes importantes des Apérantiens sont l'une au-dessus, l'autre au-dessous du monastère de Tatarna, l'une à l'ouverture, l'autre presque au fond de l'angle resserré que l'Agrafiotico-Potamo forme avec l'Achéloüs. La première est connue dans le pays sous le nom de *kastro de Djouka;* elle occupe une colline de configuration triangulaire. La partie la mieux, et presque la seule conservée est le mur est. A l'extrémité où ce mur est rejoint par le mur sud s'ouvre la porte de la ville encore debout. Deux tours en forment et en protégent l'accès, hautes de 3^{m} 38, et larges, celle de droite de 2^{m} 15, celle de gauche de 4^{m} 10; l'ouverture de la porte est de 2^{m} 60, et la longueur du passage fortifié, qui mène dans l'enceinte de 8^{m} 75. L'appareil du mur est en hellénique presque régulier, excepté la tour de gauche qui, par ses blocs énormes de toutes formes et de toutes dimensions, appartient au cyclopéen régulier. Le mur, tantôt ruiné jusqu'aux fondements, s'élevant tantôt à la hauteur de deux ou trois et, sur un point, de sept assises, présente encore un système de fortification qu'on ne retrouve pas dans les autres cités de l'Étolie. Ce sont des espèces d'éperons ou saillies triangulaires, imaginées sans doute pour varier les moyens de défense. Le mur est, gravissant donc avec ses

occupé la partie orientale jusqu'au mont Khiona, qui les séparait de la Doride.

Les villes des Ophioniens ne sont nommées ni dans la géographie ni dans l'histoire, et à peine en retrouve-t-on quelques vestiges sur le sol. Les Ophioniens paraissent avoir occupé au nord du Morno, depuis le Kokkino jusqu'au Fidaris, la région tourmentée du Kravari; les Bomiens alors auraient habité entre le Kokkino et le mont Vardoussia, et les Calliens se seraient établis dans la vallée qui sépare le Vardoussia du Khiona. Les premières ruines de l'Ophionie sont au nord-est de Koupaki, près du village de Palæo-Katounon. Sous un magnifique bouquet de chênes-houx, d'où l'on découvre les ravins de Koupaki, la longue ligne du Tricorpho et le Voïdia de Morée, subsistent encore les restes d'un temple antique. Tout l'indique, la position d'abord, puis de belles pierres de taille dont trois sont encore en place; enfin, des détails de sculpture sur des blocs dispersés, un poisson, une sorte de bouclier, des ornements grossiers, mais rares en Étolie. Plus loin, au nord de Palæo-Katounon, se retrouvent les traces d'un mur hellénique. Là sans doute, au pied de collines escarpées, en face du Khiona neigeux, s'élevait la petite ville dont le temple ou la chapelle dépendait.

La seconde ville dont on reconnaisse l'emplacement était au nord du gros bourg de Mégali-Lobotina, près du monastère d'Hagios-Dimitrios. Il n'en reste plus qu'un pan de mur, haut de trois assises, à peu près du même hellénique irrégulier que les enceintes de Calydon et de Pleuron. La position était bien choisie. Qu'on se figure un véritable cirque de montagnes nues, dont quelques rares sapins nuancent les pentes grisâtres et déchirées, puis au nord du cirque, se rattachant à l'une des montagnes qui le forment, une longue crête toute bordée de profonds ravins. C'est sur cette crête, défendue seulement dans les points accessibles, que la ville se développait; elle avait appuyé son acropole à la montagne, dont la crête est comme une saillie. Les moines trouvent dans leurs champs des monnaies effacées et des poteries grossières. Ils ont même déterré une stèle funéraire sur laquelle on lit, gravé en caractères profonds, le nom d'un certain Nicanor, fils de Ptolémée [1].

[1] Voir à l'appendice, n° 3. Après Nicanor, vient Γαλατειας. Quel sens attache-r

rres éparses marquent seules l'emplacement. Et cependant, ces ris, si misérables qu'ils puissent souvent paraître, ont encore vif intérêt. Il y a des parties entières de l'Étolie dont les au-rs anciens nous ont à peine cité le nom. Les ruines en ra-tent l'histoire. Quant aux villes, qui nous sont mieux connues, st rare que leur position ne soit pas incertaine; il importe de fixer. Enfin l'étude des ruines étoliennes, qui n'a encore été te que très-incomplétement, est l'appendice naturel et indis-nsable de l'histoire des Étoliens. Elle fournit les derniers traits eux qui veulent recomposer la physionomie d'un peuple éner-ue qui s'est conquis une place à part dans les annales grecques.

I. ÉTOLIE ÉPICTÈTE.

Agraïde, Apérantie, Eurytanie.

L'Étolie se divisait en deux régions[1] : l'Étolie *ancienne*, c'est-à-e l'Étolie des temps héroïques, comprenant la côte, de l'Aché-is à Calydon, les deux revers du Zygos et la plaine qui s'étend sud du lac Trichonis; l'Étolie *Épictète*, ou acquise, ainsi nommée rce qu'elle ne fut réunie que plus tard à l'Étolie ancienne, le ai berceau du peuple étolien. Elle avait pour frontières, à l'ouest, rive gauche de l'Achéloüs supérieur et la partie comprise entre rive droite et l'Inachus; au nord, la Dolopie, le Tymphreste; à st, les monts Oxia et Khiona, qui la séparaient de la Doride; sud, une ligne irrégulière qui, suivant la frontière septentrionale la Locride Ozole, le golfe de Corinthe vers Naupacte, la rive uche de l'Événus, après avoir enfermé le territoire de Calydon, aversait ce fleuve au nord du lac Trichonis, le côtoyait et rejoi-ait l'Achéloüs au-dessus de Stratos. L'Étolie Épictète était oc-upée par cinq tribus : les Agréens, les Apérantiens, les Eury-nes, les Ophioniens et les Apodotes.

Suivant Strabon, il faudrait chercher la première des cinq tri-s, celle des Agréens, sur les deux rives de l'Achéloüs. « Les Éto-ns, dit-il, et les Acarnaniens sont limitrophes; ils ont pour ontière commune l'Achéloüs, qui, sorti du Pinde et coulant du rd au sud, traverse le pays des Agréens, peuplade étolienne, et lui des Amphilochiens[2]. » Cependant Thucydide place évidem

[1] Strabon, X, II, 1.
[2] *Id. ibid.* 16.

ces collines sont couvertes de petits chênes. On le croirait à peine, mais les habitants d'un village de la rive gauche du Morno ont été assez malheureux, assez tourmentés par la faim pour aller ramasser des glands dans le bois et s'en nourrir. Ce village, c'est Avoros. Je ne sais par quelle inspiration funeste il s'est établi près d'un couvent, au bord d'un ravin profond. Les terres qu'il cultive sont éloignées, ingrates ou tout au moins d'un revenu insuffisant, et les habitants racontaient la disette dont ils venaient d'être victimes avec l'accent d'une morne résignation. Les villages voisins ne sont pas réduits à de telles extrémités; mais enfin le sol tourmenté sur lequel ils sont bâtis est peu propice à la culture. On se fatiguerait bien vite à parcourir un tel pays, si des échappées soudaines sur les hautes montagnes d'Étolie, le Vardoussia et le Khiona, ne venaient de loin en loin relever l'attention et donner au paysage un fond imposant.

C'est avec une sorte de joie que l'on traverse le Morno pour s'enfoncer dans les montagnes, à la recherche d'une nature plus vigoureuse. Quand on a parcouru cette région, on demeure frappé d'un caractère qui la distingue d'une autre région montagneuse de l'Étolie; je veux parler du massif de l'Arapoképhala. Ici, les montagnes ne sont pas jetées, comme au nord des lacs de Vrachori et d'Anghelo-Kastro, avec ce désordre grandiose qui frappe d'abord, puis qui tourne à la monotonie par la répétition des mêmes perspectives. Elles se développent en étages distincts, qui se dirigent à peu près de l'est à l'ouest. Elles forment comme de puissantes barrières qu'il faut contourner ou franchir pour circuler dans le pays, et les sentiers qui servent de chemins s'enroulent à leurs flancs comme de longs lacets. La première de ces barrières se compose des monts Papadia, Tritzovo, Vlachovouno; la seconde, des monts Ardini et Trékouri; la troisième, des grands contre-forts que l'Arapoképhala détache vers l'Oxia et le Vardoussia; enfin le Vardoussia lui-même est une quatrième barrière doublée du Khiona et plus redoutable que toutes les autres, mais dirigée du nord au sud : elle séparait autrefois l'Étolie de la Doride. La hauteur moyenne de ces montagnes (on ne parle ici ni du Vardoussia ni du Khiona, qui s'élèvent l'un jusqu'à 2,512 et l'autre jusqu'à 2,495 mètres) varie de 1,500 à 1,800 mètres. Entre la première et la seconde ligne coule le Kakavos, petite rivière qui va se jeter dans Fidaris; entre la seconde et la troisième, le Fida-

ris lui-même, dont les sources les plus importantes sont dans les monts Oxia et Vardoussia. Des cours d'eau viennent donc ajouter à la sécurité du pays, à ses ressources et à la variété du spectacle.

Sur d'étroits plateaux, dans de petites vallées, sur les dernières pentes des montagnes, les habitants ont trouvé des terres tantôt fertiles, tantôt un peu maigres, mais enfin qui répondent à leur travail. Le maïs, le blé et surtout la vigne y réussissent. Dans quelques endroits même, comme près du gros bourg de Mégali-Lobotina, les blés deviennent beaux et serrés. D'abondantes eaux, qui descendent des montagnes, sont dirigées par les habitants dans leurs terres, principalement dans leurs champs de maïs, qu'elles abreuvent et fertilisent. Quand elles ont assez de force et de volume, on les emploie à faire tourner des moulins. Elles méritent d'ailleurs tous les éloges que ne manquent pas d'en faire les habitants; elles sont transparentes, fraîches et légères; on ne peut en imaginer ni de plus saines, ni de plus agréables au goût. Dans les montagnes, les pâturages ne font pas plus défaut que les eaux courantes; mais, au lieu de les abandonner aux tribus nomades des Valaques, les habitants les ont gardés pour leurs troupeaux; ils deviennent presque uniquement pasteurs, quand les terres qui sont à leur portée sont légères et improductives. Ils ont encore une ressource importantes : c'est l'exploitation des bois. Leurs montagnes sont couvertes de beaux sapins. Ils les coupent, les dégrossissent, puis les transportent, soit au Kakavos, soit au Fidaris; mais, lorsque les eaux sont basses, en particulier dans le Kakavos, il faut pousser longtemps les pièces de bois jusqu'à ce qu'elles rencontrent un courant assez fort pour les porter au Fidaris et du Fidaris à la mer. Aussi les difficultés du flottage, jointes au mauvais état des chemins, ne leur permettent pas de tirer tout le parti qu'ils pourraient et qu'ils voudraient de leurs richesses forestières.

En somme, les habitants du Kravari, bien que jetés au milieu des montagnes, ne sont pas les plus mal partagés de l'Étolie. Ils ont fondé de nombreux villages, dont quelques-uns sont devenus des bourgs importants, comme Pendé-Hagii, Mégali-Lobotina et surtout Platanos. Établie à mi-côte sur un des contre-forts du mont Ardini, Platanos est devenue depuis huit ou dix ans une petite ville de quelque importance : elle réjouit l'œil et le surprend à la

2. Apodotie, Ophionie.

L'histoire des Ophioniens et des Apodotes se confond, comme celle des Agréens, des Apérantiens, des Eurytanes, avec l'histoire générale de la nation; ils fournirent à la cause Étolienne des soldats vaillants sans doute, mais obscurs; et l'âpreté de leur territoire, leurs impraticables montagnes, en écartant d'eux les entreprises de l'ennemi, leur dérobèrent aussi l'illustration.

Cependant les Apodotes nous sont mieux connus que les Ophioniens, grâce à Thucydide, qui nous a transmis sur eux quelques détails intéressants. Nous sommes en 426. Démosthène s'est laissé persuader par les Messéniens de Naupacte, ennemis naturels des Étoliens, d'attaquer l'Étolie Épictète, les Apodotes d'abord, puis les Ophioniens, puis les Eurytanes. Les Messéniens lui représentent ces tribus comme habitant des bourgades sans défense et fort éloignées l'une de l'autre; elles n'ont que des armes légères, elles seront prises au dépourvu, et Démosthène, soutenu par les Locriens Ozoles, qui connaissent le pays, qui combattent avec les mêmes armes que les Étoliens, les accablera sans peine. Démosthène, séduit, a déjà conçu le plan le plus audacieux et le plus brillant; il compte emmener avec lui les Étoliens soumis, descendre par la passe de Cytinium et prendre la Béotie à revers. Il n'a cependant avec lui que des Messéniens, des Céphalléniens, des Zacynthiens, trois cents hommes d'équipage Athéniens; il n'importe, il n'attend pas même les Locriens Ozoles. Parti d'Énéon en Locride, après une nuit passée dans le temple de Jupiter Néméen, il entre avec l'aurore en Étolie, prend Potidanie le premier jour, Crocylium le second, Tichium le troisième, puis s'arrête et envoie le butin à Eupalium en Locride. Il voulait achever cette conquête, celle de l'Apodotie sans doute, retourner à Naupacte, et de là marcher plus tard sur l'Ophionie. Les Messéniens lui représentèrent que ses succès devaient l'encourager, que la soumission de l'Étolie n'était qu'un jeu et qu'il fallait pousser en avant. Mais déjà les Étoliens s'étaient rassemblés, et même les dernières tribus de l'Ophionie, les Bomiens et les Calliens, qui habitent aux environs du golfe Maliaque, étaient accourues au secours des Apodotes.

Démosthène s'empara encore d'Égitium, dans une position élevée, environ à quatre-vingts stades de la mer. Mais les habitants, et les Étoliens venus à leur aide, occupèrent les hauteurs qui

seconde route, Appien ne nous dirait pas qu'il passa le Corax près de Callipolis : en effet Callipolis ou Callium dut être au nord de la vallée du Vardoussia et du Khiona. Qu'on la suppose dans la partie méridionale de la vallée (c'est là qu'il faudrait la chercher, dans le cas où Glabrion aurait franchi le Corax au-dessus de Vélukhovo), on ne comprendra guère que les Gaulois, repoussés récemment au passage de l'Œta, se soient aventurés dans le défilé périlleux de la vallée, ni que, descendus le long de la Vistritza, ils aient été chercher si loin des représailles. Glabrion lui-même aura mieux aimé courir les risques d'une route difficile, explorée d'ailleurs par une avant-garde de quatre mille hommes, que d'exposer son armée à des embuscades et à des surprises.

Les ruines de Kastriotitza, au nord-ouest du gros bourg de Mavro-Lithari, répondent parfaitement aux conclusions qui se tirent des textes de Tite-Live, d'Appien, de Pausanias, et par suite à l'emplacement de Callium ou Callipolis. L'enceinte, d'étendue médiocre et reconnaissable encore au sud, à l'ouest, au nord, était défendue par des tours carrées et bâtie en hellénique irrégulier de la belle époque, tel que celui qu'on remarque dans les remparts de Chalcis d'Étolie. La position de Callium est plus intéressante que ses ruines. Elle s'élève sur une pente douce qui aboutit à des ravins profonds et enferme dans la ligne de ses murs délabrés le petit village de Kastriotitza. Placée à l'entrée de la vallée du Vardoussia et du Khiona, elle regarde à l'est et au sud-ouest le Vardoussia, dont elle embrasse presque toute la chaîne avec ses accidents grandioses et ses neiges tenaces, pendant qu'au sud le Khiona dresse au-dessus des collines qui le masquent les neiges et les sapins de sa plus haute cime.

En s'enfonçant dans la vallée, on trouve, un peu avant Koniakos, sur la rive droite du Morno, d'autres ruines que les habitants désignent par le nom commun de *Palæo-Kastro*. Qu'on s'imagine une véritable terrasse de rochers ou, si l'on veut, une plate-forme naturelle soutenue par des rocs perpendiculaires. Elle supportait une bourgade plus petite encore que Callium et défendue, seulement aux endroits où le rocher manquait, par des murs en hellénique irrégulier. Deux ou trois pans encore en place en montrent la force. Au moyen âge, la position parut si favorable qu'on remania l'enceinte comme au kastro de Vélukhovo. En effet la petite ville, déjà défendue par les rochers de sa terrasse, s'élève

dans un lit à la fois plus vaste et moins profond, Démosthène avait l'avantage de tourner un obstacle dangereux et d'avoir derrière lui, en cas d'insuccès, le territoire d'un peuple allié.

Démosthène marche au nord-est, et la première ville dont il s'empare c'est Potidanie. On n'en retrouve plus l'emplacement. Potidanie était d'ailleurs moins une ville qu'une forteresse, *castellum;* ainsi l'appelle Tite-Live, qui la donne comme voisine d'Eupalium. En 207, dans la seconde guerre entre les Étoliens et la Macédoine, Philippe fait une brusque descente sur la côte de Locride, à Érythrée, près d'Eupalium. « Les Étoliens, dit Tite-Live, étaient sur leurs gardes; tous les hommes qui se trouvaient dans la campagne ou dans les forteresses voisines de Potidanie et d'Apollonie se sauvèrent dans les forêts et dans les montagnes[1]. » Si Eupalium était, comme le veut Leake, une ville de la côte, en face de l'île Trissonia, il faudrait chercher Potidanie, par exemple, aux environs du village de Koupléous.

En continuant vers le nord-est, comme on s'imagine que le fit Démosthène, on trouve au-dessus du village de Gouméi les ruines d'une petite ville qui correspondent à Crocylium ou à Tichium; elles ne méritent pas d'être décrites. L'appareil est de l'hellénique le plus irrégulier, si l'on peut encore lui donner le nom d'*hellénique*. Ce sont des blocs de toutes les formes, de toutes les dimensions, disposés sans la moindre symétrie, mais cependant avec un ordre grossier d'où résulte une solidité réelle. A l'ouest et sur le point le plus élevé de l'enceinte, gisent au milieu des broussailles, des blocs régulièrement taillés que les paysans appellent *les marbres,* et dont quelques-uns portent des moulures d'une extrême simplicité. Il faut peut-être y voir les débris d'un temple ou d'une chapelle de la ville. La ville elle-même était des plus petites, une bourgade fortifiée et rien de plus; elle avait vue au sud-est et au sud-ouest sur le golfe de Corinthe, depuis les promontoires de Rhium et d'Antirrhium jusqu'à Égium, à l'est sur la ligne du Trikorpho, au nord-est sur les neiges du Vardoussia. Leake, qui a examiné la position en passant, veut y reconnaître Égitium. Mais d'abord cette hypothèse l'oblige à entasser sur un étroit espace des villes que Thucydide nous donne comme assez éloignées l'une de l'autre. Puis les ruines de Gouméi, bien

[1] Tite-Live, XXVIII, VIII.

ivement, quand on les visite, d'être si mal renseigné par les auteurs anciens et de trouver si peu de ces inscriptions qui suppléent parfois avec tant de bonheur au silence de l'histoire. La plupart ne nous sont connues que par l'important passage où Polybe rapporte l'expédition de Philippe contre Thermus. Il faut en peser toutes les circonstances.

En 218, la moitié des Étoliens avait envahi la Thessalie sous la conduite de Dorimaque. Les Acarnaniens pressent Philippe de saisir l'occasion et de frapper un grand coup en Étolie. Philippe se rend à leur avis, arme ses troupes à la légère, réunit des guides, prend ses informations sur le pays et se met en marche. Parti le soir de Limnée, il arrive, au moment où le jour vient de poindre, sur les bords de l'Achéloüs entre Stratos et Conopé; ses soldats ont pris un peu de repos pendant la nuit. Sans attendre il traverse le fleuve; c'est à Thermus qu'il veut marcher, c'est à Thermus qu'il s'arrêtera. Il s'avance avec célérité, tout en ravageant le pays, et laisse sur sa gauche Stratos, Agrinium, Thestia; sur sa droite, Conopé, Lysimachie, Trichonium, Phytæum. Il arrive à la ville de Métapa, située près du lac Trichonis et commandant les défilés qui en longent les bords; elle est à peu près à soixante stades de Thermus. Il la trouve abandonnée des Étoliens, il y laisse cinq cents soldats, voulant en faire un poste qui surveillât l'entrée et assurât la sortie des défilés. En effet, dit Polybe, les bords du lac [en cet endroit], montueux, âpres, hérissés de forêts, ne laissent qu'un passage tout à fait étroit et difficile. Cette mesure prise, Philippe dispose ainsi ses troupes : en tête les mercenaires, puis les Illyriens, puis les peltastes et la phalange; à l'arrière-garde les Crétois, et il traverse les défilés, pendant que sur sa droite les Thraces et l'infanterie légère le suivent hors du chemin et à travers champs. Sa gauche fut protégée par le lac lui-même pendant près de trente stades. Sorti du défilé, le roi trouve le bourg de Pamphia, où il laisse également une garnison; il marche ensuite vers Thermus par une route, non-seulement montante et âpre à l'excès, mais encore bordée de chaque côté par de profonds ravins : dans quelques endroits, elle était tout à fait étroite et dangereuse; il fallait gravir ainsi pendant trente stades. Philippe parcourt encore ce chemin en peu de temps, parce que les Macédoniens marchaient avec énergie, et arrive à Thermus à la fin du jour. Il campe et laisse son armée piller les

occupé la partie orientale jusqu'au mont Khiona, qui les séparait de la Doride.

Les villes des Ophioniens ne sont nommées ni dans la géographie ni dans l'histoire, et à peine en retrouve-t-on quelques vestiges sur le sol. Les Ophioniens paraissent avoir occupé au nord du Morno, depuis le Kokkino jusqu'au Fidaris, la région tourmentée du Kravari; les Bomiens alors auraient habité entre le Kokkino et le mont Vardoussia, et les Calliens se seraient établis dans la vallée qui sépare le Vardoussia du Khiona. Les premières ruines de l'Ophionie sont au nord-est de Koupaki, près du village de Palæo-Katounon. Sous un magnifique bouquet de chênes-houx, d'où l'on découvre les ravins de Koupaki, la longue ligne du Tricorpho et le Voïdia de Morée, subsistent encore les restes d'un temple antique. Tout l'indique, la position d'abord, puis de belles pierres de taille dont trois sont encore en place; enfin, des détails de sculpture sur des blocs dispersés, un poisson, une sorte de bouclier, des ornements grossiers, mais rares en Étolie. Plus loin, au nord de Palæo-Katounon, se retrouvent les traces d'un mur hellénique. Là sans doute, au pied de collines escarpées, en face du Khiona neigeux, s'élevait la petite ville dont le temple ou la chapelle dépendait.

La seconde ville dont on reconnaisse l'emplacement était au nord du gros bourg de Mégali-Lobotina, près du monastère d'Hagios-Dimitrios. Il n'en reste plus qu'un pan de mur, haut de trois assises, à peu près du même hellénique irrégulier que les enceintes de Calydon et de Pleuron. La position était bien choisie. Qu'on se figure un véritable cirque de montagnes nues, dont quelques rares sapins nuancent les pentes grisâtres et déchirées: puis au nord du cirque, se rattachant à l'une des montagnes qui le forment, une longue crête toute bordée de profonds ravins. C'est sur cette crête, défendue seulement dans les points accessibles, que la ville se développait; elle avait appuyé son acropole à la montagne, dont la crête est comme une saillie. Les moines trouvent dans leurs champs des monnaies effacées et des poteries grossières. Ils ont même déterré une stèle funéraire sur laquelle on lit, gravé en caractères profonds, le nom d'un certain Nicanor, fils de Ptolémée [1].

[1] Voir à l'appendice, n° 3. Après Nicanor, vient Γαλατειας. Quel sens attacher

rencontre des ruines connues dans le pays sous le nom de *kastro de Spolaïta :* Spolaïta est un village situé au nord de la ville antique. Celle-ci développait son enceinte sur la plate-forme d'une colline basse dont les pentes, hérissées, au nord et à l'ouest, de rochers à pic, présentaient un premier rempart. On peut encore suivre la ligne des murs presque dans toute son étendue. Elle forme un pentagone irrégulier. Le mur sud, qui gravit une pente douce, est protégé par deux tours carrées (six mètres de front) et tantôt s'élève à la hauteur de deux, quatre, cinq assises, tantôt est renversé jusqu'aux fondements. A l'est, le mur s'abaisse, puis se relève et se développe sur une ligne brisée que six tours défendent. C'est le mieux conservé et le plus intéressant de toute l'enceinte; sur un point on compte jusqu'à neuf assises. On y trouve deux portes, dont il ne reste que l'ouverture. Deux tours, très-rapprochées, surveillaient les abords de la première; la seconde est percée à l'angle nord-est de l'enceinte. L'ennemi qui eût voulu la forcer aurait eu beaucoup à souffrir de la résistance des habitants postés sur les murs de l'est et du nord, et, en supposant qu'il fût arrivé jusqu'à l'entrée, il lui eût fallu s'engager dans un couloir étroit dont un côté est formé par le mur est et où il pouvait être écrasé. Les murs ouest et nord, qui dominaient des ravins ou des rochers à pic, sont presque entièrement détruits. Le développement de l'enceinte est médiocre. Elle commande une grande plaine dont celle de Stratos n'est que la continuation et que l'Aspros baigne au nord-ouest. Le mur, extrêmement solide, dont l'épaisseur mesure jusqu'à $3^{m}15$, se compose d'assises régulières, empiétant rarement l'une sur l'autre, aux joints presque verticaux.

Le kastro de Spolaïta est Agrinium. On ne peut nier l'analogie indiquée par Leake entre les noms d'Agrinium et de Thestia et ceux d'Agrius et de Thestius, descendants, suivant la légende, des héros Calydon et Pleuron. Quittant la côte et remontant l'Achéloüs, Agrius et Thestius seraient venus fonder des établissements dans la région des lacs. Frappé d'une autre analogie peut-être, celle d'Agrinium et d'Agréens, Kiepert a reculé Agrinium dans les montagnes, bien au delà de Stratos. Mais on a vu sur quel territoire étaient établis les Agréens. De plus, Polybe dit expressément : « Philippe laisse à gauche Stratos, Agrinium [1]. » Les

[1] Polybe, V, VII, 7.

ruines du kastro de Spolaïta, les premières que l'on rencontr
après Stratos, sont donc celles d'Agrinium. Un passage de Di
dore de Sicile confirme cette opinion. En 314, Cassandre, l'e
nemi des Étoliens, vient conseiller aux Acarnaniens d'abandonn
les bourgades ouvertes ou les villes mal défendues et de se co
centrer dans quelques fortes positions. Les Acarnaniens se retire
en effet à Stratos, Agrinium, Sauria[1]. Le kastro de Spolaïta av
pour lui la force de son enceinte épaisse et la proximité
Stratos. Les deux villes ne sont séparées que par l'Achéloüs, q
l'on traverse à gué à cette hauteur, et les Acarnaniens les avaie
évidemment choisies pour se soutenir et se secourir l'une l'aut
Notons ce point comme éclairci dans l'obscure géographie de
l'Étolie ancienne. Agrinium appartenait alors aux Acarnaniens,
qui, sans cesse en guerre avec les Étoliens, s'étaient emparés de
quelques villes sur la rive gauche de l'Achéloüs. Mais, lorsque
Cassandre fut parti pour Leucade, trois mille Étoliens allèrent
bloquer Agrinium, la réduisirent à capituler, et, lorsque les
Acarnaniens eurent évacué la place, les poursuivirent malgré la
parole donnée et les massacrèrent perfidement.

b. Thestia.

Sur la même ligne que les ruines de Spolaïta, en marchant
vers l'est, on trouve le kastro de Mavrovro. Il devait se développer
sur une colline qui, au nord, s'abaisse insensiblement vers le Pé
titarus (Zervas), mais qui, au sud, tombe à pic dans la plai
Quand on considère la position de ce dernier côté, on se trou
en présence d'un mur de roc presque perpendiculaire et do
l'escalade eût été sans doute impossible pour un corps enne
L'enceinte, dont il ne reste que deux pans de mur en hellénique
irrégulier, près du Zervas, paraît avoir été réparée au moyen â
Il faut reconnaître la ville des Thestiens dans cette position
marquable, reliée à l'est au Kinigou, dont elle est un des derni
contre-forts, défendue au sud et à l'ouest par des pentes abrup
et au nord par le Zervas. Polybe, qui est le seul à la citer, ne
apprend pas même le nom de la ville, mais seulement celui
peuple. Il est probable que la ville s'appelait *Thestia*. Comm
kastro de Mavrovro est le premier que l'on rencontre après

[1] Diod. de Sic. XIX, LXVIII.

stro de Spolaïta et que Philippe laisse sur sa droite Agrinium, is Thestia [1], de même que nous avons vu Agrinium dans la preère de ces ruines, nous avons dû voir Thestia dans la seconde. ake n'a visité ni l'un ni l'autre emplacement.

Au sud-est de Thestia, sur le bord d'une petite rivière, l'Ertza qui, descendue du mont Arapoképhala, porte ses eaux au d'Anghélo-Kastro, s'est conservée une inscription intéressante. pierre sur laquelle elle est gravée, grossière, brisée en un droit, rongée par le temps, est tournée vers la rivière et mere 1^{m}75 de long, sur 1^{m}35 de large. L'inscription se compose deux parties, l'une en caractères hauts de dix centimètres, eusés profondément et très-distincts, l'autre en lettres beauup plus petites et à demi effacées. C'est une borne qui séparait territoires de deux tribus inconnues, elle dit: « Limite des Eiens et des Eoitanes [2]. » La suite, inintelligible, contenait peutre l'avis de respecter la borne et les limites qu'elle fixait. Les téens et les Eoitanes appartenaient sans doute à la grande tribu es Eurytanes, qui occupait toute cette contrée montagneuse. Nous ons dans l'histoire même d'Étolie un exemple de ces subdivions de tribu; les Bomiens et les Calliens nous sont donnés par hucydide comme dépendants de la tribu des Ophioniens. Les téens et les Eoitanes ne sont pas nommés dans les auteurs anens. S'il est permis de hasarder une conjecture sur eux, je dirai u'ils semblent avoir occupé la partie de l'Eurytanie qui s'étendait u revers occidental du Koutoupa, du Kinigou et de l'Arapokéhala, à l'Achéloüs.

c. Conopé.

J'arrive aux villes que Philippe laisse à droite dans sa marche ar Thermus. La première est Conopé, à vingt stades de l'Achéüs, près de la rivière Cyathus [3]. Il y a peu de villes en Étolie ont l'emplacement soit aussi bien déterminé. Au-dessous de tratos, puisque Philippe passe l'Achéloüs entre Stratos et Coopé, on ne rencontre d'autre rivière que le courant qui porte à Achéloüs les eaux des lacs de Vrachori et d'Anghélo-Kastro. Il ut donc y reconnaître le Cyathus de Polybe. Sur la rive gauche

[1] Polybe, V, VII, 7.
[2] Voir l'appendice, n° 5.
[3] Polybe, IX, XLV, 1.

beaucoup d'hommes tombèrent au fond des ravins[1]. Au témoignage de Tite-Live et d'Appien, il faut joindre le témoignage, moins précis, de Pausanias; rapprochés, ils s'éclaircissent et se complètent. Brennus vient d'être repoussé par les Étoliens au passage de l'Œta; il se persuade alors que, s'il peut contraindre les Étoliens à rentrer en Étolie, il aura plus facilement raison de la Grèce. Il choisit donc quarante mille fantassins et huit cents cavaliers, qu'il confie à Orestorius et à Combutis; il leur commande de retourner d'abord en Thessalie par les ponts du Sperchius, puis de se jeter sur l'Étolie. Ils obéirent, et tous les excès que peut commettre une soldatesque barbare, Callium en fut le théâtre. Brennus avait ordonné à ses lieutenants un mouvement simulé sur la rive gauche du Sperchius; ils la remontèrent quelque temps, repassèrent le Sperchius au point où il reçoit la Vistritza, descendirent la vallée de la Vistritza et tombèrent sur la malheureuse Callium[2].

Reconnaissons d'abord dans le Vardoussia le Corax de Strabon et de Polybe. Le Vardoussia en effet pousse ses derniers contreforts jusqu'à l'Œta[3]; il est vraiment la plus haute montagne de la Grèce, puisqu'il s'élève à 2,495 mètres, et que le Khiona seul compte quelques mètres de plus[4]. Enfin une armée qui descendait de l'Œta pour marcher à Naupacte le trouvait nécessairement sur son passage[5]. Mais sur quel point le traversa Glabrion? Il n'existe que deux routes pour franchir le Vardoussia; la première, à l'est du village de Mousounitza, tracée entre la plus haute cime de la montagne et un sommet qui mesure plus de 2,300 mètres; la seconde, au nord du Vélukhovo, lorsque le Vardoussia, qui va s'abaissant du nord au sud, n'atteint plus qu'à 1,200 mètres. Glabrion dut prendre la première. C'est la seule qui présente les difficultés dont parlent Tite-Live, d'après Polybe, et Appien; c'est la seule qui soit bordée de ravins si affreux qu'on n'ose pas s'y aventurer tant que la neige n'est pas fondue. Des hauteurs du Corax, Glabrion descendit dans la vallée du Kokkino et de là s'achemina par le Morno à Naupacte. S'il avait suivi la

[1] Tite-Live, XXXVI, xxx; Appien, *Syriaca*, XXI.
[2] Pausanias, X, xxii.
[3] Strabon, X, ii, 4.
[4] Tite-Live, Appien, endroits cités.
[5] Polybe, XX.

.om qu'elle a gardé, *Anghélo-Kastro* (le château des Anges). Nicéphore la donna en dot avec d'autres villes (1294) à sa fille thamar, qui épousa Philippe de Tarente, fils de Charles II, roi e Naples.

On ne retrouve plus guère à Anghélo-Kastro que les ruines de a ville byzantine. Elles sont situées sur une colline escarpée de ous les côtés, excepté celui qui regarde le Cyathus, et se réduisent quelques pans de mur, à une tour délabrée, aux restes d'une glise de Saint-Georges. Arsinoé ou Conopé paraît avoir embrassé lans son enceinte une plaine qui s'étend au-dessous de la colline; sur la colline s'élevait sans doute l'acropole. Mais une base de colonne ionique, d'un diamètre médiocre, voilà le seul vestige qui rappelle la ville ancienne. Il faut y joindre une inscription funéraire, engagée dans une église ruinée d'Anghélo-Kastro. On y lit deux noms de femme et un nom d'homme, en caractères assez soignés : Mocrateia, Rycleida, Damippas[1].

d. Lysimachie.

Après Conopé, vient Lysimachie. Sur cette ville, les témoignages des auteurs anciens sont peu nombreux, mais précis, et suffisent pour en déterminer l'emplacement. Strabon nous dit qu'elle était près du lac de Lysimachie, à égale distance de Pleuron et d'Arsinoé[2]. En 191, Antiochus, lisons-nous dans Tite-Live, après avoir assisté à une assemblée de Naupacte, quitte cette ville pour rejoindre les troupes qui lui arrivaient du golfe Maliaque; il suit la route qui mène à Stratos en passant par Calydon et Lysimachie[3]. Cette route devait traverser l'Événus, déboucher dans la plaine de Missolonghi, franchir le Zygos, tomber au village de Papadatais, tourner à gauche entre le Zygos et le lac d'Anghélo-Kastro, et longer l'Achéloüs jusqu'à Stratos. Les ruines de Papadatais répondent aux indications de Polybe, de Strabon et de Tite-Live. On vient de voir qu'elles se trouvent sur la grande route de Naupacte à Stratos; elles sont également éloignées des ruines de Kyra-Irini (Pleuron) et d'Anghélo-Kastro; enfin elles sont à peu de distance du grand lac d'Étolie. Comme les deux lacs d'Anghélo-Kastro et de Vrachori étaient, selon toute appa-

[1] Voir l'appendice, n° 6.
[2] Strabon, X, II, 22.
[3] Tite-Live, XXXVI, XI.

au cœur d'une vallée sauvage et facile à disputer, dans laquelle coule le Morno.

Rares en Étolie, les inscriptions, dans ces régions désolées, deviennent plus rares encore. J'ai trouvé seulement à Lefkadiki, près d'une église ruinée de la Panagia, une stèle élégamment sculptée, qui porte, sur une bande en saillie, le nom de *Timola*. Les caractères semblent de l'époque romaine [1].

On peut croire que les Étoliens ont été frappés de l'importance de la vallée du Vardoussia et du Khiona. Callium en garde l'entrée, le kastro de Koniakos, le centre, et le kastro de Vélukhovo, la sortie. Le kastro de Koniakos ne peut être Callium pour les raisons qu'on a vues; d'ailleurs près de cette ville il est impossible de franchir le Vardoussia. Ajoutons que, si l'on considère combien le kastro de Vélukhovo se rattache au système de défense de la vallée, on se convaincra davantage encore qu'il faut le retirer à la Locride Ozole et l'attribuer à l'Étolie.

La description de l'Étolie Épictète est terminée. Si elle permet de suppléer souvent au silence de la géographie et de l'histoire, on ne peut nier qu'il n'y ait quelque monotonie dans cette succession de ruines sans importance et de villes anonymes. Moins désolée que l'Étolie Épictète, l'Étolie ancienne ne manque pas de villes importantes et connues, soit par l'histoire des temps héroïques, soit par la lutte qui mit aux prises Philippe et les Étoliens.

II. ÉTOLIE ANCIENNE.

1. Région des lacs.

Suivant Strabon, la côte, de l'Achéloüs à Calydon, et, dans l'intérieur des terres, les plaines fertiles de Stratus et de Trichonium formaient l'Étolie ancienne. Stratus, qui ne fut réunie à l'Étolie que pour un temps et par droit de conquête, appartient à l'Acarnanie; Trichonium s'élevait dans la région des lacs. C'est autour des lacs que se pressaient les cités les plus importantes et les plus riches de l'Étolie, à l'exception peut-être de Calydon. Protégées par leurs montagnes et rapprochées en quelque sorte pour une vie commune sur un territoire favorisé, elles se regardaient entre elles, du haut des collines qu'elles occupaient, avec le contentement de l'aisance et la sécurité de la force. Aussi regrette-t-on

[1] Voy. l'appendice, n° 1.

e. Trichonium.

Quand on continue à suivre la route qui passe près du lac de Vrachori, on trouve les ruines de Gavalou, ruines insignifiantes et qui méritent à peine d'être décrites. L'enceinte de la ville ancienne, qui enfermait une colline allongée et basse, tournée comme celle de Papadataïs vers le lac de Vrachori, a été complétement rasée. Il n'en subsiste plus guère qu'une ligne de fondements, souvent interrompue ou enfouie dans le sol. Sur le haut de la colline, près de l'église du village, est un fût de colonne dorique, d'un seul morceau, d'assez petit diamètre et d'exécution médiocre. Il faut le signaler : tout ce qui ressemble à de l'art est de la dernière rareté en Étolie. C'est là que fut Trichonium. On n'en peût guère douter, puisqu'on ne rencontre pas d'autres ruines entre Papadatais et Gavalou. Trichonium était avec Stratos une des premières villes de la mésogée étolienne; les riches plaines qu'elle cultivait entre le Zygos et le lac qui porta son nom, sont encore les meilleures et les plus fertiles du pays. De Trichonium sortirent quelques-uns des chefs les plus influents de l'Étolie : Dorimaque, le vainqueur de Caphyes, le fougueux stratége, le profanateur du temple de Dodone, le législateur peu scrupuleux d'un moment de crise; Dicéarque, le principal auteur de l'alliance entre les Étoliens et Antiochus, ainsi que de la rupture avec Rome; Alexandre, qui se jeta sur l'arrière-garde de Philippe après la prise de Thermus, qui combattit l'abolition des dettes demandée par les Étoliens et décidée par Dorimaque et Scopas[1]. On ne trouve à Gavalou aucune inscription qui vienne ajouter aux témoignages de l'histoire.

f. Phytæum.

La dernière ville que Philippe laisse sur sa droite est Phytæum. Pour en reconnaître l'emplacement, il semble qu'il n'y ait qu'à suivre les bords du lac. Phytæum, nommée après trois villes qui regardent le grand lac d'Étolie, Conopé, Lysimachie, Trichonium, doit être dans la même direction et dans une situation semblable. Quand on a dépassé Gavalou, Boutino, on arrive au petit village

[1] Les nouvelles inscriptions de Delphes ont révélé d'autres stratéges originaires de Trichonium.

de Palæochori, près duquel subsistent encore des ruines helléniques intéressantes. Elles appartiennent à une enceinte qui couronnait la plate-forme, assez étroite, d'une haute colline dont les pentes, dans la direction du sud-est, sont presque perpendiculaires. Le mur nord-ouest est le seul qui subsiste : il est en hellénique irrégulier d'une grande solidité. Je reconnais dans cet emplacement l'ancienne Phytæum que Polybe cite en passant et que nomme Étienne de Byzance. Leake, qui n'a pas eu le temps d'explorer les bords du lac de Vrachori, veut sans aucune raison voir Phytæum dans les ruines de Kouvélo. Les ruines de Palæochori, qui font une suite si évidente aux villes que Philippe laissa sur sa droite, ne permettent pas cette supposition.

2. ANCIENNES VILLES À L'EST ET AU NORD DU LAC TRICHONIS.

a. Kastro de Kaloudi.

Les incertitudes et les difficultés commencent maintenant : où chercher Métapa, Pamphium, Acræ? Sur les emplacements que Leake leur assigne on ne découvre aucune ruine, aucun vestige d'enceinte. Quand toutes les autres villes de la région des lacs ont laissé des traces plus ou moins considérables de leur existence, il serait extraordinaire que ces trois-là eussent été en quelque sorte effacées du sol. Mais que l'on s'éloigne de l'extrémité nord-ouest du grand lac d'Étolie où Leake veut que se soient élevées Acræ, Métapa et Pamphium; que l'on passe à l'extrémité opposée, aussitôt on rencontre d'importantes ruines. Les décrire successivement, confronter l'opinion de Leake avec le texte de Polybe et l'état des lieux, voilà peut-être le moyen le plus sûr pour résoudre une question qui ne manque pas d'intérêt et que les géographes ont controversée.

Les premières ruines que l'on trouve sur son chemin en poursuivant le tour du lac Trichonis, sont au bas du pauvre village de Kaloudi. La ville ou plutôt la bourgade fortifiée qu'elles représentent avait entouré d'une enceinte une hauteur hérissée de rocs dans une étroite vallée. On arrive à cette bourgade à travers les bois; elle est retirée à l'écart et comme cachée. Elle n'a qu'une faible échappée sur le lac Trichonis, dont une colline et une plaine la séparent. On reconnaît au mur nord-ouest, le seul qui subsiste, l'appareil de l'enceinte. Il est en hellénique irrégulier. Les pierres

ssemblent à des blocs détachés de la montagne, taillés grossièment et ajustés par un art tout primitif qui allait à la solidité ns être capable d'y ajouter l'élégance.

b. Kastro de Dervékista.

En arrière des ruines de Kaloudi est le kastro de Dervékista. rdu au milieu des bois, il couronne une colline d'où l'on déuvre au loin le Fidaris : c'est une forteresse du moyen âge et us ne la citons que pour mémoire.

c. Kastro de Morosklavo.

La position de Morosklavo, qui enfile en longueur le lac Trionis, est une position antique. Quelques fondements grossiers ir une colline au bas du village de Morosklavo et les monnaies oliennes qu'on y trouve rappellent seuls qu'une ville ou une ourgade existait là.

d. Kastro de Pétrochori.

Le kastro de Pétrochori, sans être aussi ruiné, n'offre que peu 'intérêt. On reconnaît seulement sous les remaniements du moyen ge les fondements du mur sud-ouest. L'emplacement est pittoesque et remarquablement choisi. Les montagnes de Naupacte, e cône sombre de l'Arapoképhala, la chaîne du Zygos, le lac Trihonis, qu'on domine comme à Morosklavo, forment une perspecve belle et variée. En même temps, un peu au-dessous de Péochori, commence la ligne de collines dont les pentes rapides mbent dans le lac Trichonis. Le kastro de Pétrochori, posé au mmet d'une de ces collines, en défendait les abords et gardait ntrée d'un périlleux défilé.

e. Kastro de Képhalo-Vryso.

Si l'on quittait les bords du lac pour traverser les collines basses les étroites vallées qui sont à l'est de Pétrochori, on rencontrait kastro de Képhalo-Vryso. Cette ville n'est pas bâtie sur une lline comme la plupart des cités de l'Étolie, mais en plaine. Elle la forme d'un carré long, presque régulier. Trois côtés de l'enınte subsistent encore et s'élèvent en général à la hauteur de deux ı de trois assises. Le mur oriental, adossé à des collines pieruses, est seul détruit. De distance en distance, les murs du sud,

de l'ouest, du nord, sont flanqués de tours carrées, éloignées l'une de l'autre d'environ 42 mètres et présentant une face de 7 mètres. On en compte encore quinze, dont deux très-ruinées. Une tour ronde forme l'angle sud-ouest de l'enceinte; elle défend, avec une tour carrée, la seule porte que l'on retrouve et dont il ne reste que l'ouverture. Le mur, épais de 2^m53, est construit comme les remparts de Messène; de longs blocs, perpendiculaires aux parements du mur, forment des compartiments qui retiennent les pierres de remplissage et doublent la solidité de l'enceinte. L'appareil est hellénique, les assises sont régulières, mais les joints demeurent obliques. L'intérieur de l'enceinte est aujourd'hui un beau champ de maïs arrosé par des eaux courantes. On y trouve près du mur sud des fondations du même style que l'enceinte : elles ont la forme d'un parallélogramme, long de 125 mètres et large de 12^m85. Elles supportaient un mur de 1^m22 d'épaisseur. Adossés à la ligne méridionale des fondations sont les restes d'un édifice qui mesurait 12^m90 de face sur 5^m20 de côté. Il faut reconnaître dans ces fondations l'agora de la ville étolienne et, dans les restes de l'édifice, peut-être un petit temple, peut-être un édifice public. L'emplacement du temple semble indiqué par la chapelle ruinée d'Hagia-Triadha (Sainte-Trinité), qui touche au mur oriental et près de laquelle on trouve de belles pierres de taille, percées de trous de scellement.

Au nord de Képhalo-Vryso, dans le village de Mokista, est une église byzantine, construite en partie de pierres de taille remarquables, qui semblent provenir d'un temple ancien. Elle est petite et curieuse tant par son antiquité que par des inscriptions païennes et chrétiennes. Malheureusement les unes et les autres ont été à moitié détruites par le temps ou par les bergers. La première est encastrée dans le mur de l'église : c'est une stèle. Au haut de la pierre on lit, tracés en caractères soignés, mais avec des appendices aux extrémités des lettres qui annoncent l'époque impériale : « Artémitos, fils d'Agémon[1]. » Plus bas est une autre inscription, également funéraire, mais en caractères penchés, négligés, et certainement postérieure. Le commencement de toutes les lignes a disparu et la fin n'en est pas toujours lisible : il m'a semblé impossible d'en tirer un sens raisonnable.

[1] Voir l'appendice, n° 8.

kastro de Spolaïta et que Philippe laisse sur sa droite Agrinium, puis Thestia[1], de même que nous avons vu Agrinium dans la première de ces ruines, nous avons dû voir Thestia dans la seconde. Leake n'a visité ni l'un ni l'autre emplacement.

Au sud-est de Thestia, sur le bord d'une petite rivière, l'Ermitza qui, descendue du mont Arapoképhala, porte ses eaux au lac d'Anghélo-Kastro, s'est conservée une inscription intéressante. La pierre sur laquelle elle est gravée, grossière, brisée en un endroit, rongée par le temps, est tournée vers la rivière et mesure 1^{m}75 de long, sur 1^{m}35 de large. L'inscription se compose de deux parties, l'une en caractères hauts de dix centimètres, creusés profondément et très-distincts, l'autre en lèttres beaucoup plus petites et à demi effacées. C'est une borne qui séparait les territoires de deux tribus inconnues, elle dit: « Limite des Eitéens et des Eoitanes[2]. » La suite, inintelligible, contenait peut-être l'avis de respecter la borne et les limites qu'elle fixait. Les Eitéens et les Eoitanes appartenaient sans doute à la grande tribu des Eurytanes, qui occupait toute cette contrée montagneuse. Nous avons dans l'histoire même d'Étolie un exemple de ces subdivisions de tribu; les Bomiens et les Calliens nous sont donnés par Thucydide comme dépendants de la tribu des Ophioniens. Les Eitéens et les Eoitanes ne sont pas nommés dans les auteurs anciens. S'il est permis de hasarder une conjecture sur eux, je dirai qu'ils semblent avoir occupé la partie de l'Eurytanie qui s'étendait du revers occidental du Koutoupa, du Kinigou et de l'Arapoképhala, à l'Achéloüs.

c. Conopé.

J'arrive aux villes que Philippe laisse à droite dans sa marche sur Thermus. La première est Conopé, à vingt stades de l'Achéloüs, près de la rivière Cyathus[3]. Il y a peu de villes en Étolie dont l'emplacement soit aussi bien déterminé. Au-dessous de Stratos, puisque Philippe passe l'Achéloüs entre Stratos et Conopé, on ne rencontre d'autre rivière que le courant qui porte à l'Achéloüs les eaux des lacs de Vrachori et d'Anghélo-Kastro. Il faut donc y reconnaître le Cyathus de Polybe. Sur la rive gauche

[1] Polybe, V, VII, 7.
[2] Voir l'appendice, n° 5.
[3] Polybe, IX, XLV, 1.

du courant, sont des ruines byzantines et des vestiges helléniques : l'Achéloüs coule au bas, à une distance de quatre kilomètres et demi, qui répond à peu près aux vingt stades de l'historien grec. C'est là que fut Conopé.

Cette ville est plusieurs fois nommée dans l'histoire de l'Étolie; elle commandait un des passages de l'Achéloüs que Philippe, dans l'expédition qu'il entreprit, en 219, contre la basse Étolie, força malgré les efforts de la cavalerie étolienne[1]. Strabon nous apprend qu'elle échangea son nom de Conopé contre celui d'Arsinoé. Polybe, on ne sait pourquoi, lui donne tantôt l'un de ces noms, tantôt l'autre; il l'appelle même en un endroit *Arsinoïa*[2]. « Ce n'était d'abord, nous dit Strabon, qu'une bourgade appelée *Conopa :* la ville fut fondée par Arsinoé, femme et sœur de Ptolémée II[3]. » Cette Arsinoé, fille de Ptolémée Ier Soter, avant d'épouser son frère Ptolémée II Philadelphe, fut mariée en 299 au vieux roi de Thrace Lysimaque. Quoique l'histoire n'en fasse pas mention, des rapports d'alliance et d'amitié durent s'établir entre les Étoliens et Lysimaque, lorsque ce dernier soutint, contre un ennemi des Étoliens, Démétrius Poliorcète, la lutte acharnée qui lui valut la Macédoine. La fondation d'Arsinoé se placerait donc entre 297 et 283. Lysimaque, épris d'Arsinoé, appela de son nom d'autres villes, bien plus importantes que Conopé, Éphèse par exemple. Plus tard, lorsque Rome eut humilié l'Étolie, Arsinoé fut le théâtre de tragiques événements. C'est dans ses murs que le sang étolien fut pour la première fois versé par des Étoliens et que fut donné le signal des guerres civiles et des proscriptions qui précipitèrent la ruine de l'Étolie[4]. Après la prise de Constantinople par les Latins, Conopé changea de nom une seconde fois. La ville ancienne était sans doute détruite; mais la position parut importante aux despotes d'Étolie, descendants de cet Isaac l'Ange, porté, en 1185, au trône de Constantinople par la révolution qui renversa Andronic. Elle surveillait un des passages de l'Achéloüs et aussi l'un des défilés qui mènent de la haute dans la basse Étolie. Michel Ier, ou Michel II, la rebâtirent au XIIIe siècle : ces princes étaient des Ange-Comnène : ils appelèrent la ville nouvelle du

[1] Polybe, IV, LXIV, 5.
[2] *Id.* IX, XLV, 1 ; XXX, XIV, 5.
[3] Strabon, X, II, 22.
[4] Polybe, XXX, XIV, 5.

sirs, ils ne pouvaient que recevoir avec empressement un culte si conforme au relâchement de leurs mœurs. Vénus alors dut être l'objet d'hommages aussi passionnés, aussi exclusifs que ceux qui dans d'autres villes s'adressaient aux dieux étrangers. Son temple, comme le temple de Sérapis à Chéronée, à Tithorée, à Coronée, devint un centre d'affranchissement; c'est un dixième centre à joindre à ceux que Curtius énumère; il était jusqu'ici demeuré inconnu. Les inscriptions nouvelles de Delphes contiennent les actes de deux affranchissements faits à Delphes par des Étoliens; peut-être, lorsqu'ils eurent dans leur pays un centre d'affranchissements, les consommèrent-ils en général au temple de Vénus. Outre ce fait si intéressant, l'inscription de Krionéro nous donne encore le nom de deux villes étoliennes qui ne sont connues que par elle, Boucatium et Phistyum. Évidemment les ruines de Krionéro sont identiques à Phistyum : l'inscription a été encastrée dans l'église qui s'est élevée sur l'emplacement du temple, et Vénus y est appelée Vénus Phistyenne. Dans les premières lignes les magistrats locaux sont les magistrats de Phistyum. S'il était possible de conserver des doutes sur ce point, ils seraient levés par une autre inscription engagée dans le mur de l'église; quoiqu'il n'en reste que quelques noms propres mutilés, on y lit encore au génitif pluriel le nom de Phistyens. C'est donc une ville, passée sous silence par les auteurs anciens, dont le nom et la position sont acquis à la géographie.

h. Kastro de Kouvélo.

Au sud-ouest de Krionéro sont les ruines importantes de Kouvélo. Elles couronnent un des derniers contre-forts du mont Viéna: c'est une colline qui s'abaisse doucement vers le lac de Vrachori. Toute la ligne de l'enceinte subsiste plus ou moins bien conservée, et s'élève en général à la hauteur de deux ou de trois assises; le mur sud-est est seul complétement détruit. Dans cette ville, le système de défense est assez varié. Les murs sont à la fois armés de tours carrées et brisés par des rentrants. Mais la partie la plus curieuse de la ville ancienne est sans contredit une acropole ovale qui occupe au nord-est le sommet de la colline. Du côté sud, elle était séparée du reste de la ville par un mur intérieur, détruit aujourd'hui jusqu'aux fondements. Au point où ce mur rejoignait le mur oriental, on trouve une tour demi-circulaire dont les côtés,

rence, réunis dans l'antiquité, les historiens et les géographes anciens ne nomment dans cette région qu'un seul lac, qui, à différentes époques, porta des noms différents. Il s'appela d'abord Hyrie, et fut formé, si l'on en croit la fable, des larmes d'Hyrie, mère de Cycnus, qui ne put se consoler de la mort et de la métamorphose de son fils [1]; le nom d'Hydra, que lui donne Strabon comme le plus ancien de ses noms, paraît se confondre avec celui d'Hyrie et n'en être qu'une variété. Plus tard, quand Lysimaque fonda Lysimachie ou entoura de murs la bourgade d'Hyrie (c'est une conjecture vraisemblable de Leake), les Étoliens, reconnaissants, attachèrent à la ville nouvelle et au lac le nom de leur allié et de leur bienfaiteur. Enfin, à une époque postérieure, Trichonium étant devenue une des villes les plus importantes de la ligue étolienne, le lac de Lysimachie s'appela *Trichonis* : Polybe ne le nomme jamais autrement [2].

Tenons donc les ruines de Papadatais, les premières que l'on rencontre après celles d'Anghélo-Kastro, pour l'ancienne Lysimachie. Lysimachie était déjà détruite au temps de Strabon. Elle enfermait dans son enceinte une colline importante, dont les pentes abruptes tombent au sud et à l'ouest dans un ravin profond. Le mur nord est le mieux conservé; on y distingue encore quatre tours carrées, dont deux sont ruinées entièrement, tandis que les deux autres s'élèvent à la hauteur, celle-ci de six, celle-là de quatre assises. Le mur ouest, dont on retrouve les fondements seuls de distance en distance, protégé par un ravin, semble n'avoir pas été armé de tours et avoir gravi la colline en ligne brisée. Le mur sud n'est pas en meilleur état que le mur ouest. Du côté de l'est, le mur flanqué de tours, dont une seule est reconnaissable, a subi des remaniements au moyen âge. Les tours du nord, la seule partie qui permette de se former une idée de l'enceinte, sont en hellénique régulier. Les tombeaux de Lysimachie étaient près du lac; dans l'église de Mataranga, sur une stele provenant de l'un de ces tombeaux, on lit l'inscription suivante en caractères peu soignés: « Chidas, fils de Chrion [3]. »

[1] Ovide, Mét. VII, v. 371-382.
[2] Polybe, V, vii, 10; XI, vii.
[3] Voir l'appendice, n° 7.

ɪ montagne dont il semblait d'abord faire partie; il se dresse dans n majestueux isolement avec la couronne de rocs perpendiculaires ue la nature a placée sur son sommet. Du premier coup d'œil n a deviné une position, remarquable par sa force, dont les Étoens ont dû faire choix pour y asseoir une de leurs plus imporıntes cités. Ils aimaient, comme on l'a vu par l'exemple des ruines e Djouka, de Tatarna, de Mavrovro, de Papadatais, la forme riangulaire dans les hauteurs qu'ils enfermaient de leurs eneintes; elle leur donnait au sommet une acropole naturelle, déendue ordinairement par des ravins et des précipices, qui domiait de haut la ville et les alentours. Le pic de Vlochos est, si l'on eut dire, l'idéal des positions de cette nature, et les ruines dont l est couvert sont les ruines d'une grande ville.

Quand on explore le kastro de Vlochos, on remarque aussitôt que la nature est au moins de moitié dans les défenses. A l'ouest t surtout à l'est, dans la partie la plus rapprochée de l'acropole, es pentes de la colline sont hérissées de rochers droits comme les murailles. L'acropole, qui élève au-dessus de la ville sa masse le rocs abrupts, n'est accessible qu'à l'ouest par un étroit sentier, qu'on rendrait sans peine impraticable. Une semblable position avait en elle-même de quoi arrêter, de quoi lasser les efforts de l'ennemi; par surcroît les abords en sont des plus difficiles. Veuton l'approcher par l'ouest, on rencontre une série de collines, erpendiculaires à celle de Vlochos et parallèles entre elles, qui e dirigent les unes vers le lac de Vrachori, les autres vers la laine du même nom; au milieu coule le torrent de l'Ermitza, ui, descendu du mont Arapoképhala, porte ses eaux au lac d'Anélo-Kastro. A l'est, l'obstacle est le même et encore plus rude à incre : de ce côté les collines sont plus hautes, plus roides, séarées par des ravins plus profonds. Au sud, on trouve les ramiations du pic de Vlochos; il faut cheminer sur leur crêtes roites ou s'engager dans les défilés qu'elles forment. Les pentes e l'acropole au nord sont tout à fait inaccessibles.

Ces défenses, dont la nature faisait les frais, les Étoliens les ont omplétées par des murailles. Celles de l'est ont disparu, à l'exeption de quelques morceaux qu'on voit encore dans la partie ud-est. C'est au sud et surtout à l'ouest qu'il faut chercher les estes de l'enceinte. On reconnaît dans toute son étendue le mur uest, dont la hauteur varie de deux à cinq ou six assises. Il forme

une ligne brisée qui, à mesure qu'elle se développe, dévie de plus en plus de l'est à l'ouest et suit les accidents du terrain. Il n'est pas flanqué de tours; il est défendu seulement par des redans qui se protégent les uns les autres; ce système ne se rencontre dans aucune autre ville d'Étolie. On remarque deux portes dans la même muraille, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. La première a dans sa disposition de l'analogie avec la grande porte de Mycènes. On y arrive par un couloir long de $5^{m}10$ et large de $2^{m}25$, que forment le mur même de l'enceinte et un mur intérieur parallèle à ce dernier. Mais il ne reste de la porte que l'ouverture. La seconde, appelée par les paysans *la petite porte*, est percée directement dans le mur et ne présente aucun trait particulier.

Le mur ouest va sans cesse en s'abaissant du nord au sud ; le mur sud, à cheval sur les ramifications de la colline de Vlochos, tour à tour en gravit et en descend les pentes pour les enfermer dans l'enceinte. Il est armé du même système de redans que le mur ouest. Mais sa porte, vers l'angle sud-ouest, mérite d'être notée. Quand on vient de tourner cet angle, on rencontre un rentrant demi-circulaire dont le diamètre mesure onze mètres trente centimètres. La porte est percée à peu près aux deux tiers de ce rentrant dans la partie la plus rapprochée du mur ouest. De la sorte, comme l'a bien remarqué Leake, des ennemis qui eussent voulu forcer la porte du sud, présentaient le côté droit à découvert; ils étaient nécessairement accablés par les projectiles partis du mur sud, du rentrant, dont la forme circulaire permettait de faire converger les traits sur un même point, et du mur ouest. Cette ingénieuse disposition est sans exemple, tout au moins en Étolie.

L'appareil du mur, épais d'un peu plus de deux mètres, est à peu près le même que celui de toutes les villes étoliennes. Il n'y a dans la construction aucune uniformité. Tantôt les assises sont régulières, tantôt elles empiètent l'une sur l'autre. Les joints sont obliques. Quelquefois les blocs sont de formes et de dimensions tellement inégales, que leur assemblage est plus voisin du polygonal que de l'hellénique même irrégulier. Ici les fondations sont assises sur d'énormes blocs carrés. Les Étoliens ne s'étaient préoccupés que d'élever une enceinte solide, et, malgré son état de délabrement, on peut se convaincre qu'ils y avaient réussi.

· Si l'on pénètre dans l'intérieur de l'enceinte, on a beau la parourir dans tous les sens, on n'y trouve ni vestiges d'œuvres d'art, i ruines d'édifices, ni fondations, pas même une stèle funéraire, ne pierre avec quelques caractères grecs. Au pied des roches de acropole, un couvent détruit, plus bas le pauvre village de Vlohos avec ses maisons éparses parmi des jardins et de petits verers, plus bas encore un taillis épais dans lequel se perd le mur ıd, voilà tout. L'existence d'une importante ville, dont le tour ıesure plus de quatre kilomètres, n'est plus attestée que par les ébris de ses murs, bâtis il est vrai pour durer des siècles.

Pour achever l'idée qu'on a prise du kastro de Vlochos, il faut ıonter jusqu'à l'acropole. Après avoir escaladé les rochers, on rrive à une plate-forme de cent quatre-vingt-deux mètres de long ır vingt-sept mètres de large, qui s'élève à une hauteur de six ent quatre-vingt-dix mètres. De ce point, comme d'un poste d'obervation admirable, les Étoliens embrassaient un horizon étendu, ait pour flatter leur amour-propre et pour stimuler leur ambition. l'est, le sombre Arapoképhala avec ses sapins, ses pentes déhirées par les torrents, ses pics tourmentés, leur cachait la Phoide et la Thessalie, l'une réunie à leur ligne, l'autre qu'ils disıutaient à la Macédoine; mais au nord ils voyaient, au delà de 'Achéloüs, l'Acarnanie devenue leur proie, depuis Éniades jusqu'à la riche Ambracie, derrière laquelle on découvre, du pic de Hochos, les crêtes dentelées du Djoumerka. Les sommets grisâtres les monts Agrapha leur rappelaient qu'ils avaient pour voisins ces Dolopes, qu'ils devaient soumettre un jour. Au nord-ouest s'éle'ait comme un vaste dos Céphallénie, qui mettait ses navires au ervice de leurs brigandages; à l'ouest, au-dessus du Zygos, l'Oenos et le Khelmos leur parlaient de l'Arcadie soumise, du Péloonèse, ce théâtre de leurs âpres rivalités avec la ligue achéenne; ıu sud enfin, les montagnes nues de Naupacte; c'était la Locride Ozole, réduite à la condition de province étolienne. Si maintenant de ces perspectives lointaines ils ramenaient plus près d'eux eurs regards, ils pouvaient surveiller la région des lacs et signaler aux villes voisines l'approche de l'ennemi.

Dans cette position si bien choisie, si difficile à approcher, plus difficile encore à emporter, on ne peut méconnaître Thermus, la première des villes étoliennes. Ne mérite-t-elle pas vraiment le nom que Polybe donnait à Thermus, le nom d'*acropole de toute*

de l'ouest, du nord, sont flanqués de tours carrées, éloignées l'une de l'autre d'environ 42 mètres et présentant une face de 7 mètres. On en compte encore quinze, dont deux très-ruinées. Une tour ronde forme l'angle sud-ouest de l'enceinte; elle défend, avec une tour carrée, la seule porte que l'on retrouve et dont il ne reste que l'ouverture. Le mur, épais de 2^{m}53, est construit comme les remparts de Messène; de longs blocs, perpendiculaires aux parements du mur, forment des compartiments qui retiennent les pierres de remplissage et doublent la solidité de l'enceinte. L'appareil est hellénique, les assises sont régulières, mais les joints demeurent obliques. L'intérieur de l'enceinte est aujourd'hui un beau champ de maïs arrosé par des eaux courantes. On y trouve près du mur sud des fondations du même style que l'enceinte : elles ont la forme d'un parallélogramme, long de 125 mètres et large de 12^{m}85. Elles supportaient un mur de 1^{m}22 d'épaisseur. Adossés à la ligne méridionale des fondations sont les restes d'un édifice qui mesurait 12^{m}90 de face sur 5^{m}20 de côté. Il faut reconnaître dans ces fondations l'agora de la ville étolienne et, dans les restes de l'édifice, peut-être un petit temple, peut-être un édifice public. L'emplacement du temple semble indiqué par la chapelle ruinée d'Hagia-Triadha (Sainte-Trinité), qui touche au mur oriental et près de laquelle on trouve de belles pierres de taille, percées de trous de scellement.

Au nord de Képhalo-Vryso, dans le village de Mokista, est une église byzantine, construite en partie de pierres de taille remarquables, qui semblent provenir d'un temple ancien. Elle est petite et curieuse tant par son antiquité que par des inscriptions païennes et chrétiennes. Malheureusement les unes et les autres ont été à moitié détruites par le temps ou par les bergers. La première est encastrée dans le mur de l'église : c'est une stèle. Au haut de la pierre on lit, tracés en caractères soignés, mais avec des appendices aux extrémités des lettres qui annoncent l'époque impériale : « Artémitos, fils d'Agémon [1]. » Plus bas est une autre inscription, également funéraire, mais en caractères penchés, négligés, et certainement postérieure. Le commencement de toutes les lignes a disparu et la fin n'en est pas toujours lisible : il m'a semblé impossible d'en tirer un sens raisonnable.

[1] Voir l'appendice, n° 8.

ırprise, et c'est par une surprise que Philippe l'emporta. Lorsqu'il assa inopinément l'Achéloüs, Dorimaque venait de se jeter sur . Thessalie avec la moitié des Étoliens, et il avait emmené sans oute les citoyens les plus entreprenants et les plus aguerris. Quels ıldats l'Étolie pouvait-elle donc opposer à Philippe? Elle n'avait ne des habitants dispersés dans leurs villes et dans leurs bourıdes, intrépides aussi, prêts à se battre puisqu'ils étaient Étoens, mais qu'il fallait le temps de réunir. Alexandre de Triıonium en trouva trois mille, et assez promptement, avec lesquels attaqua Philippe le lendemain de son arrivée. Mais comment hermus même n'opposa-t-elle pas plus de résistance? C'est que out porte à croire que sa population, outre qu'elle fut prise au épourvu, n'était pas assez considérable pour garder une ligne de ıurs si étendue. Polybe n'en dit pas un mot; mais il parle de la laine des Thermiens et des bourgades voisines. Voici sans doute e qu'il faut conclure de ce double renseignement. Les Thermiens, auf un petit nombre, habitaient hors de Thermus, pour être à ortée de leurs champs ou de leurs vignes, prêts d'ailleurs à se eter dans la ville aux jours du danger ou à s'y rendre aux jours les assemblées générales. Thermus était donc l'acropole de l'Éolie, parce qu'elle en était la place la plus forte, celle qui pourait être le plus facilement défendue; mais la négligence avec aquelle la gardait l'Étolie, trop confiante, devait la livrer tôt ou ard aux mains d'un ennemi qui avait les mouvements aussi raides que ses résolutions étaient audacieuses.

Au moyen âge, Thermus demeura sans doute une des plus mportantes forteresses de l'Étolie, mais elle perdit son ancien nom our prendre celui d'*Eulochos*. Ce nom expressif autant que juste ignifie *excellente pour les embuscades;* il a formé par corruption e nom du village moderne, *Vlochos,* qui n'est pas un nom slave, uoi qu'en dise Leake. Eulochos n'est citée qu'une fois dans l'hisoire byzantine : c'est une des villes qui restèrent fidèles à Anronic en 1339, lorsque Nicéphore II, parti du Péloponèse, rerit à l'empereur une partie du despotat d'Étolie. Pendant la uerre de l'indépendance, les Grecs se retranchèrent dans Vloıos, où les Turcs les bloquèrent en vain des mois entiers. On voit ıcore, au-dessous de la première porte de l'ouest, un mur intéeur qu'ils ont élevé dans l'ancienne enceinte.

Maintenant que la position de Thermus est fixée, par quelle route y marcha Philippe? S'avança-t-il au nord des lacs d'Anghélo-Kastro et de Vrachori jusqu'à Kénourio, par exemple, pour monter ensuite à Vlochos? Ou bien, passant au sud des mêmes lacs, tourna-t-il le lac de Vrachori et se rendit-il à Vlochos en gravissant les contre-forts de l'Arapoképhala? Philippe avait le choix entre ces deux routes et n'en pouvait suivre une troisième.

Leake se prononce pour la première. Les Macédoniens, dit-il, venaient d'arriver par une marche forcée de Limnée à l'Achéloüs; fatigués comme ils devaient l'être, ils ne pouvaient faire la seconde route, elle était trop longue, ou, s'il était possible qu'ils la fissent, ils ne pouvaient gagner Thermus assez à temps pour piller la ville et ravager la plaine. Il faut donc admettre que Philippe passa au nord des lacs d'Anghélo-Kastro et de Vrachori; dans cette hypothèse, Acræ était située à l'endroit où le Cyathus sort du lac d'Anghélo-Kastro pour se jeter dans l'Achéloüs; Métapa doit être cherchée au-dessous de Vrachori, près du lac; et l'emplacement de Pamphium, que Leake ne songe pas à déterminer, est sans doute à peu de distance du village de Kénourio. Cette route, qu'on peut évaluer à trente ou trente-cinq kilomètres et qui est constamment en plaine, à l'exception de six à huit kilomètres de Kénourio à Vlochos, occupa, suivant Leake, la matinée et deux heures de l'après-midi. Philippe perdit du temps, soit pour ravager le pays, soit pour laisser une garnison à Métapa et à Pamphium.

Au premier abord, l'hypothèse de Leake paraît la plus vraisemblable; mais quand on pèse les termes de Polybe, on s'aperçoit qu'elle prête à de sérieuses objections; Leake a prévu les unes et tenté d'y répondre, les autres lui ont échappé.

Ainsi le texte de Polybe dit expressément : « Philippe s'avança laissant à sa gauche Stratos, Agrinium, Thestia; à sa droite, Conopé, Lysimachie, Trichonium, Phytæum[1]. » Comment, on le demande, Philippe, en passant au nord des lacs d'Anghélo-Kastro et de Vrachori, a-t-il pu laisser à sa droite Trichonium et Phytæum, qui l'une et l'autre sont bien à l'est de Vlochos? Si l'hypo-

[1] Polybe, V, VII, 7.

thèse de Leake était la vraie, Polybe n'eût nommé que Conopé et Lysimachie; il n'eût parlé ni de Trichonium ni de Phytæum, en deçà desquelles Philippe serait resté dans toute sa marche.

Quand Philippe est arrivé à Métapa, Polybe nous dit : « A cet endroit les bords du lac sont âpres, montueux et couverts de forêts, qui ne laissent qu'un étroit passage[1]. » Rien n'est plus clair et plus précis que ces paroles. Or, de Vrachori à Kouvélo, le lac est séparé des dernières pentes de la montagne par une plaine plus ou moins étendue, mais enfin par une plaine; de Vrachori à Kouvélo, les bords du lac ne sont nullement âpres et montueux. Leake, glissant sur cette difficulté, suppose qu'autrefois les bords du lac étaient couverts de forêts et que l'étroit sentier qui les traversait sans doute était le défilé dont parle Polybe. Mais ces forêts mêmes, imaginées par Leake pour le besoin de sa cause, n'existent plus et, on peut le dire avec certitude, n'existaient pas à cette époque. La plaine des bords du lac devait tout entière être en cultures; elle est la seule qui pût nourrir les villes postées sur les hauteurs voisines; on n'en saurait trouver une autre; car où chercher, sinon près du lac, aux lieux mêmes où Leake place le défilé qui allait de Métapa à Pamphium, la plaine des Thermiens que, suivant Polybe, les soldats de Philippe ravagèrent à leur arrivée[2]?

Une première supposition en entraîne une seconde. Polybe nous dit que Philippe, arrivé près du défilé de Métapa, détacha sur sa droite, pour la garder d'une surprise, les Thraces et l'infanterie légère, tandis que sa gauche, pendant trente stades, c'est-à-dire dans toute la longeur du défilé, était protégée par le lac même[3]. Ce passage est embarrassant pour Leake. Si Philippe en effet eût suivi la route que Leake lui a tracée, il aurait eu constamment le lac à sa droite. Leake n'avait qu'une ressource pour conserver son hypothèse, c'était de refaire le texte de Polybe. Aussi déclare-t-il qu'un copiste négligent a écrit *εὐωνύμων* (gauche) où il fallait écrire *δεξιῶν* (droite), et réciproquement. Sans doute, si les autres passages de Polybe et l'état des lieux concouraient pour confirmer l'hypothèse de Leake, on pourrait accuser le copiste avec

[1] Polybe, V, VII, 8.
[2] *Id. ibid.* IV.
[3] *Id. ibid.* VII, 12.

assez d'autorité ; mais si cette difficulté se complique d'autres difficultés sérieuses aussi, ne faudrait-il pas donner raison au copiste et tort à l'hypothèse ?

Le chemin qui monte à Vlochos lorsqu'on a passé l'Ermitage est loin d'être impraticable et de présenter tous les dangers dont parle Polybe. Il traverse des collines basses et n'est pas bordé de ravins profonds.

Puis, si Philippe a suivi cette route, comment les Macédoniens ont-ils besoin de marcher avec énergie ? Comment Philippe, parti de l'Achéloüs, au moment où le jour venait de paraître, n'est-il arrivé à Thermus qu'à une heure très-avancée ? Mais, dit Leake, sur la route il ravagea le pays et il perdit du temps pour laisser une garnison à Métapa et à Pamphium. Ces ravages durent être l'affaire de l'arrière-garde, qui mettait le feu aux récoltes ; quant aux détachements postés dans Métapa et dans Pamphium, c'était sans doute une mesure prévue et réglée d'avance par Philippe, qui, nous dit Polybe, avait réuni des guides avant de partir et s'était soigneusement informé de l'état du pays. Supposons cependant que sa marche ait été retardée par ces différentes préoccupations : à quelle heure arriva-t-il, suivant Leake lui-même ? A deux heures de l'après-midi. Mais deux heures de l'après-midi ne sont pas l'heure très-avancée dont parle Polybe[1].

Bien que Philippe revienne par la même route, son retour prête encore à de nouvelles objections contre l'hypothèse de Leake. Le troisième jour depuis son départ de Thermus, il se rend d'Acræ à Conopé, tout en ravageant le pays sur son passage, et ne repart de Conopé que le surlendemain. On ne comprend pas que les soldats de Philippe, qui n'avaient pas fait de marches fatigantes, quelque temps qu'ils aient perdu à dévaster la campagne, aient employé une journée entière à parcourir six à sept kilomètres, car telle aurait été la distance d'Acræ à Conopé, si Acræ, comme le suppose Leake, d'ailleurs avec beaucoup de réserve, eût été située près de l'endroit où le Cyathus sort du lac d'Anghélo-Kastro. Ajoutez qu'après une étape aussi courte on ne s'explique pas davantage qu'un chef aussi actif que Philippe passe une journée près de Conopé sans l'occuper à rien. Puis, quel besoin avait-il de camper en vue de Conopé ? Son chemin, après

[1] Polybe, V, VIII, 3.

avoir quitté Métapa, dans l'hypothèse de Leake, était de marcher sur Agrinium. Acræ et Conopé le détournaient.

Enfin sur les emplacements que Leake assigne à Métapa, Pamphium, Acræ, le voyageur, ainsi qu'on l'a vu plus haut, cherche en vain le moindre vestige d'une ville antique. Ce n'est pas tout : ces villes eussent été toutes trois en plaine et il suffit de parcourir l'Étolie pour reconnaître que les Étoliens n'élevaient leurs villes ou leurs bourgades que sur des hauteurs. Le kastro de Képhalo-Vryso fait seul exception ; encore était-il adossé à une colline pierreuse et défendu par le kastro voisin de Pétrochori. Par surcroît, les bords du lac d'Anghélo-Kastro sont marécageux et cette unique raison en eût éloigné les Étoliens.

Il faut donc conclure que Philippe ne passa pas au nord, mais au sud des lacs d'Anghélo-Kastro et de Vrachori. Pourquoi choisit-il la route la plus longue et la plus détournée? Ce fut sans doute qu'il voulait tromper l'Étolie sur ses véritables intentions. Il ne s'éloignait en apparence de Thermus que pour mieux la surprendre et la frapper plus sûrement. Il savait aussi que l'Étolie avait ses villes les plus nombreuses et les plus florissantes au sud et à l'est du lac Trichonis ; en passant presque sous leurs murs, il leur montrait l'armée macédonienne et déconcertait leur audace par une audace plus grande encore. Mais, fussions-nous incapables de conjecturer les raisons qui déterminèrent Philippe à préférer cette route, il nous suffirait d'établir qu'elle fut possible et qu'elle répond aux indications de l'historien grec.

Philippe fit sa campagne de Thermus au mois d'août, c'est-à-dire à un moment de l'année où les jours sont de dix-sept heures. Il avait à parcourir près de soixante-cinq kilomètres, dont plus de la moitié est en plaine ; le reste du chemin n'était fait pour retarder ni les Macédoniens ni les Acarnaniens, montagnards endurcis à la fatigue. Philippe, qui connaissait la longueur de l'étape, leur avait ordonné de s'armer à la légère, et Polybe prend soin de nous dire qu'ils marchèrent avec énergie. En dix heures et pour une entreprise extraordinaire, de pareils soldats pouvaient parcourir les soixante-cinq kilomètres de la route. S'ils n'eussent pas perdu de temps, ils seraient arrivés à Thermus à trois heures de l'après-midi. Mettons deux heures pour les retards inévitables d'une marche si longue : ils arriveront à cinq heures, à une heure avancée du jour, ainsi que le dit Polybe ; et ils auront encore près

une ligne brisée qui, à mesure qu'elle se développe, dévie de plus en plus de l'est à l'ouest et suit les accidents du terrain. Il n'est pas flanqué de tours; il est défendu seulement par des redans qui se protégent les uns les autres; ce système ne se rencontre dans aucune autre ville d'Étolie. On remarque deux portes dans la même muraille, l'une au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. La première a dans sa disposition de l'analogie avec la grande porte de Mycènes. On y arrive par un couloir long de 5^{m}10 et large de 2^{m}25, que forment le mur même de l'enceinte et un mur intérieur parallèle à ce dernier. Mais il ne reste de la porte que l'ouverture. La seconde, appelée par les paysans *la petite porte*, est percée directement dans le mur et ne présente aucun trait particulier.

Le mur ouest va sans cesse en s'abaissant du nord au sud ; le mur sud, à cheval sur les ramifications de la colline de Vlochos, tour à tour en gravit et en descend les pentes pour les enfermer dans l'enceinte. Il est armé du même système de redans que le mur ouest. Mais sa porte, vers l'angle sud-ouest, mérite d'être notée. Quand on vient de tourner cet angle, on rencontre un rentrant demi-circulaire dont le diamètre mesure onze mètres trente centimètres. La porte est percée à peu près aux deux tiers de ce rentrant dans la partie la plus rapprochée du mur ouest. De la sorte, comme l'a bien remarqué Leake, des ennemis qui eussent voulu forcer la porte du sud, présentaient le côté droit à découvert; ils étaient nécessairement accablés par les projectiles partis du mur sud, du rentrant, dont la forme circulaire permettait de faire converger les traits sur un même point, et du mur ouest. Cette ingénieuse disposition est sans exemple, tout au moins en Étolie.

L'appareil du mur, épais d'un peu plus de deux mètres, est à peu près le même que celui de toutes les villes étoliennes. Il n'y a dans la construction aucune uniformité. Tantôt les assises sont régulières, tantôt elles empiètent l'une sur l'autre. Les joints sont obliques. Quelquefois les blocs sont de formes et de dimensions tellement inégales, que leur assemblage est plus voisin du polygonal que de l'hellénique même irrégulier. Ici les fondations sont assises sur d'énormes blocs carrés. Les Étoliens ne s'étaient préoccupés que d'élever une enceinte solide, et, malgré son état de délabrement, on peut se convaincre qu'ils y avaient réussi.

e Képhalo-Vryso, qui commandait, avec celui de Pétrochori, la oute de Thermus. D'autre part, l'inscription de Krionéro cite omme garant de l'affranchissement un citoyen de Boucatium et, armi les témoins, trois autres citoyens de la même ville. Ils sont vec les Phistyens en majorité dans cet acte. On est donc porté à oir dans Boucatium une ville voisine de Phistyum et à l'identier avec les ruines peu éloignées de Kouvélo.

4. ZYGOS ET LA BASSE ÉTOLIE.

a. Ithoria.

Le premier des chemins qui, de la région des lacs, mène dans a basse Étolie, suit les bords de l'Achéloüs. Depuis Anghélo-astro jusqu'au village d'Hagios-Ilias, il franchit les dernières amifications que le Zygos pousse à l'ouest; il traverse ensuite ette plaine, formée de terres d'alluvion, qui s'étend entre l'A-héloüs et les lagunes d'Anatoliko. Conopé surveillait les abords t Ithoria la sortie du défilé; Pæanium commandait la plaine.

A l'ouest du village d'Hagios-Ilias, se dresse une hauteur ro-heuse aux pentes abruptes. Elle garde encore à son sommet des estiges de murs antiques. Sa crête allongée avait été couronnée le remparts, excepté sur les points où les rochers inaccessibles les eussent rendus inutiles. On en suit encore à l'ouest la ligne peu étendue; ils ne subsistent plus qu'à la hauteur d'une ou de deux assises ou même ils sont rasés jusqu'au sol. L'appareil est en hellé-ique irrégulier. Des entailles pratiquées dans le roc assuraient la olidité des fondements. A l'est, quelques blocs sont les seules races de mur ancien. De ce même côté il faut encore signaler ne citerne creusée dans le roc dont l'ouverture est carrée et dont s pans sont obliques. La hauteur, ainsi défendue, formait l'é-oite acropole de la ville, qui s'étendait au-dessous, à l'est, dans direction des lagunes d'Anatoliko. L'enceinte de la ville, plus inée que les remparts de l'acropole, paraît s'être dirigée d'abord l'est, puis avoir couronné au sud des pentes qui s'abaissent vers s lagunes, enfin être remontée à l'ouest pour rejoindre les rem-arts de l'acropole. Au sud-ouest deux pans de mur, composés e gros blocs et d'appareil polygonal, rappellent presque seuls existence de cette enceinte et forment une des portes de la ville. e kastro d'Hagios-Ilias, dont le temps et les guerres ont con-

l'Étolie ? De quelque côté que soit venu Philippe, qu'il soit arrivé par les collines parallèles qui se dirigent vers le lac Trichonis ou par les contre-forts de l'Arapoképhala, n'y a-t-il pas trouvé ces chemins montants, dangereux, bordés de précipices, dont parle l'historien grec? La plaine ravagée par les soldats de Philippe, n'est-ce pas celle qui s'étend entre le lac et les dernières pentes du pic de Vlochos? Tous les détails rapportés par Polybe conviennent au kastro de Vlochos et ne conviennent qu'à lui seul.

C'est donc bien sur la pente de la colline de Vlochos que se réunissaient les assemblées générales, le Panætolium de Tite-Live; et il faut voir le mont Panætolium, cité par Pline l'Ancien, dans l'Arapoképhala, dont un large et profond ravin sépare Thermus. C'est là qu'avaient lieu les marchés annuels, suivis de fête smagnifiques; c'est là qu'on procédait à l'élection des magistrats; là encore, dans les maisons de Thermus, comme dans un trésor public, étaient déposées les richesses les plus précieuses de l'Étolie. Ces richesses appartenaient pour la majeure partie aux Étoliens des autres villes qui, n'imaginant pas qu'un ennemi osât jamais s'aventurer jusqu'à Thermus, les croyaient plus en sûreté à Thermus que dans leurs propres demeures et les laissaient sans crainte aux mains d'un hôte ou d'un ami.

On les étalait au jour des assemblées générales. Les fêtes célébrées dans ces jours solennels avaient sans doute un caractère religieux et le temple d'Apollon en était le centre. On se le figure sur la plate-forme de l'acropole : les Grecs choisissaient volontiers les lieux élevés, les sites pittoresques pour y bâtir leurs temples. A Thermus, le temple d'Apollon était entouré de portiques qu'il faut bien se représenter couverts d'un toit en bois, puisque Philippe les brûle, au rapport de Polybe, avant de renverser les portiques mêmes; ces portiques étaient ornés d'armes suspendues, dont plusieurs étaient d'un grand prix. Les Macédoniens prirent les plus belles et brûlèrent les autres, qui montaient, à peine ose-t-on le croire, à plus de quinze mille. A côté de ces armes ou dans le temple étaient les offrandes de toute sorte dont le travail n'avait pas moins de prix que la matière. Enfin près de deux mille statues, les unes de dieux, les autres de héros, de bienfaiteurs ou de citoyens distingués, placées aux abords de l'édifice, lui formaient comme une magnifique avenue.

Une ville comme Thermus ne pouvait succomber qu'à une

maisons étaient couvertes sans doute en larges tuiles helléniques, dont on voit des débris disséminés çà et là. Du kastro de Mastron, on embrasse toute la plaine que formèrent les alluvions de l'Achéloüs, le fleuve, qui se rend à la mer par des replis capricieux, les éminences rocheuses que son limon a réunies au continent et dont quelques-unes portent des villages comme celles de Magoula et de Katochi, le pic de Kourtzolari, l'Hagios-Ilias, les pentes nues du Bergandi et du Boumistos et le sommet lointain du Djoumerka.

Il est facile maintenant de comprendre la marche par laquelle Philippe en 219 traversa la basse Étolie pour mettre le siége devant Éniades. Après avoir forcé le passage de l'Achéloüs, à la hauteur de Conopé, il s'engagea dans un défilé : c'est celui que forment, comme on l'a vu, l'Achéloüs et les dernières pentes du Zygos. Sur son chemin Philippe rencontra Ithoria, « devant laquelle il faut passer et qui n'est pas moins remarquable par la force de sa position que par la solidité de ses défenses. A son approche, la garnison d'Ithoria s'enfuit; le roi s'empara de la place et la rasa. Il ordonna également aux tirailleurs de renverser les tours qu'ils trouveraient aux environs. » Le kastro d'Hagios-Ilias, placé sur la route qui mène par les bords de l'Achéloüs à Éniades, est Ithoria, de même que les tours qui se trouvent sur la route de Stamna et Gouria sont celles que les soldats de Philippe détruisirent. Polybe continue : « Après avoir traversé le défilé. . . . . Philippe campa devant Pæanium ; il résolut avant tout de s'en emparer et, grâce à des assauts répétés, il la prit de vive force. Cette ville n'avait pas plus de sept stades, mais par le travail soigné de ses maisons, de ses murs et de ses tours, elle ne le cédait à aucune autre. Philippe la rasa; puis il démolit les maisons et fit placer avec soin les bois de construction et les tuiles sur des radeaux qui devaient les porter à Éniades[1]. » Les traits par lesquels Polybe décrit Pæanium ne conviennent-ils pas tous au kastro de Mastron? N'est-ce pas là cette enceinte d'un développement médiocre, ces murs bâtis avec soin, ces tours multipliées et jusqu'à ces tuiles helléniques dont on retrouve encore quelques débris? Les ruines de Mastron sont donc Pæanium. L'exactitude avec laquelle Polybe a raconté l'expédition de Philippe dans la basse Étolie nous fait

[1] Polybe, IV, LXIV-LXV.

vivement sentir tout le prix d'un pareil guide et toute la valeur de ses récits.

Au-dessous de Mastro se prolonge l'étroite plaine qui commence au village d'Hagios-Ilias. A mesure qu'on avance, on reconnaît mieux dans le sol dont elle est formée les alluvions de l'Achéloüs. Le terrain devient de plus en plus mouvant et marécageux, et les continuelles exhalaisons qui s'en dégagent vicient l'air malsain et lourd qu'on respire à Néochori et à Magoula. Au delà de ces villages, on ne rencontre plus d'habitations. Toute cette partie s'appela jadis la *Parachéloïtide;* l'Achéloüs, en la composant de son limon, confondait sans cesse les limites des Étoliens et des Acarnaniens, qui se disputaient par les armes la terre nouvelle; elle appartenait au plus fort. Aux temps qui ne nous sont connus que par la fable, elle fut le théâtre d'un des exploits ou plutôt d'un des grands et utiles travaux d'Hercule. Les anciens voyaient déjà dans son duel légendaire avec l'Achéloüs l'image d'une lutte réelle dans laquelle Hercule avait triomphé du fleuve en rectifiant par des digues et par des canaux son cours capricieux[1]. L'Achéloüs roulait un limon si abondant que, suivant les mêmes anciens, il avait réuni au continent une partie des Échinades et qu'il n'était pas douteux qu'il n'y réunît les autres[2]. La plus importante qui paraisse y avoir été rattachée en Étolie est celle que formait jadis le mont Kourtolari. Il dresse à l'extrémité de la Parachéloïtide sa crête rocheuse et présente tous les caractères d'une île. Il faut y reconnaître sans doute l'île Artémita. Du temps même de Pline le limon de l'Achéloüs comblait tous les jours l'intervalle qui la séparait du continent.

Les témoignages de Strabon sur les trois lacs de la basse Étolie sont plus difficiles à vérifier. Il nomme le lac Cynia, long de soixante stades et large de quarante, qui porte ses eaux à la mer; le lac Uria, beaucoup plus petit, séparé de la mer par une bande de terre d'un demi-stade; le lac de Calydon, considérable et poissonneux, qui, de son temps, appartenait aux Romains de Patras. Mais aujourd'hui l'Étolie n'a d'autres lacs que ceux d'Anghélo-Kastro et de Vrachori. On est obligé de supposer ou que les g-

[1] Strabon, X, II, 19.
[2] Thucydide, II, CII.
[3] Strabon, X, II, 21.

graphes sur lesquels s'appuie Strabon, qui n'a pas vu l'Étolie, sont des autorités suspectes, ou que les lacs ont disparu avec le temps pour faire place à des lagunes. Dans cette dernière hypothèse, les lagunes d'Ætoliko seraient le lac ouvert de Cynia, bien qu'elles soient loin de mesurer soixante stades de long sur quarante de large; les lagunes de Missolonghi répondraient au lac Uria, et celles de Bokhori au lac Calydon. On verrait alors, dans le *ῥάμμα* ou bande de terre étroite qui sur plusieurs points sépare de la mer les lagunes de Missolonghi et de Bokhori, les restes de la digue naturelle qui empêchait les eaux du lac d'Uria et du lac de Calydon de se confondre avec les flots.

c. Kastro de Sidéroporta.

Au nord-est des lagunes d'Ætoliko on trouve les ruines d'une petite ville qui fut rasée jusqu'aux fondements. On peut suivre encore à l'est, à l'ouest et au sud-ouest, la ligne de l'enceinte. Appuyée aux dernières pentes du Zygos, elle enfermait quatre collines ou plutôt quatre ramifications basses que le Zygos pousse jusqu'aux lagunes d'Ætoliko. Les faibles traces qui en subsistent témoignent encore de sa force. Le mur, large de trois mètres soixante et quinze centimètres, était armé, de trente-sept en trente-sept mètres, de tours demi-circulaires dont le diamètre mesure sept mètres quatre-vingts centimètres. On ne trouve aucune enceinte de ce genre dans tout le reste de l'Étolie. L'appareil est encore l'hellénique irrégulier. Cette place commandait un des embranchements de la route qui menait, par Conopé, de la haute dans la basse Étolie. Les habitants, frappés de sa position, l'ont appelée, on ne sait à quelle époque, *Sidéroporta* ou la porte de fer.

On lit dans Pausanias que les Achéens assiégeaient la ville étolienne de Phana. Comme ils ne parvenaient pas à s'en emparer, ils consultèrent l'oracle de Delphes. L'oracle leur répondit que pour se rendre maître de Phana, « la ville armée de tours, » il fallait observer combien d'eau se buvait dans la place. Les Achéens, n'entendant rien à l'oracle, se désespéraient; ils se préparaient même à lever le siége et à remonter sur leurs vaisseaux; les assiégés leur témoignaient le plus grand dédain. Mais une femme qui était allée puiser de l'eau à la fontaine près des murs tombe entre leurs mains; ils apprennent que les assiégés n'ont pas d'eau dans la ville et qu'ils sont obligés de renouveler leur provision

assez d'autorité ; mais si cette difficulté se complique d'autres difficultés sérieuses aussi, ne faudrait-il pas donner raison au copiste et tort à l'hypothèse?

Le chemin qui monte à Vlochos lorsqu'on a passé l'Ermitza est loin d'être impraticable et de présenter tous les dangers dont parle Polybe. Il traverse des collines basses et n'est pas bordé de ravins profonds.

Puis, si Philippe a suivi cette route, comment les Macédoniens ont-ils besoin de marcher avec énergie? Comment Philippe, parti de l'Achéloüs, au moment où le jour venait de paraître, n'est-il arrivé à Thermus qu'à une heure très-avancée? Mais, dit Leake, sur la route il ravagea le pays et il perdit du temps pour laisser une garnison à Métapa et à Pamphium. Ces ravages durent être l'affaire de l'arrière-garde, qui mettait le feu aux récoltes; quant aux détachements postés dans Métapa et dans Pamphium, c'était sans doute une mesure prévue et réglée d'avance par Philippe, qui, nous dit Polybe, avait réuni des guides avant de partir et s'était soigneusement informé de l'état du pays. Supposons cependant que sa marche ait été retardée par ces différentes préoccupations : à quelle heure arriva-t-il, suivant Leake lui-même? A deux heures de l'après-midi. Mais deux heures de l'après-midi ne sont pas l'heure très-avancée dont parle Polybe[1].

Bien que Philippe revienne par la même route, son retour prête encore à de nouvelles objections contre l'hypothèse de Leake. Le troisième jour depuis son départ de Thermus, il se rend d'Acræ à Conopé, tout en ravageant le pays sur son passage, et ne repart de Conopé que le surlendemain. On ne comprend pas que les soldats de Philippe, qui n'avaient pas fait de marches fatigantes, quelque temps qu'ils aient perdu à dévaster la campagne, aient employé une journée entière à parcourir six à sept kilomètres, car telle aurait été la distance d'Acræ à Conopé, si Acræ, comme le suppose Leake, d'ailleurs avec beaucoup de réserve, eût été située près de l'endroit où le Cyathus sort du lac d'Anghelo-Kastro. Ajoutez qu'après une étape aussi courte on ne s'explique pas davantage qu'un chef aussi actif que Philippe passe une journée près de Conopé sans s'occuper à rien. Puis, quel besoin avait-il de camper en vue de Conopé? Son chemin, après

[1] Polybe, V, VIII, 3.

antique qui soit plus à portée de l'Achéloüs ou mieux fait pour servir de poste d'observation dans une pareille entreprise. Les ruines appelées maintenant le *kastro de Georges* attestent l'existence d'une ville qui commandait la sortie du défilé de Klisoura et regardait de loin le lac Trichonis. Elles ne méritent pas d'être décrites : on ne distingue plus guère que des fondements.

e. Kastro des Trois-Églises.

Sur la route qui va d'Ætoliko à Missolonghi, en suivant le pied du Zygos, on trouve plusieurs ruines intéressantes. On arrive d'abord au kastro des Trois-Églises, qui se réduit à un mur hellénique irrégulier, d'un développement médiocre et armé de deux tours. Est-ce d'une ville, est-ce d'une forteresse que ces ruines sont l'unique trace? Sans doute le mur qui se prolonge jusqu'au pied de la montagne la gravissait et appartenait à une ville qui avait assis son acropole sur les pentes ou sur un des sommets du Zygos. Autrement cette place, ville ou forteresse, n'eût pas fermé le chemin et n'eût en réalité rien défendu : il eût été trop aisé de la tourner. Qu'on la suppose au contraire établie sur le Zygos, elle commande le passage qui mène dans la Pleuronie et la Calydonie. L'ennemi arrive-t-il en tournant les lagunes d'Ætoliko, il rencontre d'abord le kastro de Sidéroporta, puis celui des Trois-Églises. S'enfonce-t-il dans le défilé de Klisoura, il évite le kastro de Sidéroporta, mais une poignée d'hommes peut lui disputer avec avantage le chemin qu'il a choisi. Si le kastro de Saint-Georges correspond à Proschium, peut-être les ruines des Trois-Églises marqueraient-elles l'emplacement de l'antique Pylène[1]. On ne veut pas dire que le mur qui subsiste appartienne à la vieille ville, ruinée par les Éoliens; il ne remonte pas à une aussi haute antiquité. Mais il n'y a rien d'improbable à ce qu'une ville nouvelle se soit établie sur l'emplacement de l'ancienne. La position, moins forte que celle de Proschium, était encore importante. Les pentes rocheuses du Zygos, enfermées par l'enceinte de Pylène, justifieraient l'épithète de *scopulosa* que lui donne Stace. Le nom moderne des ruines leur vient des constructions renversées qui les avoisinent et qui étaient apparemment de petites chapelles.

[1] Strabon, X, II, 6 et 22.

f. Kastro de Kyra-Irini (nouvelle Pleuron).

En avançant vers Missolonghi, on aperçoit à sa gauche, sur un des sommets du Zygos, d'anciennes murailles qui se détachent faiblement du fond grisâtre des rochers. C'est le kastro de Kyra-Irini, la mieux conservée des acropoles Étoliennes. L'enceinte qui subsiste à la hauteur de cinq, de huit, de dix et même de quinze assises, forme une sorte de quadrilatère irrégulier et présente un développement d'environ deux kilomètres. On peut en suivre la ligne entière. Elle est flanquée de tours carrées (on en compte encore trente et une) dont la distance respective varie de trente à soixante et dix mètres et dont la face mesure de cinq à sept mètres. L'appareil est en hellénique irrégulier, d'une remarquable solidité, surtout dans les tours; les assises empiètent l'une sur l'autre et les joints sont obliques.

Dans ses traits généraux, le kastro de Kyra-Irini reproduit donc le caractère de toutes les cités étoliennes; mais il a des détails qui lui sont propres et qui en rendent l'exploration intéressante. Ainsi les tours, en particulier celles du mur sud, ont gardé les degrés terminés par un étroit palier qui menaient de la ville sur la plate-forme de la tour. On retrouve encore toutes les portes de la ville, au nombre de sept, six grandes et une petite. Elles se répartissent ainsi, une dans le mur sud, trois dans le mur est et trois dans le mur ouest. La mieux conservée est la première porte du mur est. Elle est large d'un mètre soixante et dix centimètres et haute de deux mètres soixante et dix centimètres; la longueur du couloir qu'elle forme est égale à l'épaisseur du mur et mesure deux mètres. Elle est à linteau droit. On remarque le trou rond dans lequel les gonds tournaient, la saillie intérieure à laquelle s'appuyait la porte, les deux ouvertures carrées qui recevaient l'extrémité du levier destiné à l'assujettir. Dans le mur ouest, est une autre porte, large de deux mètres, mais en moins bon état : elle était cintrée. Comme à Stratos, le cintre, au lieu d'être formé par l'ajustement calculé des pierres, était simulé par des claveaux taillés en creux; deux sont encore en place. La dernière porte qui mérite d'être citée est la grande partie de l'angle sud-ouest; elle est pratiquée près d'une tour d'angle qui la protége par la saillie d'un de ses côtés; elle a deux mètres trente-huit centimètres de large. Elle est trop ruinée pour qu'on en puisse déter-

miner la hauteur. Une des poutres qui la couvraient, tombée en travers de l'ouverture, mesure trois mètres soixante-cinq centimètres.

L'intérieur de l'enceinte se divise en deux parties, la ville haute ou l'acropole et la ville basse. Un mur, flanqué aussi de tours carrées, mais presque ruiné jusqu'aux fondements, les sépare. On remarque dans l'acropole une église en ruines et une citerne byzantine voûtée. La ville basse est vraiment digne d'intérêt. Près d'une tour du mur ouest percée de deux portes, dont l'une donne sur la montagne, l'autre sur la ville, on trouve un petit théâtre. Il conserve encore huit gradins placés sur le roc. Ouvert à l'ouest, il est formé par deux murs de soutenement au nord et au sud. Son diamètre intérieur est de treize mètres quarante centimètres. Trois mètres le séparent du mur de la ville, auquel probablement s'appuyait la scène. En même temps que les proportions de ce théâtre sont médiocres, la construction semble en avoir été fort grossière. La seule trace d'architecture qu'on y découvre est un tambour de pilastre rond taillé sans art. Les spectateurs avaient pour horizon les pentes du Zygos, la plaine mouvante d'Ætoliko, les lagunes, la ligne dentelée de Kourtzolari. Ce tableau ne manque pas d'une certaine grandeur triste et sauvage.

Au sud-ouest du théâtre s'ouvre dans le roc une excavation quadrangulaire d'environ vingt mètres de largeur sur trente de longueur et quatre de profondeur. Elle est divisée, par quatre murs parallèles entre eux et aux longs côtés de l'excavation, en cinq compartiments dont la largeur varie d'un mètre quarante centimètres à cinq mètres soixante centimètres. Les parois, d'une pierre d'épaisseur, sont en hellénique presque régulier. Elles sont percées, les deux premières, de trois, et, les deux dernières, de deux ouvertures triangulaires grossièrement formées. Il serait difficile de mesurer aujourd'hui la hauteur et la plus grande largeur de ces ouvertures, qui rappellent par leur disposition la porte triangulaire de Thoricus; le temps en a encombré la base et en a même bouché deux ou trois. Dans les parois on remarque encore de distance en distance des trous carrés ou triangulaires, trop multipliés pour qu'on n'y voie pas un détail nécessaire dans l'ensemble de l'ouvrage. Enfin une poutre de pierre jetée en travers du premier compartiment semble attester que l'excavation était couverte en totalité ou en partie.

Si l'on arrive par la porte de l'est et qu'on gravisse les accidents de terrain qui se dirigent du sud au nord, c'est un spectacle assez extraordinaire que de voir s'enfoncer à ses pieds cette excavation considérable avec les tons grisâtres de ses parois sur lesquelles tranchent seulement quelques plantes parasites, végétation consacrée des ruines. On ne peut s'empêcher de reconnaître un travail qui a coûté du temps, qui intéressait la communauté entière et qui s'est mieux défendu contre l'action des siècles que tous les autres édifices de la cité. Les paysans disent en montrant l'excavation : Νὰ *ταῖς φυλακαῖς* (voilà la prison). Il est difficile de se contenter de cette explication traditionnelle; tout prouve au contraire que la construction appelée *ταῖς φυλακαῖς* était la principale citerne de Kyra-Irini. Placée à dessein dans un fond, elle recevait les eaux pluviales qui découlaient des pentes environnantes ou qui lui étaient amenées par des conduits de briques, dont on retrouve encore quelques traces, de petites citernes secondaires. Le niveau des eaux était maintenu à l'intérieur et par les grandes ouvertures triangulaires et par les trous des parois. Le toit qui couvrait la citerne y entretenait la fraîcheur et la propreté. Des machines, probablement fort simples, servaient à élever les eaux et à les distribuer aux habitants. Il ne faut pas s'étonner de l'importance attachée aux citernes dans ces villes qui s'étaient fondées pour plus de sécurité au sommet d'une roche brûlée et aride.

Près du mur est on rencontre un ensemble de fondations qui méritent d'être décrites. Les premières forment un quadrilatère de cinquante-neuf mètres de long sur dix de large. Sur un ou deux points où subsistent quelques assises, on reconnaît que ces fondations supportaient un mur d'un appareil soigné dont les joints étaient droits et les assises régulières. A l'ouest, un édifice de forme quadrangulaire faisait, comme une tour, saillie sur l'un des longs côtés. A l'est et presque en face du petit édifice quadrangulaire, la ligne des fondations est interrompue en un endroit. Tout auprès gisent encore des blocs de pierre, taillés en arc de cercle, et des piédestaux percés de trous de scellement dont toutes les moulures consistent en une scotie et une plinthe. Au sud-ouest et tout près d'un des petits côtés du quadrilatère se présentent d'autres fondations singulières. C'est d'abord un édifice qui forme à l'ouest une saillie quadrangulaire, analogue à celle du quadrilatère précédemment décrit, et accolée à une construction demi-circulaire

ne d'exhèdre. Dans la direction de l'est, d'autres fondations iite à celle-ci, puis se perdent brusquement.

: paraît pas douteux que, dans la première de ces fondations, dire dans le grand quadrilatère, dont la construction té- e d'un soin particulier, il ne faille reconnaître l'agora de la ıtique. Ces pierres taillées en arc de cercle devaient former hèdre à l'endroit où la ligne des fondations est interrompue. ıtination de l'exhèdre était-elle en rapport avec le petit édi- adrangulaire qui lui faisait face? C'est ce qu'il serait difficile ider. Maintenant, à quoi servaient les piédestaux, que sup- ent-ils, comment les avait-on ajustés? Autant de questions, elles un architecte serait seul en état de répondre. Toute- ans ses traits généraux, cette agora m'a rappelé l'agora du de Képhalo-Vryso, qui n'était également qu'un promenoir citoyens venaient causer de leurs affaires. Les autres fonda- taient probablement celles des édifices publics qui se grou- ıtour de l'agora, comme le tribunal, le *ταμιεῖον*, etc.

les traits particuliers du kastro de Kyra-Irini, ce sont les ter- qu'on y rencontre au nord du théâtre et au sud de la grande . Elles sont en général rectangulaires; leurs dimensions et les murs qui les soutiennent sont tantôt en hellénique r, comme les murs de l'agora, tantôt en hellénique irré- comme les remparts de la ville. Sur les pentes inclinées de ıtagne, ces terrasses donnaient aux édifices qu'elles soute- une assiette égale et solide.

est dans son ensemble et dans ses détails importants le de Kyra-Irini. A quelle ville étolienne correspond-il? Leake e répondent : à la nouvelle Pleuron. A l'appui de son dire, cite le passage de Strabon sur les deux Pleuron; le géo- vient de nommer, parmi les montagnes d'Étolie, l'Ara- . « C'est sur l'Aracynthe, dit-il, que la nouvelle Pleuron dée par les habitants de l'ancienne. Celle-ci était, il est vrai, lans une plaine fertile près de Calydon; mais les Étoliens onnèrent, alors que Démétrius, surnommé *l'Étolique*, ra- la contrée[1]. » Le Démétrius dont parle Strabon est le ntigone Gonatas; il fit une expédition dans la basse Étolie, 40 et 235. Dans sa description de la Grèce, Denys, fils de

bon, X, II, 4.

vivement sentir tout le prix d'un pareil guide et toute la valeur de ses récits.

Au-dessous de Mastro se prolonge l'étroite plaine qui commence au village d'Hagios-Ilias. A mesure qu'on avance, on reconnaît mieux dans le sol dont elle est formée les alluvions de l'Achéloüs. Le terrain devient de plus en plus mouvant et marécageux, et les continuelles exhalaisons qui s'en dégagent vicient l'air malsain et lourd qu'on respire à Néochori et à Magoula. Au delà de ces villages, on ne rencontre plus d'habitations. Toute cette partie s'appela jadis la *Parachéloïtide;* l'Achéloüs, en la composant de son limon, confondait sans cesse les limites des Étoliens et des Acarnaniens, qui se disputaient par les armes la terre nouvelle; elle appartenait au plus fort. Aux temps qui ne nous sont connus que par la fable, elle fut le théâtre d'un des exploits ou plutôt d'un des grands et utiles travaux d'Hercule. Les anciens voyaient déjà dans son duel légendaire avec l'Achéloüs l'image d'une lutte réelle dans laquelle Hercule avait triomphé du fleuve en rectifiant par des digues et par des canaux son cours capricieux[1]. L'Achéloüs roulait un limon si abondant que, suivant les mêmes anciens, il avait réuni au continent une partie des Échinades et qu'il n'était pas douteux qu'il n'y réunît les autres[2]. La plus importante qui paraisse y avoir été rattachée en Étolie est celle que formait jadis le mont Kourtolari. Il dresse à l'extrémité de la Parachéloïtide sa crête rocheuse et présente tous les caractères d'une île. Il faut y reconnaître sans doute l'île Artémita. Du temps même de Pline, le limon de l'Achéloüs comblait tous les jours l'intervalle qui la séparait du continent.

Les témoignages de Strabon sur les trois lacs de la basse Étolie sont plus difficiles à vérifier. Il nomme le lac Cynia, long de soixante stades et large de quarante, qui porte ses eaux à la mer; le lac Uria, beaucoup plus petit, séparé de la mer par une bande de terre d'un demi-stade; le lac de Calydon, considérable et poissonneux, qui, de son temps, appartenait aux Romains de Patras[3]. Mais aujourd'hui l'Étolie n'a d'autres lacs que ceux d'Anghélo-Kastro et de Vrachori. On est obligé de supposer ou que les géo-

[1] Strabon, X, II, 19.
[2] Thucydide, II, CII.
[3] Strabon, X, II, 21.

maisons étaient couvertes sans doute en larges tuiles helléniques, dont on voit des débris disséminés çà et là. Du kastro de Mastron, on embrasse toute la plaine que formèrent les alluvions de l'Achéloüs, le fleuve, qui se rend à la mer par des replis capricieux, les éminences rocheuses que son limon a réunies au continent et dont quelques-unes portent des villages comme celles de Magoula et de Katochi, le pic de Kourtzolari, l'Hagios-Ilias, les pentes nues du Bergandi et du Boumistos et le sommet lointain du Djoumerka.

Il est facile maintenant de comprendre la marche par laquelle Philippe en 219 traversa la basse Étolie pour mettre le siége devant Éniades. Après avoir forcé le passage de l'Achéloüs, à la hauteur de Conopé, il s'engagea dans un défilé : c'est celui que forment, comme on l'a vu, l'Achéloüs et les dernières pentes du Zygos. Sur son chemin Philippe rencontra Ithoria, « devant laquelle il faut passer et qui n'est pas moins remarquable par la force de sa position que par la solidité de ses défenses. A son approche, la garnison d'Ithoria s'enfuit; le roi s'empara de la place et la rasa. Il ordonna également aux tirailleurs de renverser les tours qu'ils trouveraient aux environs. » Le kastro d'Hagios-Ilias, placé sur la route qui mène par les bords de l'Achéloüs à Éniades, est Ithoria, de même que les tours qui se trouvent sur la route de Stamna à Gouria sont celles que les soldats de Philippe détruisirent. Polybe continue : « Après avoir traversé le défilé..... Philippe campa devant Pæanium; il résolut avant tout de s'en emparer et, grâce à des assauts répétés, il la prit de vive force. Cette ville n'avait pas plus de sept stades, mais par le travail soigné de ses maisons, de ses murs et de ses tours, elle ne le cédait à aucune autre. Philippe la rasa; puis il démolit les maisons et fit placer avec soin les bois de construction et les tuiles sur des radeaux qui devaient les porter à Éniades[1]. » Les traits par lesquels Polybe décrit Pæanium ne conviennent-ils pas tous au kastro de Mastron? N'est-ce pas là cette enceinte d'un développement médiocre, ces murs bâtis avec soin, ces tours multipliées et jusqu'à ces tuiles helléniques dont on retrouve encore quelques débris? Les ruines de Mastron sont donc Pæanium. L'exactitude avec laquelle Polybe a raconté l'expédition de Philippe dans la basse Étolie nous fait

[1] Polybe, IV, LXIV-LXV.

toutes les nuits. Les Achéens troublent la source et réduisent les habitants par la soif[1].

Lorsqu'en 189 l'Étolie fut humiliée par Rome et dépouillée de son indépendance, les Achéens reçurent Héraclée et Pleuron avec l'autorisation sans doute de se venger de leurs ennemis. On peut croire qu'ils travaillèrent à s'étendre sur le littoral de l'Étolie; la forte position du kastro de Sidéroporta dut les tenter, et il n'est pas improbable que ces ruines, avec leurs nombreuses tours, soient les ruines de la ville « armée de tours, » de Phana. On chercherait vainement dans la basse Étolie un emplacement qui convienne mieux à Phana. A peu de distance des murs coule une source abondante, la seule qui soit à la portée de la ville : ne serait-ce pas celle où les habitants de Phana, pressés par les Achéens, allaient puiser de l'eau pendant la nuit? Les Achéens étaient venus par mer; on pouvait se rendre à Sidéroporta par mer en remontant les lagunes d'Ætoliko. Mais, comme le texte de Pausanias manque de précision, on en est réduit aux conjectures.

d. Kastro de Saint-Georges.

C'est avec plus de certitude ou du moins plus de vraisemblance qu'on cherche près du monastère de Saint-Georges dans le Zygos, à l'est de Sidéroporta, l'emplacement de Proschium. Strabon attribue la fondation de cette ville à une colonie d'Étoliens qui vint après les Curètes et les Hyantes, c'est-à-dire dans les temps les plus anciens, s'établir en Étolie, et qui s'empara même de Calydon et de Pleuron. A l'époque de Thucydide, le territoire de Calydon et de Pleuron s'appelait encore Éolide. « Les Éoliens, dit Strabon, transportèrent Pylène sur les hauteurs et changèrent son nom en celui de Proschium[2]. » Lorsqu'en 426, à la suite du traité entre Sparte et l'Étolie, Euryloque a vainement tenté de s'emparer de Naupacte, il traverse Calydon, Pleuron, et s'arrête à Proschium. Là il s'entend avec les Ambraciotes, qui menaçaient Argos-Amphilochicum, et, le moment arrivé, il traverse l'Achéloüs et va rejoindre ses alliés sous les murs d'Argos[3]. On ne rencontre pas sur les hauteurs, c'est-à-dire sur le Zygos, d'emplacement

[1] Pausanias, X, XVIII, 1-3.
[2] Strabon, X, II, 6.
[3] Thucydide, III, CVI.

graphes sur lesquels s'appuie Strabon, qui n'a pas vu l'Étolie, sont des autorités suspectes, ou que les lacs ont disparu avec le temps pour faire place à des lagunes. Dans cette dernière hypothèse, les lagunes d'Ætoliko seraient le lac ouvert de Cynia, bien qu'elles soient loin de mesurer soixante stades de long sur quarante de large; les lagunes de Missolonghi répondraient au lac Uria, et celles de Bokhori au lac Calydon. On verrait alors, dans le *ῥάμμα* ou bande de terre étroite qui sur plusieurs points sépare de la mer les lagunes de Missolonghi et de Bokhori, les restes de la digue naturelle qui empêchait les eaux du lac d'Uria et du lac de Calydon de se confondre avec les flots.

c. Kastro de Sidéroporta.

Au nord-est des lagunes d'Ætoliko on trouve les ruines d'une petite ville qui fut rasée jusqu'aux fondements. On peut suivre encore à l'est, à l'ouest et au sud-ouest, la ligne de l'enceinte. Appuyée aux dernières pentes du Zygos, elle enfermait quatre collines ou plutôt quatre ramifications basses que le Zygos pousse jusqu'aux lagunes d'Ætoliko. Les faibles traces qui en subsistent témoignent encore de sa force. Le mur, large de trois mètres soixante et quinze centimètres, était armé, de trente-sept en trente-sept mètres, de tours demi-circulaires dont le diamètre mesure sept mètres quatre-vingts centimètres. On ne trouve aucune enceinte de ce genre dans tout le reste de l'Étolie. L'appareil est encore l'hellénique irrégulier. Cette place commandait un des embranchements de la route qui menait, par Conopé, de la haute dans la basse Étolie. Les habitants, frappés de sa position, l'ont appelée, on ne sait à quelle époque, *Sidéroporta* ou la porte de fer.

On lit dans Pausanias que les Achéens assiégeaient la ville étolienne de Phana. Comme ils ne parvenaient pas à s'en emparer, ils consultèrent l'oracle de Delphes. L'oracle leur répondit que pour se rendre maître de Phana, « la ville armée de tours, » il fallait observer combien d'eau se buvait dans la place. Les Achéens, n'entendant rien à l'oracle, se désespéraient; ils se préparaient même à lever le siége et à remonter sur leurs vaisseaux; les assiégés leur témoignaient le plus grand dédain. Mais une femme qui était allée puiser de l'eau à la fontaine près des murs tombe entre leurs mains; ils apprennent que les assiégés n'ont pas d'eau dans la ville et qu'ils sont obligés de renouveler leur provision

f. Kastro de Kyra-Irini (nouvelle Pleuron).

En avançant vers Missolonghi, on aperçoit à sa gauche, sur un des sommets du Zygos, d'anciennes murailles qui se détachent faiblement du fond grisâtre des rochers. C'est le kastro de Kyra-Irini, la mieux conservée des acropoles Étoliennes. L'enceinte qui subsiste à la hauteur de cinq, de huit, de dix et même de quinze assises, forme une sorte de quadrilatère irrégulier et présente un développement d'environ deux kilomètres. On peut en suivre la ligne entière. Elle est flanquée de tours carrées (on en compte encore trente et une) dont la distance respective varie de trente à soixante et dix mètres et dont la face mesure de cinq à sept mètres. L'appareil est en hellénique irrégulier, d'une remarquable solidité, surtout dans les tours; les assises empiètent l'une sur l'autre et les joints sont obliques.

Dans ses traits généraux, le kastro de Kyra-Irini reproduit donc le caractère de toutes les cités étoliennes; mais il a des détails qui lui sont propres et qui en rendent l'exploration intéressante. Ainsi les tours, en particulier celles du mur sud, ont gardé les degrés terminés par un étroit palier qui menaient de la ville sur la plate-forme de la tour. On retrouve encore toutes les portes de la ville, au nombre de sept, six grandes et une petite. Elles se répartissent ainsi, une dans le mur sud, trois dans le mur est et trois dans le mur ouest. La mieux conservée est la première porte du mur est. Elle est large d'un mètre soixante et dix centimètres et haute de deux mètres soixante et dix centimètres; la longueur du couloir qu'elle forme est égale à l'épaisseur du mur et mesure deux mètres. Elle est à linteau droit. On remarque le trou rond dans lequel les gonds tournaient, la saillie intérieure à laquelle s'appuyait la porte, les deux ouvertures carrées qui recevaient l'extrémité du levier destiné à l'assujettir. Dans le mur ouest, est une autre porte, large de deux mètres, mais en moins bon état : elle était cintrée. Comme à Stratos, le cintre, au lieu d'être formé par l'ajustement calculé des pierres, était simulé par des claveaux taillés en creux; deux sont encore en place. La dernière porte qui mérite d'être citée est la grande partie de l'angle sud-ouest; elle est pratiquée près d'une tour d'angle qui la protége par la saillie d'un de ses côtés; elle a deux mètres trente-huit centimètres de large. Elle est trop ruinée pour qu'on en puisse déter-

antique qui soit plus à portée de l'Achéloüs ou mieux fait pour servir de poste d'observation dans une pareille entreprise. Les ruines appelées maintenant le *kastro de Georges* attestent l'existence d'une ville qui commandait la sortie du défilé de Klisoura et regardait de loin le lac Trichonis. Elles ne méritent pas d'être décrites : on ne distingue plus guère que des fondements.

e. Kastro des Trois-Églises.

Sur la route qui va d'Ætoliko à Missolonghi, en suivant le pied du Zygos, on trouve plusieurs ruines intéressantes. On arrive d'abord au kastro des Trois-Églises, qui se réduit à un mur hellénique irrégulier, d'un développement médiocre et armé de deux tours. Est-ce d'une ville, est-ce d'une forteresse que ces ruines sont l'unique trace? Sans doute le mur qui se prolonge jusqu'au pied de la montagne la gravissait et appartenait à une ville qui avait assis son acropole sur les pentes ou sur und es sommets du Zygos. Autrement cette place, ville ou forteresse, n'eût pas fermé le chemin et n'eût en réalité rien défendu : il eût été trop aisé de la tourner. Qu'on la suppose au contraire établie sur le Zygos, elle commande le passage qui mène dans la Pleuronie et la Calydonie. L'ennemi arrive-t-il en tournant les lagunes d'Ætoliko, il rencontre d'abord le kastro de Sidéroporta, puis celui des Trois-Églises. S'enfonce-t-il dans le défilé de Klisoura, il évite le kastro de Sidéroporta, mais une poignée d'hommes peut lui disputer avec avantage le chemin qu'il a choisi. Si le kastro de Saint-Georges correspond à Proschium, peut-être les ruines des Trois-Églises marqueraient-elles l'emplacement de l'antique Pylène[1]. On ne veut pas dire que le mur qui subsiste appartienne à la vieille ville, ruinée par les Éoliens; il ne remonte pas à une aussi haute antiquité. Mais il n'y a rien d'improbable à ce qu'une ville nouvelle se soit établie sur l'emplacement de l'ancienne. La position, moins forte que celle de Proschium, était encore importante. Les pentes rocheuses du Zygos, enfermées par l'enceinte de Pylène, justifieraient l'épithète de *scopulosa* que lui donne Stace. Le nom moderne des ruines leur vient des constructions renversées qui les avoisinent et qui étaient apparemment de petites chapelles.

[1] Strabon, X, II, 6 et 22.

Si l'on arrive par la porte de l'est et qu'on gravisse les accidents de terrain qui se dirigent du sud au nord, c'est un spectacle assez extraordinaire que de voir s'enfoncer à ses pieds cette excavation considérable avec les tons grisâtres de ses parois sur lesquelles tranchent seulement quelques plantes parasites, végétation consacrée des ruines. On ne peut s'empêcher de reconnaître un travail qui a coûté du temps, qui intéressait la communauté entière et qui s'est mieux défendu contre l'action des siècles que tous les autres édifices de la cité. Les paysans disent en montrant l'excavation : Νὰ ταῖς φυλακαῖς (voilà la prison). Il est difficile de se contenter de cette explication traditionnelle; tout prouve au contraire que la construction appelée ταῖς φυλακαῖς était la principale citerne de Kyra-Irini. Placée à dessein dans un fond, elle recevait les eaux pluviales qui découlaient des pentes environnantes ou qui lui étaient amenées par des conduits de briques, dont on retrouve encore quelques traces, de petites citernes secondaires. Le niveau des eaux était maintenu à l'intérieur et par les grandes ouvertures triangulaires et par les trous des parois. Le toit qui couvrait la citerne y entretenait la fraîcheur et la propreté. Des machines, probablement fort simples, servaient à élever les eaux et à les distribuer aux habitants. Il ne faut pas s'étonner de l'importance attachée aux citernes dans ces villes qui s'étaient fondées pour plus de sécurité au sommet d'une roche brûlée et aride.

Près du mur est on rencontre un ensemble de fondations qui méritent d'être décrites. Les premières forment un quadrilatère de cinquante-neuf mètres de long sur dix de large. Sur un ou deux points où subsistent quelques assises, on reconnaît que ces fondations supportaient un mur d'un appareil soigné dont les joints étaient droits et les assises régulières. A l'ouest, un édifice de forme quadrangulaire faisait, comme une tour, saillie sur l'un des longs côtés. A l'est et presque en face du petit édifice quadrangulaire, la ligne des fondations est interrompue en un endroit. Tout auprès gisent encore des blocs de pierre, taillés en arc de cercle, et des piédestaux percés de trous de scellement dont toutes les moulures consistent en une scotie et une plinthe. Au sud-ouest et tout près d'un des petits côtés du quadrilatère se présentent d'autres fondations singulières. C'est d'abord un édifice qui forme à l'ouest une saillie quadrangulaire, analogue à celle du quadrilatère précédemment décrit, et accolée à une construction demi-circulaire

miner la hauteur. Une des poutres qui la couvraient, tombée en travers de l'ouverture, mesure trois mètres soixante-cinq centimètres.

L'intérieur de l'enceinte se divise en deux parties, la ville haute ou l'acropole et la ville basse. Un mur, flanqué aussi de tours carrées, mais presque ruiné jusqu'aux fondements, les sépare. On remarque dans l'acropole une église en ruines et une citerne byzantine voûtée. La ville basse est vraiment digne d'intérêt. Près d'une tour du mur ouest percée de deux portes, dont l'une donne sur la montagne, l'autre sur la ville, on trouve un petit théâtre. Il conserve encore huit gradins placés sur le roc. Ouvert à l'ouest, il est formé par deux murs de soutenement au nord et au sud. Son diamètre intérieur est de treize mètres quarante centimètres. Trois mètres le séparent du mur de la ville, auquel probablement s'appuyait la scène. En même temps que les proportions de ce théâtre sont médiocres, la construction semble en avoir été fort grossière. La seule trace d'architecture qu'on y découvre est un tambour de pilastre rond taillé sans art. Les spectateurs avaient pour horizon les pentes du Zygos, la plaine mouvante d'Ætoliko, les lagunes, la ligne dentelée de Kourtzolari. Ce tableau ne manque pas d'une certaine grandeur triste et sauvage.

Au sud-ouest du théâtre s'ouvre dans le roc une excavation quadrangulaire d'environ vingt mètres de largeur sur trente de longueur et quatre de profondeur. Elle est divisée, par quatre murs parallèles entre eux et aux longs côtés de l'excavation, en cinq compartiments dont la largeur varie d'un mètre quarante centimètres à cinq mètres soixante centimètres. Les parois, d'une pierre d'épaisseur, sont en hellénique presque régulier. Elles sont percées, les deux premières, de trois, et, les deux dernières, de deux ouvertures triangulaires grossièrement formées. Il serait difficile de mesurer aujourd'hui la hauteur et la plus grande largeur de ces ouvertures, qui rappellent par leur disposition la porte triangulaire de Thoricus; le temps en a encombré la base et en a même bouché deux ou trois. Dans les parois on remarque encore de distance en distance des trous carrés ou triangulaires, trop multipliés pour qu'on n'y voie pas un détail nécessaire dans l'ensemble de l'ouvrage. Enfin une poutre de pierre jetée en travers du premier compartiment semble attester que l'excavation était couverte en totalité ou en partie.

Calliphon, place Pleuron près de la côte; il faut entendre la nouvelle Pleuron, la seule qu'il dût connaître : « Après l'Acarnanie vient l'Étolie; on y trouve la ville de Pleuron, qui possède un temple de Minerve[1]. »

La position de la nouvelle Pleuron est encore mieux déterminée par Stace, qui parle, il est vrai, de l'ancienne Pleuron, mais avec des traits qui ne conviennent qu'à la nouvelle. Tydée fait un vœu à Minerve, quand, avec le secours de la déesse, il s'est débarrassé de cinquante soldats apostés pour l'assassiner. « Si je reviens, s'écrie-t-il, dans la belliqueuse Pleuron, je t'élèverai un temple brillant d'or sur les hauteurs de l'acropole. On y viendra contempler avec ravissement les tempêtes ioniennes et l'impétueux Achéloüs, quand, traversant la barrière des Échinades, il soulève la mer de ses flots jaunâtres[2]. » Il ne faut pas voir dans la description de Stace un à-peu-près poétique. Il est au fond d'accord avec Strabon, qui place la nouvelle Pleuron sur l'Aracynthe, avec Denys, qui cite dans Pleuron un temple de Minerve. L'Aracynthe est donc la chaîne entière ou tout au moins la partie occidentale du Zygos; le kastro de Kyra-Irini répond à la nouvelle Pleuron. En effet, l'acropole de ce kastro est sur le Zygos le seul emplacement ancien d'où le regard puisse porter jusqu'au pic de Kourtzolari, qui lui cache l'embouchure de l'Achéloüs, et jusqu'au point où le golfe de Corinthe s'ouvre dans la mer Ionienne.

Où s'élevait dans Pleuron le temple de Minerve? Quel culte rendaient les Étoliens à cette déesse, la même sans doute qu'Étienne de Byzance appelle *Minerve Aracynthienne*? On l'ignore. Leake suppose avec vraisemblance que l'église ruinée de l'acropole a pris la place du temple; il affirme même, à l'appui de son hypothèse, avoir vu dans l'église un fût de colonne dorique qu'on n'y trouve plus. Les vers de Stace lui donnent raison. Minerve devait être une des principales divinités étoliennes. Le statère d'or étolien porte la tête de Minerve avec le casque, le collier de perles et les pendants d'oreille.

L'histoire particulière de la nouvelle Pleuron nous est à peu près inconnue. Nous savons seulement que le traité qui ruina l'indépendance de l'Étolie réunit cette ville à la ligue achéenne. Elle

[1] Denys, V, 57-60.
[2] Stace, *Théb.* II, v. [illegible]

en forme d'exhèdre. Dans la direction de l'est, d'autres fondations font suite à celle-ci, puis se perdent brusquement.

Il ne paraît pas douteux que, dans la première de ces fondations, c'est-à-dire dans le grand quadrilatère, dont la construction témoigne d'un soin particulier, il ne faille reconnaître l'agora de la ville antique. Ces pierres taillées en arc de cercle devaient former une exhèdre à l'endroit où la ligne des fondations est interrompue. La destination de l'exhèdre était-elle en rapport avec le petit édifice quadrangulaire qui lui faisait face? C'est ce qu'il serait difficile de décider. Maintenant, à quoi servaient les piédestaux, que supportaient-ils, comment les avait-on ajustés? Autant de questions, auxquelles un architecte serait seul en état de répondre. Toutefois, dans ses traits généraux, cette agora m'a rappelé l'agora du kastro de Képhalo-Vryso, qui n'était également qu'un promenoir où les citoyens venaient causer de leurs affaires. Les autres fondations étaient probablement celles des édifices publics qui se groupent autour de l'agora, comme le tribunal, le *ταμιεῖον*, etc.

Un des traits particuliers du kastro de Kyra-Irini, ce sont les terrasses qu'on y rencontre au nord du théâtre et au sud de la grande citerne. Elles sont en général rectangulaires; leurs dimensions varient et les murs qui les soutiennent sont tantôt en hellénique régulier, comme les murs de l'agora, tantôt en hellénique irrégulier comme les remparts de la ville. Sur les pentes inclinées de la montagne, ces terrasses donnaient aux édifices qu'elles soutenaient une assiette égale et solide.

Tel est dans son ensemble et dans ses détails importants le kastro de Kyra-Irini. A quelle ville étolienne correspond-il? Leake et Mure répondent : à la nouvelle Pleuron. A l'appui de son dire, Leake cite le passage de Strabon sur les deux Pleuron; le géographe vient de nommer, parmi les montagnes d'Étolie, l'Aracynthe. « C'est sur l'Aracynthe, dit-il, que la nouvelle Pleuron fut fondée par les habitants de l'ancienne. Celle-ci était, il est vrai, située dans une plaine fertile près de Calydon; mais les Étoliens l'abandonnèrent, alors que Démétrius, surnommé *l'Étolique*, ravageait la contrée[1]. » Le Démétrius dont parle Strabon est le fils d'Antigone Gonatas; il fit une expédition dans la basse Étolie, entre 240 et 235. Dans sa description de la Grèce, Denys, fils de

[1] Strabon, X, II, 4.

quiétât des inégalités ou des intervalles des assises. Seulement, quand les intervalles trop considérables eussent pu compromettre la solidité de l'enceinte, on les remplissait de petites pierres. De la porte principale, qui commandait le défilé des deux collines, il ne reste plus que la baie, large de deux mètres quarante-cinq centimètres et longue de trois mètres quatre-vingt-dix centimètres. En résumé, les deux collines de Gyfto-Kastro et de Pétrovouni se protégent réciproquement; leur double enceinte appartient à une même ville, à un même système de défense plus compliqué sur la colline de Gyfto-Kastro, d'un appareil plus solide sur la colline de Pétrovouni.

Leake rapporte, dans ses voyages de la Grèce du nord, que les antiquaires du pays prenaient les ruines de Gysto-Kastro et de Pétrovouni pour celles de l'Olène d'Homère; pour lui, il préfère les attribuer à l'ancienne Pleuron. La question est difficile à décider, parce que l'antiquité ne nous a laissé d'autres témoignages que les indications insuffisantes ou peu dignes de foi du géographe Strabon. Il n'avait pas vu les lieux; il se trouvait en présence des autorités contradictoires d'Artémidore et d'Apollodore, et il ne savait auquel entendre. « L'ancienne Pleuron, nous dit-il d'abord, était près du mont Curium, d'où, suivant quelques-uns, vint aux Pleuroniens le nom de *Curètes*[1]. » Ailleurs, quand il rapporte les origines de la nouvelle Pleuron : « L'ancienne Pleuron, dit-il, était située dans une plaine fertile, à peu de distance de Calydon[2]. » Enfin, lorsqu'il trace le cours de l'Événus : « L'Événus ne coule pas d'abord à travers la Curétique, qui est la même chose que la Pleuronie, mais plutôt à l'est, dans la direction de Chalcis et de Calydon; ensuite, ayant fait un coude vers les plaines de l'ancienne Pleuron et ayant passé à l'ouest, il revient au sud pour se jeter dans la mer[3]. » S'il ne fallait tenir compte que des deux premiers passages, il serait facile de se ranger à l'avis de Leake. Il n'y a aucune invraisemblance à supposer que la partie orientale du Zygos se soit appelée *Curium* au lieu d'*Aracynthe* et que la plaine de Missolonghi soit la plaine fertile de l'ancienne Pleuron. Reste le troisième passage; l'Événus arrosait donc la Curétique ou Pleuronie, non pas d'abord, mais après un coude à l'est vers Chalcis

[1] Strabon, X, II, 4.
[2] *Id. ibid.* 16.
[3] *Id. ibid.* 5.

obtint vers 164, par l'entremise de Sulpicius Gallus, d'être rendue à l'Étolie[1]; les Romains, qui ne redoutaient plus la ligue étolienne, cherchaient alors tous les moyens d'abaisser la ligue achéenne, son ancienne rivale. Le nom de *Kyra-Irini* (la dame, la princesse Irène) que portent maintenant les ruines de la nouvelle Pleuron, se rattache à quelque tradition du moyen âge dont il serait peut-être impossible aujourd'hui de retrouver l'origine.

g. Ruines de Gyfto-Kastro et de Pétrovouni.

Quand on descend de la nouvelle Pleuron, on aperçoit deux collines contigües, contre-forts détachés du Zygos, dont un torrent et une plaine étroite les séparent. L'une et l'autre, et surtout la première, offrent un ensemble de ruines que Leake avait déjà signalées.

D'abord sur la colline de Gyfto-Kastro, on peut suivre, dans presque tout son circuit, une enceinte de configuration polygonale qui se développe à mi-côte et qui mesure environ mille deux cent soixante mètres. Mais, à l'exception de deux tours en hellénique régulier, elle est entièrement dans un style irrégulier et brut. Sur plusieurs points elle a été remaniée au moyen âge et peut-être à une époque plus rapprochée encore : le nom de *Gyfto-Kastro* (camp de bohémiens) indique assez que des tribus nomades se sont cantonnées dans la vieille forteresse et l'ont réparée à leur usage.

Les ruines de la colline de Pétrovouni, quoique moins considérables, sont assurément plus curieuses que celles de Gyfto-Kastro. Elles se composent d'un mur qui, descendant de l'enceinte de Gyfto-Kastro au sud-est, ferme par une porte l'étroit défilé des deux collines, gravit les pentes orientale et méridionale de Pétrovouni et s'interrompt à l'ouest. Au point où il cesse, commencent des crêtes rocheuses qui hérissent le flanc de la colline et qui rendaient inutile le prolongement de l'enceinte. Ce mur porte le caractère d'une haute antiquité. Les pierres, ou plutôt les blocs qui le forment, ont été taillées dans les roches de la colline même ou dans la montagne voisine; ces blocs se détachaient par larges tranches et on les plaçait à mesure, tels qu'ils arrivaient de la carrière, sans qu'on se donnât la peine de les dégrossir et sans qu'on s'in-

[1] Pausanias, VII, 11, 3.

n'est pas sans importance que toutes les villes étoliennes citées dans l'Iliade semblent s'être élevées entre le Zygos et la mer. Olène ne peut avoir fait seule exception.

Où donc placer l'ancienne Pleuron? Un peu au delà de Missolonghi, par exemple dans la plaine, au pied d'un des contre-forts du Zygos. Son entière destruction s'expliquerait par son emplacement même, puisque plus d'une fois nous avons vu des cités étoliennes qui s'élevaient sur des hauteurs, rasées jusqu'aux fondements. Elle se trouverait ainsi à une moindre distance de Calydon; mais les paroles de Strabon nous invitent plutôt à l'en rapprocher qu'à l'en éloigner. Ses plaines ne seraient pas davantage arrosées par l'Évênus; mais Strabon, en décrivant le cours de l'Évênus, s'appuyait sur de mauvais renseignements. La Curétique ou Pleuronie n'aurait été séparée de la Calydonie que par des limites arbitraires, et aurait compris la plaine de Missolonghi et peut-être celle d'Ætoliko.

h. Kastro d'Hagios-Ilias.

Au nord-est de la nouvelle Pleuron et au sud du village de Khiérasovo, en plein Zygos, se reconnaissent encore, bien que très-effacées, les traces d'une ville étolienne. Elles se réduisent à quelques fondations, disposées autour de la chapelle en ruines de Saint-Élie et à un pan de mur, haut de cinq assises, en hellénique presque régulier. Il semble que l'enceinte était uniquement défendue par un système de redans. On n'insistera pas sur des ruines qui se perdent au milieu d'un impénétrable fourré. Quel motif avait donc pu décider les Étoliens à bâtir une ville dans cet emplacement sauvage et sans horizon? Les Étoliens n'étaient pas hommes à chercher seulement la sécurité en se reculant hors des regards et de la portée de l'ennemi. Que l'on considère la position du kastro d'Hagios-Ilias, on verra qu'il commandait un des passages de la montagne, une des routes qui menaient de la région des lacs dans la Calydonie.

Peut-être faut-il reconnaître Elæus dans les ruines d'Hagios-Ilias. Voici les paroles de Polybe, le seul auteur qui nomme Elæus. Philippe, dans sa campagne de 219 contre les Étoliens, vient de ruiner Ithoria, Pæanium et d'entrer à Éniades. « Parti d'Éniades, il campa près d'une place forte de la Calydonie, nommée *Elæus*, remarquable par la solidité de ses remparts et

et Calydon. Il faut avouer que les notions de Strabon sur l'Événus étaient bien vagues; il ne connaissait de cette rivière que la partie inférieure de son cours et il la connaissait mal. Où a-t-il trouvé ce double coude par lequel l'Événus se serait porté d'abord du nord ou du nord-ouest au sud-est pour retourner ensuite au sud-ouest? L'Événus, à la hauteur où le prend Strabon, se dirige presque uniquement du nord-est au sud-ouest. Maintenant, pour trouver les plaines de l'ancienne Pleuron qu'arrose l'Événus, on n'a pas le choix : il faut de toute nécessité attribuer à Pleuron les plaines de Bokhori. On rejette alors, et le texte du géographe semble insinuer cette conclusion, Calydon de concert avec Chalcis sur la rive gauche de l'Événus. Mais nous verrons bientôt qu'une telle hypothèse, quoiqu'elle ait été soutenue par Pouqueville et qu'elle ait plu à Ottfried Müller, est inadmissible.

Deux textes viennent ajouter à notre incertitude sur les ruines de Gyfto-Kastro et de Pétrovouni, ce sont les témoignages du même Strabon sur Olène. « Les Étoliens détruisirent Olène, qui était près de la nouvelle Pleuron et les Acarnaniens leur en disputaient le territoire[1]. » Un peu plus loin : « Dans l'intérieur de l'Étolie était Olène, dont Homère a parlé dans la liste des villes étoliennes; il n'en reste plus que des vestiges près de Pleuron au pied de l'Aracynthe[2]. » Leake, trop préoccupé peut-être de l'expression « dans l'intérieur » veut qu'Olène se soit élevée sur les bords du lac Vrachori et qu'elle ait été remplacée plus tard par Trichonium. Mais Pline en parlant de Pleuron, de la nouvelle sans doute, puisque l'ancienne était détruite de son temps, dit : « Pleuron est dans l'intérieur des terres. » Or, du moment où l'on n'attache pas à cette expression plus d'importance qu'elle n'en mérite, on doit convenir que les ruines de Gyfto-Kastro et de Pétrovouni correspondent plutôt à l'Olène d'Homère qu'à l'ancienne Pleuron. Je sais bien que Strabon, embarrassant ses lecteurs comme à plaisir, dit de Lysimachie qu'elle était près d'Olène[3]; mais Olène, si elle est au pied de l'Aracynthe, ne peut être en même temps près de Lysimachie et de la nouvelle Pleuron : il faut choisir. On remarquera donc que deux fois, en parlant d'Olène, Strabon la place tout à côté de la nouvelle Pleuron; et l'on se rappellera, ce qui

[1] Strabon, X, II, 2, 6.
[2] *Id. ibid.* 21.
[3] *Id. ibid.* 22.

n'est pas sans importance que toutes les villes étoliennes citées dans l'Iliade semblent s'être élevées entre le Zygos et la mer. Olène ne peut avoir fait seule exception.

Où donc placer l'ancienne Pleuron? Un peu au delà de Missolonghi, par exemple dans la plaine, au pied d'un des contre-forts du Zygos. Son entière destruction s'expliquerait par son emplacement même, puisque plus d'une fois nous avons vu des cités étoliennes qui s'élevaient sur des hauteurs, rasées jusqu'aux fondements. Elle se trouverait ainsi à une moindre distance de Calydon; mais les paroles de Strabon nous invitent plutôt à l'en rapprocher qu'à l'en éloigner. Ses plaines ne seraient pas davantage arrosées par l'Événus; mais Strabon, en décrivant le cours de l'Événus, s'appuyait sur de mauvais renseignements. La Curétique ou Pleuronie n'aurait été séparée de la Calydonie que par des limites arbitraires, et aurait compris la plaine de Missolonghi et peut-être celle d'Ætoliko.

h. Kastro d'Hagios-Ilias.

Au nord-est de la nouvelle Pleuron et au sud du village de Khiérasovo, en plein Zygos, se reconnaissent encore, bien que très-effacées, les traces d'une ville étolienne. Elles se réduisent à quelques fondations, disposées autour de la chapelle en ruines de Saint-Élie et à un pan de mur, haut de cinq assises, en hellénique presque régulier. Il semble que l'enceinte était uniquement défendue par un système de redans. On n'insistera pas sur des ruines qui se perdent au milieu d'un impénétrable fourré. Quel motif avait donc pu décider les Étoliens à bâtir une ville dans cet emplacement sauvage et sans horizon? Les Étoliens n'étaient pas hommes à chercher seulement la sécurité en se reculant hors des regards et de la portée de l'ennemi. Que l'on considère la position du kastró d'Hagios-Ilias, on verra qu'il commandait un des passages de la montagne, une des routes qui menaient de la région des lacs dans la Calydonie.

Peut-être faut-il reconnaître Élæus dans les ruines d'Hagios-Ilias. Voici les paroles de Polybe, le seul auteur qui nomme Élæus. Philippe, dans sa campagne de 219 contre les Étoliens, vient de ruiner Ithoria, Pæanium et d'entrer à Éniades. « Parti d'Éniades, il campa près d'une place forte de la Calydonie, nommée *Élæus*, remarquable par la solidité de ses remparts

l'excellence de ses défenses en général. Le roi Attale avait payé aux Étoliens les frais de la construction. Les Macédoniens emportèrent encore cette ville d'assaut, ravagèrent toute la Calydonie et revinrent à Éniades[1]. » Quel chemin suivit Philippe pour se rendre d'Éniades à Élæus? Polybe ne le dit pas. Mais si l'on réfléchit que la position d'Hagios-Ilias est un excellent point d'attaque contre la Calydonie, qu'elle en commande le chemin, qu'elle est très-favorable aux coups de main et aux surprises, notre conjecture paraîtra sans doute vraisemblable. Les ruines d'Hagios-Ilias ne semblent pas celles d'une ville importante; mais on n'a pas oublié les termes de Polybe, πρός τι χωρίον ὀχυρόν, qui indiquent moins une ville qu'une petite place fortifiée avec soin. En tout cas, l'hypothèse de Leake n'est guère soutenable. Il place Élæus à Missolonghi, parce qu'il veut tirer Élæus de ἕλος, marais[2]. D'abord il peut paraître singulier de décider par une étymologie contestable une question de topographie, puis ce n'était guère l'habitude des Étoliens, surtout à l'époque où Élæus fut bâtie, d'élever leurs villes dans des plaines; enfin le territoire de Missolonghi dut appartenir à la Pleuronie.

i. Chilia-Spitia.

L'emplacement de Chilia-Spitia, à mi-chemin entre Missolonghi et Bokhori, convient peut-être au bourg d'Halicyrne. On appelle *Chilia-Spitia* (les mille maisons) les ruines d'un village du moyen âge dispersées sur une colline basse qui se rattache au Zygos. A chaque pas en effet se rencontrent des fondations étroites ou des tas de pierres, informe reste des maisons écroulées. Ce village fut bâti sur un emplacement antique, car, en explorant la pente ouest de la colline, on remarque, à moitié caché dans les broussailles, un pan de mur dont l'appareil rappelle l'enceinte de Kyfto-Kastro.

Pline place Halicyrne dans l'intérieur des terres, comme Pleuron[3]; exagérée pour Pleuron, l'expression doit l'être aussi pour Halicyrne. Strabon, au contraire, la nomme, après Pleuron, parmi les villes qu'on aperçoit de la côte; il ajoute que Calydon est si-

[1] Polybe, IV, LXV, 6 et 7.

[2] Ἔλαιος est donné avec un esprit doux dans toutes les éditions de Polybe et dans le nouveau dictionnaire d'Henri Étienne.

[3] Pline l'ancien, *H. N.* IV, III.

versal. Des hauteurs de l'acropole, une nouvelle perspective se découvre aux yeux : c'est une riante vallée fermée à l'est par l'Événus et les pentes du Varassova, au nord et à l'ouest par les ramifications du Zygos. Une petite rivière l'arrose et porte ses eaux à l'Événus. Les murs de la ville descendent alors avec la colline dont le sommet porte l'acropole, puis, par une ligne irrégulière, du nord tournent à l'est, gravissent de nouveau la colline, arrivent à la crête qu'ils avaient franchie au nord-ouest, et bientôt passent au sud, où ils ne présentent à l'Événus qu'un front d'un médiocre développement. Il faut donc se représenter le kastro de Kurtaga comme à cheval en quelque sorte sur une des ramifications du Zygos, dont il couvre les deux versants, tout en laissant en dehors l'extrémité de la colline.

Quelques vestiges de terrasses, adossées au mur ouest ou élevées dans l'enceinte de l'acropole, voilà les seuls restes d'édifices que l'on retrouve à l'intérieur de la ville. Il ne reste plus à y signaler que la grande porte pratiquée dans le mur sud. Elle avait 5^{m}20 d'ouverture et formait un couloir de 10 mètres de long : deux tours carrées la protégent par une saillie de 3^{m}40. Il est à remarquer qu'elle est exactement dans l'axe de la grande terrasse. C'était sans doute par cette porte que sortaient les processions sacrées pour s'acheminer le long de la crête au temple du dieu le plus vénéré. Trois portes secondaires se reconnaissent encore dans les murs de l'ouest, du nord et de l'est.

Le kastro de Kurtaga, on peut l'affirmer presque avec certitude, c'est Calydon. Pline l'ancien l'atteste : « Calydon, dit-il, est à sept mille cinq cents pas de la mer près de l'Événus [1] ». En effet, de l'acropole de Kurtaga on voit l'Événus à ses pieds et l'on distingue la mer, peut-être à sept ou huit kilomètres, par delà les plaines mouvantes de Bokhori. Strabon dit, dans sa description un peu inexacte du cours de l'Événus : « L'Événus coule près de... Calydon [2]. » Il est vrai qu'il semble se contredire, ou du moins ne savoir à quelle opinion se fixer, quand il rapporte les autorités opposées d'Artémidore et d'Apollodore. Leake et d'autres ont voulu à tort transposer les phrases de ce passage. Strabon nomme les fleuves, les montagnes et les villes de la côte étolienne, l'Évé-

[1] Pline l'Ancien, *H. N.* IV, III.
[2] Strabon, X, II, 3

supposer qu'au grand temple en répondait un autre et que cette crête était un terrain sacré. Mais on ne retrouve plus, dans la proximité de la terrasse, même le plus insignifiant débris d'architecture.

Après tant de descriptions d'enceintes et de remparts, peu de mots suffiront pour faire connaître les ruines de Kurtaga. L'enceinte y est défendue par un système alternatif, mais irrégulier, de tours et de redans, à l'ouest et au nord; au nord et au nord-ouest, les redans sont presque absolument substitués aux tours, qui deviennent très-rares; elles reparaissent en proportion plus considérable dans les murs sud-est et sud. L'appareil des remparts diffère peu de l'hellénique régulier dans les murs sud et sud-ouest; mais dans les murs nord-ouest, nord et est, il devient tout à fait irrégulier; les faces des assises sont plus brutes, elles empiètent l'une sur l'autre et les joints sont obliques. Tels sont les remparts de la nouvelle Pleuron et de la plupart des villes étoliennes; seulement ceux de Kurtaga ont dans leur construction quelque chose de rude qui témoigne d'une assez haute antiquité. Les murs, au sud, à l'ouest et au nord, ont environ $2^{m}40$ d'épaisseur, au nord-est et à l'est, l'épaisseur du mur, on ne s'en peut guère expliquer le motif, diminue sensiblement; en revanche, et peut-être par compensation, il est armé à l'intérieur de saillies quadrangulaires, placées de distance en distance, qui ressemblent à des contre-forts. Ajoutons, pour en finir avec l'état actuel de l'enceinte, que la plus grande hauteur du mur va jusqu'à sept assises et qu'elle varie entre trois et cinq dans sa hauteur moyenne.

Les murs du kastro de Kurtaga se développent au sud-ouest sur un terrain à peu près égal, le long d'un torrent venu de Zygos : on y remarque la bouche d'un conduit qui déversait dans le torrent les eaux de la ville. Parvenue à l'ouest, la ligne de l'enceinte quitte le torrent et va s'élevant par degrés jusqu'à une crête qui, du côté qui regarde les lagunes de Bokhori, tombe perpendiculairement dans la ville. Quand on arrive en face des ruines de Kurtaga, on s'imagine que la ville ancienne n'avait pas franchi les bornes de l'étroite vallée qu'on découvre et qu'à cette crête se termine l'enceinte; mais elle se prolonge bien au delà. Elle passe au nord et, sur le revers de la crête, on reconnaît l'acropole solidement armée de tours au dehors et formée au dedans par une enceinte rectangulaire que subdivise inégalement un mur trans-

versal. Des hauteurs de l'acropole, une nouvelle perspective se découvre aux yeux : c'est une riante vallée fermée à l'est par l'Événus et les pentes du Varassova, au nord et à l'ouest par les ramifications du Zygos. Une petite rivière l'arrose et porte ses eaux à l'Événus. Les murs de la ville descendent alors avec la colline dont le sommet porte l'acropole, puis, par une ligne irrégulière, du nord tournent à l'est, gravissent de nouveau la colline, arrivent à la crête qu'ils avaient franchie au nord-ouest, et bientôt passent au sud, où ils ne présentent à l'Événus qu'un front d'un médiocre développement. Il faut donc se représenter le kastro de Kurtaga comme à cheval en quelque sorte sur une des ramifications du Zygos, dont il couvre les deux versants, tout en laissant en dehors l'extrémité de la colline.

Quelques vestiges de terrasses, adossées au mur ouest ou élevées dans l'enceinte de l'acropole, voilà les seuls restes d'édifices que l'on retrouve à l'intérieur de la ville. Il ne reste plus à y signaler que la grande porte pratiquée dans le mur sud. Elle avait 5^{m}[illegible] d'ouverture et formait un couloir de 10 mètres de long : deux tours carrées la protégent par une saillie de $3^{m}40$. Il est à remarquer qu'elle est exactement dans l'axe de la grande terrasse. C'était sans doute par cette porte que sortaient les processions sacrées pour s'acheminer le long de la crête au temple du dieu le plus vénéré. Trois portes secondaires se reconnaissent encore dans les murs de l'ouest, du nord et de l'est.

Le kastro de Kurtaga, on peut l'affirmer presque avec certitude, c'est Calydon. Pline l'ancien l'atteste : « Calydon, dit-il, est à sept mille cinq cents pas de la mer près de l'Événus[1] ». En effet, de l'acropole de Kurtaga on voit l'Événus à ses pieds et l'on distingue la mer, peut-être à sept ou huit kilomètres, par delà les plaines mouvantes de Bokhori. Strabon dit, dans sa description un peu inexacte du cours de l'Événus : « L'Événus coule près de [illegible] Calydon[2]. » Il est vrai qu'il semble se contredire, ou du moins ne savoir à quelle opinion se fixer, quand il rapporte les autorités opposées d'Artémidore et d'Apollodore. Leake et d'autres ont voulu à tort transposer les phrases de ce passage. Strabon nomme les fleuves, les montagnes et les villes de la côte étolienne, l'Évé-

[1] Pline l'Ancien, *H. N.* IV, III.
[2] Strabon, X, II, 5.

nus, le mont Chalcis, Pleuron, Halicyrne, Calydon; puis il ajoute que si Artémidore place le mont Chalcis entre l'Achéloüs et Pleuron, Apollodore le met avec le Taphiassus au nord de Molycrie et donne Calydon comme située entre Pleuron et le mont Chalcis; enfin, pour se tirer de cette question embrouillée de topographie, il supposerait volontiers deux monts Chalcias ou Chalcis, l'un près de Pleuron et l'autre près de Molycrie. La position du mont Chalcis lui fait oublier tout le reste; mais il ressort, de sa préférence marquée pour le témoignage d'Apollodore, que si Pleuron, Halicyrne, Calydon sont à l'ouest et non à l'est du mont Chalcis, elles sont aussi à l'ouest de l'Événus : entre l'Événus et le mont Chalcis, il n'y a pas de place pour trois villes. Sans doute cette explication ne dissipe pas toutes les obscurités du passage, mais si l'on adopte la transposition et la correction de Leake, on se trouve en présence d'autres difficultés[1].

Voici donc sur l'emplacement de Calydon un nouveau témoignage qui confirme les précédents : elle est à l'ouest de l'Événus entre Pleuron et le mont Chalcis. Elle justifie la double épithète d'Homère, qui tantôt l'appelle *l'aimable Calydon aux grasses campagnes,* tantôt *Calydon, la ville haute et pierreuse*[2]. La vallée arrosée par un affluent de l'Événus, et surtout la plaine de Bokhori, offrent de précieuses ressources à l'agriculture. D'autre part on ne peut nier la physionomie ingrate de la colline que couvrent les remparts de Calydon, ni oublier les montagnes pierreuses qui en enferment le territoire, les ramifications du Zygos et le Varassova. Ce qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, c'est le vaste et poissonneux étang de Calydon, qui fournissait aux Romains de Patras « le mulet, le meunier et le loup de mer, fils des dieux[3]; » c'est aussi le port cité par Pausanias et la source de Callirhoé[4]. La face des lieux a été certainement changée par les débordements de l'Événus et par les terres d'alluvion qu'il dépose depuis des siècles.

[1] Strabon, X, II, 21. Si Strabon a suivi dans son énumération l'ordre que veut Leake, il a dit : Pleuron, Halicyrne, Calydon, l'Événus, le mont Chalcis. Sur quelle autorité s'appuie-t-il ? Sur celle d'Apollodore. Alors, pourquoi rappeler qu'il a déjà cité l'opinion d'Apollodore sur la position de Chalcis, puisqu'il vient de la reproduire? Pourquoi l'appeler en témoignage sur l'emplacement de Calydon, puisque c'est l'emplacement qu'il aurait donné, et d'après Apollodore ?

[2] Homère, *Il.* II, v. 640; IX, v. 577.

[3] Strabon, X, II, 21; Athénée, VII, XVII.

[4] Pausanias, VII, XXI, 6.

Si l'on avait encore besoin de preuves pour reconnaître Calydon dans les ruines de Kurtaga, on n'aurait qu'à considérer l'importance de la position. Elle commande le passage de l'Événus, les abords de la plaine de Missolonghi et les chemins qui mènent, le long de l'Événus ou à travers la montagne, dans l'intérieur de l'Étolie. D'ailleurs on a beau explorer la rive gauche de l'Événus et le versant oriental du Varassova, on n'y découvre aucun emplacement antique. On cherche en vain, d'après les indications de Pouqueville[1], au-dessus de Mavromati, sur les pentes du Varassova, ces pans de mur d'une acropole semblable à celle de Mycènes, avec des portions de rempart d'une époque postérieure. Pouqueville voulait que Calydon fût sur la rive gauche de l'Événus et il croyait l'y avoir trouvée; mais il s'est trompé si souvent, il a fait tant de fois de la topographie fantastique, que l'on peut, après examen, contester et nier hardiment ses affirmations. Au dessus de Mavromati, il n'existe sur le Varassova qu'une grossière forteresse du moyen âge et qu'un monastère délabré.

Les ruines de Kurtaga répondent même aux indications de détail que Strabon nous donne sur Calydon. « Près de Calydon, nous dit-il, est le temple d'Apollon Laphrien[2]. » On n'a pas oublié l'importante terrasse qui se présente d'abord au voyageur, lorsqu'il arrive par la route de Missolonghi. Sur cette terrasse s'élevait sans doute le temple d'Apollon Laphrien. Apollon devait y être adoré avec sa sœur, Artémis Laphrienne, honorée à Calydon d'un culte particulier que lui empruntèrent les Messéniens, de Naupacte et les habitants de Patras. Elle était représentée en chasseresse, et sa statue, d'ivoire et d'or, était l'œuvre d'artistes de Naupacte, Ménæchmus et Soïdas, qui suivirent de près, dans l'ordre des temps, Canachus de Sicyone et Callon d'Égine (Ol. 70, 500-496). Cette statue fut donnée par Auguste à Patras[3]. Bacchus, divinité non moins chère aux Calydoniens, avait peut-être son temple à l'extrémité opposée de la crête, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la chapelle d'Hagios-Iannis. Près de cette chapelle est une stèle honorifique, récemment découverte avec une inscription, qui devait perpétuer la mémoire d'un bienfaiteur

[1] *Voyage en Grèce*, t. IV, l. X, chap. vi.
[2] Strabon, X, ii, 21.
[3] Pausanias, IV, xxxi, 7; VII, xviii, 8-11.

inconnu de Calydon. On pourait encore s'en autoriser pour attacher le nom de Calydon aux ruines de Kurtaga[1].

L'histoire de Calydon appartient presque tout entière à l'époque héroïque. Les noms d'Ænée, de Tydée, de Méléagre, jetèrent alors sur elle un vif éclat, puis elle retomba soudain dans la plus profonde obscurité. Elle ne sut même pas résister aux Achéens, qui s'en emparèrent, et il fallut qu'Épaminondas vînt la délivrer. On n'entend plus parler d'elle qu'au moment de la guerre civile et, en 48, elle se donne à César, lorsqu'il passe en Grèce pour y poursuivre son rival Pompée. Quelques années plus tard, elle était tout à fait déchue de son ancienne importance, puisque Strabon dit d'elle et de Pleuron : « Ces villes, qui faisaient jadis l'ornement de la Grèce, sont maintenant tombées dans le plus profond abaissement. »

On n'a pas séparé Calydon des villes de l'Étolie ancienne, bien que Strabon en fasse comme la capitale de l'Étolie Épictète : c'est qu'elle est une des villes les plus anciennes de l'Étolie et qu'elle avait jeté tout son lustre avant que l'Étolie s'accrût des provinces qui composèrent l'Étolie Épictète, cette Étolie nouvelle.

Quel était, indépendamment de sa prépondérance dans l'Étolie Épictète, le territoire qui dépendait de Calydon? Quelles étaient les limites de la Calydonie? Il serait difficile du le préciser. Il semble cependant que la Calydonie, au sud du Zygos, se rencontrait avec la Pleuronie à l'endroit où commence la plaine de Bokhori; qu'elle commandait aux villes et aux places du Zygos oriental et qu'elle s'étendait au sud du lac de Vrachori.

IV. VILLES DE LA CÔTE SUR LA RIVE GAUCHE DE L'ÉVÉNUS.

a. Chalcis.

Sur la rive gauche de l'Événus (aujourd'hui Fidaris) se dresse la masse rocheuse du Varassova dont les pentes abruptes tombent à pic dans le golfe de Corinthe. Le Varassova, c'est le Chalcis de Strabon. « Après l'Événus, vient le mont Chalcis, qu'Artémidore appelle Chalcias[2]. » Le mont Chalcis portait une ville du même

[1] Cette inscription m'a été signalée par M. Colnaghi, vice-consul anglais à Missolonghi. Il semble qu'il faille lire dans la première ligne Καλυδώνιον, et dans la seconde Καλυδωνίων; le premier mot serait δᾶμος. (Voy. l'appendice, n° 13.)

[2] Strabon, X, II, 21.

nom, Chalcis ou Hypochalcis, parce qu'elle était plutôt bâtie au pied que sur un des points élevés de la montagne. Strabon en précise encore l'emplacement en ajoutant qu'elle était au-dessous, c'est-à-dire au sud de Calydon[1]. Elle était à peu de distance de l'embouchure de l'Évenus; en 425, la flotte corinthienne, qui venait appuyer en Acarnanie les mouvements du général spartiate Cnémus est attaquée, à l'entrée du golfe, par la flotte athénienne, venue de Naupacte : « Les Corinthiens, dit Thucydide, voyaient les Athéniens arriver à eux de Chalcis et de l'Évenus[2]. »

Dans une des gorges du Varassova subsistent encore les ruines d'une ville dont l'emplacement répond aux indications de Strabon et de Thucydide. Les paysans donnent à ces ruines le nom bizarre de *kastro de Pangali*[3]. Il est difficile d'imaginer une situation plus sauvage et en même temps plus forte : la nature ne pouvait mieux servir l'homme. Arrivé dans l'étroite vallée qui sépare le Varassova du Klokhova, au sud du village de Vasiliki, on gravit le Varassova par un étroit défilé et soudain on découvre toute l'économie de la ville antique. A l'ouest s'élève la masse du Varassova; à l'est les rochers se dressent comme des murs; au nord et au sud, deux lignes de murs, dont l'une barre le défilé et dont l'autre ferme la voie de la mer.

Le mur du nord offre un beau spécimen de l'hellénique presque régulier qu'on pourrait appeler du nom de mixte. Les blocs à face rude sont disposés par assises régulières, mais les joints sont obliques. De temps en temps, des entailles, pratiquées dans les blocs et interrompant la symétrie des assises, sont remplies par de petites pierres taillées avec soin. On reconnaît encore deux portes bien conservées, à linteau droit, hautes, la première de 1m45 et la seconde de 1m73 : celle-là va en se rétrécissant de la base au linteau comme les portes doriques. Mais la partie la plus intéressante du mur, ce sont les tours. Arrêtons-nous à celle qui, à l'extrémité nord-ouest du rempart, s'élève encore à dix assises. On y compte trois portes, une fenêtre triangulaire et deux fenêtres qui se terminent en véritable ogive, taillée dans les assises. Ces tours étaient avant tout des postes d'observation. Le terrain v

[1] Strabon, X, II, 4; IX, IV, 8.
[2] Thucydide, II, LXXXIII.
[3] Παγκαλή, *la toute belle* : ce nom doit tenir à quelque tradition perdue.

s'élevant de l'est à l'ouest, et, par suite, les fenêtres des tours qui donnent à l'est et au sud-est, surveillent également le golfe de Corinthe, la côte de Patras et bien au delà des promontoires de Rhium et d'Antirrhium. On se figure les habitants de cette ville maritime, perdue dans la montagne, comme des brigands et des pirates; on se les représente volontiers postés aux fenêtres et aux portes de leurs tours, et guettant l'arrivée de leurs barques ou l'apparition d'une voile ennemie; puis, au moment donné, descendant la gorge du Varassova et courant au rivage pour accueillir les leurs ou pour se défendre.

Le mur du sud se développe sur une ligne demi-circulaire dont l'ouverture fait face au rivage; au centre est percée une porte, large de 3m50, qu'une tour défend. C'était la grande porte par laquelle on montait à la ville en arrivant d'une expédition maritime. Elle était difficile à forcer : des deux bras du mur qui se recourbent pour la garder, les habitants pouvaient accabler de traits leur ennemi.

Au bas de la porte est une mare d'eau salée qu'on appelle λίμνη. Ce fut sans doute autrefois un petit port que les sables comblèrent peu à peu, quand la ville devint déserte. Il était abrité par les rochers du Varassova.

Le kastro de Pangali est la Chalcis d'Homère, « voisine du rivage[1], » la Chalcis de Strabon et de Thucydide. Isolée par la masse du Varassova et par le Fidaris des autres cités étoliennes, elle ne put, nous ne savons à quelle époque, défendre son indépendance. Thucydide nous apprend que de son temps elle appartenait aux Corinthiens, qui sans doute y avaient conduit une colonie. Elle tomba aux mains de Tolmidès en 455, lorsqu'il alla croiser sur les côtes du Péloponèse[2]. C'est probablement après la guerre du Péloponèse, lorsque la confédération étolienne se fut organisée sur la rive gauche de l'Évênus, que Chalcis fut réunie de nouveau et pour toujours à l'Étolie.

En face du Varassova et se dirigeant parallèlement vers la mer est le Klokhova. Une petite vallée les sépare, dans laquelle coule le torrent de Gavrolimni. Au moyen âge on voulut fermer la vallée du côté du golfe et, sur une éminence, à peu de distance de

[1] Homère, *Il.* II, v. 640.
[2] Thucydide, I, CVIII.

la mer, on éleva une forteresse qui montre encore en partie ses murs grossièrements faits de pierres brutes et de tuiles, ses trois tours, son église et sa citerne ruinées.

Le Klokhova répond au Taphiassus. Dans cette montagne, au rapport de Strabon, on voyait le tombeau de Nessus et des autres centaures. La putréfaction de leurs cadavres avait produit au pied du Taphiassus une source à l'odeur empestée, aux eaux grumeleuses[1]. Ce devait être une source sulfureuse, et Pouqueville prétend l'avoir retrouvée.

b. Macynie.

Sur le Taphiassus, c'est-à-dire sur une des collines qui s'y rattachent, se trouvait la petite ville de Macynie[2]. Archytas d'Amphissa en faisait l'éloge dans un vers gracieux que nous a conservé Plutarque : « L'aimable Macynie, qui se couronne de raisins et qui exhale des odeurs embaumées[3]. » Aujourd'hui Macynie se réduit à une enceinte en ruines qui enferme la plate-forme d'une colline basse, au sud du pauvre village de Mamakou. Il suffit de dire qu'elle est d'un développement très-médiocre, qu'elle a la forme d'un carré long, qu'elle était flanquée de huit tours, aujourd'hui écroulées, et qu'on n'y reconnaît plus qu'une porte dans le mur sud. Les murs offrent absolument le même appareil que ceux de Chalcis, et sur aucun point ne s'élèvent à plus de cinq assises. La vue, qui ne rencontre, au nord et à l'ouest, que les pentes nues du Klokhova, se repose au sud et à l'est sur une jolie plaine qui s'allonge et s'effile pour former le promontoire d'Antirrhium, sur le golfe de Corinthe et sur la côte de Morée depuis Rhium jusqu'au cap Araxe. C'est probablement sur les contre-forts du Klokhova que Macynie avait planté ses vignes; et le charme dont parle le poëte, elle le devait sans doute à l'intelligente culture de la plaine qu'elle domine, à ses beaux champs mêlés de vergers et de jardins.

Macynie n'a pas d'histoire. Fondée, suivant Strabon, ainsi que Molycrie après le retour des Héraclides, sans qu'on sache ni le nom ni la nation de ses fondateurs[4], elle faisait partie de la Lo-

[1] Strabon, IX, IV, 8.
[2] *Id.* X, II, 4 et 21.
Plut. *Quæst. Græc.* XV.
Strabon, X, II, 6.

cride Ozole au temps d'Archytas d'Amphissa, ou du moins de Plutarque, qui apporte ce vers d'Archytas à l'appui d'une étymologie particulière du mot Ozole. Macynie fut sans doute réunie à l'Étolie en même temps que Chalcis, et Strabon la cite expressément au nombre des villes étoliennes.

c. Molycrie.

Après Macynie, venait la petite ville de Molycrie, située dans le voisinage ou en face du promontoire d'Antirrhium[1]. Nous savons, par Pausanias, qu'elle possédait un temple de Neptune. Les meurtriers du poëte Hésiode, Ctimène et Antiphus, fils de Ganyctor, qui s'étaient échappés de Naupacte, mirent le comble à leur forfait par la profanation de ce temple ; mais les habitants de Molycrie leur firent expirer leur crime[2]. Les ruines de Molycrie se reconnaissent encore au nord-est du village d'Hagios-Géorgis, dans une situation élevée, sur un étroit plateau. L'enceinte, en hellénique très-irrégulier, ruinée, à peine reconnaissable, n'a de curieux que les restes d'un édifice important. Long de 30^{m}35 et large de 13^{m}15, il est presque rasé jusqu'aux fondements et ne garde que les deux degrés par lesquels on y montait. La face du premier degré est partagée en trois et celle du second en deux bandes en retrait l'une sur l'autre. L'édifice qu'ils supportaient devait être un temple d'un dorique primitif et l'on peut y reconnaître le temple de Neptune à Molycrie.

Il faut encore signaler hors de l'enceinte, au sud-est, une citerne ronde en fort bon état, qui mesure 2^{m}25 de profondeur et 6^{m}35 de diamètre. Elle se compose de cinq assises régulières à joints obliques : on ne distingue sur les assises aucune trace de revêtement.

Au-dessus de Molycrie s'élevait une colline qui servait sans doute aux habitants de poste d'observation. Ils voyaient à l'ouest le Klokhova, au nord le Rigani, dont les séparaient des ravins profonds et sauvages, creusés par la nature comme pour les défendre : au sud, ils dominaient l'Antirrhium, dont la pointe s'allongeait en face de leurs remparts ; au sud-est, ils surveillaient les abords de Naupacte, le cours et la plaine du Morno, et de l'ouest à l'est,

[1] Strabon, IX, VIII, 4 ; X, II, 21.
[2] Pausanias, IX, XXXI.

ils embrassaient d'un regard la côte du Péloponèse depuis Zante jusqu'au cap Psoromyti.

En 426, Molycrie, jadis colonisée par les Corinthiens, était sujette d'Athènes. Les Étoliens, qui venaient de battre Démosthène à Égitium, demandèrent l'assistance de Sparte pour se venger des Messéniens de Naupacte, dont les conseils leur avaient valu l'expédition de Démosthène. Sparte leur envoya Euryloque. Repoussés dans une première attaque sur Naupacte, les Étoliens se portèrent contre Molycrie et s'en emparèrent[1]. Molycrie ne fut plus séparée de la ligue étolienne.

Il convenait de rattacher à l'Étolie ancienne ces villes de la côte, Chalcis, Macynie, Molycrie, qui furent réunies à l'Étolie par droit de conquête. Au nord-ouest et au nord commencent, on l'a vu, les tribus sauvages et vraiment étoliennes qui peuplaient l'Étolie Épictète.

Août 1861.

[1] Thucydide, III, CII; Diod. de Sic. XII, LX.

APPENDICE.

N° 1.

Dans une aire du village d'Hagios-Vasilios.

ΣΙΜΑ
ΘΕΟΔΟΤΟΣ
ΡΙΑΩΠΑΣ
ΚΡΙΤΟΛΑ
ΟΣ
ΔΡΔΥΜΑ

N° 2.

Près de l'église d'Hagios-Vasilios, au sud-ouest de Sévédikos, sur la rive gauche du Morno.

ΔΙΚΑΙΟΠΟΛΙΣ
ΝΙΚΑΤΑΣ
ΜΟΛΥΣΧΡΙΟΣ

N° 3.

Sur un long bloc grossièrement taillé, près d'un monastère d'Hagios-Dimitrios.

ΝΙΚΑΝΩΡ
ΓΑΛΑΤΕΙΑΣ
ΠΟΛΕ/
ЧΑΙΟΥ

N° 4.

Sur une stèle funéraire.

ΤΙΜΟΛΑ

N° 5.

Borne sur la rive gauche de l'Ermitza, près du village de Scotira.

ΤΕΡΜΩΝ
ΕΙΤΕΑΙΩΝ
ΕΟΙΤΑΝΩ

ΔΑΕΣΤΗΙ
ΕΥΛΙΧ

N° 6.

Stèle funéraire à Anghélo-Kastro.

ΜΟΚΡΑΤΕΙΑ
ΡΥΚΛΕΙΔΑ

ΔΑΜΙΠΠΑΣ

N° 7.

Stèle funéraire dans le pavé de l'église de Mataranga.

ΧΙΔΑ.
ΧΡΙΩΝΟ.

N° 8.

Stèle funéraire dans le mur extérieur de l'église des Saints-Archanges à Mokista.

ΑΡΤΕΜΙΤΟΣΑΓΕΜΟ..

N° 9.

Pierre de taille couchée devant l'église.

(Caractères de basse époque : reproduction en minuscules.)

ο ταξιαρχου του μεγαλου δεσποτου
και δυσμικου . . . .
. . . . .
. . . . επεϐραϐευσε την χορηγιαν
προς ανεγερσιν του σεϐασμιου δομου
οθεν ποθουντα . . . .
εκλιπαρουμεν το παν αγαθον λογο.
τουτῳ παρα . . . παν αγαθον

N° 10.

Dans le mur extérieur de la même église.

(Époque encore plus basse : reproduction.)

ποθων λαϐειν καθαρσιν αμπλακηματων
. . . . κοσμας συν ποθῳ εκ κρηπιδων η-
ρα τονδε τον δομον . . . συν αρσει των διων
αρχαγγελων
οι γουν ϑεοντες ενθαδε . . . . αρχιστρατηγωνος
ποθειτε . την χαριν
του ϑεου πρωτιστα την ευσπλαχνιαν ευχεσθε και μοι ψυ-
χικην . . . .

N° 11.

Dans le mur extérieur de l'église d'Hagia-Triadha, à Krionéro.

1 ΑΓΑΘΑΙ . . . . ΣΕ . . . .
2 ΤΡΙΧΟΝΕΟΣΜ . . . . ΟΝΔΕΕΠΙΠΟΛΙΟΣ
ΕΝΦΙΣΤΥΟΙ .
3 ΝΙΚΟΛΕΥ . ΝΟΣΝΙΚΙΑ . . . ΞΕΝΩΝΟΣΦΙΣΤΥΩΝΘΕΟΚΟ
ΛΕΥΟΥ
4 ΣΑΣΑΛΚΗΣΤΙΟΣΑΠΕΔΟΤΟΛΥΚΟΣΛΥΡΙΣΒΟΥΑΡΣΙΝΟΕΥΣ
5 ΑΦΡΟΔΙΤΑΙΣΥΡΙΑΙΦΙΣΤΥΙΔΙΣΩΜΑΑΝΔΡΗΟΝΟΙΟΝοΜΑΣΓΑ
6 ΡοΣΤΑΓΕΝΟΣΟΙΚοΓΕΝΗΣΕΠΕΛΕΥΘΕΡΙΑΙΤΙΜΑΣΑΡΓ . . .
7 οΥΜΜΜΜΛΒΕΒΑΙΩΤΗΡΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΛΥΚΟΦΡΩΝ
8 ΑΓΗΤΑΒΟΥΚΑΤΙΕΥΣΜΑΡΤΥΡΟΙΚΡΑΤΙΑΔΑΣΥΒΡΙΛΑΟΣ
9 ΒΟΥΚΑΤΙΕΙΣΑΡΙΣΤΑΡΧοΣΣΤΡΑΤοΛΑοΣΒΟΥΚΑΤΙΕΙΣ
10 ΛΥΚΩΝΛΑΜΙΟΣΞΕΝΩΝΑΓΗΣΩΝΦΙΣΤΥϽΙΑΛΚΗΣΤΙΣ
11 ΑΩΝΑΚΕΙΤΑΙΠΑΡΑΞΕΝΩΝΑΦΙΣΤΥΟΝ

N° 12.

Stèle funéraire dans le pavé de l'église du village d'Hagios-Ilias.

ΕΥΘΥΔΑΜΕ ΧΑΙΡΕ

N° 13.

Stèle honorifique près de la chapelle d'Hagios-Iannis à Kurtaga.

ΚΑΛΥΔΩΝΙΩΝΔΑΜΑΡΧΟΝ
ΊΟΣΚΑΛΥΔΩΝΙΟΝΤΟΝ
ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ

Nord

0 10 20 Kil.

Échelle de $\frac{1}{300,000}$

AGRAÏDE

Ephyre (?)

Apérantia

Agrinium

Thestia

EURYTA

THERMUS

Phistyum

Pamphia

R. Cyathus

Conope ou Arsinoé

Lac Trichonis

Lysimachia

Trichonium

ÉTOLIE ANCIENNE

Phanai (?)

Ithoria

Tour Hellénique

Phytaeum

ARACYNTHUS

PLEURONIE

Nouvelle Pleuron

Pleuron (?)

Halicyrne (?)

Olenos (?)

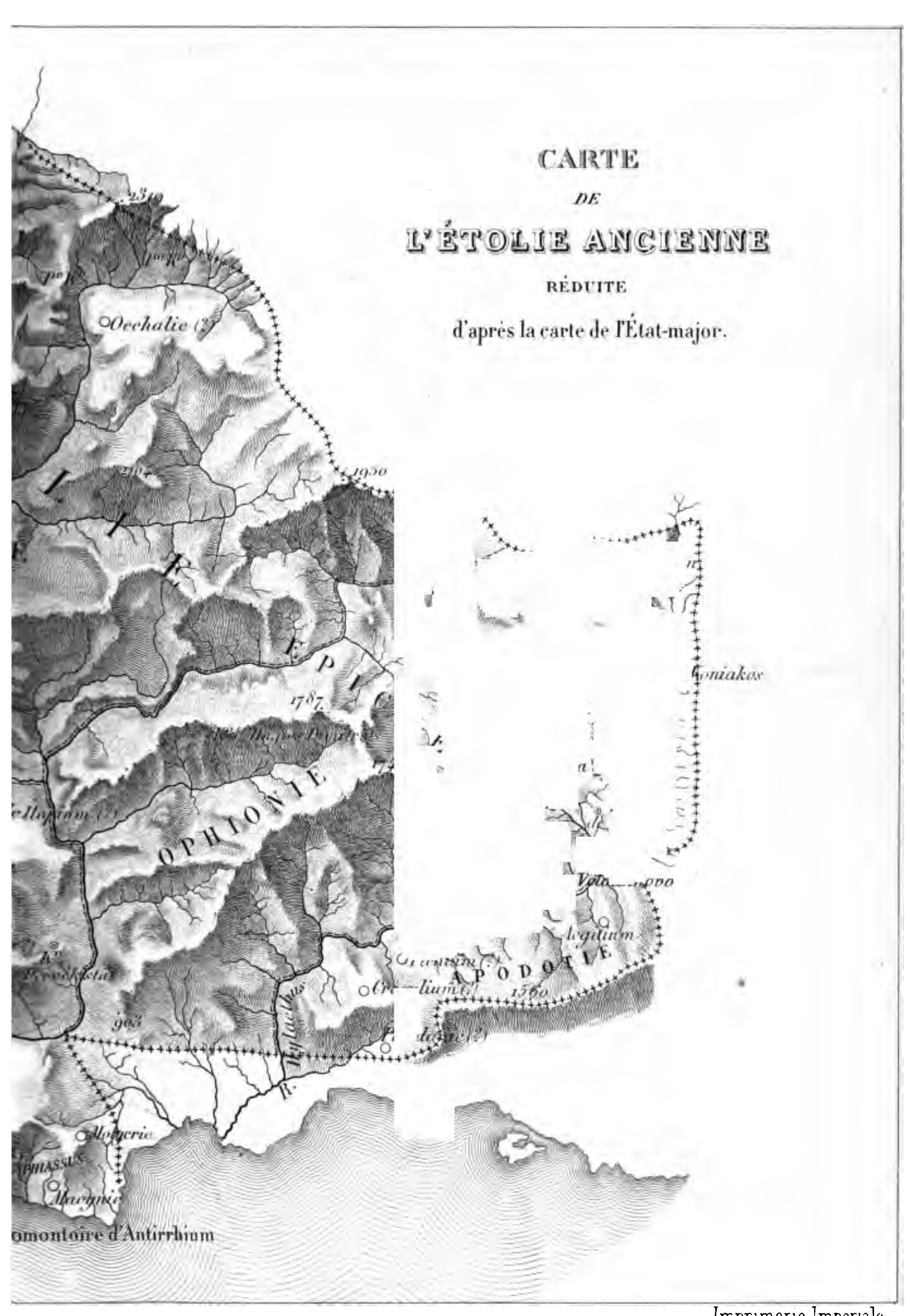
Calydon

L. de Calydon

Peanium

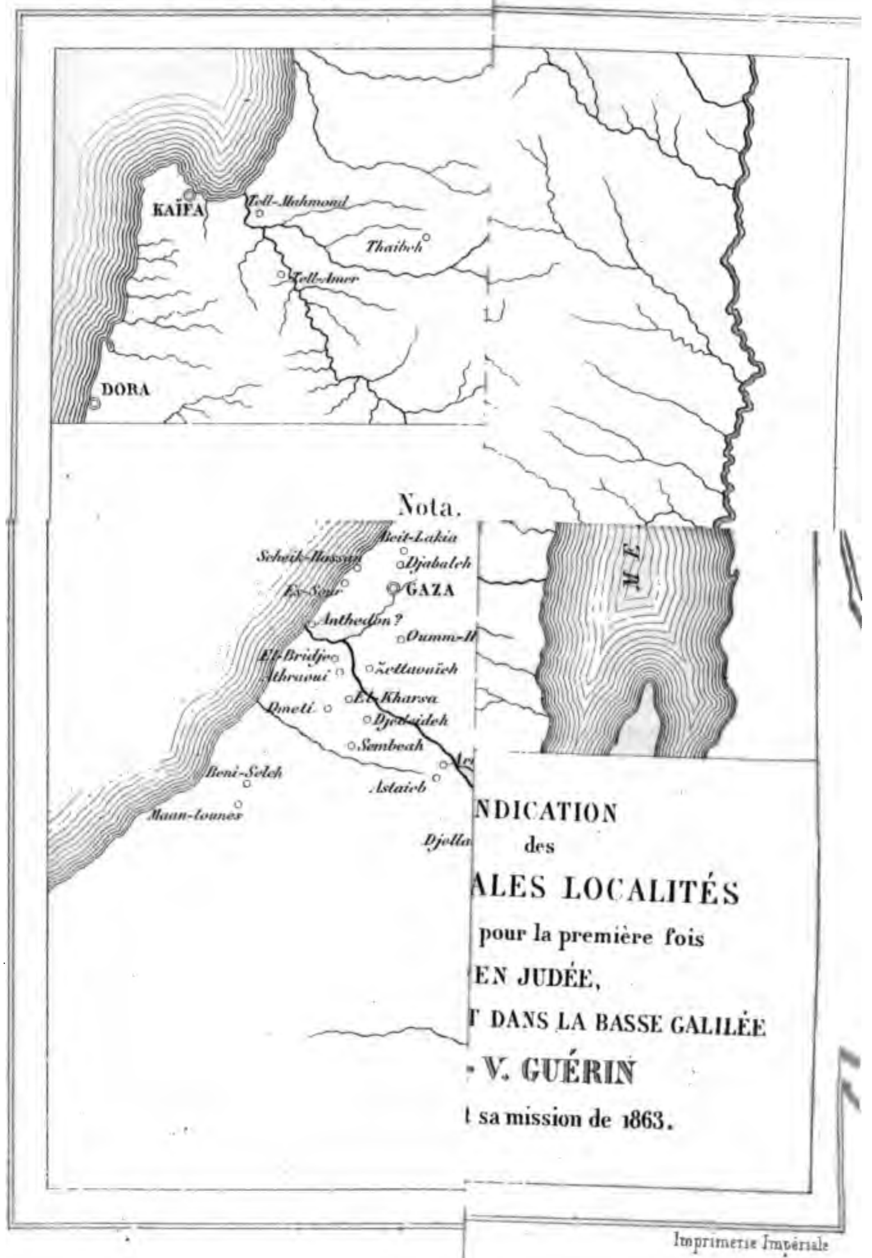
Achéloüs Fl.

R. Evenus



Imprimerie Impériale.

TABLE DES CHAPITRES.


KAÏFA
Tell-Mahmoud
Thaibeh
Tell-Amer
DORA
Nota.
Beit-Lakia
Scheik-Hassan
Djabaleh
Es-Sour
GAZA
Anthedon ?
Oumm-H
El-Bridje
Athraoui
Zettaouïeh
El-Kharsa
Oneti
Djedeideh
Sembeah
Beni-Seleh
Astaieb
Maan-tounes
Djella
M. E.
NDICATION
des
ALES LOCALITÉS
pour la première fois
EN JUDÉE,
T DANS LA BASSE GALILÉE
V. GUÉRIN
t sa mission de 1863.
Imprimerie Impériale

RAPPORTS

SUR

UNE MISSION SCIENTIFIQUE EN PALESTINE[1],

PAR M. VICTOR GUÉRIN,

DOCTEUR ÈS-LETTRES,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ.

PREMIER RAPPORT.

Jérusalem, 1er juillet 1863.

Monsieur le Ministre,

Chargé par Votre Excellence, le 9 février dernier, d'une mission scientifique pour la Palestine, j'ai quitté Paris aussitôt que les instructions que vous aviez demandées pour moi à l'Académie des inscriptions et belles-lettres m'ont été remises, c'est-à-dire le 4 mars. Le 9 du même mois, je m'embarquai à Marseille, et le 18 j'abordai à Jaffa; le 20, j'entrai avec une respectueuse émotion dans la ville sainte, dont je saluais les murs pour la troisième fois.

Votre Excellence n'attend pas de moi dans ce Rapport, que j'ai l'honneur de lui envoyer, et qui doit contenir seulement le résumé succinct de mes premières recherches, une description, même sommaire, de cette cité célèbre. Cette description, j'essayerai plus tard de la faire après tous les voyageurs qui m'ont précédé, lorsque, de retour à Paris, je pourrai rédiger à loisir les nombreuses notes que je recueille maintenant. Pour le moment, je me borne à dire à Votre Excellence que j'ai étudié avec un soin, en quelque sorte religieux, une ville dont le monde entier vénère les souvenirs, et

[1] Le premier de ces rapports est adressé à M. le comte Walewski, Ministre d'État, qui avait dans ses attributions le service des Missions scientifiques et littéraires à l'époque où M. Victor Guérin a été chargé de sa mission. Les deux autres rapports sont adressés à M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique.

qui, dans sa désolation et dans ses ruines, exerce toujours sur l'imagination un prestige dont le scepticisme lui-même ne peut guère se défendre.

M. de Barrère, qui, comme consul, représente si dignement la France à Jérusalem, s'empressa de faciliter mes recherches avec la bienveillance la plus obligeante et la plus marquée. Il eut la bonté de m'introduire lui-même deux fois dans la mosquée d'Omar, interdite naguère encore aux chrétiens, sous peine de mort, et qui, vous le savez, a remplacé le fameux temple de Salomon. Je pénétrai également à sa suite dans la mosquée d'El-Aksa, qui a succédé à la belle église de la Présentation, œuvre de l'empereur Justinien. Je visitai en détail toute la plate-forme du Haram ech-Cherif, ainsi que ses immenses et admirables souterrains. Guidé par les savantes explications de M. de Barrère, je pus de la sorte retrouver sur place ou refaire par la pensée les divers parvis, les portiques et les substructions du Moriah. Je pus même me rendre un compte assez exact de l'ancien sanctuaire des Juifs, dont la roche, vénérée par les musulmans sous le nom de *Es-Sakrah*, constituait peut-être l'une des parties les plus saintes, comme étant probablement l'aire d'Aravna, sur laquelle reposait jadis l'arche d'alliance. Si ce temple, en effet, a été comme effacé du sol, et si, conformément aux prophéties, il n'en est pas resté pierre sur pierre, l'emplacement qu'il occupait est néanmoins encore jusqu'à un certain point reconnaissable. Quant à la vaste enceinte qui l'entourait, elle se confond en beaucoup d'endroits avec celle du Haram ech-Cherif. Relevée à diverses époques, elle porte la trace de ses reconstructions successives. Quelques parties même semblent primitives, et, par la magnificence des blocs prodigieux avec lesquels elles ont été bâties, provoquent toujours l'admiration de ceux qui les contemplent.

Après avoir étudié le mont Moriah, j'examinai avec la même attention les monts Sion, Acra et Bezetha.

Une question de la plus haute importance est celle des trois enceintes de l'ancienne ville et de l'étendue qu'elle avait à l'époque de Jésus-Christ. De cette question, en effet, dépend, au point de vue topographique, celle de l'authenticité du saint sépulcre et du Calvaire. Elle a été, de ma part, l'objet des plus sérieuses investigations, et je l'ai plusieurs fois discutée avec M. le consul de France, qui s'en est occupé d'une manière toute spéciale, et qui doit même

prochainement publier un travail à ce sujet. M. de Barrère identifie, avec beaucoup de raison, suivant moi, avec les *Grottes royales* de l'historien Josèphe les immenses carrières qui s'étendent sous le mont Bezetha, et dont l'entrée, qui se trouve près de la porte de Damas, n'a été découverte que depuis quelques années. Cette identification jette une grande lumière sur le tracé du troisième mur d'enceinte, lequel, dans certains plans de Jérusalem, est reporté trop loin vers l'est et vers le nord. En réalité, il semble s'être confondu avec le mur actuel de cette partie de la ville.

D'autres problèmes d'un vif intérêt ont été soulevés par d'éminents archéologues à propos de quelques-uns des innombrables tombeaux qui environnent Jérusalem. Ce n'est pas ici le lieu de les traiter à mon tour; mais Votre Excellence doit bien penser que je ne les ai pas laissés de côté en examinant les diverses nécropoles de la vallée de Josaphat et de Ben-Hinnom, et principalement les remarquables excavations funéraires connues sous le nom de Tombeaux des rois, des juges et des prophètes.

En même temps que j'étudiais curieusement les monuments encore debout et les moindres vestiges de la Jérusalem antique, je ne négligeais pas non plus ceux de la Jérusalem chrétienne et musulmane, parcourant la ville quartier par quartier et souvent même rue par rue. Que de décombres accumulés de toutes parts! que de constructions ruinées elles-mêmes, superposées sur des constructions antérieures!

L'église du Saint-Sépulcre, sa fondation, ses changements divers, sa forme actuelle, devaient naturellement préoccuper tout d'abord mon attention, en même temps que les grands mystères qui se sont accomplis dans son enceinte, et qui en font le lieu le plus auguste et le plus vénérable de la terre, m'imposaient le devoir de consacrer à ce monument de longues heures de méditation et d'examen. Que de fois j'ai erré sous ses voûtes séculaires, en repassant en moi-même les événements dont il a été le théâtre! Il me semblait que l'archéologie toute seule est une science presque morte, qui n'a de vie véritable qu'avec l'histoire. Avec l'histoire, au contraire, les pierres elles-mêmes ont quelquefois une éloquence muette, qui parle néanmoins bien haut à tous ceux qui savent l'interroger et la comprendre.

Une fois les solennités de la semaine sainte terminées, et quand le flot des milliers de pèlerins que les fêtes de Pâques avaient atti-

rés à Jérusalem se fut écoulé peu à peu, pèlerins de toute langue, de toute race et de toute nation, qui me fournirent eux-mêmes un sujet d'études intéressant, je quittai moi aussi la ville pour commencer l'étude de l'intérieur du pays.

Et d'abord, pour procéder avec méthode, je crus devoir étudier avec soin les deux routes principales qui de Jaffa conduisent à Jérusalem. L'une de ces deux routes est, il est vrai, très-connue, étant depuis des siècles la route ordinaire des pèlerins; mais ceux-ci, à peine débarqués à Jaffa, se hâtent, pour la plupart, d'aller saluer de près les murs de la ville qu'ils viennent voir quelquefois de si loin, et ils ne visitent guère, chemin faisant, les villages et les ruines qui bordent le sentier qu'ils parcourent. L'ancienne voie romaine, qui est encore maintenant celle des chameliers, est peu fréquentée par les voyageurs. J'explorai donc ces deux voies, ainsi que l'intervalle qui les sépare.

Sans entrer ici dans des détails qui donneraient à ce Rapport des proportions tout à fait inusitées, je me contenterai de signaler à Votre Excellence les localités que j'ai découvertes dans cette première tournée.

1° A trente-cinq minutes au nord-ouest de Koulonieh, ruines connues sous le nom de *Kharbet-beit-Mizeh* خربة بيت ميزة. Elles occupent le plateau d'une haute colline qu'environnait jadis un mur d'enceinte. Au dedans, plusieurs aires antiques pratiquées sur le roc aplani, et, à côté de ces aires, citernes creusées en forme d'entonnoirs renversés, débris nombreux de poterie, vestiges encore reconnaissables d'un certain nombre de maisons dont les matériaux gisent à terre. Là devait être un village de quelque importance.

2° A dix-huit minutes à l'ouest-nord-ouest de Koulonieh, sur une autre colline, restes d'un second village antique : on les appelle *Kharbet-Farhan* خربة فرحان. Plusieurs tombeaux creusés dans le roc; deux sources dérivant de conduits antiques.

3° A trente-huit minutes au nord de Soba, Kharbet-Kébaleh خربة قبالة. Dans une vallée fertile, sur les bords d'un ruisseau alimenté par une source intarissable, débris d'une forteresse du moyen âge. Elle mesure cinquante pas de long sur trente-cinq de large, et était défendue par trois tours. Les pierres avec lesquelles elle a été construite sont, pour la plupart, assez grandes et bien aplanies; quelques-unes, néanmoins, sont taillées en bossage, ce

qui prouve qu'à l'époque des croisades, de même qu'aux époques juive et romaine, on taillait quelquefois les pierres de cette manière. Dans l'intérieur, magasins souterrains voûtés en ogive et restes d'une petite chapelle.

4° Katanneh قطانة. Petit village encore habité, dans une vallée très-étroite, entre Beit-Enan à l'est et Beit-Nouba à l'ouest. Ce petit village, qui peut renfermer deux cent cinquante habitants, n'est marqué sur aucune carte; la fontaine en est antique.

5° Sur une haute montagne rocheuse, au pied de laquelle le village de Katanneh est bâti, Kharbet-Kaphirah خربة كفيرة. Robinson, en passant à Aïalon, avait entendu parler de cette ruine, et il l'a placée sur sa carte, mais sans avoir eu le temps d'aller la visiter. (Robinson, t. III, p. 146.) J'adopte comme incontestable l'identification proposée par ce savant voyageur; en effet, la ruine qu'il n'avait pu visiter est bien celle d'une petite ville forte remontant à la plus haute antiquité. Avant d'atteindre le sommet de la montagne, dont une citadelle occupait le point culminant, j'ai remarqué les traces d'un double mur d'enceinte construit avec des pierres d'un grand appareil, mais mal taillées, et dont quelques-unes sont presque brutes. On m'a également montré six vastes citernes creusées dans le roc et revêtues jadis intérieurement d'un ciment très-puissant dont une partie existe encore. L'acropole et le reste de cette ville sont maintenant envahis par de hautes herbes ou livrés à la culture par les habitants de Katanneh. Ils vénèrent, non loin de là, un santon appelé *Scheik-Abou-Kaphir* شيخ ابو كفير. Il est facile de reconnaître l'identité du nom arabe actuel كفيرة, avec le nom hébreu כְּפִירָה, que nous trouvons dans le livre de Josué (IX, XVII et XVIII, 26), comme donné à l'une des quatre villes des Gabaonites. Cette ville fut assignée à la tribu de Benjamin. Elle est mentionnée plus tard, dans le livre d'Esdras (II, 25) et dans celui de Néhémie (VII, 29), parmi celles qui furent réhabitées par les Juifs à leur retour de la captivité.

6° Kharroubeh خرّوبة, petit village sur une colline à l'est-nord-est de Beit-Annabeh. Il consiste en quelques cabanes qui ne sont habitées qu'à l'époque des semailles ou de la moisson. J'y ai observé les débris d'une tour antique dont les assises inférieures existent encore et sont construites avec de belles pierres de taille. Alentour gisent les restes d'anciennes constructions renversées.

7° Kharbet-Haberdjan خربة اعبرجان. Ruines d'une petite ville antique à trente minutes au nord de Beit-Aour-Tahta (Bethoron inférieure), sur une haute colline. Traces encore reconnaissables d'une enceinte primitive; cinq citernes creusées dans le roc; un birket construit; plusieurs pans de mur bâtis en beaux blocs bien équarris; autres ruines indistinctes provenant de maisons démolies.

8° Kharbet-Hallabeh خربة حلابة, à dix-huit minutes du même village de Beit-Aour-Tahta, dans la direction de l'ouest. Restes d'un village antique; débris de maisons renversées; plusieurs citernes creusées dans le roc; deux pressoirs à huile, etc.

9° Kharbet el-Bridje خربة البريج, sur un plateau entre Beit-Loukieh, au nord-ouest, et Beit-Enan, au sud-est. Ruines d'une petite ville antique; plusieurs citernes; six tronçons de colonnes gisant à terre; débris de quelques murs.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les localités que je crois avoir le premier explorées sur les deux routes qui de Jérusalem conduisent à Jaffa; j'ai, en outre, visité toutes celles que d'autres voyageurs avaient vues avant moi, et dont les noms étaient marqués sur les diverses cartes que j'ai pu me procurer.

Parmi les questions que l'Académie m'avait posées, il en est une que je rencontrais en quelque sorte sur mon chemin dans cette première tournée : c'est celle de la position véritable de Modin, la célèbre patrie des Macchabées, qu'Eusèbe et saint Jérôme placent près de Lydda, sans indiquer autrement la distance qui séparait ces deux points, mais qu'une tradition, déjà fort ancienne en Palestine, identifie avec le village actuel de Soba, situé sur une haute montagne, un peu au sud de Beit-Nakoubah, et, par conséquent, assez loin de Lydda.

J'ai commencé par examiner avec soin Soba. Ce village, déjà fortifié par la nature, était, il y a vingt-quatre ans à peine, environné d'une enceinte d'anciens remparts construits avec de magnifiques blocs, comme le prouvent quelques pans de murs qui ont échappé à la destruction qu'en ordonna alors Ibrahim-Pacha. Dans une maison qui sert aujourd'hui à la réception des étrangers, plusieurs vieillards m'ont affirmé avoir vu autrefois l'ouverture d'un grand tombeau, aujourd'hui comblé. De cette maison on distingue parfaitement la mer, qui, à vol d'oiseau, n'est éloignée de la mon-

tagne de Soba que d'un intervalle de trente-cinq kilomètres à peine, du côté d'Yebnah. On peut donc supposer réciproquement, à cause de l'extrême transparence de l'atmosphère en Palestine, pendant six mois de l'année au moins, qu'il serait possible d'apercevoir de la mer un monument considérable qui s'élèverait sur l'emplacement de cette maison.

Nous savons, en effet, par un passage de l'Écriture (I *Macc.* ch. II, v. 1), que la ville de Modin était située sur une montagne. Un autre passage du même livre (ch. XIII, v. 25 à 30) nous apprend que, dans sa ville natale, Simon érigea, sur le sépulcre de son père, de sa mère et de ses frères, sept hautes pyramides entourées de grandes colonnes, qui étaient elles-mêmes surmontées de trophées d'armes et de vaisseaux sculptés faits pour être vus de tous ceux qui naviguent sur la mer. S'il faut prendre à la lettre les derniers mots, il est bien certain que, de la mer, il serait impossible de distinguer, sur le sommet du mont Soba, des vaisseaux sculptés au haut d'une colonne, quelque grande qu'elle fût; mais l'ensemble d'un mausolée monumental comme celui qui est décrit dans les trois versets qui précèdent, qui s'élèverait sur le plateau de Soba, pourrait, je crois, être aperçu de la mer.

Les habitants de ce village m'ont également montré au dehors, et un peu au-dessous de l'ancienne enceinte de leurs murs, plusieurs grottes sépulcrales taillées dans le roc. L'une d'entre elles est actuellement bouchée; mais, au dire de ceux qui m'accompagnaient, elle est très-vaste. Devant cette grotte s'étend une grande plate-forme, le roc ayant jadis été aplani par la main de l'homme. De là on voit aussi très-distinctement la mer, et un grand monument qui s'élèverait sur cette plate-forme, où j'ai cru reconnaître encore la trace d'entailles destinées à encastrer et à asseoir des constructions, serait peut-être pareillement aperçu des navigateurs.

Après avoir étudié Soba, je me transportai à Latroun, regardé par Robinson comme le site probable de Modin.

Latroun, situé à peu près à moitié chemin entre Ramleh et Kiriet el-Enab, résidence habituelle du célèbre Abou-Gosch, offre les ruines d'une ville et d'une forteresse. Celle-ci, flanquée de tours, occupait la partie culminante d'une colline isolée, dont le plateau supérieur peut avoir neuf cents mètres de pourtour. Les murs qui l'environnaient, et dont une partie existe encore, ont été cons-

truits avec des blocs d'assez bel appareil. Dans l'intérieur, d'immenses magasins voûtés en ogive, qui semblent dater de l'époque des croisades, servent encore aujourd'hui de refuge à une population de deux cent cinquante Arabes. Au-dessous de la forteresse et sur les pentes de la colline, on distingue les vestiges d'un second mur d'enceinte qui entourait la ville proprement dite. De cette dernière il ne subsiste plus que quelques magasins voûtés en ogive, des puits, des citernes et de nombreux blocs antiques dispersés au milieu des broussailles ou dans des champs cultivés.

Comme Latroun n'est qu'à trois heures de Lydda ou Diospolis, tandis que Soba en est éloigné d'au moins six heures; comme, en outre, du haut de cette colline on aperçoit de même la mer, Robinson incline à y reconnaître la montagne et la ville de Modin (t. III, p. 151).

Une autre opinion place la patrie des Macchabées à Kastoul.

Kastoul est un misérable hameau habité par quatre ou cinq familles arabes, sur le haut d'une montagne d'où l'on aperçoit, il est vrai, parfaitement la mer, mais qui ne m'a offert que des ruines peu considérables; ce sont celles de quelques maisons au pied d'une tour carrée dont les soubassements sont antiques, au moins en partie, et dont tout le reste est moderne. Il y avait là autrefois un *castellum* qui aura donné son nom au hameau actuel; mais il n'y a jamais eu, sur cette montagne, une ville ou même un bourg important. D'ailleurs Kastoul est également à six heures de Lydda, et peut-être même davantage. Il n'y a, par conséquent, pas de raison plausible pour y placer plutôt qu'à Soba, dont le village offre des ruines considérables, et qui peut invoquer en sa faveur une tradition de plusieurs siècles, la montagne et la ville de Modin.

Est-ce à dire pour cela qu'il faille choisir entre Soba et Latroun pour l'emplacement de cette ville célèbre? C'est ce que je n'ose affirmer, mon opinion, sur ce point, étant encore incertaine, et j'ai besoin, avant d'émettre un avis plus motivé, de consulter plusieurs ouvrages qui me manquent ici. Ce que je puis seulement affirmer, c'est que j'ai parcouru tous les environs de Lydda et qu'aucune ruine ne m'a été indiquée dont le nom ait le moindre rapport avec celui de Modin. Ce nom célèbre a donc été effacé de la Palestine.

Plus tard, Monsieur le Ministre, j'aurai l'honneur de vous remettre, sur ce point intéressant, ainsi que sur toutes les localités

que j'ai parcourues dans cette première tournée, une suite de Mémoires étendus et développés que j'offrirai également à l'Académie, dont les conseils m'ont été si précieux, et dont je m'efforcerai de suivre fidèlement les instructions.

Je passe maintenant, Monsieur le Ministre, au compte rendu de ma seconde exploration. Comme celle-ci a été fort longue, et a embrassé, 1° la plaine entière des Philistins, que j'ai parcourue ville par ville, village par village, depuis Ramleh jusqu'à El-Arisch, c'est-àdire jusqu'à la frontière d'Égypte ; 2° le désert de Bir es-Seba, que j'ai exploré en tous sens ; 3° le premier plan du massif occidental des monts de la Judée, depuis Bir es-Seba jusqu'à Jérusalem, je vais, pour plus de clarté, diviser ce compte rendu en trois parties, et, dans la crainte d'être trop long, je me contenterai aujourd'hui d'envoyer à Votre Excellence la liste des localités que je crois avoir découvertes, ou du moins qu'aucun autre voyageur, à ma connaissance, n'a visitées avant moi.

I.

SUR LE CHEMIN DE JÉRUSALEM, VERS LA PLAINE DES PHILISTINS ET DANS CETTE PLAINE.

1° Kharbet-Saïdeh خربة سايدة. Ruines d'un village sur un plateau élevé situé entre le village de Ouledjeh, au sud-ouest, et le Wady-Sataf, à l'ouest. Je copie un fragment d'inscription grecque de l'époque chrétienne, ne consistant malheureusement qu'en deux mots, sur une belle pierre ornée de moulures. Cette ruine est mentionnée par Robinson, qui l'a aperçue de loin sans pouvoir la visiter (t. III, p. 267).

2° Er-Ras الراس. Petit village sur une montagne qui domine l'Oued-Beit-Sakaïa.

3° Kharbet-Beit-Sakaïa خربة بيت سقاية. Village ruiné sur les pentes d'une colline ; sauf quelques citernes qui sont probablement antiques, les maisons, à moitié démolies, qui couvrent de leurs débris les flancs de la colline, ne paraissent pas remonter, comme celles de Saïdeh, au delà du moyen âge, peut-être même sont-elles pour la plupart d'époque plus récente.

4° Kharbet-Deir-Amer خربة دير عمر. Sur un plateau très-élevé, près d'un oualy musulman appelé *Oualy-Scheik-Amer*, restes d'une

grande construction divisée en une vingtaine de compartiments, et qui a pu être un couvent. Autour de cette construction, qui ne paraît pas antérieure au moyen âge, cinq citernes plus anciennes.

5° Kharbet-Djebah خربة جباح. Restes d'un petit village dont les ruines accusent l'époque musulmane, mais dont le nom est évidemment hébraïque גִּבְעָה, ce qui prouve qu'il a été relevé sur l'emplacement d'une localité antique avant d'être abandonné de nouveau.

6° Kharbet-Beit-en-Nis خربة بيت النيس. Sur le sommet d'une montagne, restes d'un village antique, mais qui a encore été habité depuis l'époque musulmane.

7° Kharbet-Beit-Fadjous خربة بيت فجوس. Petit village ruiné sur un plateau.

8° Achoua اشوع. Ce village, encore habité, est indiqué par plusieurs voyageurs; mais aucun, que je sache, ne l'a identifié avec l'antique Echthaol אֶשְׁתָּאוֹל. Or cette identification me paraît certaine. 1° Cette ville est toujours mentionnée dans la Bible avec celle de Zarea, sa voisine (*Josué*, xv, 33; xix, 41; *Jug.* xvi, 31; xvii, 25; xviii, 11), et comme on connaît parfaitement la position de Zarea צָרְעָה, qui existe encore avec le nom qu'elle portait du temps de Josué, سرعا, et que cette localité n'est séparée d'Achoua que par un intervalle de quatre kilomètres au plus, ce voisinage est déjà une présomption favorable à ma conjecture. 2° La tradition des indigènes, ainsi que trois d'entre eux me l'ont affirmé, veut que leur village se soit appelé primitivement *Achoual* ou *Achtoual* اشتوال, nom dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître celui d'*Echthaol*. 3° Le nom actuel, sauf la terminaison, qui a été abrégée et modifiée, se rapproche beaucoup du nom antique. 4° La Bible nous apprend que Samson fut enterré par ses frères entre Zarea et Echthaol, dans le tombeau de son père Manué (*Josué*, xvi, 51). Or, chose singulière, entre Achoua et Zarea, les musulmans vénèrent depuis des siècles un oualy qui porte, il est vrai, vulgairement le nom de *Oualy-Scheik-Gherrib* غريب, mais qui m'a été désigné par plusieurs sous celui de *Kabr-Chamson* قبر شامسون, « tombeau de Samson. » Ces quatre preuves, que je ne fais ici qu'indiquer rapidement à Votre Excellence, mais que je développerai plus tard, me paraissent démontrer péremptoirement l'identification que je propose.

9° Kharbet-Zanouah خربة زانوح. Ruines étendues et accusant

une assez haute antiquité, du moins pour la plupart, sur un plateau élevé. Elles sont mentionnées, sans avoir été visitées, par Robinson, qui les a identifiées très-justement avec l'ancienne Zanouah זָנוֹחַ, citée dans le livre de Josué (xv, 34). Les habitants de cette ville contribuèrent à rebâtir les murs de Jérusalem (*Néhémie*, III, 13). A l'époque de saint Jérôme elle existait encore (*Onomasticon*, ad verb. *Zannohua*).

10° Kharbet el-Bedaouyeh خربة البداوية, ou Deir el-Bedaouyeh دير البداوية. Ce sont, suivant la tradition de l'endroit, les restes d'un ancien couvent chrétien, qu'environnait un mur d'enceinte dont les assises inférieures existent encore.

11° Kharbet-Krechoum خربة خشوم. Débris confus d'une petite ville s'élevant en amphithéâtre sur les pentes d'une montagne et en couronnant le sommet.

12° Oumm-Djina أمّ جينا. Hameau d'une quarantaine de maisons qui a succédé à une localité antique, comme le prouvent les gros blocs assez régulièrement taillés qui sont épars sur le sol en cet endroit.

13° Kasr-Bir el-Limoun قصر بير الليمون. Belle citerne antique au milieu d'une vallée. Elle est renfermée dans l'intérieur d'une tour carrée dont les soubassements paraissent dater de l'époque romaine, et dont les assises supérieures trahissent une construction plus moderne.

14° Kharbet-Tibneh خربة تبنة. Ruines mentionnées, mais non visitées par Robinson, qui les identifie, ce qui me paraît incontestable, avec l'ancienne Timna תִּמְנָה, ou Timnatha תִּמְנָתָה, où Samson épousa une femme philistine et déchira de ses mains un jeune lion (*Jug.* XIV, *passim*). Ces ruines couvrent les flancs d'une colline hérissée de broussailles.

15° Bridje برج. Village bâti avec des matériaux provenant des ruines de Tibneh, dont il est peu éloigné.

16° Amoury عموري. Petit village qui, comme le précédent, n'est, je crois, marqué sur aucune carte.

17° Kharbet-Minet-Esdoud خربة مينة اسدود. Ce sont les ruines du Maïumas-Azoti, ou port d'Azot, port qui était défendu par une forteresse dont j'ai retrouvé les débris, et entouré d'une petite ville distincte d'Azot. Azot, en effet, Jebneh, Ascalon et Gaza, avaient chacune un port et un établissement maritime qui

formaient autant de villes à part. Avant d'arriver à Esdoud, j'avais revu les ruines de l'ancien Maïumas-lebneh, ruines presque entièrement ensevelies sous le sable, comme celles que j'ai retrouvées à Minet-Esdoud.

18° Kharbet-Berdara خربة بردارة. Restes d'un petit village détruit.

19° Kharbet-Remilta خربة رملتة. *Id.*

20° Kharbet-Djeladyeh خربة جلادية. Restes d'une puissante construction; autres débris moins considérables alentour.

21° El-Khimeh الخيمة. Village non mentionné jusqu'ici. Près du puits, quelques pierres antiques.

22° Denebbeh دنبّة. *Id.*

23° Kharbet el-Mensyeh خربة المنسية. Restes d'un village antique.

24° Kharbet-Scheick-Sidi-Daoud خربة شيخ سيدى داود. Restes d'un village antique, près de la koubba d'un santon ainsi appelé.

25° Kharbet-Baten et-Touïleh خربة بطن الطويلة. Débris d'un ancien village.

26° Kharbet es-Samera خربة السمرا. Ruines assez étendues, mais très-confuses.

27° Kharbet es-Safyeh خربة الصافية. Ces ruines sont voisines, mais distinctes de Tell es-Safyeh, qui, tout le monde le sait, est l'*Alba-Specula,* ou la Blanche-Garde des croisés, et peut-être, comme quelques voyageurs le prétendent, l'une des Mizpa de l'antiquité, celle que l'*Onomasticon* place au nord d'*Eleutheropolis,* sur la route de Jérusalem.

28° Deir-el-Morhalles دير المخلّص. Hameau peu considérable.

29° Kharbet-Demdem خربة دمدم. Vestiges d'un ancien village.

30° Kharbet-Soufia خربة سوفية. *Id.*

31° Kharbet el-Arak خربة العرقا.
32° Kharbet-Zaker خربة ذكر.
33° Kharbet-Tenefsy خربة تنفسى.
} Ruines qui avoisinent les immenses cavernes de Deir-Doubban.

34° Kaukaba كوكبة. Village musulman qui a succédé à une localité antique. J'y ai trouvé plusieurs fûts de colonnes en marbre blanc et en granit gris qui, m'a-t-on dit, ont été déterrés dans l'endroit.

35° Kharbet-Kamas خربة كاماس, prononcé vulgairement Ga-

mas. Ruines aujourd'hui peu considérables d'un bourg antique, d'où l'on a extrait des colonnes il y a une quinzaine d'années.

36° Kharbet-Oumm ech-Choukaf خربة ام الشقف. Ruines d'un village antique, à huit kilomètres au sud d'Ascalon, le long du rivage.

37° Kharbet-Amaris خربة اماريس. Restes d'un village antique, un peu au sud du précédent, et, comme ce dernier, presque entièrement enseveli sous des monticules de sable.

38° Kharbet-Scheik-Haoued خربة شيخ هود. Traces de quelques constructions anciennes, auprès de l'oualy d'un santon ainsi appelé, à deux kilomètres au nord d'Ascalon.

39° Ed-Deir الدير. Village de trois cent cinquante habitants, non mentionné jusqu'ici sur la route d'Ascalon à Gaza. Près du puits, plusieurs fûts de colonnes antiques en marbre gris blanc.

40° Kharbet es-Sour خربة السور. Ruines d'une ville maritime, à quatre kilomètres environ au sud-ouest de Gaza; traces d'un mur antique le long de la plage; nombreux débris de poterie, et quelques vestiges d'anciennes constructions renversées ou ensevelies sous des dunes de sable. Je suis porté à identifier cette localité avec l'ancienne *Anthedon*, ville sur laquelle l'Académie avait attiré mon attention, et dont le nom a complétement disparu. Quelques voyageurs l'ont placée à Tell el-Adjul; mais sur cette colline je n'ai trouvé que des débris fort insignifiants, tandis qu'ils sont plus considérables à Kharbet es-Sour, dont l'éloignement de Gaza est d'environ cinquante minutes, ce qui répond à la distance de vingt stades donnée par Sozomène. (*Hist. eccl.* V, IX.)

41° Kharbet-Scheik-Hassan خربة شيخ حسان. Vestiges d'une petite ville maritime détruite ou ensevelie sous le sable. Peut-être faut-il y reconnaître le Maïumas-Gazæ, ou établissement maritime de Gaza.

42° Kharbet-Dmeti خربة دمتى. Restes d'un ancien village complétement détruit au milieu de champs cultivés, à dix-huit cents mètres à l'est de Deir el-Belah, le Daron très-vraisemblablement de l'*Onomasticon*, et le Darum des historiens des croisades.

43° Djebaleh جبالة. Grand village entouré de jardins très-fertiles, à quatre kilomètres au nord de Gaza; neuf cents habitants; autour du puits, sept tronçons de fûts de colonnes antiques en marbre blanc.

44° Beni-Seleh بني صلاة. Village assez important, composé de plusieurs hameaux qui se touchent presque les uns les autres, et dont la population totale est de treize cents habitants; quelques fragments de colonnes antiques dans deux maisons particulières. Ce village est situé sur une colline peu élevée, à vingt-cinq minutes au nord-est de Khan-Iounés, petite ville que plusieurs voyageurs ou géographes identifient, et, je le crois, très-justement, avec l'antique *Ienysos*.

45° Kharbet-Maan-Iounès خربة معان يونس. Ruines d'une petite ville antique presque complétement effacée du sol, l'emplacement qu'elle occupait étant depuis longtemps livré à la culture; elle était située à vingt minutes à l'est de Khan-Iounès. Ce nom de *Mann* est évidemment hébraïque. Les deux mots arabe معان et hébreu מָעוֹן, sauf une très-légère différence, sont identiques. Mais il ne faut pas confondre cette Maan avec la ville du même nom qui est citée par la Bible, au sud d'Hébron, dans la montagne de Juda.

Outre ces diverses localités que je viens de citer à Votre Excellence, et qui n'avaient point été explorées avant moi, j'ai visité, sur la route de Jérusalem à El-Arisch, toutes celles qui étaient déjà connues, afin d'épuiser en quelque sorte l'étude de la vaste plaine des Philistins. Esdoud, Gaza et Ascalon ont été surtout, de ma part, l'objet d'un examen tout particulier; Ascalon étant l'une des questions spéciales que l'Académie m'avait posées, j'ai campé exprès deux jours entiers au milieu de ses ruines solitaires, afin de pouvoir les étudier à loisir.

En me rendant de Gaza à El-Arisch, j'ai examiné celles de Refah, l'ancienne *Raphia*, autre question comprise dans mon programme. Il ne reste de cette ville, jadis importante et aujourd'hui entièrement détruite ou ensevelie sous le sable, qu'un beau puits, parfaitement construit, qui alimente encore d'eau les caravanes et les Bédouins des environs et quelques colonnes en granit gris, soit debout, soit renversées.

A El-Arisch, j'ai observé les ruines, ou plutôt l'emplacement de l'antique *Rhinocoloura*, à laquelle a succédé le village actuel.

Dans l'intérieur du fort, j'ai trouvé un petit édicule égyptien orné sur trois faces d'hiéroglyphes assez bien conservés; nouvelle preuve que Rhinocoloura appartenait à l'Égypte, et que le Ouady

el-Arisch est incontestablement le Sihor de la Bible (*Josué*, xiii, 3), ou *Fluvius Ægypti*, qui formait autrefois comme maintenant la véritable limite naturelle de la Palestine vers le sud.

II.

EXPLORATION DU DÉSERT DE BIR ES-SEBA.

De retour à Gaza, le 3 juin, et avant de me rendre à Beit-Djibrin, je formai le projet, malgré les chaleurs toujours croissantes de la saison, d'explorer en entier le désert de Bir es-Seba, où les Bédouins m'avaient signalé l'existence de ruines nombreuses. Ne voulant pas laisser derrière moi ces ruines sans les avoir visitées, je traitai, devant le moutsellim de Gaza, avec l'un des principaux scheiks de la tribu des Hanadjereh, l'une des cinq tribus nomades qui errent dans ce désert. Il m'était impossible, en effet, de m'aventurer, avec les deux seuls bachi-bouzouchs qui me servent habituellement d'escorte, dans ces vastes solitudes, où l'autorité des pachas est à peine reconnue. Conduit par ce scheick des Hanadjereh et par un autre de la tribu des Terabin, je parcourus pendant six jours consécutifs le territoire de ces deux tribus ainsi que celui des Hazazmeh et des Teiaah.

Voici, Monsieur le Ministre, les noms des diverses ruines qui m'ont été montrées, ruines qui ne sont marquées sur aucune carte, et que je décrirai plus tard à Votre Excellence et à l'Académie, avec des détails qui pourront jeter un jour nouveau sur cette partie presque inconnue de la Palestine.

1° Kharbet-Oumm el-Hadjar خربة أمّ الحجار.
2° Kharbet el-Bridje خربة البريج.
3° Kharbet-Atrhaaouï خربة اتحاوى.
4° Kharbet ez-Zettaouyeh خربة الزتوية.
5° Kharbet el-Kharsa خربة الخرسا.
6° Kharbet-Djedeydeh خربة جديدة.
7° Kharbet-Sembea خربة سبع.
8° Kharbet-Djemma خربة جمّا.
9° Kharbet es-Slayeb خربة الصليب.
10° Kharbet-Armilta خربة ارميلتا.
11° Kharbet-Chellal خربة شلّال.
12° Kharbet-Tell el-Fara خربة تلّ الفارة.

13° Kharbet-Khouyefieh خربة كويفية.

14° Kharbet-Ghalalat-Rached خربة خلالات راشد.

15° Kharbet-Martaba خربة مرتبا.

16° Kharbet-Bradj es-Seba خربة براج السبع.

17° Kharbet-Achkib خربة اشكيب. Cette ville, assez considérable, située sur les bords d'un oued du même nom, ne pourrait-elle pas être identifiée avec l'ancienne *Akzib* אַכְזִיב, mentionnée dans le livre de Josué (xv, 44)?

18° Kharbet-Oumm el-Barrhout خربة امّ البرغوت.

19° Kharbet-Abou-Arkik خربة ابو اركيك.

20° Kharbet-Ftis خربة فتيس.

21° Kharbet el-Mefarrada خربة المفرّدا.

22° Djir et-Terrakat جير التّراكات. Grande caverne creusée dans le roc, qui m'a paru être une ancienne carrière.

23° Kharbet-Tel lech-Cheria خربة تلّ الشريا.

24° Kharbet el-Heurk خربة العرق, qu'on prononce Heurg.

25° Kharbet el-Baha خربة البحا.

26° Kharbet-Sahan خربة محن.

Ces ruines, Monsieur le Ministre, excepté deux ou trois, sont celles d'autant de villes, villages ou hameaux anciens disséminés jadis dans ce désert le long des torrents, et principalement le long de l'Oued-Gazzeh, lequel prend différents noms dans son parcours, et me paraît être le Besor de la Bible. (*I Reg.* xxxi, 9, 10, 21.)

Indépendamment de ces ruines, j'en ai visité trois autres beaucoup plus importantes, à savoir : 1° Kharbet-Oumm el-Djerar (l'ancienne *Djerara*), la capitale d'Abimelech; 2° Kharbet-Bir es-Seba, la célèbre Bersaba, à laquelle se rattachent également les antiques souvenirs d'Abimelech, d'Abraham et d'Isaac, et dont les débris sont très-étendus; 3° Kharbet el-Kalasah, ville autrefois considérable sous le nom d'*Elousah,* appartenant à l'ancienne Idumée. J'en décrirai plus tard les ruines à Votre Excellence; mais, pour le moment, je me borne à vous donner la liste des localités que j'ai découvertes.

Étant à El-Kalasah, j'ai eu un instant l'intention de pousser plus avant dans le désert; toutefois je dus renoncer presque aussitôt à ce projet, la contrée étant actuellement peu sûre plus au sud; et puis les chaleurs excessives que j'avais resenties depuis Gaza, dans un pays entièrement dépouillé d'arbres et d'arbustes, et où

l'eau, à partir du mois de mai, commence à devenir rare et saumâtre, me forcèrent à rebrousser chemin vers le nord.

III.

LISTE DES LOCALITÉS QUE J'AI DÉCOUVERTES SUR LA ROUTE DE GAZA À BEIT-DJIBRIN, DE BEIT-DJIBRIN À TELL-LEKIEH, VERS LE SUD, ET DE TELL-LEKIEH À JÉRUSALEM.

1° Kharbet-Oumm-Taboun خربة امّ تابون.

2° Kharbet el-Hammam خربة الحمّام.

3° Kharbet-Tell-Nedjileh خربة تلّ نجيلة.

4° Kharbet-Djemmama خربة جمّما.

5° Kharbet-Tennar خربة تنّار.

6° Kharbet el-Karab خربة الكراب, immenses carrières remontant à une haute antiquité.

7° Kharbet el-Mansoura خربة المانسورا.

8° Zeta زتا, petit village dont le nom est certainement antique, et qui a été bâti avec des matériaux qui prouvent également son antiquité.

9° Kharbet el-Kat خربة الكت, qu'on prononce vulgairement Gat. Cette ruine, située à vingt-cinq minutes de distance, au nord-ouest de Beit-Djibrin, l'ancienne *Eleutheropolis*, est probablement, à cause de sa proximité du Kharbet-Marach خربة مراش, jadis Marecha ou Maresa מָרֵשָׁה, l'ancienne *Morecheth-Gath* מוֹרֶשֶׁת גַּת, dont il est question dans le prophète Michée (1, 14).

Quant à la grande ville de Gath, l'une des principales villes de la Pentapole philistine, il faut la chercher ailleurs, comme j'ai essayé de le prouver dans un Mémoire que j'ai eu l'honneur de lire devant l'Académie en 1855.

10° Kharbet el-Hater خربة الحتر.

11° Kharbet el-Hasamyeh خربة الحسامية.

12° Kharbet-Tell-Bournat خربة تلّ برنات.

13° Kharbet el-Basal خربة البسل.

14° Kharbet-Beit-Baher خربة بيت باهر.

15° Kharbet el-Kôm خربة الكوم.

16° Kharbet-Simia خربة سيمية.

17° Kharbet-Touach خربة تواش.

18° Kharbet-Medjed خربة مجد.
19° Kharbet-Amra خربة امرا.
20° Kharbet-Boudrhouch خربة بودغوش.
21° Kharbet-Breydeh خربة بريدة.
22° Kharbet-Oumm el-Botheïn خربة امّ البطين.
23° Kharbet er-Rayeh خربة الراية.
24° Kharbet-Tout خربة توت.
25° Kharbet el-Kaser خربة القصر.
26° Kharbet-Medjeleh خربة مجدلة. Ce nom est très-certainement antique. Que l'on compare, en effet, les mots Migdal מִגְדָּל et Medjeleh مجدلة. Les ruines de cette localité sont situées sur une colline rocheuse dont le sommet est parsemé de gros blocs, quelques-uns taillés en bossage, et dont la couleur semble attester une haute antiquité.

27° Kharbet-Beit el-Ban خربة بيت البان. Ruines d'un grand village antique, sur les pentes et principalement sur le sommet d'une colline. Carrières taillées en forme d'entonnoir.

28° Kharbet el-Hammam خربة الحمّام. Grande enceinte en magnifiques blocs taillés en bossage. Probablement poste militaire.

29° Kharbet-Chaieh خربة شاية. Restes d'un village antique peu considérable, sur un plateau en partie couvert de broussailles et en partie cultivé.

30° Kharbet-Kenia خربة كنيا. Restes d'un village.
31° Kharbet-Drousia خربة دروسيا Ruines d'une petite ville.
32° Kharbet-Beit-Ika خربة بيت يكا Ruines d'un village antique.
33° Kharbet el-Kan خربة الكان.
34° Kharbet-Kefr-Sôm حربة كفر سوم. Restes d'un village sur le sommet d'une montagne rocheuse.

35° Kharbet-Aïn el-Lekhi خربة عين اللخي. Localité biblique. C'est la fontaine miraculeuse dont il est question dans l'histoire de Samson.

Retour à Jérusalem.

J'ai l'honneur, etc.

DEUXIÈME RAPPORT.

Jérusalem, 16 août 1863.

Monsieur le Ministre,

J'ai eu l'honneur, au commencement de juillet, d'adresser un assez long rapport sur mes premières recherches en Palestine à M. le comte Walewski, alors encore Ministre d'État, et à la bienveillance duquel je devais la faveur d'avoir été chargé de la mission scientifique que j'accomplis depuis plusieurs mois dans cette contrée. Si ce rapport a été transmis à Votre Excellence, par suite des changements survenus à cette époque en France dans les divers ministères et de la nouvelle attribution, à votre département, de tout ce qui concerne les missions scientifiques, elle y aura vu un résumé succinct de mes explorations et de mes découvertes. Celles-ci atteignent à ce moment le chiffre de cent dix-huit localités, la plupart antiques et plus ou moins importantes, qui, je crois, n'avaient été étudiées avant moi par aucun voyageur. J'en ai donné dans ce mémoire la liste et les noms transcrits à la fois en français et en arabe, avec quelques notes sur une partie de ces localités, me réservant de les décrire toutes plus tard dans un grand ouvrage d'ensemble, avec les nombreux détails que j'ai recueillis chemin faisant.

J'avais alors achevé d'étudier avec soin, 1° les diverses routes qui de Jaffa conduisent à Jérusalem; 2° la plaine entière des Philistins, depuis Ramleh jusqu'à El-Arisch, l'antique *Rhinocoloura,* qui servait jadis de frontière entre l'Égypte et la Palestine; 3° tout le désert de Bir es-Seba (Bersabée) et d'El-Koulasah (Elousa), compris autrefois, soit dans le territoire de la tribu de Siméon, soit dans l'Idumée; 4° la plus grande partie du massif occidental des montagnes de Juda.

Il me restait pour compléter l'étude de la Judée à explorer le massif oriental de ces mêmes montagnes, et, à la fin de mon rapport, j'annonçais mon prochain départ pour Hébron. Mais l'insurrection survenue dans le district dont cette ville est le chef-lieu, insurrection dont j'avais vu les commencements, et qui menaçait de prendre de plus grands accroissements, me força de remettre à une époque ultérieure mes recherches de ces côtés, et,

d'après le conseil de M. le consul de France, qui se montre toujours animé pour moi des sentiments les plus affectueux et les plus bienveillants, je me dirigeai vers la Samarie.

I.

Je parcourus d'abord, au nord de Jérusalem, tout le territoire qui formait l'ancienne tribu de Benjamin, et je visitai tour à tour, en interrogeant leurs ruines et leurs souvenirs, les antiques villes d'Anathot, patrie de Jérémie; d'Alemath, assignée jadis aux prêtres; de Geba, célèbre dans l'histoire des guerres de Saül contre les Philistins, qui fut rebâtie et fortifiée par le roi Assa; de Michmas, ville voisine de la précédente, dont elle n'est séparée que par un ravin profond, mentionné dans l'Écriture lors de l'attaque de Jonathas, fils de Saül, contre les Philistins; de Rimmon, située sur le sommet d'une montagne rocheuse, où se réfugia la tribu de Benjamin quand celle-ci eut été presque exterminée par les enfants d'Israël.

La célèbre ville de Béthel attira surtout mon attention, et j'en examinai avec soin les débris dans le village actuel de Beïtin, qui porte la trace de différents âges, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque présente. A l'orient de cette localité, j'explorai minutieusement toutes les ruines où je croyais pouvoir découvrir les vestiges de l'antique *Aï*, qui fut prise et détruite par Josué, mais néanmoins rebâtie plus tard, car nous savons par les livres de Néhémie et d'Esdras qu'elle fut encore habitée après l'exil. Ces ruines sont au nombre de cinq à six. Celle dont le nom se rapproche le plus de celui d'Aï est située à sept kilomètres environ au sud-est de Béthel, et s'appelle *Kharbet el-Ayeh* خربة العية, nom qui ressemble singulièrement à la dénomination hébraïque עי.

Les autres ruines qui, par leur position, peuvent se disputer l'honneur d'être prises pour cette ville, sont celles de Kharbet el-Alya خربة العليا, à l'est-nord-est de Béthel; de Tell-Hadjar تل حجار, à l'est; de Kharbet-Oumm el-Amdan خربة ام العمدان, à l'est-sud-est; et Kharbet el-Koudeireh خربة الكديرة, également à l'est-sud-est, à cinq kilomètres environ de Béthel. Cette dernière ruine est de beaucoup la plus importante. On y trouve, sur une

plate-forme rocheuse, quatre grands réservoirs et de nombreuses citernes, creusées dans le roc, qui doivent remonter à la plus grande antiquité, des tombeaux fort anciens, de vastes carrières et, dans une suite de jardins actuellement plantés de figuiers que cultivent les habitants d'un village voisin appelé *Deir-Diouan* دير ديوان, les vestiges de plusieurs grands édifices, de magnifiques blocs épars çà et là, quelques fûts de colonnes mutilés, de petits cubes de mosaïque, etc. En un mot, El-Koudeireh a dû être jadis une cité considérable, et le village arabe de Deir-Diouan a été bâti avec des matériaux provenant de ses ruines. Faut-il donc, comme incline à le penser le savant Robinson, y reconnaître l'emplacement d'Aï? C'est là une question que je me propose de traiter plus tard avec tous les développements qu'elle mérite. Pour le moment, j'aime mieux suspendre encore mon opinion, ayant besoin, pour l'asseoir d'une manière définitive, de consulter plusieurs ouvrages qui me manquent ici.

De Béthel je me rendis à Djifneh, l'ancienne *Gophna,* dont j'explorai tous les environs, et de là à Taïbeh, village chrétien comme le précédent, et situé sur une montagne élevée, du sommet de laquelle le regard embrasse un immense horizon. Cette montagne est couronnée par les ruines d'une belle citadelle construite avec de magnifiques blocs parfaitement appareillés, et la plupart taillés en bossage. Cette antique citadelle, dont une partie existe encore, est aujourd'hui environnée d'une enceinte plus étendue qui accuse, à mon avis, une époque postérieure et probablement byzantine, si même elle ne date pas seulement de l'époque des croisades, bien que les pierres des angles soient fort régulières et presque toutes relevées en bossage. Le bossage, en effet, n'est pas toujours un signe d'une haute antiquité : en Palestine, notamment, je me suis convaincu par l'étude d'une foule de monuments qu'il appartient pour ainsi dire à toutes les époques, et même à l'époque actuelle. Quoi qu'il en soit, Taïbeh présente tous les caractères d'une ville aussi ancienne qu'importante. De nombreuses citernes creusées dans le roc, des fûts de colonnes brisés, engagés dans des constructions plus récentes, de gros blocs rectangulaires et d'une taille irréprochable dispersés çà et là ou encore en place : tout annonce que ce village a succédé à une localité considérable fortifiée à la fois par la nature et par l'art, et qui, d'après Robinson, serait l'antique Ophra, la même que l'Écri-

ture semble désigner seulement sous les noms d'*Ephraïm*, *Ephrem* ou *Ephron*.

De Taïbeh j'allais me diriger vers Silo et poursuivre, le plus méthodiquement qu'il m'eût été possible, l'exploration de la Samarie entière, lorsque j'appris que le district d'Hébron avait déposé les armes, grâce à l'énergie et à l'habileté déployées par le nouveau pacha de Jérusalem, qui s'était hâté de se transporter à Doura, le centre de l'insurrection, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer. Je m'empressai alors de revenir sur mes pas, afin d'achever l'étude de la Judée avant de continuer celle de la Samarie. Cette dernière tournée, tout écourtée qu'elle a été (je vais la reprendre après-demain), a eu néanmoins pour résultats, outre l'examen des localités que j'ai signalées à Votre Excellence, et d'autres encore qui sont marquées dans les cartes, la découverte de dix-sept autres qui n'ont été signalées par personne, et dont voici les noms, en attendant que je puisse un jour en donner l'histoire et la description plus complète :

1° Kharbet el-Khous خربة الخوس. Sur la pente sud-ouest de la montagne de Neby-Samuel. Ce sont les restes d'un hameau qui dépendait de la ville dont le sommet de cette montagne offre les débris, et que l'on regarde généralement comme étant la célèbre *Mitzpa*, bien que cette opinion ne soit peut-être pas à l'abri de toute critique.

2° Kharbet-Adasa خربة عداسا. Petit village ruiné sur une colline, à vingt-cinq minutes au nord-est d'El-Djib, l'antique *Gabaon*.

3° Abou-Koch ابو قش. Hameau encore habité, sur une haute colline, à quatre kilomètres à l'ouest de Djifneh.

4° Kharbet-Deir-Saïdeh خربة دير سايدة. Village abandonné sur une montagne rocheuse. La plupart des constructions renversées qu'on y remarque sont musulmanes; néanmoins quelques vieux pans de murs semblent appartenir à une époque plus ancienne.

5° Abou-Achridem ابو اشخيدم. Sur une montagne rocheuse dont les flancs sont cultivés, petit village réduit à une soixantaine d'habitants. J'y ai observé un réservoir antique et quelques vestiges d'anciennes constructions.

6° Kharbet ed-Douar خربة الدوار. Restes d'un poste de défense renfermé dans une enceinte plus étendue, sur un plateau élevé, au nord-est du village bien connu de Koubar.

7° Kefr-Echoua كفر اشوع. Village de mille cinq cents habitants, peu éloigné de la ruine précédente.

8° Kharbet-Bourham خربة برهام. Petit village de cinquante habitants; quelques ruines de l'époque byzantine, un tombeau antique creusé dans le roc, à deux kilomètres à l'est de Koubar.

9° Kharbet-Deir el-Akbal خربة دير الاكبال, à l'est-sud-est de Kharbet-Bourham. Source sortant d'un rocher par un canal antique; plusieurs constructions renversées, qui sont regardées par les Arabes comme celles d'un ancien couvent.

10° Doura دورا. Village de deux cent cinquante habitants, à l'est-sud-est de Djifneh; deux sources recueillies dans de petits réservoirs antiques; plusieurs maisons construites, en partie du moins, avec de belles pierres rectangulaires, dont quelques-unes taillées en bossage.

11° Kharbet-Kefr-Ana خربة كفر انا. Ruines d'un village, sur une montagne, à deux kilomètres du grand village d'Aïn-Sabroun.

12° Kharbet-Oumm-Acchan-Aïn-Aroun خربة أمّ اشّان عين ارون. Ruines peu importantes au sud du même village.

13° Kharbet-Halik خربة هليك. Restes d'un ancien village à l'est d'Aïn-Sabroun.

14° Kharbet el-Mokater خربة المكاتر. Petit village renversé de fond en comble, non loin de Tell-Hadjar. Ce village possédait une belle église byzantine à trois absides et trois nefs, la nef centrale étant soutenue par trois colonnes, dont les fûts, mutilés, gisent encore à terre.

15° Kharbet-Abou 'l-Chekof خربة ابو الشقف, amas confus de pierres, les unes régulièrement taillées, les autres presque brutes, et la plupart de grandes dimensions; elles appartiennent à un ancien village détruit.

16° Kharbet el-Khardjeh خربة الخرجة, à l'est-sud-est de Djeba; restes sur une colline d'un village antique; citernes et souterrains creusés dans le roc.

17° Kharbet-Tell-Farah خربة تلّ فراح, à quatre kilomètres au sud-est de la ruine précédente. Vestiges sur une colline d'un village et d'un poste militaire destiné à défendre un défilé important formé par la réunion de deux ravins très-profonds, l'oued Farah et l'oued Souenit, qui, à partir de ce point, se dirigent ensemble vers la mer Morte, resserrés dans le même lit entre deux mu-

railles gigantesques de rochers. Plusieurs grottes taillées dans les parois de ces rochers. Elles paraissent avoir été habitées par des moines à l'époque chrétienne. Traces d'un ancien aqueduc amenant jadis au Kharbet-Farah les eaux d'une source très-abondante appelée *Aïn-Farah*.

II.

De retour à Jérusalem, je me remis immédiatement en marche pour explorer la partie de la Judée que je n'avais point encore visitée. Cette longue tournée, que j'ai poussée jusqu'aux dernières limites méridionales de la Palestine, en marchant en moyenne sept ou huit heures par jour, et quelquefois bien davantage, pendant trois semaines consécutives, m'a permis de visiter non-seulement toutes les localités déjà reconnues avant moi, mais encore d'en reconnaître un très-grand nombre d'autres qu'aucun Européen, que je sache, n'avait jusqu'ici explorées.

Pour arriver à ce résultat, j'ai gravi tour à tour presque toutes les montagnes qui formaient le massif de la haute Judée, sûr que j'étais de trouver sur chacune de ces montagnes ou le long de leurs pentes des ruines de bourgs et de villages détruits. La Judée, en effet, était autrefois extraordinairement peuplée et admirablement cultivée. J'ai trouvé partout, même sur les montagnes les plus sauvages et les plus abruptes, qui attristent maintenant le regard par leur affreuse nudité ou qui sont hérissées d'épaisses broussailles, les traces non équivoques du travail et du séjour de l'homme, lequel avait su transformer en jardins fertiles, plantés de vignes, de figuiers et d'oliviers, les flancs rocheux des monts dont il occupait d'ordinaire le sommet.

Des ruines de différentes époques, chananéennes, judaïques, romaines, byzantines, musulmanes, ont de tous côtés attiré mes regards. Il m'est absolument impossible, Monsieur le Ministre, de les décrire ici, même brièvement, à Votre Excellence, et je vais me borner aujourd'hui, devant repartir après-demain pour la Samarie, à vous donner la liste des seules localités que j'ai découvertes. Plusieurs d'entre elles sont fort importantes, et ont été jadis des villes considérables, bâties en belles pierres de taille à bossage ou complétement aplanies. Ces villes, du reste, paraissent toutes avoir été construites presque sur le même plan. Ce qui les

caractérise principalement, c'est le nombre incroyable d'excavations en tout genre qu'on y rencontre. Le peuple qui les avait fondées avait une habileté singulière pour creuser le roc et y pratiquer des citernes, des appartements souterrains, des magasins à blé ou à orge, des pressoirs, des grottes, quelquefois des cavernes immenses, et, en particulier, des tombeaux. Ces excavations, qui doivent remonter à la plus haute antiquité, sont à la fois les parties les plus anciennes et les mieux conservées des ruines de ces vieilles cités, dont l'origine se perd dans la nuit des temps historiques, car plusieurs d'entre elles sont mentionnées dans l'Écriture comme existant déjà à l'époque de l'entrée des Hébreux dans la terre promise.

En foulant, la Bible à la main, leurs débris solitaires, on ne peut se défendre d'une émotion profonde quand on songe que chacun des pas que l'on fait pour les interroger soulève la poussière de tant de siècles évanouis. Le passé semble alors revivre devant vous, et l'imagination, fécondée par l'histoire, peuple de souvenirs ces ruines abandonnées. J'essayerai un jour en les décrivant de rattacher à leurs noms tous les principaux faits que ces noms rappellent. Pour le moment, Monsieur le Ministre, que Votre Excellence daigne m'excuser si, dans le désir où je suis de recueillir, avant de revenir en France, la plus grande quantité de notes qu'il me sera possible, en consacrant tout mon temps à des explorations incessantes, je me contente, en finissant ce rapport, de vous transmettre la liste des localités que je crois avoir le premier visitées. Ces localités, dans cette dernière tournée, atteignent le chiffre de quatre-vingt-un. Les voici :

1° Kharbet-Oumm-Atlaâ خربة امّ اتلاع.

2° Kharbet-Ras-Oued el-Araïs خربة راس واد العرايش.

3° Borj-Houmar برج حومار.

4° Kharbet-Djindjes خربة جنجس.

5° Kharbet-Mountar خربة مونتار.

6° Kharbet-Scheik-Saëd خربة شيخ سعد.

7° Kharbet-Breda خربة بريدا.

8° Kharbet-Estaboul خربة استابول. Ruines d'une ville considérable.

9° Kharbet-Aouïbdeh خربة اعويبدة.

10° Kharbet-Oumm er-Rafat خربة امّ الخفت.

11° Kharbet el-Baris خربة البارِيص.

12° Kharbet-Koualeh خربة كُلة.

13° Kharbet-Rhoueïn el-Gharbieh خربة غوين الغربية.

14° Kharbet-Rhoueïn ech-Charkieh خربة غوين الشرقية.

Ces deux dernières ruines sont très-importantes. Assez voisines l'une de l'autre, elles se distinguent seulement par l'épithète, la première d'*occidentale* الغربية, la seconde d'*orientale* الشرقية. Je les identifie, à cause de leurs noms et de leur proximité du Kharbet-Attir, l'ancienne *Jathir* ou *Ether*, avec la ville d'Aroër, dont il est question dans le passage suivant du Ier Livre des Rois, ch. xxx, v. 25, *et qui in Jether;* v. 28, *et qui in Aroër.* Le mot arabe *Rhoueïn* غوين est, en effet, sauf une légère modification dans la première lettre et le changement de la dernière en ن, à peu près semblable au mot hébreu עֲרֹעֵר. Or on sait que, dans la transcription des noms hébreux en noms arabes, ces deux modifications sont loin d'être rares.

15° Kharbet el-Kharaba خربة الخرابا.

16° Kharbet ed-Deir خربة الدير.

17° Kharbet-Deir el-Louz خربة دير اللوز.

18° Kharbet-Aziz خربة اعزيز. Ruines d'une grande et belle ville sur le plateau et les pentes d'une colline; vestiges de plusieurs édifices en magnifiques pierres de taille et ornés jadis de colonnes.

19° Kharbet el-Djouf خربة الجوف. Emplacement reconnaissable d'une ancienne église byzantine dans un bourg détruit.

20° Kharbet-Deir-Rhaza خربة دير غازا.

21° Kharbet el-Hedjireh خربة الهجيرة.

22° Kharbet er-Rahyeh خربة الرحية.

23° Kharbet ed-Dar خربة الدار.

24° Kharbet el-Harayeh خربة الحراية.

25° Kharbet-Menaïn خربة منعين.

26° Kharbet-Beit-Zeta خربة بيت زيتا.

27° Kharbet el-Fradise خربة الفريدس.

28° Kharbet el-Rhokh خربة الخوخ.

29° Kharbet-Aïn-Abou-Kelibeh خربة عين ابو كليبة.

30° Kharbet ed-Deir خربة الدير.

31° Kharbet el-Aïn خربة العين.

32° Sifla سفلا.

33° Kharbet el-Asad خربة الاسد.

34° Djerach جراش.

35° Kharbet-Aselin خربة عسلين. C'est là que j'ai trouvé le tombeau de Samson, dans l'endroit même où la Bible le place, entre Saraa et Esthaol.

36° Kharbet-Deir-Abou-Cabous خربة دير ابو كابوس.

37° Kharbet-Sidi-Ibrahim خربة سيدى ابراهيم.

38° Kharbet-Hamadeh خربة حمادة.

39° Kharbet-Abou 'l-Cherof خربة ابو الشرف.

40° Kharbet Abou-Chekadem خربة ابو شكادم.

41° Kharbet en-Nakoura خربة النقورا.

42° Kharbet-Klidia خربة كليديا.

43° Kharbet-Kaïpha خربة كيافا.

44° Kharbet-Abdad خربة عبّاد.

45° Kharbet-Kania خربة كنيا.

46° Kharbet-Oumm el-Louz خربة امّ اللوز.

47° Kharbet-Rebba خربة ربّا. Restes d'une petite ville. Quelques édifices renversés offrent, dans leurs débris, de belles pierres de taille. Serait-ce l'Arebba, dont il est question dans le passage suivant du Livre de Josué, ch. xv, v. 60 : *Cariathbaal, hæc est Cariathiarim, urbs sylvarum, et Arebba?*

48° Kharbet-Aïd el-Mia خربة عيد المية.

49° Kharbet-Ghrabeh خربة خرابة.

50° Kharbet-Beit-Alin خربة بيت علين.

51° Kharbet ed-Deir خربة الدير.

52° Kharbet-Kila خربة كيلا. Ruines étendues sur une haute colline. Ce sont très-probablement celles de la ville de Ceila קְעִילָה, mentionnée dans le Livre de Josué, ch. xvi, v. 44, immédiatement après celle de Nésib. Or les ruines de Nésib, retrouvées par Robinson, et que j'ai visitées après lui, sont situées seulement à vingt-cinq minutes de distance au sud-est de Kila.

53° Kharbet-Dougas خربة دوكاس.

54° Kharbet-Hatta خربة حتّا. Ruines très-considérables.

55° Kharbet-Andab خربة عنداب.

56° Kharbet-Louka خربة لوكا.

57° Kharbet-Farâh خربة فارعا. Ruines étendues sur le plateau d'une montagne; au bas, source abondante découlant d'un canal antique.

58° Kharbet ed-Deir خربة الدير.

59° Kharbet-Habda خربة عبدا.

60° Kharbet es-Serreh خربة السرة.

61° Akoud el-Minieh عقود المنية.

62° Kharbet-Kerza خربة كرزا.

63° Kharbet-Doumeh خربة دومة. Ce sont les restes de la ville de Douma דּוּמָה, mentionnée dans le Livre de Josué (xv, 52). Cette ruine est, à la vérité, signalée par Robinson; mais ce savant voyageur, trompé sans doute par de fausses indications, l'a placée dans sa carte très-loin de l'endroit qu'elle occupe réellement, erreur qui a été reproduite depuis par les cartes qui ont suivi la sienne.

64° Kharbet-Anab es-Serhir خربة عناب الصغير.

65° Kharbet-Anab el-Kebir خربة عناب الكبير. Ces deux ruines, principalement la dernière, sont celles de deux grandes et belles villes, dont le nom est identique à celui que nous lisons dans le Livre de Josué (xv, 50), Anab, en hébreu עֲנָב.

Une de ces ruines a été mentionnée, mais non vue par Robinson, qui, d'après les renseignements qui lui avaient été donnés par un cheik de village, renseignements ou inexacts ou mal compris, l'a placée, sur sa carte, à cinq ou six heures de marche du lieu où elle est réellement située. Cette erreur a depuis passé dans d'autres cartes.

66° Kefr-Djour كفر جور.

67° Kharbet ed-Djouï خربة الجوى.

68° Kharbet el-Bireh خربة البيرة. Plusieurs constructions en pierres de tailles; arasements d'une église byzantine.

69° Kharbet-Soumra خربة سومرا.

70° Kharbet ed-Deir خربة الدير.

71° Kharbet-Rabda خربة رابدا.

72° Kharbet-Raboud خربة رابود.

73° Kharbet-Kerma خربة كرما.

74° Kharbet-Bezem خربة برزم.

75° Kharbet-Deir-Razeh خربة دير رازة.

76° Kharbet-Terrama خربة ترّاما.

77° Kharbet-Aïn-Madjour خربة عين ماجور.

78° Kharbet-Aïn-Mahmoudieh خربة عين محمودية.

79° Kharbet-Louza خربة لوزا.

80° Kharbet-Askeh خربة عسكة.

81° Sourif سوريف.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les localités jusqu'ici inexplorées que j'ai découvertes dans ma dernière tournée. Si j'ajoute à ce nombre les cent dix-huit dont mon premier Rapport contenait la liste, et les dix-sept que j'ai trouvées sur le territoire de l'ancienne tribu de Benjamin et dans le district sud-est de la Samarie, j'arrive au chiffre de deux cent seize localités, villes, bourgs ou villages antiques, la plupart réduites aujourd'hui à l'état de ruines solitaires, quelques-unes néanmoins habitées encore, qui ne se trouvaient jusqu'à présent mentionnées dans aucune carte.

Je vais m'efforcer actuellement de parcourir et d'explorer la Samarie avec le même soin que j'ai apporté à l'exploration de la Judée. Je pousserai mes recherches aussi loin et aussi longtemps que me le permettront et les ressources dont je puis disposer et les circonstances présentes. La Palestine, en effet, est agitée depuis quelque temps, par suite de différentes causes, et notamment du recrutement militaire, que l'autorité tâche d'y opérer en ce moment. Or cette opération, à laquelle le pays est encore peu habitué, rencontre de grandes difficultés dans beaucoup de villages. De nombreux réfractaires se sont réfugiés parmi les Bédouins, qu'ils excitent; quelques-uns même, privés de tout moyen de subsistance, paraissent s'être organisés en petites bandes pillardes et infestent les routes. Les conseils ne me manquent pas pour m'engager à ne pas quitter Jérusalem; mais je regarde comme une question d'honneur et de devoir de poursuivre ma mission, et, plein de confiance dans la Providence, je vais me remettre en marche. Seulement je serai très-probablement obligé d'augmenter ma petite escorte, et, partant, mes dépenses, ce qui me contraindra, à mon grand regret, d'abandonner la Palestine avant d'avoir achevé de remplir le programme que l'Académie m'avait tracé. J'ai à parcourir ici non pas principalement les grandes routes fréquentées par les caravanes, et souvent battues avant moi par d'autres voyageurs, mais les chemins déserts et les régions les moins connues, où je puis espérer de faire, pour ainsi dire, chaque jour des découvertes nouvelles. Un pareil voyage ne peut être accompli par un Européen, surtout quand il est seul, comme moi, et que les circonstances deviennent plus difficiles, sans une escorte suffisante. La plus forte partie de ma dépense est toute là.

Je ne veux pas, Monsieur le Ministre, insister sur ce point. Très-reconnaissant de la somme que la bienveillance de M. le comte

Walewski, alors Ministre d'État, a remise entre mes mains, j'ai tâché de la faire fructifier et de la rendre féconde en résultats scientifiques. Si Votre Excellence daigne également me seconder, je m'efforcerai de justifier de même votre confiance, et de chercher à honorer de mon mieux, pour ma faible part, le corps universitaire, auquel j'appartiens depuis vingt-trois ans, et dont vous êtes actuellement le glorieux patron.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TROISIÈME RAPPORT.

Jérusalem, 28 novembre 1863.

Monsieur le Ministre,

De retour à Jérusalem depuis quelques jours, je m'empresse de remercier Votre Excellence du supplément de 3,000 francs qu'elle a bien voulu m'accorder pour que je puisse poursuivre mes recherches dans la partie de la Palestine que je n'ai pas encore explorée. Malheureusement il m'est impossible de profiter immédiatement de cette allocation nouvelle; car, arrêté tout à coup à Nazareth, il y a plus de quarante jours, par une fièvre extrêmement forte, dont je ne suis point encore délivré, j'ai dû renoncer, à mon grand regret, à continuer mes voyages. Les conseils qui me sont donnés m'engagent à retourner en France, sous peine de ne pas retrouver d'ici à longtemps mes premières forces. Si donc, avant peu, je ne suis pas rétabli, je quitterai prochainement, non sans tristesse, la contrée célèbre dont je désirais avant de partir avoir achevé l'exploration. Toutefois, Monsieur le Ministre, j'ai l'intention formelle d'y revenir dans quelques mois et de consacrer exclusivement à l'entière exécution, s'il est possible, du programme de l'Institut, la somme que vous avez daigné mettre à ma disposition; car, ayant épuisé le premier crédit qui m'avait été alloué, je prends sur mon compte les frais assez considérables d'aller et de retour. De cette manière je pourrai consacrer intégralement l'année prochaine, aux explorations qui me restent à entreprendre, les fonds nouveaux que Votre Excellence vient de m'accorder. Pour le moment, je vais essayer de résumer dans ce troisième Rapport celles que j'ai exécutées dans la Samarie et dans la Galilée.

L'agitation qui a régné dans ces deux provinces pendant près de trois mois, principalement le long des rives du Jourdain, dans toute la plaine d'Esdrelon et jusqu'auprès de Safed, m'a empêché d'étudier autant que je l'aurais voulu la partie orientale de la Samarie et le district sud-est de la Galilée. Je ne pouvais trouver à aucun prix de guide pour m'accompagner de ce côté, et j'aurais exposé en pure perte la vie de mes bachi-bouzouks et la mienne. Depuis trois semaines le calme est rétabli, et les Bédouins ont conclu une paix provisoire avec l'autorité, les routes sont redevenues beaucoup plus sûres; mais mon indisposition rend pour moi inutiles ces heureuses circonstances. Si je reviens en Palestine, je tâcherai de combler ce vide et de comprendre dans mes investigations les points que je n'ai pu explorer.

Je diviserai ce Mémoire en deux parties : l'une, qui sera l'analyse succincte des découvertes que je crois avoir faites le premier en Samarie; l'autre, qui résumera rapidement ma tournée en Galilée.

PREMIÈRE PARTIE.

SAMARIE.

Il serait trop long, Monsieur le Ministre, d'indiquer, même sommairement à Votre Excellence toutes les villes, bourgs ou villages, soit ruinés, soit encore debout, que j'ai visités jour par jour dans la Samarie, et je vais ici, comme dans mes deux précédents Rapports, vous signaler celles de ces deux localités qui me paraissent avoir échappé jusqu'à présent à l'attention des autres voyageurs. En voici la liste, que je transmets à Votre Excellence dans l'ordre où je les ai découvertes à partir de Jérusalem.

1° Kharbet-Sôma خربة سوما. Débris d'un bordj ou poste militaire destiné à défendre la route; plusieurs citernes creusées dans le roc.

2° Deir-Hazem دير حازم. Traces d'un mur d'enceinte environnant un plateau oblong aujourd'hui cultivé; plusieurs citernes creusées dans le roc. Tous les gros blocs de cette localité ont été transportés à Jérusalem.

3° Kharbet-Mikran خربة مكران. Ce sont évidemment les ruines de l'ancienne *Migron*, dont il est question dans le premier livre des Rois (XIV, 2) et dans le passage d'Isaïe (X, 28), et dont la

situation, demeurée jusqu'ici inconnue, avait été l'une des questions que l'Académie m'avait posées.

4° Kharbet-Hanouta ou Haouanin خربة حنوتا.

5° Kharbet-Beit-Likia خربة بيت لقيا.

6° Kharbet-Ras et-Taouïl خربة رأس الطويل. Colline élevée, couronnée de quelques ruines, au nord-nord-ouest de Tell el-Foul.

7° Kharbet et-Tireh خربة التيرة, à l'ouest-nord-ouest de Ram-Allah. Débris d'une localité importante sur un plateau divisé en nombreux compartiments cultivés par de petits murs de séparation, dans la construction desquels on remarque beaucoup de blocs antiques. Néanmoins la plus grande partie des matériaux de cette ancienne cité, et notamment une dizaine de colonnes, ont été transportés à Ram-Allah, qui a été bâti avec ces débris. Dans l'un de ces jardins, j'ai retrouvé les restes d'une église bysantine, dont l'abside principale, tournée vers l'Orient, est encore reconnaissable.

8° Kharbet-Rhallet el-Adas خربة خلّة العدس. Restes d'un hameau presque entièrement détruit dans des jardins cultivés.

9° Kharbet-Cheb es-Siar خربة شعب اسّير, à l'ouest-nord-ouest de la ruine précédente. On y trouve un amas de gros blocs assez mal équarris sur la pente d'une montagne et une construction carrée bâtie avec des blocs semblables et de plus grande dimension encore.

10° Kharbet-Aïn-Kefria خربة عين كفريا. Restes d'un ancien khan fortifié construit avec de gros blocs, et datant probablement de l'époque des croisades. Une source abondante y est recueillie sous une construction voûtée, légèrement ogivale.

11° Kharbet-Abou-Maref خربة ابو معرف. Ce sont les restes d'un hameau détruit.

12° Aïn-Kenia عين قنيا. Petit village de deux cent cinquante habitants, qui n'est indiqué dans aucune carte. Il domine un oued dont le lit est bordé de magnifiques touffes d'agnus-castus et d'un arbre qui s'appelle en arabe *deleb*.

13° Plus loin, dans la direction du nord-ouest, après une montée très-âpre, j'atteins un village renfermant trois cent cinquante habitants; on l'appelle *Deir-Bzia* دير بزيع.

A Djania, village connu, je remarque que la mosquée était

autrefois une église chrétienne ornée de colonnes; plusieurs citernes antiques et de nombreuses pierres, régulièrement engagées dans des constructions grossières, attirent mon attention.

14° Kharbet-Aïn-Aïoub خربة عين ايوب. Une source antique y est recueillie sous une voûte d'apparence musulmane; les restes d'un petit village détruit l'environnent. On y trouve les arasements de plusieurs enceintes bâties en gros blocs irrégulièrement taillés.

15° Deir-Ammar دير اعمّار. Village sur une haute montagne; il renferme trois cents habitants; quelques pierres antiques sont engagées dans des constructions musulmanes.

16° Kharbet-Deir-Ammar خربة دير اعمّار. Ruines d'un bourg détruit sur une montagne; restes de plusieurs constructions en gros blocs; nombreuses citernes creusées dans le roc, à moitié comblées.

17° Kharbata خرباتا. Village sur une montagne, qu'il faut distinguer d'une autre Kharbata située plus au sud. Il renferme deux cent cinquante habitants. L'un d'entre eux me montre l'emplacement d'une église chrétienne, aujourd'hui renversée.

18° Kharbet-Hallabeh خربة حلّابة, situé au nord de Beit-Aour-Tahta (ou Bethoron inférieure), restes assez considérables d'une petite ville aujourd'hui hérissée de broussailles.

19° Kharbet el-Haourieh خربة الحورية. Nombreux puits antiques creusés dans le roc; amas de gros blocs jonchant le sol, sur une colline élevée.

20° Kharbet-Chelta خربة شلتا. Puits et citernes antiques.

21° El-Mediah المدية. Petit village de deux cent cinquante habitants, sur une colline.

22° Kharbet-Zakarieh خربة زكرية. Ruines assez considérables; citernes antiques.

23° Kharbet-Nedjmet-Miriam خربة نجمة مريام. Il offre les ruines d'un village complétement détruit, dont l'emplacement est entièrement livré à la culture; quelques gros blocs y jonchent encore çà et là le sol. J'y remarque un pressoir à vin évidemment antique, à deux compartiments et creusé dans le roc. Ce village, comme son nom l'indique, *Étoile-de-Marie*, était encore habité à l'époque chrétienne.

24° Kharbet-Abou-Ismaïl خربة ابو اسمعال, dans une vallée, cinq

ou six citernes; restes d'une grande construction en gros blocs non cimentés, d'apparence antique.

25° Djerdah جردة. Ruines très-étendues d'une ville considérable. Nombreuses enceintes de maisons et d'édifices aux trois quarts renversés, construits avec de gros blocs non cimentés et rongés par le temps. Les rues de cette ville, qui me paraît remonter à une haute antiquité, sont encore reconnaissables; plus de cent citernes s'y voient encore; la plupart sont recouvertes de gros blocs ronds et creusés qui en ferment l'orifice avec la pierre engagée dans ce même orifice. Cette méthode de fermer les puits et les citernes est la plus antique de toutes, comme le prouvent plusieurs passages de la Bible.

26° Nanil نعنيل. Bourg de quinze cents habitants, sur une montagne dont les pentes sont bien cultivées; quelques pierres antiques apparaissent en plusieurs maisons.

27° Kharbet el-Akabeh خربة العكبة, sur une colline; il est d'une faible importance.

28° Kharbet-Zebda خربة زبدا. Ruines plus considérables, citernes creusées dans le roc, gros blocs jonchant le sol.

29° Kharbet-Harmouch خربة حرموش. Restes d'un hameau détruit.

30° Kharbet-Ras-Abou-Iacoub خربة رأس ابو يعقوب, sur une colline plantée d'oliviers; quelques citernes creusées dans le roc; un petit birket; amas de petits matériaux et de débris de poterie épars sur le sol.

31° Kharbet-Dasera خربة دسرة. Il est plus important que le précédent; citernes nombreuses; restes de plusieurs grandes constructions en gros blocs.

32° Farroukia فرّوكيا, hameau de quarante habitants près du Nahr el-Aoudjeh, l'un des plus considérables de la Palestine.

33° Kharbet el-Blakieh خربة البلاكية, ruines aujourd'hui très-indistinctes d'un ancien village situé près de la mer. Le rivage décrit dans cet endroit une petite anse naturelle où les bâtiments viennent actuellement encore mouiller pour faire des chargements de pastèques, à une heure d'Arsouf, l'antique *Apollonia*.

34° Kharbet-Kabouta خربة كابوتا, autre village ruiné sur le bord de la mer, au nord du précédent.

35° Kharbet el-Harrabeh خربة الهررابة. Vestiges d'un village

détruit non loin du grand étang connu sous le nom de *Basset el-Falekh*. Une grande forêt de chênes de cette espèce que les Arabes appellent *chettoul* ou *ballout* s'étend autour de cette ruine. J'ai traversé cette forêt tout entière : il en est question plus d'une fois à l'époque des croisades sous le nom de *forêt d'Arsouf*. Les arbres en sont soit clair-semés, et alors généralement beaux et d'assez grande dimension, soit pressés les uns contre les autres, et ne s'élevant guère au delà de hautes broussailles.

36° Kharbet-Akhreich خربة اخريش. Restes d'un bourg détruit. Assez grand nombre de citernes creusées dans le roc; plusieurs birkets; amas de blocs de diverses dimensions; débris de maisons renversées.

37° Kefr-Berah كفر برة, sur une colline, village musulman abandonné depuis trente ans; il avait été construit en partie avec des pierres antiques. Sur le seuil d'une petite mosquée, encore debout, gît renversée à terre une colonne cannelée et torse en marbre blanc. Une dizaine de citernes antiques se distinguent au milieu des ruines.

38° Kharbet-Oumm et-Tineh خربة امّ التينة. Amas de pierres, la plupart considérables et assez bien taillées; sur une colline, plusieurs citernes creusées dans le roc.

39° Kharbet-Oumm el-Keba خربة امّ الكبا. Plusieurs enceintes en gros blocs, les uns à peine dégrossis, les autres bien équarris. Une douzaine de citernes creusées dans le roc.

40° Sannirieh سانّيرية. Village sur une colline renfermant quatre cents habitants.

41° Deir es-Seman دير السمعان, Deir el-Mir دير المير, Deir el-Kalah دير القلعا, Deir el-Ballout دير البالّوت. Ces quatre ruines importantes, assez voisines les unes des autres, et situées sur des collines, sont, il est vrai, indiquées dans la carte de M. Van de Velde, auquel elles avaient été signalées de loin, mais je crois qu'elles n'ont encore été visitées par personne.

Deir es-Seman consiste en une grande et magnifique construction rectangulaire en blocs très régulièrement taillés et la plupart relevés en bossage. Des pans tout entiers du mur d'enceinte existent encore; l'intérieur est divisée en plusieurs compartiments, mais d'époque plus récente. Plusieurs colonnes dispersées ont appartenu à une église remontant probablement aux premiers

siècles du christianisme, et aujourd'hui détruite. Près de là, plusieurs birkets, creusés dans le roc, communiquent les uns avec les autres; l'un de ces réservoirs, de forme circulaire, est peu profond, et paraît avoir servi de filtre à trois autres rectangulaires situés plus bas. Ce deir semble avoir été un couvent fortifié.

Deir el-Mir offre des ruines moins remarquables; elles couvrent le sommet et les pentes d'une colline rocheuse; elles attestent à la fois une époque ancienne et des remaniements plus modernes : la grande construction, entre autres, qui couronne la colline, paraît musulmane.

Deir el-Kalah est sans contredit l'une des ruines les plus intéressantes de la Samarie. Ce sont les restes d'un vaste couvent fortifié construit sur le plateau d'une montagne escarpée et difficilement accessible, si ce n'est d'un côté. Il a été bâti avec de grandes pierres très-régulièrement taillées, et, pour la plupart, relevées en bossage. Il renfermait dans son enceinte, dont la plus grande partie existe encore, une église, plusieurs belles salles, un château, un pavillon et plusieurs birkets, le tout en blocs du même appareil, c'est-à-dire gigantesques, ce qui ferait croire au premier abord qu'on a devant les yeux les restes d'un antique palais judaïque, n'était l'église dont j'ai parlé, laquelle s'adapte si parfaitement avec tout le reste qu'il me paraît impossible de croire qu'elle ait été construite à une époque postérieure. Elle est tournée vers l'orient et n'a qu'une nef et une abside. Une assez grande part de celle-ci est intacte; elle était ornée intérieurement d'une corniche à la fois simple et élégante. L'église était jadis tout entière pavée en mosaïques; il n'en subsiste plus que quelques cubes épars çà et là. L'une des salles que j'ai signalées était divisée en deux compartiments par des arcades cintrées en magnifiques pierres de taille et avait deux étages, l'étage supérieur étant éclairé par des fenêtres rectangulaires.

Ce que j'appelle le château était divisé également en deux étages : le premier consistant en chambres voûtées cintrées, le second éclairé par des fenêtres rectangulaires; le toit n'existe plus. La plupart des blocs de cette dernière construction sont réellement énormes.

Au-dessus de Kasr est un birket de quarante et un pas de long sur douze de large, en partie creusé dans le roc, en partie bâti avec de gros blocs relevés extérieurement en bossage et revêtu

autrefois à l'intérieur d'un ciment puissant. Ce réservoir communique par un canal avec deux autres birkets de dimensions plus petites et presque entièrement creusés dans le roc. Plus bas est un quatrième birket en partie creusé dans le roc et en partie construit. Près de ce dernier réservoir je remarque un chapiteau tressé en forme de corbeille, et qui doit avoir appartenu à l'église, dont l'intérieur était orné de colonnes. J'attribue toutes ces belles constructions aux premiers temps de l'époque byzantine. La taille des pierres en bossage se retrouve en effet en Palestine à toutes les époques, à partir des plus reculées jusqu'au temps actuel.

Deir el-Ballout n'a pas été seulement un couvent, mais aussi une ville. Elle avait été construite, généralement du moins, avec d'assez gros blocs, et paraît remonter, sauf les restes aujourd'hui peu distincts de l'église, à une époque antique. Depuis quelques années, une centaine de musulmans sont venus habiter ces ruines.

42° Kefr-Incha كفر انشا. Village ruiné, dont plusieurs constructions sont musulmanes; d'autres, au contraire, et notamment de nombreuses citernes creusées dans le roc, remontent à une plus haute antiquité.

43° Mokatta-Aboud مكاتع ابود. Ce n'est point là un village, mais une immense carrière voisine d'Aboud, taillée dans les flancs d'une montagne. J'y ai remarqué de nombreux tombeaux creusés dans le roc et de formes différentes. Je les décrirai plus loin.

44° Kbour-Tibneh قبور تبنة. Ces tombeaux, qui se trouvent au sud de Tibneh, l'ancienne *Thamnath-Sara*, dans la montagne d'Éphraïm, donnée à Josué (*Josué*, ch. XIX, v. 50), se trouvent sur les flancs septentrionaux d'une montagne qui doit être évidemment le mont Gaas, dont il est question au chapitre XXIV du même livre de Josué, v. 30. Ces tombeaux, que j'ai visités l'un après l'autre, sont taillés dans le roc, et ont appartenu sans aucun doute à la ville voisine, dont Tibneh n'offre plus que les ruines tout en conservant le nom presque intact. Le plus remarquable de tous se compose d'un vestibule oblong soutenu par quatre piliers, deux à demi engagés dans l'épaisseur du roc, les deux autres au centre, détachés; ils sont sans chapiteaux et surmontés seulement de quelques moulures très-simples. Le frontispice du monument est très-mutilé; les parois du vestibule sont percées de deux cent quatre-vingt-huit petites niches, soit rectangulaires, soit triangu-

laires, soit principalement cintrées : elles sont sur huit rangées et ressemblent aux trous des pigeonniers. Une porte très-basse fait communiquer ce vestibule avec une grande chambre sépulcrale renfermant quinze fours à cercueil cintrés; au centre, une excavation rectangulaire en forme d'auge devait autrefois contenir un sarcophage. Là probablement était la tombe de Josué, qui, d'après la Bible, avait été enterré à Thamnath-Sara. Les fours à cercueil étaient destinés à plusieurs membres de sa famille, tandis que lui-même aurait été enseveli dans l'excavation centrale.

Ce qui me porte à attribuer à ce monument célèbre la destination que je lui donne, c'est d'abord qu'il est le plus remarquable de tous ceux que j'ai pu examiner dans la nécropole de Tibneh; c'est ensuite le nombre extraordinaire de petites niches pratiquées dans le vestibule, et destinées probablement à recevoir des lampes sépulcrales qu'on y venait allumer de toutes parts, à l'époque anniversaire de la mort de ce grand homme, pour honorer sa mémoire.

45° Kharbet-Ablata خربة ابلاتة. On y remarque les arasements de quelques constructions antiques et un petit birket.

46° Kharbet el-Kelah خربة القلع. Sur les pentes d'une montagne, restes d'un village détruit.

47° Kharbet ed-Doueïr خربة الدوير. Sur une colline, village assez considérable renversé de fond en comble.

48° Kefr-Aïn كفر عين. Village sur une colline, habité par deux cents habitants.

49° Kefr-Tout كفر توت. Restes d'un bourg sur une montagne; ils appartiennent à diverses époques.

50° Kharbet-Dakleh خربة دكلة. Débris d'un village assez étendu et remontant probablement à une époque fort ancienne, sur les pentes d'une montagne. L'eau d'une fontaine abondante y est recueillie dans un petit réservoir creusé dans le roc.

51° Kharbet-Aliata خربة علياتا. Ruines d'une ville située sur une montagne; elles en couvrent principalement le sommet et les pentes orientales. Des citernes nombreuses, quelques tombeaux creusés dans le roc, les arasements d'un grand nombre de maisons renversées et de plusieurs édifices publics s'y distinguent au milieu d'un amas confus de divers matériaux de toutes dimensions et notamment de gros blocs, les uns bien équarris, les autres irrégulièrement taillés.

52° Kharbet-Rhater خربة غثر. Ce sont des ruines peu importantes sur une montagne.

53° Kharbet-Kemounieh خربة كمونية. Quelques amas de débris dans une vallée qui porte le même nom.

54° Iasouf ياسوف. Village assez étendu, dont le tiers seul est aujourd'hui habité. Les enceintes de nombreuses maisons en pierres de taille plus ou moins bien taillées, et qui doivent être en partie antiques, y sont encore debout ou en partie renversées. Dans les flancs d'une colline voisine je remarque quinze excavations sépulcrales.

55° Merda مردا. Dans une vallée, village de quatre cents habitants.

56° Kharbet-Ataroud خربة عاتارود. Sur une montagne assez élevée, restes d'une localité antique.

57° Kharbet-Makna et-Tahta et Khirbet-Makna el-Foka خربة مخنا التحتة وخربة مخنا الفوقة. Ruines de deux villages du même nom situés non loin l'un de l'autre : le premier, dans une plaine, le second sur une montagne, et désignés pour cette raison sous la dénomination de *Makna inférieure* et de *Makna supérieure.*

58° Kharbet-Kebar خربة خبار. Restes d'un bourg fortifié sur une assez haute colline, dont il occupait le sommet et les pentes. On y trouve les débris de constructions de diverses époques bouleversées de fond en comble; on y distingue particulièrement les arasements de deux murs d'enceinte en blocs presque bruts et de très-grandes dimensions. L'un de ces murs environnait la plate-forme de la colline, et le second sa partie inférieure. Le village était ainsi divisé en deux quartiers, dont l'un était comme l'acropole de l'autre.

59° Kharbet-Djafa خربة جافا. Restes d'un village sur une colline aujourd'hui en partie cultivée.

60° Kharbet-Beit-Iaroub خربة بيت ياروب. Village détruit sur une colline actuellement couverte de vergers.

61° Kharbet el-Bathen خربة الباطن. Sur une haute colline, dont les pentes sont bien cultivées, restes confus d'un village presque effacé du sol.

62° Zbouba زبوبا. Village sur une colline oblongue, d'environ deux cent cinquante habitants.

63° Kharbet el-Biar خربة البيار, peu important.

64° Kharbet el-Leptemat خربة اللبطمات. Village détruit, sur les bords d'un oued appelé *El-Araïs*.

65° Zemmarin زمّارين. Village peu important, sur une colline.

66° Kharbet-Tabbalin خربة طبّالين. Village entièrement ruiné.

67° Oumm et-Tout امّ التوت. Petit village dans une vallée. Les vingt maisons au plus dont il est composé sont très-grossièrement construites; dans quelques-unes, j'observe des pierres antiques. Le mihrab d'un oualy est entièrement construit avec des matériaux antiques.

68° Kefaïa كفايا. Village d'environ deux cent cinquante habitants sur le haut d'une montagne rocheuse.

69° Oumm el-Alak امّ العلق. Petit village sur une colline.

70° Faraoun فرعون. Village de quatre cents habitants sur une colline oblongue.

71° Ertah ارتاح. Sur une colline rocheuse; village de quatre cents habitants.

72° Kharbet-Staba خربة استابا. Restes d'un village antique sur une colline rocheuse; trois maisons encore habitées.

73° Kharbet-Zahran خربة زحران. Restes sur une montagne d'un petit village détruit.

74° Kharbet-Kefr-Lebed خربة كفر اللبد. Ruines considérables et d'un grand intérêt sur un plateau. Les débris de plusieurs monuments en belles pierres de taille, superposées sans ciment les unes sur les autres, y ont longtemps captivé mon attention.

75° Belah بلعا. Sur une montagne, bourg assez important.

76° Kharbet ed-Dalieh خربة الدالية. Sur une montagne, amas de nombreuses maisons renversées; un bordj en gros blocs non équarris en occupe encore le point culminant. Plus bas est un birket taillé dans le roc.

77° Kousin كوسين. Sur une montagne, village de quatre cents habitants.

78° Kharbet-Deir-Selloum خربة دير سلّوم. Village détruit depuis une cinquantaine d'années. Il se compose d'environ trente maisons à voûtes ogivales.

79° Oumm el-Meten امّ المتن. Village de cinq cents habitants.

80° Et-Tell التّل. Village de neuf cents habitants, sur une colline; il est assez bien construit.

81° El-Arak العراق. Hameau d'une vingtaine de maisons, perché comme un nid d'aigle sur une montagne presque inaccessible.

82° Kharbet-Bordj-Berdaouïl خربة برج برداويل. Restes d'une très-grande forteresse de l'époque des croisades probablement, et couronnant le plateau d'une très-haute montagne. Les indigènes, comme le nom de Berdaouïl l'indique, l'attribuent au roi franc Beaudouin.

83° Soummeil سوميل. Petit village sur une colline.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les quatre-vingt-trois localités, soit détruites, soit encore habitées, que je crois avoir le premier découvertes, en sillonnant presque en tous sens la grande plaine qui de Jaffa s'étend jusqu'au mont Carmel, toute la partie montagneuse et centrale de la Samarie, et une partie même du district oriental de cette contrée. Mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'ai trouvé là, à cause du soulèvement des tribus bédouines riveraines du Jourdain, des obstacles insurmontables, obstacles qui maintenant se sont aplanis, sans que je puisse, vu l'état de ma santé, profiter de cette heureuse circonstance.

Le long de la côte de la Méditerranée, j'ai étudié avec un soin plus spécial les ruines d'Arsouf, l'antique *Apollonia*, celles de Césarée, de Dora et d'Atlit, dont l'examen m'avait été recommandé par l'Institut.

A Césarée, entre autres, en dehors de l'enceinte des Croisades, j'ai découvert un vaste hippodrome, avec un obélisque renversé, en syénite rose, et deux bornes, également en syénite, autour desquelles devaient tourner les chars. Outre l'aqueduc déjà signalé par plusieurs voyageurs et qui amenait à la ville les eaux du Nahr-Zerka, l'ancien fleuve des Crocodiles, et qui en contient encore, comme me l'ont affirmé les gens du pays, j'en ai retrouvé un second au milieu d'épaisses broussailles, lequel alimentait également la ville par des eaux apportées de beaucoup plus loin, et dont j'ai reconnu les diverses sources à Miamas et à Soubbarin. La plupart de ceux qui ont exploré les ruines de Césarée se sont bornés, en général, à étudier celles qui sont comprises dans l'enceinte des croisades; mais la ville antique débordait beaucoup autour du périmètre de ces remparts, et c'est au milieu de plaines hérissées de chardons et de broussailles qu'il faut chercher plu-

sieurs des monuments signalés par Josèphe. Ces édifices sont tous renversés, et la plupart des blocs avec lesquels ils avaient été construits ont été transportés ailleurs. Néanmoins on rencontre çà et là des fûts de colonnes brisées, soit en marbre, soit en granit. Les constructions du moyen âge ont subi et subissent encore des ravages incessants, car Césarée est comme une carrière que l'on exploite continuellement pour en extraire et en exporter des matériaux de construction. La cathédrale toutefois, bien que bouleversée de fond en comble, a conservé toutes les assises inférieures de ses trois absides et des quatre contre-forts qui soutenaient sa façade. J'ai reconnu dans les ruines du château qui, vers le sud, défendait le port, quelques parties bien antérieures à l'époque des croisades, et remontant probablement à Hérode lui-même. Du magnifique aqueduc qui longeait le rivage on ne distingue plus que quelques arcades bâties en belles pierres de taille, le reste étant enseveli sous des dunes de sable.

A Dora, des ruines d'une haute antiquité se mêlent à celles des constructions du moyen âge. L'emplacement de cette antique cité phénicienne est également une mine d'où l'on a tiré et d'où l'on tire encore de belles pierres de taille et des fûts de colonnes, qui sont ensuite dispersés de tous côtés. C'est ainsi que, d'année en année, les vestiges de ces villes célèbres s'effacent de plus en plus. Les tombeaux seuls restent immuables, creusés qu'ils sont dans le roc. La nécropole de Dora s'étend à deux kilomètres à l'est de la ville, dans une longueur considérable, sur les flancs de collines rocheuses, exploitées jadis comme carrières. Je n'y ai trouvé aucune inscription, bien que j'aie examiné un grand nombre de ces excavations sépulcrales.

Atlit, le *Castellum peregrinorum* des croisés, et probablement la Magdiel de la Bible, offre dans ses ruines gigantesques les traces visibles de la plus haute antiquité, de l'époque des croisades et de quelques constructions plus modernes. La ville proprement dite a disparu presque tout entière, à l'exception des arasements de son enceinte; mais la forteresse, bâtie sur un promontoire qui jadis était une île, présente à l'admiration du voyageur d'énormes pans de murs encore intacts et construits en gros blocs taillés en bossage; des magasins immenses voûtés; plusieurs vastes salles, restes de l'ancien couvent des Templiers; l'enceinte, très-reconnaissable, du port militaire; quelques belles colonnes ayant appartenu

à l'église renversée; malheureusement, les habitants qui ont élu domicile au milieu de ces magnifiques ruines s'acharnent avec une ardeur déplorable à les détruire de plus en plus, et je n'ai plus retrouvé certains édifices dont j'avais admiré les débris il y une dizaine d'années. C'est pour Saint-Jean-d'Acre principalement qu'ils débitent les belles pierres de taille diamantées, arrachées à leurs murs écroulés.

Au cœur de la Samarie, j'ai visité à deux reprises la ville de Naplouse, l'antique *Sichem*, que j'ai parcourue en quelque sorte rue par rue, afin d'y retrouver tout ce que l'antiquité ou le moyen âge y ont laissé de traces apparentes. Les monuments judaïques ont tous disparu, sauf les canaux, assez bien conservés, de plusieurs fontaines abondantes, et un réservoir récemment découvert qu'on m'y a montré. De l'époque des croisades, il subsiste plusieurs parties de constructions en belles pierres de taille, et notamment le portail mutilé de l'église de Saint-Jean-Chrysostome, dont les nefs ont subi des transformations déplorables pour constituer maintenant la principale mosquée de la ville. Celle-ci est ornée de colonnes de diverses sortes enlevées à cette église et provenant aussi d'autres monuments détruits.

J'ai gravi et parcouru en tous sens le mont Garizim, la montagne sacrée des Samaritains, dont les ruines ont été, il y a quelques années, décrites si fidèlement par M. de Saulcy. Ce savant archéologue, sur la foi de son guide samaritain et d'après ses propres conjectures, avait déjà identifié avec l'antique *Louza* les restes de la ville qui sont épars sur cette montagne, au bas de la grande enceinte fortifiée que les habitants appellent *El-Kalah*, et qui renferme les vestiges d'une grande église chrétienne tournée vers l'orient, dont le plan singulier est encore reconnaissable, bien que cet édifice ait été presque entièrement détruit. Plusieurs musulmans de villages voisins m'ont confirmé la même tradition. Comme le Garizim est devenu pour les Samaritains leur montagne sainte par excellence, ils y ont jadis placé leur temple et plusieurs des traditions qui se rattachent au mont Moriah. C'est ainsi qu'ils y montrent encore aujourd'hui l'endroit où Abraham devait immoler son fils.

Le mont Hébal, beaucoup moins exploré, et dont l'Institut m'avait recommandé l'ascension, a été de ma part l'objet d'une tournée spéciale. Sur ses flancs méridionaux j'ai rencontré plu-

sieurs tombeaux antiques creusés dans le roc. Le long de ses pentes orientales j'ai découvert deux ruines appelées, l'une *Kharbet el-Akoud* خربة العقود, l'autre *Kharbet-Kefr-Kous* خربة كفر كوس, qui sont celles de deux villages détruits, dont les citernes seules paraissent antiques. Sur son point culminant, une ruine plus étendue, appelée *Kharbet-Klesa* خربة كليسا, est celle d'un grand village antique mal construit et bouleversé de fond en comble; les pierres avec lesquelles il a été bâti sur ce plateau rocheux avaient été à peine équarries. Au centre, on distingue les traces d'une enceinte mesurant trente-deux pas sur chaque face et qui a pu avoir une destination militaire. J'ai en vain cherché sur le sommet de cette montagne les traces ou l'emplacement de l'autel que, d'après les prescriptions de Moïse, Josué y avait élevé en pierres non polies, et sur lequel il avait immolé des victimes pacifiques, ainsi que les immenses blocs enduits de chaux sur lesquels il avait gravé les préceptes de la loi. La tradition de l'emplacement de ce monument sacré a complétement disparu dans le pays, et les Samaritains prétendent que c'est sur le mont Garizim que Josué a dressé cet autel. Ils montrent encore aujourd'hui, près de l'endroit où ils continuent chaque année à immoler l'agneau pascal, douze gros blocs placés, disent-ils, là par Josué pour représenter les douze tribus.

Non loin de Naplouse est le village de Sebastieh, reste misérable de l'antique ville de Samarie, qui fut pendant deux siècles la résidence des rois d'Israël, et embellie plus tard par Hérode l'Ascalonite. Ce prince lui donna alors le nom de *Sébaste,* en l'honneur d'Auguste, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Son admirable position sur la fertile et belle montagne de Someron, les restes des magnifiques portiques dont elle était ornée, les vestiges de deux de ses temples, les ruines également imposantes de sa grande église de Saint-Jean-Baptiste, l'admirable horizon dont on jouit du haut de son acropole, tout cela mérite et captive longtemps l'attention du voyageur. Ce n'est pas dans un résumé si rapide que je puis essayer de décrire tout ce qui subsiste de cette antique capitale de la Samarie, à laquelle elle a donné son nom. Je me bornerai à signaler ici en passant deux choses qui m'ont particulièrement frappé, et qui, je crois, ont échappé à la plupart des voyageurs; c'est 1° dans la crypte souterraine où était autrefois renfermé le corps de saint Jean-Baptiste, l'antiquité

du caveau divisé en trois compartiments cintrés, où ce saint avait été enseveli entre deux autres prophètes. Ce caveau, en effet, me paraît dater des premiers siècles du christianisme, si même il n'est pas contemporain de saint Jean. Le reste de la crypte est d'une époque beaucoup plus récente. C'est 2° presque au bas des pentes septentrionales de la montagne, les débris d'un vaste portique remontant sans doute à l'époque d'Hérode, et formant par la double avenue de colonnes qui le soutenaient, et dont quinze sont encore debout, un grand fer à cheval, auquel aboutissent à droite et à gauche des rampes ménagées avec art sur les flancs du Someron. Ce portique domine lui-même la vallée qui s'étend au nord, et d'autres rampes tracées avec le même soin conduisent à celle-ci.

SECONDE PARTIE.

GALILÉE.

Dans l'impossibilité où je me trouvais alors d'étudier la partie de la Samarie qui avoisine le Jourdain, je commençai, après avoir examiné les ruines de Ledjoun, l'ancienne *Megiddo* très-probablement, comme le savant Robinson a essayé de le prouver, l'exploration de la Galilée, en attendant que des circonstances plus favorables me permissent d'achever mes recherches en Samarie. Kaïfa, l'ancienne *Hepha;* Saint-Jean-d'Acre, jadis *Akka;* Zib, *Ecdippa;* Oumm el-Aouamid, dont les grandes ruines, aujourd'hui hérissées de broussailles, attestent plusieurs époques; Scanderoun, l'ancienne *Alexandroschéné;* Sour et ses environs, dont le nom et la gloire, sinon les ruines, qui s'effacent de plus en plus, se sont perpétués dès la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; l'antique nécropole d'Adloun, ville que M. de Saulcy a, je crois, très-justement identifiée avec l'ancienne *Ornithopolis;* Sarfend, l'ancienne *Sarepta;* Saïda, enfin, la fameuse *Sidon,* qui a été le terme de mon voyage vers le nord, ont été tour à tour le long de la côte l'objet de mes études.

De Saïda je me suis dirigé au sud-sud-est vers Kalat ech-Choukif, château autrefois très-fortifié, sur une montagne qui surplombe à l'est le ravin extrêmement profond et escarpé du Nahr-Lytany, le *Leontes* de l'antiquité, qui va se jeter à la mer sous le nom de

Nahr el-Kasmieh. Ce château, entouré de fossés creusés dans le roc, construit en partie avec de gros blocs taillés en bossage, est le Beaufort de l'époque des croisades. Il paraît en grande partie avoir été réparé, sinon fondé à cette époque; l'ogive s'y montre presque partout, et une chapelle ruinée s'y voit encore.

Descendant de là vers le sud, j'ai visité Tibnin, dont le château, désigné par les croisés sous le nom de *Toron,* a été presque entièrement détruit par les musulmans et relevé en partie, il y a cent vingt-sept ans, par l'un des ancêtres du gouverneur actuel, qui l'habite. Situé sur une haute montagne, d'où le regard embrasse au moins les trois quarts de la Galilée, il domine un village du même nom qui s'étend à ses pieds, et qui, comme nous l'atteste Guillaume de Tyr (V, 5), portait dans l'antiquité le même nom qu'aujourd'hui. A l'époque des croisades il s'appelait, comme le château, *Toron* ou *Toronum.*

Au village de Kounin je remarquai de nombreuses colonnes en pierre dispersées, ayant appartenu probablement à un même édifice, peut-être une synagogue, peut-être aussi une église chrétienne.

Non loin de là, le village d'Anata semble être le Beithanath du livre de Josué XIX, v. 38.

Les ruines intéressantes d'Iaroun, de Kefr-Birim, d'El-Djich, l'ancienne *Giscala,* et de Meiroun, si célèbre par son antique nécropole et, comme les trois précédents villages, renfermant les débris d'anciennes et belles synagogues, ont été successivement l'objet de mon examen sur la route de Tibnin à Safed.

Cette dernière ville s'est complétement relevée de ses ruines depuis le terrible tremblement de terre qui la renversa en 1837 et fit périr un tiers au moins de ses habitants. Son château, du moyen âge, est actuellement presque entièrement détruit; du moins le revêtement de son mur d'enceinte et des divers bâtiments qui le composaient a été complétement enlevé pour servir de matériaux de construction.

De Safed, passant par Rameh, jadis l'une des *Ramath* de l'antiquité; par Kabra, que Robinson a le premier identifié avec la *Gabara* de Josèphe; par Medjdel-Keroum, dont le nom est évidemment antique, je regagnai Kaïfa en traversant en tous sens la plaine de Saint-Jean-d'Acre, afin d'y trouver le lac Cendevia, signalé par Pline (V, XVII) comme étant la source du Belus ou Pagida, appelé

aujourd'hui *Nahr-Naman*. C'est le fleuve célèbre, comme on le sait, auprès duquel, d'après le rapport de Pline (*Hist. nat.* V, 16, 36, 65), les Phéniciens ont trouvé les premiers, par un heureux hasard, l'art de fabriquer le verre. Je découvris et parcourus presque entièrement ce grand marais, qui avait été signalé à Robinson, mais qu'il n'a point visité. Des sources nombreuses sourdent de terre pour l'alimenter, et ses bords sont couverts de roseaux gigantesques, refuge des sangliers. Sa profondeur est en certains endroits de trois à quatre mètres; en hiver il est presque impossible d'en approcher, si ce n'est du côté du sud, où il est dominé par un tell, sur lequel on remarque d'anciennes ruines, et appelé *Tell el-Kerdaneh*. En effet, tout le terrain qui l'avoisine est si marécageux qu'il est très-difficile de le traverser; en été même il ne faut l'explorer qu'avec la plus grande précaution, et le bachi-bouzouk qui m'accompagnait a failli périr sous mes yeux au milieu d'une fondrière d'où il eut grande peine à se tirer.

C'est en parcourant cette plaine, et principalement en étudiant ce marais par une chaleur accablante, bien que ce fût le 15 octobre, que je ressentis les premières atteintes de la fièvre qui, depuis lors, en brisant mes forces, a déconcerté tous mes projets. Je voulais, en effet, examiner plus à fond et, s'il se pouvait, village par village, l'intérieur de la Galilée, dont je n'avais jusque-là exploré en quelque sorte que les contours et les principales montagnes; je voulais aussi consacrer une huitaine de jours à l'examen complet des ruines qui entourent ou couronnent la chaîne du Carmel; je voulais enfin, conformément au programme que l'Académie avait bien voulu me tracer, faire le tour du lac de Génézareth, rechercher la ruine de Jotapat, étudier les ruines de Kadès et d'Azor, remonter de là jusqu'aux sources du Jourdain, et, redescendant ensuite ce fleuve, étudier ses deux rives jusqu'à son embouchure dans le lac de Tibériade.

Je venais d'apprendre, en effet, qu'un armistice allait être conclu entre le pacha d'Acre et les Bédouins. Mais, à peine arrivé à Nazareth, d'où j'allais commencer cette nouvelle campagne, je fus tout à coup obligé d'y renoncer, et depuis lors il m'a été impossible de l'entreprendre. Ce n'est même pas sans fatigues qu'après un long repos forcé dans cette ville, où les révérends pères franciscains m'ont offert la plus bienveillante hospitalité, je pus regagner Jérusalem. J'y ai eu l'heureuse fortune de voir à mon arrivée les

premières fouilles entreprises par M. de Saulcy, et j'ai retrouvé de la part de M. le consul de France la bienveillance accoutumée et l'intérêt sympathique qu'il m'a toujours témoignés. Il est probable, Monsieur le Ministre, si la fièvre ne me quitte pas, que je suivrai bientôt ce troisième Rapport, que M. de Barrère aura la bonté de vous expédier.

Je termine ce Mémoire, Monsieur le Ministre, en vous donnant la liste de plusieurs localités que j'ai visitées dans cette tournée rapide de la Galilée, et qui ne sont jusqu'à présent signalées dans aucune carte. Peut-être M. Renan les a-t-il découvertes; peut-être aussi sont-elles marquées dans la nouvelle carte de la Syrie publiée par le Dépôt de la guerre, et que je n'avais point entre les mains; aussi je ne me les approprie qu'avec réserve.

1° Kharbet et-Taybeh خربة الطايبة. Sur l'une des trois routes qui de Kaïfa mènent à Nazareth, restes d'un bourg entièrement détruit qui occupait une colline et ses pentes; on y remarque quelques tronçons de colonnes autour d'un puits.

2° Kharbet et-Tireh خربة التيرة. Village détruit entre Nazareth et le mont Thabor.

3° El-Menchieh المنشية. Petit village de date assez récente.

4° Abou-Atabeh ابو عتابة. Hameau peu considérable, tous deux à peu de distance au nord-ouest de Saint-Jean-d'Acre.

5° Kharbet-Hamrah خربة حمرا. Sur une colline le long de la mer, un peu au nord-ouest du Ras el-Abiad, ou cap Blanc. Restes d'un bourg antique; quelques gros blocs bien taillés.

6° Dahr el-Kabou ضهر القبو. Ruines de quelque étendue près de là.

7° Kharbet-Aïn-Seddin خربة عين سدّين. A cinq kilomètres au nord de Sour, près du rivage. J'y ai remarqué plusieurs sarcophages brisés, quelques fragments de colonnes, une grande quantité de débris de poterie antique, et çà et là de beaux blocs bien taillés. Un nombre considérable d'excavations ont été pratiquées sur l'emplacement de cette ville détruite pour en extraire des matériaux de construction.

8° Zautar el-Gharbieh زوتار الغربية. Petit village sur les bords du Nahr el-Litany, différent d'un autre Zautar ech-Charkieh indiqué dans plusieurs cartes.

9° Seir سير. Hameau sur une montagne près du même fleuve.

10° Kharbet-Chaleboun خربة شلابون. Restes d'une ville antique à l'ouest du bourg de Bint-Djebel. J'y ai trouvé trois magnifiques sarcophages ornés de sculptures mutilées, et, au milieu d'épaisses broussailles, les vestiges de plusieurs monuments considérables sur le sommet et les pentes d'une colline.

11° Kharbet ez-Zouïleh خربة الزويلة. A quinze minutes au nord du village d'Iaroun. Restes, sur une colline hérissée de broussailles presque inextricables, d'une localité fort ancienne; nombreuses citernes creusées dans le roc; débris d'une assez grande construction; arasements de maisons renversées; un grand birket circulaire.

12° Kharbet-Mansourah خربة منسورا. Sur une colline voisine de la précédente et couverte de chênes verts, traces de plusieurs constructions importantes, citernes et tombeaux creusés dans le roc.

13° Sedjour سجور. Petit village sur les pentes d'une colline rocheuse à peu de distance de Rameh.

En laissant de côté ces treize localités, qui ont pu être découvertes avant moi, et en m'attribuant seulement les quatre-vingt-trois indiquées ci-dessus, les trois trouvées sur le mont Hébal et les deux cent seize consignées dans mes deux précédents rapports, j'arrive, Monsieur le Ministre, au chiffre de trois cent deux ruines ou villages encore habités, qui, je crois, n'avaient été jusqu'ici signalés par personne. Contraint d'interrompre mes recherches, et sans doute d'abandonner bientôt cette terre célèbre, où chaque pas que l'on fait réveille un souvenir et où tant de villes et de villages anéantis attendent toujours qu'on vienne interroger leurs ruines solitaires, j'aurai tâché, du moins pour ma faible part, d'ajouter quelque chose aux découvertes des voyageurs qui m'ont précédé; ce sera là ma consolation et ma récompense. L'histoire à la main, j'ai foulé respectueusement les traces qu'ont laissées derrière elles tant de générations éteintes sur ce sol biblique dont le passé se perd dans les premiers temps des âges du monde, et où se sont accomplis des événements auprès desquels pâlissent tous ceux dont le reste de la terre a été témoin. Ici les livres saints ont une sorte de commentaire vivant; on les comprend mieux, et ils servent eux-mêmes à faire comprendre ce que l'on voit. C'est cette étude comparative dont l'intérêt puissant m'a soutenu si longtemps; et, forcé de la suspendre, j'hésite encore, malgré les conseils qui me sont donnés, à m'arracher de ce petit coin du globe, sans cesse

visité depuis des siècles, et toujours néanmoins fécond en découvertes nouvelles pour ceux qui veulent sérieusement en sonder les mystères.

J'ai l'honneur, etc.

V. Guérin.

RAPPORT

ADRESSÉ

À S. EXC. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

SUR DES RECHERCHES ÉPIGRAPHIQUES EN GRÈCE,

DANS L'ARCHIPEL ET DANS L'ASIE MINEURE,

PAR M. CARLE WESCHER,

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

Plusieurs cahiers d'inscriptions, pour la plupart inédites, recueillies par M. Carle Wescher, membre de l'École française d'Athènes, dans plusieurs explorations entreprises sur divers points de l'archipel grec et des côtes d'Asie Mineure, ont été envoyés en 1863 à Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique. Ces recueils étaient précédés du rapport suivant, dans lequel M. Wescher rend compte de ses travaux.

Athènes, 4 juillet 1863.

Monsieur le Ministre,

Les recueils épigraphiques que j'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence, par l'intermédiaire de M. le directeur de l'École française d'Athènes, comprennent les inscriptions que j'ai recueillies, dans le courant de l'année 1862, sur divers points de l'archipel grec et des côtes d'Asie Mineure. En adoptant pour ces monuments, si divers par leur date et par leur origine, le classement géographique, je me suis conformé à l'exemple donné par les maîtres de la science, depuis l'illustre Bœckh, qu'on peut appeler le fondateur de l'épigraphie grecque, jusqu'à Philippe Le Bas, qui représentait avec autorité les mêmes études parmi nous.

Le premier de ces recueils appartient à l'Asie Mineure et se subdivise en quatre sections intitulées : Halicarnasse, Cnide, Smyrne, Éphèse. Le deuxième est consacré tout entier à une des Sporades

les moins connues jusqu'à ce jour, l'île de Carpathos. Le troisième, comprenant les inscriptions recueillies dans d'autres îles, offre trois chapitres : Rhodes, Lindos, Naxos. Le quatrième traite spécialement de l'île de Crète et des décrets de proxénie que j'y ai découverts.

La marche à suivre dans la composition de ces recueils était indiquée par la nature même des matériaux dont ils se composent. Donner le *fac-simile* exact de chaque monument, ajouter à cette reproduction paléographique une transcription en écriture cursive, interpréter cette transcription par une traduction littérale, éclairer la traduction elle-même par le commentaire, telle est la méthode que j'ai cru devoir adopter. Ce travail m'a conduit à des conclusions que je prends la liberté de soumettre à Votre Excellence dans une rapide analyse.

La plupart des monuments qui composent ces quatre recueils proviennent de régions voisines les unes des autres et formant dans le monde hellénique un groupe particulier qu'on pourrait désigner sous le nom d'*archipel dorien*. Lorsque, pendant l'été de 1862, je fis une première tentative d'exploration dans ces parages lointains et rarement visités, je m'aperçus bientôt que j'y trouverais en assez grand nombre des monuments épigraphiques pouvant enrichir mes études sur l'ensemble des inscriptions éolodoriques de faits instructifs et de rapprochements nouveaux.

Cette partie orientale et méridionale de l'Archipel, qui s'étend depuis les côtes de Carie et les rivages d'Halicarnasse jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île de Crète, et qui, semée de rochers et d'écueils, fut connue et redoutée des anciens sous le nom de *mer de Carpathos,* semble avoir été le siége préféré des colonies doriennes. Cette race vigoureuse et vivace y a laissé, profondément empreintes, les marques de son passage. Autant le génie ionien fut mobile, divers, prompt à se transformer, autant le génie dorien paraît grave, constant, tenace. Invariablement fidèle à son culte, à ses lois, à ses mœurs, cette race montra la même obstination à garder son langage. En ces pays doriens, les inscriptions, même les plus rapprochées de l'ère chrétienne, laissent voir encore des traces nombreuses de l'ancien idiome. Cette empreinte locale s'est conservée parfois jusque dans la langue des chrétiens grecs de ces contrées : dans certaines îles surtout elle étonne par son archaïsme et présente, plus qu'en aucun lieu de la Grèce, des mots et des

formes d'origine dorique. N'est-il pas curieux et intéressant d'observer des analogies parfois frappantes entre le langage de l'inscription qu'on déchiffre et celui du pauvre *raïa* qui vous la montre? Cette ressemblance des formes dialectiques, à deux mille ans de distance, ne saurait être indifférente au philologue. Elle prouve mieux que tous les livres la merveilleuse persistance de cette langue grecque, que les changements inouïs survenus depuis vingt siècles dans la politique et dans la religion des peuples n'ont pu abolir, et qui garde encore, à travers ses dégradations successives, les marques certaines de la noblesse de son origine et de la permanence de son génie.

Parmi les documents qui offrent le témoignage de ces faits, j'ai l'honneur de signaler particulièrement à l'attention de Votre Excellence ceux qui proviennent d'Halicarnasse, de Carpathos, de Rhodes, de l'île de Crète.

I.

HALICARNASSE.

L'ancienne Halicarnasse est connue aujourd'hui des marins sous le nom turc de *Boudroum*. Le château de Boudroum, comme celui de Cos, comme les tours et les murailles de Rhodes, est l'œuvre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. C'est dans les murs de ce château, d'une belle construction et d'une conservation étonnante, qu'on voyait encore il y a quelques années, au milieu des écussons du moyen âge, les sculptures antiques provenant du tombeau de Mausole et transportées, par les soins de l'Angleterre, au Musée britannique. Halicarnasse est une mine féconde d'antiquités de tout genre. Les Anglais, qui ont enlevé à Boudroum tant de beaux marbres, ont laissé derrière eux un certain nombre d'inscriptions. J'ai trouvé là, même après Hamilton, même après M. Le Bas, des textes précieux à recueillir. J'ai dû les chercher parfois jusque dans l'intérieur des maisons turques, malgré les cris des femmes effrayées à la vue d'un Franc.

Parmi les monumetns épigraphiques qu'il m'a été donné de transcrire et d'estamper intégralement, il faut signaler surtout deux grandes inscriptions dont l'une est en dialecte dorien, tandis que l'autre est en dialecte ionien. La première appartient à la poésie : c'est une élégie en distiques. Elle est gravée sur la tombe

d'une jeune Grecque de Myndos, nommée *Myrto*, éloignée prématurément de sa famille et morte à dix-neuf ans, loin de la cité natale, sur le rivage où se lit aujourd'hui son nom. Les vers sont inscrits sur un bloc de marbre blanc, qui gît sur le sol, à côté d'un autel funéraire orné de sculptures délicates représentant des guirlandes de fleurs et de fruits entremêlées de bandelettes et de têtes de victimes. L'emplacement, semé de ruines, est à une demi-lieue d'Halicarnasse, au bord de la mer, non loin d'un couvent et d'une église grecque bâtie sans doute sur les ruines de quelque sanctuaire antique. Le style de ce petit poëme est plein de charme : il rappelle Théocrite et fait pressentir André Chénier. Le poëte anonyme a emprunté ses images au paysage environnant, aux flots qui baignent cette tombe. En voici un exemple. La mère affligée de la jeune Myrto est comparée « à l'alcyon qui pleure au sein des vagues. » Or, aujourd'hui même, on voit errer sur les eaux, près de ces rivages, les oiseaux de mer au cri plaintif que les Turcs appellent *elkovans*. La légende orientale raconte que ces oiseaux sont des âmes en peine, venant gémir la nuit au lieu où elles ont aimé et où elles ont souffert. En lisant ces vers antiques, on pense involontairement à la *jeune Tarentine* du poëte français. Elle aussi s'appelle Myrto :

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez!
Elle a vécu, Myrto.....................

L'autre monument, d'une interprétation plus difficile, est en prose et appartient à l'histoire. C'est un grand décret en dialecte ionien gravé sur une stèle qui, sciée en deux dans le sens de la longueur, forme aujourd'hui les montants d'une fenêtre dans une maison turque habitée par un tailleur grec de Chios. C'est là qu'à l'aide d'une échelle j'en ai recueilli le texte, non sans difficulté : la fenêtre est très-haute, et les marbres sont renversés. N'est-ce pas chose curieuse que la rencontre d'un monument officiel en dialecte ionien dans la cité dorienne d'Halicarnasse? Hérodote, né dans cette cité, adopta le même dialecte. Hippocrate, originaire de l'île dorienne de Cos, est également un modèle de la prose ionienne. Ces faits montrent avec quel soin il faut distinguer, dans l'étude de la langue grecque, les dialectes littéraires des dialectes parlés, et la langue écrite de l'ancienne langue usuelle.

En parcourant Halicarnasse, il ne faut oublier ni les colonnes à inscriptions d'Haghia-Marina, incomplétement explorées par Hamilton, ni l'épitaphe dorienne de l'Achéen Phthiote Tolmidas, ni l'inscription monumentale de l'architecte Denys, ni le fragment éphébique provenant du gymnase d'Halicarnasse, fragment curieux en ce qu'il nous montre les deux cultes de Mercure et d'Hercule associés dans la religion des gymnases, le dieu de la force physique placé à côté du dieu de l'intelligence, comme un symbole vivant de cette éducation hellénique qui se proposait pour objet la perfection du corps aussi bien que celle de l'esprit.

En vue d'Halicarnasse s'allonge dans les flots la péninsule de Cnide. A Cnide encore nous trouvâmes les traces des recherches anglaises. Bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, Cnide, avec ses deux ports, ses temples, ses théâtres, ses constructions cyclopéennes, helléniques et romaines, offre un ensemble de ruines vraiment imposant aux regards du voyageur qui visite ce désert. La nécropole surtout, pleine de silence et de solitude, est belle à contempler, avec ses deux files de tombeaux rangés le long d'un chemin suspendu en corniche au-dessus des flots. Ces tombeaux, qui sont pour la plupart d'une architecture très-ornée, ont été violés dès les temps anciens. Les nombreuses inscriptions d'Asie Mineure qui dévouent à la vengeance céleste ce genre de profanation ne sauraient laisser aucun doute sur ce point. La multitude même de ces formules prouve la fréquente répétition des actes sacriléges que les inscriptions maudissent sans avoir pu les prévenir.

Je rapporte de Cnide un certain nombre d'anses de vases portant, avec l'indication de la fabrique, les noms des magistrats éponymes. La plupart de ces noms sont doriens. L'industrie des potiers, florissante à Cnide, exportait ses produits au loin, car j'ai trouvé des fragments de cette provenance jusque dans les ruines d'Athènes.

II.

CARPATHOS.

Jusqu'ici l'île de Carpathos n'était représentée dans la collection des inscriptions grecques par aucun document de quelque importance. Ce fut donc avec une véritable satisfaction qu'au mois

d'août 1862 j'appris la découverte d'un décret en dialecte dorien, faite dans cette île. Grâce à l'obligeante intervention de M. Didier Jouannin, gérant du vice-consulat de France à Rhodes, je fus admis sur-le-champ à examiner ce monument. L'inscription, gravée sur une stèle brisée en deux, est d'une étendue considérable : quoique incomplète aujourd'hui, elle a près de quarante lignes. Elle offre le texte d'un décret rendu par un dème carpathien en l'honneur d'un médecin nommé *Ménocrite*, fils de Métrodore, originaire de Samos et exerçant dans l'île de Carpathos la profession de médecin public. Ce Ménocrite s'était distingué par son dévouement pendant une peste : la cité, reconnaissante, décerne des éloges publics à son zèle, à son désintéressement, à son courage, en même temps qu'elle vante sa science et son talent. Une couronne d'or lui est offerte : cette récompense sera proclamée aux jeux célébrés en l'honneur d'Esculape. En outre, Ménocrite jouira du droit de *proédrie*, c'est-à-dire d'une place réservée dans les fêtes et cérémonies publiques, et le souvenir de sa vertu sera transmis à la postérité par l'inscription du décret sur une stèle de marbre qui, érigée dans l'enceinte du temple de *Neptune Porthmios*, demeurera inviolable à l'ombre du sanctuaire. C'est précisément cette stèle qui existe encore, et qui nous apprend ces détails.

Ce curieux document réunit tous les genres d'intérêt. Sous le rapport épigraphique, il ajoute au *Corpus* un élément nouveau en y faisant figurer l'une des plus importantes et des moins connues parmi les Sporades doriennes. Sous le rapport topographique, il complète les renseignements très-succincts donnés par Strabon et par Ptolémée sur l'intérieur de l'île. Sous le rapport mythologique, il nous révèle un culte nouveau de Neptune (le culte de *Poseidon Porthmios*), et fixe l'emplacement d'un temple dont les ruines étaient jusqu'ici demeurées sans nom. Sous le rapport philologique, il fournit quelques additions au dictionnaire de la langue grecque et enrichit de plusieurs faits l'histoire des dialectes helléniques.

Enfin il ajoute un chapitre intéressant à l'histoire de la médecine dans l'antiquité, en nous faisant connaître l'institution des médecins publics. Élus par la cité et payés par elle, les médecins publics devaient leurs services gratuits à la société tout entière. Nous lisons, dans l'inscription, que Ménocrite soignait avec un égal empressement les citoyens et les étrangers, les habitants de la ville

et ceux des faubourgs. Fonctionnaire de l'État, il ne recevait aucun salaire des particuliers. Ainsi seront mieux expliqués désormais les passages d'Aristophane, de Platon, de Xénophon, où se trouvent des allusions à ces usages. N'hésitons pas à le dire : les devoirs moraux du médecin sont retracés dans les considérants de ce décret en des termes qui font honneur à la civilisation antique. L'origine de la médecine, chez les Grecs, était religieuse. Les temples d'Esculape furent les premiers hôpitaux, et ses prêtres, les premiers médecins. Les Asclépiades n'étaient pas, comme on l'a cru quelquefois, une famille, mais une corporation pieuse exerçant au nom du dieu lui-même le bienfaisant ministère dont il était le patron. Née à l'ombre du sanctuaire, la médecine antique, en se sécularisant avec Hippocrate, prit dans les enseignements et dans la pratique de ce grand homme un caractère de loyauté scientifique et d'élévation morale qu'elle garda longtemps. Qu'on relise, dans la savante édition de M. Littré, l'écrit intitulé *Serment d'Hippocrate,* on verra que cet admirable morceau, à part quelques détails vieillis dans l'inévitable changement des mœurs, peut passer encore aujourd'hui pour le code véritable de la profession médicale. Sans doute les médecins grecs ne suivirent pas toujours les sages préceptes de leur maître, et plus d'un s'enrichit aux dépens de la morale. A Rome, le vieux Caton interdit formellement à son fils la fréquentation des médecins : *Interdixi tibi de medicis.* Toutefois nous voyons par notre inscription que les médecins grecs ne ressemblaient pas tous à ceux que proscrivit plus tard l'austère censeur des mœurs romaines. Plus d'un assurément comprenait comme Ménocrite les devoirs de sa profession, et se souvenait de ces belles paroles contenues dans le serment qu'il avait prêté au seuil de sa carrière : « Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et dans la sainteté[1]. » Les honneurs rendus à Ménocrite prouvent que les peuples savaient, alors comme aujourd'hui, apprécier ce dévouement.

J'ajoute à ce travail quelques chants populaires inédits provenant de l'île de Carpathos. Ces chants, en grec vulgaire, seront un témoignage certain de ce que j'ai avancé au sujet de l'état présent de la langue grecque dans cette île.

[1] [illegible]. *Serment d'Hippocrate,* tome [illegible] de l'édition de M. Littré, pages [illegible].

III.

RHODES.

L'épigraphie rhodienne, encore peu connue, m'a paru mériter une attention sérieuse. Le recueil d'inscriptions que j'ai formé doit beaucoup à l'amicale coopération de notre compatriote M. Auguste Salzmann et à l'obligeance de M. Biliotti, vice-consul d'Angleterre à Rhodes.

Les inscriptions rhodiennes sont d'une importance souveraine pour l'histoire religieuse de la Grèce. Placée aux confins du monde grec, entre l'Europe et l'Asie, Rhodes, vouée au culte oriental du soleil et liée par des rapports commerciaux à la Syrie, à la Phénicie, à la Palestine même, devint l'entrepôt naturel, non-seulement du négoce, mais encore des idées et des traditions de l'Orient. De là ces formes religieuses particulières, ces associations secrètes adonnées à la célébration de rites mytérieux, ce caractère sacerdotal de l'organisation politique elle-même dans un pays qui avait choisi pour magistrat éponyme le pontife du Soleil et, qui gravait sur ses monnaies la radieuse effigie du dieu de la lumière: *Claram sole Rhodon.* On trouvera des exemples frappants de ces faits dans plusieurs des inscriptions que j'ai recueillies et qui sont devenues l'occasion d'un travail particulier sous le titre suivant: *Mémoire sur les ἔρανοι et les θίασοι dans l'antiquité grecque, et principalement à Rhodes.* — Voici les conclusions de ce travail. Indépendamment du culte public, qui déployait sa pompe dans les temples, et du culte domestique, qui se concentrait autour du foyer, nous savons par les inscriptions qu'il existait des sanctuaires réservés pour l'usage de certaines congrégations et servant de théâtre à des cérémonies particulières. Pour la seule île de Rhodes avec ses colonies, j'ai pu, en rapprochant mes propres découvertes épigraphiques de celles de Ross et d'Hamilton, dresser une liste de dix-neuf sociétés de ce genre.

Ces sociétés, par leur organisation philanthropique comme par leur caractère mystique et religieux, font penser à plus d'une institution qu'on eût pu croire exclusivement moderne. Chaque association possédait une caisse commune avec deux sources de revenus : d'abord les dons volontaires dus à la générosité des particuliers, ensuite la contribution régulière et personnelle payée

par les associés et appelée *éranos*. A Athènes, le montant de cette cotisation paraît avoir été de trois drachmes par-an. Le membre qui refusait de la payer était exclu de la société, à moins qu'il ne fût excusé par son état d'indigence ou de maladie. Les sociétaires ou *éranistes* célébraient en commun certaines fêtes, se réunissaient pour des sacrifices et pour des banquets; en même temps, ils se soutenaient mutuellement dans le besoin. Le sociétaire qui subissait des revers de fortune recevait des secours de la caisse commune, à charge de remboursement quand les chances lui redeviendraient favorables. Les sociétés s'assemblaient pour délibérer, et prenaient en commun des résolutions qui étaient inscrites sur des stèles placées dans le sanctuaire : c'étaient les archives de l'ordre. Les femmes figuraient dans ces réunions : nous le savons par une inscription athénienne et par deux marbres récemment découverts dans l'île de Théra, aujourd'hui Santorin. Les assemblées étaient secrètes; nul étranger n'y pouvait être admis; l'ordre le plus parfait devait y régner; le règlement, qui existe encore, interdit sévèrement tout tumulte, et condamne le membre récalcitrant à l'amende et à des peines corporelles. A la tête de la société se trouvaient un certain nombre de dignitaires, la plupart désignés par le sort et formant un *clergé*, dans l'acception étymologique du mot (*clerus*, du grec *κλῆρος*). Les principaux de ces dignitaires étaient : un président général, un archéraniste surveillant l'administration financière, un secrétaire, des questeurs ou trésoriers, des syndics, des commissaires, des sacrificateurs, un héraut sacré avec mission de faire les proclamations solennelles, enfin une prêtresse dirigeant la section féminine de la communauté. Quand ces dignitaires sortaient de charge après avoir rempli consciencieusement leurs fonctions, ils trouvaient leur récompense dans les honneurs que leur décernait la confrérie reconnaissante.

Ces sociétés prenaient presque toujours le nom des dieux qu'elles vénéraient. A Rhodes et dans les environs, ces dieux étaient le Soleil, Minerve Lindienne, Jupiter Atabyrien, Jupiter Xénios, Jupiter Sauveur, Dionysos ou Bacchus, Pan, Aphrodite, Adonis, Agathodæmon, les Héros en général, et d'autres divinités moins connues. De là les noms d'Héliastes, d'Athénaïstes, de Lindiastes, d'Atabyriastes, de Xéniastes, de Sotériastes, de Dionysiastes, de Paniastes, d'Aphrodisiastes, d'Adoniastes, d'Agathodæmoniastes, d'Héroïstes, et ainsi de suite, donnés aux communautés. Plusieurs

sociétés portaient en outre le nom de leur fondateur : ainsi les Atabyriastes Euphranoriens, c'est-à-dire fondés par Euphranor; quelques-unes même paraissent avoir ajouté à ce nom celui d'un chef particulier, par exemple, les Atabyriastes Euphranoriens, sectateurs d'Athénée de Cnide. C'était sans doute alors une branche distincte de la grande société, semblable à ces communautés réformées qu'on trouve dans quelques ordres religieux du christianisme, et qui portent le nom du réformateur.

En expliquant les inscriptions par les bas-reliefs qui les accompagnent quelquefois, on peut supposer que les lieux de réunion étaient de vastes jardins fermés par une ceinture de portiques et d'autres constructions aux regards des profanes. Au milieu du cloître, sous de frais ombrages, s'élevait l'autel destiné aux sacrifices par lesquels s'ouvrait chaque séance. Une inscription de Rhodes nous parle du local envahi, du mobilier détruit, des dépendances du lieu saint dévastées, et mentionne avec détail les dépenses qui en résultèrent pour la communauté et qui furent payées par un généreux bienfaiteur. Quels étaient les auteurs de ces dégâts? L'inscription, malheureusement mutilée, garde le silence sur ce point; mais tout, dans ce document, annonce une époque voisine de l'ère chrétienne. Ne serait-ce pas une conséquence de la lutte entre des cultes rivaux? Et n'aurions-nous pas sous les yeux un de ces épisodes fréquents dans l'histoire de la dernière époque du paganisme? Dans cette île de Rhodes, placée aux confins de l'Orient et de l'Occident, le combat entre les diverses influences religieuses qui se disputaient le monde dut commencer plus tôt qu'ailleurs, et enfanter des luttes plus vives.

IV.

LA CRÈTE.

Sur un point peu connu de l'île de Candie, j'ai commencé, l'an dernier, avec le concours de M. Émile Roubaud, chirurgien de la marine française, le déblayement d'un mur hellénique portant des inscriptions grecques. Ces fouilles ont amené la découverte d'un certain nombre de textes. Un ou deux de ces textes, aperçus par d'anciens voyageurs, figurent déjà dans le *Corpus* avec des attributions incertaines et d'étranges erreurs.

L'existence du mur antique qui les porte, et qui continue sous

terre, n'était pas indiquée. Désormais la place de ces inscriptions est connue, leur texte rétabli, et les inscriptions voisines sont en partie déblayées.

Ces inscriptions renferment des actes de proxénie. Elles se trouvent au milieu des ruines d'un Palæo-Kastro, dont le nom ancien n'a pu être déterminé avec certitude jusqu'à ce jour[1].

Sur les six blocs que j'ai mis à découvert sont inscrits vingt-cinq proxènes appartenant à l'île de Crète, au Péloponnèse et à la Grèce du nord. Les cités crétoises nommées dans ces actes sont au nombre de quatre : Hiérapolis, Priansion, Cnosse, Hiérapytna. Les îles de l'Archipel sont représentées par une des Cyclades, Paros. Le Péloponnèse fournit à cette liste des Lacédémoniens, des Messéniens, des citoyens de Patras et de l'Achaïe en général. Dans la Grèce du nord, Ambracie, Héraclée, Apollonie, sont souvent nommées.

Ces documents promettent des renseignements précieux pour l'histoire politique et commerciale de la Crète au IIIe siècle avant notre ère. Les conditions de la proxénie sont nettement définies dans un de ces actes. Ici le titre de proxène n'était pas un simple honneur, il avait une véritable importance politique. Les villes crétoises d'alors, comme les républiques italiennes du moyen âge, étaient souvent en guerre les unes avec les autres; elles avaient besoin de se ménager des auxiliaires, des alliés, des agents : le décret de proxénie devenait dès lors une sorte de pacte réciproque, et les priviléges accordés au proxène devaient être précisés avec soin. Parmi ces priviléges, on remarque surtout l'exemption formelle des droits d'importation et d'exportation, par mer comme par terre, faveur qui pouvait devenir pour le proxène une source de profits considérables dans un pays commerçant et maritime placé, comme l'île de Crète, au centre de trois grands continents et visité sans cesse par les vaisseaux de toutes les nations. A cette faveur s'ajoute le droit d'asile, non pas vaguement indiqué comme dans d'autres inscriptions de ce genre, mais formulé avec une intention évidente : le proxène est déclaré inviolable même en temps de guerre, même *sans libations*, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une convention préalable, telle qu'une suspension

[1] Ce nom a été retrouvé depuis. — Voir, au sujet de cette découverte, le Rapport adressé à S. Exc. le Ministre de l'instruction publique par M. C. Wescher, chargé d'une mission scientifique dans l'île de Crète (mai 1864).

d'armes, une trêve, un traité. Privilége précieux au milieu des rivalités souvent sanglantes qui divisaient les cités crétoises dans le siècle auquel appartiennent ces inscriptions.

On a vu que tous ces documents, si divers par leur origine et par leur objet, ont un lien commun : c'est la langue. La plupart d'entre eux sont en dialecte dorien. Quelques-uns, comme le décret de Carpathos et les proxénies crétoises, présentent des formes de langage particulières qui appartiennent à des dialectes locaux. Les inscriptions crétoises notamment ont, sous le rapport philologique, un caractère original.

Cet exposé serait incomplet à mes yeux si je ne signalais à Votre Excellence le concours précieux que j'ai trouvé pour mes travaux auprès de M. le contre-amiral Touchard, commandant la division navale du Levant, et de MM. les officiers composant l'état-major de la frégate *la Zénobie*. Le souvenir de leur hospitalité ne s'effacera jamais de mon cœur, et je serais heureux de pouvoir rendre publique cette sincère expression de ma reconnaissance.

J'aurai l'honneur de soumettre prochainement à Votre Excellence deux nouveaux recueils se rapportant à d'autres séries de travaux.

L'un de ces recueils, qui sera le cinquième de la collection, a Delphes pour objet. Il renferme le fruit de la dernière campagne épigraphique que j'ai tentée au milieu de ces ruines célèbres, et qui, interrompue par des circonstances indépendantes de ma volonté, a eu néanmoins des résultats importants. Il se divise en deux parties.

La première est intitulée : *Essai sur l'inscription bilingue de Delphes, avec le texte d'une inscription inédite, relative à la composition du conseil des Amphictyons.* L'inscription bilingue de Delphes est un des monuments les plus considérables que nous ait légués l'antiquité grecque. Publiée jusqu'ici d'après deux copies défectueuses prises, l'une par Cyriaque d'Ancône, dans le cours du xve siècle, et l'autre par Dodwell, au commencement du xixe siècle, elle avait besoin d'une révision nouvelle et définitive. Je suis en mesure de la donner telle qu'elle existe actuellement sur le marbre.

Ce marbre, qui provient du temple même d'Apollon, est encastré aujourd'hui dans la muraille intérieure d'un réduit obscur

et infect appartenant à une maison du village moderne de Castri. Il est mutilé, renversé, caché derrière des immondices et des débris de toute nature. Je suis parvenu néanmoins à prendre la copie complète et l'empreinte exacte du monument. Une investigation minutieuse m'a convaincu qu'au-dessous de l'inscription déjà connue s'en trouve une autre, beaucoup plus longue et encore plus intéressante, qui avait échappé à l'attention des précédents explorateurs. Quelques lettres seulement de cette seconde inscription figurent dans le *Corpus,* et ces lettres n'y forment aucun sens. J'ai fait dégager cette partie inférieure du marbre, auparavant inconnue, et j'ai recueilli avec un soin religieux ce texte, qui, tout mutilé qu'il est, sera compté, je l'espère, parmi les reliques les plus précieuses de l'antiquité.

Voici en quelques mots le contenu de ce document. C'est une sentence des *hiéromnémons* déterminant les limites de la *terre sainte,* c'est-à-dire du domaine d'Apollon. L'inscription, qui a plus de soixante lignes, est gravée sur deux colonnes : la colonne de droite, où sont indiquées les bornes du territoire sacré, est très-fruste, mais, par un heureux accident, le commencement de la colonne de gauche, qui contient le passage le plus important de l'inscription, est mieux conservé. Nous y trouvons ce qu'il importait par-dessus tout de savoir, je veux dire la composition normale et définitive du conseil des Amphictyons, avant le remaniement de cette institution par Auguste.

L'organisation de ce conseil rappelle à certains égards celle de la diète germanique. Vingt-quatre voix y représentaient la totalité des suffrages. Ces voix étaient réparties entre dix-sept nations ou États. Parmi ces nations, les unes jouissaient de deux voix, les autres possédaient un seul suffrage. Les États qui disposaient de deux voix étaient : Delphes, la Thessalie, la Phocide, la Béotie, les Achéens de la Phthiotide, les Magnètes, les Æniânes. Les États qui ne disposaient que d'un seul suffrage étaient les Doriens du Parnasse, les Doriens du Péloponnèse, les Athéniens, les Eubéens, les Maliens, les Œtéens ou habitants de l'Œta, les Dolopes, les Perrhæbes, les Locriens Epicnémidiens ou mieux Hypocnémidiens, et les Locriens Hespériens ou occidentaux, plus connus sous le nom de *Locriens Ozoles.* La cause de cette inégalité dans le nombre des suffrages paraît tenir à la composition originelle du conseil. Il est probable qu'à l'origine la confédération se com-

posait de douze tribus seulement. Les sept premières tribus étaient formées par les sept États que j'ai énumérés d'abord, et qui possédaient deux voix par État. Quant aux cinq dernières tribus, chacune d'elles paraît s'être subdivisée en deux branches, et chaque branche disposait naturellement de l'une des deux voix primitivement accordées à la tribu entière. Ainsi les Doriens du Parnasse et ceux du Péloponnèse n'étaient que deux fractions de la grande famille dorienne. Les Athéniens et les Eubéens appartenaient à la race ionienne. Les quatre peuplades de la Thessalie, Maliens, Œtéens, Dolopes, Perrhæbes, formaient originairement deux tribus seulement. Enfin, les Locriens orientaux, qui habitaient au pied du mont Cnémis, et les Locriens occidentaux, qui cultivaient la plaine d'Amphissa, représentaient ensemble la nation locrienne.

De cette façon tout s'explique. A l'origine, douze tribus disposent chacune de deux voix; plus tard, cinq de ces tribus, en se décomposant, lèguent une voix à chacune des dix fractions qu'elles laissent après elles. Telle apparaît, d'après ce document, et en dehors des changements passagers imposés par la politique ou par la guerre, l'organisation du conseil amphictyonique.

La seconde partie du recueil est relative à la découverte du *mur oriental.* On sait que le temple de Delphes était bâti sur une terrasse soutenue par un vaste soubassement. Jusqu'ici un côté seul de ce soubassement avait été exploré, c'est le côté du midi. Les travaux de déblayement considérables qui avaient été exécutés le long du mur méridional à diverses époques et auxquels j'avais pris moi-même une part active[1], laissaient une question importante à résoudre. Les faces latérales du soubassement existent-elles dans le sol? Sont-elles de construction pélasgique? Portent-elles des inscriptions? Aujourd'hui, cette question est résolue en ce qui concerne la face orientale. Cette face existe, elle est pélasgique, elle est couverte d'inscriptions. Arrêté par des obstacles matériels et obligé de refermer ma fouille, je n'ai pu recueillir qu'une faible partie de cette nouvelle série de documents. Toutefois, j'ai rapporté quelques spécimens intéressants, notamment deux belles inscrip-

[1] Voir, au sujet de ces précédents travaux, les communications faites en 1861 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Carle Wescher. (*Compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, séance du 31 août 1861.*)

tions amphictyoniques, dont l'une est relative à un vol commis dans l'enceinte sacrée, dans le trésor même des Phocéens. On n'avait rien trouvé jusqu'à présent qui touchât d'aussi près à la question religieuse.

J'ai été assisté, dans cette partie de mes recherches, par M. Boitte, architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome. M. Boitte est le premier artiste français qui ait visité Delphes, où il a exécuté, sur mes indications et à ma demande, un certain nombre de dessins archéologiques.

Un sixième recueil sera formé par les inscriptions que j'ai relevées sur divers points de l'Attique et du Péloponnèse. Il contiendra une étude sur le Nymphæum du mont Parnès. C'est une grotte dédiée à Pan et située dans la partie la plus sauvage et la moins accessible de la montagne. La trace en était perdue. En l'explorant sous la conduite d'un chasseur du pays, j'y ai rencontré des inscriptions inédites gravées sur le roc vif, comme celles de Vari et de Daphné. Elles ajouteront un nouveau chapitre à cette partie intéressante de l'épigraphie grecque.

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

Carle WESCHER.

RAPPORT

SUR

LES FOUILLES D'APTÈRE (CRÈTE),

ADRESSÉ

A SON EXCELLENCE M. DURUY,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

PAR M. CARLE WESCHER,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE EN ORIENT.

Ruines de Palæo-Kastro, près du golfe de la Sude, 1er mai 1864.

Monsieur le Ministre,

Les fouilles que j'avais entreprises en 1862 dans la partie occidentale de l'île de Crète, et qui étaient demeurées suspendues jusqu'à ce jour, viennent d'être reprises par l'ordre de Votre Excellence.

Ces fouilles avaient pour objet le déblayement d'un mur hellénique situé sur l'emplacement d'une antique cité désignée vulgairement sous le nom de *Palæo-Kastro,* non loin des hauteurs qui couronnent le bord méridional du golfe de la Sude. Sur les blocs qui composent ce mur sont gravées un certain nombre d'inscriptions grecques. Ces inscriptions appartiennent à une série de décrets ou actes officiels émanant d'une des anciennes républiques qui se partageaient la Crète : elles sont rédigées en dialecte crétois. De semblables documents sont intéressants à un double titre : ils offrent des matériaux précieux à l'historien, en même temps qu'ils livrent des textes nouveaux aux investigations du philologue. J'avais commencé à recueillir ces inscriptions dans

un précédent voyage[1] : c'est ce travail que j'achève présentement, et j'espère qu'il pourra être bientôt transmis à Votre Excellence.

Les fouilles, au moment de leur reprise, viennent d'être marquées par une découverte scientifique qu'il convient de signaler à votre attention. Les savants, soit antiquaires, soit géographes, qui ont consacré leurs travaux à la difficile étude de la topographie crétoise, n'avaient pu se mettre d'accord sur le nom de la cité antique dont j'explore en ce moment les débris. Selon MM. Dumas, Gauthier et Lapie, auteurs d'une grande carte de l'île de Crète, ces ruines répondent à l'ancien *Hippocoronium*. Selon Pococke et d'autres voyageurs, elles marquent le site d'une ville appelée Minoa des Cydoniens (*Minoa Cydoniatarum*). Selon une tradition locale recueillie par le savant explorateur anglais Pashley, ces ruines étaient celles d'Aptère; mais cette dernière opinion, dénuée de preuves, restait à l'état de simple conjecture, et n'avait pu être admise définitivement dans la science. La question, toutefois, n'est pas sans importance, puisqu'il s'agit d'une cité considérable et longtemps florissante, dont les ruines, à la fois cyclopéennes, helléniques et romaines, disséminées sur un vaste emplacement, excitent encore aujourd'hui, par leur étendue comme par leur diversité, l'étonnement du voyageur qui les rencontre en ces lointains parages. C'est un fait particulièrement remarquable que l'existence d'un *mur inscrit* au centre même de cette cité, et il importait de connaître d'une manière certaine la provenance de ces documents, qui offrent un point de rapprochement si curieux avec les actes du même genre conservés dans les débris de plusieurs autres villes helléniques. Lorsqu'il y a deux ans j'entrepris avec mon ami M. Roubaud une première fouille sur ce point, je cherchai vainement, dans les inscriptions que nous venions de mettre à découvert, la solution de cet intéressant problème. Il fallut attendre, pour prendre parti sur cette question, que je pusse de nouveau interroger les ruines.

Cette fois, la réponse ne s'est pas fait attendre. A une certaine profondeur dans le sol, j'ai trouvé, sur un beau bloc hellénique appartenant au mur dont il s'agit, un grand décret en dialecte crétois, dont voici, en peu de mots, le contenu.

[1] Voir le Rapport de M. C. Wescher, daté d'Athènes, 4 juillet 1863, p. 423.

Ce décret, rendu par le sénat et par le peuple, a pour objet de décerner des honneurs particuliers à *Attale*, roi de Pergame, afin de le remercier de sa bienveillance envers la confédération crétoise en général, et particulièrement envers la ville d'*Aptère*. Le nom de cette ville est écrit en dialecte dorien, *Aptara* pour *Aptera* (*τᾶς τῶν Ἀπταραίων πόλιος*, dit formellement l'inscription).

Toutes les parties de ce texte sont également dignes d'attention. La ville décide qu'elle fera ériger une statue de bronze représentant le roi Attale, son bienfaiteur : le roi sera figuré, soit à pied, soit à cheval, selon son choix. La proclamation de cette récompense sera faite solennellement par la voix du héraut dans les jeux publics. Le soin de veiller à l'exécution de ces mesures est confié aux magistrats appelés *κόσμοι* : ces magistrats étaient chargés, dans les villes crétoises, des mêmes fonctions que les éphores à Sparte. En outre, le roi Attale jouira de tous les priviléges accordés aux bienfaiteurs et aux proxènes, tels que droit de proédrie, droit d'asile, exemption des charges, etc. etc. Une circonstance à remarquer, c'est qu'une disposition spéciale garantit au roi la sécurité personnelle, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, soit dans la ville même, soit dans les ports qui en dépendent : il est dit formellement qu'il pourra mouiller en sûreté dans ces ports, et qu'il y trouvera toujours un accueil hospitalier. L'île de Crète est souvent signalée par les anciens comme un foyer de piraterie. Ce privilége de sécurité maritime, accordé par une cité crétoise à un prince étranger, comme faveur exceptionnelle, semble venir à l'appui de cette assertion.

La découverte de ce monument épigraphique termine le débat précédemment soulevé, et le *Palæo-Kastro* du moyen âge reprend désormais son nom antique, son nom véritable, retrouvé dans ses ruines après deux mille ans. C'est bien l'ancienne Aptère, en dialecte dorien *Aptara*, célèbre dans la mythologie grecque par la victoire poétique des Muses sur les Sirènes.

Autour de ce texte capital se groupe une série de monuments analogues d'une étendue moins considérable. C'est, par exemple, un décret en l'honneur de Prusias, roi de Bithynie; ce sont des actes de proxénie relatifs à des habitants de Lampsaque, de Magnésie, de Malles, de Pruse, de Nicomédie.

On sait ce qu'il faut entendre par ce mot de *proxénie*. Le

proxène devenait, dans sa propre cité, l'hôte public d'une cité étrangère, dont il surveillait les intérêts, dont il hébergeait les délégués, dont il faisait même quelquefois les affaires politiques. En échange des services rendus, il obtenait certains priviléges particuliers, consignés ordinairement dans l'acte officiel qui lui conférait son titre. Cet acte, gravé sur une stèle ou sur les murs d'un édifice public, devenait pour le proxène et pour ses descendants un titre ineffaçable, transmis à la postérité sous la garde des lois et de la religion. Quand un certain nombre de ces actes se trouvent réunis, ils fournissent des renseignements précieux pour l'histoire politique et commerciale de la cité à laquelle ils appartiennent. Les relations de la ville d'Aptère en particulier devaient être très-étendues, à en juger par le nombre et par la diversité d'origine des proxènes dont l'existence nous est révélée par ces inscriptions. Nous trouvons en effet les proxènes d'Aptère, non-seulement dans les villes de la Crète, dans les îles de l'Archipel, sur les côtes voisines du Péloponnèse, mais encore dans la Grèce du nord, dans l'Asie Mineure et jusqu'aux extrémités du monde grec, sur le littoral de l'Adriatique ou sur les bords de l'Hellespont. C'est que l'île de Crète, placée entre trois grands continents et visitée sans cesse par les vaisseaux de toutes les nations, était devenue, en quelque sorte, grâce à sa situation géographique, comme le centre de l'ancien monde. La ville d'Aptère paraît avoir occupé dans cette île une place considérable pendant la période historique à laquelle ces inscriptions se rapportent et qui va de la mort d'Alexandre au commencement de la domination romaine.

Il faut noter encore deux faits relatifs aux fouilles. Le premier est la découverte d'un assez grand nombre de petites monnaies en bronze, portant, soit intégralement, soit sous forme abrégée, la légende ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ. Le second est l'existence d'actes de proxénie sur des fragments distincts du *murus inscriptus*, et appartenant, par conséquent, à des monuments différents. Je citerai notamment un acte de proxénie relatif à un Lacédémonien. Cet acte est gravé sur un fût cylindrique surmonté d'un A de grande dimension, représentant la lettre initiale du nom ΑΠΤΑΡΑ. J'avais signalé, il y a trois ans, un fait analogue à Delphes, où les actes de proxénie se sont aussi trouvés gravés, non-seulement sur le soubassement du temple d'Apollon, mais

encore sur des fragments épars, et notamment sur un marbre de forme triangulaire paraissant avoir servi de support à un trépied.

Aux inscriptions provenant des fouilles s'ajouteront plusieurs documents trouvés dans diverses parties de la ville antique. Je citerai,

1° Une inscription honorifique gravée au nom de la cité pour Hermias, fils d'Épébastos. Cette inscription est curieuse par sa rédaction et par la formule qui la termine.

2° Une offrande faite par une femme à la déesse *Ilythye*. Cette déesse était particulièrement vénérée dans l'île de Crète, où elle avait un sanctuaire cité par Strabon. L'orthographe du nom de cette déesse, écrit en dialecte crétois dans notre inscription (ΕΛΕΥΘΥΙΑ), est particulièrement à remarquer.

Les ruines d'Aptère occupent une vaste étendue. A la fois cyclopéennes, helléniques et romaines, elles offrent des monuments encore subsistants de ces trois époques, qui marquent l'origine, la perfection, la décadence de l'art chez les Grecs. De beaux murs pélasgiques, des restes de temples, un théâtre bien conservé, des fortifications helléniques imposantes, de vastes citernes du temps des Romains, s'y disputent l'attention de l'antiquaire. Le moyen âge y est représenté par un solide et spacieux bâtiment, moitié ferme, moitié couvent, qui est une dépendance du monastère de Patmos, propriétaire de ce canton depuis les empereurs de Byzance jusqu'à nos jours.

Les inscriptions ont été découvertes au centre de Palæo-Kastro, sur un emplacement que je crois être celui du prytanée de l'antique cité. Les blocs sur lesquels ces documents sont gravés ont dû faire partie de l'édifice même, dont ils constituaient sans doute les parois extérieures. Il n'y a rien là qui ne soit conforme aux habitudes épigraphiques des Grecs. Les prytanées, ces foyers des cités helléniques, étaient des sanctuaires de Vesta et offraient aux archives publiques un asile non moins sacré que les temples eux-mêmes.

En signalant à Votre Excellence les principaux résultats de cette exploration, je regarde comme un devoir de lui faire connaître l'accueil empressé que j'ai trouvé auprès de M. Derché, consul de France à la Canée, et les témoignages de bienveillance que j'ai reçus de S. Exc. Ismaïl-Pacha, gouverneur général de l'île de

Candie. Leur concours était nécessaire au succès de mon entreprise, et il ne m'a pas fait défaut.

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

CARLE WESCHER.

RAPPORTS

DE M. GEORGES PERROT,

CHARGÉ

D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE

EN GALATIE[1].

PREMIER RAPPORT.

Angora, 21 août 1861.

Monsieur le Ministre,

Nous avons atteint la ville d'*Angora*, l'ancienne Ancyre, où la mission que j'ai l'honneur de diriger aura sans doute à faire un séjour d'une assez longue durée. Je m'empresse de profiter de cette halte pour vous exposer comment mes compagnons et moi avons employé jusqu'ici notre temps, et pour résumer les résultats acquis jusqu'à ce jour.

MM. Guillaume, architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et J. Delbet, docteur en médecine, attachés à la mission par arrêté de Votre Excellence, m'avaient rejoint dans les derniers jours d'avril, à Constantinople; j'y étais déjà depuis près d'un mois, occupé à chercher un cawass, un drogman, à me procurer des lettres de recommandation et des lettres de crédit pour les villes de l'intérieur. Le 2 mai 1861, nous nous embarquions pour Nicomédie, où nous trouvâmes plusieurs inscriptions inédites, dont deux latines; or on sait combien les textes latins sont rares dans les provinces orientales de l'empire. Nicée, *Gheumlek*, l'ancienne Kios, ne nous ont rien offert de nouveau, ou du moins d'intéressant; mais à *Moudania*, l'ancienne Apamée des Myrléens,

[1] Ces rapports ont été adressés à M. le comte Walewski, ministre d'État, qui avait alors dans les attributions de son département le service des Missions scientifiques et littéraires.

nous avons recueilli ce qui subsistait encore d'un théâtre caché depuis plusieurs siècles sous les vignes, et que les Turcs n'ont rendu au jour, l'an dernier, que pour le démolir aussitôt, et en tirer les matériaux d'une jetée. On avait trouvé, quelque temps avant notre passage, dans l'orchestre de ce théâtre, une inscription latine, gravée sur un bloc de marbre en forme de piédestal; cette inscription fixe d'une manière définitive, à Moudania, l'emplacement de la *Colonia Julia Concordia Apamea;* on n'avait jusqu'alors placé Apamée en cet endroit que par une conjecture fondée sur le texte de Strabon.

Nous nous sommes reposés deux jours à *Brousse;* à *Pandermo,* nous sommes restés une semaine pour explorer avec soin les ruines de Cyzique et pour en dresser le plan, opération qui a été longue et difficile à cause de l'aspect tout particulier que présente ce terrain; il est couvert d'un maquis plus épais et plus impénétrable là où les débris anciens sont plus considérables. Nous y avons étudié et mesuré les débris d'un vaste et colossal édifice, où nous inclinons à voir ce temple célèbre d'Hadrien, qui est souvent compté, à l'époque byzantine, parmi les sept merveilles du monde; la comparaison des dimensions que nous avons relevées et de celles qui nous sont indiquées par les auteurs pour certaines parties de ce temple changera, nous l'espérons, notre conjecture en certitude.

Sur notre route de Cyzique à Koutahia, M. Guillaume a mesuré et dessiné des monuments qui avaient déjà été signalés à l'attention des voyageurs, mais non reproduits par le crayon, comme le gymnase d'Hadriani, et surtout comme la belle tombe phrygienne connue sous le nom de *Delikli-tach,* « la pierre percée, » qui se trouve auprès d'*Harmandjik.* A *Koutahia,* l'ancienne ville de Cotiaïon, nous avons recueilli, même après M. Le Bas, un certain nombre d'inscriptions inédites, intéressantes à divers titres. Une pointe que nous avons faite, dans la direction d'*Afioun-kara-hissar,* vers le sud-est, nous a encore procuré plusieurs textes épigraphiques, dont l'un concourt, avec une inscription précédemment découverte, à fixer au village d'*Altan-tach* le site d'une ville, *Bennisoa,* que ne mentionnent point les auteurs, et qui paraît avoir eu pourtant une certaine importance.

De retour à Koutahia, nous nous sommes dirigés vers le district si curieux où se trouve le monument étrange connu sous le nom de *Tombeau de Midas,* ainsi que tant d'autres tombes et habi-

tations creusées dans le roc. Dans ce canton de *Doghanlou-dérè-si*, après tous nos prédécesseurs, Leake, Hamilton, Texier, Barth, nous avons trouvé encore à glaner; nous avons pris des photographies de quelques-uns de ces monuments, malgré un temps détestable, et nous avons étudié un curieux type d'architecture militaire primitive, *Pischmich-kalè-si*, « la forteresse brûlée, » vieille citadelle phrygienne qui veillait, à ce qu'il semble, sur les tombes royales, qu'elle regarde et domine. A Pischmich-kalè-si, au lieu de murs, le précipice; créneaux, chemin de ronde, escalier pour y parvenir, casemates, chambre pour le commandant, citernes, grand escalier descendant à la plaine comme on en trouve dans nos châteaux du moyen âge, tout est creusé dans la roche vive. Nous avons dressé le plan de la citadelle et pris une vue de l'entrée.

Nous nous sommes arrachés à regret à ce canton, qui aurait mérité de nous retenir plus longtemps; nous avions hâte d'arriver à la province dont l'exploration nous était le plus particulièrement recommandée, la Galatie. Nous traversâmes donc rapidement la ville moderne de *Siwri-hissar* pour nous rendre à *Bala-hissar*, l'ancienne Pessinunte, cité phrygienne, célèbre par son temple de Cybèle, et devenue, après la conquête galate, la capitale des Tolistoboïens. C'est M. Ch. Texier qui a eu l'honneur de signaler le premier à l'attention les ruines de cette ville fameuse, et de leur donner leur vrai nom; d'après le plan qu'il en a dressé, nous espérions trouver sur le terrain matière à d'intéressantes études. La réalité a été loin de répondre à nos espérances. M. Texier, comme il le dit lui-même, a examiné très-rapidement ces ruines, et ce premier coup d'œil l'a trompé sur l'importance des vestiges encore subsistants. Il est des édifices qu'il indique et dont nous n'avons plus trouvé trace, tandis qu'ailleurs les débris étaient trop confus et trop dépourvus de caractère pour qu'il fût possible d'y saisir une disposition quelconque.

Trompés dans cette attente, nous avons décidé de regagner Constantinople en traversant un district qui est marqué sur la carte comme une véritable *terra incognita*, le pays qui s'étend sur les deux rives du Sangarius dans son cours supérieur, et qui est connu sous le nom d'*Assi-Malitch*. Nous avons recueilli là, mais trop tard, des renseignements sur deux sites contenant des ruines et que nous aurions laissés à quelques heures de la ligne suivie par

nous. L'un de ces sites doit être celui de Juliopolis, ville dont l'emplacement n'a pas encore été retrouvé. Les indications que nous avons réunies permettront aux futurs explorateurs de visiter ces ruines, où il y a peut-être d'importantes découvertes à faire. En tout cas, cette partie de notre voyage permettra de tracer d'une manière plus exacte le cours du *Sakharia* au-dessus de sa jonction avec la rivière d'*Eski-sheïr*. De *Muderlu*, l'ancienne *Modrenæ*, cinq jours de marche à travers les belles forêts de l'Olympe bithynien et du lac de *Sabandja* nous ont ramenés à Nicomédie.

Nous étions à Constantinople dans les derniers jours de juin. Nous passâmes une quinzaine de jours à mettre en ordre et en sûreté notre butin, une centaine d'inscriptions, la plupart inédites, une douzaine de photographies, une vingtaine de dessins, tous nos itinéraires relevés à la boussole, des observations barométriques et thermométriques régulièrement prises pendant toute la durée du voyage.

Nous nous embarquions le 15 juillet à bord d'un bâtiment des messageries, *le Caire*, qui nous déposait à Héraclée Pontique, aujourd'hui *Erekli;* nous y visitions cette fameuse grotte qui était regardée autrefois comme une entrée des enfers, et devant laquelle il y aurait à faire des fouilles qui seraient certainement productives; tout le sol de l'étroite vallée où s'ouvre la caverne semble composé de stèles funéraires renversées et entassées les unes sur les autres. A quelques heures d'Erekli se trouve *Uskub* ou *Eski-bagh*, autrefois *Prusias ad Hypium*. Là M. Guillaume étudia et dessina un théâtre que M. Hommaire de Hell avait le premier signalé à l'attention des voyageurs futurs, et qui présente d'intéressantes particularités de forme. M. Guillaume regarderait cet édifice, dont l'ornementation a du goût et de la richesse, comme un monument du premier siècle de la conquête romaine. En même temps je relevais de longues et curieuses inscriptions, encastrées dans les murs de l'ancienne ville, qui mentionnent toutes les tribus de *Prusias ad Hypium*, et qui nous montrent quelle était, sous les Romains, au second siècle de notre ère, l'organisation d'une cité bithynienne, quelles étaient ses magistratures, quels jeux publics amusaient le peuple et permettaient aux riches citoyens de faire éclater leur opulence et leur prodigalité. D'Uskub, nous avons gagné *Bolu*, qui nous a paru occuper l'emplacement même de l'ancienne *Claudiopolis*, auparavant *Bithynium;* les cimetières de

la ville et des villages voisins sont remplis de stèles funéraires dont beaucoup portent des inscriptions. Je n'ai pu copier, parmi celles qui s'offraient à nous, pendant le trop court séjour que nous avons fait à Bolu, que les plus intéressantes et les mieux conservées; il y aurait encore là beaucoup à recueillir.

De Bolu, nous avons traversé l'Olympe galate, du nord au sud, par un sentier qui mène en vingt heures de Bolu à *Bei-Bazar*. Aucun voyageur n'avait encore suivi cette route, et d'ailleurs, nous avions chance de descendre ainsi les pentes méridionales de l'Olympe, non loin du point où Manlius battit les Tolistoboïens et les Trocmes. J'espérais retrouver peut-être les traces de quelques *oppida* celtiques, de ce camp retranché, où les Galates se fortifièrent et se défendirent sans succès; mais j'ai eu beau multiplier les questions, je n'ai rien appris ni rien trouvé. La description de Tite-Live est plus pittoresque que précise : il n'indique que fort vaguement la région où eut lieu l'engagement, et il faudrait, pour reconnaître, son récit à la main, le lieu du combat, que le hasard vous amenât sur le champ de bataille même. De Bei-Bazar à *Angora*, nous avons suivi une route déjà connue, où nous avons pourtant glané quelques inscriptions et recueilli quelques vues pittoresques.

Pendant toute cette dernière partie de notre voyage, depuis Bolu jusqu'à Angora, notre marche a été ralentie et attristée par la fièvre, qui a frappé l'un après l'autre tous mes compagnons; moi seul, plus habitué à ce climat, j'ai résisté jusqu'ici. M. Guillaume surtout a été cruellement éprouvé; il lui a fallu se tenir à cheval, pendant trois jours, dans des sentiers de montagne, avec une fièvre violente et continue qui ne lui permettait de prendre aucun aliment. Cordialement accueillis à Angora par l'évêque des Arméniens catholiques, Mgr Antonio Chichmanian, à qui nous étions recommandés, nous nous remettons en ce moment de nos fatigues, et nous nous préparons à étudier l'*Augusteum* sous toutes ses faces, à dégager, s'il est possible, la traduction grecque de l'*Index rerum gestarum*. Grâce aux lettres vizirielles dont nous étions pourvus, grâce à l'appui de l'évêque, nous avons trouvé chez le pacha et les notables les meilleures dispositions, et tout nous fait espérer pour nos recherches et nos fouilles un heureux succès.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, etc.

G. PERROT.

DEUXIÈME RAPPORT.

Angora, 16 septembre 1861.

Monsieur le Ministre,

Nous devons déjà à notre séjour en Galatie une importante découverte qui, nous l'espérons bien, ne sera pas la dernière. Je vais en rendre rapidement compte à Votre Excellence, en attendant que je puisse mettre sous ses yeux notre conquête.

Dans le programme de la mission que vous m'avez fait l'honneur de me confier, mon attention était particulièrement appelée sur la célèbre inscription connue depuis deux siècles sous le nom de *monument d'Ancyre,* inscription qui, par son étendue et surtout par la nature du document qu'elle nous a conservé, est peut-être la plus intéressante de toutes les inscriptions latines qui sont parvenues jusqu'à nous. Ce n'est autre chose, en effet, que le testament de l'empereur Auguste; non les dispositions testamentaires adoptées par lui pour se donner un héritier et un successeur, mais son testament politique, le résumé de sa vie tout entière écrit par lui-même, le compte des victoires et des services par lesquels il a conquis le pouvoir suprême, la liste des magistratures qu'il a exercées et des honneurs que lui ont accordés le sénat et le peuple, l'énumération des édifices qu'il a réparés ou construits, le tableau de sa Rome de marbre, qu'il a substituée à la vieille Rome de briques. C'est la substance de ces *Commentaires*, ou mémoires de sa propre vie, qu'avait écrits Auguste, et que nous ne possédons plus. Un pareil document est d'autant plus important que la plupart des historiens de ce règne fameux sont perdus; pour en recomposer péniblement l'histoire, on est obligé d'emprunter partout, de demander aux auteurs d'histoires générales, aux allusions des poëtes contemporains, aux inscriptions éparses dans tout l'ancien monde, aux légendes enfin des médailles, des faits et des détails que l'on est souvent embarrassé pour grouper dans leur ordre véritable. Quoi donc de plus précieux, malgré sa brièveté, que cette histoire lapidaire empruntée par la province de Galatie aux stèles d'airain où l'avait fait graver à Rome le successeur d'Auguste?

Le malheur est que cette inscription a beaucoup souffert du

temps, et qu'elle contient, surtout dans sa première partie, de longues lacunes. L'examen du texte latin, gravé dans l'intérieur du pronaos de l'*Augusteum*, à droite et à gauche de la porte principale, nous convainquit bien vite que, s'il y avait à lire plus correctement certains membres de phrases, et à arracher çà et là, à force de patience, quelques lettres de plus aux écorchures du marbre et aux lèvres des profondes blessures qui, en divers points, ont emporté toute trace de l'écriture, nous ne pouvions espérer d'ajouter beaucoup ainsi à l'intérêt historique du monument. Nous pouvons donner et nous donnerons un texte épigraphique plus correct et plus complet; surtout, par le mode de transcription que nous avons adopté, nous indiquerons exactement l'étendue des lacunes, ce qui rendra bien autrement facile et sûre toute tentative future de restauration. Faute d'avoir eu un texte ainsi établi, ceux qui ont essayé de combler, à l'aide de l'histoire et d'autres inscriptions semblables, les vides que celle-ci présentait, sont tombés dans de graves erreurs, mettant quelquefois deux ou trois mots là où il fallait deux ou trois lignes, et une phrase tout entière là où il manquait quelques lettres. Le texte que nous rapporterons, *fac-simile* exact de la muraille, à l'échelle du dixième, aura donc sur tous ceux qui l'auront précédé une incontestable supériorité. C'est grâce au concours empressé de M. Guillaume que j'ai pu donner à ma copie cette forme trop rarement employée. C'est tout ce que nous avons pu faire pour le latin. Il ne dépendait pas de nous d'en retrouver des alinéa tout entiers, dont le marbre, cédant à de brutales atteintes, n'a pas gardé le moindre vestige.

Pour fournir à l'histoire des renseignements plus complets, et, dans quelques parties, entièrement nouveaux, c'était donc, nous l'avons compris tout d'abord, à l'inscription grecque gravée extérieurement sur la muraille orientale de la cella du temple qu'il fallait nous adresser. Cette inscription est la traduction fidèle du texte latin, destinée à le mettre à la portée d'un peuple chez qui, à cette époque, la connaissance de la langue latine devait être fort peu répandue. Quand le temple fut consacré, et que les princes galates en célébrèrent la dédicace par ces fêtes magnifiques dont une inscription, gravée sur l'ante de gauche, nous a conservé le souvenir, il fallait que la foule, se pressant aux abords du somptueux édifice, pût lire, sur la paroi de marbre, les

grandes actions du dieu nouveau en l'honneur duquel on avait appelé les plus habiles artistes et prodigué les plus riches matériaux.

Cette inscription a un développement d'environ vingt-trois mètres de long sur 1^{m}35 de haut, les lettres ayant 0^{m}023 de hauteur. Elle est partagée en dix-huit colonnes et demie, c'est-à-dire qu'en moyenne trois des colonnes grecques répondent à une des colonnes du latin, qui en a six. Du temps de Tournefort, elle était déjà presque complétement masquée par des maisons turques adossées au temple, comme elle l'a toujours été depuis, et comme elle l'est encore aujourd'hui. Tournefort en avait aperçu quelques parties, sans se douter qu'elle répondît au latin, dont il avait pris copie. Pococke en transcrivit, dans le siècle suivant, quelques lignes, qui lui en révélèrent la nature et le sens. Enfin, il y a une vingtaine d'années, un des voyageurs qui ont le plus fait pour la géographie et l'histoire de l'Asie Mineure, M. Hamilton, pénétra dans les maisons turques qui cachaient l'inscription, et acquit le droit de faire abattre un mur qui en couvrait le dernier tiers. Il put copier ainsi quelques mots, sinon des lignes entières, des dixième, onzième et quatorzième colonnes, les quinzième, seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième en entier. La fin de la dix-huitième et la dix-neuvième sont les seules parties non masquées; on les voit de la cour d'une des maisons dont je viens de parler. Cette découverte rendit déjà un grand service à l'étude et à la restitution du texte latin, et fut saluée avec une juste reconnaissance. Cependant ce n'était point là la partie de l'inscription grecque qu'il importait le plus de retrouver; la seconde moitié du texte latin, les trois colonnes qui sont écrites à droite du pronaos, sont incomparablement mieux conservées que la première moitié, gravée sur la muraille gauche. C'est surtout dans les deux premières colonnes du latin que se trouvent les plus longues, les plus tristes lacunes; on peut dire qu'il en manque environ les deux tiers. C'est précisément cette partie de l'inscription grecque que nous avons retrouvée.

Grâce au firman dont nous étions munis et aux ordres qu'avait en conséquence donnés le pacha, nous avons visité, plus complétement encore que M. Hamilton, les maisons turques qui entourent le temple. Dans l'une d'elles, nous avons trouvé le commencement de l'inscription. La première colonne seule était à découvert; le reste disparaissait derrière un mur en briques crues,

appliqué sur la muraille de marbre à l'effet de supporter les poutres du plafond, mur auquel en venait aboutir un autre qui divisait la maison en deux pièces. J'ai aussitôt entamé des négociations avec le propriétaire de la maison pour démolir le mur, sous condition de le rebâtir à mes frais. On avait d'abord élevé des prétentions très-exagérées; mais, grâce à d'obligeants intermédiaires et à la présence de notre médecin, dont on désirait les soins pour un enfant malade, on a fini par entendre raison. Derrière ce mur, nous avons trouvé les huit premières colonnes de l'inscription. J'ai passé une semaine à les copier, puis, mis en goût par ce premier succès, j'ai attaqué la maison voisine, qui servait de magasin à un marchand de paille. Moyennant un nouveau présent, nous avons obtenu de nous installer dans cette grange; nous avons pratiqué des tranchées dans la paille, et nous avons pu copier là en entier les dixième, onzième, douzième et treizième colonnes. Quelques mots de la dixième et de la onzième avaient été aperçus par M. Hamilton, je ne sais comment, sans qu'il pût lire des lignes entières. L'état des lieux a dû changer depuis son passage. La neuvième colonne nous manque encore; elle est cachée derrière un gros mur mitoyen que nous avions songé d'abord à faire abattre; je dirai plus loin pourquoi nous avons dû renoncer à abattre ce mur. Cette colonne correspondait d'ailleurs à une des parties les mieux conservées du latin. Il en est de même pour la quatorzième, où M. Hamilton a lu la moitié de toutes les lignes. Je n'ai jamais oublié, dans le cours de ces recherches, que l'inscription grecque n'est qu'une traduction, et que chaque colonne varie d'importance suivant l'état de la partie du latin auquel elle répond.

En partant de ce principe, la portion du texte grec à laquelle je devais tenir le plus, ce sont les huit premières colonnes, qui me conduisaient jusqu'à la vingtième ligne de la troisième colonne du latin, et qui embrassent ainsi les parties du texte latin que le temps a le plus maltraitées. Aussi, là surtout, n'ai-je épargné ni soins ni peines pour ne pas omettre dans toute cette étendue une lettre ou même une moitié de lettre, un jambage à peine visible sur le marbre noirci par la terre ou par la fumée. Ce travail a été d'autant plus fatigant qu'il fallait le faire tout entier à la bougie, dans une chambre obscure. J'ai passé bien des heures à faire jouer en tout sens la lumière sur la surface du marbre, pour

éclairer les lettres sur tous les angles. Souvent, au troisième ou quatrième essai, l'ombre d'une arête restée un peu plus vive que les autres me révélait le mot que je cherchais. J'ai été parfaitement secondé par M. Guillaume; malgré tout ce qu'avait d'ennuyeux et même de pénible pour lui ce travail, étranger à ses études spéciales, il a bien voulu revoir après moi toute l'inscription; il a corrigé plusieurs erreurs dans ma copie, et l'a enrichie de plusieurs mots nouveaux. Il va sans dire que nous reproduisons cette inscription, comme l'autre, en *fac-simile,* à l'échelle du dixième.

Malheureusement, en certains endroits, le marbre a été martelé jusqu'à enlever le fond des lettres, sans doute pour faire mieux tenir les carreaux de boue que, pendant des siècles, on a appliqués sur la noble muraille; en d'autres endroits, on l'a creusé pour y enfoncer des poutres. Aussi, malgré nos efforts réunis, la première colonne présente quelques lacunes, et, dans la seconde, pas une seule ligne n'est entière : çà et là des mots clair-semés, et dont il est quelquefois difficile de saisir la liaison là où on n'a pas le latin pour guide. La troisième et la quatrième colonne, quoique incomplètes par places, nous révèlent des faits dont le latin n'a pas gardé trace : la résistance qu'Auguste dit avoir opposée aux vœux du sénat et du peuple lui déférant le pouvoir absolu, son refus non moins persistant d'acccepter le consulat à vie, les soins qu'il a pris, les dépenses qu'il a faites pour approvisionner le marché, la préfecture des mœurs qu'il a exercée, le rang de prince du sénat qu'il a occupé pendant quarante ans, tous les colléges religieux dont il a fait partie, etc. Les cinquième, sixième, septième et huitième colonnes se lisent presque comme au lendemain du jour où elles ont été gravées; à peine manque-t-il çà et là un mot, qu'il est aisé de suppléer à coup sûr. Quant à ce qu'elles ajoutent au latin, il serait trop long de chercher à le dire ici. Tout ce qu'il est possible de marquer dès à présent, c'est que les lacunes du texte original étaient bien plus considérables qu'on ne se le serait figuré d'après les éditions qui en ont été données à diverses reprises. En constatant l'étendue de ces lacunes, nous sommes heureux d'avoir en même temps trouvé moyen d'en combler, au moins pour ce qui est du sens et des faits, la plus grande partie. La dixième colonne et les trois suivantes sont en général bien conservées.

Sur les dix-neuf colonnes dont se composait l'inscription grecque, j'en ai donc lu et copié douze pour la première fois, cinq autres ont été données par M. Hamilton, ainsi que la moitié d'une sixième; une seule, la neuvième, n'a encore été vue ni par lui ni par nous; j'ai reculé devant les difficultés d'exécution, le latin se suffisant à peu près à lui-même dans cette partie. Il fallait déranger encore pendant plusieurs jours des gens chez qui nous étions installés depuis longtemps déjà, et qui, malgré la patience et la nonchalance turques, commençaient à s'impatienter du dérangement que nous leur causions. Nous devions craindre, en employant l'autorité pour les forcer à se prêter à de nouvelles démolitions, de mettre contre nous l'opinion du quartier, ce qui nous gênerait pour continuer les fouilles que nous avons entreprises dans le temple et autour du temple, dans un cimetière turc, dans la cour d'une maison voisine. Heureusement, grâce à bien des ménagements et à un peu d'argent semé à propos, nous avons pu remuer le sol sans obstacle. Le bruit court pourtant dans la ville que les étrangers qui se sont emparés de l'*Ak-Médressé*, « l'École blanche » (c'est le nom que l'on donne chez les Turcs aux ruines du temple d'Auguste), ont déjà expédié en France huit chameaux chargés d'or. Ce n'est pas là ce que nous cherchions; le moindre bas-relief, la moindre statue ferait mieux notre affaire. Nous n'avons pas encore eu le bonheur d'en rencontrer; mais nos fouilles n'en aideront pas moins M. Guillaume à reproduire fidèlement tous les détails de l'ornementation, et à reconnaître la véritable disposition de l'édifice. Voici une note qu'il me remet au sujet de ces travaux, et que je transcris afin de donner à Votre Excellence une idée des résultats obtenus jusqu'à ce jour :

« Il ne reste du temple d'Auguste que les murs longitudinaux, terminés par des antes, et un mur transversal, où se trouve la porte antérieure de la cella; à la partie postérieure existent encore les murs et les reins de la voûte d'un chœur d'église ajouté par les Grecs byzantins.

« Les fouilles entreprises ne pouvaient guère avoir pour objet la découverte de fragments antiques importants, soit d'architecture, soit de sculpture. La transformation de l'édifice d'abord en église par les Byzantins, puis en *médressé* ou école par les Turcs, ne laissait guère d'espoir à ce sujet.

« Il n'y aurait donc qu'à rechercher toutes les indications sub

sistantes de la disposition architecturale de l'édifice et de sa décoration, indications nécessaires à une étude sur l'état primitif du temple. A ce point de vue, le résultat des fouilles a été très-satisfaisant et modifie d'une manière importante les données que nous possédions sur l'*Augusteum*.

« La première tranchée a été faite pour retrouver les traces du mur transversal qui terminait la cella. Ce mur a été détruit par les Byzantins, afin d'allonger leur église et de pouvoir lui donner un chœur; il n'a laissé d'autre trace que son arrachement sur les murs longitudinaux; les libages même des fondations ont été extraits, sans doute pour être utilisés dans les constructions qui s'ajoutèrent aux murs antiques à l'effet de former le chevet de l'église. D'autres tranchées, pratiquées contre les murs longitudinaux, m'ont donné la profondeur considérable des fondements (près de trois mètres), la différence de niveau entre le sol du pronaos et celui de la cella (un mètre dix centimètres), et enfin la riche et délicate décoration de la partie inférieure du pronaos postérieur. La même décoration se retrouverait certainement aussi dans le pronaos principal; mais celui-ci est transformé en un cimetière turc, qu'il est impossible de fouiller profondément. Les Byzantins, pour établir leur église, ont abaissé le sol de la cella au niveau de celui du pronaos; c'est ainsi que le pavement a disparu. Une tranchée transversale entre les antes postérieures nous a donné les dés en pierre qui probablement soutenaient les deux colonnes jadis placées entre ces antes. J'espérais qu'une tranchée pratiquée dans l'axe en ce point nous ferait trouver les traces d'un portique postérieur ou des marches d'entrée, ou au moins du massif qui les portait. La découverte d'une crypte sous le chœur m'a ôté tout espoir de ce genre. L'entrée de cette crypte, très-petite, est fermée en arc de cercle; elle donne accès à six degrés très-hauts, par lesquels on descend. La voûte, plein-cintre, de ce caveau est en pierre et d'une belle exécution. J'ai fait fouiller le sol dans l'espoir de trouver une mosaïque ou un pavement quelconque; mais tout a disparu.

« La tranchée pratiquée dans le pronaos principal entre les antes, poussée autant que l'a permis le voisinage des tombes turques, m'a donné aussi la fondation en pierre qui portait les colonnes. Il reste une dernière question à vider, celle de l'existence d'un portique autour du temple. Sur la face latérale, à l'ouest, existent une mosquée et un cimetière turcs qui interdisent toute

excavation. Nous avons vu que la présence du chœur et de la crypte à la partie postérieure nous ôtait tout espoir de retrouver rien du temple en ce point; reste donc la face latérale est et la façade antérieure. Sur la première, trois maisons turques sont appuyées au mur même du temple; la cour seulement d'une de ces maisons, à l'angle nord-est, nous a permis de faire une excavation latérale. Des tranchées perpendiculaires, et d'autres parallèles au mur, poussées jusqu'à plus de deux mètres de profondeur (quoique ici déjà les fondations en pierre soient déchaussées), n'ont donné aucune trace de substructions indiquant l'existence d'un portique. Une dernière tranchée pratiquée, suivant l'axe de l'édifice, à la face du temple, nous renseignera sur ce qui a pu exister en ce point.

« Ici se bornent toutes les fouilles praticables aujourd'hui à l'extérieur et à l'intérieur du temple d'Auguste. Elles auront fourni, tant par leurs résultats positifs que par leurs résultats négatifs, des renseignements sans lesquels il eût été impossible de rechercher l'état primitif et de tenter sérieusement la restauration de ce beau monument. »

Plus nous étudions ensemble, M. Guillaume et moi, le monument au pied duquel, depuis un mois, nous passons presque toutes nos journées, plus nous l'admirons. Par la beauté des proportions, comme par la finesse des détails et par la merveilleuse exécution de l'appareil, c'est, sans aucun doute, de tout ce que l'on peut voir en Orient, ce qui se rapproche le plus de l'inimitable perfection des monuments d'Athènes.

Nos recherches nous ont fait découvrir quelques autres inscriptions intéressantes. Sur l'ante de droite, se lit, en caractères qui ne peuvent être antérieurs au second siècle de notre ère, la liste des souscripteurs qui ont contribué à une réparation de l'édifice. La toiture, paraît-il, était surtout endommagée, et fut refaite en entier. En tête de la liste, on lit le nom de Séleucus, prêtre d'Auguste. Le culte d'Auguste n'était pas mort avec la famille julienne; on continuait, longtemps après lui, à rendre hommage à l'empereur régnant en adorant le fondateur de l'empire. C'est ce dont témoigne aussi une curieuse inscription inédite que nous avons recueillie dans l'enceinte d'un turbé, ou tombeau turc; elle mentionne, en tête d'une longue liste contenant les noms de tous ceux qui avaient concouru à élever une statue à l'empereur, une

femme, flamine d'Auguste; le nom de l'empereur manque. Dans cette même enceinte, nommée *Aslan-hané*, ou la Cour des Lions, M. Delbet a pris l'image photographique d'un lion, qui est certainement d'une bonne époque et d'un artiste habile. Le marbre est fruste, mais la pose est pleine de franchise et de noblesse; elle rappelle celle des fameux lions de l'arsenal de Venise. Je ne mentionne que pour mémoire plusieurs inscriptions byzantines que nous avons lues, en dégageant le pied du mur, sur les parois de la cella.

Voilà, Monsieur le Ministre, où en sont les travaux de la mission.

Suivant le désir que vous me marquez, j'ai donné à cette exposition de plus longs développements que je ne l'avais fait jusqu'ici. Veuillez m'excuser si j'ai dépassé la mesure. M. Guillaume compte employer encore environ trois semaines à étudier dans ses moindres détails le temple d'Auguste, et à réunir les matériaux d'une restauration. J'aurai fini d'ici à quelques jours la transcription de tous les textes épigraphiques que m'offrent le temple et la ville. J'emploierai la fin du mois à parcourir en tous sens les environs d'Ancyre, à y chercher toutes les traces encore subsistantes de la Galatie indépendante, puis de la Galatie sujette de Rome. Dans les premiers jours d'octobre, nous espérons pouvoir nous diriger vers Boghaz-Keui (*Pterium*), et aller recueillir, dans cette région intéressante, au moyen du crayon et de la photographie, tous les restes de ces palais et de ces sculptures de style assyro-médique que MM. Texier, Hamilton et Barth y ont signalés. Grâce à votre libéralité, nous pourrons accorder à ces curieux restes d'un passé mystérieux tout le temps nécessaire, et ne reculer devant aucune dépense utile. S'il nous est impossible de rapporter pour le Musée, comme nous désirerions le faire, un de ces étranges bas-reliefs, au moins tâcherons-nous d'en prendre des moulages.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

G. Perrot.

TROISIÈME RAPPORT.

Angora, 22 octobre 1861.

Monsieur le Ministre,

En date du 17 septembre, j'ai eu l'honneur de vous adresser un rapport dans lequel j'exposais à Votre Excellence les découvertes épigraphiques que nous avions eu le bonheur de faire sur les murs de l'*Augusteum*, et le mode de transcription que nous avions adopté. Je vous disais ce que nous avions fait, et pour le monument original, dont nous rapporterons un texte plus près d'être complet et plus facile à compléter, et pour la traduction grecque, dont nous aurons douze colonnes inédites à publier; en même temps, je vous indiquais à quelles conjectures nous avaient conduits, sur la disposition primitive et le véritable caractère du temple de Rome et d'Auguste, les fouilles que nous avions entreprises dans le temple et autour du temple. Il me reste aujourd'hui, Monsieur le Ministre, avant de quitter Angora, à résumer rapidement les résultats généraux du long séjour que nous avons fait au centre de la Galatie, dans la plus importante de ses trois anciennes capitales, les découvertes accessoires que j'ai dues à de nombreuses excursions dans les environs, enfin les idées que je crois dès maintenant pouvoir exprimer sur quelques-unes des plus importantes questions auxquelles devait répondre notre mission.

En nous traçant le programme de la mission que vous nous avez fait l'honneur de nous confier, Votre Excellence appelait particulièrement notre attention sur les monuments dits *celtiques* que l'on pouvait supposer devoir exister dans une contrée où s'était fixée une branche de la race celtique, et où sa langue persista, affirme-t-on, jusqu'au IVe siècle de notre ère. J'ai donc tenu à éclaircir ce problème, et mes recherches se sont portées tout spécialement sur ce point. Je n'ai négligé aucun indice, quelque léger qu'il fût, aucun renseignement, quelque peu de confiance qu'il parût mériter, et j'ai entrepris, à cet effet, plus d'une course infructueuse. Comme je m'y attendais avant de commencer ces recherches, je n'ai rien trouvé qui présentât la plus lointaine ressemblance avec les *dolmens*, les *menhirs* et les *cromlechs*. Une ou deux fois j'ai été conduit à concevoir des espérances, qui ont été bien vite déçues.

En réponse à mes questions, sans cesse répétées, les paysans me parlaient de monuments qu'ils appelaient *dikili-tach*, la pierre plantée; c'est à peu près le nom qu'on donne en Bretagne aux *menhirs*, « les pierres debout. » J'ai été voir ce qu'on désignait ainsi : c'étaient seulement des stèles funéraires de la fin de l'empire, restées debout sur l'emplacement désert de quelque village antique. J'ai exploré les forêts de l'Olympe et ses pelouses alpestres, les collines étranges et tourmentées qui bordent le Sangarius dans la partie supérieure de son cours, les vastes plaines qui s'étendent autour d'Ancyre, les landes immenses et montueuses de l'Haimaneh, sans trouver nulle part le plus léger vestige de ces singuliers et barbares monuments, que jusqu'à ces derniers temps personne n'hésitait à attribuer aux Celtes, nos ancêtres. Faut-il croire que des monuments de cette nature ont été élevés en Galatie, mais qu'ils ont disparu depuis sans laisser de traces? Si aucun voyageur n'a été assez heureux pour en rencontrer, des recherches plus complètes doivent-elles nous en révéler un jour ou l'autre? Ou plutôt, comme je le pense, n'a-t-on pas de sérieuses raisons de croire que de pareils monuments n'ont jamais existé en Galatie, et que toute recherche à ce sujet est et demeurera vaine?

Le sol de la Galatie a gardé des monuments assez nombreux d'une antiquité reculée, d'un art primitif bien antérieur à la conquête gauloise, et même à l'ascendant pris par le génie et l'art grecs sur les races qui peuplaient, depuis les temps antéhistoriques, l'intérieur de l'Asie Mineure. Sans parler des importants monuments de style assyro-médique que l'on connaît auprès de Boghaz-keui, dans la Galatie orientale, et que nous n'avons pas encore vus, de ce côté-ci de l'Halys, aux environs d'Ancyre, j'ai découvert des œuvres encore inconnues de ces temps lointains et de ce même art primitif. Dans une fontaine turque, auprès d'un petit village nommé *Kalaba*, à une heure d'Angora, se trouve encastré un bloc d'une espèce de granit noir, qui porte, sculpté avec un très-faible relief, un lion en course. Par son caractère de force et de simplicité, cette figure rappelle certains lions assyriens en bronze que nous possédons au Louvre, et se rapproche aussi de ceux que nous avons vus représentés dans quelques-unes des nécropoles primitives de la Phrygie; c'est une œuvre sur l'origine de laquelle il est impossible de se méprendre; elle aura, nous le supposons, fait primitivement partie de quelque tombeau, et été

peut-être détachée, beaucoup plus tard, de la face du roc dans lequel elle avait été taillée. Le lion mesure, de la tête à la naissance de la queue, un mètre vingt-sept centimètres. Nous en rapportons une photographie très-bien réussie.

Dans l'*Haïmaneh*, la province qui s'étend au sud-ouest et au sud d'Angora, à neuf heures de cette dernière ville, près du petit village d'*Hoïadja*, j'ai visité le premier une antique forteresse ruinée, qui est connue des paysans sous le nom de *Ghiaour-kalési*, la forteresse des infidèles. Elle occupe le sommet d'un haut mamelon qui domine une gorge assez creuse, où passe une des routes les plus fréquentées de l'Haïmaneh, une de celles qui conduisent le plus directement vers Pessinunte. C'est pour fermer ce chemin et commander à tout ce district que cette forteresse a été construite à une époque très-reculée. Une double muraille cyclopéenne, en gros blocs formant des assises irrégulières assemblées sans ciment, défendait le petit plateau ; l'une en bordait la crête ; l'autre, à quarante mètres environ au-dessous de la première, servait d'ouvrage avancé du côté qui regarde la vallée et descend à la route. L'appareil de ces murailles est moins énorme que celui de plusieurs des enceintes de la Grèce, de Tyrinthe, par exemple, et même de Mycènes en Argolide, de Samicum en Triphylie ; les blocs sont pourtant encore très-grands. Une pierre d'angle, que j'ai mesurée, a 1m98 d'un côté, 1m20 de l'autre. C'est la première construction de ce genre que nous ayons rencontrée en Asie Mineure.

Mais ce qui, bien plus que ces murailles, fait l'intérêt de ces ruines, ce qui leur imprime un cachet d'antiquité reculée et d'étrange originalité, ce sont deux grandes figures d'environ trois mètres, sculptées dans le rocher, à gauche de l'entrée de la forteresse. Ce sont deux guerriers, coiffés d'une tiare ou d'un casque en forme de tiare surmonté de l'uréus. Tous les deux sont dans la même position, debout, la main droite étendue vers l'occident. Le bras gauche, replié devant la poitrine, semble tenir quelque chose ; quoi ? C'est ce que je n'ai pu distinguer. Le costume se compose d'une tunique courte à larges manches, serrée au-dessus des hanches par une ceinture d'où pend une courte et large épée, et descendant jusqu'au-dessous du genou. Au bas de ce vêtement court une bande qui figure probablement une bordure dont la couleur différait de celle du reste de l'étoffe. Les jambes paraissent nues. Les pieds sont chaussés de souliers dont la pointe se relève un peu,

comme celle des souliers à la poulaine, détail curieux qui se retrouve dans les bas-reliefs de Boghaz-keui.

Par le caractère du costume, par la disposition des plans, par la manière dont est comprise et rendue la forme humaine, par l'ensemble enfin du style, ces monuments se rapprochent sensiblement de ceux de Boghaz-keui, autant que je puis en juger d'après les dessins qui en ont été donnés, et les figures assyriennes que nous possédons au Musée du Louvre. On pourra se convaincre de cette ressemblance en étudiant le fidèle et sincère dessin qu'en rapporte M. Guillaume. C'est la même simplicité, le même art d'indiquer les choses largement et par grandes masses. Il y a un peu de dureté et quelque chose de trop accusé dans certains mouvements des muscles ou des draperies, mais point cette froideur compassée qui gâte la plupart des figures égyptiennes. Dans le caractère de la physionomie, dans le dessin du profil, quoique ce soit là une des parties que les siècles ont le moins respectées, on reconnaît ces traits fortement accentués, ce nez aquilin, cette barbe longue et frisée, tout ce type enfin qui se trouve dans toutes les sculptures assyro-médiques, et qui ne saurait être confondu avec nul autre.

Maintenant, comment se trouvent et que font ici ces deux figures colossales? A quelle époque et dans quelle intention les a-t-on sculptées dans cette roche, sous la puissante enceinte à qui elle servait d'indestructible fondation? Quelles générations les ont laissées là comme la marque ineffaçable de leur passage? Je ne sais, et, en l'absence de toute inscription et de tout document historique, il ne me paraît pas que personne puisse répondre à ces questions. Veut-on une hypothèse: voici une de celles qui me paraîtraient peut-être le moins invraisemblables. Dans ces longues guerres entre les rois de Lydie et les rois de Médie, sur lesquelles Hérodote nous donne de trop courts détails, les rois mèdes franchirent l'Halys et s'avancèrent au-devant de leurs ennemis. Peut-être fut-ce dans le cours d'une de ces campagnes que les Mèdes fortifièrent cette hauteur; comme prise de possession et comme pour marquer cette terre de leur sceau, ils auraient alors taillé dans le roc, à la porte de leur citadelle, l'image de deux princes ou généraux mèdes. Il semble que la main droite des deux guerriers, étendue vers l'occident, montre les vastes plaines qui se déploient à perte vue de ce côté et en promette la conquête. Quoi qu'il en

soit de cette conjecture, il me paraît très-probable que nous avons là la signature de quelque conquérant venu de Ninive ou de Babylone, ou plutôt encore d'Ecbatane ou de Suze.

En tout cas, ce que ces figures ont de très-intéressant, sans parler de leur valeur artistique, c'est que ce sont, si je ne me trompe, les premières de cette nature et de ce caractère qui aient été découvertes en deçà de l'Halys, la limite ordinaire des grandes monarchies de l'Asie centrale; on attribue une origine égyptienne à la grande figure sculptée sur le rocher de Nymphi, auprès de Smyrne. Les curieux bas-reliefs de Pterium sont sur la rive droite de ce fleuve; on l'avait considéré jusqu'ici comme l'extrême frontière de l'art assyro-médique; or voici sur l'autre rive, à trois jours de marche environ vers l'ouest, comme des sentinelles avancées qu'il a poussées jusque dans la Phrygie. Il n'y a que quelques jours de distance entre *Ghiaour-kalési* et les vallées de *Doghanloudéré* et de *Kumbet*, où l'on trouve dans les nécropoles phrygiennes un art aussi tout primitif, mais d'un style et d'un caractère différents. Tandis que chez les Assyro-Mèdes la représentation de la figure humaine et des scènes de la vie paraît la chose principale, ce qui domine dans les tombeaux phrygiens, c'est l'ornementation, c'est la représentation d'animaux fantastiques ou réels, qui gardent toujours d'ailleurs un caractère purement décoratif et symbolique. On n'a nulle part trouvé la figure humaine dessinée sur les tombeaux phrygiens. S'il a tiré quelque chose du dehors, l'art grec qui, dès ses débuts, s'applique surtout à reproduire la forme humaine, se rattacherait donc plutôt à la tradition et aux exemples de ce que l'on appelle l'art assyrien qu'aux modèles offerts par de plus proches voisins, les Phrygiens et les Lydiens.

Les monuments d'une époque bien antérieure à l'invasion celtique ne manquent donc pas au territoire qui prit plus tard le nom de Galatie. On y trouve aussi des traces de l'art grec proprement dit; ainsi, à Pessinunte, les débris des temples élevés par les Attales à l'époque macédonienne, et de nombreux restes de la civilisation gréco-romaine. Sans parler ici de l'*Augusteum*, Ancyre est pleine de tombeaux, de fragments d'architecture et de sculpture du temps des empereurs. De tous ces débris, celui qui a la plus grande valeur artistique, c'est le lion colossal dont j'ai parlé à Votre Excellence dans mon dernier rapport, et qui se trouve dans

l'enceinte de la mosquée nommée *Aslan-hané.* Presque tous les villages de l'Haïmaneh conservent encore des stèles funéraires qui semblent appartenir aux temps postérieurs à Constantin. Enfin on trouve en Galatie les restes de quelques grandes églises byzantines, et, déjà presque aussi ruinées, quelques mosquées dues aux sultans d'Iconium.

Comment ce sol qu'ont marqué de leur empreinte et où ont laissé quelque chose d'elles-mêmes chacune des nations qui s'y sont succédé, chacune des grandes époques de l'art, n'aurait-il rien gardé de la nation et de la période celtiques? Il y aurait là, il faut l'avouer, une singulière anomalie!

La première réponse à faire, c'est qu'il est loin d'être prouvé que les dolmens, menhirs, cercles de pierre qui se rencontrent encore en tant d'endroits de l'Europe occidentale, soient d'origine celtique. Quelques-uns des savants qui se sont occupés le plus sérieusement de ces questions, dans ces derniers temps, inclinent à les attribuer à la race qui aurait précédé nos pères dans ces contrées, et cette opinion, que l'on appuie sur des raisons spécieuses et de vraisemblables conjectures, tend aujourd'hui à s'accréditer dans la science.

D'ailleurs, en admettant même que ce soit aux Celtes qu'il faille attribuer les monuments dont notre Bretagne offre peut-être les plus beaux types, on comprendra facilement que les bandes guerrières qui envahirent l'Asie Mineure et s'établirent dans la province appelée depuis *Galatie* n'aient laissé aucun ouvrage de ce genre. Ces hardis conquérants n'étaient, d'après Tite-Live, lors de leur passage en Asie Mineure, en 278 avant Jésus-Christ, que vingt mille environ. Ils n'avaient franchi l'Hellespont qu'après avoir, pendant plusieurs années, parcouru les armes à la main et avec diverses fortunes la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Pendant les cinquante premières années de leur séjour en Asie, ils sont tantôt au service d'un prince, tantôt au service d'un autre, et ils courent d'un bout à l'autre de l'Asie Mineure en la pillant. Ce n'est guère que vers 220 qu'ils s'établissent définitivement au centre de la péninsule, dans un territoire formé de districts empruntés surtout à la Phrygie et à la Cappadoce. Ce n'est pas pendant ces cinquante ans de courses aventureuses et de rapides expéditions que ces cavaliers, toujours en selle, que ces condottieri, guerroyant aujourd'hui en Bithynie, demain en Ionie ou en Lycie,

ont pu songer à consacrer à leurs dieux, sur la montagne ou dans la forêt, ces sanctuaires immenses, ces énormes autels sur lesquels, en Gaule, leurs pères, dit-on, offraient à Teutatès de sanglants sacrifices. Ils n'auraient donc pu vaquer à ces soins que vers la fin du IIIe siècle, et dans le cours du siècle suivant, quand cette armée devient une nation, quand ces soldats s'attachent enfin à un sol et possèdent un territoire à eux, la Galatie, que se partagent les Tolistoboïens, les Tectosages et les Trocmes. Mais alors les Galates étaient déjà bien loin de la mère patrie. Hors peut-être quelques vieillards, assez heureux pour avoir survécu à ces longues fatigues et à tant de combats, ceux qui fondèrent l'établissement définitif, qui se fixèrent autour de Pessinunte, d'Ancyre et de Tavia, étaient tous nés en Asie, les uns de captives enlevées avec le reste du butin, les autres, un peu plus tard, de mariages contractés avec des femmes du pays. Les bandes de jeunes hommes qui, à travers toute l'Europe orientale, la Macédoine et la Thrace, étaient venues jusqu'en Asie Mineure, ne s'étaient pas embarrassées, au début de cette aventure, de femmes et d'enfants. Ce n'était ensuite qu'en mêlant sans cesse leur sang à celui des Grecs asiatiques qu'elles s'étaient rapidement augmentées et qu'elles avaient pu devenir la souche féconde d'une nation nouvelle, fruit du croisement de deux races. Les Romains disaient bien, en désignant les Gaulois d'Asie Mineure sous le nom de *Gallo-Grecs*.

Sans même qu'il fût besoin de ces unions chaque jour renouvelées, ces soldats ignorants et grossiers, jetés au milieu de cette Asie Mineure si peuplée, si riche, ornée de tant de merveilles des arts, devaient en subir promptement l'influence, se laisser pénétrer par les idées et les croyances d'un pareil milieu, en imiter les usages et les mœurs. Tous les témoignages historiques s'accordent à nous les montrer, dès le temps de la guerre contre Manlius, déjà très-grécisés, ayant pris le luxe et les habitudes asiatiques, et ne différant guère des populations qui les entourent que par leur humeur guerrière, leur bravoure, leur mépris de la mort. Tite-Live, par la bouche de Manlius, les accuse bien d'avoir conservé l'habitude des sacrifices humains; mais c'est dans un de ces discours qui ressemblent souvent à des exercices de rhétorique, et non dans le cours du récit. Est-ce là une assertion fondée sur des faits, ou ne faut-il pas plutôt n'y voir qu'un moyen oratoire, un trait brillant inventé pour les besoins de la cause? Connaissant les

usages et les rites sanglants des Gaulois de la Gaule Transalpine, Manlius ou, si l'on veut Tite-Live, qui le fait parler, a pu sans invraisemblance les attribuer à leurs frères de l'Asie Mineure. Il me paraît probable que les Gaulois, dès cette époque, s'étaient mis à adorer les dieux dont ils avaient trouvé le culte établi dans les pays où ils s'étaient fixés. Partout ils avaient rencontré, dans les villes dont ils devenaient les maîtres, des sanctuaires anciens et vénérés, et ils les avaient respectés; c'est ce que prouvent la réputation dont jouit à cette époque même le temple de Pessinunte et l'éclat qui l'entoure, quoique le clergé en soit hostile aux Gaulois, et qu'il accueille, avec des félicitations et des souhaits de victoire, le consul romain qui marche contre eux. Tout prouve la facilité avec laquelle ces conquérants subirent les influences successives qui vinrent les dominer, d'abord celle des Grecs asiatiques, puis bientôt celle de Rome. En l'absence de documents suffisants, les noms propres mêmes en témoignent. Déjà, avant la conquête romaine, les noms grecs sont très-fréquents parmi les Gaulois. Pour n'en citer qu'un exemple, le dernier roi de Galatie, Amyntas, le successeur de Déjotarus, porte un nom macédonien. Dans les inscriptions contemporaines du règne d'Auguste, on trouve encore quelques noms visiblement gaulois; mais, dès le règne de Tibère, on ne rencontre plus que des noms moitié grecs, moitié romains. Dès la fin du premier siècle avant Jésus-Christ, on voit un prince gaulois grand prêtre de Comana. Un peu plus tard, ce sont toutes les villes de Galatie qui inaugurent à Ancyre, par l'érection d'un splendide édifice, le culte du dieu Auguste et de la déesse Rome.

Ces tétrarques galates, riches des dépouilles de toute l'Asie Mineure, impunément pillée pendant près d'un siècle; ces princes, qui faisaient servir leur opulence à s'entourer de toutes les recherches et de tout le luxe de cette civilisation raffinée qu'ils avaient vaincue; ces grands seigneurs, qui n'épargnèrent rien pour élever dans leur capitale le plus somptueux, le plus élégant, le plus achevé peut-être de tous les monuments de l'Asie Mineure, ne me paraissent pas avoir été gens à élever des dolmens et des menhirs. La grossièreté de ces monuments barbares les eût révoltés. S'il était resté quelque chose de la mère patrie, c'était seulement dans l'organisation politique que nous retrace Strabon, organisation qui semble d'ailleurs avoir bien peu duré; dans le choix du lieu où le grand conseil de la nation tenait ses séances, un

bois de chênes; enfin, surtout, dans je ne sais quelle héréditaire générosité, dont Polybe, Tite-Live et Strabon nous rapportent plusieurs curieux exemples.

Toutes ces raisons me font croire que si les monuments dits *celtiques* appartiennent vraiment aux Celtes, il n'en a jamais du moins existé en Galatie. Dans les deux tiers de la Galatie que nous avons déjà consciencieusement visités, aucun voyageur n'en a encore rencontré, et quant à nous, après des recherches faites plus à loisir et poussées peut-être dans plus de directions que celles d'aucun de nos prédécesseurs, il ne nous a pas été donné d'en trouver la moindre trace. Dans la Galatie orientale, que nous allons aborder d'ici à quelques jours, je doute fort que nous soyons plus heureux. J'espère en revanche que nous pourrons ajouter quelque chose à la connaissance des intéressants débris de l'art oriental qui se trouvent épars au nord de Yusgat. Ce sera là notre première station; nous nous dirigerons ensuite vers Amassia et Samsoun. Je crains seulement que l'hiver, très-rigoureux dans le centre de l'Asie Mineure, et les pluies abondantes qui commencent déjà à tomber, ne gênent souvent nos mouvements, et ne nous forcent parfois à perdre du temps.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance du profond respect avec lequel je suis,

De Votre Excellence,

Le très-humble, très-obéissant et très-dévoué serviteur,

G. PERROT.

QUATRIÈME RAPPORT.

Beyrouth, 17 janvier 1862.

Monsieur le Ministre,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des travaux de la mission d'Asie Mineure jusqu'au moment de notre départ d'Angora. Nous n'avons pu quitter cette ville que le 27 octobre. C'était bien tard pour tout ce qui nous restait à voir; mais, tout en travaillant sans relâche du matin au soir, M. Guillaume

n'avait pu achever plus tôt ses dessins. Heureusement le temps, menaçant pendant les derniers jours que nous avons passés à Angora, s'est bientôt remis, et nous a constamment favorisés; les grandes pluies d'automne, qui commencent d'ordinaire en novembre, ont tardé jusqu'au 1er décembre. Grâce à cet heureux accident, cette dernière période de notre voyage, pour laquelle nous n'étions pas sans inquiétude, n'a rien eu à envier aux précédentes, et j'espère montrer à Votre Excellence qu'elle n'aura pas été la moins féconde en résultats scientifiques et en découvertes intéressantes.

Nous sommes partis d'Angora en nous dirigeant vers l'est, pour passer l'Halys à *Kaledjik.* Entre cette petite ville et Angora, près d'un village nommé *Hassan-Oghlan,* où se trouvent quelques vestiges antiques, M. Guillaume a dessiné un bas-relief sculpté sur le roc à l'entrée d'une gorge : il représente une douzaine de personnages offrant un sacrifice à une divinité assise sur un trône. Quoique évidemment de l'époque romaine, il est curieux par sa naïveté : c'est de la sculpture de chef-lieu de canton, le chef-d'œuvre d'un artiste de village. A Kaledjik, où j'ai lu quelques inscriptions, nous avons franchi l'Halys, puis marché pendant trois jours dans un pays plat, jaune et sans intérêt; c'est la partie septentrionale de ce vaste et monotone plateau qui occupe tout le centre de la péninsule. Nous nous sommes arrêtés une journée à *Nefezkeui,* village situé à six heures vers l'ouest de la ville moderne de *Yusgat,* chef-lieu de la province d'Angora. Des raisons sérieuses me conduisaient à placer là, contre l'opinion de Kiepert, la troisième des capitales de la Galatie, *Tavia,* la ville principale des Trocmes. J'espérais trouver dans ce village quelque inscription portant le nom des Taviens et tranchant ainsi la question. Mon attente, malgré les recherches les plus actives, a été trompée; je n'ai trouvé que des inscriptions funéraires byzantines, et un fragment plus ancien, mais dont on ne peut tirer de sens et qui ne contient pas de nom propre. Je n'en persiste pas moins dans mon opinion. Les débris très-nombreux que l'on trouve à Nefez, traces de bains, de temples, de maisons, piédestaux, gradins de théâtre, tombeaux, appartiennent tous, sans exception, à l'époque romaine, ce qui convient parfaitement à ce que nous savons de Tavia; cette ville, en effet, n'est nulle part mentionnée avant les guerres de Rome en Asie Mineure; elle paraît avoir été fondée par

les Galates et n'avoir acquis quelque prospérité que sous l'empire, sans jamais arriver à égaler les capitales des deux autres tribus galates, des Tolistoboïens et des Tectosages, Pessinunte et Ancyre.

Tout au contraire, *Boghaz-Keui* (le village de la Gorge), où Kiepert et quelques autres géographes placent Tavia, à cinq heures vers le nord de Nefez, ne présente que des ruines étranges et gigantesques d'un caractère tout primitif, parmi lesquelles ne se trouve pas une stèle, pas une moulure qui atteste l'influence de l'art grec, et, à plus forte raison, de l'art gréco-romain, comme l'a très-bien senti M. Texier, qui a eu l'honneur de découvrir les restes grandioses épars autour du village de Boghaz-Keui; ce sont évidemment les débris d'une cité dépeuplée et abandonnée bien avant l'époque d'Alexandre le Grand.

Je vois donc, avec M. Texier, dans ces ruines voisines de Boghaz-Keui, celles de Pterium, la principale place forte de la Cappadoce, détruite par Crésus, dans sa lutte contre Cyrus, au VIe siècle avant notre ère. Nous sommes restés dix jours à Pterium; nous y avons beaucoup travaillé, en nous attachant à ce que nos travaux ne fissent pas double emploi avec ceux de M. Texier, à qui le temps paraît avoir manqué pour reproduire complétement tous les curieux détails de cette architecture et de cette sculpture primitives. Nous avons étudié et dessiné, entre autres choses, dans la vaste enceinte cyclopéenne qui entoure la ville, un passage souterrain, à voûte triangulaire, qui rappelle les couloirs dont sont percées les énormes murailles de Tyrinthe. Dans les deux chambres, creusées à découvert au milieu de la masse de rochers connue dans le pays sous le nom d'*Iasili-Kaia* (la roche sculptée), on compte plus de cinquante figures, qui paraissent représenter une pompe royale et sacerdotale; or nous avons retrouvé un certain nombre de personnages que M. Texier n'avait point vus, soit à cause de leur position, qui les rendait difficiles à apercevoir, soit parce qu'ils étaient presque complétement enterrés. Les fouilles que nous avons fait exécuter nous ont permis de tout dégager et d'atteindre le roc, aplani comme un plancher. Dans la plus petite des deux chambres, il y a eu jusqu'à deux mètres de terre à enlever. Un groupe de douze combattants, qui n'avait point été reproduit jusqu'ici, est, dans tous ces bas-reliefs, ce qu'il y a de mieux conservé, complétement caché qu'il était, depuis longtemps sans doute, sous cette épaisse couche de poussière. Nous

rapportons un estampage d'une des principales figures. Enfin, pour ce que nous donnons après M. Texier, la photographie nous permettra de reproduire, plus exactement que n'a pu le faire son crayon, le style original de ces représentations. Tout en se rapprochant beaucoup du style des figures de Ninive et de Persépolis, ces bas-reliefs ont pourtant leur caractère à part. Les symboles nombreux et variés qu'ils contiennent soulèvent une foule de problèmes qui ne seront jamais, je pense, tous résolus, mais dont l'examen doit pourtant jeter un jour utile sur l'histoire des anciennes religions asiatiques. Nous nous sommes attachés à reproduire tout ce qui se distinguait encore de ces symboles, malheureusement quelquefois exécutés dans de très-petites proportions et par là même très-exposés à disparaître ou à devenir méconnaissables. Notre appareil de photographie n'a cessé de travailler du matin au soir à Pterium, et nous en rapportons plus de vingt épreuves, aussi bien réussies que le permettent la mauvaise conservation et l'éclairage insuffisant de plusieurs figures, situées entre de hauts rochers, qui ne les laissent frapper par le soleil que pendant de trop courts instants.

Si la saison n'eût été aussi avancée, nous serions restés plus longtemps à Boghaz-Keui; mais nous avons dû nous en arracher à regret. Nous nous sommes dirigés sur *Aladja,* à cinq heures vers le nord-est. Sur notre route, au-dessus d'un sauvage ravin où se voient plusieurs grottes funéraires, M. Guillaume a dessiné une tombe romaine, creusée dans le roc, dont la façade porte une assez riche décoration architecturale. A une heure et demie au nord d'Aladja nous avons été chercher un monument bien plus important, jadis signalé par Hamilton, mais que le crayon n'avait jamais reproduit. C'est, creusée aussi dans le roc, une tombe monumentale, antérieure certainement à l'époque romaine et probablement même à toute influence grecque. Les trois colonnes qui forment l'espèce de portique sur lequel s'ouvrent les deux chambres funéraires, placées à ses deux extrémités, rappellent tout à fait les plus anciennes colonnes doriques que l'on connaisse en Grèce et en Sicile, et en même temps la présence d'une base très-simple, qui ne se rattache à aucun ordre d'architecture connu, leur donne un caractère tout particulier. Par sa situation au-dessus d'une belle et pittoresque vallée qu'elle domine, par la teinte rouge du haut massif de rochers au milieu duquel elle

s'ouvre, par ses grandes proportions et son style sévère, cette tombe me paraît une des plus belles que l'on puisse rencontrer et admirer en Asie Mineure. J'y verrais volontiers celle d'un des rois ou satrapes qui ont régné sur la ville de Pterium ou habité la splendide résidence dont le village d'*Euïuk*, à quatre heures de là, conserve les imposants débris.

D'Aladja, nous nous sommes rendus à Euïuk. Ce hameau, qui compte une trentaine de maisons, avait été signalé pour la première fois à l'attention du monde savant et des voyageurs par M. Hamilton; arrivé, d'ailleurs, dans ce village au coucher du soleil, il en repartit avant le jour. Il se borna, dans son ouvrage, à donner un croquis tout à fait infidèle de l'un des deux grands sphinx qui se voient encore auprès du lavoir, et je ne sais comment, dans son dessin, il en fit une sirène, erreur qui ne s'explique que par l'heure où il visita ces débris : il est difficile de dessiner quand on n'y voit plus assez clair pour distinguer les détails du modèle. Vingt ans plus tard, en 1859, le docteur Barth, le célèbre explorateur de l'Afrique centrale, fit une course rapide à travers l'Asie Mineure, de Trébizonde à Scutari; il passa par Euïuk, et, à son retour, il indiqua l'importance et le vrai caractère de ces ruines : il y vit un palais d'origine assyrienne ou perse, et signala de curieuses analogies entre ce qui reste de cet édifice et les grands palais retrouvés par MM. Botta et Layard sur les monticules voisins de Mossoul. Malheureusement il n'avait pas de dessinateur à sa disposition, et il ne resta que quelques heures à Euïuk, ce qui n'eût pu, en aucun cas, suffire pour relever exactement tout ce qui subsiste de cet antique et singulier monument. Il dut donc se contenter de présenter quelques vues générales; sa description, ne reposant point sur des dessins ni sur des plans, ne peut donner de ces ruines qu'une idée vague et un peu superficielle.

Nous sommes restés six jours à Euïuk, et une étude plus approfondie nous a conduits à reconnaître, dans l'ensemble, la justesse des vues de M. Barth. L'édifice occupait la plate-forme d'un tertre artificiel, qui s'élève de neuf à dix mètres au-dessus du niveau de la plaine. Autant que permettent d'en juger les éboulements du talus et les déformations du terrain, ce tertre aurait formé un carré d'environ deux cents mètres de côté. Il semble voir, sur les flancs, des traces de tours. La seule partie conservée, ou du moins la

seule apparente dans l'état actuel du sol, c'est la façade principale, tournée vers le sud. Des deux côtés de la porte qui en occupait le milieu règne une série de bas-reliefs taillés dans des plaques de granit et représentant, selon moi, une procession sacerdotale, une pompe religieuse. Ils formaient le soubassement d'une terrasse ou plutôt la partie inférieure d'une muraille dont tout le haut aurait sans doute été, comme à Khorsabad et à Nimroud, fait d'une autre matière plus légère. Il subsiste, plus ou moins bien conservés, douze de ces bas-reliefs : trois ou quatre étaient encore en place et apparents; les autres étaient enterrés ou renversés, la face antérieure contre le sol. Tous ceux qui ne se présentaient pas librement au regard, nous les avons fait dégager ou relever. Cette dernière opération surtout a été difficile, à cause de la lourdeur de ces masses et de l'insuffisance des moyens dont disposaient nos ouvriers. Ils y ont cassé plus d'un levier. Nous avons aussi fait déblayer le seuil de la porte et de tout le vestibule intérieur et extérieur. Ce dernier paraît avoir formé, devant le seuil, un large palier, qu'accompagnaient sans doute deux grandes figures de lions couchés, dont l'une, très-bien conservée, se trouve debout, à quelques pas de là. Par sa disposition, comme par le rôle qu'elle jouait dans la décoration, cette figure rappelle les grands taureaux de Ninive. Elle est taillée dans un bloc de deux mètres quarante centimètres de long. La tête se présentait en ronde-bosse à celui qui venait du dehors et montait les spacieux gradins; mais le corps était dessiné en bas-relief sur une des faces seulement du bloc, sur celle qui regardait le palier et qui était ainsi en vue. Le lion tient terrassé sous ses griffes un autre animal, une espèce de taureau à cornes de bélier. Il y a, malgré la rudesse de l'exécution, je ne sais quelle puissance dans ce lion d'un aspect étrange, enchaîné au bloc d'où l'artiste n'a pas su le dégager tout entier. La tête d'un autre lion, de proportions un peu différentes, se trouve un peu plus loin. Dans tous ces bas-reliefs, nous revoyons des symboles qui nous avaient déjà frappés à Boghaz-Keui : ainsi, l'aigle à deux têtes, qui, ici comme là-bas, porte sur ses ailes éployées un personnage à longue robe. On voit que les armes de la Russie ont une respectable antiquité, et que ce symbole remonte bien au delà de l'origine qui lui est attribuée. D'autres symboles, qu'il est difficile de décrire sans le secours du dessin, nous apparaissent ici pour la première fois.

Enfin, ce qui fait l'originalité de ces ruines, ce qui leur donne un caractère et un intérêt à part, c'est qu'à côté de tous ces traits qui font songer à l'art assyro-médique et qui rappellent Ninive et Persépolis, on trouve ici, dans la décoration proprement dite, une imitation flagrante de l'Égypte. Quelques figures des bas-reliefs, entre autres une femme assise et tenant en main quelque chose qui ressemble à une fleur, sont tout à fait, par leur attitude et leur ajustement, dans le sentiment égyptien. Mais ce qu'il y a de plus frappant, ce sont les deux grands sphinx, hauts de près de trois mètres, qui formaient les jambages de la porte principale, et qui sont encore en place : il ne manque que le linteau, qui posait sur leurs têtes, et dont les énormes débris jonchent le sol. C'est encore en passant entre ces deux sphinx, sur le seuil antique dont le granit a conservé les trous des gonds, que l'on entre dans le village d'Euïuk. D'autres sphinx paraissent avoir, ici comme en Égypte, formé une avenue monumentale en avant de l'entrée. C'est ce que semblent indiquer les débris très-reconnaissables d'un autre sphinx que nous trouvons et que nous mesurons, gisant dans la plaine, à demi enterré, à quatre-vingt-deux mètres vers le sud de la porte.

Le sphinx est une figure décorative d'un cachet tout particulier, inventée, tout le monde en convient, par les artistes égyptiens, et qui appartient en propre à l'Égypte. Avant la conquête perse, les populations araméennes qui habitaient cette contrée, située dans l'intérieur des terres, la Cappadoce, dont la Ptérie n'est qu'un district, n'ont dû avoir aucun rapport, entretenir aucune relation avec l'Égypte. Si, avant la fondation du royaume de Pont, elles paraissent avoir atteint vers le nord jusqu'à la mer Noire, au sud elles ont toujours été séparées de la Méditerranée par le Taurus et par les populations toutes différentes qui en habitaient les versants méridionaux, Lyciens, Pamphyliens, Ciliciens. Si donc il convient, selon moi, d'attribuer aux Cappadociens eux-mêmes, et à un art cappadocien proche parent de l'art assyrien, les immenses ouvrages et les représentations figurées de Boghaz-Keui, l'ancienne Pterium, je croirais devoir assigner une autre origine et une date plus récente au palais d'Euïuk et aux figures dont il est orné. Dans l'édifice considérable dont ce petit village couvre et marque la place, j'inclinerais à voir un palais du satrape perse chargé de gouverner le pays à l'est de l'Halys, l'importante et vaste province

de Cappadoce. J'irai même jusqu'à dire que l'on peut, presque avec certitude, indiquer au delà de quelle époque ne saurait remonter la construction de ce monument, et même lui donner, avec quelque vraisemblance, une date approximative. Ce fut la victoire de Cambyse qui révéla aux peuples de l'Iran, maîtres, depuis Cyrus, de l'Asie centrale et de l'Asie Mineure, les merveilles de l'Égypte, ces étranges et riches ornements, héritage de tant de siècles. L'impression dut être profonde. Si maintenant encore, après tous les outrages qu'ils ont soufferts, ces tombeaux, ces palais, ces temples, avec les millions de figures peintes et sculptées qui en peuplent les enceintes et en animent les murailles, saisissent si vivement l'imagination, combien l'effet était plus grand avant qu'aucune main profane eût troublé l'harmonie et diminué l'éclat de ce monde mystérieux et splendide, avant que le sable du désert eût enterré les colosses et rempli les salles que tant de rois, tant de générations de peintres et de sculpteurs s'étaient épuisés à embellir? On voit, par le récit d'Hérodote, que Cambyse seul, en Égypte, se défendit de ce sentiment d'admiration et d'involontaire respect : tous le subissaient plus ou moins auprès de lui, et sa mort prématurée, que la superstition interpréta comme un châtiment de ses violences contre la religion et les dieux de l'Égypte, contribua certainement encore à frapper les esprits. Quoi d'étonnant qu'après les désordres qui suivirent la mort de Cambyse, quand Darius réorganisa l'empire et le partagea en vastes satrapies, semblables à des royaumes, un de ces grands seigneurs, presque tous alliés à la famille royale, ait voulu se bâtir dans sa province un palais qui réunissait le luxe de l'Assyrie à celui de l'Égypte? C'est ainsi qu'au XVIe siècle la France s'éprit de l'Italie, dont elle faisait la conquête, et que nos rois et nos princes se firent à l'envi construire des palais italiens. Ici peut-être on avait fait venir des artistes égyptiens, comme Louis XII et François Ier amenaient d'Italie ciseleurs, sculpteurs et peintres. Tandis que les bas-reliefs sont en général d'une exécution naïve et presque barbare, les sphinx, qui ont l'air d'avoir été travaillés par d'autres mains, présentent l'ampleur et la proportion des ouvrages égyptiens de la bonne époque. C'est surtout dans les premiers temps après la conquête que dut se manifester une sorte d'engouement pour l'Égypte : je rapprocherais donc, autant que possible, de la mort de Cambyse la construction de ce palais. D'un autre côté, elle ne peut, dans

aucune hypothèse, être postérieure à l'expédition d'Alexandre, et, plus on descend vers cette époque, plus les rapports avec la Grèce se multiplient, et moins il paraît naturel de trouver un édifice purement asiatique et égyptien, où ne se fait sentir, dans aucune forme, dans aucune moulure, l'influence de l'art grec, chaque jour plus puissante et poussée plus loin. Je n'hésiterais donc pas à assigner ce palais au premier siècle de la monarchie achéménide, et je serais disposé à l'attribuer au règne de Darius. Alors, sans doute, la Cappadoce était gouvernée par un de ceux qui, avec le fils de Cyrus, entrèrent les premiers à Memphis et à Thèbes : jamais non plus l'empire ne fut depuis aussi riche et aussi prospère, les Satrapes plus libres de jouir en paix du fruit des conquêtes de leurs pères, les compagnons du grand Cyrus.

Nous ne pouvions songer à rapporter des bas-reliefs, non que les habitants s'y opposassent; je leur fis à ce sujet quelques ouvertures qui furent fort bien accueillies; c'eût été pour eux, ou plutôt pour le maire du village, qui eût mis tout l'argent dans sa poche, l'occasion de gagner une petite fortune; mais ils me déclarèrent franchement que sous ce poids leurs arabas, mauvais chariots traînés par des bœufs maigres, casseraient ou culbuteraient, et que d'ailleurs, aux premières pluies, les routes deviendraient impraticables et tout charroi impossible : or nous étions à cinquante lieues environ de la côte, et décembre approchait. En allant à Euïuk dans la belle saison, muni de moyens de transports supérieurs à ceux dont disposent les paysans, accompagné de quelques bons ouvriers qui allégeraient les blocs en en dégrossissant la face postérieure, peut-être réussirait-on, mais non sans peine, à faire arriver au rivage quelques morceaux intéressants. Ne pouvant penser pour cette fois à une pareille entreprise, nous n'avons du moins rien négligé pour bien faire connaître tout ce qui subsistait de ce curieux édifice ou du moins tout ce que nous pouvions en atteindre sans démolir les maisons bâties sur l'emplacement du palais. Pendant une semaine, nous avons fait travailler à déblayer la façade principale, et, en même temps, M. Guillaume dessinait et M. Delbet photographiait tout ce qui se découvrait à nous, à mesure que les choses sortaient de terre. Toute cette série de reproductions, complétement nouvelles, permettra aux savants de contrôler mes conjectures sur l'âge du monument et de chercher le sens des représentations sculptées sur le granit, ainsi que

des symboles qui les accompagnent; aux artistes, d'en apprécier le style et le caractère.

D'Euïuk, en trois jours, nous gagnâmes *Amassia.* A peine y étions-nous, avec le mois de décembre commença l'hiver. Ce furent d'abord des pluies abondantes, puis du froid et de la neige. Nous profitâmes de la première éclaircie pour aller à *Zileh,* l'ancienne Zéla, étudier la rapide campagne de César contre Pharnace, le fils du grand Mithridate, cette victoire qu'il a racontée en trois mots devenus célèbres : *Veni, vidi, vici.* En attendant quelques jours, nous risquions de voir se fermer tout à fait, au passage de la montagne, la route, déjà fort difficile et fort mauvaise. Le récit d'Hirtius à la main, nous avons parcouru les environs de Zéla, et nous avons été assez heureux pour retrouver le champ de bataille : les lieux se prêtent si bien à la description du compagnon, du continuateur de César, que nous ne conservons aucun doute à ce sujet. Les pieds dans la neige et la pluie sur le dos, M. Guillaume a dressé un plan du terrain; nous solliciterons l'honneur de mettre ce plan, à notre retour, sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur. Il y a dix heures d'Amassia à Zéla. Revenus à Amassia, nous y sommes encore restés une semaine. Il y faudrait passer un mois dans la belle saison, tant cette curieuse ville renferme de monuments intéressants de tous les âges, restes d'une belle citadelle hellénique, avec ses larges et profondes galeries creusées dans le roc et descendant jusqu'à un réservoir intérieur situé dans les flancs de la montagne; murailles du palais des rois de Pont, qui en donnent la situation et tout le contour, sur une esplanade qui domine toute la ville; tout auprès, tombes royales d'une disposition et d'un style tout particuliers, avec tout le système d'escaliers, de galeries, de portes qui permettaient d'aller de l'une à l'autre et de les défendre contre toute profanation; nombreuses grottes sépulcrales éparses dans les rochers qui entourent la ville; édifices seldjoukides, ornés avec toute la finesse et la richesse du style persan; belles mosquées des premiers sultans ottomans. Il y aurait là de quoi occuper longtemps l'archéologue et l'architecte. M. Delbet a profité de quelques rayons de soleil pour photographier l'ensemble des tombes et les plus élégants des monuments seldjoukides, et M. Guillaume a dessiné en grand détail les tombes royales et les plus intéressants des tombeaux voisins d'Amassia. Ces monuments, se trouvant sur la route de Bagdad,

avaient déjà été visités plusieurs fois, notamment par MM. Hamilton et Barth, mais on n'en possédait jusqu'ici que des croquis tout à fait insuffisants.

Il fallait songer à la retraite. Le voyage et surtout l'étude étaient devenus impossibles. M. Guillaume ne pouvait plus dessiner, aux tombes royales, qu'en allant réchauffer de temps en temps ses doigts engourdis à un petit feu allumé contre le rocher. La neige s'amoncelait sur les chemins. Nous partîmes pour *Samsoun :* dans la montagne, nos chevaux enfonçaient jusqu'au ventre dans la neige; en plaine, c'étaient des boues profondes. Le temps sur mer était affreux. Il nous fallut attendre plusieurs jours à Samsoun le bateau, retardé par des coups de vent. Nous nous embarquâmes enfin, et nous étions à Constantinople pour la nouvelle année.

De Constantinople, nous avons expédié en France les caisses contenant les notes, dessins, estampages, objets de toute nature que nous avons recueillis, et nous rentrons en France par la côte de Syrie, en voyant au passage Jérusalem et les Pyramides. Vers la fin de février, nous espérons avoir l'honneur de présenter à Votre Excellence ce que nous rapportons de notre voyage. Nous avons été huit mois entiers en Asie Mineure. Ç'a été un grand bonheur pour nous que l'hiver, souvent plus précoce dans toute cette région de l'Asie Mineure, nous ait permis, en retardant sa venue, de remplir jusqu'au bout le programme que je m'étais tracé et que d'Angora j'avais soumis à votre approbation. Je craignais fort, à cette époque, qu'il ne nous fût pas donné d'en réaliser toutes les promesses.

J'appellerai l'attention de Votre Excellence sur l'importance que présente, pour l'histoire politique, religieuse et artistique de l'Asie Mineure, ce groupe des monuments de la Ptérie, dont MM. Texier, Hamilton et Barth avaient indiqué chacun quelques parties, mais que les premiers nous avons étudiés et reproduits complétement. Les savants pourront, je l'espère, grâce aux dessins nombreux que nous rapportons, dissiper un peu les ténèbres qui enveloppent encore ces populations mal connues, sorte d'avant-garde que la race sémitique avait poussée vers le nord, au delà du Taurus. En rapprochant les bas-reliefs de Boghaz-Keui et la belle tombe d'Aladja des figures colossales que j'ai eu le bonheur de découvrir à Ghiaour-Kalé-si, au sud-ouest d'Ancyre, des tombes et des forteresses phrygiennes que nous avons étudiées

entre Koutahia et Siwri-hissar; en comparant les uns aux autres tous ces ouvrages taillés dans le roc, on pourra, je n'en doute pas, mieux connaître cet art primitif de l'antique Asie, et mieux signaler les différences de style qui séparent l'art des Phrygiens de celui des Cappadociens, ou l'architecture propre aux anciennes populations asiatiques de celle qui a déjà subi l'influence de l'art grec, tout en gardant quelque chose des vieilles traditions, ainsi les tombes de Delikli-tach et d'Aladja, de celles d'Amassia. Il y a là toute une source d'études intéressantes qui pourront s'appuyer sur des matériaux authentiques et dignes de toute confiance. Grâce au zèle et à l'habileté du docteur Delbet, nous rapportons plus d'une centaine de clichés photographiques, sinon tous réussis comme épreuves (souvent le temps ou les conditions d'éclairage nous ont gênés), au moins tous précieux comme irrécusables documents. Il ne m'appartient pas de louer l'architecte que j'avais moi-même désigné et demandé comme collaborateur à Votre Excellence; ses dessins seront mis sous vos yeux, et, nous l'espérons, sous ceux du public; je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire quelle infatigable patience il a mise à sa tâche : rarement, je crois, les monuments originaux ont été étudiés avec autant de soin, reproduits avec autant de fidélité.

Permettez-moi, Monsieur le Ministre, au terme de cette mission que vous nous avez fait l'honneur de nous confier, de vous remercier, au nom de mes compagnons, comme au mien, de l'appui et du soutien que vous n'avez cessé de nous prêter pendant ce long voyage que vous nous aviez permis d'entreprendre. Il ne nous reste plus qu'un vœu à former, c'est que le fruit de nos travaux ne soit pas perdu et que votre haute bienveillance, après nous avoir mis à même de recueillir tous ces matériaux, nous aide à les communiquer au monde savant, et à faire honneur, dans la mesure de nos forces, au Souverain éclairé qui a daigné s'intéresser à la pensée de notre expédition, au Ministre qui nous a si libéralement fourni les moyens de mener à fin notre entreprise[1].

[1] Le vœu que formait, en terminant, l'auteur du rapport a été exaucé. MM. Perrot, Guillaume, et Delbet ont pu commencer, grâce aux secours fournis par le Ministère d'État sous forme de souscriptions, la publication d'un ouvrage où seront contenus tous les résultats de leurs recherches en Asie Mineure; le travail se continue aujourd'hui sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, auquel sont revenues les missions. L'*Exploration archéologique de la*

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

G. PERROT.

Galatie, de la Bithynie, d'une partie de la Mysie de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, comprendra vingt-quatre livraisons; les dix publiées jusqu'au 1er janvier 1865 renferment trente et une feuilles de texte petit folio et trente-neuf planches, dont les cinq planches doubles donnent, en lithochromie, à l'échelle du dixième, un *fac-simile* exact du monument d'Ancyre. La partie du texte déjà imprimé contient quatre-vingt-huit inscriptions, reproduites en caractères lapidaires; la plupart sont inédites; quelques-unes avaient déjà été transcrites, mais inexactement. Le texte s'imprime chez Firmin Didot, les planches chez Lemercier. Pout toutes les sculptures de style asiatique étudiées à Boghaz-Keui et à Euïuk, le moyen de reproduction adopté est la litho-photographie, procédé Poitevin; ce procédé, que M. Mariette a employé pour les planches de son bel ouvrage sur le Sérapéum, réunit à la durée de l'impression lithographique ces garanties de parfaite et naïve exactitude que peut seule garantir la photographie.

RAPPORT

DE M. EUDORE SOULIÉ,

CONSERVATEUR ADJOINT DES MUSÉES IMPÉRIAUX,

SUR

DES RECHERCHES RELATIVES A LA VIE DE MOLIÈRE.

M. Eudore Soulié, après la publication de documents inédits sur la vie de Molière, découverts par lui à Paris, principalement dans les études des notaires, a été chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique, en août 1863, d'une mission ayant pour objet de faire des recherches analogues dans les archives publiques et particulières de diverses villes de France. M. Soulié a adressé à Son Excellence le Rapport suivant :

Versailles, le 14 décembre 1863.

Monsieur le Ministre,

Avant de poursuivre dans les archives des notaires des départements les recherches qui m'avaient réussi dans les études de Paris, j'ai d'abord essayé de me procurer quelques indications de nature à me conduire plus sûrement sur les traces de Molière et de sa troupe. Ces indications, j'avais lieu d'espérer que je les trouverais si je parvenais à découvrir l'inventaire fait après la mort du comédien Joseph Béjard, décédé à Paris le 21 mai 1659, sept mois après la rentrée définitive de la troupe de Molière. En effet, Gui Patin écrivait à cette époque : « Il est mort ici, depuis trois jours, un comédien nommé Béjard, qui avoit vingt-quatre mille écus en or. » Joseph Béjard avait fait partie de la troupe de Molière dès l'année 1643, puis il avait publié à Lyon, de 1655 à 1657, un armorial des États de Languedoc, dédié au prince de

Conti; s'il laissait une fortune de vingt-quatre mille écus, évidemment gagnée en province, l'analyse de ses papiers devait en indiquer la source et relater quelques actes passés chez les notaires des villes où Béjard, et par conséquent Molière, avaient séjourné. La découverte de cet inventaire, conservé à Paris dans l'étude de M. Faiseau-Lavanne, n'eut pas le résultat que j'espérais; ce document ne donnait que la description et prisée des habits de ville et de théâtre, du linge et de quelques autres objets renfermés dans deux coffres; mais pas un denier comptant, pas un papier de famille ou d'affaires.

Privé de ces indications, qui m'eussent été bien précieuses, il ne me restait plus qu'à entreprendre dans les départements le dépouillement minutieux des actes notariés correspondant aux dates traditionnelles du passage de Molière. Pour suivre le système qui m'avait réussi à Paris, système consistant à commencer par la date la plus récente pour remonter à une plus ancienne, je devais d'abord me rendre à Rouen, dernière station de Molière avant sa rentrée définitive à Paris. Suivant ses premiers biographes, Molière serait venu s'établir à Rouen pendant l'été de 1658, et, d'après Conrart, une actrice de sa troupe, M[lle] Duparc, y aurait été courtisée par Pierre et Thomas Corneille; enfin, le 23 novembre 1659, un an après sa rentrée à Paris, la troupe de Molière, après avoir débuté devant Louis XIV par le *Nicomède* de P. Corneille, jouait une tragédie, *Pylade et Oreste,* œuvre d'un Rouennais nommé Coqueteau La Clairière. Toutes ces circonstances indiquaient la ville de Rouen comme devant être l'objet d'une exploration très-approfondie.

Les anciennes minutes des notaires de Rouen, antérieures à l'année 1682, sont déposées au Palais de justice et confiées à la garde de M. Barabé, ancien archiviste de la préfecture de la Seine-Inférieure. Les notaires en exercice à Rouen, pendant l'année 1658, étaient au nombre de douze, et se nommaient : Borel, Cavé, Crespin, Crosnier, Dupuys, Ferment, Follet, Helye, Liot, Maubert, Maurice, Meillibuc. L'examen de leurs répertoires et de leurs minutes, très-nombreuses et très-bien conservées, ne m'a rien fait découvrir sur Molière et sa troupe. J'ai seulement trouvé dans les minutes Follet, à la date du 2 juillet 1658, un acte passé par Thomas Corneille, écuyer, demeurant à Rouen, paroisse Saint-Sauveur, héritier de Marthe Le Pesant; et dans les minutes Mau-

rice, deux actes passés, les 28 août et 5 septembre 1658, par Pierre Corneille, écuyer, demeurant en la paroisse Saint-Sauveur; puis un autre acte passé chez le même notaire, le 22 novembre suivant, par Thomas Corneille. Ces quatre actes viennent à l'appui de la tradition qui signale la présence des frères Corneille à Rouen au moment des représentations données dans cette ville par la troupe de Molière.

Après avoir terminé l'exploration des minutes des notaires, il me restait à rechercher dans les registres des anciennes paroisses de Rouen, si Molière, ou l'un des personnages de sa troupe, n'aurait pas figuré dans quelque acte de baptême, de mariage ou de décès. Ces paroisses étaient au nombre de trente, et je me suis assuré, par la lecture des registres, qu'ils ne contenaient rien de relatif à Molière; mais là encore j'ai retrouvé le nom de Pierre Corneille qui, le 24 septembre 1658, tient sur les fonts de baptême, à Saint-Étienne-la-Grande-Église, le fils d'un sieur François Avice.

M. de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure, avait signalé, il y a quelques années, dans *le Nouvelliste de Rouen*, quelques renseignements sur les troupes de comédiens en passage à Rouen pendant le XVIIe siècle, renseignements existant aux archives de l'hospice général. En l'absence de M. de Beaurepaire, je me suis adressé à M. Maupas, directeur de l'hospice, qui s'est empressé de me communiquer les registres des délibérations de l'Hôtel-Dieu, et quelques papiers ayant pour titre : *Pièces concernant le droit des pauvres contre les comédiens qui viennent jouer en cette ville.* (Série A, n° 31.) La plus ancienne de ces pièces est une requête des administrateurs de l'Hôtel-Dieu au Parlement de Rouen, datée du 4 juillet 1651, dans laquelle ne sont mentionnés ni les noms des acteurs ni le local où ils donnaient *leurs jeux publics et pièces comiques.* Quatre pièces, relatives à l'année 1652, font connaître les noms de deux comédiens, *Laurent Conseil, sieur d'Argil*, et *La Rocque*, ainsi que l'emplacement de leur salle, le jeu de paume *des Deux-Mores*, sis au bas de la rue Herbière.

L'année suivante, le 24 janvier 1653, nouvelle requête des administrateurs de l'Hôtel-Dieu au Parlement pour obtenir que les comédiens, « étant de présent en cette ville, » seront tenus de prendre un jour qu'ils destineront au profit de l'Hôtel-Dieu.

En 1657, le 11 août, ce sont les comédiens du Marais qui

versent une somme de cent cinquante-deux livres aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. (*Registre des délibérations*, vol. n° XVI, fol. 74 verso.)

En 1658, c'est-à-dire l'année même où Molière était venu s'établir à Rouen pendant l'été, on trouve sur le registre n° 16 ces deux mentions qui ont la même somme pour objet, et qui paraissent bien se rapporter à la troupe de Molière :

« Du vendredy 20e jour de juin 1658.

« Receu par les mains de Mr Le Marchand, administrateur, la somme de soixante-dix-sept liures quatre sols six deniers que led. sr a dit estre prouenu du don fait par les comédiens à la représentation d'une comédie pour les pauures dud. Hostel-Dieu. » (Fol. 122 verso.)

Le même article se trouve recopié au folio 124, sous cette forme :

« Plus receu led. comptable par les mains dud. sr Le Marchand la somme de soixante et dix-sept liures quatre sols et six deniers que led. sr a dit estre prouenu d'une comédie représentée par les *comédiens de Son Altesse*, en faveur et bénéfice des pauures dud. Hostel-Dieu. »

Ce titre de comédiens de Son Altesse rappelle celui que la troupe de Molière avait à Paris, dès l'année 1644, « troupe entretenue par Son Altesse Royale, » c'est-à-dire par Gaston, frère de Louis XIII. Il est pourtant nécessaire d'ajouter qu'en 1658 on désignait, sous le titre de Son Altesse Henri II, d'Orléans, duc de Longueville, gouverneur de Normandie, et sa femme Anne-Geneviève de Bourbon, qui tous deux se trouvaient alors à Rouen.

L'année suivante, la présence d'autres comédiens à Rouen est encore signalée par le registre des délibérations de l'Hôtel-Dieu. Il mentionne, à la date du 14 février 1659, un versement de trente-huit livres fait par les comédiens étant au jeu de paume *des Braques*, puis, le 21 février suivant, un autre versement de vingt-six livres, provenant des comédiens étant au jeu de paume *des Deux-Mores*, et enfin, le 5 septembre 1659, deux cent soixante et une livres, provenant d'une représentation, données le 1er aux pauvres de l'Hôtel-Dieu par « le sr de La Rocque et ceux de sa troupe. »

Le jeu de paume *des Deux-Mores* se trouvait près de l'emplacement actuel de l'hôtel des Douanes, et paraît être le local de Rouen le plus anciennement destiné à jouer la comédie. Le jeu

de paume *des Braques*, situé au bas de la rue du Vieux-Palais, près d'une forteresse qui portait ce nom, servit, jusqu'en 1696, de salle de spectacle. Dans lequel de ces deux jeux de paume, aujourd'hui détruits, la troupe de Molière a-t-elle donné des représentations? C'est ce qu'il est impossible de décider, et j'ai dû quitter Rouen après avoir épuisé inutilement tous les moyens d'y constater d'une manière certaine la présence de Molière.

La plus ancienne biographie de Molière, celle donnée en tête de la première édition complète de ses *Œuvres*, publiée en 1682, indique Grenoble comme l'avant-dernière station de Molière en province. Suivant l'auteur anonyme de cette courte notice, Molière « avoit passé le carnaval à Grenoble, d'où il partit après Pasques et vint s'établir à Rouen. » La date du jour de Pâques 1658 est le 21 avril; c'est donc antérieurement à cette date que je devais chercher à Grenoble les traces de Molière.

D'après les indications de M. Gariel, conservateur de la bibliothèque de la ville de Grenoble, j'ai d'abord consulté aux archives de la mairie les registres des délibérations tenues dans l'hôtel de ville. Dans le registre n° 3, commençant en 1657 et finissant en 1670, j'ai trouvé, au folio 52, la mention suivante, qui correspond parfaitement à la date indiquée pour les représentations données par Molière :

« Du 2ᵉ febʳ 1658. Il a esté tenu conseil ordinaire dans l'hostel de ville où estoient presens Messieurs les quatre consulz, monsʳ Balme, chanoine, monsʳ Sanguin, chanoine de Sᵗ André, monsʳ l'aduocat de ville, etc.

« Il a esté propozé par monsʳ le pʳ consul touchant l'inciuilité des commediens qui ont affiché sans auoir leur decret d'approbation; il a esté opiné et puis conclu que les affiches seront leuées et à eux deffendu de faire aucune comedie jusqu'à ce qu'ils ayent satisffaict à la permission qui leur doib estre donnée par mesd. sʳˢ les consulz et du conseil. »

Je n'ai pas trouvé d'autre renseignement aux archives de la mairie de Grenoble. Les registres des églises de Saint-Hugues et de Saint-Laurent ne renferment aucun acte relatif à Molière ou à sa troupe.

Les notaires qui exerçaient à Grenoble, au commencement de l'année 1658, étaient au nombre de quarante; leurs minutes se trouvent presque toutes déposées et très-bien conservées à la

chambre des notaires, où j'ai été introduit par M. Guigonnet, secrétaire de la chambre. Une si grande quantité de documents me donnait l'espoir de découvrir quelque acte analogue à ceux que j'avais trouvés à Paris, aussi n'ai-je pas reculé devant la nécessité de les examiner tous. J'ai successivement dépouillé les répertoires, les registres et les minutes volantes des notaires : Blain, Blanc, Borel, Chancy, Charbot, Collaud, Duclot, Dufour, Fouchon, Froment, Garnier, Lavorel, Mailher, Martel, Merle, Meysenc, Patras, Polin, Reinard, Rivet, Rivyer, Buissière, Achard, Vaulce, David, Nicolas, Roud, Faulconnet, Peronard, Bouvet, Guignes, Bovier, Demarc, Febvrier, Glenat, Jaccard, Revol, Roux, Sirand, Montagne. Les minutes de ces deux derniers notaires sont les seules qui ne se trouvent pas aux archives de la chambre ; elles sont conservées dans l'étude de M. Buquin. Dans les minutes de Montagne, j'ai trouvé un acte relatif au jeu de paume qui, dès le XVII[e] siècle, servait de salle de spectacle, et sur l'emplacement duquel est construit le théâtre de la ville de Grenoble; ce jeu de paume appartenait au duc de Lesdiguières. Voilà le seul renseignement que m'ait fourni cette longue et pénible recherche.

J'avais une dernière vérification à faire à Grenoble, dans les archives de l'hospice civil; il pouvait y exister des documents analogues à ceux de l'hôpital général de Rouen, relativement aux représentations données au profit des pauvres. Les archives de l'hospice civil de Grenoble sont, en ce moment, déposées dans un local dépendant de l'hôpital militaire, à cause de la reconstruction d'une partie des bâtiments de l'hospice civil. Le transport de ces papiers ayant dû être fait avec précipitation, ces archives n'ont pu encore être mises en ordre, et les recherches y sont presque impossibles. J'ai pu trouver un registre sommaire des délibérations de l'hôpital, catalogué sous le n° 6, etc. et comprenant les années 1642 à 1682 ; mais je n'y ai rencontré, folio 347, que cette mention, antérieure de deux ans au séjour de Molière à Grenoble : « Du 25[e] février 1656. [Délibéré] qu'on retirera des comédiens cinq pistoles, si faire se peut. »

Les registres détaillés de recette et de dépense de l'hôpital de Grenoble ne commencent qu'en 1669; le premier compte rendu par le receveur aux administrateurs est de 1707.

Les archives de l'hospice de Grenoble renfermaient, d'après

un inventaire fait au XVIIIe siècle, six « livres de raisons » ou livres de comptes des sieurs Nicolas père et fils, libraires et imprimeurs à Grenoble. Je n'ai pu retrouver que deux de ces registres, l'un antérieur, l'autre postérieur à 1658; le registre de l'année 1658 aurait pu mentionner quelques impressions faites pour les comédiens. Parmi les fournitures faites en 1660, par le libraire et commissionnaire Nicolas, à l'évêque et prince de Grenoble (Pierre Scarron), se trouve la comédie des *Précieuses ridicules,* qui se vendait dix sols.

Enfin, grâce à M. Pilot, archiviste de la préfecture de l'Isère, j'ai terminé mes recherches par le registre des audiences du Parlement de Grenoble, qui ne m'a fourni aucune indication pour l'année 1658. Les minutes du bailliage du Graisivaudan, qui contiennent des détails sur la police de Grenoble, ne commencent qu'en 1684.

Je crois avoir épuisé à Grenoble toutes les sources qui pouvaient me conduire à quelque découverte sur Molière, et j'ai eu le regret d'y avoir employé beaucoup de temps sans que mes efforts aient été couronnés de succès. Ce que j'ai recueilli de plus important à Grenoble, c'est une sorte de programme du *Don Juan ou l'Athée foudroyé,* imprimé sans doute pour quelque troupe de province contemporaine de Molière, et donnant des détails très-curieux sur la mise en scène et sur les décorations de cette « pièce à machines. » Ce document, inconnu de tous les éditeurs de Molière, et même de M. Taschereau, à qui je l'ai communiqué à mon retour, se compose de deux feuillets in-quarto et appartient à M. Gariel, bibliothécaire de la ville de Grenoble.

Les recherches relatives à l'année 1658 étant épuisées à Rouen et à Grenoble, je devais, suivant le système que j'ai adopté, étudier l'itinéraire de Molière en 1657, et c'est à Lyon que j'avais le plus de chances de retrouver ses traces, non-seulement pour l'année 1657, mais encore pour les années antérieures. En effet, dès 1653, Molière avait donné à Lyon sa première comédie, *l'Étourdi;* l'année suivante, un comédien de sa troupe, Cyprien Ragueneau de l'Estang, était mort dans cette ville et avait été enterré dans l'église Saint-Michel. De 1655 à 1657, le comédien Joseph Béjard avait fait imprimer à Lyon, chez Scipion Jassermé, un *Recueil des titres, qualités, blasons et armes des Seigneurs barons des États généraux de la province de Languedoc.* A la même époque,

d'Assoucy nous apprend, dans ses *Aventures*, qu'il rencontra Molière à Lyon, et qu'il le suivit d'abord à Avignon, puis à Pézenas et à Narbonne. On sait encore, par la vie de Pierre Boissat, écrite en latin par Nicolas Chorier, que Molière joua à Lyon une tragédie de Claude Basset, secrétaire de l'archevêché, et intitulée *Irène*. Enfin, M. Péricaud, ancien bibliothécaire de la ville de Lyon, avait signalé, dès 1835, deux délibérations de l'Hôtel-Dieu de Lyon, pour l'année 1657, comme se rapportant à la troupe de Molière. D'après les données qui précèdent, la seconde ville de France se présentait bien comme celle où Molière avait, pendant cinq ans, établi ses principales relations et d'où il pouvait le plus facilement se transporter, avec sa troupe et son matériel, dans toutes les villes du Midi. C'est à Lyon que Molière avait pu indiquer un domicile fixe et contracter des engagements analogues à ceux que l'on trouve dans les études de Paris : baux, associations de comédiens, marchés pour l'installation des salles de spectacle et les transports d'une ville à une autre, etc.

La compagnie des notaires de Lyon a eu l'excellente pensée de rassembler dans une maison qui lui appartient, et qui sert de lieu de réunion à la chambre, toutes les minutes antérieures au XIXe siècle; ses archives occupent le deuxième étage. Le local est vaste et bien aéré, le classement est dans un ordre parfait, et il serait bien à désirer qu'une semblable mesure fût adoptée par la chambre des notaires de Paris. M. Laforest, ancien président, et M. Berloty, président actuel de la chambre de Lyon, ont bien voulu me donner toutes les facilités nécessaires pour favoriser mes recherches dans cette immense collection de documents. Voici, par ordre alphabétique, la liste des notaires en exercice à Lyon, de 1653 à 1657, dont j'ai examiné les répertoires, lorsqu'il en existait, les minutes reliées et les minutes volantes :

Arthaud	1653-1657.	Chol	1654-1657.
Barange	1653-1654.	Chomat	1654-1657.
Beneyton	1653-1657.	Colin	1653-1657.
Bernard	1655-1657.	Dalbepierre	1653-1657.
Blache	1653-1657.	Deboze	1653-1657.
Blanchard	1653-1657.	Demeaulx	1653-1657.
Boulard	1653-1657.	Duemet	1653-1657.
Brun	1655-1657.	Dumont	1653-1656.
Chambard	1653-1657.	Duvent	1653-1657.
Champenoys	1653-1657.	Faure	1653-1657.

Favard (A.)	1653-1657.	Monin	1653-1657.
Favard (G.)	1653-1657.	Morin	1653-1657.
Faverjon	1653-1657.	Moyne	1653-1657.
Fresnay	1653-1657.	Nardoin	1653-1657.
Fressinet	1653-1657.	Nicolas	1653-1657.
Gazanchon	1653-1657.	Papillon	1653-1657.
Grangier	1657-1657.	Pascal	1653-1657.
Guérin	1653-1657.	Plassier	1653-1657.
Guyon	1648-1660.	Ponchon	1653-1657.
Guyot	1653-1657.	Pottier	1653-1657.
Husson	1653-1656.	Ravat	1653-1657.
Jalabert	1657.	Remy	1653-1656.
Jayoud	1653-1657.	Rivière	1653-1657.
Lomberdin	1653-1657.	Rossignol	1653-1657.
Luzines	1653-1657.	Rougnard	1653-1657.
Madinier	1653-1657.	Saigne	1653-1657.
Margat	1653-1655.	Symonet	1653-1657.
Marillier	1653-1656.	Terrasson	1653-1658.
Mayoud	1653-1657.		

Cette liste peut donner une idée du temps qu'il m'a fallu consacrer au dépouillement de toutes ces pièces; le résultat a été loin de répondre à ce travail, et, contre toute prévision, je n'ai pu, dans cette volumineuse quantité d'actes, en découvrir un seul qui se rapportât directement à Molière. L'exploration a été aussi complète, aussi approfondie que possible, et il n'en est ressorti qu'un certain nombre de faits dont je vais tracer le résumé, en me bornant à ceux qui concernent l'histoire du théâtre et les personnages avec lesquels Molière a pu avoir des relations.

Au nombre des comédiens qui, dès 1643, avaient fait partie de la première troupe de Molière, se trouvait un sieur Georges Pinel, d'abord maître écrivain à Paris, et qui, en montant sur les planches, avait pris le nom de *La Couture;* les minutes du notaire Guyon renferment cinq actes relatifs à ce comédien, passés les 21 et 22 mars et le 18 décembre 1649. A cette époque, Georges Pinel et cinq de ses camarades prenaient le titre de comédiens de Son Altesse Royale, c'est-à-dire de Gaston, duc d'Orléans. Gaston avait été, en 1644, le premier protecteur de la troupe de *l'Illustre Théâtre;* en retrouvant quelques années plus tard à Lyon six comédiens qui continuent à être entretenus par ce prince, on se demande si Molière était encore leur chef à cette époque. On sait, par un acte de baptême découvert à Narbonne, que Molière séjournait dans cette dernière ville le 10 janvier 1650; mais, dans

cet acte de baptême, on ne voit figurer aucun des comédiens qui contractaient un emprunt à Lyon à la fin de l'année précédente; ces comédiens sont : Sabran Mitarat, dit *La Source;* François de La Barre, Hugues de Lan, Louis Rufin, dit *La Fontaine;* Georges Pinel, dit *La Couture;* Remy Broutière, dit *Du Ronchier.* Les actes qui établissent leur présence à Lyon en 1649 deviendraient très-précieux le jour où il serait prouvé que ces comédiens ont tous fait partie de la troupe de Molière.

A la fin de l'année 1653, indiquée comme celle où l'*Étourdi* fut joué pour la première fois à Lyon, un comédien qui avait quitté la profession de pâtissier à Paris pour entrer dans la troupe de Molière, Cyprien Ragueneau de l'Estang, prend à bail pour trois ans, le 15 octobre 1653, une chambre et galerie d'une maison, sise rue Sainte-Hélène, près les jésuites de Saint-Joseph de Lyon. Ce comédien a pour répondant Antoine-Marcelin de Damas, baron de Digoine. Parmi les actes notariés que j'ai trouvés à Paris, il en est plusieurs qui prouvent les relations de M. de Digoine avec Madeleine Béjard, qui, après Molière, était le personnage le plus important de la troupe. Aucune circonstance n'est à négliger quand on cherche à faire revivre des faits oubliés depuis deux siècles; un détail insignifiant en apparence peut conduire à une découverte très-importante. J'ai constaté que M. de Digoine, qui appartenait à une ancienne famille de Bourgogne, avait loué, le 1er octobre 1652, une maison, sise au quartier de Bellecour, rue Sainte-Hélène, proche les jésuites de Saint-Joseph. Ce quartier était probablement celui des comédiens, puisque tous leurs actes sont passés chez le même notaire, nommé Guyon, et c'est ce qui m'a conduit à étendre mes cherches dans ses minutes, depuis 1648 jusqu'en 1660. Les relations de M. de Digoine avec Madeleine Béjard et avec les comédiens de la troupe de Molière prirent peut-être naissance à Dijon, ville indiquée vaguement comme ayant été visitée par Molière. Le 20 mai 1654, c'est M. de Digoine qui paye pour Ragueneau le terme de loyer échu; malheureusement il manque dans les minutes Guyon toute la fin de l'année 1654, pour laquelle le répertoire alphabétique renvoyait, aux noms de Ragueneau et de Digoine, à trois actes qui n'existent plus. Ragueneau mourut à Lyon dans le mois d'août de la même année, et ces actes se rapportaient sans doute aux formalités accomplies avant ou après son décès, testament, inventaire, etc. Par une étrange fata-

lité, les registres de l'église Saint-Michel, dans laquelle Ragueneau fut enterré, manquent également aux archives de la mairie de Lyon; ils ont été détruits par un incendie, et les doubles de ces registres, qui devraient se trouver au greffe du Palais de justice, n'existent pas non plus.

Nicolas Chorier, avocat en parlement, demeurant à Vienne, a donné quelques détails sur Molière dans sa vie de Pierre Boissat et dans un ouvrage inédit qui a pour titre : *Nicolai Chorerii adversariorum de vita et rebus suis.* Parmi les minutes des notaires Faverjon et Guyon se trouvent deux actes passés par Chorier, les 12 octobre 1652 et 20 mai 1657; ces dates correspondent à peu près à celles du séjour de Molière à Lyon.

Pierre Boissat qui, suivant Chorier, accueillit Molière à Vienne avec beaucoup de distinction, était, d'après les actes passés par lui à Lyon de 1650 à 1654 (minutes Faverjon et Guyon), gentilhomme ordinaire de la chambre de S. A. R. le duc d'Orléans. Il y a là encore une circonstance à relever pour la vie de Molière : la protection de Gaston dut lui valoir l'appui de quelques-uns des personnages qui étaient attachés à la maison de ce prince.

Dans le grand nombre d'actes passés par l'imprimeur Scipion Jassermé, de 1653 à 1657, chez les notaires Blanchard, Faverjon et Symonet, je n'en ai rencontré aucun de relatif à l'*armorial* de Joseph Béjard; mais il en est plusieurs où figure comme témoin, tantôt comme correcteur d'imprimerie, tantôt comme avocat en parlement, l'auteur d'une *Histoire du Théâtre françois,* Samuel Chappuzeau, qui habitait Lyon à cette époque. On a peine à comprendre que Chappuzeau, qui dut connaître Molière lors de son passage à Lyon, et qui en a fait un grand éloge dans son livre publié en 1674, ne nous ait pas laissé quelques détails sur les premières représentations de l'*Étourdi.*

Je n'ai trouvé qu'un seul acte concernant Claude Basset, avocat en parlement et secrétaire de l'archevêché de Lyon; il est passé chez le notaire Terrasson, le 17 novembre 1658, et à cette date Molière était rentré définitivement à Paris.

Les minutes des notaires Grangier et Guyot m'ont fourni deux actes des 10 janvier 1653 et 4 décembre 1655, dans lesquels figurent deux personnages de la famille de Molière : Jean Boudet, « tapissier du roi, en cuir doré, » demeurant à Paris, et Philippe Poquelin, marchand bourgeois de Paris.

Dans les minutes de G. Favard se trouve un acte passé, le 5 avril 1653, par Jean Cassaignes, syndic du diocèse de Narbonne, qui trois ans plus tard se rendit solidaire d'une assignation de cinq mille livres donnée par le prince de Conty à Molière sur le fonds des étapes de la province de Languedoc.

Enfin le bail d'un jeu de paume dit *de la Sphère*, situé au quartier de Bellecour (il existe encore une rue de la Sphère dans ce quartier, qui était celui des comédiens), m'a donné à penser que ce local pouvait être celui dans lequel Molière avait, comme à Paris, à Rouen et à Grenoble, installé une salle de spectacle.

Après n'avoir négligé aucun des renseignements que pouvaient me fournir les minutes des anciens notaires de Lyon, j'ai consulté aux archives de l'hôtel de ville, et grâce à la complaisance de M. F. Rolle, conservateur de ce dépôt, le répertoire des actes consulaires, dans l'espoir d'y trouver quelque document relatif aux comédiens. Les consuls de Lyon n'avaient dans leur juridiction que les théâtres forains, dressés en plein air, ainsi que j'ai pu le constater par des permissions données à des « opérateurs » ou charlatans, qui, comme aujourd'hui, attiraient le public par des parades. Ainsi, le 1er avril 1655, permission au sieur Gorles[1], opérateur; le 6 juillet suivant : « permission pour Gilles Barry[2], opérateur, de vendre ses drogues sur la place des Jacobins et des Cordeliers, et d'y dresser un théâtre. » Dans toutes les permissions données de 1653 à 1657, il n'en est pas une seule qui se rapporte à des comédiens jouant à l'intérieur. J'ai tenté de m'assurer si les papiers de la sénéchaussée ne contiendraient rien sur ce sujet; mais ces papiers, déposés avec beaucoup d'autres au greffe de la Cour impériale, sont dans un état de désordre qui ne permet pas de les aborder

M. Gauthier, archiviste de la préfecture du Rhône, a bien voulu me communiquer les registres de l'archevêché de Lyon, dans les-

[1] Ce Gorles doit être parent d'une actrice de la troupe de Molière, mademoiselle Duparc, qui, d'après son acte de décès, se nommait Thérèse de Gorle. Depuis mon séjour à Lyon M. Rolle a trouvé sur les registres de la paroisse Sainte-Croix, à la date du 23 février 1653, l'acte de mariage de René Berthelot, dit *Duparc*, avec « damoiselle de Gorla, » et à la date du 29 avril 1655, l'acte de mariage d'un comédien nommé Martin, dans lequel Molière et Duparc figurent et signent comme témoins.

[2] L'auteur d'*Élomire hypocondre*, Le Boulanger de Chalussay, prétend que Molière reçut des leçons de Barry et d'un autre opérateur surnommé *l'Orviétan*.

quels il aurait pu exister trace de quelques contestations entre le clergé et les comédiens, ce qui arrivait souvent à cette époque; mais je n'y ai rien trouvé de semblable.

Les archives de l'Hôtel-Dieu et de l'hôpital de la Charité fournissent, ainsi que M. Péricaud l'avait déjà signalé, quelques renseignements sur des représentations données à Lyon en 1657 et 1658. Le nom de Molière n'y figure pas, mais tout porte à croire que c'est de sa troupe qu'il s'agit dans les comptes que je vais transcrire :

« Du mercredi vingt-uniesme jour de feburier mil six cent cinquante sept.

« Lesdits sieurs [recteurs et administrateurs de l'hostel-Dieu de Nostre Dame de Pitié du Pont du Rosne de la ville de Lyon], ayant cy-deuant prié Monseigneur l'archeuesque, lieutenant general pour le Roy en ce gouuernement, à ce qu'il luy pleut ordonner aux commediens qui sont à present en ceste ville de jouer une commedie pour le beneffice des pauvres malades dud. hostel-Dieu, il leur auroyt volontiers accordé que non seullement lesd. commediens qui sont à présent en ceste ville jouent une comedie pour lesd. pauvres malades, mais encores ceux qui y viendroient cy-après seroient obligez, toutes les fois qu'ilz y habiteront pour en jouer, d'en donner une pour lesd. pauures dud. hostel-Dieu; en suitte de quoy ceux-cy en auroient joué une dans la grande salle de l'hostel de monseigneur le gouuerneur où reside mond. seigneur l'archeuesque, le quinziesme jour du present mois, de laquelle auroyt esté receu pour lesd. sieurs recteurs la somme de quatre cens neuf liures qui a esté mise ez mains dud. sieur Arthaud pour la passer en sa feuille et mettre en son compte, sauf à desduire de lad. somme ce qu'il desbource pour les frais de lad. commedie dont il fera aussy despence en sond. compte qui luy sera passé sans difficulté, dont et du tout a esté faict le present acte. » (*Registre des actes du bureau du grand hostel-Dieu du pont du Rosne de la ville de Lyon*, vol. n° 22, fol. 92 verso.)

On trouve, en effet, dans le compte de recette et de dépense que rend le sieur Jean Arthaud, trésorier des deniers de l'Hôtel-Dieu, pendant les années 1656 et 1657, vol. n° 28, fol. 3 verso:

« Des commediens pour une comedie qu'ils ont donné pour les pauures le xix[e] feburier de lad. année, la somme de deux cens trente quatre liures deux sols et trois deniers, à icelle somme ra-

battu les frais d'un ballet et aux suisses de monseigneur le gouuerneur et quatorze louis d'or aux comediens.

« Des susd. commediens pour autre comedie donnée le IIIIe juin, ditte année, la somme de cinquante une liures dix huict sols, à icelle desduit quinze louis d'or à eux donnés. »

Dans le « Compte de la recette et depense des deniers de l'aumône générale de la ville de Lyon » (*Archives de l'hôpital de la Charité*, registre n° 74, fol, 3 verso), on lit :

« Feburier 1658. De messieurs les commediens le 27 dud. mois de feburier la somme de cent une liures quatre sols pour la commedie qu'ils ont donné aux pauvres de ladicte aumosne. »

Sur les indications de M. Rolle, qui avait rédigé, il y a quelques années l'inventaire des archives de la mairié de Villefranche-sur-Saône, et qui se rappelait y avoir mentionné l'acte de baptême du fils d'un comédien, je me suis transporté dans cette ville, qui se trouve sur la route de Mâcon à Lyon. Molière avait pu s'arrêter à Villefranche en venant de Dijon, et cet acte devait offrir d'autant plus d'intérêt que, sans pouvoir en préciser la date, M. Rolle se souvenait qu'il y figurait un personnage de la maison du duc d'Orléans. J'ai en effet trouvé, sur les registres de la paroisse de Notre-Dame-des-Marais de Villefranche, l'acte de baptême du fils d'un comédien du Roi nommé François Mousson Duroché, tenu par Jean de Sauzey, écuyer de Son Altesse Royale: mais cet acte est du 13 août 1668; à cette date Gaston était mort et Molière était depuis dix ans à Paris. Dans cet acte figure un autre comédien du Roi, Philippe Toubel, dont le nom de famille se retrouve dans l'inventaire de Madeleine Béjard.

Après avoir quitté Lyon, je me suis rendu à Montélimart, où je me croyais certain de découvrir un acte notarié, signalé par l'inventaire de Madeleine Béjard à la date du 18 février 1655. Molière avait dû figurer dans cet acte, et si je l'avais trouvé j'aurais au moins rapporté une preuve matérielle de son itinéraire. Mais c'est en vain que je me suis adressé aux quatre notaires de cette ville : MM. le baron de Coston, Sestier, Augier et Messié : je n'ai pu retrouver parmi leurs minutes un acte dont l'existence m'était cependant démontrée.

Il m'est aujourd'hui prouvé, Monsieur le Ministre, que cette source des actes notariés, si riche à Paris en ce qui concerne la vie de Molière, reste dans les départements improductive ou insigni-

fiante. J'avais cru, ainsi que tous les biographes de Molière, que sa troupe n'avait cessé, pendant une période de douze années, de parcourir les provinces, et que c'était hors de Paris seulement que l'on pouvait retrouver des documents sur les commencements de sa carrière théâtrale; la mission que je viens de remplir m'a donné la conviction contraire. Les troupes ambulantes ou de campagne, comme on les nommait alors, revenaient régulièrement à Paris à l'époque du carême, non pour y donner des représentations, mais pour se recruter, se modifier, puis se rendre sur les points les plus éloignés de la capitale. C'est donc à Paris que je compte reprendre le cours de mes recherches, et, sans l'excursion que je viens de faire, je ne serais jamais arrivé à ce résultat, si différent de toutes les probabilités. En me mettant à même de rectifier à cet égard des idées erronées, Votre Excellence m'a imposé le devoir de continuer avec plus d'ardeur encore un travail pour lequel j'ai déjà reçu tant d'encouragements, et je ne négligerai rien, Monsieur le Ministre, pour le rendre digne de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur le Ministre,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Eud. SOULIÉ.

RAPPORT A L'EMPEREUR,

PAR M. LÉON HEUZEY,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,

CHARGÉ, AVEC LE CONCOURS DE M. DAUMET,

ARCHITECTE,
ANCIEN PENSIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DE FRANCE À ROME,

D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN MACÉDOINE.

Avril 1862.

Sire,

Plusieurs expéditions archéologiques, entreprises à différentes époques sous les auspices de la France, ont mis entre les mains des savants les antiquités de la Grèce méridionale. Les vastes régions qui s'étendent, au nord, sur les deux versants du Pinde, étaient restées jusqu'ici plus négligées, sans mériter cet oubli. Malgré les courses de quelques voyageurs et le persévérant travail de l'École française d'Athènes, la Thessalie, l'Épire et la Macédoine, avec les parties adjacentes de l'Illyrie et de la Thrace, n'avaient encore été l'objet d'aucune exploration régulièrement organisée. Votre Majesté a conçu la pensée généreuse d'envoyer dans ces contrées une mission pourvue de tous les moyens d'action désirables. Vous avez voulu, Sire, que les études particulières auxquelles Votre Majesté porte un si haut intérêt fussent une raison pour faire mieux connaître au monde savant ce florissant domaine des premières tribus grecques, qui, plus tard, ne cessa d'être le siége d'un puissant État que pour devenir l'un des greniers de Rome et son principal champ de bataille.

Appelé à l'honneur, inespéré pour moi, de diriger ces recherches, rien ne m'a été refusé de ce qui pouvait en favoriser le

succès. Aucun concours ne pouvait m'être plus précieux que celui de M. Daumet, architecte, ancien pensionnaire de l'École de Rome, dont l'amitié et les lumières m'ont activement secondé dans tous les travaux de cette longue campagne. Le soin de relever, sur mes indications, la topographie de tous les points historiques, était confié en même temps à un garde du génie, M. Laloy, qui s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup d'habileté et au prix de grandes fatigues. Enfin nous devons une reconnaissance particulière à M. l'amiral commandant la station du Levant, pour les services qui nous ont été rendus par la corvette à hélice *la Biche*, placée sous le commandement de M. Saillard, lieutenant de vaisseau. La présence de ce bâtiment, le zèle et l'entrain des matelots, transformés en travailleurs, nous ont rendu faciles des opérations qui eussent été jugées impraticables dans les conditions ordinaires; le concours qui nous a été prêté par les officiers est devenu pour nous une collaboration des plus utiles, toutes les fois qu'il s'est agi d'explorer des régions voisines de la côte.

Disposant de pareilles ressources, je devais veiller avant tout à n'en pas détruire l'efficacité, pour vouloir porter nos recherches sur un trop grand nombre de points. Entreprendre une exploration générale de tout le pays, c'eût été renouveler le travail des premiers voyageurs, qui cheminaient à grandes journées, courant à toutes les ruines, et cherchant à beaucoup voir, sans trouver le temps de rien étudier. Cette méthode, dont l'Anglais Leake a su tirer un parti remarquable pour restituer dans son ensemble l'ancienne géographie de ces contrées, ne pouvait plus que disperser, sans profit, notre attention et nos efforts. J'ai préféré choisir d'avance, pour les explorer à loisir, un petit nombre de points importants, et m'arrêter là seulement où le renom d'une ville de premier ordre, le souvenir d'un grand fait historique, l'existence de ruines intéressantes, nous promettaient des résultats de quelque valeur. En rassemblant ainsi, autour de quelques noms illustres, un ensemble de documents, nous avons espéré, Sire, pouvoir rapporter une série d'études plus complètes et plus dignes d'être présentées à votre Majesté.

I.

La grande ville de *Philippi* nous a d'abord retenus près d'un

mois sur l'extrême frontière de la Macédoine. Ses ruines répondent encore aujourd'hui, par leur importance, à la longue et brillante fortune de ce bourg de la Thrace, devenu tour à tour une forteresse macédonienne, une colonie de Rome et l'une des métropoles du christianisme naissant. Situées sur un promontoire de rochers, au milieu de la vaste plaine de Drama, elles occupent une de ces positions dominantes qui font d'une place forte la clef de tout un pays. Dans la haute ville, qui représente l'antique cité macédonienne, une enceinte en blocage recouvre encore partout de beaux restes de la muraille hellénique. Toute la plaine, au pied des montagnes, n'est qu'un champ de ruines, où l'on retrouve çà et là les marques de l'art fastueux des Romains; parmi ces débris, quatre monuments ont attiré particulièrement notre attention.

Bien que le théâtre ne dessine plus, sur la pente ardue de l'acropole, que sa forme circulaire, nous en avons exploré avec soin tous les abords; sur l'emplacement même de la scène, j'ai fait dégager un joli fragment de sculpture romaine : c'était probablement une Muse, représentée assise, décorant cette partie de l'édifice. Les rochers voisins ont surtout conservé de nombreuses traces de l'antiquité : les habitants s'étaient servis de leurs parois de marbre pour y graver des inscriptions pieuses et y répéter, par séries, les images de leurs dieux. Il y a là, sur le roc, comme un Panthéon des divinités vénérées de la colonie. M. Daumet s'est appliqué à reproduire ces différents types, parmi lesquels je signalerai une Diane[1], avec les attributs de déesse lunaire. C'est au pied des mêmes rochers que j'ai retrouvé les vestiges d'un temple de Sylvain et les longues inscriptions latines en l'honneur de ce dieu, copiées jusqu'ici très-incomplétement par des voyageurs qui n'avaient fait que passer en suivant la route de Drama.

De l'autre côté de cette route, s'élève, avec ses portes cintrées et ses piliers de marbre, la grande ruine désignée par les Turcs sous le nom de *Dérékler* (les Colonnes). Ces constructions massives soutenaient autrefois des voûtes d'un rayon considérable, et formaient les quatre angles d'une haute salle, probablement d'une salle de thermes, dont l'ornementation, malgré la richesse et l'exécution assez soignée des détails, s'écarte déjà sensiblement du style antique. Il semble que, dans ces provinces de la Thrace,

[1] Ou plutôt le dieu phrygien Mên ou Lunus. (Note de l'auteur.)

l'architecture romaine ait dévié, plus tôt qu'ailleurs, vers les formes nouvelles qui devaient constituer l'art byzantin. Les thermes de Philippes méritaient d'être étudiés à ce titre, comme titre de transition entre deux époques de l'art.

A une distance assez grande des murailles, sur le lieu même où nous avons reconnu le champ de bataille de Philippes, on rencontre un monument d'un tout autre aspect. Ce sont les restes d'une belle voûte en marbre blanc, construite sur la voie Égnatienne, non loin d'un cours d'eau, qui n'est autre que le Gangès d'Appien et que la rivière mentionnée dans les Épîtres de saint Paul. Nous nous sommes convaincus que cet arc, isolé dès l'origine, ne pouvait être, ainsi qu'on l'a supposé, une porte de la ville, mais qu'il appartenait à la classe des constructions triomphales. Il était remarquable par la simplicité de son architecture et ne se composait que d'une seule voûte, qui reposait sur deux massifs en grand appareil, ornés de fines moulures et d'élégants pilastres à feuilles d'acanthe. Quelques travaux entrepris par nous au pied de cet édifice, intéressant par sa position comme par son style, ont mis à découvert les débris écroulés de l'entablement, mais sans faire retrouver aucune trace de l'inscription qui se lisait sur les bandes de l'architrave, et qui paraît avoir disparu, depuis longtemps, sous le marteau des tailleurs de pierre.

Le quatrième monument, désigné à tort sous le nom de *trophée de Vibius*, est un tombeau monolithe d'un beau caractère. Il faisait partie d'une double ligne de grands mausolées, qui s'élevaient aussi le long de la voie Égnatienne, mais de l'autre côté de la ville. Une étude attentive de l'inscription, répétée en lettres énormes sur les deux faces du socle de marbre, m'a permis d'ajouter plusieurs détails à la lecture incomplète de Cousinéry.

Ce début de notre campagne a rapporté un riche butin épigraphique. J'ai découvert, en parcourant la plaine dans une étendue de quinze lieues, une centaine d'inscriptions, presque toutes latines. Les unes sont intéressantes pour l'histoire de la colonie, les autres pour l'histoire générale de l'antiquité, par exemple l'inscription d'un certain Opimius Félix, véritable page de testament transcrite sur la pierre. Au nord, je me suis avancé jusqu'au district inexploré de Zikhna, dans le pays habité par les Bulgares, où j'ai commencé à trouver les limites de la colonie romaine. Le latin, dans toute cette région, reste employé sur les inscriptions,

de préférence au grec; mais il y est mêlé partout avec les noms barbares de la Thrace. Les personnages de marque portent simultanément deux noms, l'un thrace, l'autre romain, qui n'est peut-être que la traduction du premier. Le soin des tombeaux et le poétique usage d'y déposer des roses sont remis aux confréries de Bacchus, la grande divinité des Thraces, qui avait, sur les montagnes voisines, le plus révéré de ses sanctuaires. Ces détails, précieux pour l'éclaircissement de l'une des questions les plus obscures de l'ethnographie ancienne, se lisent sur le sarcophage colossal de Bithus, fils de Tauziès, et sur plusieurs stèles que j'ai rencontrées dans la même région.

Notre présence et nos recherches dans les environs de Philippes n'ont pas manqué d'exciter quelque émotion parmi les Turcs Koniarides, qui ont remplacé dans la plaine les anciens colons de Rome. Mais nous pouvions nous reposer sur la vigilance de Husni-Pacha, gouverneur de Salonique, dont l'administration énergique n'a pas cessé de nous assurer, pendant la plus grande partie de notre mission, toute garantie pour nos personnes et toute liberté pour nos travaux. Je dois même à son obligeante intervention de rapporter de Philippes deux de nos meilleures trouvailles : la statue du théâtre et l'inscription d'Opimius, auxquelles nous avons pu joindre plusieurs sculptures provenant d'Amphipolis et de Thessalonique.

II.

Pour remplir dans une de ses parties essentielles le plan d'exploration adopté par Votre Majesté, il est, Sire, un résultat que nous devions poursuivre de nos plus sérieux efforts : c'était la découverte de quelque débris important appartenant à l'époque macédonienne. On ne connaissait guère que par des exemples douteux ou par la comparaison avec les médailles, le véritable caractère de cette brillante période de transition où l'art grec, se prêtant à des nécessités inattendues, modifia ses formes et son style, sans déchoir de sa primitive pureté. Il n'était pas sans intérêt pour la science de chercher à retrouver quelques restes des grandes constructions élevées au cœur même de la Macédoine par des rois amis du faste et de la gloire. Malheureusement aucune civilisation n'a laissé derrière elle moins de restes de son ancienne

splendeur. De tant de cités illustres, Pella, la capitale de Philippe et d'Alexandre, n'est plus qu'un champ de labour; Édesse, la ville sainte, cache jusqu'à ses vestiges sous les bâtisses d'un quartier bulgare; les débris plus considérables que montrent Thessalonique et Berrhée ne sont, comme à Philippes, que des souvenirs de la domination romaine.

C'était parmi les ruines d'une ville obscure, et dont le nom même ne peut être fixé avec certitude, que se cachaient les seuls restes reconnaissables d'un monument macédonien. Il y a quelques années, explorant pour la première fois les bords du fleuve Haliacmon, j'avais signalé, près d'un village portant le nom significatif de *Palatitza*, et dans l'enceinte d'une antique acropole, un entassement de beaux fragments ioniques et doriques. Ces débris, rassemblés en trop grand nombre pour ne pas marquer l'emplacement de quelque grand édifice, m'avaient paru offrir tous les caractères d'un travail grec, contemporain de Philippe et d'Alexandre.

La mission de Votre Majesté mettait à ma disposition tous les moyens de tirer parti de ces premières observations. Les fouilles, commencées au mois de mai pour sonder le terrain, ont été reprises au mois d'août avec un plus grand développement. La maladie est venue nous opposer de sérieux obstacles; mais, grâce à la ferme impulsion donnée aux travaux par M. Daumet, grâce au concours de M. Sallandrouze de Lamornaix, enseigne de vaisseau, chargé de commander les matelots débarqués, l'entreprise a été menée à son terme.

De nombreuses tranchées ont mis à découvert un vaste rectangle de substructions helléniques, qui s'étend sur une longueur de soixante et dix mètres et sur trente mètres de profondeur. Les lignes de murs qui marquent les divisions intérieures, bien que rasées en beaucoup d'endroits au niveau du sol, montrent qu'il y avait là une de ces entrées monumentales que les anciens appelaient *propylées*, avec deux corps de bâtiment qui en formaient les ailes. Le passage qui s'ouvre au centre donnait accès du dehors dans une grande enceinte attenant à l'acropole, et conduisait en même temps, par deux larges portes, aux constructions latérales. Il était décoré avec magnificence, et divisé en plusieurs vestibules successifs par des rangs de pilastres qui reposaient sur des seuils monolithes en marbre blanc de huit mètres de long. C'est en étudiant

de près les fondations, en mesurant les bases, les seuils restés presque partout à leur place, qu'il a été possible de reconnaître avec certitude ces dispositions importantes. L'examen attentif que M. Daumet a fait des moindres débris lui a fourni d'abondants matériaux pour une restauration, au moins partielle, de ce curieux reste de l'architecture macédonienne.

Aux deux ailes, et surtout à l'aile droite, qui est mieux conservée, on remarque une série de divisions, communiquant entre elles et disposées comme pour un logement. La plus curieuse est une chambre de forme circulaire, où se trouvaient en place les restes d'une sorte de tribune en marbre. Tous ces appartements sont de petite dimension, conformément aux usages de la vie antique. Ils étaient décorés simplement de stucs peints et de pavages en petites pierres. Mais la largeur des portes, la beauté des seuils de marbre, ornés de moulures ioniques, l'épaisseur et la régularité des assises en grand appareil montrent que cette partie même de l'édifice, construite avec un mélange de simplicité et de grandeur, n'était pas une habitation ordinaire.

L'intérieur des propylées offrait surtout une disposition élégante et très-originale : chacun des pilastres qui décoraient les vestibules tient engagées et adossées l'une à l'autre deux demi-colonnes ioniques. Plusieurs doubles bases de cet ordre, remarquables par la fermeté de leurs profils, se sont retrouvées dans les fouilles ; mais la plus précieuse découverte en ce genre est celle d'un grand chapiteau double, de la même composition, orné de moulures très-simples et de quatre volutes d'angle, morceau unique et des plus intéressants pour l'histoire de l'art. Je citerai encore de nombreux fragments d'un petit ordre ionique, offrant la même combinaison de colonnes opposées, et toutes les pièces d'un grand ordre dorique. Les détails de ces ordres sont d'une perfection de travail qu'il est impossible d'attribuer à une époque moins ancienne que le règne d'Alexandre. Il n'est pas jusqu'aux tuiles, décorées de peintures et de reliefs délicats, qui ne témoignent du soin avec lequel avaient été exécutés les moindres ornements. Les nombreux fragments que j'ai pu faire embarquer avec nous, grâce aux autorisations libéralement accordées par le gouvernement turc, suffiront pour montrer jusqu'à quel point les artistes de l'époque macédonienne avaient changé les formes et les proportions adoptées au temps de Périclès, mais avec une

science et un à-propos d'invention qu'on ne retrouve plus dans l'âge suivant.

Il est particulier que, parmi tant de restes, aucun débris d'inscription ne soit venu révéler ni le nom de la ville ni la destination de tout cet ensemble de constructions antiques. La grande enceinte, restée inexplorée, contenait certainement d'autres dispositions d'architecture; des traces de pavage antique y ont été reconnues par M. Daumet à plus de soixante mètres des fouilles; rien cependant ne fait penser que ce fût l'emplacement d'un temple. Il est question, dans l'histoire d'Alexandre, d'un nymphée de Miéza, résidence ornée d'ombrages, que Philippe désigna comme retraite à son fils, pendant son éducation par Aristote. Cette citation, dont je ne veux pas abuser, prouve cependant que les rois de Macédoine avaient, hors de leur capitale, des lieux d'habitation et de plaisance, qui, suivant un usage antique, n'en restaient pas moins consacrés à quelque divinité. Aucune attribution ne pourrait mieux s'accorder avec le nom moderne de Palatitza ni avec la situation de ces ruines dans un des plus beaux lieux de la Macédoine, au milieu d'eaux courantes et de pentes boisées et sur une colline couronnée elle-même de grands arbres, qu'un respect religieux empêche de couper.

Deux autres découvertes sont venues compléter ces études sur l'art grec en Macédoine. Dès le mois de mai, je faisais attaquer les grands *tumuli* qui s'élèvent dans la plaine de *Pydna*, et particulièrement une chambre sépulcrale peinte, dont je n'avais pu voir, lors de mon premier voyage, que les voûtes et le fronton dorique, le reste étant obstrué par des éboulements. Ce travail n'a pas eu pour seul résultat de nous faire connaître l'ensemble de la construction souterraine et tout son revêtement d'enduits colorés: deux lits funèbres, richement ornés de figures d'animaux et de feuillages élégants dans le goût des Grecs, étaient enfouis sous les terres, ainsi que les battants renversés de deux portes de marbre, décorées de têtes de lion en bronze.

Des dispositions analogues se sont retrouvées dans un autre tombeau découvert près des ruines mêmes de Palatitza. L'usage, souvent observé chez les Étrusques, de coucher les morts des nobles familles dans des chambres somptueuses était donc commun aussi à la Macédoine. Dans le second exemple, le caveau est également couvert par une voûte; mais, au lieu d'être enfoui sous

un tumulus, il présentait au dehors une belle et sévère façade ionique. Les sépultures rappellent de même la figure des lits antiques, qui n'est accusée ici que par de simples profils d'une pureté remarquable. Les portes sont encadrées de reliefs imitant de puissantes ferrures et des rangées de clous à large tête. Nous en rapportons les fragments, avec un battant de la porte aux lions de bronze, et le plus beau lit funèbre de Pydna.

III.

Des travaux étendus de topographie historique nous ont retenus près de deux mois en Thessalie, pour nous conduire ensuite sur les côtes de l'Illyrie et de l'Épire, à travers des régions illustrées par les plus grandes opérations militaires des Romains, depuis les campagnes de Flamininus et de Paul-Émile jusqu'à celle de César et de Pompée, objet principal de notre étude. En parcourant ces contrées, je n'ai eu garde de me départir du programme qui m'avait été tracé par Votre Majesté, dans le sens le plus large et le plus favorable à tous les genres de recherches : j'ai continué à relever, avec la même attention, tous les vestiges que le pays a conservés de l'art et de la civilisation des anciens, sans négliger les souvenirs que le moyen âge est venu mêler, en plus d'un endroit, à ceux de l'antiquité.

Ce rapport général ayant pour but d'exposer la partie archéologique de nos recherches, je ne m'étendrai pas ici sur l'étude prolongée que nous avons faite de la plaine de Pharsale et de ses *tumuli*. Ces détails, comme tous ceux qui concernent les marches et les campements de César, seront l'objet de rapports spéciaux, que j'aurai l'honneur de soumettre successivement à Votre Majesté; mais la nécessité d'examiner de près le terrain et d'y relever les moindres ruines nous a mis sur la voie de plus d'une heureuse découverte.

C'est ainsi que j'ai pu retrouver, sur plusieurs points de la Thessalie, quelques rares mais précieux vestiges d'un brillant développement de la sculpture et de l'architecture grecques dans ces contrées. Ces débris appartiennent à la période où l'art possède déjà le sens du naturel et connaît le prix de la perfection, sans oser se détacher encore des traditions de l'école archaïque. Sans doute la Thessalie, sous le régime qui tenait alors la ma-

jeure partie des populations dans les liens de l'esclavage agricole, n'avait pas vu naître chez elle les artistes auteurs de pareils ouvrages. Mais les familles puissantes qui appelaient les poëtes les plus renommés pour célébrer leurs victoires, ces Aleuades et ces Scopades, dont les royales demeures reçurent tour à tour Pindare et Simonide, n'avaient pas manqué d'emprunter aussi aux libres cités de la Grèce des architectes et des sculpteurs, choisis parmi les plus habiles.

Je crois pouvoir comparer à tout ce que les collections européennes possèdent de plus rare un bas-relief de style ancien, trouvé à Pharsale. Une femme et une jeune fille, la tête ceinte de bandeaux arrangés avec recherche et conformément à quelque mode thessalienne, tiennent à la main des fleurs, qu'elles semblent se présenter l'une à l'autre. La simplicité des ajustements, la complète ressemblance des costumes n'annoncent pas des divinités; je serais porté à penser qu'il faut voir, dans cette stèle, un motif funéraire, plutôt qu'une représentation religieuse. Mais quelle est l'action exprimée par le geste différent et soigneusement étudié des deux femmes? Est-ce quelque cérémonie du culte des morts? L'artiste a-t-il voulu exprimer une allégorie morale ou représenter seulement les douces et poétiques occupations de ce loisir que les bienheureux trouvaient dans les champs Élysées? C'est une question qui mérite d'être soumise aux juges les plus expérimentés, et qui ne peut être éclaircie que lorsque le marbre aura été exposé aux yeux des connaisseurs. Ce qui n'est pas douteux, c'est que ce monument est l'œuvre d'un art déjà très-avancé; et l'on y démêle, sous la grâce un peu étrange des vieux maîtres, une largeur de conception et une élévation de style qui touchent de près à la grande sculpture grecque.

Parmi les inscriptions que j'ai déchiffrées dans la même région, quelques-unes remontent aussi à une époque ancienne et sont autant de monuments du vieux dialecte thessalien. La plus remarquable est un décret des Pharsaliens, rédigé dans l'idiome local, et gravé avec toute la netteté des belles inscriptions d'Athènes. Les monuments épigraphiques les plus communs, dans cette partie de la Grèce, sont les actes d'affranchissement, qui appartiennent tous à une époque plus récente; l'un d'eux donne la réduction du statère grec en deniers romains, et nous fait connaître que, dès le règne d'Auguste, l'emploi des monnaies romaines

fut introduit par un règlement dans les actes officiels de ces provinces.

Sur la frontière de la Thessalie et de l'Épire, les fameux rochers des *Météores*, avec leurs couvents suspendus, nous offraient un sujet d'études d'une nature toute différente. J'y avais découvert en 1857, dans les bibliothèques des moines, une intéressante collection de chartes byzantines, que je n'avais pu copier que par extraits. Pendant que mes compagnons relevaient toute la contrée environnante et ses étranges aspects, et que M. Daumet, en particulier, reprenait des études sur l'art byzantin commencées par lui dans les églises de Salonique, j'ai employé mon temps à terminer la copie de ces manuscrits. Ce sont des bulles, octroyées, non-seulement aux Météores, mais encore aux grands couvents, aujourd'hui détruits, de Zablantia, de Leucosada, de Mégalôn-Pylôn, et à la citadelle de Phanari; elles sont signées par les deux Andronic, par les conquérants serbes Étienne et Syméon, enfin par divers Césars et Augustes, gouverneurs ou usurpateurs de la Thessalie. A défaut de manuscrits anciens, ces documents donnent de curieux détails sur l'état des populations et sur le mélange des races dans cette province, à l'époque où elle avait nom *Grande-Valachie.* J'ai extrait aussi de plusieurs parchemins des renseignements particuliers sur les Météores, et transcrit en entier un manuscrit de quelques pages résumant avec intérêt l'histoire de ces vingt-quatre monastères, qui formaient alors ce qu'on appelait la *Thébaïde de Stagi.*

Les régions écartées de la Lyncestide et de la Péonie ne furent, pendant plusieurs siècles, que très-imparfaitement connues des anciens. Strabon décrit comme une terre froide et ingrate ce magnifique pays de culture, que la race laborieuse des Bulgares couvre aujourd'hui de ses colonies. Ce fut seulement l'administration romaine qui parvint à organiser la population, restée longtemps barbare, et à développer les richesses naturelles de la contrée. Les nombreuses antiquités qu'on y rencontre appartiennent toutes à la même période, et prouvent que ces provinces ne connurent la civilisation qu'en prenant place dans le système de l'empire romain.

Je m'étais proposé particulièrement de retrouver les ruines de l'ancienne ville de *Stobi*, le chef-lieu qui représentait Rome dans ces régions écartées. Pour y parvenir, nous avons dû relever le

bassin encore inexploré de la Tzerna (ancien Érigon). La ville de Stobi n'était pas située, ainsi qu'on l'avait pensé, sur le cours moyen de cette rivière, où l'on ne trouve que des rochers et des gorges impraticables, mais au point même de son confluent avec le Vardar. C'est là que j'ai retrouvé l'emplacement de la cité romaine, le cercle ruiné de son enceinte, les restes de ses ponts, et son nom même gravé, avec le titre de municipe, sur une inscription monumentale en l'honneur de l'empereur Adrien. Les villages, à plusieurs lieues de distance, sont pleins de fragments antiques. Cependant, au milieu de cette population transformée, les anciens cultes locaux n'ont pas perdu leur empire : je n'en veux pour exemple que les inscriptions d'Apollon *Oleudanos*, dont la statue d'or, suivant une légende, surmontait le pic volcanique de *Slatovrekh* (la Cime d'or), près de Perlépé, et dont les autels, conservés dans l'église d'un monastère bulgare, servent aujourd'hui aux plus saintes cérémonies chrétiennes. Contrairement à ce que j'ai observé dans la Thrace, la langue grecque est ici employée le plus souvent sur les inscriptions, bien que les noms soient tous de forme romaine. La prédominance de cette langue dans le pays est confirmée par les pierres milliaires de la voie Égnatienne qui m'ont été indiquées par M. Calverth, consul d'Angleterre à Monastir : les distances y sont marquées en grec, au-dessous d'une dédicace latine en l'honneur de Commode.

Descendus des hauts plateaux de la Turquie centrale, par l'ancienne voie Égnatienne, nous trouvions sur le littoral de l'Adriatique deux cités maritimes de premier ordre. Grâce à une position excellente, en face de l'Italie et sur le double embranchement de la route militaire qui mettait la capitale de l'Empire en communication avec l'Orient, Apollonie et Dyrrachium ont joui d'une fortune qui n'a fait que grandir avec la domination romaine. Aujourd'hui, malgré l'état de dispersion de leurs ruines, chacune d'elles conserve encore un caractère particulier, qui répond au rôle différent qu'elles ont joué dans l'histoire.

A Dyrrachium on retrouve partout, comme à Philippes, le souvenir de Rome; l'établissement de la race conquérante a presque entièrement effacé les traces plus anciennes. Une stèle funéraire, un fragment de bas-relief et le surnom d'Épidammus qu'une inscription latine d'assez basse époque donne à un chevalier romain, préfet perpétuel du collége des ouvriers charpentiers, sont les

seuls vestiges de la ville grecque qui fut autrefois l'occasion de la guerre du Péloponnèse. Les débris de la colonie romaine forment, au contraire, toute une muraille de la forteresse moderne de Durazzo et viennent s'y mêler aux écussons napolitains et normands. Quelques morceaux de sculpture et d'architecture semblent même appartenir à une époque voisine de la république. Il faut citer particulièrement deux combattants, dont la belle tournure se fait admirer, malgré les défauts d'une exécution rude et incorrecte. De nombreux fragments, qui entraient dans la composition de divers édifices, donnent une idée de la multiplicité et de la magnificence des constructions élevées par les Romains à Dyrrachium. La muraille turque contient encore les pièces principales d'un arc de triomphe. Les inscriptions mentionnent aussi un aqueduc construit par l'empereur Adrien et une bibliothèque élevée vers le temps de Trajan. Aucune partie de ces édifices n'est restée debout; on ne retrouve même pas de traces de l'enceinte antique. Je n'en ai pas moins fait relever avec soin l'ancienne fortification byzantine, beaucoup plus étendue que les murailles turques modernes, pour donner une idée de la situation et du développement de cette grande station de l'Empire, qui a conservé jusqu'au milieu du moyen âge un rôle de première importance.

Les ruines d'Apollonie présentent, au contraire, l'image d'une ville qui a gardé, pendant toute l'antiquité et même sous la domination romaine, les traditions de la vie hellénique. Quand on examine les nombreux fragments qui sont rassemblés sur l'emplacement de l'ancienne acropole et qui forment du monastère de Poïanni un véritable musée, on se retrouve avec une joie infinie au milieu de la Grèce. Cependant ces débris, arrachés à plus de vingt édifices différents, portent presque tous la marque d'un style moins sévère que les monuments du siècle de Périclès : c'est la même délicatesse de goût avec plus de variété et de fantaisie dans l'invention des détails. Un petit antéfixe en marbre, représentant deux danseuses enlacées dans les enroulements d'une palmette, est peut-être le plus merveilleux exemple de ce *grec orné*, qu'on ne s'étonnera pas de rencontrer dans une colonie de Corinthe. Sur plusieurs fragments doriques et, notamment, autour d'une tête de lion, tombée de la corniche d'un temple, on voit les feuillages et les ornements corinthiens se mêler à l'ornementation ordinairement toute géométrique de cet ordre. L'ionique s'écarte

également des formes anciennes, pour se rapprocher de celles que nous avons retrouvées à Palatitza et attribuées à l'époque d'Alexandre. Un Atlante en pierre, malheureusement très-mutilé, qui supportait les architraves de quelque portique, est un autre témoignage de toute la richesse qu'une population opulente avait déployée dans la décoration de ses édifices publics. La statuaire proprement dite n'est représentée, parmi les antiquités que nous avons rassemblées à Apollonie, que par une tête de femme voilée; mais la beauté de ce seul débris suffit pour montrer qu'aucun des arts de la Grèce n'avait dégénéré entre les mains des colons de Corinthe sur ces côtes lointaines de l'Illyrie.

Apollonie et le port voisin d'*Oricum*, dont j'ai pu retrouver les ruines, étaient pour nous le terme de notre voyage. La saison, quoique très-avancée, nous réservait encore quelques beaux jours; nous les avons employés à achever, avec l'aide du commandant et des officiers de *la Biche*, les études d'hydrographie et de topographie militaire que nous devions mener concurremment avec l'exploration des monuments et des ruines. Dans les derniers jours de novembre, nous nous trouvions à Corfou et nous reprenions, après une absence de dix mois, le chemin de la France.

Tel est, Sire, l'ensemble des recherches archéologiques entreprises par les ordres de Votre Majesté dans la partie méridionale de la Turquie d'Europe. Plus de deux cents dessins, exécutés par M. Daumet, assurent à ces résultats toute l'authenticité qu'un crayon savant et fidèle peut donner aux découvertes lointaines. Nous rapportons en outre un nombre à peu près égal d'inscriptions, les notes d'un grand travail de topographie, reliant par des cheminements les points que nous avons particulièrement étudiés, enfin une collection de marbres antiques, moins importante par le nombre que par la rareté des fragments qui la composent. Un pays tant de fois ravagé ne promettait pas des ruines comparables, par leur état de conservation, aux grands débris restés debout sur plus d'un point de l'Attique ou du Péloponnèse. Il contenait cependant des richesses qu'une exploration, nécessairement limitée par le temps, est loin d'avoir épuisées. Votre Majesté a pensé que ces provinces devaient être étudiées avec une persistance particulière, à cause même de la nouveauté des renseignements qu'elles ne pouvaient manquer de fournir pour l'histoire politique et pour l'histoire de l'art. Si notre voyage a produit quel-

ques-uns des résultats prévus par Votre Majesté, qu'il nous soit permis d'en faire remonter l'honneur à la protection auguste qui n'a cessé de lever devant nous tous les obstacles.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet.

LÉON HEUZEY.

FAITS DIVERS

RELATIFS

AUX MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

M. Luzel, que M. le Ministre de l'Instruction publique avait chargé, par un arrêté du 8 janvier 1864, de rechercher et de recueillir, dans quelques archives particulières du département des Côtes-du-Nord, les manuscrits ou imprimés concernant les *mystères bretons*, a envoyé au Ministre, comme résultat de cette mission, un certain nombre de documents intéressants sur cette matière. M. le Ministre a décidé que ces documents seraient déposés à la Bibliothèque impériale, où ils pourront être utilement consultés par les personnes qui se livrent à l'étude de l'histoire du théâtre de l'ancienne Bretagne.

M. Emile Colpaërt avait été chargé, vers la fin de 1858, d'une mission gratuite en Amérique, pour y étudier l'état de civilisation de cette contrée. Pendant le cours de cette exploration, M. Emile Colpaërt a recueilli des renseignements intéressants sur l'ethnographie de l'Indiana, sur l'état de la métallurgie au Cerro de Pasco (Pérou), sur les bêtes à laine des Andes, sur la tonte des alpagas et le trafic des laines par les Indiens, sur les principaux végétaux du Pérou, et principalement sur la culture et les propriétés de la *coca* et les moyens pratiques de l'introduction de cet arbuste en Europe. Quelques-uns de ces travaux ont déjà été publiés. M. Emile Colpaërt a rapporté également de son voyage un grand nombre d'épreuves photographiques représentant différents types d'Indiens, et a dressé, à son retour, une carte géographique comprenant le département de Cuzco dans tous ses détails et l'état descriptif des territoires sud-limitrophes non encore explorés, et arrosés par les affluents de l'Amazone, carte que M. Emile Colpaërt se propose de publier prochainement.

M. le Ministre de l'Instruction publique, par un arrêté du 19 décembre 1864, a confié à M. Émile Colpaërt une nouvelle mission scientifique au Pérou, pour continuer ses études sur ce pays, principalement au point de vue de la géographie, des mœurs et de l'histoire naturelle.

M. le comte Hector de La Ferrière a reçu, en 1863, la mission de dresser un catalogue des manuscrits et documents français existant dans les archives et les bibliothèques de divers pays étrangers : de Saint-Pétersbourg, de l'Angleterre et de l'Écosse, de l'Autriche, de la Prusse, de la Saxe et de la Bavière. Les dépôts de Saint-Pétersbourg et de Londres ont été déjà explorés par M. le comte de La Ferrière, et un grand nombre de pièces relatives tant à notre histoire qu'à notre littérature ont été inventoriées ou analysées par lui. Ce travail sera publié en totalité ou en partie.

L'Académie des sciences ayant émis un avis favorable sur les résultats d'une mission qui avait été confiée, en 1862, à M. J. Janssen pour étudier dans le midi de l'Italie divers phénomènes de physique céleste, relatifs principalement à la constitution du spectre solaire et à celle des spectres obtenus avec la lumière des étoiles, M. le Ministre de l'Instruction publique a chargé en 1864 M. J. Janssen d'une nouvelle mission pour se livrer à des études analogues dans le midi de la France, dans les Alpes et dans les montagnes de l'Auvergne. Les résultats de ces nouvelles recherches seront, comme les précédents, soumis à l'examen de l'Académie des sciences, et il en sera rendu compte dans les *Archives des Missions scientifiques et litttéraires.*

MISSIONS

DONNÉES DEPUIS LE 23 JUIN 1863 JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1864.

MM.

FAVRE (L'abbé), chargé du cours de malais près l'École des langues orientales vivantes. — Mission gratuite à l'effet d'étudier les manuscrits malais et javanais existant dans les bibliothèques des Pays-Bas.

(Arrêté du 8 juillet 1863.)

PASTEUR, membre de l'Institut. — Mission ayant pour objet d'étudier, dans les diverses régions viticoles de l'Empire, les modes de fabrication du vin, les améliorations dont est susceptible cette fabrication, ainsi que les maladies que les producteurs ont à combattre.

(Arrêté du 21 août 1863.)

SOULIÉ (Eudore), conservateur adjoint au musée de Versailles. — Mission ayant pour but de rechercher dans les archives publiques et privées des départements de l'Empire et notamment à Rouen, Lyon, Vienne, Grenoble, Montélimart, Nîmes, Montpellier, Pézenas, Béziers et Narbonne, les faits relatifs à la vie de Molière.

(Arrêté du 21 août 1863.)

WESCHER (Carle), ancien membre de l'école française d'Athènes. — Adjoint à la mission scientifique de M. le vicomte de Rougé en Égypte, afin d'y recueillir les inscriptions grecques et latines qui ont pu échapper aux recherches des précédents voyageurs et de contrôler celles qui ont été publiées[1].

(Arrêté du 2 septembre 1863.)

RIANT (Paul). — Mission gratuite en Danemark, en Suède et en Norwége, pour recherches relatives à l'histoire et à la littérature des États scandinaves.

(Arrêté du 7 septembre 1863).

[1] Par un arrêté du 10 avril 1863, M. le vicomte de Rougé avait été chargé d'une mission scientifique en Égypte à l'effet, 1° d'y étudier et d'y copier les inscriptions mises au jour par les fouilles des dernières années; 2° de comparer et corriger sur place les principaux textes recueillis par Champollion et par d'autres voyageurs, et publiés inexactement.

MM.

Banville (De), attaché en qualité de photographe à la mission de M. de Rougé.

(Arrêté du 22 septembre 1863.)

Neubauer. — Mission gratuite à l'effet d'étudier les manuscrits hébreux en général, et particulièrement les manuscrits karaïtes existant dans la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

(Arrêté du 26 septembre 1863.)

Saussaye (De la), membre de l'Institut. — Mission gratuite au Hanovre, à l'effet de recueillir dans les bibliothèques de ce royaume les divers documents concernant la correspondance de Leibnitz et de Denis Papin.

(Arrêté du 28 septembre 1863.)

Saulcy (De), membre de l'Institut. — Mission scientifique ayant pour objet d'explorer diverses parties de la Palestine au point de vue de la topographie, de l'histoire et de l'archéologie.

(Arrêté du 4 octobre 1863.)

Boislisle (A. de). — Mission gratuite pour rechercher dans les archives de Naples et cataloguer les divers documents historiques et administratifs qui se rapportent à l'occupation française pendant la fin du xve siècle et le commencement du xvie.

(Arrêté du 17 novembre 1863.)

Luzel (F. M.). — Mission à l'effet de rechercher et de recueillir dans le département des Côtes-du-Nord les *mystères bretons*, manuscrits ou imprimés.

(Arrêté du 8 janvier 1864.)

Guillemet. — Continuation d'une mission, accordée en 1863, à l'effet de reproduire par la photographie les manuscrits et les inscriptions existant dans les églises et les couvents grecs du mont Athos et dans diverses localités de la Turquie d'Asie.

(Arrêté du 10 mars 1864.)

Foucart, ancien membre de l'école d'Athènes. — Mission gratuite en Grèce à l'effet d'y compléter ses études sur les antiquités de Delphes.

(Arrêté du 21 mars 1864.)

Montagnac (De). — Mission gratuite dans la régence de Tunis, à l'effet d'y étudier l'histoire des Croisades et des ordres religieux de la chevalerie.

(Arrêté du 21 mars 1864.)

MM.

Wescher (Carle), ancien membre de l'école d'Athènes. — Mission épigraphique dans l'île de Candie.

(Arrêté du 25 avril 1864.)

Mourier, docteur en médecine. — Mission gratuite ayant pour objet d'explorer et d'étudier le Japon, pendant son séjour dans cette contrée, au point de vue des sciences naturelles et médicales.

(Arrêté du 30 avril 1864.)

Janssen, docteur ès-sciences. — Mission au Havre, à Marseille et dans les Alpes, pour continuer ses observations scientifiques sur l'analyse prismatique de la lumière solaire et de celle des étoiles.

(Arrêté du 23 juin 1864.)

Chasles (Émile). — Mission dans les deux Castilles à l'effet d'y étudier la littérature et l'histoire de cette contrée pendant le moyen âge.

(Arrêté du 30 juillet 1864.)

Boutaric, archiviste aux Archives de l'Empire. — Mission en Belgique à l'effet de rechercher dans les archives et bibliothèques de ce royaume les documents inédits relatifs au gouvernement intérieur de la France pendant le moyen âge.

(Arrêté du 30 juillet 1864.)

Auguste Dollfus, Eugène de Montserrat et Paul Pavie. — Mission scientifique pour étudier, sous la direction de M. Charles Sainte-Claire Deville, membre de l'Institut, les terrains volcaniques des bords du Rhin et les formations porphyriques et granitiques du Palatinat et de l'Odenwald.

(Arrêté du 5 août 1864.)

Loudun (Eugène), bibliothécaire honoraire de la bibliothèque de l'Arsenal. — Mission gratuite pour rechercher dans les bibliothèques de Rome les documents relatifs à l'histoire des familles françaises établies depuis les Normands et la Maison d'Anjou dans le royaume de Naples.

(Arrêté du 13 août 1864.)

Rey (Guillaume). — Mission gratuite dans le nord de la Syrie, à l'effet d'étudier les régions des monts Ansaryés et la vallée de l'Oronte, au point de vue de l'archéologie et de la géographie.

(Arrêté du 25 août 1864.)

MM.

MAGNABAL. — Mission à l'effet de rechercher dans les bibliothèques et archives de l'Espagne les ouvrages manuscrits ou imprimés relatifs au Mexique.

(Arrêté du 31 août 1864.)

COMBES (François), professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. — Mission gratuite à Turin, à l'effet d'y effectuer des recherches historiques sur les relations de la France avec la Maison de Savoie, depuis l'origine de cette Maison jusqu'en 1815.

(Arrêté du 1er septembre 1864.)

COLPAËRT (Émile). — Mission scientifique en Amérique ayant pour objet l'étude du Pérou, au point de vue de la géographie, des mœurs et de l'histoire naturelle.

(Arrêté du 19 décembre 1864.)

LUZEL. — Nouvelle mission ayant pour objet de rechercher et de recueillir les *mystères bretons*, manuscrits ou imprimés, dans les départements du Finistère et du Morbihan.

(Arrêté du 19 décembre 1864.)

